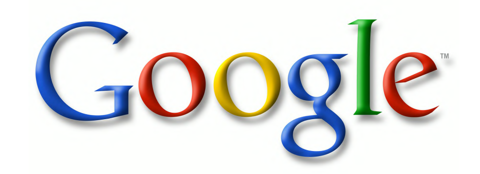
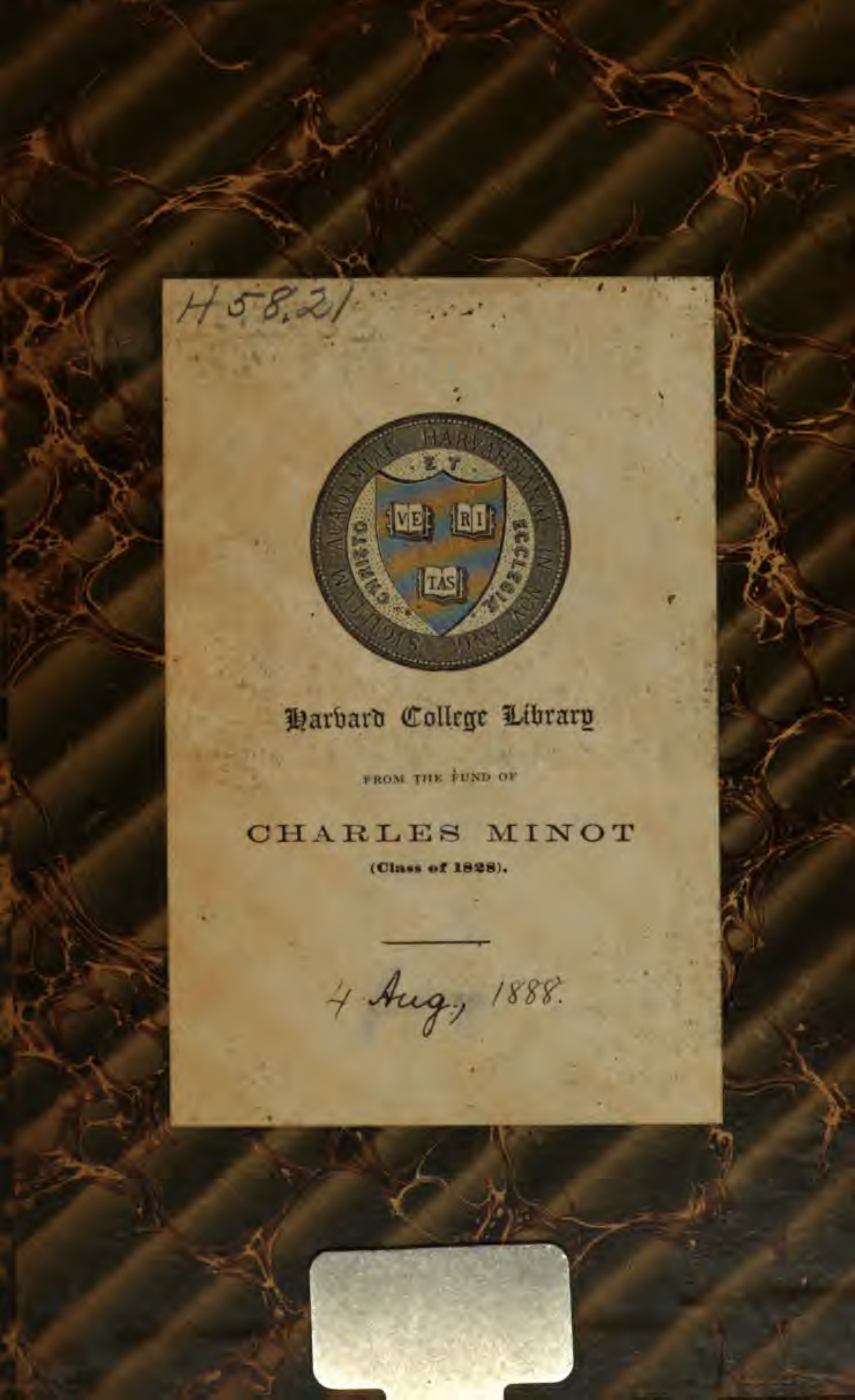





VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ROMAINE.

TOME XII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIV.

Minot fund.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

OCTAVE, adopté par le testament de César, commence à prendre part aux affaires, et se déclare pour le sénat contre Antoine. Brutus et Cassius acquièrent de grandes forces dans le pays d'outre mer. Guerre de Modène. Chute et rétablissement d'Antoine. Ans de Rome 708, 709.

§ I. *Imprudente conduite des conspirateurs cause de l'élévation d'Antoine. Octave survient, et se fait un parti. D'Apollonie, où il avait appris la mort de son oncle, il repasse en Italie, et prend le nom de* César. *Pour son coup d'essai il trompe Cicéron, qui se lie avec lui. Il ne se laisse point ébranler par les instances de sa mère qui l'exhortait à renoncer à la succession de César. Sa première entrevue avec Antoine, qui le reçoit fort mal. Il veut se faire nommer tribun du peuple; mais Antoine l'en empêche. Il s'attache la multitude par des largesses et par des fêtes. Comète durant les jeux*

que donnait Octave ou Octavien. Il vend tous les biens de la succession de César. Chicanes du consul. Brouilleries et réconciliations entre eux. Octavien est accusé par Antoine d'avoir voulu le faire assassiner. Ils courent aux armes. Antoine fait passer les légions de Macédoine en Italie. Démarches populaires d'Antoine. Octavien attire à lui les vieux soldats de son père. Brutus et Cassius abandonnent l'Italie, et passent la mer. Adieux de Porcia et de Brutus. Voyage en Grèce entrepris par Cicéron. Il change de résolution, et revient à Rome. Première philippique de Cicéron. Seconde philippique. Antoine, arrivé à Brindes, irrite les soldats des légions par ses rigueurs. Il vient à Rome avec la légion nommée des Alouettes. *Il y répand la terreur. Troupes amassées par Octavien. Il est abandonné de la plus grande partie. Sa prudence et sa douceur les ramènent. Deux des légions d'Antoine passent du côté d'Octavien. Antoine sort de Rome, et entreprend de s'emparer de la Gaule cisalpine, que tenait D. Brutus. Forces d'Antoine, de Décimus et d'Octavien. Octavien offre ses services au sénat contre Antoine. Ses offres sont acceptées. Derniers engagements de Cicéron avec Octavien. Décret du sénat qui autorise les armes de Décimus et d'Octavien. Antoine assiège Décimus dans Modène. État du parti républicain en Italie. Brutus et Cassius vont à Athènes. Brutus s'attache les jeunes Romains qui y faisaient leurs études, entre autres le fils de Cicéron et le poète Horace. En peu de temps il*

amasse une puissante armée, et se rend maître de la Grèce, de la Macédoine et des pays voisins. Cassius va en Syrie pendant que Dolabella s'arrête dans l'Asie-Mineure, où il fait massacrer Trébonius. Cassius se rend maître de la Syrie et de douze légions. Il est chargé par le sénat de la guerre contre Dolabella, qu'il réduit à se faire égorger. Cheval Séjan. *Etat de toutes les armées romaines. Dispositions de ceux qui les commandaient. Pâleur du soleil pendant toute l'année de la mort de César. Mort de Servilius Isauricus: trait singulier de sa gravité.*

An. R. 708. Av. J. C. 44. Imprudente conduite des conspirateurs cause de l'élévation d'Antoine.

Les rapides accroissements d'Antoine, qui, au moment de la mort de César, avait paru si tremblant et si déconcerté, et qui, dans l'espace de quelques semaines, s'était rendu maître des affaires, et avait réduit les chefs du parti républicain à ne pouvoir demeurer dans Rome, sont la preuve et l'effet de l'imprudente conduite des conspirateurs. Ils s'étaient contentés de prendre très-bien leurs mesures pour tuer César, mais ils n'avaient rien préparé pour les suites d'un événement qui en devait avoir de si grandes. Aussi chaque nouvel incident les trouvait embarrassés, et ils s'étaient vus souvent comme forcés de choisir le plus mauvais parti. Ils avaient donc détruit le nouveau gouvernement sans rétablir l'ancien. « Le tyran est tué [1], disait Cicéron à

[1] « Interfecto rege liberi non sumus. Nostri ἥρωες quod per ipsos confici potuit, gloriosissimè et magnificentissimè confecerunt : reliquæ res opus et copias desiderant, quas nullas habemus. Illi quoquo modo beati ; civitas misera. Ὦ πράξεως καλῆς μὲν, ἀτελοῦς δέ. » (Cic. *ad Att.* XIV, 11 ; 4, 5-12.)

« Atticus, et nous ne sommes pas libres. Nos héros ont « beaucoup fait pour leur gloire, mais rien pour la pa« trie et pour nous. O l'action glorieuse, mais malheu« reusement laissée imparfaite! »

Il y a plus : la confirmation des actes de César, à laquelle ils avaient consenti, faisait subsister son autorité depuis même qu'il n'était plus. C'est ce qui perçait Cicéron de la plus vive douleur. « Grands dieux[1], s'é« crie-t-il, le tyran est mort, et la tyrannie est pleine « de vie et de vigueur! Nous n'avons pu le souffrir pour « maître, et nous respectons comme des lois tous les pa« piers trouvés chez lui après sa mort! Il faut que nous « nous entendions dire : *Quoi! vous osez aller contre « la volonté de César!* On nous rappelle à chaque in« stant, non-seulement à ses ordonnances, mais à ses « moindres pensées. » Antoine, comme nous l'avons vu, abusait du nom de César pour une infinité de choses auxquelles le dictateur n'avait jamais songé, et qu'il n'aurait point faites s'il eût vécu. C'est donc avec raison que Cicéron ne feint point de dire « que ceux qui « ont conduit la conspiration étaient des héros pour le « courage[2], et des enfants pour le conseil ».

Il attribue toute la faute à Brutus[3], surtout pour avoir laissé vivre Antoine, qu'il pouvait tuer avec César. Il n'est personne qui ne sache ce mot célèbre de deux de ses lettres, l'une à Trébonius, l'autre à Cassius : « Que je voudrais que vous m'eussiez invité à ce

[1] « O dii boni! Vivit tyrannis, tyrannus occidit! Cui servire ipsi non potuimus, ejus libellis paremus! Ut audeant dicere, *Tu ne contra Cæsaris nutum?* Quàcumque nos commovimus, ad Cæsaris non modò acta, sed cogitata revocamur. » (Cic. *ad Att.* XIV, 9, 14-10-17.)

[2] « Acta illa res est animo virili, consilio puerili. » (Id. ibid. n. 21.)

[3] « Hæc omnis culpa Bruti. » (Id. ibid. XV, 20.)

« repas exquis des ides de mars! il n'y aurait eu aucun « reste[1]. » Mais, outre que la justice et l'humanité s'élèvent ici en faveur du parti que prit Brutus, Antoine ne s'était point encore fait connaître pour ce qu'il était; et Cicéron lui-même le regardait d'abord comme plus capable de penser à faire bonne chère que de former des projets pernicieux[2]. La faute de Brutus, c'est d'avoir cru que tout le monde était animé des mêmes sentiments que lui contre César et pour la liberté: c'est d'avoir oublié que le peuple était accoutumé depuis long-temps à se vendre au plus offrant; que les gens de guerre étaient attachés à César par reconnaissance, par admiration et par intérêt; et que le sénat même, quoique plus fatigué de la servitude, et recueillant plus de fruit du gouvernement républicain qu'aucun autre corps de l'état, renfermait dans son sein un très-grand nombre d'hommes avides, en qui l'amour du bien commun était étouffé par le désir de leur fortune et de leur grandeur particulière.

Brutus pensa avoir affaire à ces anciens Romains furieux de la liberté, et disposés à se sacrifier pour la patrie. Il se persuada que, dès que César aurait cessé de vivre, la machine du gouvernement, si j'ose ainsi parler, se remonterait d'elle-même, étant délivrée de l'obstacle qui s'opposait à son mouvement. C'était ne pas connaître les temps et les hommes, et par conséquent manquer de la science la plus essentielle au chef d'une grande entreprise. Il fallait des forces pour ache-

[1] « Quàm vellem ad illas pulcherrimas epulas me idibus martiis invitâsses! reliquiarum nihil haberemus. » (Cic. *ad Fam.* x, 28, et xii, 4.)

[2] « Antonium ego epularum magis arbitror rationem habere, quàm quidquam mali cogitare. » (Id. ibid. xiv, 3.)

ver l'entière exécution de son projet. C'était l'avis de Cicéron, et il en prend Brutus lui-même à témoin dans une lettre écrite long-temps après. « Au moment même « qui suivit l'action [1], lui dit-il, vous n'envisageâtes que « la paix, qui ne pouvait se conclure par une négocia- « tion : moi, je n'envisageais que la liberté, qui véritable- « ment ne peut subsister sans la paix; mais je comptais « que, pour parvenir à la paix, la guerre et les armes « étaient la seule voie assurée. » Si Brutus eût suivi ce conseil, s'il eût profité, d'une part, de la consternation où la mort de César fit tomber tous ses amis, et, de l'autre, du zèle d'un grand nombre de citoyens qui étaient prêts à prendre les armes en faveur des libérateurs de Rome, il aurait pu rétablir, au moins pour un temps, l'ancienne république. Faute d'avoir senti la nécessité de recourir à ce moyen unique, il procura à Antoine la facilité d'acquérir de la puissance, et au jeune Octave l'occasion de se jeter entre les deux, pour les détruire l'un par l'autre, et tirer seul tout le profit de la révolution.

Octave survient, et se fait un parti.

Personne ne se fût imaginé qu'un jeune homme qui n'avait pas dix-neuf ans accomplis pût faire un personnage si important sur le plus grand théâtre et dans la plus grande affaire qui fut jamais. Mais à l'audace et à l'ambition, qualités assez ordinaires à son âge, Octave joignait une prudence, ou, pour parler plus juste, une finesse qui surpassait celle des vieillards rompus par une longue expérience dans le manége de la politique.

[1] « Recenti illo tempore tu omnia ad pacem, quæ oratione confici non poterat : ego omnia ad libertatem, quæ sine pace nulla est; pacem ipsam bello atque armis effici posse arbitrabar. » (Cic. *ad Brut.* II, 7.)

Il était depuis quelques mois à Apollonie en Épire lorsque son oncle fut tué; et il l'y attendait pour l'accompagner en qualité de maître de la cavalerie dans la guerre contre les Parthes. Le temps qu'il y passa ne fut pas perdu pour lui. Il l'employa à se perfectionner dans les exercices du corps et de l'esprit, et en particulier dans l'étude de l'éloquence, dont il avait mené avec lui un maître célèbre, Apollodore de Pergame: car il sentait toute la nécessité du talent de la parole. Il y avait consacré les prémices de son enfance en prononçant à l'âge de douze ans, de dessus la tribune aux harangues, l'éloge funèbre de sa grand'mère Julie, sœur de César; et il le cultiva toujours dans le plus grand mouvement des affaires, et au milieu de la guerre même.

D'Apollonie, où il avait appris la mort de son oncle, il repasse en Italie, et prend le nom de César.

Suet. Aug. 8 et 39. Plut. in Bruto. Appian. Civ. l. III. Dio, l. 45.

La nouvelle de la mort du dictateur le surprit et l'affligea sans l'abattre ni lui faire perdre courage. Il ne regarda point ses espérances comme ruinées; et il ne délibéra que sur les moyens de pousser sa fortune par lui-même, puisque son appui lui manquait. Les officiers des légions qui étaient autour d'Apollonie étant venus lui offrir leurs services, Agrippa et Salvidiénus, qui dès-lors lui étaient attachés, lui conseillaient de profiter de la bonne volonté des troupes. Mais il jugea avec raison que c'était un parti téméraire et précipité que de se mettre à la tête d'une armée sans aucun droit pour la commander, sans aucun titre, même apparent, sans savoir l'état des choses ni la disposition des esprits, soit du peuple, soit du sénat, soit des premières têtes de la république. Il pensa qu'il devait aller à Rome pour être à la source de tout, pour proportionner ses démarches aux besoins de chaque nouvelle

Vell. II, 59.

circonstance; enfin, pour s'appuyer de l'autorité publique, qui résidait dans la ville comme dans son centre, et en emprunter de quoi donner un air de légitimité à ses entreprises.

La voie qu'il prétendait prendre, et le motif qu'il se proposait de montrer, c'était la vengeance de la mort de son oncle : couleur la plus spécieuse dont il pût couvrir son ambition, et en même temps moyen facile et certain pour se faire des créatures et des partisans, surtout parmi les gens de guerre. Je ne dis pas que ce fût pure hypocrisie de sa part; le sentiment de la vengeance, dans le cas où il se trouvait, est assez naturel pour n'être pas soupçonné d'artifice. Je veux dire que sa fin principale était d'occuper, s'il pouvait y réussir, la place de César; et que le désir de le venger, quoique sincère, ne tenait dans l'ordre de ses projets que le second rang. Il affecta pourtant de ne paraître agir que par ce motif: encore le déguisa-t-il dans ces commencements; et il suivit son plan, non avec l'emportement d'un jeune homme, mais avec tout le flegme et toute la maturité d'un rusé politique, attendant patiemment l'occasion de se découvrir, et s'écartant même quelquefois de son système dans la conduite extérieure, pour y revenir par une route oblique, mais plus sûre.

En arrivant en Italie, il apprit la nouvelle du testament de César, et de son adoption; et sur-le-champ il prit les noms de son père adoptif, et se fit appeler C. JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS. C'était là contracter un engagement qui ne lui permettait pas de suivre les conseils timides de sa mère Atia, et de Marcius Philippus, son beau-père. Ils lui avaient écrit pour l'exhorter à se renfermer dans une vie privée et tranquille, et à

craindre un sort pareil à celui de son grand-oncle, que tant de victoires remportées sur tous ses ennemis n'avaient pu garantir d'une mort funeste. Octave ne prit conseil que de son courage, et il eut tout d'un coup sujet de s'en applaudir. Les légions qui étaient à Brindes sortirent au-devant de lui pour le recevoir. De toutes parts les vieux soldats établis par le dictateur dans les campagnes et dans les villes municipales accoururent autour du jeune César, et il marcha vers Rome accompagné d'une troupe nombreuse qui grossissait à chaque pas.

Tous ces guerriers ne respiraient que vengeance, et ils se plaignaient amèrement d'Antoine, qui gardait à leur gré trop de mesures avec les meurtriers. Le jeune César, que j'appellerai plus communément Octave ou Octavien, pensait comme eux. Mais, voyant tout le sénat porté d'inclination à protéger les restaurateurs de la liberté, et craignant un concurrent dans son propre parti en la personne d'Antoine, à qui son âge, son expérience, une bravoure reconnue, et la puissance du consulat, donnaient tant d'avantage sur lui, il résolut de dissimuler; et pendant que d'une part il flattait les désirs et les espérances des gens de guerre qui s'attachaient à lui, se ménageant de l'autre avec les républicains, pour son coup d'essai il trompa Cicéron.

Pour son coup d'essai il trompe Cicéron, qui se lie avec lui.

Ce grand et sublime génie, mais dont le courage ne tenait point contre les revers, se trouvait alors dans un état bien voisin de l'abattement. Il n'était demeuré dans Rome que les premiers jours qui suivirent la mort de César. Lorsqu'il vit que les affaires prenaient un train fâcheux, qu'Antoine marchait à grands pas vers la tyrannie, et que les conspirateurs perdaient à chaque

Cic. ad Att. XIV. moment quelque chose du crédit et de la faveur que leur avait d'abord donnés l'éclat de leur action, il se retira à la campagne, et passa quelque temps, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, de ses différentes maisons, occupé de réflexions tristes sur tout ce qui arrivait, et songeant à sa conservation particulière, parce qu'il désespérait presque de celle de la république.

Attentif à tous les événements, il ne manqua pas Ep. 5. d'observer l'arrivée d'Octave en Italie; et il en parle à Atticus dans une lettre datée du onze avril. Peu de jours après, pendant qu'il était proche de Cumes, ce jeune homme vint dans son voisinage, chez Marcius Ep. 11. Philippus, dont il était le beau-fils; et dès là, avant que d'avoir vu Cicéron, il lui fit faire des protestations d'attachement et de respect. Il lui fut ensuite amené et présenté par Marcius. Il ne paraît pas qu'il se soit passé rien de considérable dans cette première entrevue. Cicéron nous apprend seulement que ceux qui étaient à la suite d'Octave l'appelaient César[1], mais que son beau-père ne lui donnait pas ce nom, et que, par cette raison, il s'en abstint lui-même; « et je ne crois « pas, ajoute-t-il, qu'il soit permis à aucun bon ci- « toyen d'en user autrement ». Il changea bien de style dans la suite! Octave, qui partit incontinent pour se rendre à Rome, cultiva, par des lettres fréquentes, ce commencement de liaison : il caressait Cicéron, l'appelait son père, déclarait ne vouloir agir que par ses conseils. Il l'amena ainsi dans peu à avoir bonne opinion de lui. « Octavien, dit-il[2], a de l'esprit, il a du cou-

[1] « Nobiscum hic perhonorificè et amicè Octavius: quem quidem sui Cæsarem salutabant, Philippus non; itaque ne nos quidem : quem nego posse bonum civem. » (Cic. *ad Att.* XIV, 12.)

« rage [1]; et j'espère qu'il entrera, par rapport à nos hé-« ros (c'est ainsi qu'il désigne Brutus et Cassius), dans « les sentiments que nous souhaitons. » Il ne s'y fiait pourtant pas pleinement. Son âge, le nom qu'il prenait, la qualité d'héritier de César, les leçons de ceux qui l'environnaient, tout cela donnait de l'ombrage à Cicéron. Il conclut cependant qu'il faut le porter, le soutenir, et, si l'on ne peut mieux faire, au moins le détacher d'Antoine.

Ce fut réellement la nécessité de résister à Antoine qui mit le sceau à leur liaison. Le consul ayant pris à tâche, ainsi que nous le verrons bientôt, de les pousser à bout l'un et l'autre, ils se réunirent contre l'ennemi commun. Octavien avait besoin de la considération et de l'autorité dont jouissait Cicéron dans le sénat. Cicéron ne pouvait s'étayer des gens de guerre que par le crédit qu'Octavien avait auprès d'eux. C'est ainsi que se forma cette alliance étroite, tant et si justement reprochée à un vieillard consommé dans les affaires, qui fut la dupe d'un enfant! Plut. in Cic.

Cette union ne faisait que de commencer lorsque Octave vint à Rome, où il trouva qu'Antoine dominait presque absolument. Avant que de faire aucune démarche pour se porter héritier de César et pour obtenir du peuple une ordonnance qui autorisât son adoption, il eut encore un nouvel assaut à soutenir sur cet article de la part de sa mère Atia, qui, outre l'autorité

Il ne se laisse point ébranler par les instances de sa mère qui l'exhortait à renoncer à la succession de César.

[1] « Octaviano, ut perspexi, satis ingenii, satis animi: videbaturque erga nostros ἥρωας ita fore ut nos vellemus animatus. Sed quid ætati credendum sit, quid nomini, quid hæreditati, quid κατηχήσει, magni consilii est... Sed tamen alendus est; et, ut nihil aliud, ab Antonio sejungendus. » (Cic. *ad Att.* xv, 12.)

que lui donnait la nature, méritait encore tout l'attachement et toute la tendresse de son fils par l'attention extrême qu'elle avait apportée à son éducation. Cette dame, appuyée de Marcius Philippus son mari, et de son gendre Marcellus, pressa instamment son fils de renoncer à une succession et à un nom qui l'exposaient à la haine du parti républicain, à la jalousie d'Antoine, et à mille périls. Toutes ces représentations furent inutiles. Le jeune homme demeura inébranlable, et protesta généreusement que jamais il ne se reconnaîtrait[1], par son propre fait, indigne d'un nom dont César l'avait jugé digne. Tout ce qu'il put accorder aux frayeurs de sa mère, ce fut de promettre d'agir avec beaucoup de circonspection; et il tint parole.

Auct. de Caus. corr. eloq. q. 28. Appian. Nicol. Damasc. de Instit. Aug.

Appian. Dio.

Dès le lendemain de son arrivée, il alla se présenter à C. Antonius, qui, en l'absence de Brutus, faisait les fonctions de préteur de la ville; et il demanda juridiquement d'être envoyé en possession de la succession de César. De là, quoiqu'il n'eût reçu aucune politesse du consul Antoine, qui n'avait pas même daigné le faire complimenter de sa part, Octavien se transporta aux jardins de Pompée pour lui rendre la première visite, disant qu'il était juste que, jeune et particulier comme il était, il fît les avances vers un homme qui le surpassait de beaucoup en âge, et revêtu actuellement de la première dignité de la république.

Sa première entrevue avec Antoine, qui le reçoit fort mal.

Antoine avait un double intérêt à s'opposer aux démarches d'Octavien et à le tenir bas: intérêt pécuniaire, parce que, s'étant emparé de tout l'argent que César,

[1] « Dictitans nefas esse, quo nomine Cæsari dignus esset visus, simet * ipsum videri indignum. » (Vell. II, 60.)

* Les éditions portent *semetipsum*: mais c'est une faute visible.

dans le temps de sa mort, avait chez lui ou à sa disposition, et continuant à s'approprier différents effets de la succession qui se trouvaient à sa bienséance, il appréhendait qu'un héritier de César ne lui fît rendre compte : intérêt d'ambition, parce qu'un fils de César pouvait devenir un rival dangereux pour lui par rapport au rang suprême, auquel il aspirait. En même temps qu'il le craignait sous ces deux points de vue, il méprisait sa grande jeunesse. Ainsi il ne le ménagea nullement : il le fit attendre long-temps avant que de lui donner audience ; et Octavien l'ayant prié tout franchement de vider ses mains des sommes provenantes de la succession de César, qui lui avaient été remises, et sans lesquelles il n'était pas possible d'acquitter les legs portés par le testament de son oncle et père adoptif, Antoine se moqua de sa proposition ; et, comme s'il lui eût donné un conseil d'amitié, il lui dit qu'il ne savait pas à quoi il s'engageait en se portant héritier de César, et qu'un jeune homme de son âge n'avait ni assez de tête, ni assez d'amis, pour se charger d'un pareil fardeau. Plut. in Ant.

A ce refus insultant Antoine ajouta, bientôt après, une nouvelle injure en empêchant Octavien d'assurer pleinement son état. Une formalité était nécessaire pour consommer l'adoption : il fallait que les curies assemblées la ratifiassent par leur autorité. Le consul ne put refuser son ministère pour convoquer les curies et proposer la loi. Mais, quoique ce fût une chose purement de style, il suscita des tribuns qui s'y opposèrent, et qui firent manquer l'affaire, sous prétexte de la remettre à un autre temps.

Octavien, irrité d'un procédé qu'il traitait d'ingra- Il veut se

faire nommer tribun du peuple : mais Antoine l'en empêche.

titude de la part d'un ami et d'une créature de son père, n'en devint que plus ardent à poursuivre ce qu'il avait entrepris; et, n'éprouvant que difficultés et qu'obstacles de la part de celui de qui il se croyait en droit d'attendre du secours, il chercha de l'appui du côté du sénat et du peuple. Par le moyen de Cicéron surtout, ainsi que je l'ai déja dit, et qu'on le verra plus en détail dans la suite, il s'acquit la faveur du sénat. Pour agir auprès du peuple, il aurait bien voulu avoir un titre; et la place de tribun, qu'Helvius Cinna, dont j'ai rapporté la mort au jour des funérailles de César, avait laissée vacante, le tenta, et lui parut une occasion dont il devait profiter. Quoique patricien, quoique fort audessous de l'âge requis pour être sénateur, il fit des pratiques secrètes pour parvenir au tribunat. Ti. Canutius, l'un des tribuns, le secondait. Mais Antoine s'opposa encore ici à ses desseins, et lui ôta l'espérance de réussir. Il ne put lui ôter au moins la voie des largesses et des fêtes, amorces toujours puissantes auprès d'une multitude.

Suet. Aug. c. 10. Dio.

Il s'attache la multitude par des largesses et par des fêtes.

Octavien, présenté au peuple par le tribun Canutius, termina un discours très-flatteur par s'engager non-seulement à acquitter le legs que César avait fait à chaque citoyen de trois cents sesterces, mais à y ajouter encore une libéralité de pareille nature en son propre nom.

Il donna aussi les jeux institués par le dictateur en l'honneur de Vénus mère, et en mémoire de la victoire de Pharsale, ou, selon d'autres, de celle de Munda. Un collége avait été érigé exprès pour la célébration de ces jeux; mais ceux qui le composaient ne voulant ou n'osant point remplir leur fonction, Octavien s'en

chargea, et en soutint la dépense, qui était énorme. Il prétendit même, suivant ce qui avait été ordonné du vivant de César, faire placer au milieu du théâtre la statue [1] du dictateur sur un trône enrichi d'or avec la couronne de pierreries : mais Antoine, de concert avec les tribuns, l'en empêcha, comptant pour peu de paraître manquer de reconnaissance envers un ami à qui il devait tant, pourvu qu'il mortifiât son rival.

Plut. Appian. Dio.

Cic. ad Att. XV, 2.

C'est pendant ces jeux que l'on vit au ciel cette fameuse comète, qui fut regardée par le vulgaire ignorant et superstitieux comme le siége de l'ame de César. Pline nous a consèrvé les propres termes dans lesquels Auguste en avait écrit l'histoire, et je crois devoir les rendre ici à mon lecteur. Voici comme il s'en exprimait : « Dans le temps même que je donnais mes jeux, « une étoile chevelue se montra pendant sept jours dans « la région du ciel qui est voisine de la grande Ourse. « Elle se levait vers la onzième heure du jour (une heure « avant le coucher du soleil) : elle était très-brillante, « et fut vue de toute la terre. La multitude crut que « l'apparition de cette étoile faisait connaître que l'ame « de César avait été reçue au nombre des dieux immor- « tels; et, par cette raison, nous plaçâmes ce symbole « sur la tête de sa statue, que nous consacrâmes quelque « temps après dans la place publique. » Ainsi s'établissait ou plutôt s'accréditait l'adulation impie qui divinisait César. Il avait reçu les honneurs divins pendant sa vie, et on les lui avait encore décernés après sa mort. Mais le culte de ce nouveau dieu, qui ne pouvait plus faire de bien à personne, était fort négligé; et il

Comète durant les jeux que donnait Octave, ou Octavien.

Plin. II, 25.

[1] Les auteurs ne parlent que du trône et de la couronne; mais ils supposent sans doute la statue.

serait infailliblement tombé dans un oubli total, si le fils adoptif de César n'eût acquis l'empire du monde. L'étoile dont je viens de parler devint l'attribut qui le caractérisait dans les monuments qui furent dressés en son honneur; et elle paraît sur plusieurs de ses médailles qui nous restent encore aujourd'hui.

Il vend tous les biens de la succession de César. Chicanes du consul. Appian. Dio.

Pour fournir aux prodigieuses dépenses, soit des distributions d'argent promises au peuple, soit de l'appareil des jeux, Octavien n'eut d'autre ressource que de vendre tous les fonds de la succession, et même son propre patrimoine, et jusqu'aux biens de sa mère et de son beau-père, qui s'étaient enfin résolus à entrer dans ses vues et à favoriser de tout leur pouvoir ce qu'ils avaient inutilement voulu empêcher. Il était parti de Brindes avec quelque argent, que lui avaient remis ceux qui se trouvèrent dans cette ville dépositaires de deniers publics. Mais ces sommes vraisemblablement avaient été dépensées dans sa marche de Brindes à Rome. Antoine, bien loin de relâcher aucune partie de celles sur lesquelles il avait mis la main, se faisait payer chèrement la justice qu'il lui rendait sur les choses les plus communes. Il le fatigua même par toutes les avanies qu'il put imaginer. Ce fut, sans doute, par son inspiration que le sénat rendit un décret pour faire la recherche des deniers, appartenant à la république, que César s'était appropriés. On suscitait des particuliers pour redemander les terres dont ils avaient été dépouillés par le dictateur. On revendiquait pour le trésor public les confiscations des exilés. Enfin, Pédius et Pinarius, cohéritiers d'Octavien, furent obligés de retirer leur quart pour le mettre à l'abri des chicanes du consul : mais ils le cédèrent ensuite généreusement à celui qui

était l'unique espérance des amis et des parents de César. Tout ce qu'avait possédé le dictateur fut donc vendu, et vendu à vil prix, parce qu'Octavien, d'une part, était bien aise de faire sa cour aux acheteurs, et de gagner par là des partisans; et que, de l'autre, il se hâtait de faire passer ses effets en d'autres mains pour les soustraire à la malignité de son ennemi. Le jeune César se montrait ainsi digne héritier de celui dont il portait le nom, en hasardant tout pour s'élever, et en commençant par se ruiner pour parvenir à la plus haute fortune. Il réussit en effet par cette conduite à se faire adorer de la multitude et à lui rendre Antoine infiniment odieux.

Brouilleries et réconciliation entre eux. Octavien est accusé par Antoine d'avoir voulu le faire assassiner.

La division entre eux fut bientôt portée aux derniers excès. Antoine ne cessait de donner de nouveaux sujets de plaintes à Octavien; et celui-ci en prenait occasion d'invectiver publiquement contre Antoine, s'arrêtant au coin des rues, et haranguant la populace qui s'attroupait autour de lui. Son nom, sa jeunesse, les tours insinuants et adroits qu'il savait employer, une physionomie douce et noble en même temps, l'injustice manifeste des procédés d'Antoine à son égard, tout concourait à rendre sa cause favorable. Les officiers même de la garde du consul, qui avaient tous servi sous César, et qui étaient tendrement attachés à sa mémoire, s'intéressèrent pour son fils, et déclarèrent à Antoine qu'ils souhaitaient une réconciliation entre lui et Octavien. Une telle recommandation différait peu d'un ordre auprès d'un homme à qui l'affection des gens de guerre était absolument nécessaire pour exécuter ses projets. Elle se fit donc, cette réconciliation, mais de mauvaise foi de part et d'autre; et elle fut

bientôt suivie d'une nouvelle rupture et de nouvelles démarches pour un raccommodement. Tout ce manége aboutit enfin à une inimitié déclarée. Antoine accusa le jeune César d'avoir sollicité quelques soldats de sa garde pour l'assassiner; et il fit comparaître ces soldats devant un tribunal domestique composé de ses amis.

Octavien jeta les hauts cris: il vint à la maison du consul pour se justifier; et, n'ayant pas été admis, il demeura à la porte, faisant son apologie, déclamant avec force, et soutenant, au contraire, que c'était Antoine qui tous les jours lui tendait des embûches. Il y a néanmoins grande apparence que le fait articulé par le consul était vrai. Sénèque et Suétone le donnent pour constant: et Cicéron, dont l'autorité est au-dessus de toute exception, s'en explique d'une manière à ne laisser aucun doute. « L'accusation intentée par An- « toine contre Octavien passe [1], dit-il, dans l'esprit « de la multitude pour un prétexte inventé à dessein « de perdre ce jeune homme et de le dépouiller de ses « biens. Mais les gens sensés et les bons citoyens croient « la chose, et l'approuvent. » Si Antoine ne poussa pas l'affaire jusqu'à un entier éclaircissement, c'est qu'il voyait tout le peuple tellement prévenu en faveur de son ennemi, qu'il n'espéra pas réussir à se faire croire.

Sen. de Clem. I, 9. Suet. Aug. 10.

Ils courent aux armes.

Après un si grand éclat il ne restait plus qu'à courir aux armes des deux parts; et c'est ce que firent Octavien et Antoine, chacun de leur côté. Mais la différence de leur situation était grande à cet égard. Le premier, sans titre et sans autorité, n'avait que la re-

[1] « Multitudini fictum ab Antonio crimen videtur, ut in pecuniam adolescentis impetum faciat. Prudentes autem et boni viri et credunt factum, et probant. » (Cic. *ad Fam.* XII, 23.)

commandation de son nom, son argent, ses promesses, pour attirer à soi les vieux soldats de son père adoptif; au lieu qu'Antoine, non-seulement était consul, mais avait à ses ordres des légions toutes prêtes, dont le commandement lui avait été assigné par autorité publique.

C'étaient les légions de Macédoine, destinées par César à la guerre contre les Parthes. Antoine, s'étant fait donner, comme je l'ai dit dans le livre précédent, le gouvernement de cette province, dont il priva Brutus, fit aussi changer la destination des six légions qui s'y trouvaient, et s'en rendit le chef. Il en céda pourtant une à Dolabella, à qui avait été attribué le gouvernement de Syrie, ôté à Cassius. Ce n'était encore là que le commencement des projets d'Antoine. Il s'agissait d'amener en Italie les cinq légions dont il avait le commandement. Pour s'en fournir un prétexte, et en même temps pour achever de dépouiller les conspirateurs, il demanda au sénat le gouvernement de la Gaule cisalpine, dont Décimus Brutus s'était mis en possession. Cette compagnie n'ayant eu garde d'écouter une pareille requête, il s'adressa au peuple: et, aidé, selon Appien, du crédit du jeune César, avec lequel il était alors dans un intervalle de réconciliation, il obtint ce qu'il voulut; et ensuite il fit échoir la Macédoine à son frère Caïus, actuellement préteur. Son premier soin fut alors d'envoyer ordre aux légions de Macédoine de se transporter à Brindes; et lorsqu'il sut qu'il y en avait quatre d'arrivées, il partit pour aller se mettre à leur tête. Antoine fait passer les légions de Macédoine en Italie.

Mais avant que de s'éloigner de Rome, voulant sans doute se laver du reproche trop bien fondé d'ingrati- Démarches populaires d'Antoine.

Cic. ad Fam. XII, 5. tude envers César, il lui dressa une statue sur les Rostres, avec cette inscription : PARENTI OPTIMÈ MERITO ; c'est-à-dire, *au père et bienfaiteur de la patrie.* Un tel hommage rendu à César était une invective contre ceux qui l'avaient tué, et tendait, selon la remarque de Cicéron, à les faire regarder, non pas simplement comme des assassins, mais comme des parricides. Rien ne pouvait être plus désagréable au sénat. Mais Antoine ne ménageait plus cette compagnie. Il ne pensait qu'à s'attirer les bonnes graces de la multitude et des gens de guerre. Dans cette vue, son frère Lucius, qui était tribun, proposa une loi agraire dont l'objet était de distribuer aux citoyens, entre autres terres, les marais Pontins, qui n'étaient pas encore desséchés. Cette libéralité, chimérique en grande partie, valut à son auteur quatre statues : une de la part du peuple, avec une inscription par laquelle les trente-cinq tribus le reconnaissaient pour leur patron ; une autre de la part des chevaliers romains, qui lui donnaient le même titre ; la troisième lui fut érigée par les tribuns militaires qui avaient servi sous César, et la quatrième par les négocians et banquiers.

Dio. Cic. Phil. IV, 12, 13, 14.

Cic. Phil. II, 102. Le consul Antoine lui-même conduisit une colonie à Casilin, ville de Campanie, quoique César y en eût déja établi une très-peu de temps auparavant. Et, pour se faire aussi des créatures parmi les citoyens du premier ordre, il entreprit de donner ou proroger à sa fantaisie les gouvernements des provinces. Ce ne fut qu'après toutes ces opérations qu'il partit pour Brindes le neuf octobre.

Dio, Appian. Cic. ad. Fam. XII, 23.

Octavien attire à lui les vieux soldats

Octavien, voyant son adversaire se mettre en mouvement avec des forces si considérables, sentit qu'il

allait être accablé, s'il ne trouvait le moyen d'assembler des troupes pour sa défense. Il parcourut la Campanie, le Samnium, et toutes les parties de l'Italie où les vieux soldats de son père avaient reçu des établissements. Il réussit à s'en attacher un grand nombre, en leur donnant à chacun cinq cents deniers[1]. En même temps il travailla, par des émissaires secrets, à débaucher les légions d'Antoine. En un mot, il n'omit rien de ce qui pouvait le mettre en état d'opposer la force à la force.

de son père. Cic. Phil. III, et V, et ad Att. XVI.

Brutus et Cassius n'avaient pas attendu pour abandonner l'Italie qu'elle devînt le théâtre d'une guerre sanglante. Il est vrai que leur parti ne fut pas pris d'abord. Ils se tinrent pendant un temps dans le voisinage de Rome, toujours prêts à profiter de la première occasion qui se présenterait d'y revenir.

Brutus et Cassius abandonnent l'Italie et passent la mer.

Les jeux que Brutus, en sa qualité de préteur de la ville, devait donner au peuple, leur offraient une espérance. Dans cette vue, Brutus en fit les apprêts avec toute la magnificence possible. Aux spectacles du théâtre il ajouta des combats de bêtes fauves. Il en avait rassemblé un très-grand nombre, et il n'en vendit ni n'en réserva aucune, mais voulut que toutes fussent sacrifiées au plaisir de la multitude. Il vit à Naples la troupe de comédiens et de musiciens qui lui louaient leurs services, désirant s'assurer par lui-même de leur capacité et les encourager à bien faire. Il écrivit à ses amis pour engager un acteur célèbre, que Plutarque nomme Canutius, à jouer dans les pièces qui seraient représentées. Enfin il prenait cette affaire tellement à cœur, qu'il pria et pressa Cicéron de quitter la campagne, où il s'était retiré, comme je l'ai dit, et d'aller à Rome assis-

Plut. Cic. ad Att. XV, 20, et XVI, 1-4.

[1] 250 livres.

ter à ses jeux. Cicéron ne trouva ni dignité ni sûreté pour lui à faire cette démarche. Le péril était sans comparaison plus grand pour Brutus. Aussi n'osa-t-il s'y exposer: et C. Antonius, son collègue, fit en sa place les honneurs du spectacle, qui fut exécuté dans les commencements de juillet.

Le succès n'en fut pas tel que l'avaient espéré les conspirateurs et leurs amis. La multitude fut charmée de la beauté et de l'ordonnance de la fête : elle témoigna regretter l'absence de celui qui la lui donnait et désirer son retour. On applaudit, on battit des mains: mais on s'en tint là; et ce fut un nouveau sujet [1] de douleur pour Cicéron « que le peuple romain employât « ses mains pour applaudir et non à défendre la répu- « blique ». Dans le vrai, le peuple romain n'était plus qu'un nom : les factions le déchiraient, les grands le tyrannisaient; et le parti d'Antoine, les gens de guerre, tous ceux qui étaient attachés à la mémoire de César, troublèrent et interrompirent les jeux par leurs clameurs violentes, jusqu'à ce qu'ils eussent réduit au silence ceux qui s'intéressaient pour Brutus.

Cette tentative ayant échoué, Brutus et Cassius comprirent qu'il leur restait peu d'espérance de se rétablir et de rétablir avec eux la forme ancienne du gouvernement: et lorsqu'ils virent qu'à mesure que les choses se développaient, les armes prenaient de plus en plus le dessus sur les lois; que toute l'Italie se partageait entre Antoine et le jeune César, sans que presque personne songeât à la république; que les troupes paraissaient disposées à se vendre à celui des deux chefs qui

[1] « Mihi quò lætiora sunt, eò plus stomachi et molestiæ est, populum romanum manus suas non in defendenda republica, sed in plaudendo, consumere. » (Cic. *ad Att.* xvi, 2.)

achèterait leur secours à plus haut prix, ils se persuadèrent enfin que, dans un état aussi corrompu, l'amour de la justice et des lois était une faible ressource s'il n'était soutenu par la force. Comme la commission qui leur avait été donnée de fournir la ville de blé leur avait procuré le prétexte et les moyens d'assembler quelques vaisseaux, la mer leur était ouverte, et ils n'avaient aucun péril à craindre dans le trajet. Brutus se rendit à Vélie[1], ville maritime de la Lucanie, pour être à portée de s'embarquer dès le moment que la situation des choses le demanderait.

Il séjourna quelque temps dans cette ville; et il y était encore le quatre du mois d'août, comme il paraît par une lettre datée de ce jour, et écrite par lui au consul Antoine, en son nom, et au nom de Cassius. Cette lettre, qui se trouve parmi celles de Cicéron, respire une noble fierté et une audace généreuse, mais néanmoins modeste : et je crois faire plaisir au lecteur d'en transcrire ici une partie. Antoine leur avait écrit d'une façon outrageuse et menaçante. Ils repoussent l'insulte avec force, et voici ce qu'ils répondent aux menaces : « N'espérez point nous intimider par la puis« sance de vos armes[2]. Il serait indigne de nous de Cic. ad Fam. XI, 3.

[1] Cette ville était située non loin du cap Palinure, qui conserve encore aujourd'hui son nom.

[2] « Armorum fiduciâ nihil est quòd nos terreas. Neque enim decet, aut convenit nobis, periculo ulli submittere animum nostrum. Neque est Antonio postulandum, ut iis imperet quorum operâ liber est. Nos si alia hortarentur ut bellum civile suscitare vellemus, litteræ tuæ nihil proficerent : nulla enim minantis auctoritas apud liberos est. Sed pulchrè intelligis non posse nos quòquam impelli; et fortassis eâ re minaciter agis, ut judicium nostrum metus videatur. Nos in hac sententia sumus, ut te cupiamus in libera republica magnum atque honestum esse; vocemus te ad nullas inimicitias; sed tamen nostram libertatem pluris quàm tuam amicitiam æstimemus. Tu etiam atque

« souffrir qu'aucun danger triomphât de notre courage, « et Antoine ne doit pas prétendre commander à ceux à « qui il a obligation d'être libre. Si nous avions des rai- « sons d'exciter une guerre civile, votre lettre ne nous « en empêcherait pas. Car des hommes libres comptent « pour peu les menaces : mais vous voyez parfaitement « qu'il n'est rien qui puisse nous porter à un parti ex- « trême ; et c'est peut-être par ce motif que vous prenez « le ton menaçant, afin que la résolution que nous em- « brassons par notre choix paraisse l'effet de la crainte. « Nous vous dirons franchement ce que nous pensons « à votre égard. Nous souhaitons que, la république « demeurant libre, vous y teniez un rang distingué et « des plus illustres : nous ne cherchons point à devenir « vos ennemis ; mais notre liberté nous est plus chère « que votre amitié. Pour vous, pesez plus mûrement ce « que vous entreprenez, ce que vous êtes capable de « soutenir ; et considérez, non pas combien d'années a « vécu César, mais combien peu de temps il a régné. « Nous prions les dieux que vos conseils et vos des- « seins soient salutaires à la république et à vous-même « tout ensemble ; sinon, notre vœu sera que, sans nuire « à l'utilité et à la gloire de la république, ils ne vous « nuisent à vous que le moins qu'il sera possible. »

Cette lettre ne convertit pas Antoine, assûrément ; mais il me semble qu'elle fait beaucoup d'honneur à ceux qui l'écrivirent, si ce n'est que l'aversion qu'ils y témoignent pour une guerre civile ne se conciliera pas

etiam vide quid suscipias, quid sustinere possis : neque, quàm diù vixerit Cæsar, sed quàm non diù regnârit, fac cogites. Deos quæsumus, ut consilia tua reipublicæ salutaria sint ac tibi : si minùs, ut, salvâ atque honestâ republicâ, tibi quàm minimùm noceant, optamus. »

aisément avec les démarches que nous leur verrons faire dès qu'ils auront passé la mer.

Porcia avait suivi Brutus son époux à Vélie : et ce fut là qu'elle se sépara de lui pour ne le plus jamais revoir. Elle pressentait ce malheur, et sa douleur était très-vive ; mais, pleine de courage, elle renfermait et cachait les alarmes dont elle était frappée. Un tableau la décela : c'étaient les adieux d'Hector et d'Andromaque peints d'après Homère, qui les a si tendrement et si vivement décrits. Porcia, à cette vue, qui se rapportait si fort à sa situation, ne put retenir ses larmes, et on la vit pleurer plusieurs fois pendant le jour. C'est ce qui donna lieu à l'un des amis de Brutus, nommé Acilius, de rappeler deux vers célèbres qu'Homère met dans la bouche d'Andromaque. « Hector [1], vous me tenez lieu de père, de mère, de frère. Ajoutez à tant « de titres celui de tendre et aimable époux. » Brutus trouva l'application juste; mais il observa qu'il ne lui était pas permis d'user à l'égard de Porcia du même langage qu'Hector adresse à Andromaque [2], ni de lui recommander de s'occuper de sa tapisserie, de sa quenouille, des soins qui regardent l'intérieur de sa maison. « Car, ajouta-t-il, par la faiblesse de son sexe, « elle est sans doute hors d'état d'atteindre à des actions « qui égalent les nôtres. Mais, par l'élévation de ses « sentiments et par l'amour de la patrie, elle peut aspi-

Adieux de Porcia et de Brutus. Plut. in Bruto.

[1] Ἕκτορ, ἀτὰρ σύ μοι ἐσσὶ πατὴρ, καὶ πότνια μήτηρ,
Ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.
(Hom. *Iliad.* vi, 429, 430.)

[2] Ἀλλ' οὐκ ἐμοί γ' εἶπεν, πρὸς Πορκίαν ἔπεισι φάναι τὰ τοῦ Ἕκτορος, Ἱστὸν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε. Σώματος γὰρ ἀπολείπεται φύσει τῶν ἴσων ἀνδραγαθημάτων· γνώμῃ δ' ὑπὲρ τῆς πατρίδος ὥσπερ ἡμεῖς ἀριστεύσει.

« rer à l'héroïsme comme nous. » Porcia s'en retourna à Rome. Brutus passa la mer, et vint à Athènes, et Cassius partit fort peu de temps après.

Pendant qu'ils se disposaient à s'éloigner de l'Italie, Cicéron y revenait. Voici l'histoire de son voyage, qui est lié avec les affaires générales de la république.

Voyage en Grece entrepris par Ciceron. Cic. ad Att. xv, 18.

J'ai parlé des motifs qui l'avaient déterminé à quitter Rome et à passer un temps considérable dans ses maisons de campagne. Il y fut tourmenté par la crainte, voyant bien où les projets d'Antoine le menaient, et ne doutant point qu'il ne répandit bien du sang, sous le prétexte de venger la mort de César, mais, dans la réalité, pour se défaire de ceux qui pourraient faire obstacle à ses projets ambitieux. L'indignation et le dépit n'agitaient pas moins le cœur de Cicéron à la vue de la domination que le consul usurpait dans Rome, et de la façon odieuse dont il en abusait, l'exerçant par des rapines, par des injustices de toute espèce, par le renversement des lois et l'oppression du sénat, sans ménagement, sans pudeur; en sorte qu'il donnait lieu à notre orateur de regretter presque César. Il remarque en plus d'une occasion qu'Antoine gardait infiniment moins de mesures que celui dont il feignait d'exécuter les volontés: et, après tout, Cicéron avait de la considération auprès de César, au lieu qu'il n'en avait aucune auprès d'Antoine. « J'étais[1], dit-il, si bienvenu « de ce malheureux dictateur, sur qui je prie tous les « dieux d'épuiser leur vengeance encore après sa mort,

[1] « Ita gratiosi eramus apud illum (quem dii mortuum perduint!) ut nostræ ætati, quoniam interfecto rege liberi non sumus, non fuerit minus ille fugiendus. Rubeo, mihi crede: sed jam scripseram; delere nolui. » (Cic. *ad Att.* xv, 4.)

« que, puisque la mort du tyran ne nous a point rendu « la liberté, la servitude sous un tel maître n'était pas « le plus grand des malheurs pour un homme de mon « âge. Je rougis de l'aveu que je vous fais; mais je l'ai « écrit, je n'ai pas voulu l'effacer. »

Avec de tels sentiments, qui montrent combien l'intérêt propre influait sur les démarches de Cicéron, on ne sera pas surpris de le voir quitter Rome et l'Italie dans un temps où la patrie opprimée semblait avoir un plus grand besoin de son secours. Il se frappait de l'idée d'un péril que la peur lui grossissait, ou du moins rapprochait trop de sa vue. Car il n'était pas dans le cas de Brutus et de Cassius, n'ayant pas trempé dans la conspiration contre César. Et si, dans l'état actuel des choses, il ne se trouvait pas à portée de se rendre utile à la république, la face des affaires pouvait changer d'un instant à l'autre, et lui présenter des facilités imprévues et d'heureuses occasions. Ces considérations ne le touchèrent pas; et, depuis le commencement d'avril qu'il sortit de Rome jusque vers la fin de juin qu'il s'embarqua [1], il paraît, dans ses lettres à Atticus, toujours occupé de la pensée d'abandonner, au moins pour un temps, l'Italie.

Le camp de D. Brutus dans la Gaule cisalpine, ou celui de Sex. Pompée en Espagne, auraient été pour lui des asyles. Mais ce parti ne convenait ni à son âge, ni à son caractère. Il s'applique à lui-même, avec un Cic. ad Att. XIV, 13-19, 22.

[1] Dans tout cet espace de temps il ne fit qu'une courte apparition à Rome pour se trouver au sénat le premier juin. Mais la crainte des armes d'Antoine l'empêcha d'y assister: et dès le lendemain, ou peut-être le jour même, il repartit de la ville. (Cic. *Phil.* II, n. 108; et, *ad Att.* XV, 8 et 9.)

léger changement, les paroles que Jupiter adresse dans Homère à Vénus : « La guerre n'est point votre fait[1] : « ce sont les aimables soins de la doctrine et de l'éloquence auxquels vous devez vous livrer. » Son aversion pour l'armée, surtout dans une guerre civile, était si forte, qu'il déclare, en termes précis, que, plutôt que d'y aller, il aimerait mieux mourir mille fois.

Restait de passer en Grèce et de fixer pendant quelque temps son séjour à Athènes. Une raison particulière l'attirait dans cette ville. Son fils, âgé pour-lors de vingt-un ans, y prenait actuellement les leçons du philosophe Cratippe. Cicéron, père tendre et en même temps éclairé, qui aimait son fils, et ne s'aveuglait pas sur le peu de talent que ce jeune homme avait reçu de la nature, comptait, ou lui être utile[2] par sa présence, ou voir de ses yeux ce que l'on pouvait s'en promettre. Après avoir long-temps balancé, il se résolut à partir pour Athènes : et, s'étant embarqué, comme je l'ai dit, vers la fin du mois de juin, il côtoya la Campanie, faisant de petites traites, s'arrêtant souvent, et prenant la route du détroit, parce que celle de Brindes ne lui paraissait pas sûre, à cause des légions d'Antoine dont cette ville était le rendez-vous. Il se proposait, en partant, de revenir à Rome pour le commencement de
Cic. Phil. I, 6. l'année suivante, lorsque Pansa et Hirtius prendraient possession du consulat.

[1] Τέκνον ἐμὸν, οὔ τοι δέδοται πολεμήϊα ἔργα,
Ἀλλὰ σύ γ' ἱμερόεντα μετέρχεο ἔργα λόγοιο *.
(*Iliad.* V, 428, 429.)

* Il y a dans Homère ἔργα γάμοιο, ce qui regarde les mariages.

[2] « Aut proderimus aliquid Ciceroni; aut, quantùm profici possit, judicabimus. » (Cic. *ad Att.* XVI, 3.)

Ces deux hommes, créatures et amis fidèles de César, conservaient un tendre attachement pour sa mémoire, et ne pouvaient par conséquent aimer Brutus. Mais ils aimaient beaucoup Cicéron; surtout Hirtius entretenait une liaison particulière avec lui. Tous deux ils avaient une extrême opposition pour Antoine, dont la conduite tyrannique les révoltait. Ils paraissent avoir été gens d'honneur, aimant la patrie et le bien public, considérant et respectant l'autorité du sénat. En un mot, quoique Cicéron en dise quelquefois du mal dans ses lettres à Atticus, il les estimait assez pour vouloir se retrouver à Rome, et recommencer à prendre part au maniement des affaires publiques dès qu'ils entreraient dans la souveraine magistrature.

Il arriva à Syracuse le premier d'août, et, ne s'y étant arrêté qu'un jour, il remit à la voile pour faire le trajet; mais les vents contraires le repoussèrent à Leucopétra [1], promontoire d'Italie, voisin de Rhége. Il en repartit quelques jours après, et fut encore reporté par les mêmes vents au même endroit. Alors il apprit des nouvelles de Rome, qui le firent changer tout d'un coup de résolution. On lui disait que les choses se disposaient à se pacifier; qu'Antoine se relâchait de ses prétentions sur la Gaule cisalpine; que Brutus et Cassius pourraient revenir à Rome, et que l'on blâmait un peu son départ. Cicéron crut avoir obligation [2], selon qu'il le témoigne lui-même, aux vents étésiens, qui, comme de bons citoyens, avaient refusé de lui tenir compagnie lorsqu'il abandonnait la république : ou,

Cic. Phil. I, 7, 8; et ad Att. XVI, 7.

Il change de résolution, et revient à Rome.

[1] Capo dell' armi.

[2] « Iratus temporibus, in Græciam, desperatâ libertate, rapiebar : quum me Etesiæ, quasi boni cives, relinquentem rempublicam prosequi noluerunt. » (Cic. *ad Fam.* XII, 25.)

pour parler sans figure, comme il n'avait pris qu'à regret le parti de quitter l'Italie, il saisit la première lueur qui le flatta de l'espérance de reparaître dans la ville sans crainte et d'y faire un personnage. Il renonça donc à son premier dessein, et força de voiles et de rames pour regagner Rome en toute diligence, si ce n'est qu'il s'arrêta à Vélie, où étaient encore Brutus et Cassius, et y conféra avec eux pour la dernière fois.

Ces dispositions à la paix, qui avaient si fort charmé Cicéron, n'étaient qu'un jeu d'Antoine, qui, dans un moment sans doute où il se trouvait trop pressé par le jeune César, feignait de se retourner vers le sénat. Rien de ce qu'avaient espéré les républicains ne s'effectua : et lorsque Cicéron arriva à Rome, le trente-un d'août, il trouva les choses moins préparées que jamais à un accommodement. Il est vrai que le peuple témoigna beaucoup de joie de son retour, et qu'il se fit à la porte de la ville un si grand concours de citoyens de tous les ordres pour le recevoir, que les compliments et les félicitations l'y arrêtèrent presque tout le jour. Mais pour ce qui est d'Antoine, bien loin que Cicéron pût compter sur ses bonnes intentions, il appréhenda même, sur des avis qu'il avait reçus en route, les dernières violences de sa part; et, en conséquence, il n'osa se rendre à l'assemblée du sénat qui se tint le lendemain premier septembre. Cependant il cacha ses soupçons pour ne point offenser le consul, avec qui il conservait encore quelques dehors d'amitié; et il envoya lui rendre compte de son absence, et s'en excuser sur ce qu'il se trouvait incommodé de la fatigue du voyage. Antoine ne prit point le change; et, très-irrité soit d'avoir manqué son coup, soit de se voir soupçonné injustement,

Plut. in Cic.

Cic. Phil. I, II, et V, 19, 20.

il s'emporta, en plein sénat, jusqu'à menacer d'aller lui-même avec des ouvriers détruire la maison de Cicéron pour le forcer d'en sortir. Il se laissa néanmoins apaiser par les prières des sénateurs, et se contenta de le condamner à une amende, et d'exiger, selon la coutume, des gages comme elle serait payée.

Première Philippique de Cicéron.

Le sénat se rassembla le lendemain deux septembre; et Antoine ne s'y étant point trouvé, Cicéron y vint. Ce fut en cette occasion qu'il prononça sa première Philippique, dans laquelle il parle avec beaucoup de modération. Elle est tout entière sur le ton de plainte, et non d'invective. Il improuve les procédés d'Antoine, mais sans aigreur. Il termine son discours par une exhortation et des avis qui pouvaient être très-utiles à celui à qui ils s'adressaient. Je n'en rapporterai qu'un seul trait : « Je crains [1], lui dit-il en lui portant la pa-« role comme s'il eût été présent, je crains qu'ignorant « le vrai sentier de la gloire, vous ne vous imaginiez « qu'il vous sera glorieux de pouvoir seul plus que « toute la république, et que vous ne souhaitiez plutôt « d'être craint que d'être aimé. Si vous pensez ainsi, « vous vous écartez totalement de la route de la vraie « gloire. Être cher à ses citoyens, bien mériter de « l'état, être loué, honoré, estimé, voilà ce qui est glo-« rieux. Se faire craindre et haïr, c'est une conduite

[1] «Vereor, ne ignorans verum iter gloriæ, gloriosum putes, plus te unum posse quàm omnes; et metui a civibus quàm diligi malis. Quòd si ita putas, totam ignoras viam gloriæ. Carum esse civem *, benè de republica mereri, laudari, coli, diligi, gloriosum est : metui verò, et in odio esse, invidiosum, detestabile, imbecillum, caducum. Quod videmus etiam in fabulis, ipsi illi qui, *Oderint, dum metuant*, dixerit, perniciosum fuisse.» (Cic. *Phil.* 1, 33.)

* Il me paraîtrait meilleur de lire *civibus*.

« odieuse et détestable, c'est une situation chancelante « et sujette à mille revers. Le théâtre même nous l'ap-

Atrée.

« prend; et celui à qui les poètes font dire, *que l'on « me haïsse, pourvu que l'on me craigne*, éprouva « un sort cruel, et perdit sa couronne. »

Toute la harangue est dans ce goût. Cependant Antoine en fut si choqué, que de ce moment il déclara une guerre mortelle à notre orateur. Il indiqua au dix-huit septembre une nouvelle assemblée du sénat, à laquelle il fit citer nommément Cicéron, et il y débita contre lui une invective des plus atroces. Cicéron n'avait eu garde d'obéir à la citation. Il assure que le dessein d'Antoine était de le faire poignarder; et qu'ayant une fois commencé à verser le sang, il ne se serait pas contenté d'une seule victime. Il s'absenta

Seconde Philippique.

donc : mais il répondit ensuite à la déclamation furieuse du consul par sa seconde Philippique, dans laquelle, après s'être défendu sur les reproches qui lui avaient été faits, il passe à attaquer son adversaire, et, le prenant depuis l'enfance jusqu'à son consulat, il le peint avec les couleurs les plus propres à en faire également un objet de haine et de mépris. Cette harangue, qui a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre, et dans laquelle on retrouve dans un homme de près de soixante-trois ans tout le feu de l'âge le plus vif, joint à un sel étrangement caustique, ne fut point

Manut. argum. Phil. II.

prononcée. Cicéron la composa dans son cabinet, et la distribua ensuite parmi ses amis, desquels elle passa bientôt dans les mains du public.

Antoine, arrivé à Brindes, irrite les soldats

Antoine ne prit que trop de soin de justifier par sa conduite les accusations de son ennemi. Arrivé à Brindes, il agit comme un forcené, prétendant soutenir

l'autorité du commandement avec autant de hauteur que s'il eût été un consul de l'ancienne république, et non un chef de parti; et aliénant par des rigueurs déplacées et poussées jusqu'à la cruauté les esprits des soldats, qu'il avait d'autant plus d'intérêt à gagner par la douceur et par les bienfaits, que le devoir qui les attachait à sa personne était au moins bien équivoque. des légions par ses rigueurs.

Ils avaient déja contre lui un levain de mécontentement, sur ce qu'il laissait la mort de César sans vengeance. Il augmenta beaucoup cette mauvaise disposition en ne leur promettant que cent deniers de gratification par tête, pendant qu'Octavien en donnait cinq cents à ceux qui prenaient parti avec lui. Ils lui témoignèrent leur mépris pour un présent si mesquin en le quittant brusquement au milieu de la harangue qu'il leur faisait. Antoine entra sur cela dans une si grande colère, qu'il sauta de son tribunal en criant: « Vous apprendrez à m'obéir. » Et s'étant fait donner par les tribuns les noms des plus séditieux, il en fit mourir trois cents, parmi lesquels on compta nombre de centurions, qui furent égorgés sous ses yeux, et sous les yeux de Fulvie sa femme, dont le caractère audacieux et violent avait peut-être plus de part que celui d'Antoine à ces exécutions sanglantes. Dio. Appian. Cic. Phil. III, 4-10, et v, 22.

Le succès n'en fut pas heureux. Les troupes s'irritèrent, au lieu d'être frappées de crainte; et elles n'en furent que plus disposées à se prêter aux sollicitations des émissaires d'Octavien, qui répandaient par toute l'armée des billets dans lesquels ils faisaient la comparaison de la douceur et de lá générosité de leur jeune chef avec la cruauté et la lésine d'Antoine. Le consul en fut averti, et il voulut contraindre ses soldats de

lui livrer les agents secrets de son adversaire; mais ils s'obstinèrent à les cacher, et Antoine ne put pas découvrir un seul de ceux qu'il cherchait. Il comprit alors qu'il avait pris un mauvais ton, et qu'il devait ramener par les caresses des esprits que la rigueur aigrissait. Il y réussit jusqu'à un certain point, et la plus grande partie de l'armée se mit en marche, conformément à ses ordres, le long de la mer Adriatique, pour gagner Rimini, pendant que lui-même, à la tête de la légion nommée *des alouettes*, il marcha vers Rome. C'était une légion, gauloise d'origine, levée dans les Gaules par César; le nom même qu'elle portait, *alaudæ*, ou *alaudarum legio*, était gaulois, et lui venait de ce que les soldats qui la composaient avaient une alouette représentée sur leur casque. Ils furent tous faits citoyens romains par César, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus. Antoine les affectionnait singulièrement, et il en avait élevé plusieurs à la dignité de juges; ce qui lui est, à juste titre, bien reproché par Cicéron.

Il vient à Rome avec la légion nommée *des alouettes*. Cic. ad Att. XVI, 8. Suet. Cæs. 28, et ibi Casaub.

Cic. Phil. I, 20, et V, 12.

Il entra fièrement dans Rome avec cette légion en armes, et fit faire la garde autour de sa maison, donnant le mot, et agissant en tout comme s'il eût été dans un camp. On peut juger quelle fut la terreur des habitants de cette grande ville, et surtout du sénat. Personne ne doutait qu'il ne vînt à dessein, non-seulement de se rendre maître absolu de Rome, mais même de faire main basse sur ses adversaires, qu'il accusait tous, et spécialement Cicéron, d'avoir trempé dans le meurtre de César. Il avait expliqué ses intentions sur ce point plus d'une fois d'une façon très-nette. En parlant du tribun Canutius, qui, de concert avec

Il y répand la terreur. Cic. Phil. III, IV, V.

les premières têtes du sénat, aidait Octavien de tout son pouvoir : « Cet homme [1], avait-il dit en pleine as« semblée du peuple, se cherche un appui parmi des « gens qui ne pourront se soutenir eux-mêmes dans la « ville, à moins que je ne périsse. » Et dans une autre occasion il avait répété la même menace en d'autres termes encore plus précis, déclarant « que personne [2], « à moins que d'être vainqueur, ne devait s'attendre « à vivre. »

Cic. ad Fam. XII, 23.

Troupes amassées par Octavien. Appian. Dio.

Le danger était donc réel, et ce fut Octavien qui en délivra Rome et le sénat; service important et très-louable, si les vues de celui qui le rendait avaient été droites et pures, et si, de sauveur de la ville dans l'occasion dont je parle, il n'en était devenu bientôt après le bourreau. Alors son intérêt demandait qu'il s'opposât à Antoine: et pendant que celui-ci était allé à Brindes, il assembla un corps de troupes, qu'Appien fait monter à dix mille hommes; et par le conseil de Cicéron il marcha vers la capitale, se hâtant de prévenir l'arrivée du consul. Il le fit; et son fidèle Canutius lui ayant convoqué une assemblée du peuple, Octavien prononça une harangue dans laquelle, après avoir rappelé les injustices d'Antoine à son égard et à l'égard de la république, il témoigna qu'il venait défendre la patrie contre un cruel oppresseur.

Cic. ad Att. XVI, 8.

Il est abandonné de la plus grande partie. Sa prudence et sa douceur

Ce discours fut reçu agréablement de la multitude; mais les soldats, qui avaient cru qu'on les amenait pour être les médiateurs d'une réconciliation entre l'ami et l'héritier de César, ou même pour agir contre les en-

[1] « Canutium apud eos sibi locum quærere, quibus, se salvo, locus in civitate esse non potest. »

[2] « Nisi qui vicisset, victurum neminem. » (Cic. *Phil.* III, 27, et V, 20.)

les ramènent. nemis de sa mémoire, furent très-indignés de se voir trompés dans leur opinion. Ils ne pouvaient se résoudre à tirer l'épée contre Antoine, autrefois leur commandant, et actuellement consul. Ils demandèrent donc leur congé à Octavien sous divers prétextes, quelques-uns même alléguant la véritable cause de leur mécontentement. Le jeune César se conduisit dans une si fâcheuse circonstance avec une prudence admirable. Comme il n'avait aucun droit de les retenir, loin de marquer du chagrin de ce qu'ils l'abandonnaient, il consentit à tout, ferma les yeux sur les mauvaises excuses dont plusieurs prétendaient le leurrer, tâcha d'éclaircir et de satisfaire ceux qui lui parlaient vrai, les remercia tous de l'avoir escorté, et leur promit encore de nouveaux dons de sa libéralité. Par cette douceur il en gagna trois mille; les autres se repentirent bientôt de l'avoir quitté, et revinrent en foule autour de lui. Cependant, affaibli comme il se trouva d'abord, il ne crut pas devoir attendre Antoine dans Rome. Il en sortit en diligence, et alla du côté de Ravenne amasser des troupes, et appuyer de près les émissaires qu'il avait dans les légions du consul, et qui travaillaient par ses ordres à les débaucher.

Deux des légions d'Antoine passent du côté d'Octavien. Cic. Phil. III, IV, V.

Tout lui réussit à souhait. Non-seulement les vieux soldats, ou vétérans, répandus dans les villes et dans les campagnes du canton qu'il parcourait, se rangèrent avec empressement sous ses drapeaux; mais une des légions d'Antoine, nommée *la légion martiale*, s'arrêta à Albe sans vouloir passer outre, et se déclara pour Octavien. Une autre, c'était *la quatrième*, suivit, peu de temps après, cet exemple; et Antoine reçut la nouvelle de cette désertion, lorsqu'il entrait au Capitole

pour y présider au sénat, convoqué par ses ordres le vingt-huit novembre. Son dessein était de faire passer un décret contre le jeune César; mais l'évènement qu'il apprenait dans l'instant rompit ses mesures. Il n'eut rien de plus pressé que de finir promptement l'assemblée, et de courir aux légions qui lui étaient restées fidèles, de peur qu'elles ne l'abandonnassent aussi. Avec ses troupes ainsi diminuées, il ne laissa pas de marcher vers la Gaule cisalpine, dont le gouvernement lui avait été donné par le peuple, mais que tenait Décimus Brutus en vertu d'un décret du sénat. Celui-ci était bien résolu de ne lui en point céder la possession; et il y fut encouragé par tout le parti républicain, qui n'avait point dans l'Italie d'autre ressource. C'est ainsi qu'après bien des nuages de dissensions et de disputes, enfin se forma l'orage de la guerre civile. Il n'était pas possible que tant de querelles si violentes fussent décidées par une autre voie que par celle des armes.

Antoine sort de Rome, et entreprend de s'emparer de la Gaule cisalpine, que tenait D. Brutus.

Cic. ad Fam. XI, 5.

Il y avait entre les forces des deux parts une inégalité considérable. Il restait à Antoine, outre sa garde, trois des légions venues de Macédoine, et un assez grand nombre de soldats ramassés, vieux et nouveaux. Décimus ne pouvait lui opposer que trois légions, deux de vieux soldats, et une de nouvelle levée; mais l'inégalité était encore plus grande entre les généraux. Antoine savait la guerre et avait de la valeur. Décimus, quoiqu'il eût servi long-temps sous César, passe dans l'histoire pour un guerrier de peu de mérite.

Forces d'Antoine, de Décimus, et d'Octavien. Appian.

Octavien, ayant cinq légions à ses ordres, savoir les deux qu'il avait débauchées à Antoine, une de nouvelles troupes, et deux dont le fond était de vétérans, mais garnis et mêlés de nouveaux soldats, pouvait avec

ces forces faire pencher la balance selon le côté pour lequel il se déterminerait : il fut embarrassé sur le choix. Il haïssait Décimus, et craignait Antoine. Il lui était indécent de se liguer avec le meurtrier de son père, et impossible de ne pas pousser Antoine après l'avoir si cruellement offensé. D'ailleurs il avait pris des engagements avec le sénat, et l'autorité de ce grand corps lui était nécessaire pour s'accréditer et pour légitimer sa prise d'armes. Il s'en tint donc à suivre la route dans laquelle il était entré; et, sans faire aucune avance directe vers Décimus, il écrivit au sénat pour lui offrir ses services et ceux de cinq légions qu'il avait rassemblées dans la ville d'Albe. Il fit plus. Ses troupes lui ayant présenté les faisceaux et les haches, et l'exhortant à prendre la qualité de propréteur, il déclara qu'il ne recevrait aucun titre d'honneur et de commandement que de l'autorité du sénat. En même temps il prit soin de s'attacher par une largesse les légions qui avaient quitté Antoine; et après qu'elles eurent fait l'exercice devant lui, il leur distribua cinq cents deniers par tête, et leur en promit cinq mille après la victoire.

Octavien offre ses services au sénat contre Antoine.

Le sénat eût bien souhaité que ces légions, en se détachant d'Antoine, se fussent données à la république, et non pas au jeune César : mais il n'était pas temps de faire paraître une pareille disposition. Les offres d'Octavien furent acceptées avec beaucoup de témoignages de reconnaissance; et on lui promit de l'autoriser dans la première assemblée du sénat, que l'on croyait ne devoir pas se tenir avant le premier janvier. Cette réponse ne peut avoir été faite que par quelques-uns des préteurs et des tribuns, de concert

Ses offres sont acceptées.

avec un nombre des plus illustres sénateurs; car Rome était alors dans une espèce d'anarchie. Il n'y avait point de consul, Dolabella étant parti depuis long-temps pour la Syrie. Brutus et Cassius, que l'on peut regarder comme les deux chefs du collége des préteurs, avaient passé la mer; et les affaires étaient si brouillées, que l'on n'espérait pas qu'elles se remissent en ordre avant que les nouveaux consuls fussent entrés en charge.

Cicéron eut vraisemblablement grande part à la réponse qui fut faite à Octavien. Il avait passé dans ses maisons de campagne les mois d'octobre et de novembre, cherchant à se mettre en sûreté contre les fureurs d'Antoine. Lorsqu'il le sut parti de Rome, il y revint le neuf décembre, engagé plus que jamais avec Octavien. Ce n'était pas qu'il se fiât pleinement à lui : le contraire paraît dans toutes ses dernières lettres à Atticus. Il voyait parfaitement que, si ce jeune homme demeurait vainqueur d'Antoine, Brutus serait en danger. Or il était intimement persuadé que de la conservation de Brutus dépendait celle de la république. Néanmoins, pressé par les lettres qu'Octavien lui écrivait tous les jours, et dans lesquelles il lui protestait vouloir se gouverner en tout par ses conseils; pressé par les instances d'amis communs, et, plus que tout cela, par la considération du péril qui le menaçait lui-même et la république en même temps de la part d'Antoine, voici ce qu'il répondit enfin à Oppius [1], qui le sollicitait fortement de se déclarer pour le jeune César:

Derniers engagements de Cicéron avec Octavien.

Cic. ad Fam. XI, 5.

Id. ad Att. XVI, 14.

XIV, 20.

XVI.

[1] « Dixi Oppio, quum me hortaretur ut adolescentem, totamque causam, manumque veteranorum complecterer, me nullo modo facere posse, ni mihi exploratum esset, eum non modò non inimicum tyrannoctonis, verùm etiam amicum fore. Quum ille diceret ita futurum, Quid

« Je ne puis consentir à ce que vous me demandez, si « je n'ai certitude qu'Octavien non-seulement ne sera « pas ennemi de ceux qui ont tué le tyran, mais qu'il « se montrera leur ami.» Oppius l'en assura. « Eh bien, « lui dit Cicéron, ne nous pressons point. Octavien n'a « pas besoin de mes services avant le premier janvier; « et il peut, le dix décembre, me donner une preuve « de ses sentiments en consentant que Casca prenne « possession de la charge de tribun du peuple.» Casca, désigné tribun, était celui qui avait donné le premier coup à César, comme je l'ai raconté. Octavien tint parole à l'égard de Casca : moyennant quoi Cicéron fut obligé de tenir celle qu'il avait donnée à Oppius.

Décret du sénat qui autorise les armes de Décimus et d'Octavien. Cic. ad Fam. XI, 6, et Phil. III et IV.

Ainsi les nouveaux tribuns du peuple, entrés en charge le dix décembre, selon la coutume, ayant convoqué au 20 du même mois une assemblée du sénat, Cicéron s'y rendit des premiers, et sa présence y attira beaucoup de sénateurs; en sorte que l'assemblée fut des plus nombreuses. Les tribuns proposèrent de charger les consuls désignés, Hirtius et Pansa, de prendre les mesures nécessaires pour que le sénat pût se tenir sûrement le premier janvier; et de plus ils permirent aux sénateurs de parler de tout ce qui leur paraîtrait convenir à la circonstance où se trouvait la république. Le même jour on avait affiché dans Rome une déclaration de Décimus qui faisait connaître la résolution où il était de maintenir la Gaule cisalpine dans l'obéissance et la fidélité au sénat et au peuple romain.

igitur festinamus? inquam. Illi enim meâ operâ ante kal. januarias nihil opus est. Nos autem ejus voluntatem ante idus decembres perspiciemus in Cascâ. » (Cic. *ad Att.* XVI, 15.)

Cicéron usa de la liberté qu'accordaient les tribuns, et il embrassa dans son opinion tout le système des affaires présentes de la république. Il ne se contenta pas de donner charge et pouvoir aux consuls désignés de former une garde pour la sûreté du sénat, remarquant que cette précaution inusitée était une flétrissure pour Antoine, contre lequel on la prenait. Il l'attaqua lui-même personnellement, et en fit le portrait le plus odieux, prétendant qu'il ne devait plus être regardé comme consul, mais comme ennemi public. Il loua Décimus, qui se préparait à lui résister. Il éleva jusqu'au ciel le bienfait du jeune César qui avait préservé du carnage et le sénat et la ville entière. Enfin il conclut à approuver et autoriser par un décret de la compagnie tout ce qu'ils avaient fait l'un et l'autre et feraient à l'avenir contre Antoine: ajoutant qu'il était à propos de décerner des honneurs pour les chefs, et des récompenses pour les soldats qui défendaient la république et l'autorité du sénat; et en conséquence de charger les consuls désignés de mettre cette matière en délibération dans l'assemblée du sénat, qu'ils tiendraient le premier janvier.

Cet avis fut suivi; et Cicéron, qui en était l'auteur, monta, au sortir du sénat, sur la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple assemblé du décret qui venait d'être rendu. Il remania les mêmes objets devant ce nouvel auditoire, toujours avec le même feu et la même véhémence; et il fut écouté avec de grands applaudissements. Ces deux discours, prononcés le 20 décembre, l'un dans le sénat, l'autre devant le peuple, sont sa troisième et sa quatrième Philippiques.

Antoine répondit aux harangues de Cicéron et au Antoine as-

siége Décimus dans Modène. Appian.

décret du sénat par des actions. Il poussa en avant son entreprise; et ayant bientôt réduit Décimus, qui ne se trouvait pas en état de tenir la campagne, à se renfermer dans Modène, il l'y assiégea.

État du parti républicain en Italie.

Telle était la situation des choses en Italie. Le parti républicain, appuyé de toute l'autorité du sénat, n'avait de troupes sur lesquelles il pût compter avec une entière assurance que celles de Décimus. Antoine lui faisait ouvertement la guerre, et le jeune César ne lui donnait qu'un secours suspect, et qui pouvait bientôt devenir plus funeste qu'il n'était utile actuellement. Ce même parti acquérait dans la Grèce et dans l'Orient, sous Brutus et sous Cassius, des forces considérables avec une incroyable rapidité.

Brutus et Cassius vont à Athènes.

En partant d'Italie ils avaient formé leur plan de rentrer dans les gouvernements de Macédoine et de Syrie, qui leur avaient été donnés par César, ratifiés par le sénat, et ensuite ôtés par Antoine. Ils furent d'abord reçus à Athènes avec toutes sortes d'honneurs; et les Athéniens leur dressèrent des statues auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton, anciens libérateurs d'Athènes. Cassius n'y fit pas un long séjour, et il se hâta d'aller tenter fortune du côté de la Syrie. Brutus, resté seul, parut pendant quelque temps ne s'occuper que de ses études chéries avec les plus célèbres philosophes de l'Académie et du Lycée, Théomneste et Cratippe. Il pensait pourtant sérieusement à la guerre. Il commença par s'attacher toute cette fleur de la jeunesse romaine qui était à Athènes pour puiser à la source des belles connaissances dans la patrie des lettres, des sciences et des arts. C'étaient des officiers qu'il préparait pour les troupes qu'il aurait dans la suite. De

Dio, l. 47. Hist. Anc. l. v, § 8.

Plut. in Bruto.

Brutus s'attache les jeunes Romains qui y faisaient leurs études, entre autres le jeune Cicéron et le poète Horace.

ce nombre les plus connus sont le jeune Cicéron, et le poète Horace, à qui son père, simple affranchi, et faisant la profession d'huissier, mais homme d'un esprit solide et élevé, donnait la même éducation que les sénateurs pouvaient donner à leurs enfants. Pour ce qui est du fils de Cicéron, Brutus, après l'avoir mis à l'épreuve, le loue beaucoup en écrivant à son père. « Votre « fils [1], lui dit-il, me satisfait tellement par son activité, « par sa constance dans le travail, par sa grandeur « d'ame, par son exactitude à remplir tous ses devoirs, « que jamais il ne paraît perdre de vue de quel père « il est né. Persuadez-vous que, pour parvenir à des « honneurs pareils aux vôtres, la gloire de son père « sera sa moindre recommandation. » Il paraît en effet, par différents traits que l'on peut recueillir des lettres de Cicéron touchant son fils, que ce jeune homme avait le cœur bon et généreux; en sorte que, sans briller beaucoup par les talents de l'esprit, il aurait pu soutenir jusqu'à un certain degré la gloire de son nom, si dans la suite il ne se fût pas abruti par le vin. Brutus, quand il eut une armée, lui donna un commandement important, et il fit Horace tribun légionaire.

Hor. Ep. II, 2, et Sat. I, 6.

Plin. XIV, 22.

En peu de temps il amasse une puissante armée, et se rend maître de la Grèce, de la Macédoine, et des pays voisins.

Il ne lui fallut que fort peu de temps pour former cette armée. Les anciens soldats de Pompée, qui, ayant combattu à Pharsale, se trouvaient encore répandus dans le pays, prirent parti volontiers avec un chef qui défendait la même cause. Des traîneurs de l'armée de Dolabella, qui était déja en Asie, et deux corps de

[1] « Cicero tuus sic mihi se probat industriâ, patientiâ, labore, animi magnitudine, omni denique officio, ut prorsùs nunquam dimittere videatur cogitationem, cujus sit filius.... Tibi persuadeas, non fore illi abutendum gloriâ tuâ, ut adipiscatur honores paternos. » (Apud Cic. inter *Epist. ad Brut.* II, 3.)

Cic. Phil. x, Plut. in Bruto. Dio, l. 47. Appian. Civ. l. III et IV.

cavalerie que l'on menait à ce consul, demeurèrent auprès de Brutus. Une légion, commandée par L. Pison, lieutenant d'Antoine, se donna au fils de Cicéron. Mais surtout ce qui mit Brutus en force, c'est l'accession de Q. Hortensius, qui gouvernait la Macédoine, et qui, au lieu de la garder au frère d'Antoine, y reçut Brutus, lui céda le commandement des troupes qu'il y avait, et en leva de nouvelles. Les rois et princes voisins de la Macédoine imitèrent l'exemple d'Hortensius. Brutus s'empara aussi d'une grande quantité d'armes que César avait fait fabriquer à Démétriade, ville de Thessalie, par rapport à son dessein de la guerre des Parthes ; et il reçut des sommes considérables des mains de ceux qui étaient chargés de deniers publics pour les porter à Rome. Ainsi soldats, armes, argent, tout lui arriva presque à la fois.

En pareil cas c'est beaucoup que d'avoir commencé. Bientôt les troupes de Brutus furent grossies de trois légions que commandait Vatinius. Cet homme, méprisable par ses mœurs, comme je l'ai dit plus d'une fois, mais qui savait assez bien la guerre, avait été envoyé par César en Illyrie pour réprimer les mouvements des peuples de cette contrée. La mort du dictateur ayant rehaussé le courage des Illyriens, Vatinius souffrit de leur part un échec qui le força de se retirer à Dyrrachium. Sur ces entrefaites, C. Antonius, à qui son frère avait fait échoir le gouvernement de Macédoine, arriva à Apollonie avec sept cohortes; et, apprenant que la Macédoine était perdue pour lui, il projeta de s'en récompenser en quelque manière, en attirant à soi les légions de Vatinius. Brutus le prévint encore ici, et se présenta le premier devant Dyrra-

chium. Il en trouva les portes fermées; car Vatinius était ennemi de Brutus, et par intérêt de parti, et par une suite de l'opposition de leurs caractères, qui ne pouvait être plus grande. Mais les troupes ne balancèrent point entre les deux chefs. Elles méprisaient l'un autant qu'elles estimaient et respectaient l'autre. Elles donnèrent même à Brutus, avant que de passer sous ses enseignes, une preuve singulière d'affection.

Il avait fait une marche forcée à travers des campagnes couvertes de neige. En arrivant devant Dyrrachium, il tomba dans un épuisement extrême, et sentit un besoin pressant de prendre de la nourriture. Les troupes qui étaient venues avec lui n'avaient aucune provision. Ainsi il fallut s'adresser aux gardes avancées des légions de Vatinius; on leur exposa la situation où Brutus se trouvait, et on les pria de fournir de quoi le soulager. Aussitôt ce fut à qui lui apporterait de la ville pain, vin, viande, et tout ce qui lui était nécessaire.

Vatinius comprit bien qu'il ne lui serait pas possible de retenir sous ses ordres des légions ainsi disposées. Il prit son parti de bonne grace, ouvrit les portes de Dyrrachium, et remit le commandement des troupes entre les mains de Brutus.

Pour ne plus revenir à un homme si peu digne de mémoire, je dirai ici qu'il obtint, deux ans après, le triomphe, sous le consulat de Lépidus et de Plancus. Ses exploits en Illyrie ne le rendaient pas fort digne de cet honneur; mais les triumvirs, alors maîtres de la république, furent bien aises apparemment de récompenser un si ancien et si fidèle serviteur de César.

C. Antonius ne profita point de l'exemple de Vatinius, et il résista jusqu'à la dernière extrémité. Voyant

les habitants d'Apollonie entièrement dévoués à Brutus, il quitta une ville suspecte, et s'avança vers Buthrotum. Dans la marche, Brutus lui tailla en pièces trois cohortes. Quelque temps après, le fils de Cicéron remporta sur lui un nouvel avantage. Enfin Brutus trouva moyen de l'envelopper, lui et toutes ses troupes, dans un pays marécageux d'où il ne pouvait se tirer. Les gens de Brutus voulaient donner; mais il les arrêta. « Épar« gnons, dit-il, des soldats qui vont incessamment être « à nous. » Il ne se trompait pas. Les troupes de Caïus, charmées de la générosité de leur ennemi, se rangèrent à son obéissance, et lui livrèrent même leur général, qui devint ainsi prisonnier de Brutus. Il fut traité avec toute sorte d'humanité : jusque-là que Brutus lui permit d'écrire avec lui au sénat, et de prendre dans sa lettre la qualité de proconsul.

Cic. ad Brut. II, 7.

Ces lettres furent lues dans le sénat le treize avril de l'année où Pansa et Hirtius exercèrent le consulat. Brutus et Cassius étaient encore en Italie au milieu du mois d'août de l'année précédente. Ainsi Brutus n'employa guère que sept mois à amasser une puissante armée, et à attirer à soi la Grèce, la Macédoine, l'Illyrie et la Thrace.

Cassius va en Syrie, pendant que Dolabella s'arrête dans l'Asie-Mineure, où il fait massacrer Trébonius.
Cic. Phil. XI. Dio. Appian.

Cassius, pendant ce même temps, ne fit pas de moindres progrès en Orient. Il enleva par sa diligence la Syrie à Dolabella, comme Brutus enlevait la Macédoine à C. Antonius. Dolabella était parti assez tôt d'Italie pour prévenir Cassius; et d'ailleurs la dignité de consul dont il était revêtu, et les troupes qu'il menait avec lui, le rendaient bien supérieur à un rival qui n'avait d'autre appui que la recommandation de son mérite et le souvenir des services rendus autrefois à la Syrie contre les Parthes

après la défaite de Crassus. Mais Dolabella ne se hâta point : il traversa lentement la Grèce, la Macédoine, la Thrace, et il s'arrêta surtout dans l'Asie-Mineure, dont il entreprit de s'emparer sur Trébonius qui la gouvernait actuellement. Il suivait en cela le plan qu'il avait concerté avec Antoine, de dépouiller ceux qui avaient conspiré contre César et de s'en approprier les dépouilles.

Incapable de réussir dans ce projet par la force, il recourut à la fraude. Il n'est point de caresses qu'il ne fît à Trébonius, point de témoignages d'amitié qu'il ne lui donnât ; enfin il l'amena au point, sinon de prendre une pleine confiance en lui, du moins de ne s'en pas garder comme d'un ennemi de qui il avait tout à craindre. Au moment donc que Trébonius se croyait bien en sûreté dans Smyrne, Dolabella entra de nuit dans la ville, et se saisit de sa personne. L'infortuné prisonnier n'en fut pas quitte pour la perte de son gouvernement, ni même pour la mort. Dolabella, sous prétexte de venger César, mais réellement par le motif d'une insatiable cupidité, fit tourmenter cruellement pendant deux jours ce personnage consulaire pour le forcer de lui découvrir le dépôt des deniers publics : ensuite de quoi il ordonna qu'on lui tranchât la tête. Après l'exécution, les soldats, aussi inhumains que leur général, traînèrent indignement le cadavre jusqu'à la mer, où ils le jetèrent. La tête fut portée par eux au bout d'une pique dans les rues de Smyrne, et ensuite leur servit de jouet : ils se la renvoyaient les uns aux autres sur les pavés comme une balle, jusqu'à ce qu'elle eût perdu la forme de tête humaine. Trébonius périt le premier de tous ceux qui avaient attenté à la vie de César : les autres, pour la plupart, le suivirent de près.

Cassius se rend maître de la Syrie et de douze légions.

Pendant que Dolabella s'emparait, par une voie si odieuse, d'une province riche, mais qui paraît n'avoir pas été fort garnie de troupes et de munitions de guerre, Cassius se rendait maître de la Syrie et de huit légions qu'il y trouva. Une guerre civile qui durait dans ce pays depuis environ trois ans y avait rassemblé ces grandes forces. En voici l'occasion et l'histoire en peu de mots.

Dio. Appian.

César, en quittant la Syrie, par laquelle il avait passé au sortir de l'Égypte, laissa pour commander dans cette province un jeune homme de ses parents nommé Sex. César avec une légion. L'âge, la mollesse et la vie voluptueuse de ce commandant ne lui concilièrent pas l'estime et le respect de ses soldats. C'est ce qui fit naître la pensée de le supplanter à Cécilius Bassus, simple chevalier romain, mais homme de tête et de courage, qui, ayant suivi le parti de Pompée, s'était, depuis son désastre, sauvé à Tyr. Il commença par s'assurer de cette ville; et il y réussit sans peine, parce que les Tyriens étaient mal affectionnés envers César, qui, suivant sa pratique constante de trouver toutes voies bonnes pour avoir de l'argent, jusqu'aux sacriléges même, avait pillé les trésors du temple d'Hercule, extrêmement respecté parmi eux. Bassus attaqua ensuite Sextus César; et, ayant eu un assez mauvais succès, il entreprit de gagner par intrigue les soldats de ce jeune commandant, et il cabala auprès d'eux si bien et si heureusement, qu'il les engagea même à le tuer. La légion reconnut Bassus pour chef, et il devint de cette façon maître de la Syrie. Mais, comme il s'attendait à n'y être pas laissé tranquille, il choisit Apamée, ville très-forte, pour en faire sa place d'armes, et il augmenta ses troupes, autant qu'il lui fut pos-

sible, enrôlant tous ceux qui se présentèrent, libres et esclaves. Ceci se passait pendant que César faisait la guerre contre Métellus Scipion en Afrique.

Bassus se soutint pendant tout le reste de la vie du dictateur, qui ne jugea pas cette affaire assez importante pour se transporter en personne sur les lieux. Antistius Vétus, par son ordre, assiégea Bassus dans Apamée, et fut repoussé par les Parthes, que l'habile chevalier romain avait su intéresser dans sa querelle. Statius Murcus, homme de mérite, envoyé de Rome après sa préture pour gouverner la Syrie avec la qualité de proconsul et trois légions, ne réussit pas mieux. Il appela à son secours Q. Marcius Crispus, qui lui amena de Bithynie trois autres légions : et avec leurs forces réunies ils purent bien enfermer Bassus dans Apamée, mais ils ne purent l'y forcer. Cic. ad Att. XIV, 9.

Les choses étaient en cet état lorsque Cassius aborda en Syrie avec sa petite escadre. Lentulus Spinther, questeur de Trébonius, lui avait fourni quelques secours d'hommes et d'argent, qu'il fait beaucoup valoir dans une lettre à Cicéron. Mais c'étaient là des forces bien peu proportionnées à la grandeur de l'entreprise. Le nom de Cassius, sa réputation, la cause qu'il soutenait, voilà ce qui lui fit acquérir en un seul coup de filet huit légions. Les six des assiégeants lui furent remises par les généraux eux-mêmes. Bassus, à qui Appien compte deux légions, savoir celle de Sex. César, et une seconde qu'il avait formée lui-même de ses nouvelles levées, se fit beaucoup presser pour se démettre du commandement. Il ne prétendait pas avoir beaucoup travaillé, beaucoup hasardé, pour qu'un autre vînt recueillir le fruit de ses peines et de ses périls. Cic. ad Fam. XII, 14. Cic. ad Fam. XII, 12.

Mais ses soldats députèrent malgré lui à Cassius pour lui offrir leurs services : de façon que Bassus fut obligé d'ouvrir les portes d'Apamée.

Ce premier succès, si grand, si inespéré, fut suivi, immédiatement après, d'un second du même genre. Dolabella avait envoyé Alliénus, son lieutenant, en Égypte, pour demander du secours à Cléopatre, qui dès-lors régnait seule, ayant fait périr par le poison

Joseph. Ant. xv, 4.

le dernier des Ptolémées, son frère et son mari. Cette reine s'y porta volontiers par l'attachement qu'elle conservait pour la mémoire de César. Elle envoya donc à Dolabella une flotte égyptienne, et Alliénus mena par terre quatre légions, formées partie des débris des armées commandées autrefois par Pompée et par Crassus, partie des cohortes romaines que César avait laissées à Alexandrie. Cassius fut averti de cette marche; et, étant allé en Judée à la rencontre d'Alliénus, il le força

Cic. ad Fam. xii, 11.

de lui remettre ses quatre légions. Ainsi Cassius se trouva à la tête de douze légions le sept mars de l'année où Hirtius et Pansa furent consuls, jour duquel est datée la lettre qu'il écrivit à Cicéron pour lui rendre compte de ces heureux événements.

Il est chargé par le sénat de la guerre contre Dolabella, qu'il réduit à se faire égorger.
Cic. Phil. x et xi.

On peut juger quelle fut la joie du sénat lorsqu'il sut Brutus et Cassius armés d'une si grande puissance. Il se hâta, conformément à l'avis de Cicéron, de leur confirmer par autorité publique le gouvernement des provinces et le commandement des armées dont ils s'étaient emparés sans autre titre que leur zèle et la nécessité. Il les revêtit des pouvoirs les plus amples qui eussent jamais été donnés à aucun proconsul : et comme Dolabella, pour cause du meurtre de Trébonius, avait été déclaré ennemi public, le sénat chargea Cassius de

lui faire la guerre, avec cette clause remarquable, qu'en quelque province qu'il entrât pour les opérations de cette guerre, il jouirait d'une autorité supérieure à celle des gouverneurs ou magistrats particuliers de cette province.

Pour achever ici tout de suite ce qui regarde Dolabella, je dirai qu'il trouva bientôt une fin digne de son audace et de son ambition. Quoique aidé par Cléopatre et par les Rhodiens, les Lyciens et quelques autres peuples de ces contrées, il s'en fallait bien qu'il eût des forces égales à celles de Cassius. La liberté, ce nom si doux à tous les Romains, et l'autorité du sénat, déterminaient en faveur de celui-ci tout ce qu'il y avait de Romains en place dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie. Il reçut ainsi plusieurs escadres, qui lui furent amenées par leurs commandants; et il en forma une flotte nombreuse, à la tête de laquelle il mit Statius Murcus. Sérapion même, gouverneur de l'île de Chypre pour la couronne d'Égypte, mais qui paraît avoir été dans un parti opposé à Cléopatre, et attaché peut-être à Arsinoé sa sœur, envoya quelques renforts à Cassius. Appian. Dio.

Néanmoins Dolabella, aveuglé par sa cupidité, entreprit de revendiquer son gouvernement de Syrie. Il avait même résolu, s'il ne réussissait pas de ce côté, d'embarquer ses troupes sur un grand nombre de vaisseaux de charge, qu'il avait amassés, et d'aller en Italie se joindre à Antoine. Il se trouva bien loin de pouvoir exécuter ce dessein. Deux villes puissantes, Tarse en Cilicie, et Laodicée en Syrie, tenaient pour lui. Il s'avança jusqu'à cette dernière place, et s'y fortifia : mais bientôt Cassius vint l'y assiéger par terre et par mer. Il y eut divers combats, dans lesquels Dolabella eut Cic. ad Fam. XII, 14 et 15.

toujours le désavantage; et enfin la ville fut livrée aux troupes de Cassius par intelligence. On leur ouvrit furtivement plusieurs poternes, par lesquelles les assiégeants entrèrent en foule et se rendirent maîtres de la place. Dolabella, se voyant près de tomber au pouvoir de son ennemi, et craignant un traitement pareil à celui qu'il avait fait à Trébonius, ordonna à un de ses plus fidèles esclaves de l'égorger. Celui-ci obéit, et ensuite se perça de la même épée, et tomba aux pieds de son maître. Cassius fit rendre les honneurs de la sépulture au corps de Dolabella, ne croyant pas que l'humanité permît de lui faire souffrir la peine du talion en vengeance des outrages auxquels le corps de Trébonius avait été livré. Il traita aussi avec douceur les soldats et les officiers qui avaient servi sous Dolabella; et quoiqu'ils eussent été déclarés ennemis publics avec leur chef, au lieu d'exécuter à la rigueur le décret du sénat, il aima mieux en grossir son armée, et reçut leur serment.

Cheval Séjan. A. Gell. III, 9.

Il n'est peut-être pas hors de propos, puisque l'occasion s'en présente, de faire ici mention du cheval *Séjan*. C'était un cheval d'une rare beauté, et de la race, dit-on, de ceux que Diomède, roi de Thrace, nourrissait de chair humaine, et qu'Hercule, après l'avoir tué, amena à Argos. Mais ce cheval si beau passa pour porter malheur à ses maîtres, parce que ceux qui le possédèrent périrent misérablement. Le premier fut un certain Cn. Seïus, d'où vint à ce cheval le nom de *Séjan*, comme qui dirait *cheval de Seïus*. Ce Seïus fut supplicié, par ordre de Marc-Antoine. Dolabella, qui avait entendu parler du cheval excellent qu'avait eu Seïus, voulut l'acheter en passant par Ar-

gos pour aller en Syrie, et il en donna cent mille sesterces [1]. Nous venons de voir quel fut le triste sort de Dolabella. De celui-ci il passa à Cassius, et de Cassius à Marc-Antoine; et tous deux, comme Dolabella, furent réduits à se donner la mort. De là le nom de ce cheval passa en proverbe; et pour exprimer un homme souverainement malheureux, on disait qu'il avait le cheval *Séjan*.

Je reviens aux affaires publiques. On voit, par les faits dont j'ai rendu compte, que, dans l'année qui suivit la mort de César, toutes les forces de l'empire romain du côté de l'Orient, depuis la Grèce, étaient dévouées au parti républicain. Cornificius, en Afrique, soutenait les mêmes intérêts, et était attaché au sénat, à Cicéron, à Brutus et à Cassius. Sex. Pompée, qui dans le courant de la même année s'empara de la Sicile, songeait plus à sa puissance particulière qu'au rétablissement de la liberté. Mais, comme il était ennemi déclaré de la mémoire de César, et que, si Brutus et Cassius eussent été vainqueurs, il n'avait ni assez de mérite ni assez de forces pour s'empêcher de suivre leurs impressions, on doit le ranger dans le même parti. Voilà quelles étaient les armes et les chefs qui appuyaient la faction républicaine : et si toutes ces forces avaient pu se réunir avec D. Brutus, et agir ensemble en Italie, la république était sauvée. Mais elles ne se trouvèrent pas prêtes à temps; et un délai inévitable causa leur ruine et celle de la liberté.

État de toutes les armées romaines : dispositions de ceux qui les commandaient.

Du côté de l'Occident, sur trois généraux qui, à la tête de trois armées, occupaient les Gaules et les Es-

[1] Douze mille cinq cents livres. = 20,000 fr. — L.

pagnes, deux étaient au moins mal décidés, et le troisième trop éloigné pour secourir l'Italie. Lépidus, proconsul de la Gaule narbonnaise et de l'Espagne citérieure, était un homme de beaucoup d'ambition et de peu de génie, sans principes, sans fermeté, au fond mal affectionné pour la république, et n'y cherchant que son propre agrandissement ; peu capable de jouer un personnage, s'il n'eût été porté par les circonstances, sans y mettre rien du sien. Plancus, désigné pour gérer le consulat avec D. Brutus, et proconsul de la grande Gaule, avait de l'esprit et des talents : mais il tint une conduite équivoque, promettant beaucoup et agissant mollement; moins malintentionné que Lépidus, mais aussi peu disposé à hasarder sa fortune pour la cause publique. Pollion, proconsul de l'Espagne ultérieure, ne ressemblait nullement ni à l'un ni à l'autre. Il avait de l'élévation et du courage; et quoique anciennement attaché à César, c'était une ame fière et d'une trempe républicaine. Mais la distance des lieux le reculait du centre des affaires : elles se décidèrent sans lui; et pour ne se pas perdre inutilement, il se crut obligé de suivre les drapeaux d'Antoine.

Tous ces généraux, de toutes les parties de l'empire, tournaient les yeux vers l'Italie, dans laquelle, outre les trois armées dont j'ai parlé plus haut, celle de Décimus, celle d'Antoine, celle d'Octavien, les consuls Hirtius et Pansa en assemblèrent encore de nouvelles, comme je vais le raconter après que j'aurai achevé le peu qui me reste à dire de l'année où périt César.

Pâleur du soleil pendant toute l'année de la

Je fais profession de couler légèrement sur tous ces prétendus prodiges dont l'antiquité superstitieuse a fidèlement tenu registre, et qui sont communément ou

faux ou altérés, ou des effets naturels que l'ignorance des causes a transformés en merveilles surprenantes. Mais il n'est pas possible de passer sous silence cet affaiblissement célèbre de l'éclat du soleil pendant toute l'année de la mort de César. Tout le monde sait les beaux vers de Virgile, qui en font mention. « Le soleil[1], « dit-il, témoigna sa compassion pour Rome à la mort « de César, lorsqu'il couvrit sa tête radieuse d'un voile « sombre et d'un brouillard épais et rougeâtre, en sorte « que le siècle impie craignit une nuit éternelle. » Non-seulement Virgile et tous les poètes du même temps, mais les plus graves historiens attestent ce phénomène. Les taches que nos astronomes ont découvertes avec le télescope sur la face du soleil en sont l'explication. C'était une croûte plus épaisse que de coutume, et plus difficile par conséquent à dissoudre.

mort de César.

Dion rapporte sous cette même année la mort de Servilius Isauricus, vénérable vieillard qui avait poussé sa carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ans, jouissant toujours d'une santé robuste et de l'usage de tous ses sens. Il avait été honoré du consulat, de la censure et du triomphe, et il était père de cet Isauricus que César prit pour collègue dans son second consulat. Le même Dion et Valère Maxime ont cru digne d'être transmis à la postérité un trait singulier de sa vie. En passant par la place publique, il aperçut un accusé dont on instruisait le procès, et au sujet duquel on entendait des témoins. Il s'avança, et, adressant la parole aux

Mort de Servilius Isauricus. Trait singulier de sa gravité. Dio, l. 41.

Val. Max. VIII, 5.

[1] Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
(VIRG. *Georg.* I, 466.)

juges fort étonnés de le voir s'intéresser dans une affaire qui ne paraissait point du tout le regarder, il leur dit : « Je ne sais qui est cet accusé, ni quelle est la matière « du procès qu'on lui intente : ce que je sais, c'est que « je l'ai rencontré un jour dans un chemin étroit, lui « à cheval, et moi à pied ; et que non-seulement il ne « descendit point de cheval, mais passa outre sans s'ar- « rêter, et sans me donner aucune marque d'attention. « C'est à vous, messieurs, à voir si le fait que je vous « allègue mérite que vous y ayez égard dans le juge- « ment que vous allez prononcer. » Sur cela seul, les juges, au rapport des deux écrivains que j'ai cités, voulurent à peine entendre l'accusé dans ses défenses, et ils le condamnèrent d'une voix unanime, regardant comme capable de tout celui qui avait pu manquer de respect à un homme tel que Servilius Isauricus.

Je passe à l'année où Hirtius et Pansa furent consuls.

§ II. *Dispositions des deux consuls par rapport à l'état actuel de la république. Le sénat, contre l'avis de Cicéron, ordonne une députation à Antoine. Octavien est revêtu du titre et de l'autorité de propréteur. Cicéron se rend caution pour lui envers le sénat. Statue décernée à Lépidus. Instructions données aux députés du sénat. Sulpicius, l'un d'eux, meurt en arrivant au camp d'Antoine. Mauvais succès de la députation. Le sénat déclare qu'il y a* tumulte. *Statue décernée à Sulpicius. Nouvelle députation à Antoine ordonnée par le sénat. Cicéron, que l'on avait mis du nombre des députés, s'en excuse, et fait ainsi manquer l'affaire. Lépidus écrit au sénat pour l'exhorter à la paix. Cicéron s'y oppose. Lettre*

d'Antoine à Hirtius et à Octavien. Hirtius et Octavien s'approchent de Modène. Pigeons employés pour porter et reporter des avis. Combat où Pansa est blessé. Antoine, en s'en retournant à son camp, est attaqué et battu par Hirtius. Octavien, resté à la garde du camp, le défend contre Lucius, frère d'Antoine. Le sénat fait valoir excessivement l'avantage remporté sur Antoine. Nouveau combat où les lignes d'Antoine sont forcées. Hirtius est tué. Antoine lève le siége, et gagne les Alpes. Octavien ne le poursuit point. Difficultés de développer les intrigues du temps qui suivit la levée du siége de Modène. Mort de Pansa. Antoine est déclaré ennemi public. Générosité d'Atticus. Le sénat travaille à abaisser Octavien. Mot équivoque de Cicéron au sujet du jeune César. Projets et intérêts contraires d'Octavien et du sénat. Le sénat donne à Octavien un prétexte dont celui-ci profite pour se déclarer. Octavien se rapproche d'Antoine. Il invite à se liguer avec lui Lépidus et Pollion. Il aspire au consulat. Cicéron est sa dupe et l'appuie. Le sénat rejette la demande d'Octavien. Jonction de Lépidus avec Antoine. Le sénat a recours à Octavien, qui profite de l'occasion pour envahir le consulat. Plaintes de Brutus contre Cicéron contenues dans deux lettres, l'une à Cicéron lui-même, l'autre à Atticus. Fondation de la ville de Lyon.

A. HIRTIUS. An. R. 709.
C. VIBIUS PANSA. Av. J.C. 43.

Les consuls qui entraient en charge étaient l'un et Dispositions

des deux consuls par rapport à l'état actuel de la république.

l'autre créatures de César. Pansa lui devait même son élévation par une raison particulière : car, étant fils de proscrit, il ne lui aurait pas été possible de parvenir aux honneurs, si César n'eût levé la barrière que lui opposaient les lois de Sylla. Il paraît qu'ils étaient attachés, non-seulement aux bienfaits, mais à la personne de leur ami. Ils chérissaient sa mémoire encore après sa mort, comme Cicéron le remarque expressément d'Hirtius [1] ; et ils étaient zélés, surtout ce dernier, pour la validité des actes et des ordonnances du dictateur. Ainsi le sénat, qu'Antoine appelait alors avec assez de fondement *le camp de Pompée*, avait des motifs de se défier de ces consuls.

Cic. Phil. x, 16.

Id. ibid. xiii, 26.

Mais, d'un autre côté, ils faisaient profession de penser en vrais et bons citoyens. Ils se montraient amis de la paix, du bon ordre et des lois, jusqu'à consentir que le meurtre de César demeurât sans vengeance, plutôt que de donner lieu à une guerre civile ; et surtout la conduite indécente et tyrannique d'Antoine les avait révoltés, et ils étaient persuadés de la nécessité de le réduire et de réprimer ses violences. Par cet endroit, ils se trouvaient conformes au système du sénat, dont le grand objet actuellement était la guerre contre Antoine, quoiqu'ils n'allassent pas toujours aussi vite que l'eût souhaité cette compagnie, et particulièrement Cicéron, dont l'ardeur ne pouvait souffrir ni obstacle ni retardement.

Le sénat, contre l'avis de Cicéron, ordonne une

Dès le premier janvier, le sénat s'étant assemblé, et les consuls ayant proposé de délibérer sur la situation actuelle de la république, Cicéron voulait que l'on agît

[1] « Meus discipulus.... valdè amat illum quem Brutus noster sauciavit. » (Cic. *ad Att.* xiv, 22.)

avec toute la vigueur imaginable. Fufius Calénus, qui avait été consul quelques années auparavant, beau-père de Pansa, premier opinant, avait ouvert l'avis d'envoyer des députés du sénat à Antoine. Cicéron le réfute avec une véhémence étonnante, s'appuyant sur des raisons d'un très-grand poids. Il observe qu'il y aurait une inconséquence visible dans la conduite du sénat, si, après avoir loué dans l'assemblée du 20 décembre précédent ceux qui avaient pris les armes contre Antoine, il se déterminait, treize jours après, à entamer une négociation avec lui. Il fait appréhender que, par cette démarche de faiblesse, on ne ralentisse le courage des soldats et des peuples d'Italie qui embrassaient avec chaleur la cause publique. Enfin il prédit que cette députation sera infructueuse. « Si vous chargez[1], « dit-il aux sénateurs, vos députés de prier Antoine, « il vous méprisera. Si vous prétendez lui intimer des « ordres, il ne vous écoutera pas. » Cicéron concluait donc à pousser la guerre à toute outrance, et à donner pour cette fin plein pouvoir aux consuls, en les armant du sénatus-consulte célèbre auquel on recourait dans les pressantes nécessités, c'est-à-dire en leur ordonnant d'empêcher que la république ne souffrît aucun dommage.

Députation à Antoine. Cic. Phil. v.

Ces deux opinions contraires partagèrent le sénat; et le débat dura trois jours. Enfin Fufius l'emporta: et les députés furent nommés, tous personnages consulaires; savoir, le fameux jurisconsulte Ser. Sulpicius, Pison beau-père de César, et Philippus mari d'Atia,

[1] « Legatos decernitis: si ut deprecentur, contemnet; si ut imperetis, non audiet. » (Cic. *Phil.* v, 25.)

mère d'Octavien : mais en même temps il fut résolu que l'on continuerait vivement tous les préparatifs nécessaires pour la guerre. Et réellement Hirtius, quoique relevant de maladie, et n'étant pas encore bien rétabli, partit, peu de jours après, à la tête d'un corps de troupes, pour aller joindre le jeune César, qui déja avait commencé les hostilités contre Antoine, et lui avait enlevé ses éléphants et quelque cavalerie.

Octavien est revêtu du titre et de l'autorité de propréteur.

Un autre article mis en délibération par les consuls dans l'assemblée du premier janvier, conformément au décret du 20 décembre précédent, c'étaient les récompenses dont il convenait d'honorer les généraux et les soldats qui s'étaient déclarés en faveur de la république contre Antoine. L'affaire était très-délicate par rapport à Octavien, qu'il n'était sûr ni de mécontenter, ni de satisfaire, parce que d'une part le sénat en avait besoin, et que de l'autre il était dangereux de nourrir son ambition et ses trop hautes espérances. Cicéron ne balance point. Il veut qu'on le revête du titre de propréteur, qu'on le fasse sénateur, qu'on lui accorde le privilége de demander les charges plusieurs années avant l'âge prescrit par les lois; et tout cela passa : Philippus y fit ajouter encore l'honneur d'une statue.

Cicéron se rend caution pour lui envers le sénat.

Ce qu'il y a de plus singulier dans le discours de Cicéron sur ce point, c'est qu'il entreprend de dissiper les alarmes trop bien fondées de ceux qui appréhendaient que le fils de César ne marchât sur les traces de son père. Il fait valoir l'attachement d'Octavien au sénat. Il soutient que Brutus et Cassius n'ont rien à craindre d'un ennemi généreux, qui a sacrifié à la république tous ses ressentiments particuliers. Il va même

jusqu'à se rendre caution pour ce jeune homme envers le sénat. « Je promets[1], dit-il, j'assure, je garantis « qu'Octavien agira toujours en bon citoyen comme il « fait aujourd'hui, et qu'il suivra les meilleurs principes « que nous puissions souhaiter. » Il promettait ce qui ne dépendait nullement de lui ; et l'événement, comme l'on sait, prouvera bien qu'il s'était trop avancé. Mais il se croyait sans doute obligé de tenir ce langage pour établir entre le sénat et Octavien une confiance nécessaire, selon lui, au bien des affaires.

Le sénat, en comblant d'honneurs le jeune César, ratifia pareillement les promesses faites à ses troupes, et s'engagea à leur donner, après la victoire, de l'argent, des établissements, et exemption de service militaire pour eux et pour leurs enfants.

Statue décernée à Lépidus.

Je ne fais point mention des éloges et des témoignages d'approbation et d'estime prodigués à Décimus : la chose parle d'elle-même. Mais le sénat saisit l'occasion de tâcher de fixer la légèreté de Lépidus, qui jusque-là ne s'était pas déclaré. Il était beau-père de Brutus ; ce qui devait l'incliner en faveur du parti républicain. D'une autre part, sa vanité, sa folle ambition, n'étaient que trop capables de le déterminer, comme il arriva dans la suite, à se joindre à Antoine pour opprimer la liberté. On s'efforça donc de le retenir en lui décernant l'honneur d'une statue dorée, que l'on placerait sur la tribune aux harangues, ou en tel autre endroit de la ville qu'il lui plairait de choisir ; et cela sous des prétextes tirés d'assez loin et assez fri-

[1] « Promitto, recipio, spondeo, P. C. Cæsarem talem semper fore civem, qualis hodiè sit, qualemque eum maximè esse velle et optare debemus. » (Cic. *Phil.* v, 51.)

voles : hors un seul article vraiment agréable au sénat ; je veux dire les services que Lépidus avait rendus à Sex. Pompée pour le rétablir dans tous ses droits.

Instructions données aux députés du sénat. Cic. Phil. VI.

Quoique les partisans d'Antoine eussent fait passer dans le sénat l'avis de la députation, ils ne furent pas maîtres de dresser les instructions dont les députés furent chargés. Elles étaient très-sévères, et portaient injonction à Antoine de cesser d'attaquer Décimus Brutus, consul désigné, de lever le siége de Modène, de ne faire aucun dégât dans la province, de se retirer en-deçà du Rubicon, pourvu qu'il ne s'approchât point de Rome plus près que de la distance de deux cents milles[1], de ne point faire de levées de soldats ; enfin de remettre ses intérêts et ses prétentions à la décision du sénat et du peuple romain. Cicéron, en rendant compte au peuple de ces instructions, a raison de dire que ce sont moins des propositions de paix que des ordres intimés à un rebelle. Il prédit en même temps d'une manière bien positive qu'Antoine n'obéirait pas ; et sa prédiction fut vérifiée parfaitement.

Sulpicius, l'un d'eux, meurt en arrivant au camp d'Antoine. Cic. Phil. IX.

Des trois députés du sénat, le meilleur qui était Ser. Sulpicius, mourut en arrivant au camp d'Antoine. Il était déja malade lorsqu'il partit de Rome ; et ce ne fut que par pure déférence pour la compagnie dont il faisait un des principaux ornements, qu'il accepta une commission où il sentait qu'il courait risque de la vie.

Mauvais succès de la députation.

Les deux restants, Pison et Philippe, étaient, l'un ami d'Antoine, l'autre mou par caractère. Aussi s'acquittèrent-ils de leur charge en hommes qui n'y apportaient pas un grand zèle, et ils se contentèrent de re-

[1] Plus de soixante-six lieues.

mettre par écrit à Antoine les ordres dont ils étaient porteurs.

Celui-ci y eut si peu d'égard, qu'il fit battre sur-le-champ les murailles de Modène en présence même des députés. Il s'emporta beaucoup contre Cicéron, qu'il prétendit être l'auteur des instructions dont il se tenait fort offensé. Il se plaignit du sénat qui le maltraitait en faveur d'un enfant. (C'est ainsi qu'il nommait Octavien.) Il déclara qu'il voulait que Décimus payât pour tous les autres meurtriers de César, afin que la mort de ce grand homme ne demeurât pas sans être expiée, au moins par une victime. Il ne permit point aux députés d'entrer, suivant leurs ordres, dans Modène, pour conférer avec Décimus. Enfin il leur donna une réponse altière, et chargée de demandes qu'il savait bien qu'on ne lui accorderait jamais. La voici : elle commence d'une façon modeste. « Je renonce au gouver- « nement qui m'a été donné par le peuple; je quitte le « commandement de l'armée; je ne refuse point de ren- « trer dans l'état d'un particulier; j'oublie tout; je me « réconcilie avec tout le monde. » Mais il ajoute des conditions intolérables. « Je demande que l'on accorde « à mes six légions, à ma cavalerie, aux troupes de « ma garde, tout le butin qu'elles ont fait, et des éta- « blissements en terres : que ceux à qui, de concert « avec Dolabella, j'ai donné des terres, en demeurent « en possession; que les ordonnances que mon collègue « et moi nous avons rendues, en nous fondant sur les « mémoires de César, subsistent dans toute leur force; « que l'on ne me demande point compte de l'argent[1]

Cic. Phil. VIII, 20.

Appian. Dio.

Cic. Phil. VIII.

[1] Cet argent se montait à sept cents millions de sesterces, comme il

« qui était dans le temple d'Ops; que l'on accorde une « amnistie à ceux qui sont avec moi pour tout ce qu'ils « pourraient avoir fait contre les lois. » Enfin il ne se proposait pas d'abandonner ses prétentions sur le gouvernement de Décimus sans en tirer une forte récompense. « Je remets, disait-il, le gouvernement de la « Gaule cisalpine; je demande celui de la Gaule nou- « vellement conquise par César, avec six légions, qui « seront recrutées de l'armée de D. Brutus; et je gar- « derai ce gouvernement aussi long-temps que M. Bru- « tus et C. Cassius tiendront eux-mêmes des gouver- « nements de provinces, soit pendant leur consulat, « soit avec la qualité de proconsuls. » On voit bien que cette mention d'un consulat futur de Brutus et de Cassius était une ruse d'Antoine pour donner de la jalousie à Octavien, et pour lui faire sentir qu'en un besoin il n'était pas irréconciliable avec eux.

Le sénat déclare qu'il y a tumulte.

Pison et Philippus étaient si peu affectionnés à la cause dont on les avait chargés, qu'ils prirent sur eux de rapporter la réponse d'Antoine au sénat, qui pouvait passer pour une déclaration de guerre. Cicéron l'interpréta ainsi; et il voulait qu'un rebelle aux ordres du sénat, qu'un Romain qui assiégeait dans une colonie romaine un consul désigné général du peuple romain, fût déclaré ennemi public. Antoine avait encore assez d'amis dans la compagnie pour parer ce coup. Il fut dit qu'il y avait *tumulte*, mot plus doux que l'on substituait à celui de *guerre*. Du reste, tous les ordres furent donnés; on agit en tout comme pour une guerre véritable, et même dangereuse. Les levées d'hommes

a été dit ci-dessus, c'est-à-dire à quatre-vingt-sept millions cinq cent mille livres de notre monnaie. = 147 millions de fr. — L.

et de deniers se continuèrent. On fabriqua des armes de toute espèce; on ordonna, comme dans un péril voisin et pressant, que tous les citoyens prissent au lieu de toge l'habit militaire. Tout annonçait la guerre, dont néanmoins on n'admettait pas le nom. Le zèle de Cicéron était si ardent, qu'il ne voulut point jouir du privilége qu'avaient les consulaires de garder seuls l'habit de paix en de semblables rencontres; il endossa avec les autres citoyens l'habit de guerre, pour les animer par son exemple à exclure toute espérance et toute proposition de paix. Cic. Phil. VIII, 32.

Dans cette même idée il appuya fortement la proposition faite par le consul Pansa d'honorer la mémoire de Ser. Sulpicius, qui était mort avec le caractère de député du sénat et pendant qu'il en exerçait les fonctions. Cicéron jugea, avec raison, que les honneurs décernés à Sulpicius seraient une flétrissure pour Antoine; et que le même monument qui conserverait le souvenir du député du sénat rappellerait la hauteur avec laquelle Antoine avait méprisé la députation. Il opina donc pour ériger une statue à Sulpicius; et son avis fut suivi, comme il paraît par le témoignage du jurisconsulte Pomponius, qui assure que cette statue subsistait encore de son temps. Statue décernée à Sulpicius. Cic. Phil. IX. Pompon. de Orig. juris.

Cicéron ne put néanmoins empêcher que l'on ne remît sur le tapis des projets de conciliation. Antoine avait toujours des amis dans Rome. Tout récemment deux préteurs, dont l'un était Ventidius, qui se rendit si célèbre dans la suite, un tribun en charge et deux tribuns désignés, étaient partis de la ville pour aller le joindre, ou lui rendre service en d'autres endroits de l'Italie. Calénus, qui demeurait dans Rome, ne le Nouvelle députation à Antoine ordonnée par le sénat. Cic. Phil. XII.

servait pas moins bien; et ce fut sur ses représentations et sur celles de Pison que le sénat délibéra de nouveau touchant les moyens de terminer la querelle par un traité plutôt que par la voie des armes. Pansa vint à leur appui; et l'on arrêta une nouvelle députation composée de cinq personnages consulaires, au nombre desquels on mit Cicéron lui-même. Il n'osa d'abord s'y refuser; mais, à la première assemblée du sénat, qui suivit, il exposa dans un discours, qui est sa douzième Philippique, les raisons invincibles qui l'obligeaient de s'abstenir d'une semblable commission. Il est certain que la personne de Cicéron ne pouvait pas être agréable à Antoine, et que c'était une illusion que de songer à négocier la paix par son entremise. Mais il attaque la délibération en elle-même, et il entreprend de prouver que, vu le caractère d'Antoine, ses injustices, ses violences, son esprit tyrannique, et le cortége dont il était environné, on ne pouvait pas espérer de finir cette affaire par un accommodement; et qu'il fallait vaincre ou périr. Cicéron s'étant donc ainsi excusé de partir, les autres députés restèrent aussi dans Rome; et la délibération du sénat n'eut point d'effet. Peu de temps après, le consul Pansa, ayant fini tout ce qui le retenait à la ville, alla se mettre à la tête des troupes levées par ses ordres, pour faire, conjointement avec son collègue et avec le jeune César, la guerre contre Antoine.

Cicéron, que l'on avait mis du nombre des députés, s'en excuse, et fait ainsi manquer l'affaire.

Cicéron eut encore à soutenir un assaut dans le sénat à l'occasion d'une lettre de Lépidus, qui exhortait la compagnie à la paix. Les représentations de Lépidus étaient d'autant plus capables de faire impression, qu'il commandait une puissante armée, et que l'on avait

Lépidus écrit au sénat pour l'exhorter à la paix. Cicéron s'y oppose.

tout lieu de se défier de ses dispositions. Flottant et incertain, Lépidus se ménageait avec le sénat, et il était d'intelligence avec Antoine. Il lui envoya même du secours, mais avec la précaution singulière de ne donner aucun ordre à l'officier-général qui le commandait, et de ne lui point marquer auquel des deux partis il devait se joindre. Silanus, c'était le nom de cet officier, interpréta la volonté de son général, et mena ses troupes dans le camp d'Antoine. Soit que ce fait ne fût pas encore arrivé dans le temps que Lépidus écrivait au sénat, ou que Cicéron voulût conniver à la dissimulation dont usait cet esprit artificieux, il évite, en le réfutant dans sa treizième Philippique, de montrer aucun mécontentement contre lui, il lui donne même des éloges; mais il persiste fermement dans son avis sur l'impossibilité de la paix. « Quelle paix [1], dit-il, « peut-on avoir avec Antoine, pendant qu'il n'est point « de supplice, exercé sur ce misérable, qui puisse sa- « tisfaire la vengeance du peuple romain! »

Dio.

Cic. Phil. XIII.

Son zèle, toujours très-vif, était animé actuellement par une lettre d'Antoine, dans laquelle il se voyait attaqué nommément en deux différents endroits. Cette lettre, écrite par Antoine à Hirtius et à Octavien avant que Pansa fût arrivé au camp, avait été envoyée par Hirtius à Cicéron. Elle est rapportée tout au long dans la treizième Philippique : j'en transcrirai ici la plus grande partie, parce que c'est l'écrit le plus considérable qui nous reste d'Antoine, et que d'ailleurs elle est très-adroitement tournée pour semer la division entre les partisans de César et ceux de Pompée réunis

Lettre d'Antoine à Hirtius et à Octavien.

[1] « Cum hoc pax esse quæ potest? cujus ne supplicio quidem ullo satiari videtur posse populus romanus. » (Cic. *Phil.* XIII, 21.)

contre lui. Elle commence ainsi : « La mort de Trébo« nius[1], lorsque je l'ai apprise, ne m'a pas causé plus « de joie que de douleur. Il y a sans doute lieu de se « réjouir que ce scélérat ait satisfait par sa mort aux « cendres et aux mânes du grand homme contre la vie « duquel il a conspiré; et que la providence des dieux « se soit manifestée avant la fin de l'année par le sup« plice qu'a déja subi un des parricides, et qui en me« nace un autre. Mais que Dolabella ait été déclaré « ennemi public pour avoir tué un assassin, et que le « fils d'un bouffon (c'est Trébonius qu'il désigne par « cette qualification injurieuse) paraisse plus cher au « peuple romain que César père de la patrie, c'est là « un sujet de gémissement et de larmes. Ce qui surtout « est déplorable, c'est que vous, Hirtius, qui êtes comblé « des bienfaits de César, et qui vous voyez élevé par lui « à un haut degré de fortune dont vous êtes vous-même « surpris; et vous aussi, jeune enfant, qui devez tout « à son nom, vous ayez l'un et l'autre pour but de faire « en sorte que la condamnation prononcée contre Do« labella paraisse légitime et qu'elle ait son effet : que « cette sorcière, que je tiens enfermée dans Modène « (il entend Décimus), soit délivrée du siége; et que

[1] « Cognitâ morte Trebonii, non plus gavisus sum, quàm dolui.... Dedisse pœnas sceleratum cineri atque ossibus clarissimi viri, et apparuisse numen deorum intra finem anni vertentis, aut jam soluto supplicio parricidii, aut impendente, lætandum est. Hostem judicatum hoc tempore Dolabellam, eò quòd sicarium occiderit, et videri cariorem populo romano filium scurræ, quàm C. Cæsarem, patriæ parentem, ingemiscendum est. Acerbissimum verò est, te, A. Hirti, ornatum beneficiis Cæsaris, et talem ab eo relictum, qualem ipse miraris; et te, ô puer, qui omnia ejus nomini debes, id agere ut jure damnatus sit Dolabella, ut venefica hæc liberetur ab obsidione, ut quàm potentissimus sit Cassius atque Brutus. »

« Cassius et Brutus acquièrent une puissance formi-« dable. »

Antoine prouve ce qu'il avance par un dénombrement de toutes les fausses démarches qu'il prétend avoir été faites par Hirtius et par Octavien contre les intérêts de leur parti. Il compte pour la première d'avoir pris pour conseil et pour chef Cicéron [1], l'un des vaincus; et il termine tout le détail de leur conduite par cette exclamation : « Que ferait de plus Pompée lui-« même s'il revenait au monde, ou son fils s'il pouvait « être dans Rome! »

Il ajoute : « Vous me dénoncez que je ne dois point « espérer de paix [2] si je ne laisse Décimus sortir de Mo-« dène, ou si je ne lui fournis des vivres. Est-ce là le « vœu de ces vétérans que vous avez séduits, et qui « pourtant sont encore les maîtres de se décider? Car « pour vous l'engagement est pris; vous vous êtes ven-« dus, et les flatteries que vous avez écoutées, les pré-« sents empoisonnés que vous avez reçus, ne vous lais-« sent plus la liberté de retourner en arrière.

« Vous me dites qu'il a été fait mention de paix dans « le sénat. Je n'attends de ce côté aucune proposition « raisonnable ni modérée; c'est à vous plutôt [3] qu'il con-

[1] « Victum Ciceronem ducem habuistis. »

[2] « Negatis pacem fieri posse, nisi aut emisero Brutum, aut frumento juvero. Quid? hoc placetne veteranis istis? quibus adhuc omnia integra sunt : quoniam vos assentationibus et venenatis muneribus venistis. »

[3] « Vos potiùs animadvertite utrum sit elegantius et partibus utilius, Trebonii mortem persequi, an Cæsaris : et utrum sit æquius, concurrere nos quò faciliùs reviviscat Pompeianorum causa toties jugulata, an consentire, ne ludibrio simus inimicis : quibus utri nostrûm ceciderint lucro futurum. Quod spectaculum adhuc ipsa fortuna vitavit, ne videret unius corporis duas acies, lanistâ Cicerone dimicantes : qui usque eò felix est, ut iisdem ornamentis deceperit vos, quibus deceptum Cæsarem gloriatus est. »

« vient de considérer quel est le plan le mieux entendu « et le plus utile parti, ou de venger la mort de Tré- « bonius, ou de venger celle de César : si nous devons « nous détruire mutuellement pour faire vivre la cause « de Pompée, tant de fois terrassée et vaincue, ou nous « réunir pour ne pas servir de jouet à nos ennemis com- « muns, qui gagneront également à la ruine soit de vos « forces, soit des miennes. Jusqu'ici la fortune s'est « épargné ce spectacle, et n'a pas voulu voir deux mem- « bres du même corps, deux armées du même parti, « combattre l'une contre l'autre, sous l'instigation de « Cicéron, qui cherche à les mettre aux mains. Certes « il doit s'estimer bien heureux de vous avoir trompés « par les mêmes titres et les mêmes honneurs par les- « quels il s'est vanté d'avoir trompé César. »

Antoine assure positivement qu'il avait pour lui Lépidus et Plancus. Il en disait trop, au moins par rapport à Plancus; mais on ne peut guère douter qu'il ne fût en négociation avec l'un et avec l'autre.

Voici maintenant sa résolution finale : « Si les dieux [1], « dit-il, favorables, comme je l'espère, à la droiture de « mes intentions, me donnent un heureux succès, la « vie me sera douce et agréable. S'il en arrive autre- « ment, je jouis d'avance, avec une satisfaction infinie, « de l'idée des supplices qui vous attendent. Car, puis- « que les partisans de Pompée, tout vaincus qu'ils « sont, portent si loin l'insolence, que feront-ils s'ils « deviennent vainqueurs? C'est une expérience que je « vous laisserai à faire. »

[1] « Si me rectis sensibus euntem dii immortales, ut spero, adjuverint, vivam libenter. Sin autem aliud me fatum manet, præcipio gaudia suppliciorum vestrorum. Namque si victi Pompeiani tam insolentes sunt, victores quales futuri sint, vos potiùs experiemini. »

Pour ne pas les quitter néanmoins avec des paroles si dures, il ajoute une offre de réconciliation : « Quelle « que soit, dit-il, l'injustice de mes amis à mon égard [1], « je puis oublier ce que j'en ai souffert, s'ils peuvent « eux-mêmes oublier ce qu'ils ont fait, et s'ils sont « prêts à se joindre à moi pour venger la mort de « César. »

Cette lettre fournissait à ceux à qui elle était écrite une belle matière à réflexions. On ne sait pas avec certitude quel effet elle produisit sur l'esprit d'Hirtius, que la mort enleva bientôt après. Mais pour ce qui est d'Octavien, il en fit trop bien son profit, comme il paraîtra par la suite. Au moment même, elle n'opéra aucun changement dans la conduite extérieure des trois chefs qui soutenaient la cause du sénat. Il semble qu'Hirtius et Pansa crussent nécessaire de châtier Antoine, pour l'amener à respecter l'autorité du sénat et des lois; et qu'Octavien ne pensât pas pouvoir traiter sûrement avec lui, si auparavant il ne s'était vengé de ses mépris, et ne lui avait fait sentir qu'il n'était pas un enfant, mais un homme bien mûr pour la prudence, et bien ferme dans l'exécution de ce qu'il avait résolu : l'hiver seul les empêcha d'agir. Octavien était avec son armée au *Forum Cornelii*, aujourd'hui *Imola;* Hirtius occupait Claterne [2], dans le même canton; et Pansa, qui resta dans Rome les premiers mois de l'année, levait des troupes à force. Antoine, de son côté, continua de bloquer Décimus dans Modène. Ainsi se passa la mauvaise saison.

[1] « Denique summa judicii mei spectat huc, ut meorum injurias ferre possim, si aut oblivisci velint ipsi fecisse, aut ulcisci parati sint unà nobiscum Cæsaris mortem. »

[2] Quaderna.

Hirtius et Octavien s'approchent de Modène. Moyens employés pour porter et reporter des avis.
Appian. Dio.

Dès qu'il fut possible de tenir la campagne, Hirtius et Octavien, sachant que la disette devenait pressante dans Modène, se mirent en marche pour tenter le secours. Chemin faisant ils s'emparèrent de Bologne, qui leur ouvrit ses portes. Mais, quand ils approchèrent de la place assiégée, ils se trouvèrent arrêtés par la petite rivière appelée *Scultenna*[1], qu'Antoine avait bordée de troupes. Il ne leur fut pas possible de la passer; seulement ils avertirent Décimus de leur présence par des signaux; et, comme il n'y répondait pas, ils se servirent d'un plongeur, qui, nageant sous l'eau, entra dans la ville et porta aux assiégés la nouvelle du secours, gravée sur une lame de plomb très-mince qu'on lui avait attachée au bras. On introduisit aussi du sel et d'autres provisions dans Modène, par la même voie de la rivière. Les assiégeants, s'en étant aperçus, tendirent des filets qui ne laissèrent plus rien passer. Mais il n'y avait pas moyen d'arrêter une espèce singulière de courriers, qui entretinrent la communication entre les assiégés et l'armée de secours. C'étaient des pigeons, au cou desquels on attachait des lettres, et qu'on lâchait après les avoir tenus enfermés dans un lieu obscur où on leur faisait souffrir la faim. Dès qu'ils se voyaient en plein air, ils dirigeaient leur vol vers l'endroit où ils apercevaient du grain, qu'on avait eu soin de mettre sur les lieux les plus élevés; et ils portèrent ainsi et reportèrent plusieurs avis intéressants.

Frontin. Strateg. III, 13 et 14. Plin. X, 37.

Il ne se fit d'ailleurs rien de mémorable au siége jusqu'à l'arrivée de Pansa, si ce n'est que le préteur Ventidius, dont j'ai marqué la sortie de Rome, s'étant

Appian.

[1] Le Panaro.

avancé pour venir joindre Antoine avec deux légions qu'il avait amassées dans les colonies de César, en fut empêché par Hirtius et par Octavien. Il se retira donc dans le Picénum, où il leva une troisième légion, attendant l'occasion de faire usage de ses forces pour servir son ami et son protecteur.

Le 14 avril, Pansa devait arriver au camp d'Hirtius avec quatre légions de nouvelles levées. A son approche, amis et ennemis, tous se mirent en mouvement. Hirtius détacha la légion martiale avec sa garde, ou cohorte prétorienne, et celle d'Octavien, pour assurer la marche de son collègue. Antoine, pour empêcher la jonction, partit lui-même de son camp, où il laissa Lucius, son frère, chargé du commandement en son absence; et, prenant deux de ses meilleures légions, deux cohortes prétoriennes, la sienne, et celle de Silanus, qui lui avait été envoyée, comme je l'ai dit, par Lépidus, et, de plus, quelques corps de cavalerie et d'armés à la légère, il alla se poster auprès du *Forum Gallorum*, aujourd'hui *Castel Franco*.

Combat où Pansa est blessé.

Dès que la légion martiale, qui avait quitté le service d'Antoine pour se donner au jeune César, aperçut les troupes du parti contraire, il ne fut pas possible de la retenir. Jamais l'animosité n'est plus grande que contre ceux dont on s'est séparé, et par qui l'on sait que l'on est regardé comme traître. Pansa fut obligé de suivre le mouvement de cette légion et d'engager une action générale, presque malgré lui. Je n'entrerai point dans le détail de ce combat, qui fut très-sanglant. La cohorte prétorienne de César fut presque entièrement taillée en pièces. La légion martiale souffrit aussi beaucoup; et Pansa reçut deux blessures, dont la seconde

Cic. ad. Fam. x, 30, et Phil. xiv.

fut si considérable, qu'elle le contraignit de quitter le champ de bataille et de se faire reporter à Bologne. Du côté d'Antoine, la perte ne fut pas beaucoup moindre. Néanmoins l'avantage lui resta, et il en eut l'obligation surtout à sa cavalerie, qui était excellente. Mais, ayant voulu forcer le camp où s'étaient retirés les vaincus, il fut repoussé.

Antoine, en s'en retournant à son camp, est attaqué et battu par Hirtius.

Lorsqu'il s'en retournait, Hirtius, qui, sur la nouvelle de ce qui se passait, était accouru avec deux légions, le rencontra au même lieu où s'était donnée la bataille, et, tombant sur des troupes fatiguées, il prit aisément sa revanche. Les vainqueurs furent à leur tour taillés en pièces et mis en fuite. Antoine regagna son camp à la faveur de la nuit avec ce qu'il put sauver de ses soldats. Hirtius remporta deux aigles et soixante-six drapeaux des ennemis.

Octavien, resté à la garde du camp, le défend contre Lucius, frère d'Antoine.

En son absence, son camp fut attaqué par L. Antonius. Octavien, qui était resté avec peu de monde, fit cependant une belle défense, et, ayant obligé les assaillants de se retirer avec perte, il prit ainsi part à la gloire de cette journée, qui n'était point décisive, mais dont l'honneur demeura pourtant au parti du sénat.

Suet. Aug. c. 10.

Antoine dans la suite reprocha à Octavien qu'il avait fui en cette occasion, et qu'il n'avait reparu que deux jours après le combat, sans sa cotte d'armes et sans cheval. Mais le témoignage d'un ennemi est récusable. Octavien est loué dans une lettre d'Hirtius, citée par Cicéron en plein sénat, comme ayant fait preuve d'un grand courage. Le détail que j'ai donné du fait est la traduction fidèle des paroles de Cicéron dans sa quatorzième Philippique. Quand on ne devrait pas prendre

ce discours à la lettre, au moins je ne saurais me persuader qu'il soit absolument faux, et se réduise à un mensonge impudent.

Ce qui est vrai, c'est que l'avantage remporté sur Antoine fut célébré dans le sénat au-delà de toute mesure. Cicéron opina pour ordonner des fêtes de cinquante jours en action de graces : honneur excessif, et qui, pour le nombre de jours, passait tout ce que la flatterie avait pratiqué par rapport à Pompée et à César. Il fut aussi d'avis que l'on décorât chacun des trois chefs du titre d'*imperator*, comme pour une glorieuse victoire, et que l'on dressât aux dépens de la république un magnifique tombeau pour tous ceux qui avaient été tués dans le combat. Un article très-judicieux et digne de louange, c'est qu'il conservait aux pères et mères, aux femmes, enfants et frères des soldats qui étaient morts les armes à la main pour la défense de la cause publique, les récompenses qui leur auraient été données à eux-mêmes s'ils eussent été vivants.

Le sénat fait valoir excessivement l'avantage remporté sur Antoine.

Cependant, malgré ce grand éclat de félicitation et de triomphe, Décimus n'était point délivré, et Antoine pressait toujours le siége. Il fallut qu'Hirtius et Octavien livrassent un nouveau combat et attaquassent ses retranchements. Déja ils y avaient pénétré bien avant, lorsque Hirtius fut tué en combattant avec beaucoup de valeur. Octavien, resté seul, signala alors sa bonne conduite et sa bravoure. Il se maintint quelque temps en possession du camp ennemi. Mais enfin Antoine, ayant redoublé d'effort, le contraignit de se retirer. Il le fit en bon ordre; et l'on a remarqué qu'un porte-enseigne mourant, lui ayant remis son aigle, il la prit lui-même sur ses épaules, et, chargé de ce poids ho-

Nouveau combat où les lignes d'Antoine sont forcées. Hirtius est tué.
App. Dio.

Suet. Aug. c. 10.
Flor. IV, 4

norable, blessé et tout sanglant, il rentra glorieux dans son camp, ayant tout l'avantage de son côté. Décimus en partagea l'honneur avec lui par une sortie qu'il fit pendant le combat. Il n'est point douteux qu'Antoine n'ait été bien battu dans cette dernière action. La preuve en est qu'il prit enfin le parti de lever le siége et de gagner les Alpes à grandes journées. Mais quoique vaincu, il n'était pas sans ressource. Il comptait sur l'amitié de Lépidus et de Plancus, et il était sûr des trois légions que Ventidius commandait dans le Picénum. Il s'agissait donc pour lui de se mettre à portée de recevoir les secours de ses amis; moyennant quoi il espérait bientôt devenir plus puissant et plus redoutable à ses adversaires qu'auparavant.

Cic. ad Brut. I, 2-4.

Antoine lève le siége et gagne les Alpes.

Il aurait eu peine néanmoins à attendre le moment de profiter de ces renforts, si Octavien l'eût poursuivi sans lui donner de relâche. Ce jeune, mais rusé politique, qui ne prit jamais le change sur les intérêts de son ambition, laissa exprès à son ennemi le temps de respirer. Il craignit de trop bien servir le parti pour lequel il avait jusqu'alors combattu, persuadé, non sans fondement, que, s'il ruinait Antoine, le sénat travaillerait ensuite à le ruiner lui-même.

Octavien ne le poursuit point.

Toute cette intrigue est pour nous très-difficile à développer, faute de mémoires sur lesquels on puisse prendre une entière assurance. Deux choses sont constantes : l'une que le sénat désirait passionnément de rétablir le gouvernement républicain; l'autre qu'Octavien voulait achever de le détruire, et s'élever sur les ruines de la liberté une puissance pareille à celle de son grand-oncle. Par une suite inévitable de cette contrariété de vues, il régnait entre eux des défiances ré-

Difficulté de développer les intrigues du temps qui suivit la levée du siége de Modène.

ciproques, et la seule nécessité d'abattre Antoine leur ennemi commun les avait réunis. Dès qu'Antoine, réduit à fuir de devant Modène, ne fut plus en état de faire ombrage à personne, la division, qui n'était que suspendue entre les deux partis ligués contre lui, se prépara à éclater. Le sénat, croyant n'avoir plus besoin d'Octavien, le négligea et travailla à l'abaisser; et Octavien se servit de ce prétexte pour rompre ses engagements avec le sénat, et pour exécuter en toute liberté le dessein qu'il n'avait jamais perdu de vue.

Voilà dans le général la vérité du fait, qu'aucune dissimulation n'a pu obscurcir, parce que les événements l'ont manifestée. Mais ce qui jette d'épais nuages sur tous les détails, c'est que, de part et d'autre, on cherchait à se découvrir et à cacher sa marche. Comme Octavien est à la fin devenu le maître sous le nom d'*Auguste*, et a même transmis sa puissance à ses successeurs, il a bien été permis aux écrivains qui ont composé des histoires sous les premiers Césars de donner les preuves de l'ingratitude du sénat, mais non pas de démasquer Octavien. Et comment les historiens vulgaires auraient-ils osé dire nûment la vérité, puisque Tite-Live lui-même, qu'Auguste appelait partisan de Pompée, donnait cependant pour vrai motif (si du moins l'auteur des Épitomes a bien pris sa pensée) ce qui n'était qu'un prétexte, et supposait que les mauvais procédés du sénat avaient été la cause déterminante de la résolution que prit Octavien d'envahir le consulat? Tac. Ann. IV, 34. Liv. Epit. CXIX.

Tacite, non-seulement libre par caractère, mais écrivant dans un temps de liberté, sous l'empire d'un des meilleurs princes dont l'histoire conserve le sou-

Tac. Ann. I, 10. Suet. Aug. c. 12

venir, a tracé un plan fidèle de la conduite d'Octavien, tel précisément que je le suis. Suètone parle aussi assez rondement. Mais ils s'en tiennent l'un et l'autre à une idée générale. Appien et Dion, qui entrent dans les détails, ont puisé dans des sources infectées d'adulation, et par conséquent ne doivent pas être crus sans de bons garans. Aussi leur arrive-t-il souvent de se trouver en contradiction avec le peu qui nous reste de monuments authentiques du temps dont il s'agit ici; c'est-à-dire, quelques lettres de Cicéron et de ses amis, surtout des deux Brutus.

Comme je ne prétends point charger mon ouvrage de dissertations qui sont du ressort des savants, je ne discuterai point les faits sur lesquels je pense que se sont trompés ces deux écrivains grecs. Je regarderai ce qu'ils ont écrit comme le plaidoyer d'Octavien; j'en ferai la comparaison avec les pièces que nous avons du parti contraire; et par là je tâcherai de démêler la vérité, que je présenterai seule à mon lecteur. Je reprends le fil de l'histoire.

Décimus n'eut pas plus tôt cessé de craindre Antoine, qu'il commença à craindre Octavien. Pour éclaircir ses soupçons, il voulut avoir une conférence avec lui : et il paraît par la manière dont il s'en exprime dans une lettre à Cicéron, qu'il crut avoir lieu de n'en pas être mécontent. Octavien, qui était bien plus fin que lui, l'avait trompé.

Cic. ad Fam. XI, 13.

Mort de Pansa.

Cependant Pansa se mourait à Boulogne des blessures qu'il avait reçues dans le combat du *Forum Gallorum*. Se voyant sans espérance, il manda Octavien; et si nous en croyons Appien, il lui révéla le complot des sénateurs, et leur dessein de détruire les chefs du

parti de César les uns par les autres. Il ajouta que sa vue et celle de son collègue, en faisant la guerre à Antoine, n'avait été que de l'humilier pour le forcer de se réconcilier avec le fils de son bienfaiteur. Il finit en lui déclarant qu'il lui rendrait ses deux légions, la Martiale et la Quatrième, et qu'il ferait remettre à Décimus toutes les nouvelles levées.

Ce dernier fait est constant, et, après la mort de Pansa, les troupes se distribuèrent selon le plan exprimé dans le discours de ce consul. Pour ce qui est des intentions de Pansa et d'Hirtius, elles peuvent avoir été telles qu'Appien les suppose. Mais, s'il en est ainsi, on a lieu de s'étonner que Cicéron n'en ait eu aucun soupçon. Dans les lettres qu'il a écrites, soit pendant leur consulat, soit depuis leur mort, il les loue souvent; il ne suspecte leur fidélité nulle part, et il ne leur reproche autre chose que d'avoir manqué en quelques occasions d'activité et de prudence. D'ailleurs toute leur conduite, depuis la mort de César, annonce des hommes sans doute attachés à sa mémoire, mais ennemis des violences d'Antoine et de la tyrannie. S'ils ont eu des desseins secrets, c'est une chose sur laquelle on ne peut que deviner.

En effet, dans un temps de factions et de troubles, toutes sortes de bruits trouvent créance auprès de ceux dont ils flattent les préventions. Ainsi, pendant qu'Appien nous fait regarder Hirtius et Pansa comme dévoués à Octavien, celui-ci a été accusé par d'autres d'être l'auteur de leur mort; d'avoir fait tuer Hirtius dans la mêlée par les soldats mêmes de ce consul, et d'avoir engagé le médecin de Pansa à empoisonner ses plaies. Ces faits n'ont jamais été prouvés; et nous avons même une

Tac. Ann. I, 10. Suet. Aug. 11.

Cic. ad Brut. I, 6. lettre de Brutus dans laquelle il prend soin de disculper Glycon, le médecin de Pansa. On voit seulement, par ces bruits si étranges, de quoi bien des gens croyaient capable un jeune ambitieux tel qu'Octavien.

La mort funeste des deux consuls était une grande plaie pour la république, qui se trouvait tout d'un coup privée de ses chefs. On porta leurs corps à Rome, et on leur fit de magnifiques obsèques, où éclata la douleur publique. Tous les ordres de l'état parurent y prendre part : et l'on a remarqué que les crieurs, dont le ministère doit intervenir dans les cérémonies des funérailles, ne voulurent point en cette triste occasion recevoir leur salaire. La douleur était pourtant plus vive et plus sincère parmi le peuple que parmi ceux qui étaient à la tête des affaires. Hirtius et Pansa avaient tenu une conduite mitoyenne, qui n'avait dû pleinement satisfaire ni le sénat, ni Octavien. Celui-ci les avait trouvés trop attachés au sénat; et le sénat, trop tièdes pour la cause de la liberté. Cicéron exprime ce dernier sentiment en disant, au sujet de leur mort : « Nous avons perdu de bons consuls [1], mais qui n'é« taient que bons. »

Val. Max. V, 2.

Antoine est déclaré ennemi public.

Ce qui occupait alors les zélés républicains, c'était la pensée de profiter de la disgrace d'Antoine, qu'ils regardèrent dans le premier moment comme complète. Dès que l'on sut la nouvelle de la levée du siége de Modène, on reprit dans la ville l'habit de paix, comme la guerre étant finie, et l'on ordonna des fêtes de soixante jours. Antoine, et tous ceux qui l'avaient se-

[1] « Consules duos, bonos quidem, sed duntaxat bonos, amisimus. » (Cic. *ad Brut.* I, 3.)

condé, furent déclarés ennemis publics; et il fut résolu qu'on les poursuivrait vivement jusqu'à ce que l'on eût entièrement achevé leur ruine. Cic. ad Fam. x, 21, et ad Brut. I, 5.

En même temps on établit une commission pour faire la recherche de toute la conduite qu'Antoine avait tenue dans son consulat, et pour réparer les torts et les injustices dont il s'était rendu coupable, soit envers la république, soit envers les particuliers. Le but que l'on se proposait en annulant ses ordonnances, c'était que le contre-coup portât sur les actes de César, dont il s'était autorisé dans tout ce qu'il avait fait. Appian.

Dans une telle circonstance, où personne n'osait se dire ami d'Antoine, et où ceux qui lui avaient le plus d'obligation l'abandonnaient, et se joignaient même à ses ennemis, Atticus, malgré ses liaisons intimes avec Cicéron et avec Brutus, se montra ami fidèle d'un malheureux. Il protégea Fulvie, sa femme, que des créanciers assaillaient de toutes parts, et à qui l'on suscitait mille avanies pour la dépouiller de ses biens. Il mit en sûreté ses enfants qui couraient risque de leur vie. Et on ne peut pas dire, comme le remarque fort bien Cornélius Népos, qu'en cela il agît par aucune vue d'intérêt personnel : car il n'y avait point alors d'apparence qu'Antoine dût jamais se relever de sa chute; et tout le monde le croyait perdu sans ressource. Générosité d'Atticus. Corn. Nep. in Vita Att.

Les républicains rigides, qui suivaient à la lettre les maximes et les impressions de Brutus, n'avaient guère moins à cœur de tenir bas le jeune César que de détruire Antoine. Comme donc ils dominaient alors dans le sénat, tous les honneurs furent pour Décimus. Il fut Le sénat travaille à abaisser Octavien. Cic. ad Fam. XI, et ad Brut. Appian. Dio.

chargé de la poursuite d'Antoine : et le hasard ayant voulu que le jour anniversaire de sa naissance concourût avec celui du combat de Modène, par lequel il avait été délivré, on ordonna que ce jour fût marqué de son nom dans les fastes publics : enfin, sous prétexte de quelques avantages remportés par lui, plusieurs mois auparavant, sur les peuples qui habitaient les Alpes, on lui décerna le triomphe. Au contraire, Cicéron, qui gardait plus de mesures, ayant opiné pour accorder à Octavien l'honneur de l'ovation, eut contre lui presque tous les suffrages. Et ce qui montre manifestement le dessein d'affaiblir le jeune César, c'est qu'on entreprit de lui ôter et de faire passer sous les ordres de Décimus la légion Martiale et la Quatrième. Mais les sénateurs ne réussirent qu'à faire connaître leur mauvaise volonté. Ces légions se trouvaient trop bien avec le général qu'elles s'étaient choisi pour se laisser persuader de le quitter. Le sénat ne s'en tint pas là, et il se porta jusqu'à faire une espèce d'affront à Octavien.

Cic. ad Fam. XI, 4.

Il s'agissait d'acquitter les récompenses promises aux légions victorieuses. Cet objet parut de si grande conséquence, que, pour avoir de l'argent, on chargea d'un tribut la ville même de Rome, qui en avait été exempte depuis le triomphe de Paul Émile, vainqueur de Persée, et qui ne subit qu'à regret un joug qu'elle avait ignoré pendant plus de vingt-six ans. Pour distribuer ces récompenses, on nomma dix commissaires : et il était, ce semble, bien naturel de mettre de ce nombre les commandants des troupes que l'on récompensait. Loin de cela, il fut dit que ceux qui étaient à la tête des armées

Cic. ad Fam. XII, 30; et ad Brut. I, 18. Plut. AEmil. Cic. de Offic. 76.

ne pourraient être nommés à cet emploi. On aima mieux en exclure Décimus, pour n'être point dans la nécessité d'y admettre Octavien.

Cette résolution fut encore prise contre l'avis de Cicéron, qui était l'un des commissaires. Il insista en faveur des deux généraux, et ne fut point écouté. Sa prudence passa pour une politique intéressée, et lui attira dans la suite des reproches assez vifs de la part de Brutus. Et cependant il était d'un autre côté en butte aux vétérans, qui le regardaient comme fauteur des meurtriers de César.

Mot équivoque de Cicéron au sujet du jeune César.

Les vétérans avaient raison: et il lui échappa, dans ce temps-ci même, un mot qui peut-être lui a coûté la vie. En parlant d'Octavien, il dit qu'il fallait louer ce jeune homme, le décorer; il ajoute un troisième terme, dont le sens est équivoque en latin, et peut signifier également *l'élever* ou *s'en défaire*. Ce mot parvint aux oreilles d'Octavien [1], qui promit bien de ne se pas mettre dans le cas d'être *élevé* de la façon que Cicéron l'entendait.

En effet, il se préparait actuellement à quitter le masque dont il s'était couvert jusqu'alors, et à rompre avec le sénat. On peut même dire qu'il y était comme forcé. Il paraissait manifestement que cette compagnie se proposait d'accabler le parti de César, et de faire triompher les ennemis de sa mémoire et de son nom. Le commandement général des mers donné à Sextus Pompée, la puissance formidable qu'avaient acquise Brutus et Cassius, autorisée par les décrets du sénat,

[1] « Ipsum Cæsarem nihil sanè de te questum, nisi dictum quod diceret te dixisse laudandum adolescentem, ornandum, tollendum; se non commissurum ut tolli possit. » (*De Brut. ad* Cic. xi, *ad Fam.* 20.)

les honneurs accumulés sur Décimus, l'indifférence que l'on témoignait pour Octavien depuis qu'Antoine n'était plus à craindre, tout cela annonçait à l'héritier de César, non-seulement des obstacles, par rapport à ses projets ambitieux, mais même des périls pour sa personne. Il avait donc raison de se défier des sénateurs, comme les sénateurs avaient raison de se défier de lui. Leurs intérêts réciproques étaient directement contraires : et comme c'est l'intérêt qui gouverne les hommes, surtout ceux qui manient les grandes affaires, l'inimitié devenait entre eux irréconciliable. Il fallait, ou que le sénat fût écrasé, ou qu'Octavien pérît.

C'est ce que celui-ci avait vu dès le commencement. Son plan embrassait la destruction de l'autorité du sénat. Suet. Aug. 10. Et il en est convenu en quelque façon lui-même, puisqu'il s'est fait gloire toute sa vie d'avoir toujours en vue de venger la mort de son père adoptif; ce qui ne pouvait s'exécuter tant que le sénat conserverait quelque pouvoir. Il dissimula d'abord, pour ne pas avoir à combattre en même temps et le sénat et Antoine. Il poussa même la dissimulation jusqu'à concourir à la délivrance Cic. ad Brut. I, 10. de l'un des meurtriers de César : et il joua si bien son rôle dans cette guerre, que Cicéron lui rend témoignage qu'il n'y avait rien à reprendre dans la manière dont il servait le parti sous lequel il s'était rangé.

Après la défaite d'Antoine il suspendit tout d'un coup son activité ; il ne profita point de la victoire : et c'est le premier signe qu'il donna de ses intentions cachées. Mais ce signe était encore équivoque, puisque le sénat chargeait Décimus, et non pas lui, de poursuivre Antoine. Du reste, il se tint couvert, et prit patience durant quelque temps : voulant sans doute s'acquérir

contre le sénat, qui ne le ménageait plus, quelque prétexte spécieux, et paraître avoir été abandonné et même offensé par cette compagnie, avant que de l'abandonner lui-même, et de s'en déclarer l'ennemi.

Le sénat donne à Octavien un prétexte, dont il profite pour se déclarer. Vell. II, 62. Dio.

Il ne tarda pas à trouver le prétexte qu'il cherchait, et les sénateurs prirent soin de le lui fournir. Toujours remplis du projet de détacher de lui les troupes qui le reconnaissaient pour chef et de les attirer à eux, ils ordonnèrent aux députés qu'ils envoyaient à l'armée pour la distribution des récompenses, de parler aux soldats sans qu'Octavien fût présent. Lorsque les députés furent arrivés, et qu'ils eurent notifié leurs ordres au jeune général, il protesta qu'il ne les empêcherait point de faire ce qui leur était commandé, mais il les avertit qu'ils prendraient une peine inutile, et que certainement ses soldats sans lui ne les écouteraient pas, ou ne leur donneraient aucune réponse. Il ne s'avançait point trop, et sans doute ses mesures étaient prises. Les députés s'en étant donc retournés sans avoir rien fait, Octavien saisit cette occasion de faire toucher au doigt à ses troupes tout le manége du sénat et le dessein formé de semer la division entre les soldats et leur chef. Son discours fut reçu avec applaudissement, et la tentative faite pour lui enlever son armée lui en assura davantage l'affection.

Octavien se rapproche d'Antoine. Appian.

Dans le même temps il fit des démarches pour se rapprocher d'Antoine, sans pourtant entrer encore en négociation directement avec lui. Il commença à caresser beaucoup les prisonniers, tant officiers que soldats, qu'il avait en son pouvoir, recevant dans ses troupes ceux qui voulurent prendre parti avec lui, et accor-

cordant aux autres la liberté de se rendre auprès de leur général. Ventidius était sorti du Picénum avec ses trois légions pour aller se joindre à Antoine. Rien n'eût été plus aisé à Octavien que de le couper dans sa marche. Au contraire, lorsqu'il le sut près de son camp, il l'envoya inviter à se ranger de son côté; ou si Ventidius l'aimait mieux, il lui permettait de continuer sans rien craindre sa route vers Antoine, et il le chargeait de lui reprocher l'ignorance de leurs communs intérêts. Ventidius profita de cette permission, et ne manqua pas de s'acquitter fidèlement de son message. Cette conduite d'Octavien était parlante. Aussi un officier du nombre des prisonniers, nommé Décius, partant d'auprès de lui pour aller retrouver Antoine, et lui demandant une explication de ses sentiments: « J'en ai assez fait, répondit Octavien, pour les esprits « sensés et intelligents. Aux imbécilles et aux aveugles « rien ne suffirait. »

Il invite à se liguer avec lui Lépidus et Pollion.

Il s'ouvrit davantage dans des lettres à Lépidus et à Pollion, avec lesquels il n'avait eu aucun différend, et qui jusque-là avaient paru demeurer neutres. Il leur représenta « que tous les chefs du parti de César de« vaient se réunir pour empêcher l'agrandissement des « meurtriers de son père, et pour leur propre sûreté: « que sans cela il était à craindre qu'ils ne fussent « tous ruinés les uns après les autres, comme il venait « d'arriver à Antoine, par un effet de son audace effré« née, de sa présomption, de son opiniâtreté: qu'il « était bon de garder les dehors avec le sénat, et d'en « reconnaître l'autorité, mais à condition de ne se pas « négliger eux-mêmes, et de se précautionner contre

« les périls dont ils étaient menacés ». Octavien les priait, en finissant, de communiquer ces réflexions à Antoine, et de l'engager à y faire attention.

Lépidus était très-disposé à conformer sa conduite aux avis d'Octavien. Pour ce qui est de Pollion, si nous jugeons de ses dispositions par les trois lettres que nous avons de lui sur les mouvements dont je parle, et même par la fierté de son caractère, républicain dans le cœur, et plein d'estime pour Cicéron, quoiqu'il conservât du respect pour la mémoire de César, il se montrait très-résolu de servir le sénat contre Antoine. Mais son éloignement au fond de l'Espagne ne lui permit pas de prendre part à la décision de l'affaire, ou lui donna moyen de l'attendre. Ad Fam. x, 31, 32, 33.

Octavien, outre les vues générales qui regardaient tout le parti, en avait alors une particulière par rapport à lui-même, c'était de parvenir au consulat, qu'Hirtius et Pansa avaient laissé vacant par leur mort. Cette suprême dignité était bien capable de tenter un jeune ambitieux. Mais de plus il la jugeait une espèce de sauvegarde absolument nécessaire pour lui dans la situation où il se trouvait. Il se voyait comme isolé, ennemi d'Antoine, peu assuré des dispositions des autres chefs du parti de César, en butte au sénat. Le consulat, s'il pouvait l'obtenir, le fortifiait, et donnait à ses armes l'appui des lois et de l'autorité publique. La difficulté était de réussir. Il se tourna d'abord du côté de Cicéron, qui se laissa persuader de le seconder dans une demande si contraire aux règles et aux intérêts de la faction républicaine.

Il aspire au consulat.

Plut. Cic. App. Dio.

C'est ici l'endroit de la vie de Cicéron qui donne le plus de prise à ses censeurs. Il faut avouer qu'il avait

Cicéron est sa dupe, et l'appuie.

Cic. ad Brut. I, 15.

un penchant décidé pour Octavien, qui s'était insinué dans son esprit par les caresses les plus flatteuses, et qui feignait de mettre en lui toutes ses espérances, et de le prendre pour son seul conseil. Il me semble néanmoins que tout ce que Cicéron avait fait jusque-là en faveur de l'héritier de César peut se justifier, et que les raisons qu'il allègue pour se défendre contre les reproches de Brutus à ce sujet ont de la solidité.

La nécessité l'avait forcé de se jeter entre les bras d'Octavien, dans le danger pressant dont la ville et la république étaient menacées lorsque Antoine amenait ses légions de Brindes à Rome. Le jeune César fut alors manifestement le libérateur du sénat. Aussi toute la compagnie fut-elle d'accord avec Cicéron pour le combler dans cette circonstance de toutes sortes d'honneurs. « Mais je ne sais comment il arrive[1], dit Cicéron à « Brutus, que nous sommes plus portés à accorder li« béralement dans le moment du péril qu'à témoigner « de la reconnaissance lorsqu'il est passé. » Après la levée du siége de Modène, le sénat changea totalement de conduite à l'égard d'Octavien. Cicéron ne s'écarta point du système qu'il avait embrassé. Il voulait que l'on décernât au vainqueur le petit triomphe, et il prétend que cet avis n'était pas moins prudent que conforme aux lois de la reconnaissance. Il ne s'explique pas davantage. Mais, indépendamment des autres raisons qu'il pouvait avoir, il est constant que, si le sénat avait eu la complaisance, pour Octavien, de lui accorder un honneur qui ne tirait pas si fort à conséquence, il se mettait plus en droit de tenir ferme con-

[1] « Sed nescio quomodò faciliùs in timore benigni, quàm in victoria grati reperimur. »

tre la demande irrégulière et dangereuse du consulat.

C'est à cette demande que Cicéron se prêta; et, ce qui est plus inexcusable, par ambition et par vanité. Le jeune et artificieux Octavien lui proposa de demander ensemble le consulat, donnant à entendre que, pour lui, il se contenterait du simple titre et de l'honneur, et qu'il laisserait à Cicéron toute l'autorité. Il ajoutait que, s'il désirait cette grande place, c'était pour avoir une occasion de mettre bas honorablement les armes, comme il avait recherché le triomphe par ce même motif. Il est difficile de comprendre comment Cicéron fut la dupe d'une ruse si grossière, si ce n'est que la passion favorite aveugle les plus sublimes esprits. Plutarque est d'accord avec Appien sur le fait; et il est constant que le bruit se répandit alors que Cicéron allait être consul : car Brutus, dans une lettre, Brut. ad Cic. lui en fait compliment. Ce vieillard si éclairé, trompé 1, 4. par un jeune homme qui n'avait pas encore vingt ans, rendit tout le sénat témoin de l'illusion qu'il s'était faite à lui-même. Il représenta « que la république ne « pouvait compter presque sur aucun des généraux « qui commandaient les armées dans le voisinage de « l'Italie, et qui agissaient comme indépendants, faisant « des traités entre eux, pour leurs propres intérêts, « sans aucun égard au service de l'état; que par consé- « quent il convenait au sénat de s'attacher Octavien: « qu'on l'avait peu ménagé jusqu'alors, et qu'il était « important de le regagner par quelques honneurs, « dans la crainte qu'irrité et armé, il ne fût peut-être « plus difficile à contenir dans de certaines bornes que « lorsqu'il serait dans la ville revêtu du consulat : qu'a- « près tout on pouvait lui donner un modérateur en

« quelque façon et un gouverneur sous le nom de *col-* « *lègue*, et choisir quelqu'un des anciens de la com- « pagnie qui dirigeât ce jeune homme par ses conseils ». Ce discours n'imposa à personne. Les amis de Brutus y reconnurent le faible de Cicéron, et s'en moquèrent. Ils n'avaient garde de consentir à l'élévation du fils de César, et de lui mettre l'autorité en main pour venger la mort de son père.

Le sénat rejette la demande d'Octavien.

La ruse d'Octavien demeura donc sans effet; et comme il n'était pas assez fort pour subjuguer le sénat par lui-même, il n'aurait pas réussi vraisemblablement à envahir le consulat, si la jonction de Lépidus avec Antoine n'eût causé de nouvelles alarmes aux républicains, et ne les eût entièrement découragés.

Jonction de Lépidus avec Antoine. Cic. ad Fam. x, 33. Plancus ad Cic. ad Fam. l. x.

Le sénat, dès le commencement des troubles, avait invité Lépidus et Plancus à venir de Gaule avec leurs armées au secours de la république, qu'Antoine voulait opprimer. Si ces deux généraux eussent fidèlement et diligemment obéi à cet ordre, Antoine périssait sans ressource. Mais premièrement ils étaient brouillés ensemble, et par conséquent peu disposés à agir de concert; et ce ne fut pas sans peine que Juventius Latérensis, lieutenant de Lépidus, citoyen plein de zèle pour la cause de la liberté, vint à bout de lever en partie cet obstacle en négociant entre eux une réconciliation au moins apparente. En second lieu, leur politique les portait l'un et l'autre à attendre le succès pour se décider, avec cette différence que Lépidus favorisait de cœur Antoine, au lieu que Plancus inclinait davantage vers le sénat. De tout cela il résulta une conduite molle et des lenteurs affectées, qui traînèrent si bien la chose en longueur, que la querelle fut terminée en Italie par

la levée du siége de Modène et par la fuite d'Antoine, sans qu'ils y eussent en rien contribué, et pendant qu'ils étaient encore dans la Gaule. Cet événement mit fin aux tergiversations de Plancus, et lui fit nettement prendre parti contre le malheureux. Dans les lettres qu'il écrit depuis ce temps à Cicéron, il tient le même langage sur la république que Cicéron lui-même; il n'épargne point à Antoine et à ceux qui le suivent les épithètes les plus odieuses : et de fait il passa l'Isère pour se joindre à Lépidus, qui était campé au Pont-d'Argens, sur la rivière de ce nom, au-delà d'une ville appelée *Forum Voconii* [1]; mais, en approchant il apprit que Lépidus avait reçu Antoine dans son camp. Voici comment cette affaire s'était conduite.

Antoine, comme je l'ai dit, ne fut point poursuivi par Octavien, et il avait pris deux jours d'avance sur Décimus, qui d'ailleurs, marchant en ordre, ne pouvait pas aller aussi vite que des fuyards uniquement occupés du soin de se dérober à l'ennemi. Il est incroyable combien Antoine souffrit dans cette fuite. La disette fut extrême dans son armée, surtout au passage des Alpes, jusque-là que l'on tenta de convertir en nourriture des écorces d'arbres, et que l'on mangea des animaux pour lesquels la nature a le plus de répugnance. Les soldats supportaient néanmoins une si grande misère avec courage, parce que leur général leur en donnait l'exemple, et qu'ils voyaient cet homme, accoutumé à faire excès des mets les plus exquis et des vins les plus délicieux, boire gaîment de l'eau bourbeuse et gâtée, et manger des fruits sauvages et des

Plut. in Anton.

[1] *Draguignan*, selon quelques-uns; selon d'autres *le Luc*, ou bien *le Canet*.

racines. Car Antoine devenait supérieur à lui-même dans l'adversité[1], et, lorsqu'il était battu de la disgrace, il ressemblait tout-à-fait à un homme de bien; éloge qui ne laisse pas d'avoir son prix. En effet, comme l'observe Plutarque, il est ordinaire à ceux qui sont maltraités par la fortune de reconnaître leurs torts, et de faire hommage à la vertu. Mais tous n'ont pas la force de pratiquer ce qu'ils approuvent et de fuir ce qu'ils condamnent. Au contraire, les caractères mous et faibles, écrasés par l'adversité, n'en cèdent que plus aisément à leurs vieilles habitudes. Au reste, dans les occasions qui se présentèrent, Antoine retournait à son penchant; et lorsque sur sa route il se trouva dans l'abondance, il se livra à son intempérance accoutumée. C'est ce qui fonda le bon mot d'un de ses amis à qui l'on demandait ce que faisait alors Antoine. « Il fait, répondit cet ami, ce que font les chiens le « long du Nil. Il fuit et il boit. » On sait que, selon une tradition ancienne, vraie ou fausse, les chiens sur les bords de ce fleuve, dans la crainte des crocodiles, ne boivent qu'en courant. Mais la disette revenait-elle, Antoine la souffrait avec une constance parfaite. Sa fermeté lui conserva ses troupes, qui sans cela se seraient vraisemblablement débandées, et elle le mit en état de profiter de la faveur que Lépidus lui portait en secret.

Macrob. Sat. II, 2.

Cet esprit vain et fourbe poussa la dissimulation, ou

[1] Φύσει παρὰ τὰς κακοπραγίας ἐγίνετο βέλτιστος ἑαυτοῦ, καὶ δυστυχῶν ὁμοιότατος ἦν ἀγαθῷ· κοινοῦ μὲν ὄντος τοῦ αἰσθάνεσθαι τῆς ἀρετῆς τοῖς δι' ἀπορίαν τινὰ σφαλλομένοις· οὐ μὲν ἁπάντων ἃ ζηλοῦσι μιμεῖσθαι καὶ φεύγειν ἃ δυσχεραίνουσιν ἐῤῥωμένων ἐν ταῖς μεταβολαῖς· ἀλλὰ καὶ μᾶλλον ἐνίων τοῖς ἔθεσιν ἐνδιδόντων ὑπὸ ἀσθενείας, καὶ θραυομένων τὸν λογισμόν. (PLUT.)

peut-être l'irrésolution jusqu'au bout. Il écrivait à Rome, promettant un attachement inviolable à la cause du sénat : il envoyait et lettres et courriers à Plancus pour hâter sa venue, et dans le même temps il chargeait de garder les gorges des Alpes un officier nommé Culléon qui ouvrit tous les passages au lieu de les défendre. Ainsi Antoine descendit sans obstacle dans la plaine, et vint camper près de Fréjus, ayant des forces considérables ; car Ventidius l'avait joint avec ses trois légions. Cic. ad Fam. x, 34. Plancus ad Cic. Appian.

Antoine se trouvant près de Lépidus, ne se fortifia point de lignes ni de retranchements, voulant faire connaître qu'il comptait avoir affaire à des amis. Il ne se trompait pas : toute l'armée de Lépidus, composée en grande partie de vieux corps qui avaient servi sous César, était portée d'inclination pour Antoine ; et quoique Lépidus continuât à jouer la comédie, et refusât de voir un général déclaré ennemi public par le sénat, Antoine avait souvent des entretiens avec les soldats, s'avançant jusqu'au bord de leurs lignes avec un air d'affliction, un habit de deuil, et tout l'équipage d'un suppliant, et les conjurant de prendre sa défense contre ses ennemis. La fin de cette manœuvre fut qu'un matin les troupes de Lépidus, ayant renversé tout un côté des fortifications du camp et jeté la terre du parapet dans le fossé, reçurent Antoine, et le conduisirent jusqu'à la tente de leur général, qui était encore couché. Tous criaient qu'ils prétendaient prendre en main la cause de leurs camarades qui servaient sous Antoine, et qui étaient enveloppés dans une même condamnation avec lui. Lépidus, voyant les choses amenées à ce point, crut avoir de quoi se disculper Plut. in Anton. Appian.

sur une démarche qui ne paraissait plus libre de sa part, et il consentit à aider Antoine de ses forces. Il écrivit au sénat en ce sens, et marqua dans sa lettre, que nous avons, qu'une sédition de ses soldats l'avait contraint de se charger de la défense d'un si grand nombre de citoyens malheureux. Le sénat ne se laissa point leurrer par cette excuse frivole : au contraire, il le déclara lui-même ennemi public, et fit abattre la statue qu'on lui avait décernée et érigée peu de mois auparavant. Cicéron, Plancus, Décimus Brutus, ont jugé de même de la conduite de Lépidus, et ont pensé que sa jonction avec Antoine était une trahison, et non pas une faute de faiblesse et de timidité. En effet, Antoine ne le traita pas comme un général dépouillé à qui il laissât par grace le titre et les honneurs du commandement; nous les verrons agir comme amis, comme égaux, et partager ensemble le fruit des crimes qu'ils vont commettre. La jonction se fit le vingt-neuf mai.

Cic. ad Fam. x, 35. Id. ad Brut. I, 15. Ad Fam. x et XI, et ad Brut. Ad Fam. x, 23.

Vell. II, 63. Latérensis, qui seul dans toute cette affaire avait marché avec des intentions droites et pures, honteux d'avoir été la dupe de Lépidus, et désespérant de la république, se tua lui-même lorsque Antoine entrait dans le camp. Plancus repassa promptement l'Isère, et reçut même Décimus, qui arriva peu de temps après dans les Gaules avec son armée. Ainsi soutenu, il demeura ferme pendant deux mois environ dans le parti qu'il avait embrassé; et, si nous en croyons ses lettres à Cicéron, son zèle alla jusqu'à presser Octavien de venir achever, en se joignant à lui et à Décimus, la défaite des ennemis de la république. Il était tout prêt à agir, pourvu qu'il n'eût rien à risquer. Mais Octavien

ne pensait alors à rien moins qu'à faire la guerre à Antoine. Toutes ses vues tendaient à profiter de la consternation où le renouvellement des troubles et du péril jetaient le sénat, pour forcer cette compagnie à consentir qu'il fût nommé consul, ou pour se passer de son consentement.

L'occasion ne pouvait être plus favorable. La frayeur du sénat était proportionnée à la grandeur du péril; et nulle ressource prochaine. On écrivit à Brutus et à Cassius pour les presser de venir au secours de la patrie; mais ils étaient trop éloignés. Sex. Pompée avait peu de forces. Ce qu'on pouvait attendre de troupes ou d'Afrique ou de Sardaigne ne suffisait pas pour rassurer les esprits. Ce fut donc une nécessité de recourir à Octavien, que l'on avait peu auparavant méprisé et offensé. Le sénat, qui depuis la levée du siége de Modène, ne lui avait donné aucun emploi, et avait même tâché de lui enlever ses légions, le chargea alors de faire la guerre conjointement avec Décimus contre Lépidus et contre Antoine.

Le sénat a recours à Octavien; Appian. Dio.

Octavien, bien loin d'être disposé à se déclarer l'ennemi de ces deux généraux, négociait actuellement avec eux. Aussi non-seulement il n'accepta pas comme une faveur la commission qui lui était donnée, mais il en prit un prétexte d'irriter ses soldats contre le sénat. Il leur fit entendre que cette compagnie, toujours dévouée à la mémoire et à la cause de Pompée, n'avait autre dessein que de détruire les uns par les autres tous ceux qui avaient été attachés à César; et que le fruit de tant de guerres où on les engageait successivement serait le triomphe du parti de Pompée tant de fois vaincu : que d'ailleurs il était bien étrange qu'on les envoyât à une

Qui profite de l'occasion pour envahir le consulat.

nouvelle expédition sans leur avoir payé les récompenses promises pour la première, qu'ils avaient si heureusement terminée. Il ajouta, pour les intéresser par le motif le plus puissant sur eux, que les vieux soldats ne devaient plus compter sur la tranquille et sûre possession des établissements que César leur avait accordés : que cette possession était fondée sur les actes de César, contre la validité desquels le sénat venait de manifester sa mauvaise volonté en ordonnant la recherche de tout ce qu'Antoine, qui toujours s'était autorisé de ces mêmes actes, avait fait dans son consulat. Enfin il mêla quelques considérations tirées de son danger propre, dont il protestait cependant qu'il était beaucoup moins touché que de leurs intérêts. Le remède à tant d'inconvénients fâcheux devait être, selon lui, de le faire consul. Il promettait, s'il parvenait à cette charge, de prendre les mesures les plus efficaces pour faire jouir les soldats des justes récompenses de leurs services, et de venger la mort de son père.

Ce discours fut reçu avec des applaudissements infinis. Les soldats, en conséquence, s'engagèrent, par un serment qu'ils se prêtèrent les uns aux autres, à ne point employer leurs armes contre aucun de ceux qui avaient servi sous César. C'était renoncer bien nettement à faire la guerre à Lépidus et à Antoine, dont les armées, en grande partie, étaient composées de soldats de cette espèce. De plus, ils décernèrent une députation de quatre cents d'entre eux au sénat pour demander le paiement des cinq mille deniers qui leur avaient été promis, et la promotion de leur général à la dignité de consul.

C'est sans doute vers ce temps-ci que Cicéron, qui

voyait à quoi tendaient tous ces mouvements, et qui comptait toujours sur l'amitié d'Octavien, lui écrivit en faveur de Brutus et de Cassius, pour lesquels, à proprement parler, il lui demandait grace : ce qui attira de la part de Brutus au trop humble intercesseur une réprimande des plus vives, dont je diffère de rendre compte ici, pour ne point interrompre le fil de ma narration.

Le sénat consentait à donner satisfaction à l'armée pour ce qui regardait l'argent; mais il ne voulait point entendre parler du consulat d'Octavien, insistant particulièrement sur son âge. Les soldats, à qui on avait bien fait leur leçon, citèrent des exemples pour appuyer leur demande, celui de Valérius Corvus, celui du premier Africain, celui de Pompée, qui était encore récent. Ils alléguèrent de plus le privilége que le sénat avait accordé à Octavien lui même de parvenir aux charges dix ans avant l'âge prescrit par les lois; représentant qu'il ne restait plus qu'un pas à faire pour aller au point qu'ils prétendaient. C'est ainsi qu'une première infraction des règles devient un titre pour en redemander une seconde. Le sénat, qui avait bien d'autres raisons que la jeunesse d'Octavien pour l'éloigner du consulat, tint ferme dans son refus. Alors le centurion Cornélius, chef de la députation, sortit de l'assemblée; et, mettant la main sur la garde de son épée, il se retourna vers les sénateurs, et leur dit, « Si vous ne « donnez pas le consulat à mon général [1], voici qui le

Suet. Aug. c. 26.

[1] J'ai rapporté d'après Plutarque un trait tout pareil lorsqu'il s'agissait du second consulat de César. Peut-être les historiens ont-ils confondu les deux Césars. Peut-être aussi la même chose est-elle arrivée deux fois.

« lui donnera ». Sur quoi Cicéron répondit dans son goût de plaisanterie en une matière si sérieuse, « Si « vous demandez ainsi le consulat pour Octavien, vous « l'obtiendrez ».

C'était bien l'intention du jeune général, qui, voyant ses soldats irrités du refus du sénat, prit soin de nourrir et d'échauffer leur colère, et se fit presser par eux d'emporter par la force ce qu'on ne voulait pas lui déférer de bonne grace. Ainsi, cédant à une si douce violence, il passa le Rubicon, nom fatal dans les guerres civiles des Césars, et avec huit légions il marcha contre Rome.

A cette nouvelle, le sénat fut absolument déconcerté. J'ai observé ailleurs qu'il ne faut point attendre de fermeté d'une compagnie lorsque le péril est pressant. La conduite pitoyable du sénat dans l'occasion dont je parle en est une preuve évidente. Le premier mouvement fut d'accorder tout et aux soldats et au général. On donna des ordres pour la distribution des cinq mille deniers par tête promis aux troupes depuis longtemps, et Octavien fut chargé seul de cette commission; on lui promit à lui-même le consulat. Mais à peine les députés étaient partis pour lui porter ce décret, que les sénateurs se reprochèrent à eux-mêmes leur timidité; et deux légions étant arrivées d'Afrique en ce moment comme à point nommé, ils reprirent courage, et s'imaginèrent, avec ces deux légions, et une troisième que Pansa avait laissée pour la garde de la ville, pouvoir se défendre contre l'armée qui approchait. On mit des troupes sur le mont Janicule, où étaient déposées des sommes d'argent appartenantes à la république; on fortifia le pont qui communiquait du Jani-

cule à la ville. On eût bien souhaité s'assurer de la mère et de la sœur d'Octavien, parce qu'avec de tels ôtages on aurait tout obtenu de ce jeune général. Mais leurs amis les cachèrent si bien et si fidèlement, qu'il ne fut pas possible de découvrir leur asyle.

Toute cette fierté et toute cette audace des sénateurs tombèrent à l'arrivée d'Octavien. Il avait pris la sage précaution de se faire précéder par des cavaliers qui déclarèrent de sa part que l'on ne devait rien craindre, et qu'il n'exercerait dans la ville aucune hostilité. Moyennant cette assurance, le peuple demeura tranquille : les trois légions même du sénat, qui n'étaient que médiocrement affectionnées à la cause, et qui vraisemblablement méditaient dès-lors le changement de parti qu'elles exécutèrent peu après, ne se mirent pas seulement en devoir de tirer l'épée: de sorte qu'Octavien étant venu se camper au pied du mont Quirinal, ce fut à qui se rendrait en diligence auprès de lui pour le féliciter. Tous y couraient en foule, non-seulement les gens du peuple, mais même plusieurs des premiers du sénat. Le lendemain il entra dans Rome avec une bonne garde, et fut reçu au milieu des acclamations de la multitude. Son premier soin fut d'aller au temple de Vesta, où il savait qu'étaient sa mère et sa sœur. Alors les trois légions se rangèrent sous son obéissance; et le sénat, destitué de toute ressource, subit la loi du plus fort. Le seul Cornutus, préteur de la ville, se tua de désespoir. Les autres allèrent faire leurs soumissions à celui que la fortune avait rendu maître de leur sort. Cicéron lui-même ne se dispensa pas de cette dure et humiliante démarche, qui ne lui attira de la part d'Oc-

tavien qu'un reproche assez aigre, sur ce qu'il était le dernier de ses amis qui vînt lui faire compliment.

Ce n'était qu'avec un regret amer que le sénat fléchissait sous ce jeune audacieux; mais ce qu'on ne peut pardonner à une si sage compagnie, c'est que, sur un bruit faux et sans aucun fondement, elle changea encore subitement de conduite, et entreprit à la légère de secouer un joug qu'elle ne fit qu'aggraver. Quelques-uns vinrent dire aux chefs du sénat que deux légions, dont j'ai fait mention plusieurs fois, la Martiale et la Quatrième, qui étaient d'excellentes troupes, quittaient Octavien et se déclaraient pour la cause de la liberté. Cette nouvelle se répand en un instant : les sénateurs s'assemblent dès la nuit; et Cicéron, arrivé des premiers à la porte du sénat, encourageait et animait tous ceux qui entraient à défendre avec zèle la république. On dépêcha sur-le-champ Aquilius Crassus dans le Picénum, pour y faire des levées de troupes. Après avoir agi, on pensa; on examina la source du bruit sur lequel étaient fondées de si belles espérances; et, comme on ne put en découvrir aucun auteur certain, la crainte se saisit plus que jamais des esprits; chacun se dispersa; Cicéron s'enfuit dans sa litière hors de la ville; et Octavien eut lieu de se moquer d'une tentative si mal concertée. Pour lui, il garda toujours dans ses procédés la même douceur apparente; et Aquilius Crassus, qui avait été pris déguisé en esclave, lui ayant été amené, il lui pardonna dans le moment, sachant bien qu'il retrouverait l'occasion de se venger.

Ainsi, devenu maître absolu de Rome, il s'empara de tous les deniers publics qui étaient en réserve, soit au Janicule, soit ailleurs; et il distribua à chacun de

ses soldats deux mille cinq cents deniers, leur promettant incessamment une pareille somme qui leur restait due. Ensuite il poussa l'affaire de sa nomination au consulat; et lorsque toutes les mesures furent prises, candidat scrupuleux, et bien éloigné de vouloir gêner par sa présence la liberté des suffrages, il sortit de la ville.

Cette élection se fit de la façon du monde la plus irrégulière, et par une voie qui n'avait point d'exemple, et qui ne fut jamais imitée depuis. Il est vrai que, les deux consuls étant morts, il n'était pas aisé de procéder alors selon les lois et les anciens usages à la nomination de leurs successeurs. Les interrois ne pouvaient être nommés que lorsqu'il ne restait plus dans la république aucun magistrat curule; et par conséquent, pour parvenir par la voie de l'interrègne à élire des consuls, il aurait fallu attendre que le dernier décembre fût expiré. Sylla s'était fait établir dictateur dans un cas pareil à celui où était actuellement la république; et César avait envahi le même titre sans que le ministère des consuls y intervînt; mais cette ressource, tout illégitime qu'elle était, manquait encore ici, puisque le nom de la dictature venait d'être aboli pour jamais par la loi d'Antoine. On s'avisa de faire créer par un décret du préteur de la ville, appuyé sans doute de l'autorité du sénat, deux proconsuls, dont la fonction se bornerait uniquement à présider aux assemblées dans lesquelles les consuls seraient élus. C'est ainsi qu'Octavien fut nommé consul avec Q. Pédius l'un de ses cohéritiers, qu'on lui donna plutôt pour ministre que pour collègue. Octavien prit possession du consulat le 10 du mois d'août, n'ayant pas encore vingt ans accom-

plis, si l'on a égard à la manière de compter civile, puisqu'il était né le 22 septembre. Mais comme, pour parvenir à la réformation du calendrier, César avait fait une année de quinze mois au lieu de douze, ces trois mois de surcroît doivent être imputés sur l'âge d'Octavien. Ainsi, il était âgé de vingt ans, et courait sa vingt et unième année lorsqu'il devint consul.

Après les cérémonies de la prise de possession, le premier usage qu'il fit de la puissance consulaire, ce fut d'assurer son état. Il mit le dernier sceau à l'affaire de son adoption en la faisant ratifier par une assemblée des curies; ce que l'opposition et les chicanes d'Antoine l'avaient empêché d'obtenir l'année précédente. Par cette formalité il entra pleinement dans tous les droits de fils de César.

Il soutint ensuite l'engagement de ce titre en vengeant, par l'autorité publique qu'il avait en main, la mort de son père. C'est ce que je raconterai dans le livre qui va suivre, après que j'aurai rendu ici à mon lecteur les réflexions et les plaintes de Brutus contre Cicéron : morceau des plus précieux que l'antiquité nous ait transmis, et où l'on voit avec admiration la supériorité que donne la vertu sur les talents, sur les dignités, et sur l'avantage de l'âge.

Plaintes de Brutus contre Cicéron, contenues dans deux lettres, l'une à Cicéron lui-même, l'autre à Atticus.

Cicéron, comme je l'ai dit, avait écrit au jeune César en faveur de Brutus et de Cassius. Voici ses termes : « Il y a une chose [1], lui disait-il, que l'on demande et « que l'on attend de vous : c'est que vous consentiez « que nous conservions à la république des personnes « qui ont l'estime des gens de bien et de tout le peuple

[1] « Unum ais esse, quod ab eo postuletur et exspectetur : ut eos cives de quibus viri boni populusque romanus benè existimet, salvos

« romain. » Brutus, à qui cette partie de la lettre de Cicéron avait été envoyée par Atticus, écrivit en conséquence à celui qui avait compté lui rendre un service d'ami. Et d'abord il le remercie très-poliment de sa bonne intention; mais, indigné à l'excès de la chose en elle-même, il rappelle à Cicéron ses propres paroles, et ensuite il ajoute : « Eh quoi! si Octave ne « consent pas à notre conservation, nous périssons « donc, à votre avis! Je veux bien que vous sachiez « qu'il nous vaut mieux périr que d'être conservés par « lui. Certes, je ne crois pas que tous les dieux aient « tellement pris en aversion le peuple romain, qu'il « faille prier Octave pour le salut du dernier citoyen, « bien loin qu'il en soit besoin pour les libérateurs de « l'univers; car je me fais un plaisir d'employer ici des « expressions magnifiques, et il convient assurément de « le faire vis-à-vis de ceux qui ignorent ce qu'il est séant « de craindre pour les uns et de demander aux autres. »

Brutus prouve tout de suite à Cicéron, et lui fait toucher au doigt, que c'est reconnaître Octave pour maître que de lui adresser une supplication pareille à celle dont il se plaint. Il observe que si lui et ceux qui pensent comme lui eussent voulu être redevables de leur salut à quelqu'un, Antoine leur aurait fait les conditions les plus avantageuses. « Et ce jeune enfant lui « même[1], dit-il, que le nom de César qu'il porte sem-

velit. Quid! si nolit, non erimus? Atqui non esse, quàm esse per illum, præstat. Ego, medius fidius, non existimo tam omnes deos aversos esse a salute populi romani, ut Octavius orandus sit pro salute cujusquam civis, non dicam pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui; et certè decet adversùs ignorantes quid pro quoque timendum, aut a quoque petendum sit. »

[1] « Hic ipse puer, quem Cæsaris nomen incitare videtur in Cæsaris in-

« ble animer contre ceux qui ont tué César, combien « croyez-vous qu'il achetât, si nous étions d'humeur à « nous prêter à un tel trafic, notre consentement à « la puissance qu'il désire, et qu'il aura certainement, « puisque nous voulons conserver notre vie, et être ri- « ches et tenir le rang de consulaires? Mais que les « dieux et les déesses m'enlèvent tout autre bien, plu- « tôt que la résolution constante où je suis, non-seule- « ment de ne pas accorder à l'héritier de celui que j'ai « tué ce que je n'ai pas souffert en son auteur, mais de « ne pas consentir que mon père même, s'il revenait « au monde, fût plus puissant que les lois et que le « sénat! »

Ce qu'il ajoute est dans le goût stoïque; mais la subtilité n'y diminue rien de l'élévation des sentiments. « Il y a, dit-il à Cicéron, contradiction dans ce que « vous demandez, et il est impossible que vous l'obte- « niez [1]. Vous demandez à Octave qu'il consente à notre « conservation. Vous semble-t-il donc que, lorsque « nous aurons reçu sûreté pour notre vie, par cela seul « nous jouirons d'un salut véritable? Quel salut que

terfectores, quanti æstimet (si sit commercio locus) posse nobis aucto ribus tantùm, quantùm profectò poterit, quoniam vivere, et pecunias habere, et dici consulares volumus?.. Sed mihi priùs omnia dii deæque eripuerint, quàm illud judicium, quo non modò hæredi ejus quem occidi non concesserim quod in illo non tuli, sed ne patri quidem meo, si reviviscat, ut patiente me plus legibus ac senatu possit. »

[1] « Qui porrò, id quod petis, fieri potest, ut impetres? Rogas enim, velit nos salvos esse. Videmur ergo tibi salutem accepturi, quum vitam acceperimus? quam, si priùs dimittimus dignitatem ac libertatem, qui possumus accipere? An tu Romæ habitare, id putas incolumem esse? Res, non locus, oportet præstet istuc mihi. Neque incolumis fui Cæsare vivo, nisi postquam illud conscivi facinus: neque usquam exul esse possum, dum servire et pati contumelias pejùs odero malis omnibus aliis. »

« celui qui nous coûterait l'honneur et la liberté! Pen- « sez-vous qu'habiter dans Rome ce soit jouir du salut? « C'est la chose, et non le lieu, qui doit me procurer « cet inestimable avantage. J'en ai été privé tant que « César a vécu, si ce n'est à dater du jour où j'ai formé « le projet de cette grande et mémorable action; et je « ne puis être exilé, en quelque lieu que je me trouve, « tant que je regarderai comme le plus grand des maux « la servitude et les opprobres qui y sont attachés. »

Un peu plus bas il revient à ce qui regarde directement Cicéron, et il lui donne librement de fortes leçons. « Ne me recommandez donc plus, lui dit-il, à la « protection de votre jeune César [1]. Si vous m'en croyez, « vous ne vous y recommanderez pas vous-même. Vous « estimez beaucoup le nombre d'années que votre âge « vous permet d'espérer, si pour un pareil objet vous « daignez supplier cet enfant. De plus, prenez garde « de ternir la gloire des grandes choses que vous avez « faites, et que vous continuez de faire encore contre « Antoine; prenez garde qu'on ne les attribue, non à « générosité, mais à une crainte dans laquelle vous « vous regardiez vous-même. Car, si vous êtes content « de demander grace pour nous à Octave, on croira « que votre projet a été, non pas d'éviter d'avoir un « maître, mais de chercher un maître doux qui vous « aimât. »

[1] « Me verò posthac ne commendaveris Cæsari tuo; ne te quidem ipsum, si me audies. Valdè carè æstimas tot annos, quot ista ætas recipit, si propter eam causam puero isti supplicaturus es. Deindè, quod pulcherrimè fecisti ac facis in Antonio, vide ne convertatur a laude maximi animi ad opinionem formidinis. Nam si Octavius tibi placet, a quo de nostra salute petendum sit, non dominum fugisse, sed amiciorem dominum quæsisse videberis. »

Après quelques autres réflexions que j'omets, il poursuit ainsi : « Pour moi [1], je suis homme, non-seulement « à ne m'abaisser à aucune supplication, mais à répri- « mer ceux qui prétendent qu'on leur en adresse ; ou, « si je n'y réussis pas, au moins je n'aurai point sous « mes yeux des esclaves volontaires. Tout lieu où je « pourrai être libre, sera Rome pour moi ; et j'aurai « compassion de vous autres, à qui ni l'âge, ni la car- « rière des honneurs parcourue avec éclat, ni les exem- « ples de la vertu d'autrui, ne peuvent apprendre à « vous détacher de la vie. »

Il proteste ensuite de sa résolution inébranlable de tout tenter pour tirer sa patrie de la servitude, et il ajoute : « S'il m'est accordé un succès tel qu'il est dû « à un si noble projet [2], la joie nous en sera commune « à tous ; sinon, moi seul au moins je me conserverai « dans la joie : car à quelles actions, à quelles pensées « puis-je mieux employer ma vie qu'à celles qui ten- « dent à rétablir mes concitoyens en possession de leur « liberté ? »

En finissant il prend un ton plus doux, mais où il garde néanmoins son ascendant. « Je vous prie [3], mon « cher Cicéron, et vous conseille de ne point vous re-

[1] « Ego verò is sum, qui non modò non supplicem, sed etiam coerceam postulantes ut sibi supplicetur. Aut longè a servientibus abero, mihique esse judicabo Romam, ubicumque liberum esse licebit : ac vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuere potuerit. »

[2] « Si secuta fuerit quæ debet fortuna, gaudebimus omnes : sin minùs, ego tamen gaudebo. Quibus enim potiùs hæc vita factis aut cogitationibus traducatur, quàm iis quæ pertinuerint ad liberandos cives meos ? »

[3] « Te, Cicero, rogo atque hortor ne defatigere, neu diffidas : semper in præsentibus malis prohibendis futura quoque, nisi antè sit occursum, explores ne se insinuent. Fortem et liberum animum, quo et consul, et nunc consularis rempublicam vindicâsti, sine constantia et æquabilitate nullum esse putâris. Fateor

« buter, de ne point perdre courage; et, pendant que « vous écartez les maux présents, de penser à ne point « donner entrée à d'autres maux plus grands qui se « préparent. Persuadez-vous que ce zèle pour la liberté, « ce courage généreux avec lequel vous avez sauvé la « république, et autrefois des fureurs de Catilina, et « tout récemment de celles d'Antoine; persuadez-vous « bien que ce courage perd tout son prix, s'il n'est « soutenu par une constance persévérante : car j'avoue « qu'une vertu qui a fait ses preuves est assujettie à « une loi plus sévère que celle qui ne s'est point encore « fait connaître. Qui a commencé à bien faire doit s'at- « tendre qu'on exige de lui la continuation de la même « conduite comme une dette; et, s'il y manque, nous « sommes portés à le censurer rigoureusement, comme « nous ayant trompés. Ainsi, que Cicéron résiste à « Antoine, c'est sans doute une chose très-digne de « louange; mais personne n'en est étonné, parce qu'un « aussi grand consul qu'il s'est montré nous répondait « d'un grand consulaire. Au contraire, si le même Ci- « céron mollit à l'égard des autres, après avoir fait pa- « raître tant de fermeté contre Antoine, non-seulement « il se privera de la gloire qu'il pouvait se promettre « à l'avenir, mais il perdra toute celle qu'il avait ac- « quise; car rien n'est beau, ni vraiment glorieux,

enim duriorem esse conditionem spectatæ virtutis, quàm incognitæ. Benefacta pro debitis exigimus. Quæ aliter eveniunt, ut decepti ab his, infesto animo reprehendimus. Itaque resistere Antonio Ciceronem, etsi magnâ laude dignum est, tamen, quia ille consul hunc consularem meritò præstare videtur, nemo admiratur. Idem Cicero si flexerit adversùs alios judicium suum, quod tantâ firmitate ac magnitudine direxit in exturbando Antonio, non modò reliqui temporis gloriam eripuerit sibi, sed etiam præterita evanescere coget. Nihil enim per se amplum est, nisi in quo judicii ratio exstat. » (*Brut. ad* Cic. 16.)

« que ce qui part d'un esprit ferme et agissant par prin-
« cipes. »

Il faut avouer que Brutus paraît dans cette lettre bien supérieur à Cicéron. Mais la vertu purement humaine se dément toujours par quelque endroit. On sent dans plusieurs des pensées et des expressions de Brutus un orgueil qui se décèle visiblememt; et ce héros du stoïcisme se promettait une fermeté que la disgrace fera disparaître, comme nous le verrons à sa mort. C'est que, comme j'ai eu souvent occasion de remarquer, la révélation seule fournit un appui solide à la vertu, en lui montrant les récompenses d'une autre vie.

A la suite de la lettre de Brutus à Cicéron s'en trouve une autre du même à Atticus, qui paraît écrite dans le même temps, et qui n'est pas moins intéressante. Elle roule encore sur Cicéron, contre lequel Brutus se lâche avec moins de réserve, quoique sans emportement. Il n'y avait jamais eu d'intimité entre eux, comme le reconnaîtra aisément quiconque lira avec attention les lettres de Cicéron à Atticus. La société des mêmes intérêts et d'une semblable façon de penser par rapport au gouvernement leur avait fait contracter une amitié sincère, mais toujours accompagnée de quelques semences de désunion. La différence des caractères mettait obstacle à une liaison de cœur : l'un, plus doux, plus souple, plus disposé à donner quelque chose aux circonstances des temps et des personnes; l'autre, plus haut, plus roide, et prenant le vrai et le juste pour la seule règle de ses sentiments et de sa conduite; il était difficile que deux esprits de trempe si différente n'eussent pas occasion de se heurter.

Le sujet de la lettre de Brutus à Atticus est que Ci-

céron, qui aimait les louanges, s'était plaint de ce que Brutus ne lui disait jamais rien d'obligeant sur les services qu'il rendait actuellement à la république. Brutus répond que Cicéron fait des merveilles contre Antoine, mais qu'il gâte tout par les complaisances qu'il a pour le jeune Octave. Cette réponse n'est pas présentée sèchement; elle est traitée avec étendue, avec force, avec noblesse. Je vais en extraire quelques-uns des plus beaux endroits.

Brutus accuse Cicéron [1] d'avoir poussé l'envie qu'il a de plaire à Octave jusqu'à insulter Casca, l'un de ceux qui avaient tué César, et à le traiter d'*assassin*. Si le fait est vrai, il est assurément bien étrange. Brutus le suppose pour constant, et il en exprime très-vivement son indignation. « Cicéron ne sent donc pas, dit-il, que « les termes injurieux dont il se sert retombent sur lui-« même à plus juste titre, puisqu'il a fait mourir cinq « illustres citoyens au lieu d'un. Il faut qu'il s'avoue « lui-même *assassin* avant que d'en faire le reproche « à Casca, et il imite, par rapport à notre associé, les « invectives des fauteurs de Catilina. Quoi! parce que « nous ne louons pas sans cesse nos ides de mars [2], « comme il a toujours à la bouche ses nones de dé-« cembre [3], croit-il avoir plus de droit de décrier

[1] « Nescio quid scribam tibi, nisi unum: pueri et cupiditatem et licentiam potiùs esse irritatam, quàm repressam a Cicerone, tantùmque eum tribuere huic indulgentiæ, ut se maledictis non abstineat, iis quidem quæ in ipsum dupliciter recidunt, quòd et plures occidit uno, seque priùs oportet fateatur sicarium, quàm objiciat Cascæ quod objicit; et imitatur in Casca Bestiam. An quia non omnibus horis jactamus idus martias, similiter atque ille nonas decembres suas in ore habet, eò meliore conditione pulcherrimum factum vituperabit, quàm Bestia et Clodius reprehendere illius consulatum soliti sint? »

[2] Le jour où César avait été tué.

[3] Jour où les complices de Cati-

« une action héroïque, que Bestia[1] et Clodius n'en « avaient de critiquer son consulat? »

Brutus passe tout de suite au principal objet de sa lettre. « Cicéron[2], notre ami, dit-il, se glorifie d'avoir « soutenu, sans sortir de Rome, la guerre contre An-« toine. Et que me fait à moi ce grand service, si, « pour récompense d'avoir opprimé Antoine, on me « demande à le remplacer; et si le vengeur d'un pre-« mier mal devient l'auteur d'un second, qui aura, si « nous le souffrons, un fondement et des racines plus « profondes et plus difficiles à extirper? Non, Cicéron, « en agissant ainsi, ne montre pas qu'il craigne la ty-« rannie, mais seulement il ne veut point avoir Antoine « pour tyran. Or je ne saurais savoir beaucoup de gré « à celui qui n'a d'aversion que pour la personne et « non pour la chose, et qui ne craint point la servi-« tude en elle-même, mais la servitude sous un maître « irrité.

Ce qui suit un peu plus bas coupe encore davantage dans le vif: « Nous craignons trop la mort[3], l'exil,

lina avaient été condamnés à mort par le sénat.

[1] Tribun du peuple qui harcela Cicéron sortant du consulat.

[2] « Sustinuisse mihi gloriatur bellum Antonii togatus Cicero noster. Quid hoc mihi prodest, si merces Antonii oppressi poscitur in Antonii locum successio; et vindex illius mali, auctor exstitit alterius, fundamentum et radices habituri altiores, si patiamur? ut jam ista quæ facit, non dominationem, non, sed dominum Antonium timentis sint. »

[3] « Nimiùm timemus mortem, et exilium, et paupertatem. Hæc videntur Ciceroni ultima esse in malis: et dum habeat a quibus impetret quæ velit, et a quibus colatur ac laudetur, servitutem, honorificam modò, non aspernatur; si quidquam in extrema ac miserrima contumelia potest honorificum esse. Licèt ergo patrem appellet Octavius Ciceronem, referat omnia, laudet, gratias agat; tamen illud apparebit, verba rebus esse contraria. Quid enim tam alienum ab humanis sensibus est, quàm eum patris habere loco, qui ne liberi quidem hominis numero sit? Atqui eò tendit, id agit, ad eum exitum properat vir optimus, ut sit illi Oc-

« la pauvreté. Ce sont là pour Cicéron les derniers des « maux ; et, pourvu qu'il ait affaire à des gens de qui « il obtienne ce qu'il veut, de qui il soit caressé et « loué, il ne refuse pas une servitude qui sera hono- « rable, si pourtant il peut y avoir quelque chose d'ho- « norable dans le comble de la misère et de l'oppro- « bre ! Quoique Octave appelle Cicéron son père, qu'il « le consulte sur tout, qu'il le loue, qu'il lui fasse des « remercîments, bientôt ces beaux discours seront dé- « mentis par les effets : car qu'y a-t-il de plus éloigné « du sens commun que de regarder comme son père « celui que l'on ne reconnaît pas même pour homme « libre ? Cependant notre ami est assez bon pour envi- « sager comme l'objet de ses vœux, comme le terme de « toute sa politique, l'amitié et la faveur d'Octave. Ah ! « je ne fais plus aucun cas de toutes ces belles con- « naissances dont je sais que Cicéron a l'esprit si orné. « De quoi lui sert tout ce qu'il a écrit avec tant d'élo- « quence pour la liberté de la patrie, sur la gloire de « la vertu, sur la mort, sur l'exil, sur la pauvreté ? « Combien Philippus, quoique peu lettré, paraît-il « mieux posséder que lui toutes ces grandes maximes ! « il fait moins pour son beau-fils que Cicéron pour un « étranger. Qu'il cesse donc d'aigrir encore nos dou- « leurs par les louanges qu'il se donne. Que nous im-

tavius propitius. Ego jam iis artibus nihil tribuo, quibus scio Ciceronem instructissimum esse. Quid enim illi prosunt quæ pro libertate patriæ, quæ de dignitate, quæ de morte, exilio, paupertate, scripsit copiosissimè ? Quantò autem magis illa callere videtur Philippus, qui privigno minùs tribuerit, quàm Cicero alieno tribuat ? Desinat igitur gloriando etiam insectari dolores nostros. Quid enim nostrâ, victum esse Antonium, si victus est ut alii vacaret quod ille obtinuit ? tametsi tuæ literæ dubia etiam nunc significant. »

« porte en effet qu'Antoine ait été vaincu, s'il ne l'a « été qu'afin que la place qu'il occupait fût remplie par « un autre? Encore votre lettre me fait-elle comprendre « que la victoire n'est pas entière ni bien assurée.

« J'y consens donc : que Cicéron vive[1], puisqu'il peut « s'y résoudre, suppliant et dépendant, s'il n'a pas « honte de déshonorer son âge, les charges dont il a « été décoré, sa gloire passée. Pour moi, je ferai éter-« nellement la guerre, je ne dis pas aux personnes, « mais à la chose même, à la tyrannie, aux comman-« dements qui s'écartent de l'ordre commun, à la do-« mination, à la puissance qui prétendra s'élever au-« dessus des lois ; et il n'est point de servitude si douce « et si avantageuse, dont l'ordre puisse me séduire ou « me faire abandonner ma résolution. En vain m'écri-« vez-vous qu'Antoine est un honnête homme, je ne « l'ai jamais cru : mais nos ancêtres n'ont point voulu « que dans la république on souffrît son propre père « pour maître et pour tyran. »

Brutus, après une tirade si énergique qu'il savait bien affliger Atticus, lui en fait quelque excuse, mais pourtant sans se rétracter. Au contraire, il insiste avec une nouvelle force sur le fond même de la chose. « Persuadez-vous[2], lui dit-il, que je n'ai rien diminué

[1] « Vivat herculè Cicero, qui potest, supplex et obnoxius, si neque ætatis, neque honorum, neque rerum gestarum pudet. Ego certè quin cum ipsa re bellum geram, hoc est, cum regno, et imperiis extraordinariis, et dominatione, et potentiâ quæ supra leges se esse velit, nulla erit tam bona conditio serviendi quâ deterrear : quamvis sit vir bonus, ut scribis, Antonius, quod ego nunquam existimavi. Sed dominum, ne parentem quidem majores nostri voluerunt esse. »

[2] « Persuade tibi de voluntate propria mea nihil remissum esse, de judicio largiter. Neque enim impetrari potest, quin quale quidque videatur ei, talem quisque de illo opinionem habeat. » (BRUT. *Attico*.)

« de mon affection pour Cicéron, mais beaucoup de « mon estime; car il n'est pas possible que tels que « nous paraissent les objets, tels ne soient aussi nos « jugements. »

Il faut convenir que ces deux lettres de Brutus sont d'une hauteur et d'une rigidité auxquelles bien peu de gens sont capables d'atteindre. Mais, si la liberté de Rome pouvait être sauvée, ce n'était que par un chef de ce caractère. La conduite de Cicéron, surtout dans les derniers temps, ne peut pas soutenir la comparaison avec celle de Brutus. Elle est molle, elle est timide, elle est inconséquente; et je m'étonne comment on peut entreprendre de disculper ses complaisances pour Octavien, lorsqu'on voit quel prix il en a reçu. Que pouvait-il lui arriver de pis qu'une mort cruelle? et combien cette mort lui aurait-elle été plus glorieuse, s'il eût montré contre Octavien la même vigueur avec laquelle il avait abattu la puissance tyrannique d'Antoine!

Fondation de la ville de Lyon. Dio.

En finissant ce livre, je ne dois pas omettre l'origine de l'une des principales villes de France. Lyon reconnaît pour son fondateur Munatius Plancus, qui, pendant qu'il tergiversait, attendant à se déclarer pour le parti qui demeurerait le plus fort, établit une colonie au confluent de la Saône et du Rhône. Les habitants de cette nouvelle ville venaient de Vienne, autrefois capitale des Allobroges, et depuis colonie romaine. Pendant les dissensions et les guerres entre les généraux romains, les naturels du pays avaient profité de l'occasion pour chasser de leur ancienne capitale ces nouveaux venus, qui les tenaient sous le joug. Ceux-ci se retirèrent au lieu où Plancus, par ordre du sénat,

bâtit la ville de Lyon. Vienne retourna bientôt après sous la domination romaine; mais elle ne vit qu'avec un œil de jalousie les rapides accroissements de la nouvelle colonie, qui, par l'avantage de sa situation, devint en peu de temps très-florissante; et de là naquit entre ces deux villes une rivalité qui a duré plusieurs siècles.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

SECOND triumvirat. Proscription. Ruine du parti républicain à Philippes. Mort de Cassius et de Brutus. Ans de Rome 709, 710.

§ I. *Octavien fait condamner juridiquement ceux qui avaient tué César. Sex. Pompée et Cn. Domitius, qui n'avaient point eu de part à l'action, sont compris dans la condamnation. Octavien fait périr Q. Gallius, préteur de la ville. Il fait révoquer par le sénat les décrets rendus contre Antoine et Lépidus. Désastre et mort de Décimus. Octavien, Antoine et Lépidus se réunissent. Leur entrevue dans une île du Réno. Ils contestent sur ceux qu'ils doivent proscrire. Échange de la tête de Cicéron contre celles de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépidus. Projet du triumvirat. Mariage arrêté entre Octavien et la belle-fille d'Antoine. Prélude des massacres. Effroi dans Rome. Mort du consul Pédius. Entrée des trois généraux dans Rome. Loi pour établir le triumvirat. Édit de proscription. La proscription des triumvirs plus nombreuse que celle de Sylla. Plusieurs proscrits pour leurs richesses. Affectation dans le choix des noms placés à la tête du tableau de la proscription. Octavien autant et plus cruel que ses collè-*

gues. Mort de Cicéron. Invectives des écrivains en tout genre contre Antoine au sujet de cette mort: pourquoi Octavien a été épargné. Portrait de Cicéron. Mot de Brutus sur sa mort. C. Antonius tué par représailles. Mort des deux Quintus Cicérons, père et fils. L. César sauvé par sa sœur, mère d'Antoine. Lépidus consent à l'évasion de son frère Paulus. Mort du beau-père de Pollion, du frère de Plancus et de Toranius, tuteur d'Octavien. Verrès proscrit. Exemple de la piété d'Énée renouvelé par le fils d'Opius. Varron mis en sûreté par Calénus. Atticus rayé du catalogue des proscrits. Éloge de sa prudence et de son humanité. Messala effacé du nombre des proscrits. Traits singuliers sur quelques proscrits. Fulvie fait un personnage dans la proscription. La haine tombe particulièrement sur Antoine. Triomphe odieux de Lépidus et de Plancus. Asyles ouverts aux proscrits hors de l'Italie, surtout chez Sex. Pompée. Exactions des triumvirs. Taxe imposée par eux sur les dames. Discours d'Hortensia à ce sujet. Ventidius est fait consul. Sa fortune surprenante. Couronnes civiques décernées aux triumvirs. Les triumvirs jurent et font jurer l'observation des actes de César. Ils désignent les magistrats pour plusieurs années.

An. R. 709. Av. J. C. 43. Octavien fait condamner juridiquement

Octavien, devenu consul par les voies que j'ai marquées, et ayant ainsi réuni à la force des armes le titre de la puissance publique, commença à exécuter le dessein qu'il avait toujours eu dans le cœur, quoiqu'il l'eût

caché long-temps, et entreprit de venger la mort de César. Il profita de l'autorité consulaire pour agir dans cette affaire juridiquement. Il fit absoudre par le peuple Dolabella, que le sénat avait déclaré ennemi public à cause du meurtre de Trébonius; et tout de suite il établit, en vertu d'une loi qui fut proposée par son collègue Q. Pédius, et munie des suffrages du peuple, une cour de justice ou commission extraordinaire pour informer de l'assassinat commis en la personne de César, et procéder au jugement et à la condamnation des assassins et de leurs complices.

ceux qui avaient tué César.
Appian. Civ. l. 3.
Dio, l. 46.

Ils furent cités dans les formes : un huissier les appela tous à haute voix par leur nom pour comparaître au pied du tribunal. Tous étaient absents; ceux d'entre eux qui se trouvèrent dans Rome à l'approche d'Octavien avaient eu grand soin de prévenir l'orage par une prompte fuite. Ainsi, personne ne répondit à la citation. On rapporte qu'au nom de Brutus, cité par l'huissier, toute la multitude, qui remplissait la place, versa des larmes, et que les citoyens les plus distingués baissèrent les yeux et la tête de honte et de douleur. L'affaire n'en fut pas poussée avec moins de vivacité. Il y avait de grandes récompenses promises aux accusateurs. L. Cornificius accusa Brutus; et Agrippa, de tout temps attaché à Octavien, se chargea de cette odieuse fonction contre Cassius. Il sied bien au caractère bas et flatteur de l'historien Velleïus de se vanter, comme il a fait, de ce que Capiton, son oncle, se joignit en second à Agrippa. Tous furent condamnés par contumace à la plus grande peine qu'imposassent les lois romaines, c'est-à-dire à l'exil et à la confiscation des biens. Un seul des juges osa absoudre Brutus,

Plut. in Bruto.
Vell. II, 69.

sans craindre la présence du jeune consul, qui voulut assister en personne au jugement, pour être témoin de la manière dont chacun opinerait. Ce juge si intrépide se nommait Sicilius Coronas, et était sénateur. Octavien, persistant toujours dans la même affectation de clémence dont il se parait alors, ne sembla pas savoir mauvais gré à Sicilius de sa hardiesse; mais bientôt après il le proscrivit.

Parmi les accusés était Casca, actuellement tribun du peuple. Comme sa charge rendait sa personne sacrée, et le mettait à l'abri de la poursuite des lois, Octavien l'en fit dépouiller par les suffrages des tribus sur la proposition de Titius, l'un des collègues de Casca, qui voulut bien prêter son ministère à l'avilissement d'une magistrature dont il était lui-même revêtu.

Sex. Pompée et Cn. Domitius, qui n'avaient point eu de part à l'action, sont compris dans la condamnation.

Ce n'était pas sans dessein que, dans la loi de Pédius, aux meurtriers de César on avait ajouté leurs complices. Cette addition vague donnait la facilité à Octavien d'envelopper dans une même condamnation, avec les vrais auteurs de la mort de son grand-oncle, ceux qui n'avaient d'autre crime que de lui être suspects ou redoutables. Il y en eut sans doute plusieurs; mais dans ce qui nous reste de monuments historiques, je n'en trouve spécifiés que deux.

Le premier est Sex. Pompée, qui, bien loin d'avoir eu part à la conspiration, vraisemblablement n'en avait pas même entendu parler avant qu'elle s'exécutât, étant alors au fond de l'Espagne; mais c'était le dernier rejeton d'une maison ennemie qu'Octavien cherchait à sacrifier à sa sûreté.

Je compte pour le second Cn. Domitius Ahénobar-

bus, fils de ce L. Domitius qui, ayant toujours montré une haine irréconciliable contre César, fut tué lorsqu'il fuyait après la bataille de Pharsale. Antoine, dans Appien, assure positivement que Cn. Domitius n'avait point trempé dans le meurtre du dictateur; et le témoignage de Suétone y est conforme. Ce qui rend néanmoins la chose douteuse, c'est que Cicéron, dans sa seconde Philippique, le range parmi les conspirateurs. Peut-être fut-il du nombre de ceux qui eurent la vanité, immédiatement après la mort de César, de se joindre à Brutus et à Cassius dans le Capitole, pour partager la gloire d'une action dont ils n'avaient point couru les risques. En ce cas, on sera peu étonné que Cicéron, parlant avec éloge de la conspiration, ait cru devoir en faire honneur à Domitius, qui le souhaitait; et, d'un autre côté, depuis que cette même conspiration fut devenue un crime punissable des derniers supplices, il est encore plus aisé de concevoir que Domitius s'en soit purgé avec soin, et qu'il ait publié hautement, selon la vérité, qu'il en était innocent. Ce qui est certain, c'est qu'il en fut cru, et que, du consentement d'Octavien, il parvint au consulat; et son fils s'allia même avec la maison des Césars, et devint l'aïeul de l'empereur Néron.

Appian. Civ. l. v, p. 707.

Suet. Ner. c. 3.
Cic. Phil. II, n. 27.

Quoique Octavien ne parût alors occupé que de la pensée de venger son père adoptif, et que d'ailleurs il se couvrît des dehors de la douceur, il décela néanmoins sa cruauté à l'égard de Q. Gallius, actuellement préteur, et qui avait le département de la ville depuis la mort de Cornutus. Suétone rapporte le fait avec des circonstances atroces. Il dit que Gallius, étant venu pour saluer le consul, et portant des tablettes sous sa

Octavien fait périr Q. Gallius, préteur de la ville. Suet. Aug. c. 27.

robe, fut soupçonné de cacher un poignard; et que sur cela seul Octavien, sans faire aucun examen, de peur d'y trouver la justification de Gallius, le fit enlever, lui fit donner la question comme à un esclave, et enfin ordonna qu'on le mît à mort, après lui avoir arraché de sa main les deux yeux. J'avoue que j'ai peine à ajouter foi à une barbarie si brutale de la part d'Octavien. Il racontait lui-même, dans les mémoires qu'il avait composés de sa vie, que Gallius, lui ayant demandé une conférence, voulut l'assassiner; qu'en conséquence il fut mis en prison, d'où ayant été relâché sous la condition de sortir de la ville, il périt, ou par un naufrage, ou par les mains des voleurs de grands chemins. Ce récit me semble beaucoup plus vraisemblable, si ce n'est qu'il est aisé de croire qu'Octavien déguise sous l'aventure d'un naufrage, ou d'une attaque de la part de voleurs, un ordre donné par lui d'assassiner Gallius lorsqu'il serait hors de Rome.

Il fait révoquer par le sénat les décrets rendus contre Antoine et Lépidus.

C'était peu que d'avoir fait prononcer une condamnation contre ceux qui avaient tué César. Pour exécuter ce jugement, il fallait vaincre vingt légions que Brutus et Cassius avaient à leurs ordres. Octavien n'était pas seul assez fort pour une telle entreprise. Il résolut donc de mettre la dernière main au traité de réconciliation et de ligue qui se négociait depuis quelque temps entre lui, Antoine et Lépidus. Il était chargé par le sénat de leur faire la guerre; et comme il feignait de prendre encore les ordres de cette compagnie qu'il avait écrasée, il partit avec son armée dans le dessein, disait-il, d'aller remplir sa commission. Mais en son absence, Pédius, son collègue, proposa au sénat de révoquer les décrets par lesquels Antoine

et Lépidus avaient été déclarés ennemis de la patrie. Les sénateurs asservis n'osèrent pas rejeter la proposition; mais ils voulurent forcer Octavien de s'expliquer, quoiqu'il eût déja suffisamment manifesté ses intentions, et ils remirent à prendre leur parti jusqu'à ce qu'il leur eût fait savoir ce qu'il pensait. Il répondit avec sa dissimulation accoutumée qu'il n'était pas maître de se déterminer sur cette affaire à son choix, et que ses soldats le contraignaient à incliner vers la clémence. Ainsi le sénat rétablit Antoine et Lépidus dans tous leurs droits et dignités, et Octavien écrivit à Antoine qu'il allait se joindre à lui contre Décimus.

Désastre et mort de Décimus.

Il ne fut pas difficile de détruire cet unique chef du parti républicain dans l'Occident. En un instant tout se tourna contre lui. Pollion, arrivé d'Espagne avec deux légions, s'unit à Antoine. Plancus, qui, depuis la levée du siége de Modène, avait témoigné beaucoup de zèle pour la cause de la liberté et pour Décimus, non-seulement abandonna son infortuné collègue, mais entreprit même de le trahir; et n'ayant pu y réussir, au moins il se donna à Antoine avec ses quatre légions.

Cic. ad Fam. x, 24.

Décimus avait une armée considérable, dix légions; mais la force ne répondait pas au nombre : c'étaient presque toutes nouvelles levées. Ne pouvant donc se soutenir contre tant et de si puissants ennemis, il quitta la Gaule, passa les Alpes, et résolut de gagner l'Illyrie pour aller joindre M. Brutus en Macédoine. Octavien lui ferma les passages. Décimus, dans une telle extrémité, voulut tenter de prendre la route de la Germanie, et de pénétrer jusqu'à Brutus à travers les nations barbares qui occupaient alors tout ce vaste

pays. Mais ses soldats refusèrent de le suivre dans une résolution si désespérée : ils le quittèrent tous, et se rangèrent, les uns sous les enseignes d'Antoine, les autres sous celles d'Octavien. Il ne lui resta que trois cents cavaliers gaulois qui formaient sa garde, et qui bientôt se dissipèrent chacun de leur côté; de sorte qu'il se vit réduit à fuir, lui dixième. Après avoir erré en différents endroits, enfin dans le pays des Séquanais il fut arrêté par des voleurs, qui, sur la prière qu'il leur en fit, le menèrent au prince ou chef de la contrée, nommé Camélus ou Capénus, que Décimus regardait comme un ami. Ce Gaulois le reçut gracieusement et avec toutes les démonstrations extérieures de respect; mais il fit avertir sous main Antoine, qui envoya un officier nommé Furius, accompagné de quelques cavaliers, avec ordre de lui apporter la tête du fugitif.

Val. Max. IV, 7. S'il eût été possible que le malheureux Décimus échappât, la générosité d'un ami l'aurait sauvé. A l'approche de ceux qui venaient le tuer, il s'enfonça dans une obscure retraite; et les cavaliers d'Antoine l'y ayant poursuivi, Ser. Térentius, à la faveur de l'obscurité, se présenta comme étant Décimus, et fut près d'être tué pour lui. Mais Furius connaissait sa victime,

Id. IX, 13. Sen. ep. 82. et il prévint l'erreur. Décimus fut donc tiré de son asyle tout tremblant; et il montra dans ces derniers moments une timidité et un amour pour la vie qui paraissaient lui troubler la raison; car il retirait sa tête de dessous l'épée [1]. Et comme on lui ordonnait de se

[1] « Non solùm cervicem gladio subtraxit, verùm etiam constantiùs eam præbere admonitus, ipsis his verbis juravit : *Ita vivam, dabo.* » (VAL. MAX. IX, 13.)

tenir ferme : « Oui, dit-il, je le ferai, ou que je meure. » Parole extravagante dans la circonstance où il se trouvait. Sa tête fut portée à Antoine, qui voulut le reconnaître, et ensuite lui fit rendre les derniers honneurs. Décimus périt le second de ceux qui avaient attenté à la vie de César. Peu de temps après, Minucius Basilus, aussi du nombre des conspirateurs, fut assassiné par ses esclaves, qui ne pouvaient souffrir sa cruauté.

Octavien, Antoine et Lépidus se réunissent.

Tout ce qu'il y avait de forces romaines sur pied en Italie, en Gaule, en Espagne, était au pouvoir ou d'Octavien, ou d'Antoine et de Lépidus ; et il ne leur restait plus d'ennemi armé dans toutes ces contrées, sinon autant qu'ils l'étaient eux-mêmes les uns des autres ; car chacun d'eux n'ayant pour objet que sa puissance particulière, ils se regardaient tous trois avec des yeux de jalousie, et le dessein de se supplanter et de se détruire mutuellement vivait dans leur cœur. Mais ils avaient du côté de l'Orient des ennemis communs, dont la crainte suspendit l'effet de leurs défiances et de leurs animosités réciproques. Il fallait, avant que de tourner leurs armes les uns contre les autres, exterminer Brutus et Cassius.

Plut. in Anton.

Antoine, qui avait passé les Alpes en fugitif, les repassa à la tête de dix-sept légions, en y comprenant les troupes de Lépidus ; et il laissait encore six légions dans les Gaules sous le commandement d'un homme très-méprisable, L. Varius, son compagnon de table, à qui le penchant qu'il avait à l'ivrognerie avait fait donner le surnom burlesque de *Cotyla*, comme qui dirait *chopine*. Lépidus et Antoine réunis s'avancèrent avec leur armée formidable jusqu'auprès de Bologne,

où de son côté Octavien se rendit, ayant un nombre presque égal de troupes. Les trois chefs étaient résolus de se rapprocher, et de se liguer ensemble, par le motif que je viens d'exposer. Il ne s'agissait que des conditions, et ils en traitèrent par eux-mêmes dans une entrevue, sans médiateurs et sans ministres. Voici de quelle manière la chose se passa.

Leur entrevue dans une île du Réno. Appian. Civ. l. 4.

A peu de distance de Bologne coule une petite rivière au milieu de laquelle était une île, qui fut jugée propre pour y tenir les conférences. Il paraît que cette rivière est celle que l'on nomme *le Réno*. Pour prévenir les défiances, qui étaient grandes et bien fondées, on prit toutes les précautions imaginables. On dressa deux ponts, dont l'un joignit l'île à la rive droite du Réno, et l'autre à la gauche. Octavien et Antoine amenèrent chacun cinq légions à une distance qui avait été déterminée, et qui était égale de part et d'autre. De là ils s'avancèrent chacun jusqu'aux ponts, accompagnés seulement chacun de trois cents hommes; et ils s'y arrrêtèrent. Lépidus, qui n'avait point eu de démêlé personnel contre l'un ni contre l'autre, entra seul dans l'île, et en fit la visite pour s'assurer qu'il n'y avait point d'embûches à craindre. Alors il donna le signal à Octavien et à Antoine, qui partirent dans le même moment pour venir à lui, et qui, en s'abordant, poussèrent la précaution contre les surprises jusqu'à se tâter et se fouiller réciproquement, de peur des armes qui auraient pu être cachées sous les habits. Trois siéges avaient été posés au milieu de l'île. Ils s'y assirent tous trois, Octavien au milieu, comme consul.

Ils contestent sur ceux qu'ils doi-

La plus grande difficulté qui les arrêta pendant les trois jours que durèrent les conférences roulait sur le

choix de ceux qui devaient être sacrifiés à leur vengeance. Comme Antoine et Octavien s'étaient fait la guerre avec beaucoup d'animosité, plusieurs des amis de l'un se trouvaient nécessairement ennemis de l'autre; et chacun voulant satisfaire son ressentiment, trouvait un obstacle dans la protection que l'autre accordait à ceux qui l'avaient servi. Surtout ils contestèrent long-temps et vivement au sujet de Cicéron. Antoine déclarait qu'il ne pouvait y avoir ni réconciliation ni paix, si on ne lui abandonnait un homme qui lui avait fait tant de mal; et Lépidus était de son avis. Octavien résista pendant les deux premiers jours: le troisième, il se rendit; et, par un horrible échange pour la tête de Cicéron, Antoine lui livra celle de L. César, son oncle, et Lépidus celle de son frère Paulus. C'est ainsi [1], dit Plutarque, que l'emportement et la rage leur avaient fait oublier tout sentiment d'humanité; ou plutôt ils faisaient voir par leur exemple qu'il n'y a point de bête plus féroce que l'homme, lorsqu'à la passion il réunit la puissance. Je ne crois pas [2], dit ailleurs le même historien, qu'il se soit jamais rien fait de plus atroce ni de plus barbare que l'échange dont je parle: car, trafiquant ensemble meurtre contre meurtre, ils devenaient les bourreaux autant de ceux qu'ils livraient que de ceux qui leur étaient abandonnés; et l'injustice était plus grande par rapport à leurs amis qu'ils con-

vent proscrire.

Échange de la tête de Cicéron contre celle de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépidus.

Plut. in Cic. et Ant.

[1] Οὕτως ἐξέπεσον ὑπὸ θυμοῦ καὶ λύσσης τῶν ἀνθρωπίνων λογισμῶν· μᾶλλον δ' ἀπέδειξαν, ὡς οὐδὲν ἀνθρώπου θηρίον ἐςὶν ἀγριώτερον, ἐξουσίαν πάθει προσλαβόντος. (Plut. in *Cic.*)

[2] Οὐδὲν ὠμότερον οὐδ' ἀγριώτερον τῆς διαμείψεως ταύτης δοκῶ γενέσθαι· φόνων γὰρ ἀντικαταλλασσόμενοι φόνους, ὁμοίως μὲν οἷς ἐλάμβανον ἀνῄρουν οὓς ἐδίδοσαν· ἀδικώτεροι δὲ περὶ τοὺς φίλους ἦσαν οὓς ἀπεκτίννυσαν μηδὲ μισοῦντες. (Plut. in *Anton.*)

damnaient à la mort, même sans les haïr. Au reste, on peut croire qu'Antoine et Lépidus ne se firent pas une grande violence pour sacrifier, l'un son oncle, l'autre son frère. Ils ne pouvaient que leur savoir très-mauvais gré de leur zèle constant pour le gouvernement républicain; et déclarés en dernier lieu ennemis publics par leurs suffrages, ils comptaient, en les proscrivant, user du droit de représailles.

Appian. Dio.

Projet du triumvirat.

Sur les autres points les trois tyrans s'accordèrent assez aisément. Il fut réglé qu'Octavien abdiquerait le consulat, et qu'il le céderait à Ventidius pour le reste de l'année : qu'ils s'établiraient souverains magistrats pour cinq ans, sous le titre de *triumvirs réformateurs de la république*, avec la puissance consulaire : qu'ils désigneraient sur-le-champ les magistrats annuels pour les cinq ans que devait durer leur triumvirat, et cela sans avoir besoin du consentement ni du sénat ni du peuple. Ils partagèrent entre eux, comme leur patrimoine, toute la partie de l'empire dont ils étaient maîtres ou se flattaient de l'être. Le lot de Lépidus comprenait l'Espagne et la Gaule narbonnaise. Antoine prit pour lui la Gaule conquise par César et la Gaule cisalpine. Octavien eut l'Afrique avec la Sicile et la Sardaigne : département dont il lui était plus aisé de s'attribuer le titre que la jouissance réelle; car Cornificius tenait actuellement l'Afrique proprement dite au nom du sénat, et bientôt nous verrons Sex. Pompée s'emparer des îles de Sicile et de Sardaigne. Mais il fallait bien qu'Octavien se contentât de ce partage; vu que ses deux associés avaient sur les provinces qu'ils s'appropriaient des prétentions plus anciennes que l'accord passé avec lui. L'Italie n'entrait point dans cette

distribution, comme étant le centre de l'empire et la patrie commune, dont ils se disaient les défenseurs, et non les maîtres. Pour ce qui est des provinces d'outre-mer, elles obéissaient à Brutus et à Cassius. La guerre fut résolue contre eux. Il fut dit qu'Antoine et Octavien s'en chargeraient, et passeraient la mer pour cet effet à la tête chacun de vingt légions; et que Lépidus, avec trois légions, demeurerait dans Rome pour tenir l'Italie dans le devoir, réunissant à la dignité et à la puissance de triumvir celle de consul, à la place de D. Brutus, qui venait d'être tué. Enfin, ils déterminèrent les récompenses qu'ils donneraient à leurs soldats, et qui furent aussi tyranniques que tout le reste de leurs arrangements; car ils convinrent de les établir en colonies dans dix-huit villes d'Italie, dont les maisons et les terres leur seraient attribuées. Et ces villes, si cruellement traitées, étaient précisément les plus grandes et les plus belles de l'Italie, telles que Capoue, Rhége, Venouse, Bénévent, Rimini, et Crémone, qui entraîna Mantoue [1] dans la même disgrace, à cause du malheureux voisinage.

Les trois chefs s'engagèrent par serment à l'exécution de tant de crimes qu'ils venaient de projeter : ensuite de quoi ils firent part à leurs armées de ce qui avait été conclu entre eux. Octavien, à qui tous les honneurs étaient toujours déférés, parce qu'il était consul, lut aux troupes assemblées tous les articles du traité, à l'exception de celui qui regardait les têtes illustres qu'ils prétendaient abattre. Les soldats célébrèrent par des cris de joie la réconciliation de leurs

[1] Mantua, væ! miseræ nimiùm vicina Cremonæ.
(VIRG. *Eclog.* IX, v. 28.)

généraux ; ceux des différentes armées se saluèrent comme amis. Et pour sceller par une alliance domestique cette paix qui leur faisait tant de plaisir, ils proposèrent le mariage d'Octavien avec Clodia, belle-fille d'Antoine, c'est-à-dire fille de Fulvie sa femme et de Clodius l'ennemi de Cicéron. Cette jeune personne était à peine nubile, et Octavien avait déja pris des engagements avec la fille de Servilius Isauricus. Il ne laissa pas de consentir à la proposition qu'on lui faisait, se reposant sur les événements pour se débarrasser de ce lien, si dans la suite il ne lui convenait pas.

Mariage arrêté entre Octavien et la belle-fille d'Antoine.

Suet. Aug. c. 62.

Prélude des massacres. Effroi dans Rome. Mort du consul Pédius.

Les trois généraux ligués avaient tant d'empressement de répandre le sang, que, pour commencer les meurtres, ils n'attendirent pas qu'ils fussent arrivés à Rome. Ils se firent précéder d'un nombre de soldats qui avaient ordre de tuer douze, d'autres disent dix-sept de leurs principaux ennemis, à la tête desquels était Cicéron. Quatre furent surpris et massacrés sur-le-champ. Les autres se cachèrent ou s'enfuirent. Et comme les assassins se répandirent pour les chercher dans toute la ville, courant les rues, visitant les maisons, la terreur et la consternation furent extrêmes parmi tous les illustres citoyens. On ne savait ni le nombre ni les noms des malheureuses victimes destinées à la mort. Ainsi chacun croyait être en danger, et le désespoir en portait plusieurs à vouloir brûler leurs propres maisons, ou mettre le feu aux édifices publics, pour ne pas mourir sans vengeance. Le consul Pédius, qui était resté dans Rome, se donna des mouvements infinis pour apaiser le trouble, pour calmer les esprits, pour engager ceux qui craignaient à attendre jusqu'au lendemain; et, dès que le jour fut

venu, il fit afficher dans la place les noms de ceux qui étaient condamnés à périr. Il assura, sous la foi publique, qu'aucun autre n'avait rien à appréhender. Il agissait sincèrement; car il n'était pas instruit du secret de ses maîtres. La fatigue qu'il prit dans cette nuit d'effroi et d'horreur fut si violente, qu'il y succomba, et mourut le jour suivant.

Ce n'étaient là que les préludes des maux qui menaçaient Rome. Bientôt les auteurs des misères publiques arrivèrent, et firent leur entrée en trois jours différents, Octavien le premier, Lépidus ensuite, et enfin Antoine, amenant avec eux chacun leur cohorte prétorienne ou garde, et une légion. Ainsi la ville se trouva toute remplie de gens de guerre, que l'on eut soin de distribuer dans tous les postes importants. Alors P. Titius, tribun du peuple, proposa la loi fatale, qui établissait trois souverains magistrats réformateurs de la république avec la puissance consulaire pour cinq ans, savoir Marc-Antoine, Lépidus et Octavien, qui entreraient en possession de cette charge le ving-sept novembre suivant, et qui l'exerceraient jusqu'au dernier décembre de la sixième année, à compter de celle où l'on était.

Entrée des trois généraux dans Rome.

Loi pour établir le triumvirat.

Tab. vetus apud Pigh.

On peut bien juger que les suffrages du peuple furent favorables à la loi proposée. Il se fit même des réjouissances publiques à ce sujet, comme pour un heureux événement; et les citoyens reprirent l'habit de paix aux approches d'une proscription plus cruelle que la guerre. Les triumvirs ne tardèrent pas à en publier l'édit, qui nous a été conservé par Appien : et je crois que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de lui transcrire ici un acte unique en son genre, et d'ail-

leurs dressé par une main habile, qui a été attentive, quoique inutilement, à déguiser la noirceur de la chose par les couleurs les plus spécieuses qu'il fût possible d'employer.

Édit de proscription.

Après les noms et les qualités des triumvirs suivait la teneur de l'ordonnance en ces termes : « Si les mé-« chants, par une conduite pleine de perfidie, n'étaient « humbles et suppliants lorsqu'ils ont besoin de clé-« mence, et, après qu'ils l'ont obtenue, ennemis de « leurs bienfaiteurs, et capables d'attenter à leur vie, « nous n'aurions pas vu devenir les assassins de César « ceux qu'il avait sauvés par miséricorde après les avoir « vaincus par l'épée, qu'il avait admis au rang de ses « amis, qu'il avait comblés de toutes sortes de libéra-« lités, de charges et d'honneurs; et nous-mêmes, nous « ne serions pas dans la nécessité de prendre un parti « sévère contre ceux qui nous ont outragés et déclarés « ennemis publics. Mais, ayant appris, et par notre « propre expérience, et par le traitement qu'a reçu « César, qu'il est un degré de méchanceté que nulle « douceur ne peut vaincre, nous aimons mieux pré-« venir nos ennemis que d'attendre les maux qu'ils nous « préparent. Notre vengeance ne paraîtra donc ni in-« juste, ni cruelle, ni excessive, à quiconque considé-« rera ce que nous avons souffert, et surtout ce qu'a « souffert César. Il était dictateur et grand pontife; il « avait subjugué les nations les plus redoutables à cet « empire : le premier des mortels il avait tenté la na-« vigation du grand Océan, et découvert aux Romains « des terres jusqu'à lui inconnues. Et ce grand homme « a été assassiné en plein sénat, dans un lieu sacré, à la « vue des dieux mêmes. On s'est fait une joie barbare

« de lui porter jusqu'à vingt-trois coups de poignard. « Et ceux qui ont commis cet attentat sont des hom- « mes qu'il avait vaincus par les armes, qui lui étaient « redevables de la vie, et dont quelques-uns étaient « écrits sur son testament au nombre de ses héritiers. « Les autres, au lieu de punir un crime si horrible, « ont revêtu les assassins de commandements et de « gouvernements de provinces, dont ceux-ci ont si bien « su profiter, qu'ils ont enlevé les deniers publics, et « qu'avec cet argent ils lèvent des troupes contre nous, « et en demandent à des nations de tout temps enne- « mies de cet empire : ils brûlent ou renversent jus- « qu'aux fondements les villes alliées du nom romain « qu'ils ne peuvent attirer à leur parti; ils intimident « les autres, et se disposent à en employer les forces « contre la patrie et contre nous.

« Nous avons déja puni quelques-uns de ces crimi- « nels, et vous en allez voir bientôt plusieurs autres « subir sous vos yeux la juste peine qu'ils ont méritée. « Tout l'Occident nous est soumis, la Gaule, l'Espagne, « l'Italie. Une seule chose nous reste à faire qui n'est « pas sans difficulté : c'est de passer la mer pour ache- « ver notre vengeance sur ceux des meurtriers qui ont « envahi les provinces de l'Orient.

« Pendant que nous sommes près d'entreprendre pour « vous une guerre qui nous éloigne de Rome, il ne se- « rait convenable ni à nos intérêts, ni aux vôtres, de « laisser derrière nous les ennemis que nous avons ici « en état de se prévaloir de notre absence, et d'épier « les événements incertains de la guerre. Il serait aussi « dangereux pour nous, dans des circonstances ur- « gentes, de perdre le temps par des lenteurs. C'est

« pourquoi nous sommes résolus de nous délivrer de « tous à la fois, et de leur rendre sur-le-champ le mal « qu'ils ont voulu nous faire en nous déclarant ennemis « de la patrie nous et nos armées. Ces hommes injustes « et violents condamnaient ainsi à périr avec nous une « multitude infinie de citoyens. Nous serons plus mo- « dérés. Nul ordre, nulle compagnie, nulle multitude « ne sera l'objet de notre vengeance. Le choix même « que nous ferons ne comprendra pas tous ceux qui ont « eu quelque différend avec nous, ou qui ont voulu « nous faire quelque tort : les richesses, l'éclat, les di- « gnités ne seront point des crimes ; et quoiqu'il soit « naturel que trois aient un plus grand nombre d'en- « nemis qu'un seul, les châtiments que nous exercerons « n'envelopperont pas autant de personnes qu'en a pro- « scrit avant nous un général qui, comme nous, avait « entrepris dans une dissension civile de réformer la ré- « publique, et que vous avez surnommé *Heureux* à « cause de ses succès. Nous ne punirons que les plus « méchants et les plus coupables. Encore avons-nous « en cela vos intérêts en vue autant que les nôtres ; car, « pendant que les grands de l'état sont en division et « forment des partis différents, c'est une nécessité que « vous, qui vous trouvez placés entre les uns et les au- « tres, vous en souffriez beaucoup. Tels sont nos mo- « tifs ; et de plus nous sommes obligés de procurer « quelque satisfaction à nos armées, qui ont été ou- « tragées et déclarées ennemies de la patrie par ceux « qui avaient formé le projet de nous exterminer tous « également. Nous aurions pu tout en arrivant mettre « la main sur ceux que nous avions condamnés : mais, « par considération pour vous, nous avons mieux aimé

« les proscrire que de les surprendre au moment où ils « ne s'y attendaient pas, afin qu'il ne soit point laissé « au pouvoir des soldats d'étendre, dans leur colère, « les effets de leur vengeance sur ceux qui doivent en « être exempts; mais qu'ayant la liste bien déterminée « par le nombre et par les noms de ceux qu'ils sont « chargés de punir, ils s'abstiennent, suivant nos or- « dres, de faire aux autres aucune violence.

« A ces causes, et pour le bien et l'avantage com- « mun, nous défendons à qui que ce puisse être de re- « cevoir aucun de ceux dont les noms sont écrits sur le « tableau joint à notre présente ordonnance, de les sau- « ver, ou de les aider à s'enfuir. Quiconque leur aura « donné aide ou secours, ou paraîtra s'être entendu avec « eux de quelque façon que ce soit, nous le mettrons « au rang des proscrits, sans recevoir aucune excuse « ni moyen de défense. Ceux qui auront tué les pro- « scrits, en nous apportant leurs têtes, recevront, s'ils « sont de condition libre, cent mille sesterces; s'ils sont « esclaves, quarante mille sesterces, avec la liberté et « le droit de bourgeoisie tel que le possède leur maître. « Les mêmes récompenses sont promises à ceux qui dé- « cèleront quelqu'un des proscrits; et on ne fera point « registre des noms de ceux qui auront reçu ces récom- « penses, afin qu'ils ne puissent jamais être sujets à au- « cune recherche. »

La proscription des triumvirs plus nombreuse que celle de Sylla.

Je ne m'arrêterai pas à faire beaucoup de réflexions sur cet acte sanguinaire, dont la cruauté horrible saute aux yeux, et révolte à l'excès, malgré les frivoles prétextes dont elle tâche de se couvrir.

Je remarquerai seulement, 1° que, selon Dion, c'est à tort que les triumvirs se vantent de demeurer au-

dessous de Sylla pour le nombre des proscrits. Cet historien assure positivement le contraire; et la chose en soi est très-probable, puisqu'ils étaient trois, dont aucun ne valait mieux que l'auteur de la première proscription. Cette différence produisait encore un autre effet bien singulier et bien triste. Au moins, lorsque Sylla donna l'exemple de cette barbarie, ses amis n'avaient rien à craindre; il n'en était pas de même dans l'occasion dont je parle. Comme Antoine et Octavien avaient eu ensemble des querelles atroces, et qu'enfin ils en étaient venus à se faire la guerre, les amis de l'un étaient ennemis de l'autre; en sorte que c'était un titre pour être proscrit que d'avoir été attaché à l'un ou à l'autre de ceux qui proscrivaient. Faibles amis, ennemis dangereux, Antoine et Octavien se sacrifiaient d'autant plus aisément ceux qui leur avaient rendu service que, tous deux songeant dès-lors à s'attaquer et à se détruire un jour, chacun désirait enlever à son collègue, qu'il regardait comme un rival, le plus grand nombre d'appuis et de créatures qu'il était possible; et ils ne craignaient point de se priver eux-mêmes de quelques-uns de leurs soutiens, pourvu qu'ils affaiblissent leur antagoniste. Il en faut dire autant de Lépidus, qui n'avait ni moins d'ambition, ni plus de scrupule que les deux autres, mais seulement moins de talents. On voit par là que le nombre des proscrits par les triumvirs doit avoir été porté très-loin, quoique nous ne puissions pas le déterminer au juste. Sylla n'avait point affecté de mystère sur cet article; il s'était même fait une gloire d'étaler aux yeux de l'univers quatre mille sept cents citoyens de tout ordre et de toute condition qu'il avait fait périr. Octavien, devenu maî-

tre de l'empire sous le nom d'*Auguste*, eut honte de ses cruautés passées. Il est à croire qu'il tâcha d'en abolir les monuments; et les écrivains n'ont pas osé découvrir ce que le prince voulait cacher. Nous trouvons le nombre des sénateurs évalué à cent trente selon les uns, à trois cents selon les autres. Appien compte deux mille chevaliers. Sur les citoyens d'un ordre inférieur, nous n'avons aucune lumière.

Plut. in Ant. et Appian. Liv. Epit. CXX.

Plusieurs proscrits pour leurs richesses.

Ma seconde remarque aura pour objet la déclaration expresse que font les triumvirs dans leur édit de ne proscrire personne pour ses richesses. Rien au monde n'était plus éloigné de leur pensée. Ils avaient un besoin extrême d'argent, sans quoi ils ne pouvaient tenir tête à Brutus et à Cassius, qui en avaient fait, surtout le dernier, de très-grands amas dans les opulentes contrées de l'Asie et de la Syrie. Ainsi il est encore plus vrai par rapport à la proscription triumvirale, que par rapport à celle de Sylla, que le plus grand de tous les crimes était d'être riche, et d'offrir ainsi à des tyrans avides l'espérance d'un ample butin.

Affectation dans le choix des noms placés à la tête du tableau de la proscription.

Les noms qui paraissaient à la tête du tableau de la proscription annonçaient tout d'un coup toute la fureur des triumvirs, et étaient un signal de terreur qui faisait connaître que personne ne devait espérer qu'aucune considération fût capable de les fléchir. Les premiers proscrits étaient Paulus, frère de Lépidus, et L. César, oncle d'Antoine; ensuite venaient Plotius, frère de Plancus, et L. Quintius, beau-père de Pollion, en même temps que, dans un autre tableau pendant à côté, Plancus et Pollion étaient désignés consuls, l'un pour l'année suivante, l'autre pour la quatrième année d'après celle où nous en sommes. Et, comme si Octavien

eût appréhendé de dégénérer de ces exemples d'inhumanité, outre Cicéron, à qui il avait tant d'obligations, il proscrivit encore T. Toranius, ami de son père, et qui avait été son tuteur à lui-même pendant les années de son enfance.

Octavien autant et plus cruel que ses collègues. Suet. Aug. c. 27.

C'est donc bien inutilement que quelques écrivains ont voulu décharger Octavien d'une partie du blâme, et faire une distinction entre lui et ses collègues. Suétone nous apprend que véritablement il s'opposa d'abord au projet de la proscription; mais que, lorsqu'elle fut une fois résolue, il l'exerça avec plus de rigueur que les deux autres; et qu'au lieu qu'Antoine et Lépidus se laissaient assez aisément attendrir en bien des occasions, lui, il fut presque toujours inexorable. Et, après la proscription finie, Lépidus ayant cru devoir au sénat une sorte d'excuse pour le passé, et faisant espérer pour la suite une conduite de douceur et de clémence, parce qu'il regardait sa vengeance comme satisfaite, Octavien, au contraire, déclara que, s'il avait mis fin à la proscription, c'était sans prétendre se lier les mains, ni se prescrire de loi qui gênât sa liberté.

Dion, et surtout Appien, nous ont laissé beaucoup de détails sur les événements de cette proscription, et sur les aventures des proscrits, qui ne périrent pas tous. Plusieurs se sauvèrent par différentes voies, que la nécessité, appelée à bon droit ingénieuse, leur fit imaginer à eux-mêmes, ou à leurs amis, à leurs proches, à leurs domestiques. Et pour ce qui est de ceux qui ne purent échapper à la cruauté de leurs assassins, répandus partout dans Rome, dans les villes d'Italie et dans les campagnes, il en est dont le triste sort fut accompagné de circonstances tout-à-fait intéressantes.

Pour éviter la longueur, je ne transcrirai point ici tous les faits particuliers que racontent mes originaux; je ne détaillerai que ce qui regarde les plus illustres personnages, et ceux dont les noms sont plus célèbres dans l'histoire. Par rapport au général, je me contenterai d'une observation fournie par Velleïus, et qui est peu honorable à l'humanité : c'est que, communément parlant [1], les proscrits trouvèrent dans leurs femmes, en ces cruelles circonstances, une fidélité parfaite, médiocre dans leurs affranchis et dans leurs esclaves, nulle dans leurs fils; tant l'espérance est une dangereuse séduction pour l'esprit humain, et capable de violer les droits les plus sacrés, dès qu'ils deviennent des retardements et des obstacles!

Mort de Cicéron. Liv. ap. Sen. Suasor. vi. Vell. ii, 66. Plut. in Cic. Appian. Dio.

Entre les victimes de la cruauté des triumvirs, Cicéron, par bien des endroits, tient le premier rang. Il avait été proscrit avec son fils, son frère, son neveu, tous ceux qui lui appartenaient, et qui avaient avec lui quelque liaison d'amitié ou de parenté. Il ne pouvait pas se promettre un autre sort; et il savait bien qu'il ne lui était pas plus permis d'espérer de grace d'Antoine, qu'à Brutus et à Cassius d'en attendre du jeune César [2]. Aussi était-il sorti de Rome à l'approche des triumvirs, et son premier dessein fut de passer la mer avec son frère pour aller en Macédoine dans le camp de Brutus. Ils marchèrent ensemble quelque temps, déplorant mutuellement leur infortune; mais comme leur

[1] « Id notandum est, fuisse in proscriptos uxorum fidem summam, libertorum mediam, servorum aliquam, filiorum nullam. Adeò difficilis est hominibus utcumque conceptæ spei mora! » (Vell. ii, 67.)

[2] « M. T. Cicero sub adventum triumvirorum cesserat Urbe, pro certo habens, id quod erat, non magis Antonio eripi se, quàm Cæsari Brutum et Cassium posse. » (Liv.)

départ avait été fort précipité, et qu'ils manquaient de beaucoup de choses, Quintus retourna sur ses pas pour faire de plus amples provisions, et Cicéron continua sa route vers Gaëte, où, n'ayant point eu de nouvelles de son frère, il s'embarqua. Tantôt les vents contraires [1], tantôt les fatigues de la mer, que son corps épuisé par les agitations de son esprit ne pouvait soutenir, l'obligèrent de relâcher. Enfin il se trouva ennuyé et de fuir et de vivre, et il prit le parti de gagner une maison de campagne qu'il avait dans ces quartiers à un mille de la mer. « Il faut, dit-il, que je meure dans ma « patrie, que j'ai plus d'une fois sauvée. »

Selon Plutarque, la superstition s'en mêla. Une bande de corbeaux vint se poser sur les vergues du bâtiment qui portait Cicéron, et ils se mirent à becqueter les extrémités supérieures des cordages; ce qui ayant paru d'un mauvais augure, Cicéron se fit mettre à terre. Les corbeaux le suivirent; et pendant qu'il était dans une des chambres de sa maison de campagne, couché sur un lit de repos, ils s'attroupèrent de nouveau sur la fenêtre, et l'un d'eux s'avança même jusqu'au lit, et avec son bec il tirait la couverture dont Cicéron s'était enveloppé la tête. On veut du merveilleux partout, et singulièrement dans les morts tragiques des grands hommes. Ces petites circonstances, sans doute mêlées de fabuleux, méritaient peu d'être rapportées par un écrivain aussi judicieux que Plutarque. Je ne voudrais pas non plus qu'il eût attribué à Cicéron la pensée

[1] « Aliquoties in altum provectum quum modò venti adversi retulissent, modò ipse jactationem navis cæco volvente fluctu pati non posset, tædium tandem eum et fugæ et vitæ cepit: regressusque ad superiorem villam, quæ paulò plus mille passibus a mari abest, *Moriar*, inquit, *in patria sæpè servata.* »

folle d'aller à Rome se couler furtivement dans la maison d'Octavien, et là se tuer lui-même auprès des dieux pénates de cet ingrat, pour attirer sur lui le courroux et la vengeance du ciel. La crainte, dit-on, des tourments auxquels il s'exposait l'en empêcha. Pour moi, tout cela me paraît ajusté au théâtre, et je m'en tiens au récit beaucoup plus simple de Tite-Live.

Il paraît que les gens de Cicéron le tirèrent comme par force de sa maison pour tâcher de le mettre en sûreté : ils n'en eurent pas le temps. Lorsqu'il était encore en marche, ceux qui le cherchaient pour le tuer l'atteignirent. Quelques-uns ont dit qu'ils furent mis sur les voies par un affranchi de Quintus Cicéron, nommé *Philologus*, jeune homme qui avait été instruit dans les lettres par celui même qu'il livrait à la mort. Mais le fait n'est pas constant. Les meurtriers avaient à leur tête un tribun militaire nommé *Popillius*, autrefois défendu par Cicéron dans une cause assez douteuse, et qui pour récompense de ce service avait demandé avec empressement la commission de tuer son bienfaiteur. Les esclaves [1] de Cicéron voulaient défendre leur maître ; il leur ordonna d'arrêter la litière, et de souffrir tranquillement ce que la cruauté du sort rendait inévitable. En même temps, regardant fixement les

[1] « Satis constat servos fortiter fideliterque paratos fuisse ad dimicandum : ipsum deponi lecticam, et quietos pati quod sors iniqua cogeret, jussisse. Prominenti ex lecticà, præbentique immotam cervicem, caput præcisum est. Nec satis stolidæ crudelitati militum fuit : manus quoque, scripsisse aliquid in Antonium exprobrantes, præciderunt. Ita relatum caput ad Antonium, jussuque ejus inter duas manus in rostris positum, ubi ille consul, ubi sæpè consularis, ubi eo ipso anno adversùs Antonium, quanta nulla unquam humana vox, cum admiratione eloquentiæ auditus fuerat. Vix attollentes præ lacrymis oculos homines intueri trucidata membra ejus poterant. »

assassins, il tendit la tête hors de la portière, et le centurion Hérennius la lui coupa, pendant que les soldats eux-mêmes, touchés et du malheur et de la constance d'un homme si digne de respect, baissaient les yeux et se voilaient le visage. Ce n'en fut pas assez pour satisfaire la brutale barbarie du centurion; il lui coupa encore les mains, en lui reprochant, même après sa mort, d'avoir écrit contre Antoine. Plutarque assure qu'en cela il exécutait les ordres du cruel triumvir.

Popillius porta la tête et les deux mains de Cicéron à son ennemi, qui ne craignit point de repaître ses yeux d'un si horrible spectable, et qui, après avoir considéré attentivement, et même avec de grands éclats de rire, ces restes affreux et lamentables, ordonna qu'on les plaçât sur la tribune aux harangues, en disant que, quant à lui, la proscription désormais était finie. La tête de Cicéron fut donc exposée entre ses deux mains sur ce lieu même, d'où tant de fois et pendant son consulat, et depuis qu'il était consulaire, et enfin la dernière année de sa vie, dans ses discours contre Antoine, il avait fait admirer une éloquence que jamais aucun homme n'a égalée, ou du moins surpassée. Tous les spectateurs étaient attendris, et ils n'osaient lever leurs yeux mouillés de larmes sur des objets dont la vue les perçait de douleur. Antoine avait prétendu insulter à la mémoire de celui qu'il haïssait [1] et il ne voyait pas qu'il se déshonorait lui-même par cette lâche vengeance, qui prouvait son insolence dans la prospérité et l'indigne abus qu'il faisait de son pou-

[1] Καθάπερ εἰς τὸν νεκρὸν ὑβρίζων, οὐχ αὑτόν ἐνυβρίζοντα τῇ τύχῃ καὶ καταισχύνοντα τὴν ἐξουσίαν ἐπιδεικνύμενος. (Plut. in *Anton.*)

voir. On assure qu'il eut la bassesse de couronner de sa main Popillius, le chef des meurtriers, et qu'il souffrit que cet homme exécrable plaçât sur la tribune aux harangues son propre portrait orné d'une couronne, à côté des restes déplorables de celui qu'il avait tué. Euseb. Chr.

Fulvie, autrefois mariée avec Clodius, et actuellement femme d'Antoine, et de plus offensée personnellement par Cicéron, qui avait plus d'une fois lancé contre elle des traits désobligeants, exerça sur sa tête inanimée la fureur et la rage avec laquelle elle eût voulu le tourmenter vivant, si elle l'eût eu en sa puissance. Avant que cette tête fût portée sur la place, elle la fit mettre devant elle, l'accabla d'injures, cracha dessus; et, l'ayant posée sur ses genoux, elle lui ouvrit la bouche et en tira la langue, qu'elle perça avec son aiguille de tête; action digne d'une furie telle qu'avait toujours été cette femme, et telle qu'elle fut jusqu'à la fin!

Invectives des écrivains en tout genre contre Antoine au sujet de cette mort.

La postérité a bien vengé Cicéron des outrages d'Antoine. Nulle mort n'a été déplorée plus amèrement que celle d'un homme qui avait fait tant d'honneur aux lettres. Poètes, orateurs, historiens, tous ont signalé leur douleur sur la triste fin de Cicéron, et, par une suite naturelle, une indignation extrême contre son meurtrier! On peut voir dans la collection de Sénèque le père plusieurs fragments de rhéteurs et d'anciens historiens qui se sont exercés sur cette matière. Velleïus, tout adulateur qu'il est, se laisse ici transporter par son zèle jusqu'à interrompre le fil de sa narration et quitter le style historique pour invectiver contre la cruauté d'An- Sen. suasor. IV.

toine. Pline l'ancien dit beaucoup en un seul mot très-énergique : il assure que Cicéron n'a point été proscrit par Antoine, mais qu'au contraire il l'a proscrit lui-même en le couvrant d'infamie aux yeux de toute la postérité. Martial déclare qu'Antoine [1] lui paraît plus criminel par la seule mort de Cicéron, que par tout le carnage des autres proscrits, et qu'il n'a plus rien à reprocher au misérable Photin, assassin du grand Pompée.

Pourquoi Octavien a été épargné.

Dans tous ces reproches, Octavien est épargné; ce n'est pas qu'il n'eût bien mérité d'en porter une partie. Mais, outre qu'il devint le maître, et que l'on craignait, même sous ses successeurs, de manquer de respect à sa mémoire; outre qu'il n'avait pas agi directement contre Cicéron, et s'était même, quoique faiblement, opposé au dessein de le proscrire, dans la suite il lui rendit justice jusqu'à un certain point; et Plutarque nous a conservé un trait mémorable à ce sujet. Il dit que plusieurs années après, lorsque Octavien gouvernait l'empire sous le nom d'*Auguste*, il entra un jour subitement dans la chambre d'un de ses petits-fils, qui avait entre les mains un livre de Cicéron. Le jeune prince, effrayé, cacha son livre sous sa robe. Auguste le prit et en lut tout debout une partie considérable; après quoi il le rendit en disant : « C'était un homme « d'esprit, mon fils; un homme d'esprit et aimant sa « patrie. »

Plut. in Cic.

Portrait de

Cicéron fut tué le 7 décembre, dans le douzième

[1] Antoni, phario nihil objecture Photino,
Et leviùs tabulâ, quàm Cicerone, nocens.
(MARTIAL. V, 69.)

mois de la soixante-quatrième année de son âge[1] : en sorte que, selon Tite-Live, dont j'emprunterai ici le pinceau pour tracer en raccourci le portrait d'un homme si fameux, sa mort n'aurait pas pu paraître tout-à-fait prématurée, si elle eût été naturelle. Son talent sublime a brillé par des ouvrages immortels, et a été récompensé par les plus grands honneurs. La fortune lui fut long-temps favorable : mais, dans le cours d'une longue prospérité, ayant éprouvé plusieurs cruelles disgraces, son exil, la chute du parti auquel il s'était attaché, la perte de sa fille, une fin tragique et cruelle ; de toutes ses adversités, il n'en soutint aucune avec la constance qui convient à un homme de courage, si ce n'est la mort. Et cette mort même, à en juger équitablement, peut paraître moins atroce, parce qu'il ne souffrit de la part de son ennemi que ce qu'il lui aurait fait souffrir lui-même, s'il en eût eu l'occasion et le pouvoir. Après tout, compensons ses défauts avec ses vertus, nous trouverons qu'il fut un grand homme, plein de feu et d'élévation, mémorable à jamais, et qui ne sera point loué dignement, s'il n'a un autre Cicéron pour panégyriste.

Cicéron. Auct. de Caus. corr. eloq. n. 17.

C'est ainsi que s'exprime Tite-Live, qui, en homme supérieur[2], loue à pleine bouche le mérite et les talents

[1] « Vixit tres et sexaginta annos, ut, si vis abfuisset, ne immatura quidem mors videri posset. Ingenium et operibus, et præmiis operum felix. Ipse fortunæ diù prosperæ : et in longo tenore felicitatis, magnis interim ictus vulneribus, exilio, ruinâ partium pro quibus steterat, filiæ morte, exitu tam tristi atque acerbo, omnium adversorum nihil ut viro dignum erat tulit, præter mortem : quæ verè æstimanti minùs indigna videri potuit, quòd a victore inimico nihil crudelius passus erat, quàm quod ejusdem fortunæ compos ipse fecisset. Si quis tamen virtutibus vitia pensârit, vir magnus, acer, memorabilis fuit, et in cujus laudes Cicerone laudatore opus fuerit. »

[2] « Candidissimus omnium ma-

d'autrui. Pollion, quoique assez peu favorable d'ailleurs à Cicéron, tient pourtant à peu près le même langage : seulement, à la faiblesse d'ame dans les désastres qui a été reprochée à ce grand et rare génie par tous ceux qui ont parlé de lui, il ajoute le défaut de modération dans la prospérité[1]. Cicéron, soit qu'il fût dans une situation triste ou heureuse, ne pensait pas qu'elle pût changer : très-différent de ce cœur bien préparé dont parle Horace[2], qui espère dans l'adversité, et qui craint dans la bonne fortune le retour du sort contraire.

Mot de Brutus sur sa mort. C. Antonius tué par représailles. Plut. in Brut.

Brutus, toujours un peu rigide dans ses sentiments, jugea bien sévèrement de la mort de Cicéron : il dit qu'il était plus honteux de la cause qu'affligé du malheur. Ce mot n'a pas besoin de commentaire, après les morceaux que j'ai rapportés de ses lettres, dans lesquelles il censure avec tant de force les complaisances de Cicéron pour Octavien. Il le vengea néanmoins; et pour apaiser les mânes de Cicéron et de Décimus, qui tous deux étaient ses amis, et l'un même son parent, il envoya ordre à Hortensius de mettre à mort C. Antonius, son prisonnier, et frère du triumvir. Il l'avait épargné jusqu'alors par pure générosité : car, sans parler des instances réitérées de Cicéron, qui voulait qu'il s'en défît dès les commencements, Caïus, depuis qu'il était au pouvoir de Brutus, avait à deux différentes reprises tenté d'exciter des soulèvements parmi les troupes de son vainqueur. La cruauté de son frère pa-

gnorum ingeniorum æstimator T. Livius. » (SEN. ibid.)

1 « Utinam moderatiùs secundas res, et fortiùs adversas ferre potuisset! Nam utræque quum venerant ei, mutari eas non posse rebatur. » (*Asin. Poll.* apud SEN. ibid.)

2 Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem benè præparatum
Pectus...

(HORAT. *od.* II, 10.)

rut à Brutus une raison déterminante de le sacrifier; et je ne vois pas qu'il en soit blâmé dans l'histoire, quoique des représailles, qui sûrement n'arrêteront pas l'injuste violence de l'ennemi, me semblent bien peu conformes à l'humanité.

Le fils de Cicéron, qui avait été proscrit avec son père, était auprès de Brutus; et non-seulement il échappa aux fureurs de la proscription, mais dans la suite il fut élevé par Octavien au consulat, comme nous le dirons en son lieu.

Q. Cicéron et son fils n'eurent pas un si heureux sort. Le fils fut pris le premier, ayant été trahi par ses esclaves. C'était un caractère qui avait donné bien des sujets de chagrin à sa famille; et les lettres de Cicéron à Atticus sont remplies de plaintes contre lui. Néanmoins, dans cette dernière et triste occasion, il fit preuve d'une tendresse filiale qui ne peut être assez louée. Il cachait son père; et, quoique livré aux bourreaux qui le tourmentaient pour lui arracher son secret, il s'obstinait à garder un généreux silence. Le père, qui n'était pas loin et qui entendait tout ce qui se passait, ne put souffrir que son fils fût si cruellement traité à cause de lui, et il vint se découvrir lui-même. Il y eut combat entre eux à qui mourrait le premier. Les bourreaux les mirent d'accord en les égorgeant tous deux en même temps.

Mort des deux Quintus Cicéron, père et fils. Appian. Dio.

L'oncle d'Antoine fut sauvé par sa sœur Julie, mère du triumvir. Cette dame reçut son frère dans sa maison, et il y jouit pendant un temps de quelque tranquillité, parce que les centurions respectaient la mère de leur général. Il s'en trouva pourtant un assez audacieux pour venir avec des soldats et se mettre en

L. César sauvé par sa sœur, mère d'Antoine.

devoir de forcer l'entrée. Julie se présenta à la porte; et étendant les bras pour empêcher les assassins de passer : « Vous ne tuerez point, leur dit-elle, L. César « que vous n'ayez auparavant tué celle qui a donné le « jour à votre général. » Quelque accoutumés que fussent les soldats à l'insolence et à toutes sortes de cruautés, ils furent arrêtés tout court par ces paroles si généreuses, et ils n'osèrent passer outre. Alors Julie, pour délivrer une bonne fois son frère de tout péril, alla dans la place où Antoine était assis sur son tribunal avec ses deux collègues; et lui adressant la parole, « Je « viens me dénoncer, dit-elle, comme recélant L. César. « Ordonnez que l'on me tue, puisque la peine de mort « est prononcée contre ceux qui sauvent les proscrits. » Antoine lui répondit qu'elle était meilleure sœur qu'elle ne s'était montrée bonne mère; puisque, n'ayant point empêché L. César de déclarer son fils ennemi public, elle voulait maintenant le soustraire à une juste vengeance. Il ne put néanmoins refuser sa mère, et L. César jouit par elle d'une entière sûreté.

Lépidus consent à l'évasion de son frère Paulus.

Paulus n'eut pas tant de peine à obtenir sa grace de Lépidus son frère. Sans éclat et sans bruit, une permission tacite du triumvir, et le respect des gens de guerre pour le frère de leur général, lui donnèrent le moyen de sortir de l'Italie. Il alla dans le camp de Brutus : et après la bataille de Philippes, s'étant retiré à Milet, il y passa le reste de ses jours, sans daigner profiter de la liberté qui lui fut accordée de revenir à Rome.

Mort du beau-père de Pollion, du frère de Plancus, et

Des proscrits que j'ai nommés jusqu'ici il en reste encore trois du sort desquels je dois rendre compte. Le beau-père de Pollion, ayant été assez heureux pour

gagner la mer et pour s'embarquer, fut battu de la tempête. Un désespoir tout-à-fait étrange s'empara de lui, si nous en croyons Appien; et pour ne point périr par un naufrage, il se précipita lui-même dans les flots. Je trouve dans le même Appien, parmi ceux dont les fils ingrats demandèrent et poursuivirent la mort, un C. Toranius, ancien préteur, qui paraît être le tuteur d'Octavien dont j'ai parlé. Il fut tué par les soldats. La mort de Plotius, frère de Plancus, a ceci de singulier, que ce fut l'odeur des parfums, dont il usait jusque dans le lieu de sa retraite, qui le décela. Il ne fut pourtant pas trouvé tout d'un coup; et ses esclaves, par une fidélité bien louable, aimèrent mieux souffrir les tourments d'une rude question que de découvrir leur maître. Plotius les délivra en se montrant lui-même, et fut égorgé.

de Toranius, tuteur d'Octavien.

Plin. XIII, 45. Val. Max. VI, 8.

Au milieu de ce grand nombre d'innocents, qui méritaient un meilleur sort, on ne sera pas, je crois, fort porté à plaindre un fameux criminel que ses injustices et ses violences rendent indigne de toute pitié. C'est Verrès, accusé plusieurs années auparavant par Cicéron, et réduit à s'exiler lui-même, mais depuis revenu à Rome, sans doute en vertu de la loi de César qui rappelait tous les exilés. La même fureur pour les curieuses bagatelles qui lui avait fait commettre tant de crimes fut aussi la cause de sa mort. Il avait de très-beaux vases d'airain de Corinthe, qu'Antoine désirait avec passion. Sur le refus que Verrès fit de les céder au triumvir, il fut proscrit.

Verrès proscrit.

Plin. XXXIV, 2.

A tant de tristes objets substituons-en de plus doux, et parmi tant de crimes donnons place à quelques traits de vertu. Nul ne me paraît plus digne de mémoire que

Exemple de la piété d'Énée renouvelé par le

fils d'Oppius. Appian.

celui d'un fils qui renouvela l'exemple de la piété d'Énée avec un pareil succès. Son père Oppius, âgé et infirme, se voyant proscrit, ne croyait pas qu'un reste de vie languissante valût la peine d'être conservé, et il voulait attendre tranquillement dans sa maison les meurtriers. Il ne put résister au zèle et aux instances de son fils, qui le prit sur ses épaules, et, chargé de ce précieux fardeau, traversa toute la ville, méconnu des uns et attirant le respect des autres par la beauté d'une si louable et si généreuse action. Lorsqu'ils furent hors de Rome, le fils, tantôt aidant son père à marcher, tantôt le portant, si la fatigue devenait trop grande pour le vieillard, le conduisit ainsi jusqu'à la mer, d'où il le fit passer en Sicile. Cette preuve admirable de piété filiale brilla beaucoup dans un temps où, comme je l'ai dit d'après Velleïus, tout était plein d'exemples de fils dénaturés. Le peuple en garda le souvenir; et quelque temps après, lorsque le calme fut rétabli dans Rome, il fit le jeune Oppius édile. Mais les biens de son père ayant été confisqués, l'édile n'avait pas de quoi faire la dépense des jeux qu'exigeait sa charge. Les ouvriers lui fournirent gratuitement leurs peines et leurs services; et les spectateurs, se taxant chacun selon sa volonté et son pouvoir, jetèrent sur l'orchestre[1] une assez grande quantité d'argent pour réparer à l'égard d'Oppius l'injustice du sort.

Varron mis en sûreté par Calénus.

Fufius Calénus, qui avait toujours été attaché, comme on a pu l'observer, à César et à Antoine, fit acte d'ami fidèle par rapport au docte Varron. Le mérite de cet homme rare, qui s'était distingué dans les armes aussi-

[1] L'orchestre était chez les Romains la partie du théâtre où se plaçaient les sénateurs et les vestales.

bien que dans les lettres, ne pouvait manquer de le rendre odieux et suspect aux triumvirs : d'ailleurs il avait été ami et partisan de Pompée; et enfin Antoine, du vivant même de César, s'était déja emparé d'une partie de ses biens. Les amis de Varron se disputèrent l'honneur de le recueillir dans sa disgrace. Calénus emporta la préférence. Il le retira dans une maison de campagne, où Antoine venait souvent, sans soupçonner en aucune façon qu'un proscrit de cette importance logeât sous un même toit avec lui. Varron passa ainsi en sûreté tout le temps périlleux, après quoi il reparut, n'ayant souffert d'autre dommage que le pillage de sa bibliothèque. Il vécut encore long-temps, et poussa ses travaux littéraires aussi loin que sa vie[1], c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cent ans.

A. Gell. III, 10.

Atticus rayé du catalogue des proscrits. Corn. Nep. in Attici Vita.

Atticus, ami intime de Cicéron et de Brutus, mais qui néanmoins avait rendu des services essentiels à la famille d'Antoine dans son infortune, reçut alors la récompense d'une conduite si pleine de modération. Il s'était cru menacé, non sans fondement; car il fut proscrit. Il prit donc sagement le parti de se cacher : et son asyle fut la maison de P. Volumnius, qui lui avait des obligations très-grandes et toutes récentes. Il s'y enferma avec Q. Gellius Canus, son ami depuis l'enfance, et qui lui ressemblait parfaitement par la douceur de ses mœurs. Volumnius était chéri d'Antoine, et le compagnon de ses plaisirs. Il n'eut pourtant pas besoin de faire usage de son crédit auprès de lui en faveur d'Atticus. Ce triumvir, très-cruel sans doute, mais par emportement, par fureur, plutôt que par le

[1] « In eodem lectulo et spiritus ejus, et egregiorum operum cursus extinctus est. » (VAL. MAX. VIII, 7.)

fond du caractère, qui était capable de générosité, se souvint de ce qu'il devait à Atticus : et s'étant informé du lieu où il se tenait caché, il lui écrivit de sa main, l'assurant qu'il n'avait rien à craindre ni pour lui-même, ni pour Gellius Canus ; qu'ils avaient été l'un et l'autre effacés par son ordre de la liste des proscrits. Ce fut une double joie pour Atticus de sauver avec lui son compagnon, dont l'amitié commencée dès les écoles n'avait fait que croître jusqu'à leur commune vieillesse.

Éloge de sa prudence et de son humanité.

Cornélius Népos loue beaucoup à cette occasion la prudence d'Atticus ; et, quoique la vie qu'il a composée de cet illustre chevalier romain sente un peu le panégyrique, j'avoue que je souscris plus volontiers à ses éloges qu'aux observations malignes de l'abbé de Saint-Réal. Pourquoi n'adopterait-on pas, par exemple, cette réflexion de Cornélius Népos? « Si[1], dit-il, on vante « l'habileté d'un pilote qui a su sauver son vaisseau de « la tempête et des écueils semés sous les eaux, qui peut « ne pas louer la prudence d'un citoyen qui, au milieu « de tant d'orages furieux excités dans la république, « a pu se garantir du naufrage? » Cette prudence est d'autant plus louable dans Atticus, qu'elle fut toujours jointe à la bonté, à la générosité, et à une inclination décidée pour faire du bien à tous. Ainsi, échappé lui-même du danger de la proscription, il fut la ressource d'un grand nombre de proscrits. Il avait des terres et d'amples possessions en Épire. Aucun proscrit ne s'y retira qui n'y trouvât tous les secours dont il pouvait

[1] « Quòd si gubernator præcipuâ laude fertur, qui navem ex hieme marique scopuloso servat, cur non singularis ejus existimetur prudentia, qui ex tot tamque gravibus procellis civilibus ad incolumitatem pervenit? »

avoir besoin pendant tout le temps qu'il lui plut d'y demeurer.

Messala effacé du nombre des proscrits.

Je ne puis mieux finir les détails touchant les proscrits que par Messala, jeune alors, mais qui promettait déja tout ce que l'on peut attendre d'une ame bien née et d'un esprit supérieur. Nous avons un éloge de lui dans une lettre de Cicéron à Brutus : et je le transcrirai ici d'autant plus volontiers, que j'aurai lieu dans la suite de parler plus d'une fois de celui qui en est l'objet. Messala était parti d'auprès de Cicéron pour aller rejoindre Brutus, de qui il était de longue main aimé et estimé. Cicéron dit donc à Brutus : « Vous le « connaissez [1], et par conséquent il est inutile que je « vous fasse son portrait : mais il ne m'est pas possi« ble de passer sous silence un mérite si accompli. Ne « pensez pas que qui que ce soit puisse être comparé à « Messala pour la probité, pour l'uniformité de prin« cipes et de conduite, pour le vif et ferme attachement « à la république : en sorte que l'éloquence, dans la« quelle il excelle merveilleusement, peut à peine trou« ver place parmi la multitude des louanges qui lui sont « dues. Dans son éloquence même, la sagesse brille et « domine : tant la solidité du jugement et l'art le mieux « entendu le guident sûrement dans cette étude, et l'ont « conduit au goût le meilleur et le plus épuré. Il a na-

[1] « Cave existimes, Brute, (quanquam non est necesse ea me ad te quæ tibi nota sunt scribere ; sed tamen tantam omnium laudum excellentiam non queo silentio præterire) cave putes probitate, constantiâ, curâ, studio reipublicæ, quidquam illi simile esse ; ut eloquentia, quâ mirabiliter excellit, vix in eo locum ad laudandum habere videatur. Quanquam in hac ipsa sapientia plus apparet ; ita gravi judicio multâque arte se exercuit in verissimo genere dicendi. Tantâ autem industriâ est, tantùmque evigilat in studio, ut non maxima ingenio, quod in eo summum est, gratia habenda videatur. » (Cic. *ad Brut.* I, 15.)

« turellement l'esprit élevé : mais il y joint une activité « et une ardeur pour le travail qui semblent disputer « à son esprit la gloire de ses succès. » C'est ce jeune homme, si digne personnellement d'estime, et d'ailleurs recommandable par la plus haute naissance, que les triumvirs proscrivirent sous le faux prétexte qu'il était complice du meurtre de César. Messala n'avait rien à craindre de leur injustice, puisqu'il était dans l'armée de Brutus. Soit cette raison, soit honte, soit espérance de l'attirer à eux, les triumvirs firent afficher un placard qui portait : « Comme les parents de Messala nous « ont certifié qu'il n'était pas même à Rome dans le « temps que César a été tué, nous le rayons du cata« logue des proscrits. » Messala ne tint pas plus de compte de leur pardon qu'il n'avait appréhendé leur colère, et il demeura jusqu'à la fin fidèle à Brutus, pour qui il avait un respect et une tendresse que rien n'effaça jamais de son cœur.

Appian.

Traits singuliers sur quelques proscrits.

Plin. VII, 45.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici, et de renvoyer à Appien ceux de mes lecteurs qui voudront connaître toutes les aventures particulières des proscrits. Seulement je remarquerai encore brièvement quelques singularités dignes de mémoire, et je citerai un Fidustius, autrefois proscrit par Sylla, et échappé pour-lors à la mort, mais qui la subit malheureusement sous les triumvirs, ayant été de nouveau proscrit par eux au bout de trente ans, uniquement parce qu'il avait été une première fois proscrit; un Nonius, qui se fit proscrire pour une opale de la grosseur d'une aveline, dont il était possesseur, et qu'il conserva au péril de sa tête et aux dépens de tout son bien; enfin un jeune enfant nommé Atilius, dont les richesses ayant excité la cupidité des

Id. XXXVII, 6.

Appian. Dio.

triumvirs, ils lui firent prendre la robe virile, afin qu'il pût être réputé homme, et proscrit comme tel.

Ainsi l'avarice et la cruauté se réunissaient pour tourmenter les infortunés Romains : en sorte que l'on doit compter pour heureux ceux à qui il fut permis de racheter leur vie par les sommes immenses qu'ils donnèrent à Antoine et à sa femme. Car Fulvie fit un personnage dans cette proscription : et l'on rapporte que la tête d'un malheureux ayant été apportée à Antoine, il dit : « Je ne connaissais pas cet homme-là. Il s'agit « apparemment d'une affaire qui regarde ma femme. » Effectivement il avait été mis sur la liste fatale par ordre de Fulvie, à qui il avait refusé de vendre sa maison. Et afin que la cause de son malheur ne fût pas douteuse, sa tête, au lieu d'être portée, comme celle des autres proscrits, à la place publique, fut exposée dans la maison même qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Fulvie fait un personnage dans la proscription. Val. Max. IX, 5. Appian. Dio.

C'est sur Antoine que tomba principalement l'odieux de tant de cruelles indignités, d'autant plus qu'il surpassait Octavien en âge, et Lépidus en puissance : et d'ailleurs il semblait prendre à tâche d'insulter à la misère publique par les débauches dans lesquelles il se plongeait en ce temps-là même. Sa maison, souvent fermée aux magistrats et aux officiers de guerre, que l'on repoussait avec ignominie, était remplie de farceurs, de comédiens, de misérables flatteurs, livrés à la crapule la plus honteuse : et il prodiguait aux derniers des hommes l'argent qui était le prix du sang des plus illustres citoyens.

La haine tombe particulièrement sur Antoine. Plut. in Anton.

Lépidus et Plancus voulurent partager avec lui l'indignation universelle par le triomphe qu'ils se firent décerner dans cette conjoncture pour d'assez minces exploits

Triomphes odieux de Lépidus et de Plancus.

qu'ils prétendaient avoir faits dans les Gaules. Ils eurent la barbare insolence, au milieu de tant de sujets de deuil et de larmes, et pendant que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues de Rome, d'afficher un placard qui ordonnait des réjouissances publiques pour leurs triomphes. Ils étaient consuls désignés, et ils triomphèrent les derniers jours de l'année, Plancus le vingt-neuf, et Lépidus le trente-un décembre, chargés tous deux de l'exécration des citoyens. Les soldats entrèrent dans les mêmes sentiments; et, en suivant le char des triomphateurs, ils chantaient ce vers, qui nous a été conservé par Velleïus : *De Germanis, non de Gallis, duo triumphant consules.* « Ce n'est pas des « Gaulois que triomphent les consuls, mais de leurs « frères qu'ils ont proscrits. » Le sel de ce vers latin ne peut aisément passer en français, parce que le même mot *Germani* est le nom des peuples de la Germanie, et signifie *frères*.

Pigh. Annal.

Vell. II, 67.

Asyles ouverts aux proscrits hors de l'Italie, surtout chez S. Pompée.

Les cruautés de la proscription triumvirale furent renfermées dans les bornes de l'Italie. Tous ceux qui purent sortir de cette malheureuse région trouvèrent des protecteurs qui leur tendirent les bras. Brutus et Cassius, l'un en Macédoine, l'autre en Asie, Cornificius en Afrique, en sauvèrent un très-grand nombre. Mais aucun ne leur fut d'un plus grand secours que Sex. Pompée.

Appian. Dio.

Cet unique héritier d'un nom si grand et si malheureux, après avoir été condamné, comme je l'ai dit, parmi les auteurs de la mort de César, quoiqu'on ne pût pas même lui en imputer le soupçon, fut encore mis sur la liste des proscrits. Il appela de ces injustes et odieux procédés à son épée; et, profitant du titre

de commandant général des mers qui lui avait été donné dans un intervalle où le sénat pouvait quelque chose dans la république, il rassembla tout autant de vaisseaux qu'il lui fut possible, et reçut sans distinction tous ceux qu'il trouva disposés à le servir. Pirates, esclaves, brigands, tous furent bien venus auprès de lui. Des hommes d'une espèce bien différente, citoyens des villes d'Italie qui devaient être sacrifiées pour la récompense des légions des triumvirs, accoururent en foule se ranger autour de celui qu'ils regardaient comme un vengeur, et augmentèrent ses forces. Bientôt il se trouva assez puissant, non-seulement pour tenir la mer de Toscane, piller, faire des courses, enlever les vaisseaux dans les ports de l'Italie, mais même pour s'emparer d'une partie de la Sicile, dont il força Pompeïus Bithynicus, qui en était préteur, à partager le commandement avec lui.

Tout cela se fit durant le cours de la proscription, et le mit en état de devenir l'asyle le plus favorable aux proscrits. Il s'y employa avec zèle et générosité. Il fit afficher dans Rome et dans toutes les grandes villes d'Italie des placards par lesquels il promettait à ceux qui sauveraient un proscrit le double de la somme que donnaient les triumvirs pour chaque tête qui leur était apportée. Il distribua des brigantins, des barques, des vaisseaux de guerre le long des côtes, pour avertir par des signaux les malheureux qui se cachaient, et pour recevoir tous ceux qui pouvaient aborder. Lorsque quelqu'un des proscrits était arrivé auprès de lui, il l'accueillait gracieusement, lui fournissait des habits, des équipages, et tout ce qui peut être nécessaire : et il donnait à ceux qui en étaient capables des commande-

ments dans ses légions ou sur sa flotte. Il leur garda fidélité jusqu'au bout, et dans la suite il ne fit aucun traité avec les triumvirs où il ne stipulât la sûreté des proscrits qui voulaient retourner dans leur patrie.

Exactions des triumvirs.

J'ai déja observé que l'avidité des triumvirs pour l'argent égalait leur cruauté, et souvent même en était le seul motif. Les sommes immenses que produisit la confiscation des biens des proscrits ne leur suffisaient pas, soit parce qu'elles étaient aussi mal administrées que mal acquises, soit parce que l'avarice du soldat était un gouffre que rien ne pouvait remplir. Comme les gens de guerre se sentaient nécessaires à leurs généraux, qui avaient un besoin indispensable de la force des armes pour retenir une domination appuyée uniquement sur la violence et détestée de tous les citoyens, aucun respect ne retenait ni les officiers ni les soldats: ils lâchaient la bride à leurs désirs, et ne mettaient aucune borne à leurs demandes insensées. Non-seulement ils se faisaient adjuger la plus grande partie des dépouilles des proscrits, mais ils pillaient les maisons, ils se rendaient par voie de fait héritiers de ceux qui mouraient de mort naturelle. Enfin l'insolence fut portée si loin, qu'Accia, mère d'Octavien, étant morte dans ce même temps, il se trouva un soldat qui osa demander sa succession à son fils. Les triumvirs furent donc bien éloignés de retirer de la vente des biens des proscrits ce qu'ils en avaient espéré; et, après cette opération, ils déclarèrent au peuple qu'il leur fallait encore, pour la dépense de la guerre à laquelle ils se préparaient, huit cent millions de sesterces [1] (cent millions de livres.)

[1] 163 millions. — L.

Pour remplir ce vide, il n'est point d'exactions ni de rapines qu'ils ne missent en usage : taxes sur les aisés, multiplication d'impôts de toute espèce, enlèvement des dépôts confiés aux vestales, avanies et chicanes contre les possesseurs ou des terres ou des maisons, tout fut employé. Ils amassèrent ainsi des sommes considérables, dont il fallut qu'ils fissent part à ceux de l'appui desquels ils ne pouvaient se passer; en sorte qu'il se fit alors un changement universel dans les fortunes, et les biens passèrent des mains des riches à ceux qui peu auparavant n'avaient d'autre fond ni d'autre revenu que leur épée.

Un des expédients les plus singuliers dont s'avisèrent les triumvirs pour faire de l'argent, ce fut de taxer les femmes. Je place ici ce fait, pour rapprocher et réunir tout ce qui regarde les violences des triumvirs dans la ville, quoique assez vraisemblablement il appartienne à l'année suivante. Ils affichèrent donc une liste de quatorze cents dames des plus qualifiées et des plus riches, auxquelles il était ordonné de faire une déclaration de leurs biens, pour être ensuite imposées à telles sommes qu'il conviendrait, et cela sous peine d'amende contre celles qui refuseraient ou qui feraient des déclarations frauduleuses; et, pour découvrir la fraude, s'il s'en commettait quelqu'une, on promettait des récompenses aux dénonciateurs. Taxe imposée par eux sur les dames.

Les dames ne se manquèrent point à elles-mêmes dans cette occasion. Elles recoururent à la protection d'Octavie, sœur du jeune César, et de Julie, mère d'Antoine; et elles en reçurent des promesses obligeantes. Mais Fulvie, femme hautaine et arrogante, ayant rejeté leurs prières avec dédain, elles furent piquées de

cette injure, et elles allèrent dans la place publique attaquer les triumvirs eux-mêmes. Le respect pour leur naissance et pour leur rang ayant engagé la foule, et même les gardes, à s'écarter et à leur faire place, elles s'approchèrent du tribunal; et là Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, porta la parole pour toutes. On trouve dans Appien le discours de cette dame, et il me paraît trop bien fait pour que je le soupçonne d'être l'ouvrage de cet auteur. Ainsi je vais le transcrire comme une pièce qui peut passer pour originale, et copiée d'après les mémoires du temps.

Discours d'Hortensia à ce sujet.

« Nous avons suivi d'abord, dit Hortensia, les lois « de la modestie qui nous convient, en commençant « par nous adresser à des personnes de notre sexe, pour « obtenir justice par leur crédit. Mais ayant été trai- « tées par Fulvie avec une hauteur qui blesse toutes les « bienséances, nous nous voyons forcées de vous présen- « ter directement nos plaintes.

« Vous nous avez enlevé nos pères, nos enfants, nos « maris, nos frères. Si vous nous enlevez encore nos « biens, vous nous réduirez à une situation qui ne sied « ni à notre naissance, ni à notre manière de vivre, ni « à notre sexe. Si vous prétendez avoir souffert aussi « de nous quelque tort, proscrivez nos têtes comme « vous avez proscrit celle des hommes. Mais si notre « faiblesse même est notre justification envers vous, si « nous n'avons ni déclaré aucun de vous ennemi public, « ni corrompu la fidélité de vos soldats, ni envoyé con- « tre vous des armées, ni fait obstacle à vos vœux par « rapport aux dignités et aux charges que vous avez « ambitionnées, pourquoi partageons-nous la peine pen- « dant que nous n'avons eu aucune part à l'offense? et

« pourquoi faut-il que nous supportions des taxes, nous « qui ne vous disputons ni la puissance ni le commandement des légions, ni aucune partie de l'autorité « publique, pour l'invasion de laquelle vous vous portez à de si grands excès?

« Mais vous avez une guerre à soutenir. Et quand « est-ce que le genre humain a été sans guerre? Quel-« qu'un néanmoins a-t-il jamais pensé à imposer des « taxes sur les femmes? Le consentement universel des « nations leur a confirmé l'exemption que la nature « elle-même leur accorde. Nos aïeules, il est vrai, dans « le péril extrême que courait la république attaquée « par Annibal, contribuèrent aux charges de l'état, « mais elles contribuèrent volontairement : ce qu'elles « donnèrent était pris, non sur leurs biens-fonds, sur « leur dot, sur leurs maisons, ressources sans les-« quelles ne peuvent pas vivre des femmes de condition « libre; elles n'y consacrèrent que les ornements de « leurs personnes; encore ne furent-elles soumises ni à « aucune estimation, ni aux délations des accusateurs: « rien ne ressentit la gêne ni la contrainte; elles se dé-« terminèrent librement sur la quantité de la contribu-« tion comme sur la chose même. Quel est donc le dan-« ger que vous appréhendez maintenant pour la patrie « et pour l'empire? S'il s'agissait d'une guerre des Gau-« lois ou des Parthes, vous nous trouveriez prêtes à « renouveler l'exemple du zèle de nos aïeules. Mais pour « des guerres civiles, aux dieux ne plaise que nous vous « aidions par des contributions, ni que nous vous faci-« litions les moyens de vous détruire les uns les autres! « Nous n'avons été chargées d'aucune taxe dans la guerre « entre César et Pompée. Ni Cinna, ni Marius ne nous

« ont fait une pareille violence, ni enfin Sylla lui-même, « ce tyran de la république, dont vous prétendez être « les réformateurs. »

Ce discours était trop libre et trop judicieux pour ne pas déplaire aux triumvirs. Ils se tinrent offensés de la hardiesse du sexe le plus faible, pendant que les hommes opprimés n'osaient lever la tête ni ouvrir la bouche. Ils voulurent donc faire repousser ces dames par leurs licteurs. Mais toute la multitude qui remplissait la place ayant témoigné par un cri improuver cette violence, ils prirent un ton plus doux, et promirent de penser encore à cette affaire. Leur modération n'alla pourtant pas jusqu'à rétracter pleinement l'injustice. Ce fut encore beaucoup pour eux de se retrancher quant au nombre, et de ne taxer que quatre cents dames au lieu de quatorze cents.

Ventidius est fait consul. Sa fortune surprenante. A. Gell. xv, 4.

J'ai dit, d'après Appien, qu'il avait été réglé dans la conférence de l'île du Réno qu'Octavien céderait le consulat à Ventidius. C'était un homme qui méritait personnellement les plus grands honneurs, si la chose s'était faite d'une façon plus régulière. Sa fortune est des plus surprenantes. J'ai rapporté ailleurs qu'il avait été mené en triomphe, presque encore enfant, dans la guerre sociale, par Pompeïus Strabo. C'est sans doute cette humiliation extrême qui a donné lieu à quelques-uns de dire qu'il était de basse naissance, quoique probablement il fût fils d'un des chefs des alliés révoltés contre Rome. Réduit à une très-grande misère, il servit d'abord comme simple soldat, et se distingua dans ce dernier degré de la milice. Dans la vue de se pousser, il entreprit des fournitures de mulets pour les équipages des gens de guerre, et il alla exercer ce ministère peu

Plin. VII, 43.

brillant à la suite de l'armée de César dans les Gaules. Ce grand homme, qui avait la vue perçante et le coup-d'œil sûr pour distinguer le mérite, démêla Ventidius dans cette obscure fonction. Il lui donna de l'emploi dans ses armées; et, ayant été content de ses services, lorsqu'il fut maître de la république, il le fit sénateur, ensuite tribun du peuple; et enfin il le désigna préteur pour l'année dont je raconte ici les événements. Ventidius, dans sa préture, se montra, comme nous l'avons vu, attaché à Antoine, et le servit avec fidélité et avec courage. En récompense il fut d'abord honoré de la dignité de pontife; et bientôt après, par une distinction unique et contraire à toutes les règles, il monta au rang de consul pendant qu'il était actuellement revêtu de la charge de préteur. Son élévation au consulat, comparée avec la bassesse de son ancienne condition, fit beaucoup murmurer; et nous trouvons dans Aulu-Gelle des vers qui furent répandus à ce sujet dans le public. « Accourez [1], disait le poète, vous tous qui êtes « savants dans l'art d'expliquer les prodiges. Il vient « d'en arriver un tout-à-fait inoui. Celui qui étrillait les « mulets est devenu consul. » Cet homme, l'objet du mépris des mauvais plaisants, est pourtant, ainsi que nous le rapporterons dans la suite, le seul Romain, jusqu'au temps où Plutarque écrivait, qui ait triomphé des Parthes. Il ne géra le consulat que pendant une partie du mois de décembre, avec C. Carrinas, autrefois lieutenant de César en Espagne, qui fut substitué à Q. Pédius. Appian. Dio.

[1] Concurrite omnes, augures, aruspices :
Portentum inusitatum conflatum est recens ;
Nam mulos qui fricabat, consul factus est.

Les triumvirs suivaient la maxime de César, qui multipliait les nominations aux charges, afin de récompenser un plus grand nombre de sujets. Ainsi la préture de Ventidius, devenu consul, fut donnée à l'un des édiles : et tous les préteurs furent obligés d'abdiquer cinq jours avant la fin de l'année, afin que d'autres pussent être mis en leur place pour ce court espace, et jouir ensuite du titre et du rang d'anciens préteurs.

Couronnes civiques décernées aux triumvirs.

Le gouvernement tyrannique des triumvirs était l'objet de l'exécration publique. Mais ceux qui le détestaient en secret le décoraient dans le sénat par des décrets honorables que la crainte seule extorquait. On leur accorda tous les honneurs destinés autrefois aux bienfaiteurs et aux sauveurs de l'état, et en particulier on leur décerna des couronnes civiques, qui, après tout le sang dont ils avaient inondé l'Italie, devenaient des monuments et des reproches de leurs cruautés.

An. R. 710.
Av. J. C. 42.

M. ÆMILIUS LEPIDUS. II.
L. MUNATIUS PLANCUS.

Lépidus s'était attribué, du consentement de ses collègues, la place de consul, que D. Brutus, nommé par César, avait laissée vacante par sa mort. Plancus jouit du bénéfice de la nomination du même César. Ils prirent donc tous deux possession du consulat le premier janvier. Mais entre ces deux consuls il n'y avait nulle égalité. La puissance triumvirale donnait à Lépidus une supériorité qui réduisait Plancus à la dépendance, et ne lui laissait que l'ombre du consulat. Tous les consuls qui suivront se trouveront à peu près dans le même cas que Plancus. Les derniers citoyens qui aient

joui, à proprement parler, de l'autorité consulaire, ce sont les consuls de l'année précédente, Hirtius et Pansa.

Les triumvirs jurent et font jurer l'observation des actes de César.

Les triumvirs avaient grand intérêt à rendre vénérable la mémoire de César, dont ils se déclaraient les partisans et les vengeurs, et à la place duquel chacun des trois aspirait. Par ce motif, ils renouvelèrent et confirmèrent tous les honneurs qui lui avaient été décernés, et ils en ajoutèrent encore de nouveaux, dont j'épargne au lecteur le détail fastidieux. Je remarquerai seulement qu'ils introduisirent cette année un usage qui se perpétua dans toute la suite des temps. Le premier janvier ils jurèrent, et firent jurer à tous l'observation des actes de César. Suivant cet exemple, tous les ans à pareil jour, tant que la forme du gouvernement établie par Auguste subsista, on renouvelait le serment au nom de l'empereur régnant, et au nom de tous ses prédécesseurs, à l'exception de ceux qui avaient été flétris par des décrets du sénat.

Ils désignent les magistrats pour plusieurs années.

Toutes les précautions que César avait prises pour établir sa domination servaient de règles et de modèles aux triumvirs. Ainsi, à son imitation, ils désignèrent des magistrats pour plusieurs années. Par là ils se faisaient des créatures, et ils assuraient leur puissance en remettant pour un long temps toutes les parties de l'autorité publique entre les mains de gens qui leur fussent attachés.

Mais la grande affaire qui les occupait, c'était la guerre contre Brutus et Cassius, dont les forces leur donnaient, avec un juste fondement, de grandes inquiétudes. J'ai raconté les premiers et rapides accroissements de ces deux irréconciliables ennemis de la tyran-

nie. Ils se fortifièrent encore beaucoup, et firent des choses très-mémorables, pendant les derniers mois de l'année précédente et les commencements de celle que nous venons d'entamer. C'est de quoi il est nécessaire de rendre compte maintenant.

§ II. *Brutus entre dans la Thrace, et y fait la guerre avec succès. Monnaie battue par son ordre. Il passe en Asie, équipe une flotte, et mande Cassius. Brutus et Cassius se rejoignent à Smyrne. Ils agissent dans une parfaite intelligence. Cassius soumet les Rhodiens. Il les traite durement. Brutus porte la guerre en Lycie. Sa douceur. Fureur des Xanthiens. Brutus et Cassius se rendent ensemble à Sardes. Éclaircissement très-vif entre eux. Petite scène que leur donne Favonius. La conduite et les vues de Cassius étaient moins pures que celles de Brutus. Prétendue apparition d'un fantôme à Brutus. Octavien et Antoine passent la mer, et se rendent avec leurs troupes en Macédoine. Brutus et Cassius, arrivés à Seste, font la revue de leurs troupes. Magnificence de cette armée. Distribution d'argent faite aux soldats. Brutus et Cassius s'avancent jusqu'au-delà de Philippes. Description des environs de la ville de Philippes. Campement de Brutus et de Cassius. Antoine, et ensuite Octavien, arrivent vis-à-vis d'eux, et se campent à peu de distance. Désavantage de leur position. Première bataille de Philippes. Brutus est vainqueur; Cassius est défait. Cassius, par un désespoir précipité, se tue lui-même. La mort de Cassius donne la supério-*

rité aux triumvirs. Octavien, qui était malade, n'avait fait qu'un très-petit personnage dans l'action. Brutus ranime le courage des troupes de Cassius. Embarras de sa situation. La flotte qu'il avait dans la mer Ionienne détruit un puissant renfort que l'on envoyait aux triumvirs. Il n'est point informé de cet important événement. Réflexion de Plutarque à ce sujet. Seconde bataille de Philippes. Mort du fils de Caton. Brutus court risque d'être pris, et n'évite ce malheur que par la générosité d'un ami. Derniers moments de Brutus. Son blasphème contre la vertu. Sa mort. Antoine fait rendre à son corps les derniers honneurs. Octavien envoie sa tête à Rome. Mort de Porcia, femme de Brutus. Noms des plus illustres personnages qui périrent à Philippes. Livius Drusus, père de Livie, se tue lui-même. Cruauté d'Octavien. Avec Brutus périt le parti républicain. Les restes de l'armée vaincue se rendent aux triumvirs. Beau mot de Messala à Octavien. Réunion de toutes les forces navales du parti vaincu. Murcus en mène une partie à Sex. Pompée; et Domitius, avec l'autre, tient quelque temps la mer sans reconnaître aucun chef. Allégorie d'Horace relative à ces derniers mouvements des républicains. Ce poète, s'étant sauvé de la bataille de Philippes, trouve sa ressource dans son génie pour les vers.

Brutus, n'ayant pu se mettre en état de passer assez promptement en Italie pour la défendre contre les triumvirs, se préparait à les bien recevoir. Il profita

An. R. 710.
Av. J.C. 42.
Brutus entre dans la Thrace, et y

Fait la guerre avec succès. Appian. Dio. d'une occasion qui se présenta de mener son armée en Thrace, envisageant le double avantage d'exercer ses troupes par la guerre contre une nation belliqueuse, et d'avoir lieu d'acquérir lui-même par quelque victoire le titre d'*imperator*, décoration qui ne lui était pas inutile dans la situation où il se trouvait. Il entra donc en Thrace pour se mettre en possession d'un canton où avait régné Sadalès, et que ce roi en mourant avait légué au peuple romain. De plus, comme les Besses, nation très-féroce, incommodaient leurs voisins par des courses et par des pillages, il se proposa de les réprimer; et secondé d'un des rois de Thrace nommé *Rhescuporis*, quoique d'abord il eût souffert quelque échec, il termina enfin à son honneur ces deux entreprises.

La Thrace lui fournit encore de l'argent, dont il avait grand besoin : car son caractère de douceur, de clémence, et de générosité, lui interdisait ou lui rendait moins fructueux bien des moyens de garnir sa caisse militaire, qui, pour être autorisés par le droit des armes, n'en sont pas moins durs ni moins tyranniques en eux-mêmes. Ce fut donc bien à propos pour lui qu'une princesse nommée Polémocratie, dont le mari, qui régnait sur une partie de la Thrace, avait été assassiné par une faction ennemie, vint se réfugier dans le camp romain avec son fils encore jeune, et tous ses trésors. Brutus envoya le jeune prince à Cyzique, pour y être élevé d'une façon digne de sa naissance, et il convertit

Monnaie battue par son ordre. en monnaie les trésors de Polémocratie. Il voulut que cette monnaie fût un monument de l'action qu'il regardait comme la plus belle de sa vie. Elle portait d'un côté l'image de Brutus, et de l'autre un chapeau, symbole de la liberté, entre deux poignards; et l'exergue

marquait les ides de mars, jour auquel César avait été tué. Quelques-unes de ces pièces se sont conservées jusqu'aujourd'hui, et se voient dans les cabinets des curieux.

Brutus, ayant fait passer son armée en Asie, prit soin de former et d'équiper une puissante flotte dans les ports de Bithynie et à Cyzique; et pendant qu'on y travaillait, il parcourait le pays, donnant audience aux princes et aux députés des villes, gagnant tous les esprits, et établissant partout avec la tranquillité et la paix l'amour de son gouvernement. En même temps il écrivit à Cassius, qui, après avoir fait reconnaître son autorité dans toute la Syrie et la Cilicie, après avoir exigé des villes qui lui avaient fait résistance, et en particulier de celle de Tarse, d'énormes contributions, se disposait à aller en Égypte punir Cléopatre des secours qu'elle avait envoyés à Dolabella. Brutus le détourna de ce dessein en lui représentant qu'ils ne s'étaient pas proposé d'acquérir une puissance qui leur fût propre; mais que c'était pour délivrer la patrie des tyrans qui l'opprimaient qu'ils assemblaient des forces de toutes parts. Que si donc ils voulaient être fidèles à leur plan et ne point perdre leur objet de vue, ils ne devaient point s'éloigner de l'Italie, mais au contraire se hâter d'y porter le secours dont leurs concitoyens avaient besoin.

Il passe en Asie, équipe une flotte, et mande Cassius. Plut. in Bruto.

Cassius se rendit à ces raisons, et il se mit en marche pour se rapprocher de Brutus. Ce fut à Smyrne qu'ils se revirent pour la première fois depuis qu'ils s'étaient séparés dans le port du Pirée, tournant, l'un du côté de la Syrie, l'autre vers la Macédoine. La vue des forces dont ils étaient l'un et l'autre accompagnés

Brutus et Cassius se rejoignent à Smyrne.

leur causa réciproquement une grande joie et une merveilleuse confiance. En effet, étant partis de l'Italie comme de malheureux exilés, sans avoir un seul vaisseau de guerre, pas un soldat, pas une ville en leur puissance, au bout d'un assez court intervalle ils se rejoignaient bien munis de flottes, d'infanterie, de cavalerie, d'argent, et en état de soutenir une querelle où il s'agissait du sort de l'empire romain.

Ils agissent dans une parfaite intelligence.

Il y eut entre eux un combat de politesse sur la manière dont ils devaient traiter ensemble. Cassius se contentait de l'égalité; Brutus lui déféra les honneurs, et il allait le plus souvent travailler chez lui, parce que Cassius avait la supériorité de l'âge et une santé plus délicate.

Ils réglèrent de concert le plan de leurs opérations; et comme les Lyciens et les Rhodiens avaient refusé opiniâtrément de leur fournir aucun secours, ils résolurent de commencer par réduire ces deux peuples, afin de ne rien laisser derrière eux pendant qu'ils auraient en tête les triumvirs. Brutus se chargea des Lyciens, et Cassius de ceux de Rhodes.

Leur bonne intelligence se soutint même sur l'article de l'argent, qui cause tant de dissensions entre les hommes. Brutus prétendait qu'ayant employé à l'équipement d'une flotte pour la défense de la cause commune tous les deniers qu'il avait pu amasser, il avait droit de demander que Cassius lui fît part des siens. Les amis de celui-ci soutenaient au contraire qu'il n'était pas juste que des sommes levées par des moyens souvent tristes et fâcheux, et ensuite ménagées avec économie, fussent partagées avec Brutus, qui s'en ferait honneur par des largesses déplacées et excessives.

Cassius fut plus équitable que ses amis, et il céda à Brutus le tiers de son trésor.

Ils s'entendirent encore parfaitement pour un acte de clémence envers un sujet qui en était bien indigne. Gellius Poplicola, frère de Messala, mais bien différent de lui, ayant formé le noir dessein d'assassiner Brutus, avait obtenu son pardon en considération de son frère. Quelque temps après il renouvela le même attentat contre Cassius, et il en fut convaincu sur la délation de Polla sa mère, qui, voulant sauver Cassius et assurer la grace de son fils, crut que le meilleur moyen de réussir était de dénoncer elle-même le coupable. Brutus et Cassius eurent en effet la bonté de lui pardonner. Mais les mauvais cœurs sont impénétrables à toutes les attaques de l'indulgence et de la générosité. Gellius, à la première occasion, trahit des chefs à qui il devait tant de reconnaissance, et passa dans le camp de leurs ennemis. Dio, l. 47.

Après quelque séjour fait à Smyrne, les deux généraux se séparèrent pour les expéditions qu'ils avaient projetées. Cassius, à qui était échue la guerre contre les Rhodiens, sachant qu'il aurait affaire à un peuple courageux, et singulièrement habile dans la marine, fit marcher en même temps ses troupes de terre et de mer. Le rendez-vous fut la ville de Myndus dans la Carie. Cassius soumet les Rhodiens. Appian. Dio. Plut. in Bruto.

Il y avait dans Rhodes un parti qui voulait que l'on se soumît à Cassius. C'était celui des plus sensés, qui, trop ordinairement, est le plus faible. Le gros de la multitude, animé par quelques esprits téméraires et factieux, prétendait faire résistance, et ne doutait point du succès. La gloire de leurs ancêtres leur en répondait;

et ils se rappelaient avec complaisance Démétrius et Mithridate, princes tout autrement puissants que ne l'était Cassius, obligés de se retirer honteusement de devant Rhodes. Depuis la bataille de Pharsale, les Rhodiens avaient absolument tourné le dos au parti qui soutenait la liberté de l'ancien gouvernement dans Rome. Ils avaient fermé leur port et leur ville à Pompée dans sa fuite. Après la mort de César, ils s'étaient attachés à Dolabella, et avaient refusé leur secours à tous ceux qui lui faisaient la guerre. Ils persévérèrent dans ce même plan, pour le malheur de leur ville, lorsque Cassius approcha; et au lieu de lui promettre pleine satisfaction, ils lui firent la proposition insultante d'attendre les ordres du sénat siégeant actuellement à Rome, c'est-à-dire les ordres des triumvirs.

Cic. ad Fam. XII, 14.

On peut juger de quel air Cassius, le plus fier de tous les hommes, reçut un pareil discours. Il n'y répondit que par des menaces, dont les Rhodiens ne furent pas aussi touchés qu'ils devaient l'être. Seulement ils firent une tentative pour le fléchir, en lui députant Archélaüs, leur concitoyen, qui avait été son maître dans les lettres grecques; car Rhodes était une école de toutes les belles connaissances, et Cassius y avait été instruit pendant sa jeunesse. Archélaüs s'acquitta de sa commission de la manière la plus tendre et la plus pathétique; mais Cassius, content d'avoir fait beaucoup d'amitié à son ancien maître, demeura inexorable sur le fond de la chose.

Il fallut donc en venir aux armes; et les Rhodiens furent assez téméraires pour risquer par deux fois le combat naval. Dion rapporte qu'ils poussèrent l'insolence jusqu'à étaler aux yeux des Romains les chaînes

qu'ils leur préparaient. Mais cet excès de folie et d'aveuglement paraît peu vraisemblable. Ce qui est certain, c'est que, deux fois vaincus, les Rhodiens s'opiniâtrèrent encore à souffrir l'approche des troupes romaines, et se laissèrent assiéger par terre et par mer. Alors néanmoins ceux qui voulaient la paix prirent le dessus, et commencèrent à négocier avec Fannius et Lentulus, qui commandaient l'armée de terre des assiégeants. Mais pendant qu'ils parlementaient, Cassius, qui montait lui-même sa flotte, et qui gouvernait l'attaque du côté du port, parut tout d'un coup au milieu de la ville avec un nombre de gens d'élite sans avoir fait brèche à la muraille, sans être monté à l'escalade. Les poternes du côté de la mer lui avaient été ouvertes par quelques-uns des plus honnêtes gens de Rhodes, qui, frappés de la crainte de voir leur ville prise d'assaut, n'avaient pas cru pouvoir trop se hâter de prévenir un tel malheur.

Il les traite durement.

Un mot de Cassius semblait d'abord promettre de la modération. Car comme plusieurs le saluaient des noms de maître et de roi, il rejeta bien loin ces titres en disant que sa plus grande gloire était d'avoir tué celui qui avait osé se faire maître et roi dans Rome. Le reste de sa conduite ne répondit pas à ce début. Il se fit ériger un tribunal au milieu de la place, et planta à côté une pique, comme un signe qu'il prétendait traiter Rhodes en ville prise de force. Il condamna à mort et fit exécuter en sa présence cinquante des principaux auteurs de la rébellion, et prononça contre vingt-cinq autres qui s'étaient enfuis ou cachés la peine du bannissement. Il est vrai qu'il assura au reste des habitants la vie et la liberté, ayant fait défense à ses troupes,

sous peine de mort, d'exercer aucune violence contre les personnes. Il leur interdit de plus le pillage, mais ce ne fut que pour piller lui-même cette ville, l'une des plus opulentes de l'Asie : car il mit la main sur tous les trésors et sur toutes les choses de prix qui appartenaient au public, sans épargner ni les offrandes consacrées dans les temples, ni les statues mêmes des dieux. Et comme les Rhodiens le priaient de leur laisser au moins quelqu'une de leurs divinités, il répondit qu'il leur laissait le soleil. En effet, il ne toucha point au simulacre ni au char de ce dieu, qui était singulièrement honoré à Rhodes. Mais il jouait sans doute sur l'ambiguité de cette expression, qui pouvait signifier qu'il ne leur laissait que la jouissance de la lumière. Et par un troisième sens, que l'antiquité superstitieuse a remarqué, on jugea lorsqu'il eût été réduit à se priver de la vie peu de mois après à Philippes, qu'il avait en parlant ainsi annoncé lui-même sa mort prochaine.

Val. Max. I, 5.

Cassius publia aussi une ordonnance pour obliger les particuliers à lui apporter tout l'or et l'argent qui était dans leurs maisons, avec menace du dernier supplice contre les désobéissants, et promesse de récompense aux dénonciateurs. Les Rhodiens ne s'effrayèrent pas beaucoup d'abord ; et ceux qui purent cacher leurs trésors ne crurent pas courir un grand risque. Mais lorsqu'ils virent, par quelques exemples, que l'ordonnance s'exécutait à la rigueur, ils conçurent qu'il fallait obéir ; et Cassius, ayant tiré de Rhodes, par ces différentes voies, huit mille talents, en imposa encore cinq cents à la ville par forme d'amende. Tous les peuples de l'Asie, quoique tranquilles et soumis, éprouvèrent pareillement la dureté de Cassius. Il exigea qu'ils

lui payassent sur-le-champ les tributs de dix années. Antoine et Octavien ne lui laissèrent pas le temps de pousser jusqu'au bout cette vexation.

Brutus porte la guerre en Lycie. Sa douceur. Fureur des Xanthiens.

Brutus, infiniment plus doux que Cassius, causa néanmoins de plus grands maux aux ennemis qu'il eut à combattre; mais ce fut par leur faute et par un effet de leur aveugle fureur. Les Lyciens, animés par un certain Naucratès, refusèrent de fournir ni troupes ni argent, et se postèrent en armes sur quelques hauteurs qui défendaient l'entrée de leur pays. Brutus, ayant observé le moment où, songeant à repaître, ils se tenaient moins sur leurs gardes, les attaqua, leur tua six cents hommes, et força les passages. Ensuite, à mesure qu'il prenait quelques-unes de leurs villes et de leurs bourgades, il renvoyait en liberté tous ceux qui tombaient sous sa puissance, voulant par cette bonté gagner, s'il était possible, les cœurs de la nation. Mais les Lyciens étaient fiers et hautains; ils s'irritaient de leurs pertes, et méprisaient la clémence du vainqueur.

Les plus braves se renfermèrent dans la ville de Xanthe leur capitale, et Brutus fut contraint de les y assiéger dans les formes. Bientôt il les réduisit à n'espérer de salut que dans la fuite; et plusieurs se sauvaient par la rivière qui coulait le long des murailles, nageant entre deux eaux. Mais les Romains leur ôtèrent cette ressource en tendant des filets, au haut desquels étaient des sonnettes qui avertissaient lorsque quelqu'un se trouvait pris.

Une tentative que firent les Xanthiens pour brûler les machines des assiégeants, et qui leur réussit d'abord, fut la cause de leur perte : car la flamme, poussée des machines vers la ville par un vent violent, s'attacha et

aux fortifications et aux maisons voisines, en sorte qu'en un instant l'incendie devint très-considérable. Les Xanthiens avaient été repoussés, et les Romains les poursuivaient. Mais Brutus, au lieu de profiter de cette occasion pour emporter la place, ne fut occupé que du soin de la conserver, et il ordonna aux siens de travailler à éteindre le feu. C'est une chose inconcevable que la rage qui saisit alors les Xanthiens! Loin de se tenir obligés envers leur généreux ennemi des efforts qu'il faisait pour les sauver, ils veulent périr malgré lui. Tous, libres et esclaves, femmes et enfants, ils montent sur les murailles, et lancent des traits contre les Romains, qui cherchaient à les secourir. Au contraire ils allument le feu, et l'attirent de plus en plus vers la ville en y jetant du bois, des roseaux secs, et tout ce qui peut lui servir d'aliment.

Lorsque Brutus vit que la flamme croissait sans cesse, et formait une ceinture autour de la ville, il fut pénétré de douleur. Il courait à cheval en dehors pour donner ses ordres partout, et essayer toutes les voies de secours: et, tendant les mains aux Xanthiens, il les conjurait d'avoir pitié d'eux-mêmes, et de souffrir qu'on les sauvât avec leur patrie; mais personne ne l'écoutait. Furieux et désespérés, il n'est point de manières de se donner la mort qu'ils ne missent en usage : et ce n'était pas seulement les hommes faits et les femmes que transportait cette aveugle manie : les enfants, poussant des cris de forcenés, sautaient au milieu des flammes ou se précipitaient du haut des murs sur le pavé; d'autres présentaient la gorge nue aux épées de leurs pères, les priant de frapper. On trouva, en parcourant les ruines de cette malheureuse ville, une femme suspendue à

une corde avec laquelle elle s'était étranglée, ayant un petit enfant mort à son cou, et tenant encore dans la main une torche allumée pour mettre le feu à sa maison. Ce spectacle d'horreur fit frémir ceux qui en furent les témoins. Ils en parlèrent à Brutus, qui ne voulut point aller voir un si triste objet; mais, attendri jusqu'aux larmes, il promit une récompense à tout soldat qui lui amènerait un Lycien vivant; et l'on dit que le nombre de ceux qu'il fut possible de sauver de leur propre rage ne se monta qu'à cent cinquante.

C'est la seconde fois que la ville de Xanthe périt ainsi par la fureur de ses habitants. Du temps de Cyrus, les Xanthiens, attaqués par Harpage, lieutenant de ce prince, avaient mieux aimé brûler leurs femmes et leurs enfants enfermés dans la citadelle, et se faire tous tuer dans une sortie générale, que de se soumettre à un conquérant dont tout l'Orient subissait la loi. Herodot. l. 1, [176].

Il paraît que les Lyciens étaient une nation féroce : car le désastre de ceux de Xanthe et la douceur de leur vainqueur ne firent d'abord aucune impression sur ceux de Patare leurs voisins. Ils se préparaient à se défendre, et Brutus ne se déterminait qu'avec peine à les attaquer, dans la crainte de renouveler une scène tragique. Il s'approcha néanmoins de la ville, mais sans en faire battre les murailles. Résolu de tout tenter pour les gagner, il leur détacha quelques prisonniers xanthiens, chez qui l'éblouissement et le vertige avaient enfin fait place à la raison. Il leur renvoya quelques dames, leurs concitoyennes, qui avaient été prises dans Xanthe, et dont les pères et les maris tenaient un rang distingué dans leur patrie. Ces dames surtout, par leurs douces

insinuations, par les éloges qu'elles faisaient de la sagesse et de la générosité de Brutus, vainquirent enfin l'opiniâtreté des Patariens, et ils se rendirent à discrétion.

Brutus accorda à tous la vie et la liberté; mais il s'empara de tout l'or et de tout l'argent du public, et publia, par rapport aux particuliers, une ordonnance semblable à celle de Cassius, menaçant de mort ceux qui cacheraient leurs richesses, et invitant les dénonciateurs par la promesse d'un salaire. Une telle rigueur était trop contraire au caractère de Brutus pour qu'il eût dessein ou même qu'il fût capable de la soutenir: c'est ce qui parut dans une occasion très-remarquable. Un esclave accusait son maître d'avoir caché de l'or, et il disait vrai. Ils furent tous deux menés à Brutus; et pendant qu'ils marchaient, la mère de l'accusé, tremblante pour son fils, les suivait en criant à haute voix qu'elle était seule coupable de la désobéissance aux ordres du proconsul, et que son fils n'y avait aucune part. L'esclave crut bien faire sa cour à Brutus, et assurer sa récompense, en insistant fortement pour détruire le mensonge de la mère, et pour convaincre pleinement son maître, qui, pendant toute cette dispute, gardait un profond silence. Brutus, aussi choqué de l'insolence du dénonciateur qu'il admirait la patience du fils et le bon cœur de la mère, les traita tous selon leurs mérites. Il renvoya les maîtres avec leur or, et fit mettre en croix l'esclave.

La ville de Myre s'étant aussi volontairement soumise, Brutus, devenu maître de toute la Lycie, se contenta de taxer la nation à cent cinquante talents; après quoi il retourna du côté de l'Ionie, signalant sa mar-

che par divers traits d'une justice toujours égale dans la distribution des récompenses et des peines. Celui dont il s'applaudit le plus, et qui lui fit le plus d'honneur auprès de tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens parmi les Romains, ce fut la vengeance qu'il tira de ce misérable rhéteur Théodote, qui avait proscrit la tête de Pompée. J'en ai parlé ailleurs.

Brutus et Cassius se rendent ensemble à Sardes. Éclaircissement très-vif entre eux. Petite scène que leur donne Favonius.

Brutus et Cassius se rejoignirent à Sardes en Lydie; et leurs armées réunies leur donnèrent à l'un et à l'autre, par une proclamation solennelle, le titre d'*imperator*, ou général vainqueur. Dès leur première entrevue, en hommes supérieurs et francs, ils voulurent avoir un éclaircissement tête-à-tête sur des sujets de plaintes réciproques. Il y en avait beaucoup entre eux; et la chose ne pouvait pas être autrement, vu l'importance et la multiplicité des affaires qu'ils gouvernaient, et le grand nombre d'amis et de commandants qui agissaient sous leurs ordres. Ils s'enfermèrent donc dans la première maison commode, et firent garder la porte par leurs esclaves, avec défenses expresses de laisser entrer qui que ce pût être.

La contestation fut des plus vives. Après avoir exposé leurs griefs, ils entrèrent en preuve, ils se firent des reproches; les larmes coulèrent, le ton de voix devenait plus haut et plus rude; en sorte que leurs amis, qui se tenaient à la porte, entendaient le bruit, et commencèrent à s'alarmer, ne sachant à quoi tout cela se terminerait. Cependant personne n'osait aller se mettre en tiers avec eux, à cause de la défense qu'ils en avaient faite. Favonius seul, cet extravagant imitateur de Caton, de qui j'ai déja fait mention plus d'une fois, prétendit entrer. Les esclaves lui fermèrent d'a-

bord le passage. Mais ce n'était pas une opération aisée que d'arrêter la fougue de Favonius dans ce qu'il avait résolu. Il se piquait d'une hardiesse cynique qui ne connaissait aucun ménagement; et ses saillies, tout importunes qu'elles étaient, n'étaient pas toujours mal reçues, parce qu'elles faisaient rire. Il força donc les barrières, et, d'un ton de voix théâtral, il adressa à Brutus et à Cassius ces paroles qu'Homère met dans la bouche de Nestor, exhortant à la paix Agamemnon et Achille, « Déférez à mes conseils [1], vous êtes tous « deux plus jeunes que moi ». Cassius, dont le caractère était assez gai, se mit à rire. Brutus, plus sérieux, se fâcha, et chassa Favonius en le traitant d'impudent cynique. Cependant cette aventure mit fin à l'entretien de Brutus et de Cassius, et ils se séparèrent en bonne intelligence.

Cassius donna, ce soir-là même, un grand souper, et Brutus y invita ses amis. Lorsque l'on était déja à table, arrive Favonius sortant du bain. La colère de Brutus n'était pas encore passée; il déclare, et prend toute la compagnie à témoin, que Favonius venait sans être prié, et il voulait qu'on le reculât à l'extrémité du dernier lit. Mais le cynique sénateur vint de force se placer sur le lit du milieu, qui était le plus honorable. Le repas fut accompagné de beaucoup de gaîté; la liberté et l'enjouement de la conversation firent l'assaisonnement des mets, sans préjudice des réflexions philosophiques, pour lesquelles ces seigneurs romains avaient un goût décidé.

La conduite

Brutus donna le lendemain une mortification à Cas-

[1] Ἀλλὰ πίθεσθ'· ἄμφω δὲ νεωτέρω ἐςὸν ἐμεῖο.
(*Iliad.* l. 1, v. 259.)

sius par la condamnation qu'il prononça contre un homme distingué, qui avait été préteur à Rome, et ensuite chargé par Brutus lui-même de divers emplois de confiance. Plutarque le nomme L. Pella, et dit que, ayant été accusé et convaincu de concussions par ceux de Sardes, il fut condamné sans miséricorde. Cassius, peu de jours auparavant, n'avait pas tenu une pareille conduite à l'égard de deux de ses amis, qui, étant poursuivis devant lui pour de semblables malversations, en avaient été quittes pour une réprimande qu'il leur fit en particulier, pendant qu'en public il les renvoyait absous et les gardait auprès de sa personne. C'était par principe qu'il agissait ainsi; et il reprocha même à Brutus son trop grand attachement aux règles dans un temps qui demandait des ménagements, des considérations, de l'indulgence. Mais Brutus[1], toujours rempli des grandes maximes, le rappelait aux ides de Mars, à ce jour fameux où ils avaient tué César, qui pourtant ne pillait pas le genre humain par lui-même, mais qui était l'appui et le soutien des voleurs publics. « S'il est, « disait-il, quelque prétexte légitime de négliger l'exacte « justice, il nous valait mieux supporter les amis de « César que de fermer les yeux sur les vexations com- « mises par les nôtres. Dans le premier cas on n'aurait « pu nous accuser que de lâcheté : ici, par mille tra- « vaux et mille périls, nous achetons le reproche d'in- « justice. »

et les vues de Cassius étaient moins pures que celles de Brutus.

[1] Ὁ δὲ τῶν εἰδῶν τῶν Μαρτίων ἐκέλευεν αὐτὸν μνημονεύειν ἐκείνων, ἐν αἷς Καίσαρα ἔκτειναν, οὐκ αὐτὸν ἄγοντα καὶ φέροντα πάντας ἀνθρώπους, ἀλλ' ἑτέρων δύναμιν ὄντα ταῦτα πρασσόντων· ὡς· εἴ τις ἐστὶ πρόφασις καλὴ μεθ' ἧς ἀμελεῖται τὸ δίκαιον, ἄμεινον ἦν τοὺς Καίσαρος φίλους ὑπομένειν· ἐκείνοις μὲν γὰρ ἀνανδρείας, νῦν δὲ ἀδικίας δόξα μετὰ κινδύνων ἡμῖν καὶ πόνων πρόσεστιν.

Ce trait, joint à tout ce que nous venons de rapporter précédemment, fait voir que la vertu de Brutus était bien plus pure que celle de Cassius. Celui-ci méritait sans doute l'estime par de grandes qualités : mais sa colère était redoutable ; il avait le commandement dur : au contraire, envers ses amis il se montrait facile, indulgent, jusqu'à sacrifier en leur faveur les droits de la justice ; il n'était pas même ennemi du plaisir, et dans le commerce particulier il égayait un peu sa morale. La conduite de Brutus se soutenait parfaitement. Une douceur inaltérable, une grande élévation de sentiments, une force d'ame sur laquelle ne pouvaient rien, ni la colère, ni la volupté, ni l'envie d'avoir ; une fermeté inflexible pour la défense du juste et de l'honnête, voilà ce qui composait son caractère. En conséquence, aimé des peuples et des troupes, chéri de ses amis jusqu'à la tendresse, admiré des gens de bien, il n'était pas même haï de ceux qui lui faisaient la guerre.

La confiance parfaite que l'on avait en la droiture de ses vues était surtout ce qui lui attirait cette affection et cette vénération universelle. C'est une gloire qui lui est propre, et qui le distingue de tous les autres chefs de parti dans les guerres civiles entre les Romains. Car Pompée ne passe pas pour avoir été dans la disposition, s'il eût vaincu César, de rendre aux lois la souveraine puissance : on croit qu'il se serait maintenu à la tête du gouvernement sous le nom de consul ou de dictateur, ou sous quelque autre titre de magistrature, qui aurait masqué son ambition et amusé le vulgaire. Plusieurs attribuaient un dessein à peu près pareil à Cassius ; et quoiqu'on ne pût pas douter de son

aversion pour la tyrannie, on avait peine à se persuader que, fier comme il était, plein d'un courage altier, et préférant souvent l'utile à l'honnête, il fût détaché de tout désir de la domination, et qu'il fît la guerre, menât une vie errante, s'exposât à mille dangers, uniquement pour établir ses concitoyens dans la jouissance de leur liberté. Si l'on remonte plus haut, les Marius, les Cinna, les Carbon, ne défendaient pas assurément la patrie : ils la regardaient plutôt comme un prix et comme une proie qu'ils prétendaient envahir; et peu s'en fallait qu'ils n'avouassent eux-mêmes que la tyrannie était l'objet de leurs vœux. Brutus est à couvert d'un tel soupçon. Ses ennemis même lui rendaient justice en ce point : et l'on entendit plus d'une fois dire à Antoine qu'il pensait que Brutus était le seul qui, en conspirant contre César, n'eût envisagé que la gloire d'une entreprise qui lui paraissait belle et louable; mais que les autres avaient eu pour motifs la haine et l'envie.

La conduite de Brutus étant si nette et si haute, il n'est pas étonnant que son langage fût magnanime. Lorsqu'il se voyait déja près du péril qui devait décider de son sort, il écrivait à Atticus que sa fortune était aussi heureuse qu'il le pût souhaiter. « Car, disait-il, ou, en remportant la victoire, je rendrai la liberté aux Romains, ou, en mourant, je serai délivré de la servitude. Ainsi nul risque important pour nous : je vois notre état assuré, et l'unique incertitude qui nous reste est de savoir si nous vivrons libres, ou si nous emporterons notre liberté dans le tombeau. C'est Marc-Antoine, ajoutait-il, qui paie dès à présent la peine de sa folie. Il pouvait être compté parmi les Brutus, les Cassius et les Catons : et il a mieux aimé

« se mettre en second à la suite d'Octave, avec lequel, « s'il n'est pas incessamment vaincu par nous, il aura « bientôt lui-même à combattre. ». Ces dernières paroles sont comme un reproche doux que Brutus fait à Atticus de ses liaisons et de son amitié avec Antoine; et elles contiennent une prédiction que l'événement ne tarda pas à vérifier. Sur la première partie de ce fragment de lettre, Plutarque observe qu'il est aisé d'y voir que Brutus faisait consister sa principale ressource dans sa vertu, et non dans ses forces de terre et de mer, quelque grandes qu'elles fussent. Mais à sa mort il paraîtra, comme j'en ai déja averti, que l'espérance du succès entrait pour beaucoup dans sa fermeté.

Prétendue apparition d'un fantôme à Brutus.

Brutus et Cassius, ayant terminé heureusement et promptement tout ce qu'ils avaient à faire en Asie, ne songèrent plus qu'à passer en Europe pour épargner la moitié du chemin aux triumvirs, qui se préparaient à venir les attaquer. C'est au temps où ils étaient près de faire le trajet que Plutarque rapporte une prétendue apparition d'un fantôme, qui se montra, dit-on, à Brutus. Le conte en est débité si sérieusement par ce grave historien, et est devenu si célèbre, que je ne crois pas qu'il me soit permis de le passer sous silence.

J'ai déja parlé des veilles de Brutus. Naturellement il dormait très-peu, et il avait augmenté par l'habitude cette disposition de la nature, aidé beaucoup en cela par son exacte sobriété. Il ne se laissait jamais aller au sommeil pendant le jour, et il n'y donnait que la partie de la nuit qui ne permet plus d'agir ni de traiter avec personne, parce que tout le monde repose. Mais, surtout dans le temps dont nous parlons, où une multitude de soins si importants l'occupait tout entier, et

où l'inquiétude inévitable dans une telle crise bandait tous les ressorts de son cerveau, lorsqu'il s'était assoupi pendant quelques moments après son repas du soir, qui était le seul de la journée, il travaillait ensuite à régler les affaires courantes; et, s'il lui restait du temps, il l'employait à la lecture jusqu'à la troisième veille de la nuit, qui était l'heure où les officiers-généraux entraient dans sa tente pour recevoir ses ordres.

Plutarque raconte donc que, dans le silence d'une nuit profonde, pendant que tout le camp était parfaitement tranquille, Brutus travaillait, selon sa coutume, seul dans sa tente médiocrement éclairée. Tout d'un coup il croit entendre du bruit, comme si quelqu'un entrait. Il regarde du côté de la porte, et il aperçoit un grand corps d'une taille démesurée, dont l'aspect était effrayant, et qui se tenait devant lui sans prononcer un seul mot: il eut le courage de l'interroger. « Qui des hommes ou des dieux es-tu? lui dit-il; « et qui t'amène ici? Brutus, répondit le fantôme, je « suis ton mauvais génie. Tu me reverras près de Phi« lippes. Eh bien! reprit Brutus sans se troubler, nous « nous reverrons. » Le fantôme disparut; et Brutus appela ses gens, qui lui dirent n'avoir rien vu ni rien ouï. Il se remit à son travail. Mais frappé pourtant d'une vision si étrange, il en parla le lendemain matin à Cassius. Celui-ci, qui était épicurien, et qui par conséquent ne croyait ni esprit distingué de la matière, ni Providence, attribua tout ce qui était arrivé au jeu d'une imagination échauffée par l'application continuelle et par les inquiétudes: « Car, lui disait-il, il « n'est nullement probable qu'il y ait des génies, ni, « en supposant leur existence, qu'ils aient la forme ou

« la voix humaine, ou une puissance qui agisse sur nous. « Et certes, je souhaiterais qu'ils existassent, afin que « nous pussions compter, non-seulement sur nos ar- « mées et sur nos flottes, mais encore sur le secours « des dieux, qui ne pourrait manquer à une entre- « prise aussi juste, aussi belle, aussi sainte que celle « dont nous sommes les chefs. »

C'est ainsi que Plutarque détaille ce fait; et afin qu'il n'y manque rien, le spectre est fidèle à se trouver au rendez-vous, et il se remontre à Brutus, mais sans rien dire, la nuit qui précéda le dernier jour de sa vie. Ap- Flor. IV, 7. pien est conforme à Plutarque, et Florus les avait précédés. Mais ces autorités, sans doute suffisantes pour accréditer un événement qui serait dans l'ordre de la nature, ne me paraissent pas suffire pour rendre croyable une merveille absurde. Aucun de ces écrivains ne cite un seul témoin contemporain; aucun ne parle d'après Brutus ou d'après quelqu'un à qui Brutus se soit ouvert. D'ailleurs je trouve la même aventure répétée, Val. Max. I, 7. à peu de choses près, et mise par Valère Maxime sur le compte de Cassius de Parme. Enfin ce qui m'ôte tout scrupule de récuser ici le témoignage des auteurs du fait dont il s'agit, c'est la crédulité qui leur est commune avec la plupart des anciens pour tout ce qui s'annonce sur le pied de prodige. Ils racontent, par exemple, avec une parfaite sécurité, que deux aigles vinrent se poster sur les principales enseignes de deux légions de Brutus et de Cassius; qu'elles accompagnèrent l'armée dans sa marche jusqu'à la veille de la bataille de Philippes, et qu'alors elles s'envolèrent. Ce fait assurément n'est pas vraisemblable. Mais quand il serait vrai, quelle induction pourrait-on en tirer? et

par où mérite-t-il d'être consigné dans l'histoire? Ils donnent encore pour présages miraculeux les choses du monde les plus simples, telles que le défaut d'adresse ou d'attention dans celui qui présenta une couronne renversée à Cassius, au lieu de la lui mettre droite sur la tête. Des écrivains aussi superstitieux peuvent bien être soupçonnés d'avoir reçu sans examen un bruit étrange, qui n'avait nul fondement que des traditions populaires.

Octavien et Antoine passent la mer, et se rendent avec leurs troupes en Macédoine.

Brutus et Cassius passèrent d'Asie en Europe sans aucun empêchement. Octavien et Antoine étaient encore en Italie; et deux de leurs lieutenants, Norbanus et Décidius Saxa, qu'ils avaient fait partir devant eux avec huit légions, traversaient actuellement l'Épire et la Macédoine. Ces deux officiers des triumvirs s'avancèrent avec leurs troupes jusqu'au-delà de Philippes, et vinrent se camper à l'entrée d'une gorge formée par deux montagnes, qui ne laissent entre elles qu'un espace assez étroit, seul passage commode pour venir de la Chersonèse de Thrace en Macédoine. Ils avaient donc derrière eux Philippes, et à leur droite, du côté de la mer, Néapolis, ville maritime située vis-à-vis de l'île de Thasos. Ce fut là qu'ils attendirent leurs généraux, qui n'étaient pas peu embarrassés à faire le trajet de Brindes en Épire.

Car, comme les chefs du parti républicain avaient de puissantes forces navales, Statius Murcus, détaché par Cassius à la tête de soixante voiles, après s'être tenu quelque temps auprès du promontoire de Ténare [1] pour arrêter et combattre au passage la flotte égyp-

[1] Cap Matapan, au midi de la Morée.

tienne que Cléopatre envoyait au secours des triumvirs, lorsqu'il sut que cette flotte avait été dissipée et détruite par la tempête, était venu se poster à l'entrée du port de Brindes pour empêcher que rien n'en sortît. De plus, Sex. Pompée, maître en grande partie de la Sicile, comme je l'ai dit, était une épine qu'ils auraient été bien aises de s'arracher avant que de s'embarquer dans leur grande entreprise. Il matait Rome et l'Italie par la disette, enlevant les provisions qui venaient par mer; et il se trouvait en état d'empêcher pareillement qu'il ne leur arrivât à eux-mêmes des vivres et autres munitions lorsqu'ils seraient en Macédoine. Par ces raisons, et comme d'ailleurs il ne leur paraissait pas bien difficile de réduire un ennemi qui, à proprement parler, n'était qu'un corsaire, pendant qu'Antoine s'occupait dans Brindes des moyens de faire passer les troupes en Épire, Octavien envoya Salvidiénus avec ce qu'il avait de vaisseaux contre Sex. Pompée, et il se transporta lui-même à Rhége pour animer cette guerre par sa présence.

Elle ne fut pas aussi facile que les triumvirs se l'étaient imaginé. Sextus avait profité du temps où il avait été laissé tranquille pour acquérir des forces maritimes considérables. Seulement, à l'approche de Salvidiénus, il cessa d'infester les côtes de l'Italie, et il se borna à défendre la Sicile. Octavien était si mal pourvu de vaisseaux, que son lieutenant tenta de fabriquer, à l'imitation de ce qu'il avait vu pratiquer en Gaule, de petites barques d'un bois léger recouvert de cuirs crus. De tels bâtiments n'étaient pas propres à soutenir l'agitation et la violence des vagues dans le détroit de Sicile, et ils ne firent qu'apprêter à rire aux ennemis. Oc-

tavien amena pourtant avec lui une flotte; et il se donna près du rocher de Scylla [1] un combat naval dans lequel Sextus eut l'avantage. La force n'ayant point réussi, Octavien essaya de la ruse, et il voulut dérober l'occasion de faire furtivement le trajet, ne doutant point que, s'il pouvait une fois mettre à terre ses légions en Sicile, leur valeur et leur expérience ne lui assurassent la victoire. Mais tout fut inutile : les côtes étaient trop bien gardées; et comme Antoine, qui se trouvait pendant ce temps-là fort incommodé par Murcus dans Brindes, demandait avec des instances réitérées le secours et la jonction de son collègue, il fallut renoncer au dessein de pousser Sextus; et Octavien, laissant seulement autant de troupes qu'il en était besoin pour défendre la côte d'Italie, alla trouver Antoine à Brindes avec tout le reste de ses forces de terre et de mer. En partant, il promit à ceux de Rhége et de Vibo, qu'il tirerait leurs villes du nombre de celles qui devaient être données avec leurs territoires en récompense à ses soldats. Le motif de cette promesse fut la crainte qu'il avait que ces deux villes, si voisines de la Sicile, ne se livrassent à Sextus pour prévenir le malheur dont elles étaient menacées.

L'arrivée de la flotte d'Octavien à Brindes changea la situation des choses. Murcus se crut obligé de prendre le large, et même de s'approcher des côtes d'Épire, continuant toujours néanmoins à épier les troupes des triumvirs au passage. Mais, soit défaut de capacité ou d'attention de sa part, soit circonstances singulières de vents ou de courants favorables aux triumvirs, toutes

[1] Maintenant Sciglio.

leurs troupes et eux-mêmes firent le trajet heureusement en divers voyages. Octavien était malade; et il fut obligé de rester à Dyrrachium, pendant qu'Antoine, en grande diligence, s'avançait pour joindre Norbanus et Saxa. Murcus, confus et désespéré du mauvais succès de ses soins, ne laissa pas de croiser toujours sur ces mêmes mers, pour empêcher les convois que l'on entreprendrait d'envoyer d'Italie en Macédoine; et il fut aidé dans cette importante opération par Domitius Ahénobarbus, que Cassius lui envoya avec une flotte de cinquante vaisseaux.

Antoine ne trouva plus Norbanus et Saxa occupant la gorge dont j'ai parlé au-delà de Philippes. Ils avaient été obligés de l'abandonner, et de reculer jusqu'à Amphipolis : car Brutus et Cassius n'avaient pas perdu de temps. Arrivés à Seste, lorsqu'ils eurent traversé la Chersonèse, ils firent la revue de leur armée, qui se trouva forte de vingt et une légions, non pas complètes, mais formant néanmoins le nombre de quatre-vingt mille combattants. Ils avaient encore plus de vingt mille hommes de cavalerie auxiliaire de toutes nations, Gaulois, Espagnols, Mèdes, Parthes, Arabes, Gallo-Grecs, et enfin Thraces. Ces derniers avaient pour chef Rhescuporis, dont le frère Rhascus suivait le parti contraire. C'était de concert, et par une politique souvent pratiquée depuis en pareil cas, que ces deux princes s'étaient ainsi partagés entre deux puissances formidables qui venaient se choquer dans leur pays. Leur intention avait été que celui qui aurait la fortune favorable devînt, comme il arriva, la ressource du malheureux.

Brutus et Cassius, arrivés à Seste, font la revue de leurs troupes.

Magnifi-

La revue présenta le plus beau spectacle qu'il soit

possible d'imaginer; car Brutus, zélateur de la simplicité dans tout le reste, et exigeant de ses subalternes la même modestie dont il donnait lui-même l'exemple, aimait la richesse dans les armures, et se plaisait à y prodiguer l'or et l'argent. Il croyait que cette magnificence était propre à rehausser le courage de ceux qui sont susceptibles de sentiments élevés, et que le prix de la matière, intéressant les autres à la conservation de leurs armes, serait un motif pour eux de combattre plus vaillamment. Il avait pour garant et pour auteur de cette façon de penser le grand César [1], qui suivait la même pratique par les mêmes principes.

cence de cette armée.

Brutus et Cassius accompagnèrent d'un discours aux soldats la cérémonie de la revue. Comme une grande partie de ces troupes avaient autrefois combattu pour César, ils crurent nécessaire de leur remettre sous les yeux dans une harangue les grands et justes motifs qui devaient les attacher à la cause dont ils prenaient la défense.

On dressa pour cet effet un tribunal, au haut duquel se placèrent les deux généraux, ayant autour d'eux tous les sénateurs de leur parti. Ce fut Cassius qui fit la harangue, Brutus s'étant imposé la loi, comme je l'ai dit, de lui céder en tout les distinctions d'honneur et de prééminence.

Distribution d'argent faite aux soldats.

Aux discours ils joignirent un autre genre d'exhortation plus efficace sur les esprits des soldats. Ce fut une distribution d'argent très-abondante. Comme ils

[1] D'autres grands hommes ont pensé autrement. Voyez sur ce sujet les exemples et les autorités pour et contre qu'a ramassés M. Rollin, (Hist. Ancienne, liv. 18, § 5.) Sans prétendre décider la question, je remarquerai seulement que les censeurs de cette magnificence des armures ont été communément ceux qui ne pouvaient y atteindre.

avaient amassé de grandes richesses dans les opulentes contrées de l'Asie, ils se trouvèrent en état de donner à chaque soldat quinze cents deniers (sept cent cinquante livres), cinq fois autant aux capitaines, et aux tribuns à proportion. Ils ajoutèrent même des gratifications particulières pour ceux qui se distinguaient par leur bravoure. On observa un grand ordre dans cette distribution. Dès que chacun avait reçu son présent, il se mettait en marche pour avancer du côté de l'Hèbre, et faisait place à ceux qui devaient suivre. Le rendez-vous général où l'armée devait se rassembler était la plaine de Dorisque, lieu célèbre dans l'histoire par la revue que Xerxès y avait faite autrefois de ses troupes innombrables. De Dorisque Brutus et Cassius continuèrent d'aller en avant vers l'occident, côtoyant le rivage, et accompagnés d'une flotte commandée par Tillius Cimber, qui descendait souvent à terre, et marquait les lieux les plus propres pour les campements.

Brutus et Cassius s'avancent jusqu'au-delà de Philippes.

Norbanus et Saxa n'avaient pas des forces suffisantes pour résister à une armée si formidable. Saxa, qui était plus avancé du côté d'où venaient les ennemis, se replia sur Norbanus, et, réunis ensemble, ils espérèrent que l'avantage du lieu suppléerait à leur faiblesse, et qu'ils pourraient se maintenir dans ces gorges étroites où ils s'étaient postés. Brutus et Cassius auraient été réellement très-embarrassés à forcer les passages sans le secours de Rhescuporis. Ce prince, qui était du pays, leur indiqua une route par les montagnes, mais une route sans eau, et tellement couverte de buissons, de halliers et de bois épais, qu'il fallait presque à chaque pas se frayer le chemin avec la coignée, en abattant les arbres qui faisaient obstacle. On lui donna un corps de

gens d'élite, à la tête desquels fut mis Bibulus, beau-fils de Brutus [1]. Ils prirent des vivres et de l'eau pour trois jours; et, après des fatigues incroyables, lorsqu'ils commençaient déja à murmurer contre Rhescuporis et à le soupçonner de trahison, enfin le quatrième jour ils aperçurent la plaine et la rivière. Ils poussèrent un cri de joie; et ce fut là ce qui sauva Norbanus et Saxa, qui allaient être enveloppés. Rhascus, qui était dans leur camp, comme je l'ai dit, devina ce que signifiait ce cri; et surpris à l'excès que des troupes eussent pu passer par un chemin qu'il croyait à peine praticable pour des bêtes fauves, il avertit promptement les lieutenants des triumvirs, qui se retirèrent en hâte à Amphipolis. Les chefs républicains trouvèrent ainsi les passages libres, et se portèrent au-delà de Philippes, où ils rencontrèrent un terrain très-avantageux pour s'y camper et pour y attendre leurs adversaires. Appien nous fournit une description des lieux qui jettera un grand jour sur tout ce que nous avons à raconter.

Description des environs de la ville de Philippes.

La ville de Philippes, autrefois Datus, et plus anciennement Crénides, tire le nom qu'elle portait, au temps dont je parle, de Philippe, premier auteur de la grandeur des Macédoniens, qui avait fortifié cette place comme propre à tenir les Thraces en bride. Elle était située sur une montagne, dont elle occupait toute la largeur, presque au sortir des gorges par où avait débouché l'armée de Brutus et de Cassius. Du côté de l'occident elle dominait sur une plaine qui s'étend en pente douce à près de quinze lieues jusqu'au fleuve Strymon. Dans cette plaine, à deux mille pas seulement

[1] Il était fils de Porcia, qui, avant que d'épouser Brutus, avait été mariée au fils du célèbre Bibulus, collègue et ennemi de César.

de la ville, s'élèvent deux collines, distantes de l'espace d'un mille, et défendues d'un côté par les montagnes que le détachement romain, sous la conduite de Rhescuporis, avait eu tant de peine à franchir, et de l'autre par un marais qui communiquait avec la mer. Ce fut sur ces deux collines que Brutus et Cassius établirent leurs camps, le premier sur la plus septentrionale, l'autre sur celle qui est au midi; et dans cet intervalle de mille pas qui les séparait ils tirèrent des lignes et un parapet d'une colline à l'autre. Ils assuraient ainsi la communication des deux camps, qui se soutenaient et se défendaient mutuellement, comme s'ils n'en eussent fait qu'un seul. Ils étaient pourtant réellement distingués; et cette distinction procurait à chacun des deux chefs plus de facilité pour contenir les siens et pour faire observer parmi eux une bonne discipline.

Campement de Brutus et de Cassius.

Ce campement leur était infiniment commode par toutes sortes d'endroits. Les hauteurs qu'ils occupaient les mettaient hors d'insulte, et en état de se tenir sur la défensive, s'ils le jugeaient à propos. S'ils voulaient combattre, ils avaient devant eux une belle plaine pour étendre leurs nombreuses armées. Une petite rivière, appelée *Ganga* ou *Gangitès*, coulait au pied de leurs camps. Derrière était la mer, qui leur fournissait toutes les provisions dont ils pouvaient avoir besoin. L'île de Thasos, à douze milles, leur servait de magasin général; et à neuf mille pas la ville de Néapolis ouvrait son port à leur flotte, et l'y tenait en sûreté. Une position si avantageuse les détermina à ne pas aller plus loin; et quand ils l'eussent voulu, la chose leur aurait été difficile. Car Antoine, sur la nouvelle du mouvement que Norbanus et Saxa avaient été obligés de faire en

arrière, craignant encore de perdre Amphipolis, força tellement sa marche, qu'il arriva beaucoup plus tôt qu'il n'était attendu.

Antoine, et ensuite Octavien, arrivent vis-à-vis d'eux, et se campent à peu de distance.

Il eut la satisfaction de trouver, non-seulement ses lieutenants maîtres d'Amphipolis, mais la ville fortifiée et mise en état de défense. Il y déposa tous les bagages, laissant une légion pour les garder; et avec tout le reste de ses troupes il s'avança vers les ennemis, et vint se camper à un mille seulement de distance.

Désavantage de leur position.

Cette hardiesse ne laissa pas d'étonner Brutus et Cassius; d'autant plus que dans la disposition des camps tout le désavantage était pour Antoine. Il campait dans la plaine, et ses adversaires sur des hauteurs. Ils tiraient leur bois de vastes forêts qu'ils avaient à leur portée, et lui de marécages qui lui fournissaient plus de roseaux que de bois propre à former des palissades. Une rivière donnait aux uns de l'eau abondamment et commodément, et l'autre était obligé de creuser des puits. Enfin les vivres venaient aux uns de Thasos, île peu éloignée, et l'autre les faisait amener d'Amphipolis, à près de quinze lieues de distance; et, ce qui est bien plus considérable, les chefs républicains avaient leur subsistance assurée par l'Asie et tout l'Orient, qui étaient dans leur dépendance; au lieu que les triumvirs n'avaient pour ressource que la Macédoine et la Thessalie, parce que les flottes de Murcus et de Domitius, d'une part, et de l'autre Sex. Pompée, empêchaient qu'on ne leur apportât aucune provision, ni d'Italie, ni d'Espagne, ni d'Afrique. L'argent leur manquait aussi; et, dans la revue de leurs armées, au lieu de pouvoir imiter la magnificence de leurs ennemis, ils furent ré-

duits à distribuer à chaque soldat pour toute largesse vingt-cinq deniers.

Faibles à tant d'égards, ils ne l'emportaient que par un seul endroit, c'est-à-dire par la valeur expérimentée et par le nombre des troupes. Lorsque Octavien fut venu joindre Antoine, leurs armées combinées se trouvèrent fortes de dix-neuf légions [1], composées en grande partie des vieux soldats de César, et non-seulement complètes pour le nombre, mais même augmentées et grossies de beaucoup de surnuméraires. Ainsi leur infanterie se montait au moins à cent mille hommes. Leur cavalerie était moins nombreuse que celle des ennemis. Ils n'avaient que treize mille chevaux contre vingt mille. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit des forces du parti républicain, on verra que jamais deux si puissantes armées romaines n'avaient combattu l'une contre l'autre.

Octavien ne s'était pas fait attendre long-temps; au contraire, il avait eu grand soin de se hâter, ne voulant pas que la querelle se décidât en son absence, et ne craignant guère moins une victoire remportée sans lui par son collègue que celle de ses ennemis. Par ce motif il ne resta à Dyrrachium qu'autant que la violence de la maladie l'y força par une absolue nécessité. Au bout de dix jours, quoiqu'il fût très-éloigné d'un

[1] J'ai dit, d'après Appien, que dans la conférence de l'île du Réno il avait été réglé qu'Octavien et Antoine passeraient la mer chacun à la tête de vingt légions. Ici le même Appien ne leur en donne à eux deux que dix-neuf, auxquelles il faut seulement en ajouter une, qu'Antoine avait laissée à Amphipolis pour garder les bagages. On peut supposer que, les quarante légions dont il a été fait mention d'abord n'étant rien moins que complètes, les triumvirs les réduisirent à un beaucoup moindre nombre.

parfait rétablissement, il se mit en marche avec son armée. Les deux triumvirs réunis s'arrangèrent de façon qu'Octavien se trouva opposé à Brutus, et Antoine à Cassius.

Première bataille de Philippes.

Leur plan et leur intérêt était d'engager promptement une action générale. Ils présentèrent donc la bataille aux ennemis, qui, par la raison contraire, ne voulurent point l'accepter, et se contentèrent de ranger leurs troupes en ordre à la tête de leurs camps, mais sans abandonner les hauteurs ni descendre dans la plaine. Cassius surtout, qui entendait très-bien la guerre, était fortement attaché au système de laisser l'armée des triumvirs se miner elle-même par la disette, qui ne pouvait manquer de s'y mettre incessamment. Dans cette vue, à l'arrivée d'Antoine, connaissant le caractère hardi et entreprenant du général qu'il avait en tête, il s'était appliqué à fortifier de plus en plus ses retranchements; et, comme entre le flanc gauche de son camp et le marais dont j'ai parlé restait un petit espace de terrain, il avait tiré de son camp au marais une bonne ligne bien palissadée, pour éviter toute surprise et assurer ses derrières.

Appien fait honneur à Antoine d'avoir, par son audace et par son habileté, contraint Cassius à combattre. Il dit que, pendant qu'il amusait l'ennemi en se présentant tous les jours en ordre de bataille, il détacha quelques cohortes pour travailler sans relâche à rendre le marais praticable, et établir ensuite des logements entre le camp de Cassius et l'île de Thasos. On abattait les roseaux qui se trouvaient sur la ligne de l'ouvrage commencé; on formait une chaussée que l'on soutenait des deux côtés par un mur de pierres sèches; si l'on trou-

vait quelque endroit où le marais eût trop de profondeur, on y jetait un pont. Enfin, au bout de dix jours et de dix nuits, l'ouvrage se trouva achevé, sans que les travailleurs eussent été aperçus des ennemis, parce qu'ils étaient couverts d'une forêt de roseaux qui était entre eux et le camp de Cassius. Ce général ne fut averti d'un travail si long et si important que par les forts que dressèrent derrière lui plusieurs cohortes d'Antoine, et où elles se logèrent. Étrangement étonné de la hardiesse et du succès de l'entreprise, il résolut de faire lui-même un ouvrage tout pareil dans le marais, et d'y construire une chaussée qui allât de son camp à celle d'Antoine, qui la coupât, et qui rompît ainsi la communication entre le camp d'Antoine et les forts élevés derrière le sien. Pour empêcher cet ouvrage, Antoine, pendant que toutes les armées étaient en présence, alla sur le midi attaquer avec furie les lignes que Cassius avait tirées depuis son camp jusqu'au marais. La suite de la narration d'Appien me paraît peu facile à comprendre. Selon cet auteur, les troupes de Brutus, se croyant insultées par l'audace d'Antoine, se jetèrent d'abord sur lui, sans attendre l'ordre de leur général, et ensuite se tournèrent contre l'armée d'Octavien, qui leur était opposée. Ces mouvements me semblent assez irréguliers. Mais, quoi qu'il en soit, c'est ainsi que l'assaut donné par Antoine aux lignes de Cassius devint, au rapport d'Appien, une bataille générale.

Plutarque raconte la chose tout autrement, et veut que la bataille ait été l'effet, non d'un cas fortuit, mais d'une délibération qu'il prétend avoir été prise dans le conseil entre Brutus et Cassius, et dont il rapporte

tout le détail. Cassius était opposé à ce plan, comme je l'ai dit : Brutus vainquit sa répugnance. Il souhaitait parvenir à une décision par la voie la plus prompte, pour finir incessamment ou l'esclavage de sa patrie, ou les misères et les vexations que le genre humain souffrait de la guerre. Il fut fortifié dans cette résolution par les avantages que remporta sa cavalerie en différentes escarmouches sur celle des ennemis. Enfin quelques désertions, et des soupçons sur la fidélité de plusieurs officiers, déterminèrent un nombre des amis même de Cassius à se ranger à l'avis de Brutus. Un seul des amis de celui-ci, nommé Atilius, opinait pour différer, et pour gagner l'hiver en temporisant. Brutus lui ayant demandé en plein conseil quel motif le portait à penser ainsi : « Au moins, répondit Atilius, il m'en « reviendra de vivre plus long-temps. » Ce mot, qui annonçait le désespoir, déplut beaucoup à tout le monde; et Cassius, se voyant si mal appuyé, et presque seul de son avis, consentit à la bataille, uniquement par déférence et contre ses lumières. Ce qu'il dit à Messala en est la preuve. Après le souper, qui se passa tristement, et pendant lequel Cassius, qui était naturellement gai, parut extrêmement pensif; lorsque Messala se retirait, ce général le prit par la main, et lui dit en grec : « Je vous prends à témoin, Messala, que je « me trouve dans le cas de Pompée, forcé malgré moi « de risquer le sort de la patrie au hasard d'une seule « action. Ayons néanmoins bon courage, et mettons « nos espérances en la fortune, qui peut rectifier, par « un de ses caprices qui ne lui sont pas extraordinaires, « le mauvais parti que nous prenons. » Telles furent les dernières paroles de Cassius à Messala. Il l'embrassa

ensuite, en l'invitant à souper pour le lendemain, qui était le jour de sa naissance. Brutus au contraire était plein de confiance, et les grandes maximes de la philosophie, par lesquelles il s'encourageait encore lui-même et ses convives, firent tout l'entretien de son repas.

Le lendemain, de grand matin, le signal de la bataille, c'est-à-dire la cotte d'armes de pourpre, parut sur la tente de chacun des deux généraux. Avant que leurs troupes sortissent, ils s'abouchèrent un moment dans l'intervalle qui séparait les deux camps, et Cassius dit à Brutus : « Puissions-nous réussir et jouir long-« temps ensemble du fruit de notre victoire! Mais vous « le savez, les plus grands événements sont ceux dont « le sort est le plus incertain. Comme donc, en sup-« posant un fâcheux succès, il ne nous serait peut-être « pas aisé de nous revoir, dites-moi ce que vous pensez « touchant le choix entre la fuite ou la mort. » Brutus lui répondit : « Étant encore jeune, j'ai hasardé, je ne « sais comment, une maxime hardie en morale, et j'ai « osé blâmer Caton de s'être donné la mort à lui-même, « soutenant qu'il n'est ni conforme au respect dû à la « Divinité, ni digne d'un homme de courage, de céder « à la fortune, et de fuir la disgrace, au lieu de la sou-« tenir avec fermeté. Maintenant que je me trouve dans « une conjoncture critique, je pense tout différemment. « Si Dieu ne favorise point nos armes, ce n'est point « du tout ma pensée de courir après de nouvelles espé-« rances et de tenter de nouveaux efforts. Je quitterai « la vie en rendant graces au destin. J'en ai fait le sa-« crifice à ma patrie le jour des ides de mars. Depuis « ce temps je n'ai vécu que pour elle, mais, toujours,

« sauf les droits de ma liberté et de ma gloire. » Cassius sourit; et, embrassant Brutus, « Allons, dit-il, au « combat avec ces dispositions. Nous sommes sûrs ou « de vaincre, ou de ne pas craindre les vainqueurs. »

Il peut paraître étonnant que Brutus traite de sentiment hardi celui qui condamne la mort volontaire. C'est qu'il était imbu des maximes des stoïciens, qui regardaient le suicide comme le plus haut degré de l'héroïsme. Mais on sait que d'autres philosophes [1], plus modérés et plus judicieux, ont établi la maxime que Brutus rétracte ici, et ont pensé, comme il est vrai, qu'il n'est permis à aucun homme d'abandonner de son propre mouvement le poste où son général, c'est-à-dire où Dieu même l'a placé.

Les triumvirs ne s'attendaient point à une bataille. Antoine, à la tête de ses troupes, se proposait de forcer les lignes de Cassius du côté du marais (c'est de quoi Plutarque convient avec Appien); et l'armée d'Octavien était rangée en ordre pour soutenir Antoine, s'il arrivait qu'elle eût besoin de secours. Il est encore constant que ce fut par l'assaut brusque et imprévu livré aux lignes de Cassius que commença l'action. Pour ce qui est du plan, de la suite et du détail de cette grande journée, je trouve tant d'incertitude et d'embarras dans ce qu'en ont écrit les auteurs que nous avons, que je me contenterai d'en rapporter sans liaison les circonstances les plus remarquables, et celles sur lesquelles il ne reste aucun doute.

L'armée de Brutus fit des merveilles, et trop bien. Sans apporter beaucoup d'attention aux cris tumul- Brutus est vainqueur.

[1] « Vetat Pythagoras injussu imperatoris, id est Dei, de statione decedere. » (Cic. *de Senect.* n. 73.)

Cassius est défait.

tueux qui venaient du côté des marais, sans attendre même l'ordre de son général, elle se jeta avec furie sur les troupes d'Octavien, qu'elle avait en tête, et les rompit dès la première charge. Les légions qui formaient la droite de Brutus débordèrent la gauche de l'ennemi, et, l'ayant tournée, pénétrèrent jusqu'au camp, dont elles s'emparèrent, après avoir taillé en pièces ceux qui étaient restés pour le garder, et elles ne s'occupèrent plus que du pillage. Brutus lui-même fut emporté par l'ardeur des siens; et, ayant écrasé le centre de l'armée d'Octavien, il perça pareillement jusqu'au camp. Là, par une faute impardonnable, il ne songea qu'à pousser son avantage, se persuadant que le sort des armes était semblable du côté de Cassius.

Il s'en fallait beaucoup. Les lignes de cet infortuné général furent forcées, et tout d'un coup sa cavalerie prit honteusement la fuite. Il n'est point d'effort qu'il ne fît pour retenir son infanterie, jusqu'à arrêter par le bras les fuyards, jusqu'à saisir lui-même les drapeaux, et les faire planter en terre pour être un signal de ralliement. Sa valeur ne put ranimer celle de ses soldats éperdus. Son armée fut entièrement mise en déroute, et son camp pris par Antoine : en sorte que, très-mal accompagné, il se vit contraint de se retirer sur une colline à quelque distance.

Brutus avait remporté une victoire complète. Il voyait avec satisfaction le champ de bataille abandonné par les ennemis et couvert de leurs morts, leur camp pris et pillé, trois de leurs aigles enlevées avec plusieurs drapeaux, et portées par les siens en triomphe. Mais, en se retirant vers son camp, il fut surpris et consterné de ne plus apercevoir la tente de Cassius debout, et

visible, comme de coutume, au-dessus de tout le reste. Il remarqua avec le même étonnement que les remparts étaient détruits et renversés en plusieurs endroits. Alors il commença à craindre un malheur, et il envoya ordre à ceux qui couraient encore la campagne d'abandonner la poursuite des vaincus et de se rassembler autour de lui. Il se disposait ainsi à réparer le désastre de son collègue : mais il n'était plus temps ; et les mouvements tardifs qu'il se donna ne servirent qu'à hâter la mort de Cassius.

Brutus détacha un corps de cavalerie pour aller à la découverte et lui rapporter des nouvelles précises. Ce détachement, ayant été aperçu de loin par ceux qui étaient avec Cassius (car pour lui il avait la vue basse), il crut que c'étaient des ennemis qui le cherchaient. Cependant, afin de s'en assurer plus positivement, il ordonna à un officier nommé *Titinius* de s'avancer pour les reconnaître. Titinius fut joint par les cavaliers, qui, voyant un ami, un homme attaché à Cassius, et ayant su de lui que son général vivait, jetèrent un cri d'alégresse. Ceux qui le connaissaient plus particulièrement sautent à bas de cheval, lui donnent la main et l'embrassent ; les autres font un cercle autour de lui, avec tout le mouvement et le fracas d'une joie immodérée, qui fut la cause du plus grand des malheurs ; car, c'est ce qui trompa Cassius et lui persuada que Titinius était pris par les ennemis. « Il fallait donc, « dit-il avec une amère douleur, que, par amour pour « la vie, j'attendisse jusqu'au moment de voir un ami « fait prisonnier sous mes yeux ! » Il n'en dit pas davantage, et il se retira dans une tente abandonnée, suivi d'un de ses affranchis nommé *Pindare*, qu'il gardait

Cassius, par un désespoir précipité, se tue lui-même.

auprès de sa personne depuis le temps des malheurs de Crassus dans la guerre contre les Parthes, afin que dans le besoin il devînt, en lui ôtant la vie, sa dernière ressource. Cet affranchi lui coupa la tête; car on la trouva séparée du corps. Pindare lui-même ne parut plus depuis ce moment; ce qui fit soupçonner à quelques-uns, mais contre toute vraisemblance, qu'il avait agi sans ordre.

Titinius arriva peu de temps après, portant une couronne que lui avaient mise sur la tête les cavaliers de Brutus. Frappé des gémissements et des plaintes douloureuses que poussèrent les amis de Cassius, il apprit par là le désastre dont sa lenteur était cause, et il s'en punit sur-le-champ en se passant son épée au travers du corps.

Brutus savait déja la défaite de Cassius; il fut instruit de sa mort lorsqu'il approchait du camp. Il accourut, il versa des larmes sur son ami, il l'appela *le dernier des Romains*, n'espérant plus que Rome produisît jamais une ame aussi haute que celle de ce fier ennemi de la tyrannie. Ensuite, ayant fait envelopper décemment le corps, il ordonna qu'on le portât dans l'île de Thasos pour y recevoir les derniers honneurs, de peur que cette lugubre cérémonie, si elle se célébrait dans le camp, n'attendrît et n'affaiblît le courage des soldats.

La mort de Cassius donne la supériorité aux triumvirs.

Ce fut uniquement le désespoir précipité et le faux héroïsme de Cassius qui donnèrent l'avantage de cette fatale journée au parti des triumvirs. Du reste, tout était égal, ou même les républicains pouvaient s'attribuer avec fondement la supériorité. Des deux parts les ailes gauches avaient été battues; des deux parts il y

avait eu un camp pris et forcé. Mais le nombre des morts, du côté des défenseurs de la liberté, était de la moitié moindre que du côté de leurs ennemis, huit mille au lieu de seize; et le camp que Brutus avait pris était commun aux deux armées d'Octavien et d'Antoine, au lieu que celui où Antoine avait pénétré n'était le camp que du seul Cassius; et, quoique détruit, il laissait subsister en entier celui de Brutus, qui offrait une retraite assurée aux troupes vaincues. La mort de Cassius fit pencher la balance en faveur de ceux dont le sort était d'ailleurs le plus désavantageux. Elle privait les républicains de celui de leurs deux généraux qui savait le mieux la guerre. Elle privait Brutus d'un compagnon qui lui était infiniment utile pour diriger les opérations militaires et pour contenir les troupes. Aussi rendit-elle le cœur aux adversaires, qui, avant que d'en apprendre la nouvelle, étaient fort abattus. Mais lorsqu'un esclave de Cassius fut venu les en informer, leur apportant pour preuves la cotte d'armes et l'épée de son maître, ils reprirent courage et se crurent plus en état que jamais d'espérer la victoire.

Octavien, qui était malade, n'avait fait qu'un très-petit personnage dans l'action.
Flor. IV, 7. Vell. II, 70. Suet. Aug. c. 91. Appian. Dio. Plut. in Brut. et Ant.

Dans le récit de l'action, je n'ai point parlé d'Octavien, parce qu'il n'y joua pas un grand rôle. Il était encore malade; et néanmoins il se fit porter en litière au milieu de ses troupes rangées en bataille, non par bravoure, mais en conséquence d'un songe d'Artorius, son médecin, qui disait avoir reçu ordre de Minerve d'emmener Octavien hors du camp. La précaution ne fut pas inutile : car, si Octavien fût resté dans le camp, il ne pouvait éviter d'être tué ou pris. Sa litière, où l'on crut qu'il était couché, fut percée de coups : il eut même beaucoup de peine à se sauver du champ de ba-

Suet. Aug. c. 23. taille. Il se jeta précipitamment vers les marais, d'où il gagna l'aile qu'Antoine commandait.

Plin. VII, 45. Pline dit plus, il avance qu'Octavien demeura pendant trois jours caché dans les marais. Ce fait a si peu de vraisemblance, et il est si naturel de penser que le général vaincu chercha et trouva promptement un asyle dans l'armée victorieuse de son collègue, que je ne puis m'empêcher de regarder ce que Pline rapporte, comme un faux bruit accrédité par Antoine [1]. Dans les dissensions qui bientôt survinrent entre eux ils ne se ménageaient pas; et Antoine, dont la bravoure était au-dessus de tout soupçon, se faisait un plaisir de jeter sur Octavien un reproche de lâcheté. Je ne suis pas plus frappé des discours répandus au désavantage d'Antoine lui-même, à qui l'on a imputé de ne s'être point trouvé à l'action. Octavien lui rendait le change; et, décrié injustement par lui, il tâchait de lui ravir une gloire justement méritée. Les passions des hommes altèrent si étrangement les objets, que ce n'est pas une petite affaire que de démêler le vrai, ou du moins le vraisemblable, à travers les nuages dont elles couvrent quelquefois les faits les plus célèbres.

Flor. IV, 7. Plut. in Ant.

Brutus ranime le courage des troupes de Cassius.

Le premier soin de Brutus, devenu seul général, fut de rassembler les soldats de Cassius et de ranimer leur courage. Comme ils avaient tout perdu dans le pillage de leur camp, il leur promit deux mille deniers par tête, pour les dédommager de ce qui leur avait été en-

[1] Pline semble s'autoriser de l'aveu d'Agrippa et de Mécène, dont le témoignage serait sans réplique dans le cas présent. Mais il y a quelque obscurité dans son texte; et d'ailleurs, comme il ne cite pas les propres termes de ses deux témoins, il nous est permis de soupçonner qu'il n'a pas bien pris leur pensée. Toute supposition me paraît plus vraisemblable que le fait que je réfute ici.

levé par les ennemis. Rien n'était plus capable de leur rendre la joie et la confiance : ils admirèrent la magnificence d'une telle largesse, et, au milieu de mille cris d'applaudissement, ils proclamèrent Brutus seul invincible, seul victorieux entre tous les généraux qui avaient prispart à la bataille. Antoine pouvait néanmoins partager cette gloire avec lui. Brutus fut charmé de l'alégresse qu'il voyait renaître dans le cœur de ces troupes battues; mais il ne crut pas devoir encore compter assez sur elles pour accepter le défi que lui portèrent dès le lendemain les triumvirs. Quoiqu'il les vît se ranger en ordre pour lui offrir la bataille, il se tint à la tête de son camp sur les hauteurs; et lorsque, las d'attendre, ils se retirèrent, il en fit autant.

Sa situation était très-embarrassante, et il trouvait dans chacune de ses deux armées des difficultés particulières qui le gênaient beaucoup. L'armée victorieuse était surchargée d'une multitude de prisonniers dont la garde devenait très-incommode. Surtout on comptait parmi eux un très-grand nombre d'esclaves, qu'il ne paraissait nullement sûr de laisser au milieu des armes, à portée peut-être de s'en saisir, et de causer ensuite bien du désordre. Brutus prit le parti de les faire tuer tous : résolution bien opposée à la douceur de son caractère, mais qui lui sembla justifiée tant par la nécessité que par l'exemple de ses ennemis qui avaient égorgé leurs prisonniers. Pour ce qui est des hommes de condition libre pris dans le combat, il en renvoya plusieurs, disant que ce n'était pas par lui que l'on devait supposer qu'ils eussent été pris, mais bien plus véritablement par les adversaires; et que dans le camp des triumvirs ils étaient prisonniers et esclaves, mais

Embarras de sa situation.

Dio.

libres et citoyens dans celui de Brutus. Il ne lui fut pas possible de suivre en plein une façon si généreuse de penser. Le zèle amer de ses amis et des principaux officiers de son armée s'en trouvant aigri, il fallut, pour sauver ces malheureux prisonniers, qu'il leur procurât les moyens de se cacher et de se dérober par la fuite.

Ses amis furent surtout intraitables à l'égard de deux bouffons, dont Plutarque nomme l'un Volumnius, et l'autre Saculion. Ils lui amenèrent ces deux hommes, les accusant de continuer encore leurs mauvaises plaisanteries aux dépens même de leurs vainqueurs. Brutus, occupé d'affaires plus importantes, garda le silence; et Messala, qui était présent, dit que, si on l'en croyait, on commencerait par les bien fouetter, et qu'ensuite on les renverrait aux triumvirs, pour leur faire honte des compagnies dans lesquelles ils se plaisaient, même en temps de guerre. Cette idée de Messala en fit rire plusieurs. Mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prit la chose au criminel : « Ce « n'est pas, dit-il, par des ris indécents et par des plai- « santeries que nous devons exprimer nos regrets de la « mort de Cassius. » Et, adressant la parole à Brutus, il ajouta : « Vous témoignerez quels sentiments vous « conservez à l'égard de votre collègue, selon que vous « punirez ou épargnerez ceux qui insultent à sa mé- « moire. » Brutus fut piqué d'un discours si offensant : « Pourquoi donc, répondit-il, me fatiguer par vos ques- « tions? que ne faites-vous ce que vous voulez! » Cette réponse fut prise pour un consentement. On emmena ces deux misérables bouffons, et on leur fit payer de leur vie l'intempérance de leurs langues.

L'armée de Cassius donnait encore plus d'affaires à Brutus. Ces troupes, vaincues dans le combat, destituées du chef qui avait coutume de les commander, étaient tremblantes devant l'ennemi, et audacieuses à l'égard de leur nouveau général. Brutus, homme doux, et plus porté à employer la raison et les bons procédés que la rigueur du commandement, avait peine à contenir des soldats toujours prêts à se mutiner. Il craignit même qu'ils ne prêtassent l'oreille aux sollicitations des triumvirs, qui répandaient parmi eux des billets pour les inviter à la désertion sous de grandes promesses. Ces difficultés ébranlèrent sa constance, et le disposèrent à s'écarter en quelque chose des principes d'humanité et de clémence qui jusque-là avaient été l'ame de sa conduite. Pour fixer ces esprits inquiets, qui pouvaient à tout instant leur échapper, il promit à son armée après la victoire le pillage de deux des plus florissantes villes de la Grèce, Thessalonique et Lacédémone, qui étaient dans le parti des ennemis.

Plutarque pense, que dans la vie de Brutus [1], c'est là le seul reproche qui ne souffre point d'apologie. Il est vrai, ajoute ce grave écrivain, qu'Octavien et An-

[1] Τοῦτο τῷ Βρούτου βίῳ μόνον ἔνεστι τῶν ἐγκλημάτων ἀναπολόγητον· εἰ καὶ πολὺ τούτων δεινότερα νικητήρια τοῖς στρατευομένοις Ἀντώνιος καὶ Καῖσαρ ἐξέτισαν, ὀλίγου δεῖν πάσης Ἰταλίας τοὺς παλαιοὺς οἰκήτορας ἐξελάσαντες, ἵνα χώραν ἐκεῖνοι καὶ πόλεις τὰς μὴ προσηκούσας λάβωσιν. Ἀλλὰ τούτοις μὲν ἄρχειν καὶ κρατεῖν ὑπέκειτο τὸ τοῦ πολέμου τέλος, Βρούτῳ δὲ διὰ δόξαν ἀρετῆς οὔτε νικᾷν οὔτε σώζεσθαι συνεχωρεῖτο παρὰ τῶν πολλῶν, ἢ μετὰ τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου· καὶ ταῦτα, Κασσίου τεθνηκότος, ὃς αἰτίαν εἶχεν καὶ Βροῦτον ἐνάγειν εἰς ἔνια τῶν βιαιοτέρων. Ἀλλ' ὥσπερ ἐν πλῷ πηδαλίου συντριβέντος ἕτερα ξύλα προσηλοῦν καὶ προσαρμόττειν ἐπιχειροῦσιν, οὐκ εὖ μὲν, ἀναγκαῖα δὲ μηχανώμενοι πρὸς τὴν χρείαν· οὕτω Βροῦτος ἐν δυνάμει τοσαύτῃ καὶ μετεώροις πράγμασιν οὐκ ἔχων ἰσοῤῥοποῦντα στρατηγὸν ἠναγκάζετο χρῆσθαι τοῖς παροῦσι, καὶ πολλὰ πράσσειν καὶ λέγειν τῶν ἐκείνοις δοκούντων.

toine accordèrent à leurs soldats des récompenses bien plus odieuses, puisqu'ils chassèrent presque de toute l'Italie les anciens habitants pour en distribuer aux gens de guerre les terres et les maisons. Mais entre les triumvirs et Brutus la différence était grande. Les premiers n'avaient pour but que de satisfaire leur ambition, et ils ne tendaient par la guerre qu'à se rendre maîtres de l'empire. Brutus au contraire, faisant profession de la plus haute vertu, il ne lui était permis ni de vaincre, ni même de se sauver du péril qu'en, conservant inviolables les droits de l'honneur et de la justice; surtout depuis la mort de Cassius, à qui l'on attribuait d'avoir quelquefois inspiré à son collègue des partis violents. Mais telle est la fatalité des conjonctures. Dans une navigation, si le gouvernail du vaisseau vient à se briser, on se hâte d'y ajuster le moins mal qu'il est possible d'autres pièces de bois qui ne font pas sans doute tout l'effet désiré, mais dont le service est nécessaire pour le moment: de même Brutus, se trouvant dans une position très-fâcheuse, ne songeait qu'à pourvoir au besoin le plus pressant. Il ne pouvait plus garder l'équilibre, parce que celui qui lui avait servi de contrepoids lui manquait: et il se laissait entraîner presque malgré lui aux conseils de ceux qui l'approchaient, et à qui tout était bon pour parvenir à calmer les soldats de Cassius.

Les triumvirs avaient l'avantage de pouvoir compter sur la fidélité de leurs troupes. A tout autre égard ils étaient beaucoup plus mal que leur ennemi. Ils commençaient à souffrir de la disette: leur camp était dans des lieux bas, voisins des marais, et par conséquent malsain et incommode; et les pluies d'automne étant

survenues depuis la bataille, leurs tentes se remplissaient de boue et d'une quantité d'eau qui se glaçait sur-le-champ. Pour comble d'infortune, ils apprirent qu'un puissant renfort qui leur arrivait d'Italie par mer avait été battu, dissipé, détruit par les flottes combinées de Murcus et d'Ahénobarbus. Ce renfort comprenait deux légions, dont l'une était la légion Martiale, si renommée pour sa bravoure; de plus la cohorte prétorienne de l'un des triumvirs, se montant à deux mille hommmes; enfin mille à douze cents chevaux, et quelques nouvelles levées, dont le nombre n'est pas marqué. Toutes ces troupes ayant été embarquées sur des bâtiments de transport, sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre, les amiraux républicains qui gardaient les côtes de l'Épire et de l'Illyrie vinrent à leur rencontre avec une flotte de cent trente galères à trois rangs de rames. Le combat fut rude; et si la valeur eût pu décider du succès, l'avantage serait resté aux troupes triumvirales. Mais l'inégalité était trop grande entre des bâtiments de charge et des galères armées en guerre, et le petit nombre de celles qui servaient d'escorte au convoi fut accablé par la multitude des vaisseaux ennemis. Tout périt par le fer et par le feu, ou se vit forcé de se rendre aux vainqueurs et de prendre parti avec eux. Il y eût quelques pelotons qui se jetèrent sur des rochers ou dans des îles désertes; et là, manquant de tout, la faim les contraignit de ronger les voiles et les cordages, et ils tâchaient de tromper leur soif en léchant la poix et le goudron.

La flotte qu'il avait dans la mer Ionienne détruit un puissant renfort que l'on envoyait aux triumvirs.

Octavien et Antoine furent avertis à point nommé de ce désastre; et ce fut pour eux un nouveau motif

de tâcher par toutes sortes de voies, et à quelque prix que ce pût être, d'amener Brutus à une action. Mais celui-ci, par un de ces événements inexplicables, n'en entendit point parler, quoique le combat de mer se soit donné le même jour que les armées de terre en vinrent aux mains, et que depuis ce jour il s'en soit écoulé vingt jusqu'à la seconde bataille de Philippes. Si Brutus eût été informé de la victoire de sa flotte, il est très-certain qu'il n'aurait point hasardé cette seconde bataille. Muni abondamment de toutes sortes de provisions, avantageusement posté, et par-dessus cela maître de la mer, il réduisait ses adversaires à périr de faim et de misère dans leur camp, que l'hiver même qui approchait les eût bientôt obligés d'abandonner; et s'ils eussent voulu retourner en Italie, la flotte républicaine leur rendait le passage ou impossible, ou du moins très-difficile et très-périlleux.

Il n'est point informé de cet important événement.

Réflexion de Plutarque à ce sujet.

Plutarque reconnaît ici une attention spéciale, un ordre exprès de la Providence. L'empire [1], dit-il, ne pouvait plus être gouverné par une autorité partagée entre plusieurs, et il avait besoin d'un chef unique. Ainsi Dieu, voulant écarter le seul homme qui pût faire obstacle à celui qu'il destinait pour maître à l'univers, empêcha que Brutus ne pût profiter d'un événement qui lui assurait la victoire. Il s'en fallut même très-peu qu'il ne reçût cet avis, qui, s'il fût parvenu jusqu'à lui, aurait totalement changé la face des choses: car la veille du jour où il devait donner la bataille,

[1] Τῶν πραγμάτων, ὡς ἔοικεν, οὐκέτι πολλοῖς ὄντων καθεκτῶν, ἀλλὰ μοναρχίας δεομένων, ὁ Θεὸς ἐξάγειν καὶ μεταστῆσαι τὸν μόνον ἐμποδὼν ὄντα τῷ κρατεῖν δυναμένῳ βουλόμενος ἀπέκοψε τὴν τύχην ἐκείνην.

sur le soir arriva dans son camp un transfuge nommé Clodius, qui débita cette nouvelle comme publique dans l'armée triumvirale. Mais on méprisa son rapport, ou même on le prit pour une flatterie par laquelle ce transfuge voulait faire sa cour à ses nouveaux amis: en un mot, on ne daigna pas en rendre compte à Brutus.

Seconde bataille de Philippes.

Le lendemain, les armées s'étant rangées eu ordre de bataille, demeurèrent long-temps en présence sans s'ébranler. Brutus ne voyait pas parmi ses troupes un air de joie et d'ardeur qui lui inspirât la confiance de vaincre. Sa cavalerie n'avait point d'empressement pour commencer le combat, et elle attendait que l'infanterie lui montrât l'exemple. D'ailleurs, pendant qu'il parcourait les rangs, il reçut divers avis qui lui donnèrent des soupçons sur la fidélité de plusieurs officiers et de plusieurs corps: et ses soupçons entraient d'autant plus aisément dans son esprit, que d'anciens soldats de César, comme étaient presque tous ceux qui composaient son armée, pouvaient bien conserver de l'attachement pour le parti qu'ils avaient autrefois suivi. Enfin, un brave officier, nommé Camulatus, qui avait été honoré de récompenses distinguées pour sa valeur, tout d'un coup passant sous les yeux de Brutus, se jeta du côté des ennemis. Ce fut pour Brutus un vrai sujet de douleur: et, moitié par indignation, moitié par crainte d'une désertion plus grande, sur-le-champ il donna le signal et livra l'attaque vers la neuvième heure du jour, c'est-à-dire lorsqu'il ne restait plus que trois heures de soleil.

Il eut encore l'avantage du côté où il commandait en personne. A la tête de son infanterie il enfonça les ennemis, et, soutenu de sa cavalerie, il en fit un grand

carnage et les poursuivit assez loin. Mais son aile gauche, craignant d'être prise en flanc, s'étendit beaucoup pour offrir un plus grand frout, moyennant quoi le milieu devint trop faible pour résister à l'effort violent que firent les troupes triumvirales. Ce fut donc par cet endroit que commença la déroute de l'armée de Brutus. Le centre ayant été mis en désordre et rompu, les triumvirs, attentifs à profiter de ce premier succès, au lieu de s'amuser à poursuivre, à tuer, et à faire des prisonniers, ne songèrent qu'à empêcher que ceux qui avaient commencé à se débander ne se ralliassent. Dans ce dessein ils se partagèrent; et pendant qu'Octavien pénétrait jusqu'au camp des ennemis, et s'emparait des portes pour couper la retraite aux fuyards, Antoine prit Brutus par ses derrières et l'enveloppa.

Dans une si pressante extrémité, Brutus fit des prodiges. Agissant et de la tête et de la main, il se montra également soldat et capitaine. Mais il ne fut pas secondé. Les troupes de Cassius, parmi lesquelles, dans la première action, il y avait plus de déroute que de carnage, avaient conservé une impression de terreur qui s'était communiquée à tout le reste de l'armée, au lieu que du côté des triumvirs les vaincus avaient été dans le moment taillés en pièces, et avaient ainsi emporté avec eux l'effroi dont sont frappées naturellement des troupes vis-à-vis de leurs vainqueurs. Ainsi il paraissait que ç'avait été un grand avantage pour Brutus d'avoir perdu beaucoup moins de monde que les ennemis dans le premier combat; et c'est pourtant ce qui fut la cause de sa défaite dans celui-ci.

Mort du fils de Caton.

Brutus combattit long-temps, environné de tout ce qu'il avait de plus vaillants officiers. Ce fut là que le

fils de Caton effaça par une mort glorieuse la honte d'une jeunesse peu sage : car il n'avait pas imité la retenue et la modestie de son père, et ses liaisons avec une femme cappadocienne lui avaient attiré bien des railleries et bien des brocards. Mais, dans l'occasion dont je parle, il parut digne du sang d'où il sortait, faisant voir qu'il est plus aisé d'avoir du courage contre les dangers et contre la mort même que contre les plaisirs. Il fut toujours dans le plus chaud de la mêlée; et, accablé par le nombre, il ne prit point la fuite ni ne recula; au contraire, appelant les ennemis, et se nommant par son nom et par le nom de son père, il tomba enfin sur un tas de corps morts dont la terre était jonchée autour de lui. Plut. in Cat. min. et Brut.

Plusieurs braves, et entre autres le neveu de Cassius, périrent ainsi en combattant aux côtés de Brutus. Mais après de grands et généreux efforts, il fallut céder à la nécessité; et ce général, voyant que tout était perdu, prit le parti de la fuite, qui n'était pas sans difficulté pour lui : car Antoine avait recommandé expressément qu'on ne laissât point échapper les chefs, de peur qu'ils ne renouvelassent la guerre. Brutus courut très-grand risque d'être pris; et ce fut la générosité admirable d'un ami qui lui épargna ce malheur.

Brutus court risque d'être pris, et n'évite ce malheur que par la générosité d'un ami.

Une troupe de Thraces s'était acharnée sur lui, et le poursuivait de fort près. Lucilius, qui l'accompagnait dans sa fuite, voulant lui donner le temps de s'éloigner, s'arrêta, et se laissa prendre par ces barbares, à qui il dit qu'il était Brutus; et pour les confirmer dans leur erreur, il les pria de le mener à Antoine, comme à un ancien ami, au lieu qu'Octavien était pour Brutus un ennemi implacable. Les Thraces, joyeux et triomphants

d'une si bonne capture, revinrent vers Antoine, à qui ils dépêchèrent quelques-uns de leurs camarades pour lui annoncer qu'ils lui amenaient Brutus. Antoine marcha à leur rencontre, suivi d'un grand nombre d'officiers et de soldats que cette nouvelle avait rassemblés, et dont les uns plaignaient le malheureux sort d'un homme si vertueux; les autres l'accusaient de dégénérer de sa propre gloire en se réduisant, par un amour immodéré de la vie, à devenir la proie d'une troupe de barbares. Lorsque Antoine vit approcher les Thraces, il demeura un peu embarrassé, ne sachant trop comment il recevrait Brutus. Mais Lucilius s'avançant d'un air de confiance : « Non, Brutus n'est pas pris, lui « dit-il, la fortune n'a pas eu le pouvoir d'outrager jus- « qu'à ce point la vertu. On le trouvera, mort ou vi- « vant, toujours digne de lui-même. Pour moi, j'ai « trompé vos gens, et je me présente devant vous, prêt « à subir telle peine qu'il vous plaira d'imposer à mon « audace. » A ce discours la joie des Thraces, qui avaient fait prisonnier Lucilius, se changea en honte et en dépit, et la confusion éclata sur leurs visages. « Ne soyez « pas fâchés de l'erreur, leur dit Antoine, vous avez « fait une bien meilleure prise que celle que vous cher- « chiez. Vous vouliez prendre un ennemi, et c'est un « ami que vous m'amenez. J'atteste tous les dieux que « j'aurais été bien en peine du traitement qu'il eût fallu « faire à Brutus. Mais des hommes tels que celui-ci, « j'aime bien mieux les avoir pour amis que pour en- « nemis. » En finissant ces mots, Antoine tendit la main à Lucilius, il l'embrassa cordialement, et le confia à la garde d'un de ses amis, qu'il chargea d'en avoir soin. Lucilius demeura depuis ce moment attaché à Antoine:

il eut pour lui la même fidélité qu'il avait gardée à Brutus, et avec le même malheur.

Derniers moments de Brutus. Son blasphème contre la vertu.

Cependant Brutus avait mis entre lui et les ennemis un petit ruisseau dont les bords étaient couverts de bois et escarpés. Comme il était déja nuit, il n'alla pas loin, et s'assit dans un lieu creux adossé contre un grand rocher. Il avait avec lui un petit nombre de ses amis, et des premiers officiers de son armée, entre autres P. Volumnius, que Plutarque cite comme auteur de mémoires touchant les événements dont il est ici question. Je ne craindrai point de rapporter toutes les plus petites circonstances que Plutarque a tirées de cette source.

Brutus, levant les yeux au ciel, qui était tout semé d'étoiles, prononça un vers de la Médée d'Euripide, dont le sens est : « Jupiter [1], que celui qui est l'auteur « de tant de maux n'échappe pas à ta vengeance! » Il en voulait vraisemblablement à Antoine, de qui il avait espéré le concours et l'appui pour le rétablissement de la liberté après la mort de César, et qui, en prenant le parti contraire, fut réellement la cause de tous les maux qui suivirent. Brutus ajouta une autre citation d'un poète grec, deux vers que Volumnius avait oubliés, mais qui sont indiqués par Florus, et rapportés par Dion. C'est un blasphème contre la vertu. « Malheu-« reuse vertu [2]! disait Hercule dans ce poète, tu n'es « qu'un nom, et moi je t'ai cultivée comme si tu étais « une réalité : mais tu n'es que l'esclave de la fortune. »

[1] Ζεῦ, μὴ λάθοι σε τῶν δ' ὅς αἴτιος κακῶν.
(Eurip. *Med.* v. 332.)

[2] Ὦ τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ' ἦσθ'· ἐγὼ δέ σε
Ὡς ἔργον ἤσκουν· σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

Langage de désespoir, qui démasque la constance que Brutus avait jusque-là témoignée, et qui fait voir évidemment que l'espérance du succès lui était un appui nécessaire. C'est ainsi que ne manque jamais de se démentir une vertu purement humaine, qui ne porte point sur le fondement solide de la révélation d'une autre vie où le bonheur se réconciliera pour jamais avec la vertu.

Brutus se rappela ensuite avec douleur ceux qu'il avait vus périr dans le combat; et il témoigna surtout regretter Flavius, ingénieur en chef de son armée, et Labéon, l'un de ses lieutenants, père du célèbre jurisconsulte de même nom. Cependant quelqu'un de la compagnie eut soif; et voyant que Brutus sentait le même besoin, il prit un casque, et alla puiser de l'eau à la petite rivière qui était proche. Pendant cet intervalle on entendit du bruit d'un autre côté; et Volumnius, accompagné de Dardanus, écuyer de Brutus, alla voir ce que c'était. Lorsqu'ils revinrent, ils demandèrent des nouvelles de l'eau; mais elle avait été bue en leur absence. Brutus conservait encore assez de tranquillité pour sourire de cette petite aventure. « L'eau est bue, dit-il, il faudra qu'on aille vous en chercher d'autre. » Le même y retourna; mais peu s'en fallut qu'il ne fût pris, et il revint avec assez de peine, ayant été blessé.

Il semble qu'il restât encore quelque rayon d'espérance à Brutus. Il conjecturait que le nombre des morts n'avait pas été bien considérable de son côté. Statilius, de qui nous avons déja parlé à l'occasion de la mort de Caton, s'offrit pour aller à la découverte; et s'il trouvait que le camp subsistât, il promit d'élever un fanal. Le fanal parut, mais on attendit long-temps en vain le

retour de Statilius. « Il reviendra, dit Brutus, s'il est « en vie. » Il ne revint point, ayant été rencontré par un gros d'ennemis qui le tuèrent.

Selon Appien, Brutus passa non-seulement la nuit entière, mais une partie du lendemain, occupé du soin de recueillir les débris de sa défaite, et déja il voyait environ quatre légions rassemblées autour de lui. Il fut bien aise de sonder ses troupes, et de savoir quelles étaient leurs dispositions. Craignant cependant de se commettre, il chargea leurs officiers de leur proposer de faire un effort pour rentrer dans leur camp, et pour en chasser les ennemis. Ces soldats découragés répondirent nettement, qu'ils se croyaient quittes envers Brutus, et qu'ils n'avaient plus d'autre pensée que de faire leur paix aux meilleures conditions qu'il serait possible.

Plutarque ne parle en aucune façon de cette tentative, et il rapporte la mort de Brutus à la nuit même qui suivit la bataille. C'est à quoi je m'en tiens.

Statilius ne revenant point, Brutus jugea bien qu'il avait péri ; et ne songeant plus qu'à mourir lui-même, il se pencha, demeurant toujours assis, vers un de ses esclaves, nommé Clitus, et lui parla bas à l'oreille. Cet esclave garda le silence, et ne lui répondit que par ses larmes. Brutus fit approcher ensuite Dardanus, son écuyer; et n'en ayant pas eu plus de satisfaction, il s'adressa enfin à Volumnius; et, se servant de la langue grecque, il lui rappela les maximes stoïques sur la mort volontaire, et la fermeté de courage dont il devait avoir fait provision pour un cas pareil. Il le pria donc de tenir avec lui l'épée, afin d'enfoncer le coup plus fortement. Volumnius, et tous ceux qui étaient présents,

refusèrent de lui rendre un si triste service. Quelqu'un même de la compagnie dit qu'il ne fallait point demeurer dans le lieu où ils étaient, et qu'il était à propos de fuir. « Oui, reprit Brutus avec vivacité, il faut fuir, « mais c'est par le secours des mains, et non pas par « celui des pieds. »

Il s'était levé en prononçant ces paroles; et, tendant la main à chacun avec un visage serein, il leur dit « que « c'était pour lui une grande joie qu'aucun de ses amis « ne lui eût manqué de fidélité; et que, s'il se plaignait « de la fortune, ce n'était que par rapport à sa patrie: « que pour lui personnellement, il se regardait comme « plus heureux que les vainqueurs, non-seulement eu « égard à sa situation précédente, mais dans le moment « même, puisqu'il laissait une gloire de vertu que ni « leur puissance ni leurs armes ne pourraient leur pro- « curer: qu'au contraire toute la postérité jugerait qu'ils « étaient des injustes qui avaient écrasé ceux qui avaient « le meilleur droit, et des méchants qui avaient opprimé « des gens de bien pour envahir une domination illégi- « time et tyrannique ». Il finit en les exhortant et en les priant de songer à mettre leur vie en sûreté.

Il se retira ensuite à l'écart, accompagné seulement de deux ou trois personnes, parmi lesquelles était Straton, Égéate, qui lui servait de conseil et comme de guide dans les exercices de l'éloquence. Ce Grec était celui sur qui Brutus comptait pour être aidé à se donner la mort. Il témoigna pourtant de la répugnance à se charger d'un si funeste ministère. Mais, lorsqu'il vit que Brutus recourait à un de ses esclaves: « Si c'est « une chose résolue, dit-il, je ne souffrirai pas que « vous trouviez dans un esclave plus de secours que

« dans un ami. » Il prit donc à deux mains la poignée de l'épée nue, et, en détournant le visage, il la tint ferme. Brutus, levant le bras gauche sur sa tête, saisit de la main droite la pointe de l'épée; et se l'étant ajustée à la mamelle gauche, vis-à-vis de l'endroit où l'on sent le battement du cœur, il se poussa dessus avec effort, et se perça ainsi, de manière qu'il expira dans le moment.

D'autres disent que Straton ne fut que simple témoin de cette scène sanglante, et que Brutus lui-même, tenant son épée, se l'enfonça par le poids de son propre corps; mais, pour mourir ainsi, il n'avait besoin du secours de personne. Et d'ailleurs Plutarque nous administre une preuve qui ne permet pas de douter que Straton n'ait fait en cette occasion un autre personnage que celui de spectateur : car il raconte que, quelques années après, Messala, réconcilié avec Octavien, et tenant un rang distingué entre ses amis, lui présenta ce rhéteur en disant, les larmes aux yeux : « César, voici celui qui a rendu à mon cher Brutus « un dernier et déplorable service. »

Antoine fait rendre à son corps les derniers honneurs. Antoine envoie sa tête à Rome.

Lorsque le corps de Brutus eut été apporté à Antoine, il se souvint que son frère Caïus avait été tué par les ordres de ce général, et il en fit quelque reproche à sa mémoire. Il aima mieux pourtant s'en prendre à Hortensius, qui s'était chargé de l'exécution, et il le fit tuer comme une victime due à sa vengeance. Pour ce qui est de Brutus, il voulut qu'on lui rendît les derniers honneurs, et il donna pour couvrir son corps une cotte d'armes très-magnifique et très-précieuse. Il punit même rigoureusement l'insolence et l'infidélité de l'affranchi à qui il avait commis le soin

de la sépulture, et qui, tenté par la richesse de cette cotte d'armes, la vola au lieu de la brûler avec le corps. Antoine, en ayant été informé, fit mettre à mort le coupable. Les cendres de Brutus furent recueillies dans une urne, et portées à Servilie sa mère. La tête avait été séparée du tronc avant l'inhumation. Octavien, bien moins généreux qu'Antoine, s'était fait une joie et une espèce de devoir de satisfaire les mânes de César en mettant aux pieds de sa statue dans Rome la tête de son meurtrier. Elle périt, dit-on, dans le trajet de Dyrrachium en Italie. Brutus n'était encore que dans sa trente-septième année lorsqu'il mourut.

Suet. Aug. 13, et Dio. Vell. II, 72.

Mort de Porcia, femme de Brutus.

Pour achever tout ce qui appartient à son histoire, il me reste à rendre compte de la mort de Porcia sa femme. On la raconte d'une manière tout-à-fait tragique. On dit que cette héroïne, ayant appris le triste sort de son mari, résolut de ne lui pas survivre; et que comme ses amis et les gens de sa maison la gardaient à vue, et prenaient soin de lui soustraire toute arme et tout instrument capable de blesser, elle mit des charbons ardents dans sa bouche, et, la fermant, elle s'étouffa.

Plut. in Bruto. Val. Max. IV, 6.

Ce récit, quoique appuyé de l'autorité de Nicolas de Damas, de Valère Maxime et de Dion, pourrait bien n'être qu'une fable accréditée par le goût des hommes pour le merveilleux : car Plutarque cite une lettre de Brutus dans laquelle il se plaignait de la négligence de ses amis à l'égard de Porcia, qui, étant tombée dans une maladie de langueur, avait pris, sans qu'ils s'y opposassent, le parti de se laisser mourir. Il est vrai que cet historien laisse un doute et un soupçon sur la légitimité de la pièce qu'il allègue. Mais parmi les lettres

que nous avons de Cicéron à Brutus, on en lit une dont les interprètes sont assez embarrassés à assigner le sujet, et qui paraît manifestement une lettre de consolation [1] sur la mort de Porcia. Ainsi il est très-vraisemblable que Porcia était morte avant Brutus.

Cic. ad Brut. I, 9.

Noms des plus illustres personnages qui périrent à Philippes. Livius Drusus, père de Livie, se tue lui-même. Vell. II, 71, et Val. Max. IV, 7.

L'histoire nous a conservé les noms de quelques illustres personnages qui périrent ou dans la bataille même de Philippes, ou par une suite de ce grand événement. Outre le fils de Caton, le neveu de Cassius, Labéon, et Hortensius, dont j'ai déja parlé, je trouve encore un Varron, un Lucullus tué, dit Valère Maxime, par ordre d'Antoine, et auprès duquel demanda à être égorgé Volumnius, son ami, qui se repentait de l'avoir engagé dans cette funeste milice. Quintilius Varus se fit tuer par un de ses affranchis, après s'être revêtu des ornements de sa dignité. Mais il n'en est aucun qui se trouve dans un cas plus singulier et plus propre à marquer l'incertitude et la bizarrerie des choses humaines que Livius Drusus, père de Livie, qui devint peu après épouse d'Octavien, et dont le fils Tibère fut élevé ensuite à l'empire. Le grand-père de cet empereur se tua lui-même dans sa tente pour éviter de tomber entre les mains de celui qui allait devenir son gendre.

Cruauté d'Octavien.

Suet. Aug. 13.

Il n'en aurait pas obtenu de quartier : car Octavien, qui avait eu assez peu de part à la victoire, en abusa insolemment à l'égard des vaincus. Il fit égorger sans miséricorde tout ce qu'il y avait de plus distingué entre les prisonniers, et il ne leur épargna pas même les insultes et les reproches remplis d'amertume. L'un d'eux lui demandant humblement la grace de la sépulture, il

[1] C'est le sentiment de M. Middleton, dans sa Vie de Cicéron.

lui dit que les vautours et les bêtes carnassières seraient son tombeau. Un père et un fils le priaient de leur accorder la vie : il leur ordonna de tirer au sort; et il eut l'inhumanité de repaître ses yeux du cruel spectacle qu'ils lui présentèrent, lorsque, refusant de profiter d'une grace si barbare, le père se livra aux assassins, et le fils se donna la mort à lui-même. Aussi une si horrible cruauté révolta contre lui tous les esprits; et lorsque les prisonniers chargés de chaînes furent amenés aux vainqueurs, tous, et particulièrement Favonius, l'accablèrent d'injures, pendant qu'ils saluaient Antoine avec respect en lui donnant le nom de *général*.

Si l'on cherche la raison de cette différence de conduite entre Octavien et Antoine, elle n'est pas, je crois, difficile à démêler. Octavien était cruel par principes; et, voulant parvenir à la souveraine puissance, il s'y frayait le chemin en abattant les têtes de tous ceux qui auraient pu conserver la fierté républicaine. Aussi, lorsqu'une fois ses vœux furent remplis, et qu'il ne crut plus avoir besoin de la cruauté, il devint le plus humain de tous les princes. Antoine, qui donnait plus aux sentiments, et moins à la politique, suivait la pente d'un cœur naturellement assez enclin à la générosité, et que l'emportement seul en écartait quelquefois.

Avec Brutus périt le parti républicain.

Avec Brutus périt, à proprement parler, le parti républicain : car les faibles efforts que firent encore les débris des armées de terre et de mer qui l'avaient reconnu pour chef ne peuvent être comparés qu'aux dernières convulsions d'un homme expirant. Pour ce qui est de Sex. Pompée, qui donna de vrais signes de vie, il ne doit pas être considéré comme républicain, mais

comme tendant, aussi bien que les triumvirs, à sa puissance particulière.

Des restes de l'armée vaincue à Philippes il s'était formé un corps d'environ quatorze mille hommes, qui offrirent le commandement à Messala. Quoiqu'il fût très-jeune, sa réputation était grande, et nul n'avait brillé davantage, après Brutus et Cassius, dans ce parti. Il fit preuve de sagesse en ne s'opiniâtrant point mal à propos à lutter contre la fortune. De concert avec celui que sa naissance et son rang lui donnaient en quelque façon pour collègue, c'est-à-dire avec Bibulus, beau-fils de Brutus, il usa de l'autorité que ces troupes infortunées lui attribuaient sur elles pour les déterminer à se soumettre aux vainqueurs, qui les reçurent volontiers, et les distribuèrent dans leurs légions. Les restes de l'armée vaincue se rendent aux triumvirs. Vell. Appian.

Un mot de Messala doit trouver ici sa place, quoique postérieur de plusieurs années. Judicieux et fidèle, Messala s'attacha à Octavien, et le servit parfaitement dans la guerre contre Antoine. Octavien lui témoignant donc sa reconnaissance avec quelque étonnement sur ce qu'après avoir été son ardent ennemi à Philippes, il lui avait donné à Actium de si éclatantes marques d'attachement : « N'en soyez pas surpris, lui ré« pondit Messala, vous m'avez toujours vu dans le « meilleur parti. » Mot hardi et obligeant, et de plus exactement vrai dans tout ce qu'il renferme. La cause de Brutus était certainement plus juste que celle des triumvirs. Entre Octavien et Antoine il ne s'agissait plus de justice ; mais il est constant que l'avantage de l'empire demandait qu'Octavien fût vainqueur. Beau mot de Messala à Octavien. Plut. in Bruto.

Je reviens aux suites de la bataille de Philippes. Les forts des environs avec les troupes qui les occupaient, Appian.

tous les magasins de l'île de Thasos, tombèrent au pouvoir des vainqueurs; et toutes les richesses qui se trouvèrent en ces différents endroits, aussi-bien que dans les camps de Brutus et de Cassius, furent la proie du soldat.

Réunion de toutes les forces navales du parti vaincu.

Une escadre commandée par Cassius de Parme, qui venait d'Asie, et qui n'arriva qu'après la décision, avec des provisions et des troupes pour l'armée républicaine, se vit bientôt grossie par la jonction de quelques autres flottilles, qui depuis le malheur de Brutus erraient sans dessein et sans but. Elle se fortifia aussi d'un grand nombre d'officiers et de soldats échappés de la bataille. Le fils de Cicéron, et quelques autres personnages d'un nom illustre, s'étant sauvés de Thasos, se rendirent pareillement sur cette même escadre, qui devint, par tous ces accroissements différents, une flotte considérable. En cet état elle gagna la mer Ionienne, et se rangea sous les ordres des amiraux Murcus et Domitius Ahénobarbus.

Murcus en mène une partie à Sex. Pompée, et Domitius, avec l'autre, tient quelque temps la mer sans reconnaître aucun chef.

Là il se tint un grand conseil. Il s'agissait de prendre un parti par rapport à ces tristes débris d'une puissance peu auparavant formidable. Malgré le désastre de Philippes, les deux chefs étaient également éloignés de rechercher l'amitié des triumvirs, qui leur paraissaient avec raison dignes de toute leur haine. Mais d'accord sur ce qu'ils devaient fuir, ils se partageaient sur ce qu'il convenait de faire. Murcus, esprit plus solide et moins élevé, voyait qu'il ne leur était pas possible de résister par eux-mêmes aux triumvirs, et il voulait que l'on s'attachât à Sex. Pompée, afin de former un seul corps de tous les ennemis de la tyrannie. Domitius, qui était fier et d'un courage altier, jaloux des droits

de la liberté, et peut-être de la qualité de chef de parti, ne s'accommodait pas mieux d'obéir à Sextus que de se soumettre à Antoine et à Octavien. L'ambition que lui inspiraient son rang et sa naissance le portait à ne céder à aucun de ceux qu'il pouvait regarder comme ses égaux. Il proposait donc de défendre la république avec les forces qui leur restaient, et de se maintenir jusqu'au dernier moment dans l'indépendance, qui seule était digne de Romains.

Non-seulement Murcus et Domitius soutinrent chacun très-vivement leur avis, mais ils l'exécutèrent. Murcus, avec ceux qui voulurent le suivre, passa en Sicile, et porta à Sex. Pompée une grande augmentation de puissance. Domitius s'opiniâtra à tenir la mer sous sa propre bannière, jusqu'à ce qu'enfin il fut obligé, comme nous le verrons, de se donner à Antoine.

Allégorie d'Horace relative à ces derniers mouvements des républicains. Hor. od. 1, 14.

Qu'il me soit permis de proposer ici aux amateurs des lettres la pensée où je suis, que c'est à la circonstance dont je viens de rendre compte que se rapporte la célèbre allégorie employée par Horace, et diversement expliquée par les commentateurs. Ce poète y représente le parti républicain après la bataille de Philippes sous l'image d'un vaisseau délabré auquel il ne reste plus de ressource, et qui achèvera de se perdre s'il continue de chercher les mêmes écueils contre lesquels il a déja fait naufrage. Toutes les parties de l'allégorie s'expliquent parfaitement dans cette idée.

Ce poète, s'étant sauvé de la bataille de Philippes, trouve sa ressource

Horace prit dans cette occasion le parti qu'il conseillait aux autres. J'ai dit qu'achevant ses études à Athènes, il avait été emmené par Brutus, et fait tribun légionaire. Il se trouva en cette qualité à la bataille

dans son génie pour les vers.

de Philippes[1], où il ne brilla pas par son courage. Il s'enfuit, et jeta son bouclier qui l'embarrassait. Mais s'il n'y perdit pas la vie, il y perdit ses biens, et toute sa petite fortune, qui fut confisquée au profit des vainqueurs. Nous devons à la triste situation où il se vit alors ces belles poésies qui ont fait ou l'admiration ou l'utile amusement des connaisseurs de tous les siècles. Il n'aurait peut-être jamais cultivé l'heureux talent qu'il avait reçu de la nature, s'il n'y eût été forcé par la nécessité. C'est ce qu'il a pris soin lui-même de nous apprendre: « Je me sauvai[2], dit-il, de Philippes, bien « petit et réduit bien bas, semblable à un oiseau à qui « on a coupé les ailes, dépouillé, en un mot, et de la « maison et du champ paternel. Dans cette détresse, « l'audacieuse pauvreté me porta à faire des vers. » Il n'eut pas lieu de se plaindre des Muses; et la faveur de Mécène, à qui il se fit connaître par ses poésies, lui rendit avec usure ce qu'il avait perdu.

[1] Tecum Philippos, et celerem fugam
Sensi, relictâ non benè parmulâ.
(HORAT. *Od.* II, 7.)

[2] Unde simul primùm me dimisêre Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris, et fundi, Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.....
(*Epist.* II, 2.)

LIVRE CINQUANTIÈME.

Guerre de Pérouse. Naissance de l'amour d'Antoine pour Cléopatre. Traité entre les triumvirs et Sextus Pompée. Victoires remportées par Ventidius sur les Parthes. Renouvellement de la guerre entre Octavien et Sextus. Ans de Rome 710 — 715.

§ I. *Le triumvirat triomphant : le parti républicain anéanti. Antoine et Octavien font entre eux un nouveau partage des provinces au préjudice de Lépidus. Octavien retourne en Italie, et se charge de distribuer les terres promises aux vetérans. Avantages qu'il trouvait dans cette fonction. Nombre immense de ceux qu'il fallait récompenser. Maladie d'Octavien à Brindes. Origine de la guerre de Pérouse. Caractère vain de L. Antonius. Intérêts opposés des possesseurs de fonds de terre et des soldats. Avidité et insolence de ceux-ci. Troisième intérêt, celui d'Antoine. Motif secret qui animait Fulvie contre Octavien. Tentatives infructueuses d'Octavien pour éviter la guerre. Son adresse et sa fermeté. Différence entre les forces du parti d'Octavien et de celui de Lucius. Commencements de la guerre. Lucius assiégé dans Pérouse par Octavien. Famine dans Pérouse. Lucius va lui-même trouver Octavien pour se*

rendre à discrétion. Belles paroles d'Octavien qui n'empêchent pas qu'il ne fasse des exécutions sanglantes. La ville de Pérouse est réduite en cendres par un accident imprévu. Le parti de Lucius absolument détruit en Italie. Fuite de Ti. Néron, mari de Livie et père de l'empereur Tibère. Fuite et mort de Fulvie. Julie, mère d'Antoine, se sauve en Sicile, d'où Sex. Pompée la fait passer en Grèce. Lucius est envoyé en Espagne par Octavien avec le titre de proconsul. Conduite douce et populaire que tient Antoine dans la Grèce. Les délices de l'Asie le replongent dans la débauche. Réjouissances d'une part, et gémissements de l'autre, en Asie. Simplicité et facilité du caractère d'Antoine source de bien et de mal. Naissance de sa passion pour Cléopatre. Entrée superbe et galante de cette princesse dans Tarse, où était Antoine. Repas réciproques entre Cléopatre et Antoine. Les charmes de l'esprit de Cléopatre plus séduisants que ceux de sa beauté. Elle subjugue Antoine. Elle se sert du pouvoir d'Antoine pour s'assurer la possession de l'Égypte. Elle retourne à Alexandrie, et bientôt Antoine la suit. Amusements puérils et dépenses énormes d'Antoine.

An. R. 710. Av. J. C. 42. Le triumvirat triomphant. Le parti répu-

Par la victoire de Philippes le triumvirat était triomphant [1]. Il ne restait presque plus de forces républicaines; et Sex. Pompée, ennemi par état et par son nom de la faction de César, mais ne possédant que la Si-

[1] « Bruto et Cassio cæsis nulla jam publica arma. » (Tac. *Annal.* I, 2.)

cile, n'était pas un adversaire redoutable pour ceux qui voyaient soumis à leurs lois tout le reste de l'empire romain.

blicain anéanti.

Aux termes du traité qui faisait la base de la ligue triumvirale, les trois associés auraient dû partager également les fruits de la victoire. Mais entre des ambitieux la foi des traités est comptée pour peu de chose. Octavien et Antoine, qui avaient toutes les troupes sous leurs mains, s'accordèrent à dépouiller le faible Lépidus. Ils lui imputèrent d'avoir entretenu en leur absence des intelligences avec Sex. Pompée; et sous ce prétexte, mais réellement parce qu'il était sans appui comme sans génie, ils convinrent de s'approprier les provinces de son département; sauf à lui donner, comme par une espèce de commisération, l'Afrique proprement dite, supposé qu'il ne fût point trouvé coupable.

Antoine et Octavien font entre eux un nouveau partage des provinces au préjudice de Lépidus. Dio, l. 48. Appian. Civ. l. v.

Octavien, peu favorablement traité dans le premier partage, eut soin de se dédommager dans celui-ci. Il s'attribua les Espagnes et la Numidie. Il détacha même du lot d'Antoine la Gaule cisalpine, non pour l'ajouter au sien, mais afin qu'elle fût incorporée à l'Italie, suivant l'ancien plan de César, et qu'elle cessât d'être regardée comme province. Le système d'Octavien était de ne point désemparer d'Italie, et d'y établir solidement son autorité. Ainsi il ne convenait point à ses vues qu'aucun autre général eût droit de tenir des légions en deçà des Alpes. On avait éprouvé dans la guerre de César contre Pompée, et ensuite dans celle entre Décimus et Antoine, de quelle importance était le gouvernement de la Gaule cisalpine pour faire trembler Rome. Le département d'Antoine comprit donc

seulement toute la Gaule au-delà des Alpes, avec l'Afrique propre, qu'occupait toujours Cornificius. Mais ce qui semblait donner la supériorité à Antoine, c'est la commission qu'il prenait d'aller faire reconnaître dans l'Orient la puissance triumvirale, c'est-à-dire de s'emparer de ces vastes et opulentes contrées, où il n'avait plus à craindre de résistance depuis la défaite et la mort de Brutus et de Cassius.

Octavien sentait parfaitement combien il était lésé par cet endroit. Mais la nécessité le contraignait d'accorder beaucoup à un collègue par lequel il était alors écrasé. La victoire de Philippes était l'ouvrage d'Antoine; tous les gens de guerre lui en attribuaient l'honneur à lui seul, et par l'éclat de cette gloire il obscurcissait entièrement Octavien, qui n'avait eu que très-peu de part à ce grand exploit.

Plin. VII, 47. Plut. in Ant.

Octavien retourne en Italie, et se charge de distribuer les terres promises aux vétérans. Avantages qu'il trouvait dans cette fonction.

On peut dire pourtant que celui-ci, adroit et rusé politique, ne cédait guère à Antoine que le brillant, et gardait pour lui le solide. Il retournait en Italie, et se chargeait d'établir en colonies les vétérans, à qui il s'agissait de payer le prix de leurs services. De là il tirait un double avantage. Premièrement, en cas de rupture, il avait Rome et l'Italie de son côté, et il pouvait décorer sa cause des noms du sénat et du peuple romain, grand avantage dans une guerre civile. De plus, les soldats allaient recevoir immédiatement de ses mains leurs récompenses. Il devenait donc l'objet direct de leur reconnaissance et de leur attachement; et ce n'était que par réflexion qu'il en rejaillissait quelque partie vers Antoine.

Nombre immense de ceux qu'il

Le nombre de ceux qu'il fallait récompenser était énorme. Antoine, dans un discours qu'il fit, selon le

témoignage d'Appien, aux députés des peuples d'Asie, le fait monter à plus de cent soixante et dix mille hommes. C'était à une si effroyable multitude de vétérans qu'Octavien devait assigner des terres et des maisons en Italie, sans préjudice d'une largesse de vingt mille sesterces par tête. L'argent nécessaire pour suffire à cette distribution n'était pas prêt. Antoine se chargeait de le fournir sur les taxes qu'il imposerait aux provinces de l'Orient. Il passa pour cet effet en Asie avec six légions et dix mille chevaux, après néanmoins qu'il eut fait quelque séjour en Grèce. Octavien ramena en Italie le reste des troupes.

fallait récompenser. Appian. Dio. Plut. in Ant.

La séparation de ces deux généraux m'oblige à séparer pareillement le récit de ce qui les regarde. Nous perdrons Antoine de vue pendant un temps pour ne nous occuper que d'Octavien, à qui la commission qu'il avait prise donna bien de l'exercice.

Maladie d'Octavien à Brindes.

Il commença par essuyer une maladie qui le mit aux portes de la mort. Il n'avait pas été bien guéri de celle dont il était attaqué lorsqu'il partit pour la Macédoine. Toujours languissant depuis ce temps, et trop pressé par les affaires pour se procurer le loisir de vaquer à sa santé, enfin à Brindes il fut près de succomber. Le bruit de sa mort se répandit et excitait déja du trouble dans Rome. Déja plusieurs concevaient des espérances et formaient des projets de changement; d'autres, au contraire, s'imaginaient que sa maladie n'était qu'une feinte, et qu'il en faisait à dessein semer la nouvelle pour sonder les sentiments des citoyens, et pour avoir lieu de réitérer les violences et les horreurs de la proscription. Dans une si grande fermentation des esprits, la présence d'Octavien était nécessaire

à Rome. Il partit donc dès qu'il put supporter la fatigue du voyage, et il fit même marcher devant lui des lettres qu'il écrivit au sénat pour calmer les craintes par des promesses d'une conduite douce et modérée.

Origine de la guerre de Pérouse. Caractère vain de L. Antonius.

Il ne lui était guère possible d'exécuter une semblable promesse, vu l'odieuse opération qu'il avait à faire, et le trouble qu'il venait apporter dans toute l'Italie en chassant de leurs maisons et de leurs fonds de terre les possesseurs légitimes pour y établir les soldats en leur place. Il éprouva encore un surcroît d'obstacles à la tranquillité et à la paix de la part de L. Antonius, frère du triumvir, et consul de l'année dont je vais décrire les événements; homme moins vicieux peut-être que turbulent, et dont le caractère propre paraît avoir été la légèreté, l'inconsidération et la vanité.

Ce dernier défaut a déja été marqué dans notre histoire par les statues qu'il s'était fait dresser, avec des inscriptions fastueuses, où l'ordre des chevaliers romains, où les trente-cinq tribus le reconnaissaient pour patron: titre extravagant et inoui [1]; comme si les trente-cinq tribus, c'est-à-dire le peuple romain, vainqueur et maître de l'univers, eût eu besoin de patron, ou eût dû déférer ce titre à l'un de ses citoyens!

Pigh. Ann.

Par une suite de la même vanité, il fut charmé d'accumuler sur sa tête en une même année, qui est celle où actuellement nous en sommes, la censure et le triomphe, mais une censure presque sans fonction, et un triomphe sans mérite. Il fut censeur avec P. Sul-

Dio.

[1] «Populi romani igitur est patronus L. Antonius!.... Non modò hic latro, quem clientem habere nemo velit, sed quis unquam tantis opibus, tantis rebus gestis fuit, qui se populi romani victoris dominique omnium gentium tutorem dicere auderet?» (Cic. *Phil.* VI, 12.)

picius, et ne fit point le dénombrement, qui était l'objet propre de cette magistrature. Pour ce qui est du triomphe, il le demanda en vertu de prétendus exploits contre les montagnards des Alpes. Ce qu'il avait fait était très-peu de chose, et il n'avait pas même eu le commandement en chef, condition essentielle pour triompher : aussi n'y serait-il jamais parvenu sans le crédit de Fulvie sa belle-sœur. Cette femme audacieuse, en l'absence d'Antoine son mari et d'Octavien son gendre, exerçait dans Rome la puissance triumvirale, dont Lépidus ne savait pas se prévaloir. Elle accorda sa protection à L. Antonius pour lui faire obtenir le triomphe, moyennant la déférence, ou plutôt l'obéissance, à laquelle il s'engagea envers elle dans l'administration de son consulat. Il triompha le même jour qu'il entrait en charge avec P. Servilius Isauricus, c'est-à-dire le premier janvier.

L. ANTONIUS. An. R. 711.
P. SERVILIUS VATIA ISAURICUS. II. Av. J.C. 41.

Après la cérémonie du triomphe, L. Antonius vint tenir le sénat; et pour cela il quitta les ornements de triomphateur, d'où il prit occasion de se comparer avec complaisance à Marius, qui s'était aussi trouvé dans le cas de dépouiller la robe triomphale pour prendre possession, en présidant au sénat, des fonctions de consul. Encore Lucius remarquait-il une différence à son avantage, en ce que Marius avait eu besoin d'être averti de ne pas mêler le faste militaire du triomphe avec le ministère pacifique de président du sénat; au lieu que, pour lui, sa modestie était purement volontaire, et partait de son propre mouvement. Un autre

endroit par lequel il se donnait la préférence sur le vainqueur de Jugurtha et des Cimbres, c'est le grand nombre de statues qu'il voyait érigées à sa gloire, au lieu qu'à peine en avait-on dressé une à Marius. On conçoit par là quelle était la solidité d'esprit de L. Antonius. Il n'en coûtait pas beaucoup d'efforts à une femme hautaine et absolue telle que Fulvie pour gouverner un homme de ce caractère. Aussi disait-on communément que c'était elle qui avait triomphé et qui jouissait de la puissance du consulat.

Octavien n'était pas d'humeur à laisser prendre à cette femme un pareil empire sur lui. En conséquence bientôt la division se mit entre eux, et devint ensuite une guerre ouverte. Ce fut à l'occasion de la distribution des terres promises aux soldats que la discorde éclata.

Intérêts opposés des possesseurs de fonds de terre et des soldats. Avidité et insolence de ceux-ci. Appian. Dio.

L'opération était par elle-même aussi difficile qu'injuste. Les propriétaires que l'on chassait de leurs héritages se plaignaient amèrement. Ils venaient par bandes à Rome avec leurs femmes et leurs enfants, jetant de grands cris, et demandant quel crime ils avaient donc commis, et pourquoi, nés en Italie, membres de l'empire et de la république, ils étaient traités en ennemis vaincus. Des plaintes si légitimes soulevaient tout le peuple; et ceux qui étaient capables de raisonnement et de vues politiques sentaient, de plus, que ces terres distribuées aux soldats assuraient la domination à leurs généraux, et devenaient des entraves qui mettaient pour toujours l'état en captivité, et anéantissaient toute espérance de voir jamais la liberté rétablie. D'ailleurs on avait fait un choix entre les villes d'Italie. Cette calamité ne leur était pas commune à toutes, mais tom-

bait précisément sur les plus belles et sur celles dont le territoire était le meilleur. Par là les gens de guerre étaient mieux récompensés; et c'est ce qu'avaient envisagé les triumvirs. Mais une si odieuse distinction donnait une nouvelle force aux murmures et aux éclats d'indignation de ceux qui en étaient les victimes. Enfin des citoyens puissants, des sénateurs se trouvaient enveloppés dans la disgrace, à cause de la situation des terres qu'ils possédaient. Le crédit de ceux-ci augmentait le poids de leurs plaintes. Il n'était pas possible à Octavien de leur tenir rigueur, et il était contraint de se relâcher au moins en quelque chose d'une si évidente et si tyrannique injustice. Une première exception accordée en amenait nécessairement d'autres. Quelquefois il fallait céder à la force des recommandations : la pauvreté elle-même parlait pour ceux qui perdaient toute leur subsistance en perdant leur petit héritage.

Mais alors le soldat avide regardait comme lui étant enlevé tout ce qu'on laissait aux possesseurs. Peu content du partage qui lui était attribué, il envahissait avec violence les terres de ses voisins. Virgile en est un fameux exemple. Son petit champ ayant été exempté de la loi commune par la faveur qu'il trouva auprès d'Octavien, le centurion Arius, qui venait d'être établi dans le voisinage, prétendit étendre ses limites, et prit à ce sujet querelle avec lui; et Virgile courut risque d'être tué par ce brutal officier, si une prompte fuite n'eût mis sa vie en sûreté, et conservé aux muses latines celui qui en devait faire la principale gloire.

Virg. Ecl. IX, et ibi Serv.

Octavien lui-même avait beaucoup à craindre du mécontentement des gens de guerre. Leur insolence était extrême, et proportionnée au besoin qu'ils sen-

taient que l'on avait d'eux. Il se vit exposé plus d'une fois au danger de périr par leur fureur; et s'il s'en tira heureusement, ce ne fut, surtout dans l'émeute dont je vais raconter le détail, que parce qu'il sut allier la fermeté du courage avec l'indulgence qu'exigeaient les circonstances des temps.

Il leur avait indiqué une assemblée au Champ-de-Mars, dans laquelle ils recevraient ses ordres par rapport à la distribution des terres qui leur avaient été promises. Ils s'y rendirent de grand matin, et même avant le jour : et comme Octavien se faisait attendre, ils commencèrent à se mutiner. Un centurion nommé *Nonius* osa leur faire des représentations sur ce qu'ils manquaient de respect à leur général; et il excusa son retardement comme un effet de sa mauvaise santé, et non d'aucun mépris. Ceux qui l'entendirent le traitèrent de flatteur, mêlant les railleries aux invectives. La querelle s'échauffe; bientôt on en vient aux menaces; et Nonius, se voyant assailli par une troupe de furieux, ne vit plus d'autre ressource pour lui que de courir au Tibre, et de s'y jeter pour le passer à la nage. Mais les séditieux l'y suivirent, le tirèrent hors de l'eau, le tuèrent, et mirent son corps sur le chemin par lequel Octavien devait venir.

A cette nouvelle les amis du triumvir lui conseillèrent de ne point se présenter à des forcenés, capables de se porter aux plus grands excès. Mais il sentit que c'en était fait de son autorité pour toujours s'il reculait dans cette occasion décisive. Il résolut donc d'affronter le péril, quelque grand qu'il fût, en évitant néanmoins d'aigrir le mal par une conduite trop haute, qui dans la conjoncture eût été imprudente. En arrivant au

Champ-de-Mars, il vit le corps de Nonius, et se détourna. Étant ensuite monté sur son tribunal, il se plaignit en termes fort mesurés du meurtre de cet officier. Il ne l'attribua qu'à un petit nombre de ceux qui l'écoutaient, et il les exhorta tous à garder plus de modération les uns à l'égard des autres, et à ménager réciproquement leurs vies. Après ce peu de paroles, il exécuta ce qu'il avait promis, comme s'il ne fût rien arrivé dont il eût lieu d'être mécontent. Il distribua les terres, assignant à chaque corps son lot et son canton; il accorda même des dons militaires à ceux qui en méritaient et à ceux qui n'en méritaient pas : le tout avec une douceur et une dignité qui non-seulement calmèrent les mutins, mais les remplirent d'admiration. Honteux et confus de leur insolence, qui leur paraissait à eux-mêmes mériter un autre traitement, ils veulent prouver leur repentir en offrant à Octavien de chercher ceux qui avaient tué Nonius, et de les lui amener afin qu'il en fît justice. Il poussa l'indulgence jusqu'au bout : il dit qu'il connaissait bien les coupables, mais qu'ils lui sembleraient assez punis par les reproches de leur conscience, et par la condamnation que prononçaient contre eux leurs camarades. Ce dernier trait acheva de lui gagner les cœurs; et tous le comblèrent d'éloges à l'envi, et lui témoignèrent leur satisfaction par des acclamations redoublées.

Troisième intérêt, celui d'Antoine.

On conçoit maintenant dans quelle étrange perplexité, dans quel labyrinthe de difficultés et de périls jetaient Octavien les intérêts opposés des possesseurs des terres et d'une multitude infinie de gens de guerre accoutumés à donner la loi à leurs chefs au lieu de leur obéir. Un troisième intérêt vint se mêler à la traverse

pour augmenter encore le trouble et l'embarras; c'est celui d'Antoine. Lucius, son frère, et Fulvie, sa femme, sentaient parfaitement qu'Octavien, en se chargeant seul de la distribution des récompenses, en emportait seul tout le mérite. Pour parer à cet inconvénient, ils demandaient à partager l'emploi d'établir les vétérans en colonies, de façon qu'Octavien réglât ce qui regardait ses propres soldats, et eux ce qui touchait ceux d'Antoine. Octavien leur alléguait la convention faite avec son collègue, moyennant laquelle la direction de toute cette affaire lui était abandonnée. Cette raison pouvait prouver la légitimité des prétentions d'Octavien, mais elle n'en était pas plus capable d'apaiser les craintes de Lucius et de Fulvie : et d'ailleurs celle-ci avait un motif secret qui la rendait implacable envers Octavien.

Motif secret qui animait Fulvie contre Octavien. Appian.

Elle apprenait qu'Antoine, dont on connaît le penchant pour la débauche, entretenait publiquement en Orient Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-pontife de Comanes. Elle voulut se venger avec Octavien de l'infidélité de son mari, sans être arrêtée par l'horreur d'un inceste; car celui qu'elle sollicitait si impudemment était son gendre. Le jeune triumvir rebuta les avances de cette femme, aussi effrontée qu'impérieuse; et il lui renvoya même sa fille, en assurant qu'elle était vierge. Ce double affront mit Fulvie hors de toute mesure; et elle ne se donna point de repos qu'elle n'eût excité une guerre, par laquelle elle se proposait, en même temps, et de satisfaire son ressentiment contre Octavien, et d'arracher Antoine à ses nouvelles amours en le mettant dans la nécessité de revenir en Italie.

Tentatives

Octavien avait de grandes raisons de craindre la

guerre dans la circonstance où il se trouvait. Outre les difficultés que j'ai marquées, c'était un grand obstacle à vaincre que le nom seul d'Antoine, qui alors imposait extrêmement par la gloire de ses exploits, et par la réputation qu'il avait de joindre la clémence et la générosité à la bravoure. Aussi Octavien ne se lassait-il point de dire qu'il était d'accord avec son collègue, et que Lucius et Fulvie agissaient sans l'ordre et même contre les intentions de ce triumvir. Mais il était bien naturel de penser qu'un parti à la tête duquel on voyait le frère et la femme d'Antoine était le parti d'Antoine, et cette impression subsistait dans les esprits. Une faction si accréditée avait encore par elle-même de grandes forces. Je trouve en Italie, dans le temps dont je parle, jusqu'à six ou sept chefs et autant d'armées qui reconnaissaient l'autorité d'Antoine. Les principaux de ces chefs, gens de mérite pour la plupart, et sachant la guerre, étaient Ventidius, Pollion, Calénus et Plancus. Enfin, ce qui mettait le comble aux embarras et aux périls d'Octavien, c'était la disette que souffrait actuellement l'Italie, d'une part inculte et réduite en friche par l'expulsion des anciens possesseurs des terres, et de l'autre privée des vivres qui lui venaient du dehors, et vexée par les courses soit de Sex. Pompée, soit de Domitius Ahénobarbus. La famine se faisait déja sentir dans Rome, et y donna lieu à des séditions de la populace.

infructueuses d'Octavien pour éviter la guerre. Son adresse et sa fermeté.

Par tant de motifs réunis, Octavien crut devoir tout tenter pour éviter d'en venir aux armes. Il accorda à Lucius et à Fulvie ce qu'ils lui demandaient, et consentit qu'ils présidassent à la distribution des récompenses qui appartenaient aux soldats d'Antoine. C'était

tout ce qu'ils pouvaient prétendre avec quelque couleur de raison. Mais Fulvie voulait se venger : en quoi elle était parfaitement secondée par Manius, chargé des affaires d'Antoine en Italie pendant son absence, homme audacieux et intrigant. Ces deux têtes gouvernaient Lucius.

Il fut résolu dans ce conseil de travailler à réunir contre Octavien les possesseurs des fonds et les gens de guerre. Ainsi Lucius et Fulvie, au lieu de continuer, comme ils avaient commencé, à donner des établissements aux soldats d'Antoine, reçurent d'une part les plaintes de ceux que l'on chassait de leurs héritages, faisant le personnage de protecteurs des opprimés ; et de l'autre ils publiaient que les confiscations des biens des proscrits et de ceux qui avaient été déclarés ennemis publics suffisaient pour acquitter les récompenses promises aux soldats : à quoi ils ajoutaient, comme un supplément surabondant en cas de besoin, les deniers qu'actuellement Antoine levait en Asie.

Rien n'était plus illusoire que ces allégations. Bien loin qu'Octavien eût des sommes immenses à sa disposition, ses finances étaient si courtes, qu'il lui fallut mettre la main sur les trésors des temples les plus révérés d'Italie, et jusque sur ceux du Capitole, s'engageant néanmoins à restituer dans la suite : et pour ce qui est d'Antoine, le plus dissipateur de tous les hommes, c'eût été vouloir être dupe que d'attendre de lui de l'argent. Cependant, les discours de Lucius et de Fulvie, autorisés du nom d'Antoine, étaient reçus avidement par les possesseurs des terres, qui s'en trouvaient agréablement flattés ; et les soldats eux-mêmes, pourvu qu'ils n'y perdissent rien, préféraient un genre

de récompenses moins odieux et moins tyrannique.

Je ne sais s'il fut jamais une situation plus délicate et plus critique que celle où se voyait alors Octavien. Il serait à souhaiter que nous eussions les ressorts de sa politique, en cette occasion, développés par quelque main habile; mais des écrivains tels qu'Appien et Dion ne présentent que des récits souvent mal arrangés, chargés de détails inutiles et manquant du nécessaire, toujours destitués d'ame et de vie. Sur les faits qu'ils administrent, voici l'idée que je me forme de la conduite d'Octavien.

Ferme dans ses principes et solide dans ses vues, il comprenait parfaitement que sa puissance, fondée sur les armes, ne pouvait se soutenir que par les armes. Ainsi il mit toutes ses espérances dans les gens de guerre; et quoiqu'il sentît la justice des plaintes de ceux que l'on dépouillait de leurs héritages, il ne les écouta point; et, se contentant d'accorder quelques légers adoucissements, du reste il suivit invariablement son plan de mettre les soldats en possession des terres qui leur avaient été promises. Ce système était le seul vraiment avantageux aux troupes, et par conséquent le seul capable de lui attacher inviolablement les siennes, et de ramener même à lui tôt ou tard celles d'Antoine, que l'on faisait agir contre leurs propres intérêts.

Il s'agissait de les éclairer sur l'illusion dont on les abusait. Pour cela rien n'était plus convenable que d'offrir d'entrer en éclaircissement avec ses adversaires, d'entamer avec eux des négociations, de prendre les soldats eux-mêmes pour arbitres. C'est ce que fit Octavien; et il avait d'autant plus beau jeu, que Lucius s'était laissé emporter par sa vanité jusqu'à attaquer le

triumvirat et à entreprendre de rétablir le gouvernement consulaire. Il n'avait ni assez de désintéressement, ni assez de talents et de tête, pour exécuter un pareil projet. Mais il s'en faisait honneur : il avançait que son frère y donnait les mains, et que, puisque Octavien et Lépidus s'opiniâtraient à mettre obstacle au bonheur de la république, ils porteraient la peine des crimes qu'ils avaient commis dans l'exercice de leur magistrature.

Si les idées de Lucius eussent pu avoir lieu, nul n'y aurait été plus lésé que les vétérans, dont toute la fortune et tous les établissements n'avaient pour base et pour appui que la puissance triumvirale. Octavien acheva de les mettre dans ses intérêts en soumettant à leur arbitrage ses différends avec Lucius. Un nombre de vétérans avec les députés de quelques légions tinrent une assemblée dans le Capitole; et de là ils firent signifier à Lucius qu'il eût à leur exposer ses griefs, et à en passer par leur décision, s'il ne voulait les avoir pour ennemis. La même citation fut faite à Octavien; et il s'y soumit sans difficulté. Cette intrigue était son ouvrage.

Lucius occupait alors Préneste, ayant quitté Rome, où il voyait que son adversaire était le maître. Il assemblait des troupes, toujours accompagné de Fulvie, et gouverné par les impressions de cette femme audacieuse. Quoique l'ordre qui leur fut intimé de la part des gens de guerre leur déplût beaucoup, ils n'osèrent refuser d'obéir; et Lucius promit d'aller à Gabies, lieu situé à peu près à égale distance de Rome et de Préneste, et choisi par cette raison pour un jugement si extraordinaire dans toutes ses circonstances.

Octavien se trouva le premier au rendez-vous; et sur-le-champ il détacha des coureurs pour battre la campagne aux environs, et voir s'ils n'y découvriraient point quelque embuscade cachée. Il y a grande apparence que son objet était ce qui arriva réellement. Ses coureurs rencontrèrent ceux qui précédaient Lucius, prirent querelle avec eux, engagèrent un combat, et en tuèrent quelques-uns. Lucius, effrayé de cet événement, tourna bride aussitôt : et il n'y eut plus moyen de lui persuader de se présenter au nouveau tribunal de la soldatesque, quoique les principaux officiers lui offrissent de lui servir de gardes et d'escorte. Ce refus opiniâtre indisposa contre lui les esprits des vétérans; et comme il leur revint d'ailleurs que Lucius et Fulvie parlaient d'eux avec mépris, et les traitaient de *sénat guêtré*[1], ils se déclarèrent hautement pour Octavien, et prirent les armes en sa faveur.

Différence entre les forces du parti d'Octavien et de celui de Lucius.

Octavien se vit donc alors bien appuyé, ayant pour lui, outre ses propres troupes, toute cette multitude de vétérans, encore plus redoutables par leur valeur et par leur expérience que par leur nombre. Lucius, de son côté, paraissait lui opposer des forces considérables, mais sur la plus grande partie desquelles il n'avait qu'une autorité précaire. Car, excepté six légions qui lui étaient attachées personnellement, parce que la plupart des soldats qui les composaient avaient été levés parmi les peuples d'Italie dont il défendait la cause, du reste il n'était servi que mollement par les lieutenants et les armées de son frère en Italie, qui ne se

[1] *Senatum caligatum*. Le mot *caliga* signifie la chaussure des simples soldats.

persuadaient pas aisément que le triumvir approuvât la guerre entreprise contre son collègue. D'ailleurs l'égalité entre les différents chefs de ces armées les rendait rivaux l'un de l'autre et les divisait. Au lieu que toutes les forces d'Octavien, soit celles qu'il commandait en personne, soit celles qui étaient sous les ordres d'Agrippa et de Salvidiénus, réunies par la dépendance commune d'un chef suprême, concouraient aux opérations de la guerre avec un concert infiniment avantageux pour le succès.

Commencements de la guerre.

Aussi fit-il cette guerre avec une supériorité qui ne fut même balancée par aucune incertitude. Seulement Lucius profita d'abord de son absence pour rentrer dans Rome. Octavien était allé en Ombrie à dessein d'enlever un corps de troupes commandé par Furnius, l'un des lieutenants d'Antoine, et il avait chargé Lépidus de la garde de la ville avec deux légions. Lucius, à qui ses projets contre le triumvirat conciliaient l'affection des plus illustres sénateurs, et qui d'ailleurs n'avait affaire qu'à un aussi méprisable adversaire que Lépidus, se présenta devant la ville, battit ce triumvir qui était sorti à sa rencontre, entra dans Rome, convoqua sur-le-champ une assemblée du peuple, qu'il harangua en habit militaire, contre l'usage constamment pratiqué jusqu'à lui; et, peu de jours après, il repartit, emportant de son expédition des acclamations populaires et un décret du sénat, faibles armes contre un ennemi puissant et alerte. Octavien, sur la nouvelle qu'il eut que Lucius était maître de Rome, y accourut promptement : mais, en arrivant, il ne l'y trouva plus. Il prit des mesures pour mettre dans la suite cette ca-

pitale à l'abri d'une surprise; et de là il se rendit devant Pérouse, où Lucius était déja assiégé par Agrippa et par Salvidiénus. Voici de quelle manière les choses avaient été amenées à ce point.

Lucius assiégé dans Pérouse par Octavien.

Salvidiénus, à la tête d'une bonne armée, venait de la Gaule cisalpine se joindre à Octavien, son général; et il avait à ses trousses Ventidius et Pollion, lieutenants d'Antoine. Lucius entreprit d'aller au-devant de Salvidiénus, pour le mettre entre deux périls; mais Agrippa, qui reconnut son dessein, marcha sur ses pas, se disposant à l'enfermer entre lui et Salvidiénus, Lucius sentit le danger, et, changeant de vue, il voulut d'abord se réunir avec les lieutenants de son frère : puis, y trouvant de la difficulté et du risque, il prit un parti dicté vraisemblablement par la timidité et par l'inexpérience, et il se retira sous les murs de Pérouse, ville très-forte, pour y attendre en sûreté Ventidius et Pollion. Ceux-ci, qui ne se prêtaient, comme je l'ai dit, qu'avec répugnance aux projets de Lucius, ne firent pas une grande diligence. Au contraire, les lieutenants d'Octavien, actifs et ardents pour servir leur chef, suivirent de près Lucius, et commencèrent à l'environner de lignes et de tranchées. Octavien lui-même accourut en hâte. Il ne voulait pas laisser échapper la proie, qui s'était imprudemment enfermée en lieu d'où elle ne pouvait plus sortir, et il résolut de finir d'un seul coup la guerre en prenant Pérouse et Lucius. Il rassembla tout ce qu'il avait de forces pour cette entreprise décisive, et il manda toutes les troupes qui reconnaissaient ses ordres dans les différentes parties de l'Italie.

Le siége fut long et difficile. Les assiégés se défendirent avec vigueur, et les secours qu'ils appelèrent du

dehors donnèrent bien de l'inquiétude aux assiégeants. Lucius fit presser tous les lieutenants de son frère de venir le délivrer; et Fulvie joignit aux sollicitations de Lucius toute l'activité de sa haine contre Octavien. Elle était à Préneste avec un nombre de sénateurs et de chevaliers romains, et quelques corps de troupes rassemblés autour de sa personne. Là elle gouvernait tout avec une autorité absolue, présidant au conseil d'une part, et de l'autre donnant le mot aux soldats, et les haranguant souvent l'épée au côté.

Dio.

Elle n'épargna rien pour sauver Lucius; elle mit en mouvement Ventidius, Pollion, Plancus. Si elle eût pu leur transmettre sa vivacité et son feu, ils auraient peut-être bien embarrassé Octavien. Il fut obligé de quitter le siége, et de partir avec Agrippa pour empêcher la jonction de ces trois chefs et de leurs armées. Il y réussit. A son approche, Plancus se retira à Spolète, Ventidius à Ravenne, Pollion à Rimini. Octavien opposa à chacun d'eux des troupes pour les tenir en respect, et il revint presser vivement le siége de Pérouse.

Appian.

Lucius fit plusieurs sorties, toujours sans succès. Les trois lieutenants d'Antoine dont je viens de parler trouvèrent moyen de se rejoindre; mais, arrêtés par Agrippa et par Salvidiénus, qui marchèrent à leur rencontre, ils n'osèrent tenter le secours. Cependant le courage des assiégés les soutenait contre les disgraces; et ils auraient fait au moins une très-longue résistance, si la famine n'eût rendu leur valeur inutile. Comme on ne s'était point du tout attendu dans Pérouse à un siége qu'aucun événement précédent n'annonçait, on n'y avait fait aucune provision. Ainsi la disette bientôt devint

extrême. On prit toutes les précautions aussi contraires à l'humanité qu'usitées en pareille circonstance. Non-seulement on mesura à chacun la quantité de sa nourriture, mais on la refusa totalement aux esclaves, que l'on empêchait néanmoins de sortir de la ville. Ainsi ces malheureux mouraient dans les rues; et on jetait leurs cadavres dans des puits et dans des fosses profondes, de peur qu'ils n'infectassent l'air par leur corruption, ou que, si on les brûlait, le grand nombre des feux n'avertît les assiégeants de la multitude de ceux qui périssaient et de la misère que l'on souffrait dans la place. Enfin il fallut céder à une nécessité qui ne connaît aucune loi; et Lucius, ayant envoyé pour capituler avec le vainqueur quelques-uns des principaux officiers, qui ne rapportèrent pas une raison satisfaisante, il se résolut à aller trouver lui-même Octavien, et à tâcher de le piquer d'honneur par un procédé franc et généreux qui pût l'engager à user de clémence.

Famine dans Pérouse.

Lucius va lui-même trouver Octavien pour se rendre à discrétion.

Si nous nous en rapportons au récit d'Appien, Lucius parla et agit en héros; mais je ne trouve nul autre écrivain qui peigne ce personnage sous de si belles couleurs; et quelques-uns en disent beaucoup de mal. Cicéron le traite dans ses Philippiques avec le dernier mépris. Velleïus assure qu'il avait tous les vices de son frère [1], et ne lui ressemblait par aucun endroit louable. Je m'en tiens donc sur son compte à l'idée que j'ai exprimée jusqu'ici; et s'il est difficile de nier des faits aussi circonstanciés que ceux qui se lisent dans Appien, il est au moins permis de croire que la vanité de Lu-

[1] « Vitiorum fratris sui consors, sed virtutum, quæ interdùm in illo erant, expers. » (Vell. II, 74.)

cius et l'assurance qu'il avait que le frère d'Antoine serait épargné par Octavien firent tout son héroïsme.

Il sortit de la place, et s'avança vers le camp des assiégeants, sans prendre aucune autre précaution que d'envoyer avertir Octavien de sa venue. Celui-ci accourut au plus vite à sa rencontre. Il y eut combat de politesse entre eux. Lucius voulait entrer dans les retranchements, afin de se mettre au pouvoir de son vainqueur. Octavien ne le souffrit point; et il se hâta de sortir de ses lignes, afin que celui qui lui demandait la paix parût le faire librement et rester maître de son sort.

Le discours qu'Appien met dans la bouche de Lucius en cette occasion respire la grandeur d'ame. Ce chef si malheureux n'y paraît nullement occupé du soin de se justifier, et il ne témoigne d'inquiétude qu'au sujet de ceux qui se sont attachés à lui. Il se fait honneur d'avoir eu le dessein d'abolir le triumvirat, et de rétablir le gouvernement républicain, au préjudice même de son frère, s'il ne l'eût pas trouvé assez équitable pour se prêter au bien de la patrie; et il décharge pleinement ceux qui l'ont suivi, en disant qu'il les a trompés, et qu'il leur a présenté un point de vue tout autre que celui qu'il envisageait véritablement. Il conclut en se livrant à la vengeance d'Octavien, pourvu que les innocents soient épargnés.

Belles paroles d'Octavien, qui n'empêchent pas qu'il ne fasse des exécutions sanglantes.

Octavien, à son tour, affecta de la générosité. « Vous « me désarmez, dit-il à Lucius, par la noblesse et la « franchise de votre façon d'agir. Si vous aviez prétendu « capituler avec moi, vous me donniez alors toute li- « berté d'user du droit de la victoire; mais en remettant « à ma discrétion votre sort et celui de vos amis et de

« vos soldats, vous me forcez de considérer ce qui est « digne de moi, et non plus ce que vous méritez; et « votre cause ne pouvait devenir meilleure qu'en se joi- « gnant à l'intérêt de ma gloire. »

C'étaient là de belles paroles; mais je ne vois pas que dans la réalité la clémence d'Octavien ait été au-delà de ce que lui dictait sa politique. Il traita honorablement Lucius, parce qu'il craignait trop Antoine pour ne pas ménager son frère. Il ne fit souffrir aucune peine aux soldats, soit vétérans, soit nouveaux, parce que ses propres troupes en auraient été offensées. Mais pour ce qui est des gens qualifiés, sénateurs ou chevaliers romains, dont il redoutait l'attachement persévérant à la liberté de l'ancien gouvernement, il ne leur fit aucun quartier. Si quelques-uns voulurent lui demander grace ou s'excuser, il ne leur répondit que ce mot barbare, *Il faut mourir*. La reconnaissance qu'il devait aux services que Canutius[1] lui avait autrefois rendus contre Antoine, étant tribun du peuple, ne put sauver de la mort cet ancien serviteur et ami, mais sans doute trop zélé républicain. Enfin on rapporte même que sur le nombre de ceux qui tombèrent sous sa puissance en cette occasion il en choisit trois cents des plus distingués pour être immolés comme des victimes, le jour des ides de mars, au pied d'un autel érigé en l'honneur de César. Il est vrai qu'il feignit d'avoir été forcé à ces actes de vengeance par les clameurs de ses soldats; mais c'était lui qui les excitait sous main, et personne n'était trompé par ce grossier artifice : lui seul est demeuré chargé de tout l'odieux d'une si horrible bou-

Suet. Aug. c. 15.

Sen. de Clem. I, II. Suet. Dio.

[1] Je suis Appien et Dion. Selon Velleius, II, 64, Canutius avait été une des premières victimes de la proscription triumvirale.

cherie. Telle est l'inhumanité à laquelle est capable de se porter un caractère comme celui d'Octavien, fin et rusé, rapportant tout à lui-même, insensible à l'amitié, aux bienfaits, à la pitié. Il se montre ici sanguinaire sans emportement, comme il devient dans la suite bienfaisant sans bonté.

La ville de Pérouse réduite en cendres par un accident imprévu.

Par rapport à la ville de Pérouse, Octavien suivit toujours la même maxime d'abattre les têtes et d'épargner la multitude. Les sénateurs de cette ville infortunée furent tous mis à mort, hors un seul, qui avait été à Rome l'un des juges de Brutus et de Cassius, et qui s'était distingué par son ardeur à les condamner. Le plan d'Octavien était, en accordant la vie au reste des citoyens, de livrer la ville au pillage pour récompenser ses soldats. Un accident qu'il n'avait pu prévoir en décida autrement. Cestius, l'un des principaux habitants de Pérouse, homme d'un cerveau mal rangé, s'avisa, par un désespoir fou, de mettre le feu à sa maison, et de se jeter ensuite au milieu des flammes, après s'être percé de son épée. Comme il faisait grand vent, le feu gagna les maisons voisines, et, s'étendant de proche en proche, il consuma toute la ville.

Vell. II, 74. Appian.

Le parti de Lucius absolument détruit en Italie. Fuite de Tib. Néron, mari de Livie, et père de l'empereur Tibère.

Vell. II, 75. Suet. Tib. 4.

Octavien avait bien prévu que la prise de Lucius terminerait la guerre. Après ce coup décisif, tous les lieutenants d'Antoine ne songèrent qu'à s'enfuir de l'Italie. Quelques-uns passèrent en Grèce et en Orient pour aller se rendre auprès de leur général. D'autres cherchèrent un asyle plus voisin dans la Sicile, sous la protection de Sex. Pompée. Parmi ces derniers la singularité de l'aventure rend surtout remarquable Tibérius Néron, mari de Livie, et père de l'empereur Tibère. Constamment attaché au parti républicain depuis la

mort de César, il avait servi avec zèle Lucius, comme la seule et dernière ressource de la liberté. Pendant le siége de Pérouse, il était en Campanie, chargé de tenir le pays sous l'obéissance de Lucius. Après la victoire d'Octavien, il essaya encore de résister par lui-même; et, pour augmenter ses forces, il alla jusqu'à promettre la liberté aux esclaves qui le suivraient. Mais, surpris par la diligence du vainqueur, qui venait à lui, il prit le parti de se sauver en Sicile. Ce ne fut pas sans risque. Il emmenait avec lui sa femme et son fils Tibère, alors âgé de moins de deux ans, et encore à la mamelle. Obligé de cacher sa marche pour échapper à ceux qui le cherchaient, il pensa deux fois être trahi par les cris de cet enfant, qui devait être un jour le successeur de celui dont la vengeance était alors si redoutable pour toute sa maison.

Toute l'Italie reconnut ainsi la loi d'Octavien. Il restait encore du côté des Alpes une armée forte de plusieurs légions sous les ordres de Calénus. Ce lieutenant d'Antoine étant mort tout à propos, Octavien n'eut aucune peine à attirer à soi des légions qui se trouvaient privées de leur commandant. Fufius, fils de celui qui venait de mourir, les remit lui-même à Octavien. Appian.

Fuite et mort de Fulvie.

On peut juger quelle fut la confusion et la rage de Fulvie lorsqu'elle vit tous ses projets avortés, tous ses efforts rendus inutiles, et celui qu'elle haïssait sorti victorieux et triomphant de tous les périls qu'elle lui avait suscités. Elle alla cacher sa honte et son dépit dans la Grèce, d'où elle écrivit des lettres lamentables à Antoine, qui était alors à Alexandrie, déja enchanté, comme nous le dirons bientôt, par les charmes séducteurs de Cléopatre. Il vint; et, ayant appris que la prin- Plut. in Ant.

cipale cause de la guerre de Pérouse était la jalousie et l'esprit intrigant de Fulvie, il la traita fort mal; et, en partant pour l'Italie, il la laissa malade à Sicyone, où bientôt après elle mourut de chagrin.

Cette mort, causée par un dépit furieux, se rapporte parfaitement à toute la conduite de sa vie; et ce que nous en avons raconté fait bien sentir avec quelle justesse de pinceau Plutarque l'a dépeinte, lorsqu'il a dit que ce n'était pas une femme à se renfermer dans les soins de filer sa quenouille et de régler son ménage [1]. Il ne lui suffisait pas même de gouverner un mari qui fût simple particulier; il fallait que, commandant aux autres, il lui obéît, et que, général d'armée, il la reconnût elle-même pour généralissime. Ainsi Cléopatre avait de grandes obligations à Fulvie, de qui Antoine avait appris à se laisser maîtriser par une femme. Elle le reçut des mains de cette épouse altière tout façonné au joug, et accoutumé de longue main à le porter. Fulvie avait eu pour premier mari Clodius, qui fut tué par Milon; ensuite Curion, qui périt en Afrique; et en troisième lieu Antoine.

Julie, mère d'Antoine, se sauve en Sicile, d'où Sex. Pompée la fait passer en Grèce.

Julie, mère de ce triumvir, dame d'un caractère bien différent de celui de Fulvie, et plus respectable encore par sa vertu que par son rang et par sa naissance, ne crut pas devoir demeurer en Italie lorsque le parti de son fils y était détruit; et, quoiqu'elle n'eût absolument rien à craindre de la part d'Octavien, elle aima mieux

[1] Οὐ ταλασίαν, οὐδ' οἰκουρίαν φρονοῦν γύναιον, οὐδ' ἀνδρὸς ἰδιώτου κρατεῖν ἀξιοῦν, ἀλλ' ἄρχοντος ἄρχειν, καὶ στρατηγοῦντος στρατηγεῖν βουλόμενον· ὥστε Κλεοπάτραν διδασκάλια Φουλβίᾳ τῆς Ἀντωνίου γυναικοκρατίας ὀφείλειν, πάνυ χειροηθῆ καὶ πεπαιδαγωγημένον ἀπ' ἀρχῆς ἀκροᾶσθαι γυναικῶν παραλαβοῦσαν αὐτόν. (PLUT. in *Anton.*)

se fier à Sextus Pompée, et passa en Sicile. Sextus la reçut très-honorablement, et lui donna une escorte de plusieurs vaisseaux pour la conduire en Grèce.

Lucius est envoyé en Espagne par Octavien avec le titre de proconsul. Appian.

Octavien tint quelque temps Lucius auprès de lui sous une bonne garde, qui passait néanmoins pour cortége, et qui l'accompagnait comme par honneur. Bientôt un tel prisonnier l'embarrassa en Italie, et il l'envoya en Espagne avec le titre de proconsul, mais sans aucune autorité réelle. Toute la puissance était entre les mains de ses lieutenants, Sex. Péducéus et Carrinas, qui devaient répondre à Octavien de sa personne et de sa conduite. Depuis ce temps l'histoire ne fait plus mention de L. Antonius.

La prise de Pérouse et les faits que j'ai racontés à la suite tombent sous l'année où Domitius Calvinus fut consul pour la seconde fois avec Pollion. Mais, avant que d'achever le récit des événements de cette année, il nous faut revenir à la précédente, et suivre Antoine dans ses courses en Grèce et en Orient après la bataille de Philippes.

Conduite douce et populaire que tient Antoine dans la Grèce. Plut. in Ant.

La conduite qu'il tint dans la Grèce lui concilia tout-à-fait l'affection des peuples. Il se plaisait à s'entendre appeler amateur des Grecs, et surtout des Athéniens. Il jugeait les contestations et réglait les affaires avec équité et avec douceur. Ses amusements avaient aussi quelque chose de populaire; et les Grecs étaient charmés de le voir assister à leurs spectacles, écouter les leçons de leurs gens de lettres et de leurs philosophes, et se faire initier à leurs mystères.

Les délices de l'Asie le replongent dans la débauche.

L'Asie, où il passa au premier beau temps, le rendit tout autre, ou plutôt réveilla en lui tous les vices auxquels il était enclin. Les richesses et les plaisirs de

cette délicieuse contrée, une cour nombreuse de rois qui l'adoraient servilement, et de reines qui s'empressaient de lui plaire; en un mot, tous les attraits des voluptés et des grandeurs réunis ensemble enivrèrent sa raison, et le replongèrent dans les débauches, que les affaires et les périls avaient suspendues. Il se livra plus que jamais aux plaisirs de la table, et à des compagnies bien peu séantes pour un homme qui tenait un si haut rang. Toujours on le voyait environné de musiciens, de danseurs, de gens de théâtre et de toute cette espèce d'hommes qui se font une étude d'énerver et de corrompre les mœurs. L'Asie lui en fournissait de plus habiles encore dans cet art pernicieux que ceux qui l'avaient suivi d'Italie. Ils s'emparèrent de son esprit; ils gouvernaient sa cour. Avides autant que dissipateurs, ils profitaient de sa prodigalité pour engloutir des sommes immenses, que l'on tirait des peuples
Strabo, l. 14. par les plus rigoureuses vexations. Un joueur de flûte, nommé Anaxénor, fut chargé de la perception des tributs de quatre villes, ayant sous lui des soldats pour
Plut. exécuter ses ordres. Un cuisinier, ayant réussi au goût d'Antoine dans un repas, reçut pour récompense la maison et les biens d'un riche citoyen de Magnésie.

Réjouissances d'une part, et gémissements de l'autre en Asie.

De là il arrivait qu'en même temps l'Asie retentissait du bruit et de l'appareil des fêtes les plus pompeuses et les plus galantes d'une part, et de l'autre de gémissements et de sanglots. Lorsqu'il fit son entrée dans Éphèse, les femmes s'habillèrent en bacchantes, les hommes et les enfants en satyres et en faunes, et tous allèrent en cet équipage au-devant de lui. La ville était remplie de festons de lierre, de thyrses, et de concerts de voix et d'instruments qui chantaient ses lou-

anges, et qui l'appelaient *un nouveau Bacchus*, bienfaisant et gracieux. Il se montrait effectivement tel à l'égard de quelques-uns; mais la plupart l'éprouvaient dur, cruel et farouche. Il ôtait les biens à des personnages distingués pour les donner à de misérables valets et à des flatteurs. On demandait, et on obtenait de lui la dépouille d'hommes pleins de vie qu'on lui faisait passer pour morts. Enfin il exigea des peuples d'Asie le double du tribut que leur avaient imposé Brutus et Cassius.

Sur ce dernier article, Hybréas, l'un des plus fameux orateurs de ces temps-là, lui fit au nom de l'Asie des représentations dont Plutarque nous a conservé un trait ingénieux, et dans le goût de cette éloquence brillante et populaire qui plaisait fort à Antoine. « Si vous pouvez tirer de nous, lui dit-il, deux tributs en une année, vous pouvez donc nous donner aussi deux fois l'été et deux fois l'automne. » Dans une autre occasion, le même orateur lui parla d'une façon très-hardie, et qui coupait dans le vif. Après deux cent mille talents [1] fournis par l'Asie, Antoine demandait encore de nouvelles contributions. Hybréas osa lui dire à ce sujet: « Si vous n'avez point reçu ce que nous avons donné, faites-vous en rendre compte par ceux qui gouvernent vos finances. Si vous l'avez reçu, et que vous ne l'ayez plus, nous sommes perdus. »

Ce mot d'Hybréas fit une forte impression sur Antoine. Car il ignorait la plus grande partie des choses qui se passaient, moins par négligence, selon que Plutarque en juge, que par un caractère de simplicité qui le portait à se fier à ceux qui l'approchaient; car il était

Simplicité et facilité du caractère d'Antoine source de bien et de mal.

[1] Six cents millions.

simple et franc; et s'il ne s'apercevait que tard des désordres et des injustices qui s'exerçaient sous son nom, au moins, lorsqu'il en était instruit, il en concevait un regret sincère, et en faisait l'aveu sans peine à ceux mêmes qui avaient souffert l'injustice. Récompensant largement, punissant avec rigueur, il passait encore plutôt les bornes dans la distribution des graces et des faveurs que dans celle des peines. On ne sera donc point étonné que plusieurs de ceux qui avaient porté les armes contre lui, s'étant enhardis à implorer sa clémence pendant le séjour qu'il fit en Asie, en aient ressenti les effets, entre autres le frère de Cassius. S'il y en eut d'exceptés du pardon, ce ne fut que pour des cas particuliers et extrêmement défavorables: surtout il ne se crut pas permis d'épargner quiconque avait eu part à la conspiration contre César. Au contraire, les villes et les peuples à qui leur attachement pour la mémoire de ce grand homme et pour le parti de ses vengeurs avait attiré des disgraces et des traitements rigoureux de la part de Brutus et de Cassius, éprouvèrent la reconnaissance d'Antoine, et furent comblés de ses bienfaits. De ce nombre étaient les Rhodiens, les Lyciens, les villes de Xanthe, de Tarse, de Laodicée en Syrie, et enfin l'état des Juifs, que gouvernaient alors, sous le nom d'*Hyrcan*, Hérode et Phasaël, tous deux fils de l'Iduméen Antipatre. Hérode trouva dans Antoine un protecteur déclaré, par lequel il fut soutenu contre tous ses ennemis: en conséquence, il se donna à lui cordialement; et il lui demeura fidèle, comme nous le verrons, jusqu'à la dernière extrémité.

Appian. Civ. l. 5.

Joseph. Ant. XIV, 22 et 23.

Plut.

La bonté et la facilité d'Antoine étaient poussées dans le commerce particulier jusqu'à une familiarité indé-

cente. Il aimait à faire assaut de railleries avec ceux qu'il admettait à ses plaisirs, et il leur laissait une liberté pareille à celle qu'il prenait lui-même, n'étant pas moins content de se voir l'objet de la risée que de rire aux dépens des autres. Sur quoi Plutarque fait une observation qui me paraît très-judicieuse et très-fine en même temps. Il prétend que cette licence de badinage que permettait Antoine à ceux qui l'environnaient nuisit beaucoup à ses affaires [1], parce que, ne s'imaginant pas que ceux qui l'attaquaient si librement dans leurs plaisanteries voulussent le flatter lorsqu'ils parlaient sérieusement, il était aisément la dupe de leurs louanges. Il ignorait que d'habiles courtisans savent mêler la liberté avec la flatterie, comme un assaisonnement piquant qui prévient le rassasiement et le dégoût; et que, par la hardiesse de leur babil quand ils ont le verre en main, ils se proposent de faire en sorte que leur approbation et leur souplesse dans les affaires ne semblent pas l'effet de la complaisance, mais de la persuasion et d'une soumission qu'ils ne peuvent refuser à la supériorité des lumières.

Tel était Antoine, et c'est ainsi qu'il préparait de loin sa ruine. Un dernier mal vint la rendre inévitable, je veux dire sa passion pour Cléopatre, qui fit sortir et réveilla bien des vices cachés encore et, si j'ose me servir de ce terme, endormis au fond de son ame, et

Naissance de sa passion pour Cléopatre.

[1] Τοῦτο διελυμήνατο πολλὰ τῶν πραγμάτων· τοὺς γὰρ ἐν τῷ παίζειν παῤῥησιαζομένους οὐκ ἄν οἰηθεὶς σπουδάζοντας κολακεύειν αὐτὸν, ἡλίσκετο ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν ἐπαίνων· ἀγνοῶν ὅτι τὴν παῤῥησίαν τινὲς ὡς ὑπόςυφον ἥδυσμα τῇ κολακείᾳ παραμιγνύντες, ἀφῄρουν τὸ πλήσμιον, τῇ παρὰ τὴν κύλικα θρασύτητι καὶ λαλιᾷ διαμηχανώμενοι τὴν ἐπὶ τῶν πραγμάτων ὕφεσιν καὶ συγκατάθεσιν, μὴ πρὸς χάριν ὁμιλούντων, ἀλλὰ τῷ φρονεῖν ἡττωμένων, φαίνεσθαι.

qui bannit et étouffa ce qui restait en lui de bon et de salutaire. Voici de quelle manière il fut pris et tomba dans les filets de l'Égyptienne.

Plut. et Appian. J'ai dit que Sérapion avait fourni de l'île de Chypre quelques secours à Cassius. Il semblait qu'il y eût lieu de rendre la reine d'Égypte responsable de la conduite qu'avait tenue le gouverneur d'une île qui était une dépendance de cette couronne. C'est sans doute sur ce fondement qu'Antoine, se disposant à marcher contre les Parthes, qui avaient fait une irruption en Syrie, envoya ordre à Cléopatre de se rendre auprès de lui, et de se laver du reproche d'avoir favorisé ses ennemis. La cause de cette princesse était bonne en soi. Il est très-probable que Sérapion n'avait point agi par ses ordres, et même ne reconnaissait pas son autorité. Et pour ce qui la regardait personnellement, elle avait fait ses preuves d'attachement au parti de César par les secours destinés à Dolabella, comme je l'ai rapporté, et par une flotte mise en mer pour appuyer les triumvirs dans la guerre contre Brutus et Cassius. Mais elle n'eut pas besoin d'apologie.

Plut. Dellius, chargé de l'amener en Cilicie, ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il comprit qu'une femme aussi séduisante n'avait rien à craindre d'Antoine, et qu'au contraire, par sa beauté, par ses graces, et surtout par son adresse et sa dextérité infinie, elle allait devenir toute puissante auprès de lui. Ainsi, au lieu de prendre avec elle le ton de commandement et de menaces, il s'étudia à lui faire sa cour, et il l'exhorta à venir sans aucune appréhension se présenter devant Antoine, le plus doux et le plus humain des mortels.

Cléopatre, rassurée par le discours de Dellius, et en-

core plus par l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de ses charmes sur le fils aîné de Pompée et sur César, se promit de subjuguer Antoine avec encore plus de facilité [1] : car du temps de ses premières intrigues elle était très-jeune, et entièrement neuve dans les affaires; au lieu qu'actuellement elle courait sa vingt-septième année, et se trouvait par conséquent dans un âge où les graces du corps et les talents de l'esprit sont dans la fleur la plus brillante. Elle prépara donc de riches présents pour Antoine et pour ses amis : elle prit avec elle de grandes sommes d'argent, des joyaux magnifiques; en un mot, elle se munit de tout ce que pouvait lui fournir l'opulence d'un grand et puissant royaume. Mais, mettant ses principales espérances en elle-même, et dans les prestiges enchanteurs dont elle était trop abondamment pourvue, elle partit avec une entière sécurité; et, quoiqu'elle reçût sur sa route plusieurs courriers, et des ordres réitérés de se hâter, elle ne s'en émut pas davantage; et elle se moqua tellement du général romain, que, tout accusée qu'elle était, elle fit dans Tarse, où il se trouvait actuellement, l'entrée la plus superbe et la plus galante qu'il soit possible d'imaginer.

Entrée superbe et galante de

La ville de Tarse était traversée par le fleuve Cydnus, qui, deux ou trois lieues au-dessous, se décharge

[1] Appien dit qu'Antoine avait déja commencé à aimer Cléopatre lorsqu'il était venu en Égypte avec Gabinius, pour le rétablissement de Ptolémée Aulète. C'est ce qui n'est guère vraisemblable, vu que Cléopatre alors ne pouvait avoir que treize ans, âge peu propre à faire naître une passion. = En Égypte les femmes sont très-précoces; on les marie quelquefois à 12, 13 et 14 ans. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à ce que raconte Appien. — L.

cette princesse dans Tarse, où était Antoine.

dans la mer. Ce fut par ce fleuve que Cléopatre choisit d'entrer. Elle le remonta dans une gondole, dont la poupe était revêtue d'or; les voiles, de pourpre, flottaient étendues au gré des vents; les rames, d'argent, marchaient en cadence au son des flûtes et des guitares. Elle-même était couchée sous un ciel semé d'étoiles en or, avec les ornements que les poètes et les peintres donnent à Vénus. A ses côtés se tenaient de jeunes enfants, tels qu'on peint les Amours, qui, avec des éventails, lui faisaient un petit vent rafraîchissant. Les plus belles de ses femmes, habillées en Néréides et en Graces, étaient distribuées, les unes au gouvernail, les autres autour des cordages. Sur les deux rives du fleuve on brûlait sans cesse les parfums les plus exquis. Un tel spectacle attira une foule infinie. Les uns, depuis l'embouchure du fleuve, accompagnaient des deux côtés la gondole à mesure qu'elle avançait; d'autres, sortant par troupes de la ville, accouraient au-devant. La grande place devint déserte; et Antoine, qui alors y donnait audience assis sur son tribunal, y fut laissé tout seul. On n'était occupé que du désir d'aller voir Vénus, disait-on, qui rendait visite au nouveau Bacchus pour le bonheur de toute l'Asie.

Repas réciproques entre Cléopatre et Antoine.

Quand Cléopatre fut arrivée, Antoine envoya l'inviter à souper. Elle répondit qu'elle souhaitait plutôt avoir l'honneur de le recevoir chez elle; et le général, ne voulant pas débuter par un refus, et se piquant de paraître poli et humain, lui promit, et y alla. Le repas fut superbe, la salle magnifiquement parée. Mais ce qui frappa le plus Antoine, ce fut le nombre et la disposition des lumières. Elles y étaient prodiguées, mais

avec ordre, formant des dessins et des compartiments, ici en losange, là en cercle; en sorte que l'effet en était charmant, et présentait un très-beau coup d'œil.

Selon un ancien écrivain cité par Athénée, Cléopatre joignit les largesses à l'élégance et au faste. Elle réitéra la fête à diverses reprises, et toujours dans un nouveau goût, et avec de nouveaux ornements; et chaque fois elle donna à Antoine tout l'appareil du festin, c'est-à-dire la vaisselle d'or, enrichie de pierreries, dont les buffets étaient garnis, et les tapisseries et tapis de pourpre brodés en or qui avaient servi à meubler et à décorer la salle. Aux amis qu'il avait amenés en grand nombre, puisqu'il y avait douze tables environnées de trois lits chacune, ce qui indique au moins cent huit personnes, à tout ce grand nombre de convives elle fit de riches présents. Elle voulut qu'ils prissent pour eux les lits sur lesquels ils avaient été couchés, et les vases d'or dans lesquels on les avait servis. Lorsqu'ils se retirèrent, elle distribua aux plus distingués des litières avec leurs porteurs, aux autres des chevaux magnifiquement enharnachés, et à tous de jeunes esclaves éthiopiens pour porter devant eux des flambeaux et éclairer leur marche. L'auteur que je viens de citer rapporte encore que, dans le troisième repas que Cléopatre donna à Antoine, elle fit joncher de roses tout le parquet de la salle jusqu'à la hauteur d'une coudée.

Athen. IV, 13.

Antoine la traita à son tour, et il s'efforça de la surpasser pour la magnificence et pour le goût. Mais, n'ayant pu y réussir, et demeurant fort au-dessous en toutes manières, il fut le premier à tourner en raillerie la simplicité rustique de son appareil, comparé à celui de Cléopatre.

Plut.

Les charmes de l'esprit de Cléopatre plus séduisants que ceux de sa beauté.

L'adroite Égyptienne prit tout d'un coup les manières de celui qu'elle voulait gagner; et ayant remarqué que les plaisanteries d'Antoine étaient grossières et sentaient le soldat, elle le servit dans son goût; et d'un air libre, aisé, plein d'assurance, elle badinait de façon à ne se pas montrer plus délicate que lui.

C'était par cette dextérité et par les charmes de son esprit qu'elle était sûre de plaire; car sa beauté n'était point du tout extraordinaire ni capable de ravir. Mais rien n'était plus piquant ni plus enchanteur que les graces de sa conversation, et elles portaient avec elles une séduction presque inévitable. Le son même de sa voix avait une douceur charmante; et Plutarque compare sa langue à un instrument à plusieurs cordes, dont la mélodie se diversifie en mille façons différentes. Car, au lieu que ses prédécesseurs, abrutis par la paresse et par les voluptés, n'avaient pas même su parler égyptien, et que quelques-uns avaient oublié jusqu'au dialecte de la Macédoine leur patrie, Cléopatre donnait audience sans interprète à tous les peuples circonvoisins. Hébreux, Arabes, Syriens, Mèdes, Parthes, Éthiopiens, Troglodytes, tous avaient la satisfaction de l'entendre parler leur langue aussi bien et aussi aisément que les naturels du pays.

Elle subjugue Antoine.

Antoine n'était pas fait pour résister à tant d'attraits; il ne songeait pas même à s'en défendre, et au contraire il se livrait à ce doux poison de toute la pente de son cœur. De juge de Cléopatre il devint sa conquête et son esclave; et cette artificieuse princesse, qui savait donner de l'amour, et non pas en prendre, commença par se servir de l'empire qu'elle s'était ac-

quis sur l'esprit d'Antoine pour s'assurer la libre et paisible possession du royaume d'Égypte.

Elle se sert du pouvoir d'Antoine pour s'assurer la possession de l'Égypte. Jos. Ant. XV, 4; et Appian.

Aussitôt après la mort de César, elle avait pris soin de se défaire, comme je l'ai dit, de son frère, qui partageait le trône avec elle : mais Arsinoé, sa sœur, vivait encore; et, quoique réduite à se tenir renfermée dans le temple de Diane à Éphèse [1], et à ne devoir sa sûreté qu'à la sainteté de cet asyle, elle lui donnait de l'ombrage. Cléopatre obtint un ordre d'Antoine pour arracher Arsinoé de ce temple et la mettre à mort. Le prêtre même de Diane, qui avait rendu des honneurs et des respects à cette malheureuse princesse, courut risque de la vie, si les Éphésiens, par les plus humbles prières, n'eussent désarmé la colère de la reine d'Égypte. Les droits sacrés d'un asyle inviolable ne furent pas plus respectés par rapport à Sérapion qu'ils ne l'avaient été à l'égard d'Arsinoé, dont je soupçonne qu'il avait épousé les intérêts. Il fut tiré du temple d'Hercule à Tyr, et livré à Cléopatre, qui trouvait dans sa mort la satisfaction de sa vengeance, et en même temps sa justification envers Antoine pour les secours donnés à Cassius. Enfin elle obligea pareillement les habitants d'une petite île de Syrie, nommée *Aradus*, à lui remettre entre les mains un jeune homme qui se donnait pour l'aîné des frères de Cléopatre, vaincu autrefois par César, et heureusement échappé de la bataille, selon le récit qu'il débitait, quoique l'opinion commune l'eût fait passer pour mort.

Elle retourne à Alexandrie,

Cléopatre, ayant ainsi obtenu d'Antoine tout ce qu'elle avait souhaité, partit pour s'en retourner en

[1] Appien nomme le temple de Diane Leucophryne à Milet. La différence est peu importante.

et bientôt Antoine la suit. Plut. et Appian.

Égypte, laissant dans le cœur du général romain un aiguillon qui ne pouvait manquer de le ramener bientôt auprès d'elle. En effet, au lieu de marcher, selon son premier dessein, contre les Parthes, qui assemblaient leurs forces en Mésopotamie, il se contenta de parcourir rapidement la Syrie, et de terminer à la hâte les affaires qui se présentaient; et, après avoir tenté inutilement d'insulter et de piller la ville de Palmyre, il distribua ses troupes en quartiers d'hiver, établit Décidius Saxa pour les commander en son absenee, et aussitôt il vola où son cœur l'appelait, c'est-à-dire à Alexandrie.

Amusements puérils, et dépenses énormes d'Antoine. Plut.

Là, s'amusant et folâtrant comme un jeune écervelé qui ne connaît d'autre affaire que son plaisir, il perdait et prodiguait en jeux frivoles le plus précieux de tous les biens, qui est le temps. Il avait formé une société de prétendus *confrères de la vie inimitable :* c'est le titre qu'ils avaient pris; et leur règle était de se donner les uns aux autres des repas, chaque jour, avec des profusions qui passent toute croyance. Voici un trait qui nous aidera à nous en faire une idée.

Lamprias, grand-père de Plutarque, avait entendu raconter au médecin Philotas, qui, jeune encore, était alors à Alexandrie pour y apprendre sa profession, qu'ayant fait connaissance avec un des chefs de cuisine d'Antoine, il fut invité par lui à venir voir les apprêts d'un de ces soupers. Il entra donc dans les cuisines, et fut bien étonné de trouver, outre une très-grande quantité d'autres viandes, huit sangliers à la broche. Il en conclut que le repas devait être très-nombreux. « Point « du tout, lui dit son introducteur en riant de sa sur- « prise, ils ne seront pas plus de douze à table; mais

« chaque chose doit être servie dans une certaine fleur « de cuisson, qu'un instant est capable de flétrir. Or, « il peut arriver qu'Antoine demande son souper tout « à l'heure, ou dans un intervalle assez court, ou au « contraire qu'il diffère un fort long temps, parce que « le vin, ou quelque sujet de conversation agréable, « l'aura amusé. C'est pourquoi il faut préparer, non un « repas, mais plusieurs, vu que nous ne pouvons pas « en deviner le moment. »

Philotas racontait encore un fait d'un autre genre, mais qui prouve également l'énorme prodigalité d'Antoine. Il disait que, s'étant attaché à faire sa cour à l'aîné des fils qu'Antoine avait eus de Fulvie, il était quelquefois admis à sa table avec d'autres Grecs, lorsque ce jeune seigneur, qui sortait à peine de l'enfance, ne mangeait point avec son père. Dans un de ces repas se trouva parmi les convives un médecin qui fatiguait toute la compagnie de son babil importun. Philotas le réduisit au silence par un sophisme dont il lui demanda la solution. « Il est, lui dit-il, certaine fièvre « dans laquelle on doit donner de l'eau froide au ma« lade. Toute fièvre est une certaine fièvre : donc dans « toute fièvre on doit donner de l'eau froide au malade. » Il fallait que le médecin babillard eût bien oublié ses règles de syllogismes pour ne pas découvrir du premier coup-d'œil le vice de celui-ci [1]. Quoi qu'il en soit, il ne put rien répondre, et demeura déconcerté. Cette petite aventure réjouit beaucoup le jeune Antoine, qui en rit de tout son cœur; et, voulant récompenser celui dont il était si content, « Philotas, lui dit-il, je

[1] Le moyen terme y est pris deux fois particulièrement.

« vous donne tout ce que vous voyez là devant vous », et il lui montrait un buffet garni de vases d'or. Philotas lui témoigna beaucoup de reconnaissance, lui fit de grands remercîments; mais il était très-éloigné de penser qu'un enfant de cet âge pût faire un présent d'une telle importance. Cependant il vit, au sortir du repas, un officier qui lui apporta toute cette vaisselle précieuse enfermée dans un sac, et qui lui dit d'imprimer son cachet sur l'ouverture de ce sac, afin qu'on n'en pût rien détourner. Philotas recula presque d'effroi, et se défendit de recevoir des choses d'un si grand prix. « Vous êtes bien simple, lui dit l'officier; vous ne « savez donc pas que le fils d'Antoine peut faire des « dons encore plus considérables que celui qui vous « étonne! Si vous m'en croyez pourtant, vous recevrez « de l'argent en la place des vases, parce qu'il y en a « d'antiques et de curieusement travaillés, qu'Antoine « pourrait redemander. » On sent assez que c'est au père qu'il faut s'en prendre d'une profusion si outrée, permise à un fils encore enfant. Qu'on ne se laisse point éblouir par une fausse apparence de bonté et de munificence; ce n'est pas là donner, c'est dissiper.

Dans ce premier séjour qu'Antoine fit à Alexandrie Cléopatre acheva de le captiver. Il n'est point de manière de le flatter qu'elle ne mît en œuvre. Soit qu'il s'agît d'amusements ou d'affaires sérieuses, elle lui ménageait toujours quelque agrément et quelque plaisir nouveau, ne le quittant ni jour, ni nuit. Car elle lui tenait compagnie au jeu, à table, dans ses parties de chasse : s'il faisait quelque exercice militaire, elle y assistait au moins comme spectatrice; elle le suivait même dans la ville, lorsque, pendant la nuit, il allait,

déguisé, se présenter aux portes ou aux fenêtres des gens du peuple, attaquant par des plaisanteries ceux qui étaient dans la maison; car Antoine avait du goût pour ces sortes de divertissements indécents, que prennent quelquefois par travers et par bizarrerie les grands seigneurs, las des plaisirs ordinaires et naturels qui s'offrent en foule devant eux. Habillé en esclave, avec Cléopatre semblablement travestie, il passait les nuits à courir les rues d'Alexandrie, harcelant tous ceux avec qui il pouvait lier conversation, cherchant à les piquer par de mauvaises railleries, et remportant toujours des quolibets et souvent des coups. D'abord tout le monde y était trompé. Dans la suite, lorsqu'on sut qu'il se plaisait à ce badinage, les Alexandrins s'y prêtèrent très-volontiers : ils jouaient et ménageaient à dessein des scènes risibles, qui les divertissaient eux-mêmes; et ils disaient qu'Antoine faisait le rôle tragique avec les Romains, et le comique avec eux.

Le détail de toutes les puérilités des amusements d'Antoine avec Cléopatre serait indigne de l'histoire. Voici néanmoins une petite aventure, d'un sel assez réjouissant.

Il pêchait à la ligne dans le Nil; et comme il ne prenait rien, c'était une mortification pour lui de ne point réussir en présence de la reine. Il fit donc donner ordre à quelques plongeurs d'aller par-dessous les eaux attacher à son hameçon quelqu'un des poissons déja pris. Ce jeu ne put pas être répété deux fois sans que l'Égyptienne s'en aperçût. Elle dissimula, elle feignit d'être fort étonnée; et, ayant engagé une nouvelle partie de pêche pour le lendemain, elle invita les amis d'Antoine à s'y trouver, après les avoir avertis de la

ruse qu'il avait employée. Ils s'y rendirent en grand nombre, et montèrent dans des barques, attentifs à c[illegible] qui arriverait. Antoine, qui ne se défiait de rien, aya[illegible] jeté sa ligne, des plongeurs, par ordre de Cléopat[illegible] y attachèrent un poisson salé. Il sentit le mouvem[illegible], et, croyant tenir sa proie, il tira la ligne hors de [illegible]u. On peut juger quels furent les éclats de rire su[illegible]ne telle pêche. Cléopatre lui fit à ce sujet un compl[illegible]ent des plus fins et des mieux tournés : « Seigneur, l[illegible] dit- « elle, donnez-nous la ligne[1], à nous autres r[illegible] de « Pharos et de Canope : mais, pour vous, votre p[illegible]e, « votre chasse, ce sont les villes, les peuples e[illegible]s « empires. »

§ II. *Le besoin des affaires d'Antoine l'appel[illegible] Italie. Il est recherché par Sex. Pompée. P[illegible] sance de Sextus. Mariage d'Octavien avec S[illegible] bonia, sœur de Libon, beau-père de Se[illegible] Domitius Ahénobarbus joint sa flotte à celle d[illegible] toine. L'entrée de Brindes est refusée à An[illegible]e. Il assiége cette ville. Dispositions à la p[illegible] Négociation de Cocceïus Nerva. Traité con[illegible] entre Octavien et Antoine par Mécène, Polli[illegible] et Cocceïus. Mariage d'Octavie avec Antoin[illegible] Le petit triomphe décerné aux deux généraux. S[illegible]diénus, traître à Octavien, est condamné, et se [illegible] la mort. Canidius et Balbus substitués dans [illegible] sulat à Pollion et à Domitius. Fortune de Balbus. Triomphe de Pollion : son mérite littéraire. Triom-*

[1] Παράδος ἡμῖν τὸν κάλαμον, αὐτόκρατορ, τοῖς Φαρίταις καὶ Κανωβίταις βασιλεῦσιν· ἡ δὲ σὴ θήρα, πόλεις εἰσὶ καὶ βασιλεῖς καὶ ἤπειροι. (Plut. in *Anton.*)

phe de Calvinus. Sa sévérité par rapport à la discipline. Hérode déclaré roi de la Judée. Loi Falcidia. *Mort de Déjotarus. Ses endroits louables. Sa cruauté contre sa famille. Changements dans le consulat. Plus de consul d'un an. Confusion et désordre dans tous les états. Rome et l'Italie affamées par Sextus. Indignation et soulèvement du peuple contre les triumvirs. Sédition furieuse où Octavien court risque de la vie, et est dégagé par Antoine. Fête donnée par Octavien : nouveau sujet de murmure. Octavien consent à négocier avec Sextus. Sextus ne se prête que forcément à cette négociation. Conférence entre les trois généraux. Conditions du traité. Joie extrême que cause cette paix. Les trois chefs se donnent des repas tour à tour. Mot de Sextus à Antoine. Trait célèbre de sa générosité à rejeter les conseils de Ménas. Antoine est piqué de perdre à toutes sortes de jeux contre Octavien. Il quitte l'Italie et vient à Athènes. Ses manières populaires avec les Athéniens. Ils le traitent de nouveau Bacchus. Dot qu'il exige d'eux pour son mariage avec Minerve.*

CN. DOMITIUS CALVINUS. II. — AN. R. 712. AV. J.C. 40.

C. ASINIUS POLLIO.

Pendant qu'Antoine, livré à ces jeux d'enfants, était tombé dans une espèce de léthargie par rapport aux affaires, deux nouvelles fâcheuses vinrent le réveiller de son indolence et de son assoupissement. Il apprit d'une part les troubles de l'Italie et la guerre de Pé- — *Le besoin des affaires d'Antoine l'appelle en Italie.*

rouse, et de l'autre l'entrée de Labiénus en Syrie à la tête d'une armée de Parthes. Ce dernier péril, dont je parlerai ailleurs avec plus d'étendue, fut celui qui d'abord lui parut le plus pressant. Il s'avança jusqu'à Tyr, dans le dessein d'aller repousser les Parthes : mais les lettres qu'il reçut de Fulvie, à demi effacées par les larmes, le rappelèrent du côté de l'Occident. Il vint en Grèce; et là, ayant su comment toutes choses s'étaient passées en Italie, il entra en même temps et dans une grande colère contre Fulvie, suivant que je l'ai déja rapporté, et dans de vives inquiétudes sur l'accroissement de la puissance d'Octavien.

Il est recherché par Sex. Pompée. Appian. Dio.

Dans ces circonstances, il se vit avec plaisir recherché par Sex. Pompée. Il lui devait de la reconnaissance pour avoir donné asyle à Julie sa mère; et, l'intérêt se joignant à ce motif d'honneur, il fit un très-bon accueil à Libon, qui, sous prétexte de lui amener Julie, venait lui proposer un traité de ligue et d'alliance avec Sextus son gendre. Antoine usa néanmoins de précaution, et ne crut pas devoir trop légèrement rompre avec Octavien; mais il promit à Libon que, s'il était obligé d'avoir la guerre contre Octavien, il accepterait l'alliance proposée; et que, si au contraire le différend s'accommodait à l'amiable, il réconcilierait Sextus avec son collègue.

Puissance de Sextus.

Le fils de Pompée jouait alors un très-beau rôle. Placé entre les deux principaux chefs du parti victorieux, c'était une espèce de triomphe pour lui que de se faire considérer d'Antoine et craindre d'Octavien. Sa puissance avait pris des accroissements importants, pendant que la guerre contre Brutus et Cassius occupait toutes les forces des vengeurs de César. Il avait

achevé de s'emparer de la Sicile, dont il ne possédait d'abord qu'une partie; et il avait fait périr Bithynicus, gouverneur de l'île, à qui il imputa d'avoir attenté à sa vie. Statius Murcus, depuis la bataille de Philippes, lui avait amené, comme je l'ai dit, un puissant renfort. Il soumit aussi à sa domination la Sardaigne : en sorte qu'avec une flotte très-nombreuse et très-aguerrie, il était maître de toute l'étendue de mer entre l'Italie et l'Afrique.

Cette position était très-avantageuse; et il en conçut un orgueil extrême, jusqu'à se faire appeler le fils de Neptune, comme renouvelant la gloire navale de son père, et possédant l'empire héréditaire des mers. Cependant il devait son élévation en grande partie aux circonstances; et il n'avait pas, à beaucoup près, toutes les qualités nécessaires pour en tirer un fruit solide et durable. Velleïus nous le dépeint brave de sa personne[1], actif et ardent, d'une imagination vive et prompte, fidèle à ses engagements autant que son père l'avait été peu; mais esprit grossier, dont la barbarie se faisait sentir même dans son langage; se laissant gouverner par des valets, et, pour me servir des termes de l'historien, l'affranchi de ses affranchis, et l'esclave de ses esclaves. Il portait envie à ceux qui tenaient le plus haut rang, et il obéissait aux derniers des hommes. En effet, ceux à qui il témoignait le plus de confiance, et qu'il mettait à la tête de ses escadres et de ses flottes, étaient des affranchis, dont le plus célèbre est ce

[1] «Hic adolescens erat studiis rudis, sermone barbarus, impetu strenuus; manu promptus, cogitatione celer, fide patri dissimillimus; libertorum suorum libertus, servorumque servus; speciosis invidens, ut pareret humillimis.» (Vell. II, 73.)

Horat. Epod. 4.

Ménas qu'Horace a immortalisé par la peinture énergique qu'il nous a laissée de son faste et de son insolence [1], objet éternel de mépris et d'indignation. Statius Murcus, homme de cœur, et qui avait l'ame haute, ne put subir un joug si honteux, ni fléchir sous des favoris encore flétris des fers de la servitude. Il lui en coûta la vie : on l'accusa de trahison, et sous ce prétexte il fut mis à mort.

Tel était Sextus Pompée, dont l'union avec Antoine, si elle eût été consommée, pouvait devenir fatale à Octavien. En joignant leurs forces maritimes, ils mettaient ensemble cinq cents voiles; et ainsi il leur était aisé d'assiéger en quelque façon l'Italie et de l'affamer; et Octavien, puissant en légions, puisqu'il en avait quarante à son service, mais totalement destitué de vaisseaux, se serait vu réduit aux abois, et obligé de recevoir d'eux la loi.

Mariage d'Octavien avec Scribonia, sœur de Libon, beau-père de Sextus.

Il essaya de gagner Sextus; et pour frayer les voies à une réconciliation avec lui, il songea à s'allier avec son beau-père. Mécène fut chargé de la part du jeune triumvir de demander pour lui en mariage Scribonia, sœur de Libon. Celui-ci, charmé de joindre à la qualité de beau-père de Sextus celle de beau-frère d'Octavien, y donna très-volontiers son consentement. Le mariage se fit, et Octavien épousa Scribonia, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui, et qu'elle eût

[1] Je suis l'interprétation commune et ancienne de l'ode d'Horace que je cite, quoiqu'un habile commentateur ait voulu en dernier lieu la rendre suspecte. Quelques difficultés qu'il trouve à l'appliquer à Ménas, certaines circonstances de cette petite pièce satirique ne me paraissent pas devoir prévaloir sur l'autorité des manuscrits et des anciens scholiastes, qui y reconnaissent l'affranchi de Sextus. = Il est fort incertain si Ménas est le personnage qu'Horace attaque dans cette ode. — L.

déja été mariée successivement à deux consulaires, de l'un desquels elle avait des enfants. Cependant la paix ne put pas se conclure; et Octavien, se voyant contraint de faire face en même temps à Antoine et à Sextus, commença par se débarrasser de Lépidus, qui lui était suspect, et il lui fit trouver bon d'aller dans son département d'Afrique avec six légions, qui, ayant appartenu à Antoine, conservaient encore de l'attachement pour leur ancien général. Ce fut aussi dans ce même temps qu'il relégua en Espagne Lucius, frère d'Antoine, sous prétexte de le faire proconsul de cette grande province.

Cependant Antoine, étant parti de l'île de Corcyre à la tête de deux cents voiles, s'avançait vers Brindes. Il rencontra sur sa route Domitius Ahénobarbus, qui venait au-devant de lui avec toute sa flotte. Elle était considérable. Domitius avait conservé sous son commandement une grande partie des forces navales rassemblées autrefois par Brutus et par Cassius; et son premier plan avait été, comme je l'ai dit, de se maintenir indépendant. Mais, bientôt désabusé d'un projet impraticable, il s'était prêté à la proposition que Pollion lui avait faite de s'attacher à Antoine et de le reconnaître pour chef. La parole était donnée : il s'agissait de savoir s'il la tiendrait ; et lorsqu'on le vit s'approcher, plusieurs des amis d'Antoine appréhendèrent que, fier comme était Domitius, et d'ailleurs se souvenant que non-seulement il avait été proscrit, mais même condamné à titre de meurtrier de César, soit par hauteur, soit par crainte, il ne jugeât pas à propos de se mettre sous la puissance de l'un des triumvirs. Plancus surtout, qui se piquait de beaucoup de prudence à la vue du moindre

Domitius Ahénobarbus joint sa flotte à celle d'Antoine.

danger, pressait Antoine de ne se point commettre, et d'arrêter sa course jusqu'à ce qu'il se fût assuré des dispositions de Domitius. Mais Antoine, quoiqu'il n'eût autour de lui que cinq vaisseaux avec lesquels il avait devancé sa flotte, rejeta ce timide conseil, déclarant qu'il aimait mieux périr par la perfidie d'un autre que de sauver sa vie en se couvrant lui-même de l'opprobre d'une lâcheté. Dans le moment les deux galères amirales s'approchèrent; et le licteur d'Antoine, se tenant debout sur la proue, ordonna aux gens de Domitius de baisser le pavillon. Il fut obéi : Domitius vint se ranger à côté de la galère d'Antoine, et y monta; en même temps ses troupes saluèrent le triumvir comme leur général, et Plancus revint de sa frayeur. Antoine, avec ce nouveau renfort, alla se présenter devant Brindes.

L'entrée de Brindes est refusée à Antoine. Il assiége cette ville.

Octavien tenait dans cette ville une garnison de cinq cohortes, dont le commandant refusa de recevoir Antoine, prenant prétexte sur ce qu'il amenait avec lui Domitius, de tout temps ennemi de César et de son parti. Antoine, irrité, mit le siége devant Brindes, et invita Sextus à faire une descente en Italie; ce qui fut exécuté. Octavien, de son côté, assembla ses troupes pour secourir la ville assiégée, et se prépara à forcer les lignes d'Antoine.

Dispositions à la paix.

On crut être alors à la veille d'un grand orage qui allait renouveler tous les maux dont on commençait à respirer. Il y eut réellement quelques hostilités, mais de peu de conséquence. Parmi les trois chefs qui entraient dans cette guerre il n'y avait que le plus faible, c'est-à-dire Sextus, qui la voulût sincèrement. Les deux triumvirs se craignaient; et leurs soldats, dont le pouvoir était exorbitant dans ces temps de troubles, et

donnait la loi aux généraux même, n'étaient nullement disposés à combattre les uns contre les autres. Ils se regardaient comme unis par la société d'une même cause, comme ne faisant qu'un seul corps. Outre ce motif général, les troupes d'Octavien en avaient un particulier dans la crainte et le respect qu'elles portaient à Antoine, comme à l'auteur de la victoire de Philippes: et celles d'Antoine, de leur côté, ne voyaient pas de bon œil leur chef s'unir d'intérêt avec des exilés et des proscrits. Sur ces entrefaites, Fulvie, que son mari avait laissée malade à Sicyone, étant venue à mourir, cet événement ouvrit une voie de pacification. La négociation fut entamée par Cocceïus Nerva, ami commun des deux triumvirs; et Appien nous donne à ce sujet un détail qui me paraît tiré de quelque ancien monument, et qui mérite par cette raison d'être mis, au moins en abrégé, sous les yeux du lecteur.

Cocceïus avait été envoyé l'année précédente par Octavien à Antoine, en Phénicie, pour quelque affaire dont nous ne sommes pas instruits; et il était resté auprès de lui jusqu'au temps dont je parle. Alors donc, feignant d'être rappelé par Octavien, il demanda son congé à Antoine, qui le lui accorda: « Ne me donnerez-« vous point, lui dit Cocceïus, une lettre pour César, « comme je vous en ai apporté une de lui? Non, reprit « Antoine avec vivacité, je n'écris point à mes enne-« mis. » Cocceïus lui représenta qu'il ne devait pas traiter César d'ennemi, après la clémence dont il avait usé à Pérouse envers Lucius son frère et envers ses amis. « Et comment, répliqua Antoine, n'appellerais-je « pas mon ennemi celui qui me refuse l'entrée de Brin-« des, et qui m'a enlevé mes provinces et mes troupes?

Négociation de Cocceïus Nerva.

« Pour ce qui est de mes amis, s'il en a bien usé à leur « égard, ce n'est pas pour me les conserver, mais pour « les rendre mes ennemis par ses bienfaits. » Cocceïus ne jugea pas à propos d'insister davantage, de peur d'irriter le caractère impétueux de celui qu'il se proposait de calmer; et, content d'avoir tiré de lui ses sujets de plainte, il se rendit auprès d'Octavien.

Il plaida devant lui la cause d'Antoine, comme il avait plaidé devant Antoine celle d'Octavien. Il exposa au jeune triumvir les griefs de son collègue. Il justifia Antoine sur l'alliance contractée avec Domitius et avec Sex. Pompée, alléguant qu'ils étaient l'un et l'autre innocents du meurtre du dictateur César, et plus malheureux que coupables, même suivant les principes du parti vainqueur. Voyant que ses raisons faisaient peu d'effet, il les fortifia par la crainte du danger dont il menaça Octavien, en lui déclarant franchement la résolution où était Antoine de se servir des forces maritimes de Sextus jointes aux siennes pour désoler et affamer l'Italie. Cette dernière considération frappa Octavien; et Cocceïus, qui s'en aperçut, lui parla alors de la mort de Fulvie. « Cette femme, lui dit-il, était « le flambeau de la discorde entre vous. Elle n'est plus. « Qui vous empêche de vous rapprocher, pourvu que « vous aimiez mieux vous éclaircir sur les plaintes ré« ciproques que d'en nourrir le ressentiment dans le « secret de vos cœurs ? »

Octavien s'étant extrêmement radouci, Cocceïus lui proposa de le charger d'une lettre pour Antoine, lui représentant que, comme le plus jeune, il pouvait bien écrire le premier à un collègue qui avait sur lui une grande supériorité d'âge. Le point d'honneur arrêta

Octavien ; mais il s'avisa d'un expédient, qui fut d'écrire à Julie, mère d'Antoine, une lettre de politesse, pour se plaindre de ce qu'étant sa parente, elle avait pris le parti de fuir de l'Italie, comme si elle n'eût pas dû attendre de sa part les mêmes attentions et les mêmes respects que de celle d'un fils.

Cocceïus, avec cette lettre, vint retrouver Antoine, et lui conseilla, pour écarter tout ce qui pouvait faire obstacle à la paix, de commencer par éloigner Domitius de sa personne, et renvoyer Sextus en Sicile. Antoine eut d'abord de la peine à consentir surtout à ce qui regardait Sextus, parce qu'il lui semblait qu'il prendrait par là un trop fort engagement, et donnerait trop d'avantage à son rival. Mais enfin, craignant la valeur des légions d'Octavien, qui, pleines d'estime pour Antoine, étaient néanmoins déterminées à lui faire bonne et vive guerre, s'il s'obstinait à rejeter la paix, il céda aux instances de Cocceïus et de sa mère; et, ayant fait partir Domitius pour la Bithynie, dont il le faisait gouverneur, il témoigna à Sextus qu'il n'avait plus besoin de ses services en Italie, lui promettant néanmoins de prendre soin de ses intérêts.

Traité conclu entre Octavien et Antoine par Mécène, Pollion, et Cocceïus.

Après ces préliminaires les soldats de César, en étant satisfaits, formèrent une députation d'entre eux, qu'ils adressèrent en commun aux deux généraux, pour leur notifier que l'intention de l'armée était qu'ils fissent la paix. Quant à ce qui regardait les conditions, les soldats ne se chargèrent point de les discuter; mais ils donnèrent leurs pleins pouvoirs à un comité composé de trois commissaires, Mécène stipulant pour Octavien, Pollion pour Antoine, et Cocceïus ami commun et surarbitre. Ces trois négociateurs conclurent le traité sous

l'autorité de l'armée, qui agissait comme dépositaire de la souveraineté.

Les articles du traité furent très-simples : oubli du passé, amitié et bonne intelligence pour l'avenir; nouveau partage de l'empire romain, dont la partie orientale fut mise sous la puissance d'Antoine, et l'occidentale sous celle d'Octavien. La ville de Scodra [1] en Illyrie était la borne commune de ces deux grands départements. L'Afrique fut laissée à Lépidus, toujours obligé de se contenter du lot que voulaient bien lui faire ses collègues. Octavien se chargea de la guerre contre Sex. Pompée, si l'on ne pouvait pas parvenir à un accommodement, et Antoine de celle contre les Parthes. Il fut stipulé expressément que les deux généraux auraient un égal pouvoir de lever des troupes en Italie : mais Octavien se conservait toujours l'avantage de ne point désemparer la capitale et le siége de l'empire. Domitius fut déchargé des condamnations prononcées contre lui; et le bon traitement qu'il avait reçu d'Antoine, approuvé par Octavien. Par rapport au consulat, qui n'était plus qu'une ombre, mais une ombre respectable encore et capable de reprendre vie entre les mains de qui saurait la ranimer, on convint que, lorsque les triumvirs n'exerceraient point cette charge par eux-mêmes, ils la partageraient entre leurs amis. Enfin le sceau de la réconciliation fut le mariage d'Octavie, sœur du jeune César, avec Antoine.

Plut. in Ant.

Mariage d'Octavie avec Antoine.

Octavie, aînée de son frère, en était tendrement chérie, quoique simplement sa sœur de père, sortie d'un premier lit. Elle était devenue veuve depuis très-peu

[1] Scutari, sur le Drino.

de temps, ayant perdu C. Marcellus, son mari. Antoine passait aussi pour veuf depuis la mort de Fulvie. Car, pour ce qui est de Cléopatre, quoiqu'il ne disconvînt pas de ses intrigues avec elle, il ne la traitait pas sur le pied d'épouse. Tout ce qu'il avait d'amis sensés et judicieux souhaitaient extrêmement qu'il épousât Octavie, en qui le mérite égalait les charmes. Ils espéraient que cette dame, joignant à une rare beauté la gravité des mœurs, la douceur de la société, et le bon esprit, ne pourrait manquer de se faire aimer d'Antoine, devenu son époux, et qu'elle le guérirait ainsi de sa folle passion pour la reine d'Égypte, dont les suites les faisaient trembler. Ainsi tous les vœux se réunissant pour une alliance si convenable en toutes manières, bientôt l'affaire fut terminée, et le mariage célébré sur-le-champ, sans attendre même que le temps du deuil d'Octavie fût expiré [1]. Et comme cette circonstance lui eût imprimé une tache, selon les mœurs romaines, le sénat, par un décret exprès, la dispensa de la rigueur de la loi.

Le petit triomphe décerné aux deux généraux.

Tel fut le traité de Brindes, qui délivra l'Italie de la crainte d'une guerre sanglante. La joie en fut si grande, que, pour la témoigner aux deux généraux, on crut ne pouvoir moins faire que de leur décerner l'honneur du petit triomphe.

Mais, avant qu'ils fissent leur entrée solennelle dans Rome, Antoine, étant encore à Brindes, ou aux environs de cette ville, se vit exposé à un grand danger de la part des vieux soldats de César, qui avaient suivi Octavien. On se souvient qu'il avait promis d'envoyer

[1] Dion ajoute qu'elle était grosse. Mais le silence de Plutarque m'autorise à en douter.

d'Orient des sommes pour leur être distribuées; et il l'aurait pu aisément, si son luxe et ses prodigalités le lui eussent permis. Les vétérans s'attroupèrent donc autour de lui, et le sommèrent d'exécuter sa parole. Comme il n'était pas en état de les satisfaire, ils éclatèrent en plaintes : et déja les esprits s'échauffaient, et le péril devenait sérieux pour Antoine, si Octavien ne se fût rendu sa caution. Afin d'éviter dans la suite un semblable inconvénient, les vétérans furent licenciés, et renvoyés chacun dans leurs colonies.

Salvidiénus, traître à Octavien, est condamné, et se donne la mort.

Les réconciliations des puissants sont souvent une conjoncture fatale à leurs amis. C'est ce qu'éprouvèrent deux de ceux qui avaient eu le plus de part à la confiance d'Octavien et d'Antoine. Manius fut déféré par Octavien à son collègue, comme le principal auteur des troubles d'où était née la guerre de Pérouse; et en conséquence Antoine le fit mettre à mort. En même temps, comme par une espèce de compensation, il découvrit à Octavien les sourdes menées de Salvidiénus, qui commandait actuellement une armée dans la Gaule narbonnaise. Cet homme, né dans l'obscurité, s'était poussé par ses talents et par son ambition jusqu'à devenir l'un des principaux lieutenants d'Octavien, qui l'avait même fait passer sans milieu du grade de simple chevalier à la dignité de consul, distinction presque unique, et qui n'avait jamais été accordée, du moins dans les derniers temps, qu'à Pompée seul. Cependant cette haute fortune ne remplissait pas la cupidité insatiable de ce soldat; et, traître à son bienfaiteur, il avait fait offrir ses services à Antoine pendant le siége de Brindes. Octavien, instruit par Antoine lui-même de cette perfidie, manda Salvidiénus à Rome sous quel-

que prétexte; et lorsqu'il l'eut en sa puissance, il lui fit faire son procès par le sénat, qui le condamna à mort, comme ennemi public. Salvidiénus exécuta l'arrêt sur lui-même, et prévint le supplice par une mort volontaire.

Une grande affaire restait encore à terminer aux deux triumvirs. Il fallait ou détruire Sex. Pompée, qui incommodait étrangement l'Italie, ou se concilier avec lui. Mais cet objet nous ménerait à l'année suivante; et je dois placer ici quelques faits qui, sans être d'une aussi grande importance, ne méritent pas pourtant d'être négligés.

Canidius et Balbus substitués dans le consulat à Pollion et à Domitius.

Le changement arrivé dans le gouvernement se manifeste de plus en plus en ce que les consuls ont très-peu de part aux affaires publiques. Pollion et Domitius Calvinus, qui portaient ce titre, autrefois si grand, ne paraissent tout au plus qu'en second dans tous les événements de cette année. Ils furent même obligés par les triumvirs, après avoir joui de cette vaine décoration pendant un temps, de céder la place à d'autres à qui l'on voulait procurer une pareille illustration. Leurs successeurs furent L. Cornélius Balbus, et P. Canidius Crassus, amis, l'un d'Octavien, l'autre d'Antoine. Nous verrons dans la suite Canidius à la tête des armées de ce dernier: et pour ce qui est de Balbus, il était depuis bien des années attaché à la maison des Césars. Sa fortune a quelque chose de singulier.

Fortune de Balbus. Cic. pro Balbo.

Il était Espagnol, né à Cadix; et, ayant rendu de bons services dès sa première jeunesse à Métellus Pius et à Pompée dans la guerre contre Sertorius, il fut fait par Pompée citoyen romain, qualité qui lui fut disputée en justice, et dans la possession de laquelle il se main-

tint par le crédit de celui de qui il l'avait reçue, et par le secours de l'éloquence de Cicéron. Son ambition le détermina sans doute à se donner à César, comme à un patron capable de le porter plus haut que n'aurait fait Pompée: et par cette démarche il n'encourait point le reproche d'ingratitude, vu qu'alors Pompée et César étaient amis. Lorsque la rupture arriva, il demeura du côté du plus fort; et par sa fidélité constante pour César, par son zèle à servir Octavien, il parvint à une telle considération, qu'étranger de naissance, citoyen par grace, et non sans contestation, il devint consul, et fut le premier exemple d'un souverain magistrat de Rome né hors de l'Italie. Il acquit aussi des richesses immenses: en sorte qu'en mourant il légua au peuple romain vingt-cinq deniers [1] par tête.

Vell. II, 51. Plin. VII, 43.

Dio.

Triomphe de Pollion. Son mérite littéraire.

Pollion, au sortir du consulat, fut envoyé par Antoine faire la guerre aux Parthiniens, peuple d'Illyrie qui avait témoigné beaucoup d'attachement pour Brutus. Il prit la ville de Salones, et fit d'autres exploits qui lui méritèrent le triomphe. Mais ce qui lui assure bien plus solidement un rang honorable entre les hommes illustres, c'est la variété des talents de l'esprit, qu'il réunissait tous en un degré éminent. Orateur, poète, historien, il réussissait dans tous les genres. Il protégea dans les autres le goût pour les arts, qu'il cultivait lui-même avec succès. Virgile, maintenu dans la possession du champ paternel, et produit par lui auprès d'Octavien, en est la preuve. Pollion avait de grandes vues; et il a la gloire d'avoir le premier consacré aux lettres une bibliothèque publique. Il y plaça

Hor. Od. II, 1.

[1] Douze livres dix sous. = Valeur d'un auréus, ou 20 fr. 45 c. — L.

les statues des plus doctes personnages de l'antiquité. Varron fut le seul des vivants, à qui il fit cet honneur. Plin. VII, 30, et XXXV, 2.

Triomphe de Calvinus. Sa sévérité par rapport à la discipline.

Son collègue Domitius Calvinus brille plus dans l'histoire par ses emplois et par ses titres que par un mérite bien décidé. Après son consulat, il alla faire la guerre aux Cerrétans [1] en Espagne, et il acquit l'honneur du triomphe. Ses exploits n'ont rien de bien éclatant. Mais il est dû des éloges à sa sévérité par rapport à la discipline. Un corps de ses troupes s'étant laissé battre par les ennemis, et ayant pris honteusement la fuite, Calvinus punit les coupables en décimant plusieurs compagnies, sans épargner même les officiers. Quelques centurions, et entre autres un premier capitaine de légion, nommé Vibulius, souffrirent la bastonnade, supplice ignominieux, et qui allait même souvent jusqu'à la mort. Dio. Vell. II, 78.

Hérode déclaré roi de Judée. Joseph. Ant. XIV, 20; et de Bell. Jud. I, II.

Sous le consulat de Pollion et de Calvinus, Hérode fut déclaré par les Romains roi de la Judée. Il y a lieu de s'étonner que ce titre, éteint depuis bien des années, et refusé autrefois par Pompée à Hyrcan issu de tant de rois, ait été renouvelé en faveur d'un homme qui non-seulement n'appartenait pas à la maison royale, mais était même étranger et Iduméen d'origine. Hérode en fut redevable à la circonstance de la guerre des Parthes. Ces peuples étaient actuellement presque maîtres de toute la Judée. Hyrcan était leur prisonnier; et ils avaient établi roi Antigone, chef de la branche ennemie d'Hyrcan. Dans cette situation des affaires, Antoine crut qu'il lui était avantageux d'opposer au roi établi par les Parthes un roi reconnu par les Ro-

[1] Les peuples de la Cerdagne.

mains. Hérode donc, qui était venu à Rome pour exposer le triste état de la Judée, et pour implorer un prompt secours, obtint plus qu'il ne demandait. Comme il savait que les Romains n'accordaient ordinairement le nom de roi qu'à ceux qui étaient de race royale, il avait imaginé de demander ce titre pour son beau-frère, le frère de l'infortunée Marianne, qui était petit-fils d'Aristobule par son père, et d'Hyrcan par sa mère; bien entendu qu'Hérode prétendait se réserver toute la puissance et toutes les fonctions de la royauté. Antoine trouva plus à propos de joindre le titre à l'exercice. La personne d'Hérode lui était agréable et à tout le parti de César, soit par ses propres services, soit par ceux d'Antipatre son père. Il fut donc déclaré roi par un décret du sénat; et les triumvirs y ajoutèrent toutes sortes de témoignages d'honneur, dont on peut voir le détail dans l'historien Josèphe.

Loi Falcidia. Dio. Justin. Inst. l. 2, tit. 22.

Une loi célèbre dans le droit romain fut portée cette même année par le tribun P. Falcidius. Elle tendait à restreindre la liberté indéfinie de tester, dont jouissaient et abusaient souvent les citoyens. Il n'était pas rare, par exemple, que le testateur épuisât sa succession par la multitude et l'importance des legs, en sorte qu'il ne restait presque rien pour les héritiers naturels: depuis long-temps on sentait l'inconvénient de ce dernier abus, et l'on avait tenté d'y apporter quelques remèdes, qui s'étaient trouvés inefficaces. Falcidius fit ordonner par une loi que le quart des biens du testateur fût affecté nécessairement aux héritiers, et que, si la somme des legs excédait les trois quarts de la succession, il leur fût permis de reprendre sur les légataires de quoi parfaire le quart qui leur était dû. Ce quart privilégié

a été appelé *la Falcidie*, du nom du tribun législateur.

Mort de Déjotarus. Ses endroits louables. Sa cruauté contre sa famille. Dio.

Le vieux roi Déjotarus, dont j'ai eu occasion de parler assez souvent, termina enfin sa carrière dans un âge très-avancé. Il avait joué un beau rôle dans ce qui regarde la conduite politique et les procédés qu'il tint à l'égard des Romains, ses protecteurs, ou plutôt ses maîtres. Ami des plus gens de bien, de Cicéron, de Caton, de Brutus, dans la guerre civile entre César et Pompée, il s'attacha au meilleur parti. Il plia de nécessité sous le vainqueur; mais, après la mort de César, il fit voir que ni les disgraces, ni même les glaces de l'âge n'avaient point amorti son courage et son audace; et il se remit de haute lutte en possession de tout ce que le ressentiment du dictateur lui avait enlevé. Il donna encore des secours à Brutus, dernier vengeur de la liberté romaine. J'ai regret que, louable par tant d'endroits, Déjotarus ait souillé sa gloire par ses cruautés domestiques. Strabon, et surtout Plutarque, l'accusent d'avoir été le bourreau de toute sa famille. Il la traita comme un vigneron traite un cep de vigne dont il coupe toutes les branches pour en faire prospérer une seule. Ainsi Déjotarus fit mourir tous ses enfants pour établir et élever la fortune de celui dont il prétendait faire son héritier. Les auteurs ne nous apprennent point si ce projet, poussé par des voies si barbares, lui réussit. Son successeur dans la tétrarchie des Galates est nommé Castor par Dion.

Strabo, XII. Plut. de Stoic. rep.

Les consuls furent choisis pour l'année suivante conformément au plan arrêté entre les deux triumvirs, c'est-à-dire sur le nombre des amis de l'un et de l'autre. Ceux qui commencèrent l'année sont Marcius Censorinus, et Calvisius Sabinus, dont l'un avait été laissé

Plut. in Anton.

par Antoine pour commander en Grèce en son absence, lorsqu'il passa en Asie, et nous verrons l'autre à la tête des armées navales d'Octavien contre les généraux de Sex. Pompée.

An. R. 713. Av. J. C. 39.

L. MARCIUS CENSORINUS.
C. CALVISIUS SABINUS.

Changement dans le consulat. Plus de consuls d'un an. Dio.

L'autorité du consulat était étrangement affaiblie, et réduite presque à rien; mais au moins jusqu'ici on en avait respecté la durée, en ce sens qu'il n'y avait point eu de consuls qu'ils n'eussent été créés pour aller jusqu'à la fin de l'année, quoique plusieurs se fussent vus obligés, soit par le dictateur César, soit par les triumvirs, d'abdiquer avant le terme, pour laisser ce titre d'honneur à d'autres que l'on voulait en décorer. Marcius Censorinus et Calvisius Sabinus sont les premiers consuls qui, entrant en charge au premier janvier, n'aient été mis en place que pour un nombre de mois limité, au bout desquels ils devaient être relevés par des successeurs désignés en même temps qu'eux. Cette pratique, qui avilissait et dégradait de plus en plus le consulat, fut suivie constamment par les empereurs. On ne vit plus de consuls d'un an. Ceux qui commençaient l'année lui donnaient leur nom, et on les appelait *ordinaires* [1]. Les autres, que l'on nommait consuls *substituts* [2], n'étaient guère connus qu'à Rome et dans l'Italie. Dans les provinces ils faisaient peu de bruit, et, par cette raison, on les y qualifiait *petits* [3] consuls.

Confusion et

La multitude de ceux que les triumvirs avaient à ré-

[1] Ordinarii.
[2] Suffecti.
[3] Minores.

compenser fut une des causes qui influèrent dans cette multiplication des consulats. Le même motif les engagea aussi à introduire ou à laisser entrer dans le sénat toute sorte de sujets indignes, jusqu'à de simples soldats, et même des esclaves. Un certain Vibius Maximus, désigné questeur, fut reconnu par son maître, qui le revendiqua et le remit en servitude. On trouva aussi parmi les soldats légionaires un esclave, qui fut précipité du haut du roc Tarpéien, après qu'on l'eut préalablement affranchi, pour donner plus de solennité et plus d'éclat à son supplice. En un mot, la confusion et la licence régnaient dans tous les ordres; et ceux qui conservaient quelque sentiment des bienséances et de l'honnêteté publique, et quelque goût des mœurs anciennes, ne voyaient partout que des objets affligeants.

désordre dans tous les états.

Mais le peuple était occupé d'un mal qui le touchait de plus près: c'était la disette, que les escadres de Sextus Pompée, répandues le long des côtes, faisaient souffrir à Rome et à l'Italie. Comme il était maître des îles de Sicile, Sardaigne et Corse, il interrompait le commerce et avec l'Orient et avec l'Occident, et ses corsaires tenaient toujours la mer pour intercepter les convois qui auraient pu venir d'Afrique. La faim est un puissant aiguillon. Le peuple s'ameuta, et pressa les triumvirs à grands cris de faire la paix avec Sextus. Octavien demeurant inflexible, Antoine conclut qu'il fallait donc se mettre en état de faire promptement la guerre avant que la disette devînt extrême. Il n'était pas possible d'entreprendre la guerre sans recourir à de nouvelles impositions. On afficha des ordonnances pour taxer les maîtres à douze deniers et demi par

Rome et l'Italie affamées par Sextus. Indignation et soulèvement du peuple contre les triumvirs. Appian. Dio.

chaque tête d'esclave qu'ils possédaient, et pour retenir une quotité sur les successions et sur les legs. Alors le peuple perdit patience, et les placards des édits bursaux furent arrachés. Il trouvait étrange que les triumvirs, après avoir épuisé le trésor public, dépouillé les provinces, vexé l'Italie par des proscriptions, confiscations, exactions de toute espèce, voulussent encore enlever aux malheureux citoyens le peu qu'il leur restait; et cela, non pour une guerre qui intéressât l'état, ou qui tendît au bien de l'empire, mais pour leurs querelles particulières, pour leur ambition, pour l'abaissement d'une maison ennemie de leur grandeur.

L'indignation publique contre les triumvirs se tourna en affection pour Sextus; et la multitude témoigna ses sentiments aux jeux du Cirque, où c'était l'usage de porter en pompe la statue de Neptune. Elle la reçut avec des applaudissements extraordinaires, pour honorer Sextus, qui se disait le fils de ce dieu. Octavien s'aperçut de cette affectation, et, pour ne pas donner lieu à renouveler une pareille scène les jours suivants où la fête se continuait, il défendit qu'on y fît paraître la statue de Neptune. Mais le peuple la demanda; et, n'ayant point obtenu satisfaction, il s'emporta à une sédition furieuse. Les pierres commencèrent à voler; et Octavien, étant venu se présenter à cette populace irritée, courut risque de la vie. Ni sa fermeté à s'offrir aux coups, ni ses représentations, ni enfin ses prières lorsqu'il vit que le péril devenait pressant, ne pouvaient calmer la fureur de la sédition. Antoine vint à son secours, et, comme il passait pour être assez bien disposé en faveur de la paix désirée, la multitude ne se porta d'abord à aucune violence contre lui; seulement

Sédition furieuse, où Octavien court risque de la vie, et est dégagé par Antoine.

elle le pria de se retirer. Sur son refus, elle lança sur lui des pierres; et il fallut qu'il mandât des troupes, qui, ayant fait un grand carnage des séditieux, lui ouvrirent le passage jusqu'à son collègue, qu'il parvint enfin à dégager. Les corps morts furent jetés dans le Tibre; et leur nombre, la licence et l'avidité du soldat et de la canaille qui les dépouillaient, furent un nouveau sujet de gémissements pour le peuple, mais de gémissements que la crainte obligeait de renfermer et de cacher.

Fête donnée par Octavien nouveau sujet de murmure.

Octavien augmenta le mécontentement par la fête qu'il donna, suivant la coutume, à l'occasion du premier usage qu'il fit du rasoir, et des prémices de sa barbe, consacrées en cérémonie à un dieu. Les jeunes Romains ne se rasaient point jusqu'à l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, et se contentaient de se couper avec des ciseaux les poils de la barbe qui devenaient trop longs. Octavien avait attendu jusqu'à vingt-cinq ans. Il voulut célébrer ce jour avec magnificence, et donna un repas à tout le peuple. Mais, au lieu d'attirer les applaudissements de la multitude, il en renouvela les plaintes. On trouva qu'une dépense excessive et inutile était bien déplacée dans un temps où les citoyens manquaient de pain.

Octavien consent à négocier avec Sextus.

Il fallut qu'Octavien cédât enfin aux vœux du peuple, ou plutôt à la nécessité, et donnât les mains à un accommodement avec Sextus. Cependant, pour sauver les apparences, il ne voulut point paraître dans les commencements de la négociation. Ce fut Antoine qui entama l'affaire avec Libon, beau-père de Sextus, et beau-frère d'Octavien. Il proposa aux amis que Libon avait à Rome de l'inviter par lettres à venir faire un

voyage dans sa patrie pour jouir de l'éclat et des avantages de sa nouvelle alliance avec Octavien, et pour un autre objet plus important.

Libon, ayant obtenu le consentement de Sextus, vint à l'île d'Énarie[1], sur les côtes de Campanie, à peu de distance de Naples; mais il ne voulut point passer outre sans un sauf-conduit d'Octavien, qui se fit encore presser par les cris du peuple pour l'accorder. L'ardeur de la multitude pour la paix était si vive, qu'elle força Mucia, mère de Sextus, à aller trouver son fils pour joindre l'autorité maternelle aux vœux des citoyens : et comme cette dame fit d'abord quelque résistance, le peuple s'emporta jusqu'à la menacer de la brûler dans sa maison.

Sextus ne se prête que forcément à cette négociation.

Cette précaution n'était point du tout superflue. Sextus n'avait nulle inclination à la paix; et Ménas, son affranchi et son homme de confiance, qui commandait actuellement pour lui en Sardaigne des forces considérables de terre et de mer, lui écrivait de ne point discontinuer la guerre, ou du moins de traîner la négociation en longueur, afin que la famine rendît les triumvirs plus traitables, et lui procurât des conditions plus avantageuses.

Il est vrai que les illustres Romains qui avaient trouvé un asyle en Sicile étaient d'un avis contraire à Ménas, et prétendaient qu'il ne conseillait la continuation de la guerre que parce qu'il y trouvait de grands profits et de grands honneurs. Peut-être disaient-ils vrai; mais il était aisé de retourner le reproche contre eux-mêmes. Leur intérêt se manifestait dans l'opinion qu'ils embrassaient. Il était visible qu'ils désiraient de rentrer

[1] Ischia.

dans le sein de leur patrie après un long exil, et Sextus n'ignorait pas sans doute qu'ils souffraient impatiemment le crédit qu'il donnait à ses affranchis. Ce fut alors que Murcus, agissant avec plus de hauteur que les autres, fut lâchement assassiné par ordre de Sextus; et si cet exemple tragique servit d'avertissement à ceux qui pensaient comme lui de garder plus de circonspection dans leurs discours et dans leur conduite extérieure, il ne fit qu'augmenter leur désir de se tirer de la dépendance d'un chef capable de se porter à une pareille cruauté.

Conférence entre les trois généraux.

Libon sentit la difficulté de conduire une négociation qui ne pouvait réussir que contre les vœux secrets de ceux qu'il s'agissait de réconcilier. Pour se mettre hors d'embarras et ne pas s'exposer à des reproches, il proposa une conférence entre les trois généraux, afin qu'ils terminassent par eux-mêmes leurs différends. Le peuple de Rome d'une part, et de l'autre les fugitifs retirés auprès de Sextus, appuyèrent si fortement cette proposition, qu'elle fut acceptée. Antoine et Octavien se rendirent sur la côte de Baïes avec des troupes, et Sextus vint se ranger devant le promontoire de Misène, accompagné d'une belle et nombreuse flotte, et montant une galère à six rangs de rames.

Pour tenir la conférence, ils prirent des mesures qui marquaient bien les défiances réciproques. Sur des pilotis enfoncés dans la mer on jeta deux ponts, entre lesquels on laissa un petit intervalle. Le pont qui tenait à la terre était pour les triumvirs, l'autre pour Sextus. Dans le premier entretien qu'ils eurent ensemble, leurs prétentions se trouvèrent étrangement éloignées. Sextus ne demandait rien moins que de devenir le collègue

d'Octavien et d'Antoine, et d'être substitué à l'imbécille Lépidus. Les triumvirs, au contraire, ne voulaient lui accorder que la simple liberté de revenir à Rome. Ils se séparèrent donc peu satisfaits mutuellement, mais sans cependant rompre la négociation. La famine était une raison pressante pour les triumvirs. Sextus se voyait vivement sollicité par ceux qui l'environnaient. Ils lui firent une espèce de violence; et dans un moment où leurs instances le fatiguaient, il s'écria, en déchirant ses habits, qu'il était trahi par ceux qu'il avait sauvés, et que Ménas était le seul sur la bravoure et la fidélité duquel il comptât. Malgré cette protestation si forte, il ne put résister aux prières de tant de grands personnages, soutenues de celles de sa mère. La paix fut conclue à des conditions avantageuses et honorables pour lui, s'il eût pu se promettre qu'elles fussent fidèlement observées.

Conditions du traité.

Dans ce traité, il stipulait pour lui-même, pour les illustres fugitifs auxquels il avait donné retraite, pour ses soldats.

Pour lui-même, il obtint la possession tranquille et assurée des îles de Sicile, Sardaigne et Corse, auxquelles on ajoutait l'Achaïe, et cela pour autant de temps que les triumvirs posséderaient eux-mêmes les départements dont ils jouissaient. On lui promit le consulat avec pouvoir de l'exercer absent par tel de ses amis qu'il constituerait son procureur en cette partie. On lui assurait encore la dignité d'augure, et sur les biens de son père soixante-dix[1] millions de sesterces (huit millions sept cent cinquante mille livres).

[1] 14 millions. — L.

Pour ce qui est des fugitifs ou exilés, ils furent distribués en trois classes, les meurtriers de César, les proscrits, ceux qui avaient pris volontairement le parti de s'enfuir. Les premiers ne furent point compris dans le traité : mais en combinant les témoignages d'Appien et de Dion, il paraît qu'on leur accorda une permission verbale de se choisir un lieu d'exil où ils pourraient vivre en sûreté. Les proscrits furent rétablis dans tous leurs droits et priviléges; mais on ne leur rendit que le quart des biens qui leur avaient été confisqués. Ceux qui n'avaient ni condamnation ni proscription sur leur compte rentrèrent dans tous leurs droits et dans tous leurs biens, à l'exception des meubles. Quelques particuliers plus distingués ou plus accrédités que les autres obtinrent nommément des magistratures et des sacerdoces.

Les soldats de Sextus furent aussi traités tout-à-fait favorablement. Il y en avait un très-grand nombre qui étaient de condition servile. Sûrs de trouver la liberté en Sicile, les esclaves désertaient en foule l'Italie; et la chose avait été au point que les vestales, parmi les vœux qu'elles adressaient aux dieux pour le bien de l'empire, avaient reçu ordre, l'année précédente, d'ajouter une prière pour demander la cessation de ce fléau. Les esclaves enrôlés sous les drapeaux de Sextus furent maintenus, par le traité, dans la jouissance de leur liberté; et l'on promit aux soldats de condition libre qui servaient dans ses armées et sur ses flottes les mêmes récompenses, après leur temps de service, qui avaient été accordées aux soldats des triumvirs.

Pour tant d'avantages que Sextus recueillait de ce traité, il s'engageait réciproquement à retirer ses trou-

pes des postes qu'il occupait en Italie, à ne plus recevoir d'esclaves fugitifs, à ne point augmenter ses forces navales, à défendre l'Italie contre les pirates, et à envoyer à Rome les mêmes redevances en blé et en autres impositions qu'avaient coutume autrefois de payer les îles qui lui étaient abandonnées.

Après que les articles eurent été ainsi rédigés, l'acte solennel que l'on en dressa fut muni des sceaux des trois généraux contractants, et envoyé à Rome aux vestales pour être gardé comme un dépôt précieux et sacré. Les conférences finirent par des témoignages d'amitié réciproque; on se donna la main, on s'embrassa.

Joie extrême que cause cette paix.

Cette paix causa une joie égale à l'ardeur avec laquelle elle avait été désirée. L'Italie délivrée de la crainte d'une famine qui commençait déja à se faire violemment sentir, un grand nombre des premiers citoyens de Rome rendus à la patrie après un long exil, c'étaient là des sujets intarissables de félicitations publiques et particulières. Les plus illustres de ceux qui furent rétablis par ce traité, sont L. Arruntius, M. Junius Silanus, C. Sentius Saturninus, et M. Titius, qui, après avoir rendu à Sextus des actions de graces proportionnées à la grandeur du bienfait dont ils lui étaient redevables, suivirent Octavien à Rome, et parvinrent dans la suite aux plus grands honneurs.

Vell. II, 77.

Les trois chefs se donnent des repas tour-à tour.

Les moins contents de cette paix furent sans doute les trois chefs qui l'avaient conclue. On peut bien assurer que surtout Octavien, en même temps qu'il la jurait, était très-résolu de la rompre à la première occasion. Ils en célébrèrent néanmoins tous trois des réjouissances extraordinaires par des repas qu'ils convinrent de se donner tour à tour.

Ils tirèrent entre eux au sort à qui commencerait; et le sort ayant décidé pour Sextus, Antoine lui demanda où il les recevrait: « Sur mon bord, répondit Sextus, « car telle est la maison paternelle qui reste à Pompée. » C'était un reproche pour Antoine, usurpateur de la maison qui avait appartenu au grand Pompée dans Rome. L'allusion est encore plus heureuse et plus marquée dans le latin, parce que le même mot [1] dont se servait Sextus pour exprimer son vaisseau était le nom du quartier de Rome où était la maison de son père.

Mot de Sextus à Antoine. Plut. in Ant. Appian. Dio.

Pendant le repas, on s'égaya beaucoup, surtout aux dépens d'Antoine, dont la passion pour Cléopatre fournit matière à bien des plaisanteries. La scène aurait bien changé et serait devenue bien sérieuse, si Sextus eût déféré au conseil de Ménas; car cet affranchi vint lui dire à l'oreille : « Voulez-vous que je coupe les cor« dages et les ancres, et que je vous rende ainsi le « maître, non de la Sicile et de la Sardaigne, mais de « tout l'univers? » La tentation était forte; et Sextus eut besoin de réflexion pour s'affermir contre une si, puissante amorce. Il y pensa un moment, et, prenant son parti avec noblesse, il répondit à Ménas : Tu de« vais le faire sans me le dire. Mais, puisque tu m'en « as parlé, contentons-nous de ce que nous avons; car « je ne sais point me parjurer. »

Trait célèbre de sa générosité à rejeter le conseil de Ménas.

Les convives de Sextus n'entendirent rien de ce qui se disait, et le repas s'acheva aussi gaiement qu'il avait commencé. Il y fut même question d'affaires, et l'on y projeta le mariage de deux enfants encore en bas âge, c'est-à-dire de la fille de Sextus avec le jeune Marcel-

Appian. Dio.

[1] « In carinis meis. » (VELL. II, 77.)

lus, fils d'Octavie, beau-fils d'Antoine, et neveu d'Octavien. Appien ajoute que le lendemain ils prirent des arrangements entre eux pour le consulat par rapport à des temps assez éloignés. J'en dirai ce qui sera nécessaire lorsque la suite de l'histoire l'exigera. Les triumvirs traitèrent successivement leur nouvel allié dans des tentes dressées exprès sur le rivage, après quoi on se sépara. Sextus s'en retourna en Sicile, Octavien et Antoine à Rome.

Antoine est piqué de perdre à toutes sortes de jeux contre Octavien. Il quitte l'Italie et vient à Athènes. Plut.

Ils y passèrent quelque temps dans une union parfaite, et toujours d'accord sur les intérêts qu'ils avaient à démêler ensemble, et sur tous les grands objets; mais dans les amusements, dans le jeu, la supériorité qu'emportait toujours Octavien sur Antoine piquait celui-ci. En effet, Plutarque assure qu'à quelque jeu de hasard qu'ils jouassent l'un contre l'autre, Octavien gagnait toujours. Si d'autres fois ils faisaient battre des coqs, ou des cailles accoutumées à cet exercice, la victoire était du côté d'Octavien. Cette continuité de mauvais succès dans des bagatelles était une vraie mortification pour Antoine, et elle le disposa à écouter les discours d'un astrologue égyptien qui était à sa suite, et qui, soit qu'il fût lui-même la dupe de son art menteur, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il fût aposté par Cléopatre pour lui ramener Antoine, disait sans cesse à ce général que sa fortune, par elle-même grande et magnifique, était dominée et obscurcie par celle d'Octavien. Il l'exhortait en conséquence à fuir la présence de ce jeune collègue. « Car, disait-il, votre génie craint le « sien. Seul et loin de ce concurrent, il est fier et élevé; « mais dès qu'il s'en approche, il se rapetisse et devient « bas. » Quelque méprisable que soit une pareille phi-

losophie, ces visions, venant à l'appui des petits, mais vifs et continuels désagréments qu'éprouvait Antoine, firent leur effet. Il quitta l'Italie, et vint à Athènes, emmenant avec lui Octavie, qui peu auparavant était accouchée d'une fille.

Ses manières populaires avec les Athéniens.

Le séjour d'Athènes plaisait à Antoine, et il y passa l'hiver, déposant le faste de sa grandeur, qui le gênait, et se familiarisant volontiers avec un peuple dont l'enjouement, l'urbanité et une flatterie ingénieuse envers ses maîtres ont toujours fait le caractère. Ainsi, dans les fêtes qu'il donna aux Athéniens en réjouissance des victoires que Ventidius, son lieutenant, comme je vais bientôt le raconter, avait remportées sur les Parthes, il voulut faire lui-même la fonction de gymnasiarque, ou modérateur des jeux. Il substitua les marques de cette magistrature bourgeoise à l'appareil de la dignité triumvirale, quittant même la toge, et présidant à la fête avec un manteau et une chaussure à la grecque.

Ils le traitent de nouveau Bacchus. Dot qu'il exige d'eux pour son mariage avec Minerve. Athen. IV, 12.

C'est par une suite du même goût de badinage, moitié fou, moitié populaire, qu'il renouvela la scène qu'il s'était déja donnée en Asie en se faisant honorer comme le nouveau Bacchus. On observa à son égard tout le joyeux cérémonial du dieu du vin, et il y fit lui-même parfaitement son personnage. Mais les Athéniens ayant voulu se prêter à son jeu, furent mal payés de leur plaisanterie. Car, sur ce qu'ils s'avisèrent, après l'avoir salué comme Bacchus, de lui offrir en mariage la déesse Minerve leur protectrice, il accepta la proposition, et les taxa à mille talents de dot. Un plaisant de la troupe lui représenta à ce sujet que Sémélé sa mère n'avait point apporté de dot à Jupiter. Mais Antoine n'en persista pas moins à exiger les mille talents, et sans délai,

Sen. Suasor. I.

quoique Dellius, poussant toujours la même plaisanterie, lui fît observer que, selon la pratique usitée à Rome, l'on avait d'ordinaire trois ans pour payer la dot en trois paiements. Cette aventure mit les Athéniens de mauvaise humeur, et attira de leur part à Antoine des pasquinades, dont il ne fit que rire, ne leur enviant point cette petite vengeance.

Plutarch. Pendant qu'il s'amusait à ces passe-temps frivoles, Ventidius faisait la guerre pour lui contre les Parthes avec des succès capables de le piquer de jalousie. Le sentiment de la gloire des armes n'était pas émoussé dans Antoine. Il craignit que son lieutenant ne lui laissât plus rien à faire; et, résolu d'aller se mettre à la tête de ses armées en Orient, il partit dans les premiers mois de l'année où étaient consuls Ap. Claudius et Norbanus.

§ III. *Mouvements des Parthes. Guidés par Labiénus le fils, ils envahissent la Syrie. Ils établissent Antigonus roi de la Judée, et ils emmènent prisonnier Hyrcan. Labiénus soumet la Cilicie, et pénètre jusque dans la Carie. Ventidius, lieutenant d'Antoine, arrive, et remporte sur les Parthes deux victoires consécutives. Antoine, jaloux de la gloire de Ventidius, part d'Athènes pour se mettre à la tête de ses armées. Troisième victoire de Ventidius, où périt Pacorus, prince des Parthes. Ventidius n'ose pousser ses avantages, de peur d'irriter la jalousie d'Antoine. Siége de Samosates, dont le succès ne fait pas d'honneur à Antoine. Triomphe de Ventidius. Prise de Jérusalem par Sosius et par Hérode. Antigonus battu*

de verges et mis à mort comme un criminel. Hérode paisible possesseur de la couronne. Confusion et mépris de toutes les lois dans Rome. Octavien épris d'amour pour Livie. Il répudie Scribonia le même jour qu'elle était accouchée de Julie. Il épouse Livie, qui lui est cédée par son mari étant grosse de six mois. Naissance de Drusus. Tibère et Drusus élevés dans le palais d'Octavien. Cause de la rupture entre Octavien et Sextus. Ménas, affranchi de Sextus, passe au service d'Octavien. Préparatifs d'Octavien pour la guerre. Combat naval près de Cumes. Autre combat près du roc de Scylla, où la flotte d'Octavien est maltraitée. Une tempête achève de ruiner les forces navales d'Octavien. Sextus ne sait pas profiter de l'occasion. Octavien prend du temps pour faire de nouveaux préparatifs. Agrippa, vainqueur dans les Gaules, refuse le triomphe. Continuation du triumvirat pour cinq ans. Agrippa chargé des apprêts de la guerre contre Sextus. Port Jule formé par la jonction des lacs Lucrin et Averne. Prétendu présage arrivé à Livie.

AP. CLAUDIUS PULCHER. — An. R. 714.
C. NORBANUS FLACCUS. — Av. J.C. 38.

J'ai différé jusqu'ici de parler des mouvements des Parthes, afin de pouvoir former un tissu qui réunisse tout ce qui appartient à cet objet sous un seul point de vue. Il faut donc maintenant reprendre les choses de plus haut. — Mouvements des Parthes.

Dès le commencement des guerres civiles entre les

Justin. XLII, 4. Romains, les Parthes avaient toujours été portés d'inclination pour le parti de Pompée. Ils se souvenaient que ce général, étant autrefois en Orient, avait tenu à leur égard une conduite pacifique; et de plus ils savaient que M. Crassus, second fils de Crassus leur ennemi, était attaché à César, et servait dans ses armées: nouveau motif pour eux de penser que, si cette faction devenait victorieuse, ils devaient s'attendre à la guerre. Aussi avons-nous vu que César était près de la porter dans leur pays lorsqu'il fut assassiné.

Après sa mort, les Parthes, suivant toujours leur plan, favorisèrent Brutus et Cassius; et ils se disposaient à leur envoyer du secours lorsqu'ils apprirent leur défaite et leur fin déplorable.

Guidés par Labiénus le fils, ils envahissent la Syrie. Dio.

Celui qui sollicitait auprès d'eux ce secours était Labiénus, fils de ce célèbre transfuge qui de lieutenant et de créature de César s'en était rendu l'ennemi le plus implacable. Le fils hérita de son père la haine contre le parti de César; et, ayant perdu ses dernières espérances par la ruine de Brutus et de Cassius, il aima mieux demeurer sous une domination étrangère que d'aller chercher une mort inévitable dans sa patrie. Et d'abord il fut assez peu considéré de ceux sous la protection desquels il vivait. Mais, ayant toujours l'œil sur le train que prenaient les affaires dans l'empire romain, aux premiers troubles qui naquirent entre Antoine et Octavien, il fit observer aux Parthes que l'occasion était très-favorable pour eux; et que, pendant que les principales forces des vainqueurs se détruisaient mutuellement en Italie par la guerre de Pérouse, et qu'Antoine en Égypte s'amollissait auprès de Cléopatre, ils pouvaient se venger de la guerre injuste que Crassus

leur avait faite, et même envahir les provinces romaines qui étaient dans leur voisinage et à leur bienséance.

Ses avis furent écoutés; et Orode, roi des Parthes, leva une puissante armée pour faire une invasion en Syrie. Il établit général de cette armée son fils Pacorus, et lui donna pour conseil Barzapharnès, l'un de ses premiers satrapes, et Labiénus, sur les intelligences duquel il comptait principalement pour le succès : il ne fut pas trompé dans son espérance. Antoine avait laissé pour commander en Syrie Décidius Saxa, qui lui était anciennement et fortement attaché. Mais les troupes qu'il donna à ce lieutenant avaient servi sous Cassius. Labiénus trouvait donc parmi elles des amis et des connaissances; et il sut si bien s'en prévaloir, si bien leur rappeler le serment qu'elles avaient autrefois prêté aux défenseurs de la liberté romaine, que la défection fut générale. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : Apamée et Antioche même le reçurent; et Saxa, abandonné de son armée, fut réduit à se tuer de sa propre main pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur. Il n'y eut que Tyr qui arrêta les Parthes conduits par Labiénus. La garnison était fidèle, et elle se trouva fortifiée par le concours de tous ceux qui avaient quitté la Syrie pour ne pas subir le nouveau joug.

Ils établissent Antigonus roi de la Judée, et emmènent prisonnier Hyrcan. Joseph. in Ant. XIV, 23. et de Bello Jud. I, II.

De la Syrie ainsi soumise les Parthes passèrent dans la Judée, où les appelait Antigonus, neveu et rival d'Hyrcan. Ce prince, possédé de l'aveugle manie de régner, n'eut pas honte de leur promettre, pour obtenir leur secours, non-seulement mille talents d'argent, mais cinq cents femmes. Les Parthes inondèrent la Judée, et, secondés du parti d'Antigonus, ils se rendirent les

maîtres, sans peine, de tout le pays, et pénétrèrent dans Jérusalem. Hérode et ses frères, qui défendaient, ou plutôt qui gouvernaient Hyrcan, firent néanmoins une belle résistance dans le palais. Mais les Parthes, joignant, selon leur pratique, la perfidie à la force, persuadèrent à l'imbécille Hyrcan, et même à Phazaël, frère d'Hérode, de venir négocier la paix avec eux; et lorsqu'ils les eurent en leur pouvoir, ils les enchaînèrent, contre la foi jurée, et les livrèrent à leur ennemi. Phazaël se tua de désespoir. Pour ce qui est d'Hyrcan, la rage d'Antigonus se porta jusqu'à l'horrible excès de lui mordre et de lui déchirer à belles dents les oreilles, afin de le rendre pour jamais incapable de la souveraine sacrificature, qui, selon la loi, ne pouvait être possédée par un homme mutilé de quelqu'un de ses membres. Les Parthes emmenèrent même avec eux le malheureux Hyrcan, afin d'ôter tout ombrage à Antigonus, qu'ils établirent roi de la Judée. C'est alors qu'Hérode, n'ayant plus de ressource dans tout ce qu'il voyait autour de lui, s'en alla à Rome, comme je l'ai rapporté, et obtint d'Antoine et d'Octavien le titre de roi.

Labiénus soumet la Cilicie, et pénètre jusque dans la Carie. Dio.

Labiénus poussa en avant ses victoires et entra dans la Cilicie. Plancus était chargé par Antoine de défendre les provinces de l'Asie. Mais, guerrier de peu de vertu, il s'enfuit à l'approche de l'ennemi, et passa dans quelqu'une des îles voisines, où il trouva un asyle sûr, parce que les Parthes n'avaient point de vaisseaux. Le pays ainsi abandonné demeura à la merci des vainqueurs; et Labiénus perça jusqu'en Carie, où il prit et détruisit les villes de Mylasa et d'Alabande : mais il échoua devant Stratonicée.

Hybréas, cet orateur dont j'ai déja eu lieu de parler,

fit dans cette occasion le devoir de bon citoyen, et anima les Cariens, ses compatriotes, à se défendre avec courage. Comme c'était un homme d'un esprit agréable, il insultait même à la ridicule vanité de Labiénus; et, pour contraster avec le titre de *Parthique* que prenait ce général, lui il se faisait appeler *Carique*. La plaisanterie était bien fondée; car Labiénus prenait à contre-sens la pratique des généraux romains, qui empruntaient de nouveaux surnoms des nations qu'ils avaient vaincues, et non pas de celles qu'ils menaient faire la guerre à leurs concitoyens. Le succès au reste ne fut pas favorable à Hybréas. Sa patrie, la ville de Mylasa, fut ruinée, comme je l'ai dit; et lui-même il ne sauva sa vie qu'en se retirant dans l'île de Rhodes.

Strabo, XIV, 660, et Dio.

Telle était la situation des choses lorsque Ventidius arriva en Asie, envoyé par Antoine, qui venait de conclure le traité de Brindes avec Octavien. Dès qu'il parut, tout changea de face. Labiénus recula sur-le-champ jusqu'au mont Taurus pour s'appuyer des forces des Parthes, dont le gros était resté en Syrie. Ventidius le suivit; et, à l'approche de l'armée des Parthes, sachant la supériorité qu'avait la cavalerie de cette nation pour combattre en plaine, il se campa sur une hauteur, affectant des dehors de timidité. Les ennemis, fiers de leur multitude et de leurs victoires passées, vinrent imprudemment l'attaquer sur cette hauteur. Dans un genre de combat où l'agilité des mouvements, où les flèches étaient de peu d'usage, tout l'avantage se trouvait du côté des Romains. Ils eurent donc bon marché des Parthes, et, sans peine ni risque, ils les taillèrent en pièces ou les mirent en déroute. Labiénus se sauva par la fuite : mais, après avoir erré quelque temps en

Ventidius, lieutenant d'Antoine, arrive et remporte sur les Parthes deux victoires consécutives.

Cilicie, il fut reconnu. Démétrius, affranchi du dictateur César, et préposé par Antoine au gouvernement de l'île de Chypre, le fit prisonnier, et vraisemblablement le mit à mort. Ce qui me porte à penser ainsi, c'est que l'histoire n'en fait plus, depuis le temps de sa prise, aucune mention. Cette première victoire de Ventidius rendit à Antoine tout le pays que Labiénus lui avait enlevé en Asie.

Elle fut bientôt suivie d'une seconde, dans laquelle le satrape Barzapharnès fut tué, et qui fit recouvrer aux Romains toute la Syrie. Il n'y eut que la petite île d'Aradus qui persista dans la rébellion, parce qu'elle avait trop offensé Antoine pour espérer aucune grace. Les habitants d'Aradus avaient brûlé vif Curtius Salassus, qui venait lever sur eux des contributions pour Antoine. Ils s'opiniâtrèrent donc à soutenir un siége qui fut long : car ce peuple avait du courage et de l'intelligence dans la guerre. Mais les forces étaient trop inégales pour que les assiégés ne fussent pas enfin obligés de succomber.

Antoine, jaloux de la gloire de Ventidius, part d'Athènes, pour se mettre à la tête de ses armées. Plut. in Anton.

C'est à l'occasion de ces deux victoires de Ventidius qu'Antoine célébra à Athènes les fêtes dont j'ai rendu compte. J'ai ajouté que le triumvir, jaloux de la gloire de son lieutenant, se mit promptement en marche pour aller cueillir des lauriers qui lui appartinssent en propre, et dont l'éclat ne fût point pour lui un éclat d'emprunt. Mais, avant qu'il arrivât sur les lieux, Ventidius avait déja remporté une troisième victoire, qui pouvait être regardée comme mettant fin à la guerre.

Troisième victoire de Ventidius, où périt Pacorus,

Pacorus rentra en Syrie avec une nombreuse armée, sous le consulat d'Ap. Claudius et de Norbanus; et, s'il eût fait diligence pour passer l'Euphrate, il aurait

beaucoup embarrassé Ventidius, qui n'avait pas encore toutes ses forces rassemblées, et dont une partie des légions était alors en Cappadoce au-delà du mont Taurus. Pour parer à cet inconvénient, il usa d'adresse. Il avait dans son camp un petit prince syrien nommé Channæus, qu'il savait entretenir des intelligences avec les Parthes. Ventidius, au lieu de lui témoigner de la défiance, ou même de le punir, feignait quelquefois de le consulter; et, dans l'occasion dont il s'agit, il lui dit qu'il serait fort aise que les ennemis passassent le fleuve à Zeugma, selon leur coutume, parce qu'il y avait dans ce pays des hauteurs dont il saurait bien profiter contre eux; mais qu'il regarderait comme une chose fâcheuse pour lui s'ils allaient chercher plus bas un passage, au-delà duquel ils trouveraient des plaines tout-à-fait commodes pour les opérations de leur cavalerie. Le traître saisit cette fausse confidence, et, trompé par Ventidius, il trompa le prince des Parthes, qui crut ne pouvoir prendre un meilleur parti que celui que craignait l'ennemi. Ce fut pour Pacorus un retardement de quarante jours, tant à cause du circuit qu'il lui fallut faire, que parce que, le fleuve étant fort large à l'endroit où il le passa, la construction du pont emporta beaucoup de temps. Pendant cet intervalle, Ventidius eut tout le loisir de rassembler ses troupes, et il avait son armée complète trois jours avant que les Parthes eussent passé le fleuve.

prince des Parthes. Dio, l. 49.

Les armées se rencontrèrent dans la Cyrrhestique, région de la Syrie, et elles ne furent pas long-temps en présence sans en venir aux mains. Les Parthes, quoique battus deux fois par Ventidius, n'avaient encore rien diminué de leur présomption téméraire, et

ils furent de nouveau les dupes des mêmes apparences de timidité par lesquelles ce général les avait déja fait tomber dans ses piéges. Pacorus, voyant que les Romains se tenaient renfermés dans leur camp, vint y donner l'assaut. Non-seulement il fut repoussé, mais il y perdit l'élite de ses troupes, et même la vie. Dès qu'il eut été tué en combattant vaillamment, sa mort acheva la déroute de son armée. La victoire des Romains fut entière; et ils comptèrent alors avoir rendu le change aux Parthes pour la défaite de Crassus. Les fuyards se partagèrent : ceux qui tâchèrent de regagner leur pont furent, pour la plupart, prévenus et massacrés par les vainqueurs; les autres se retirèrent auprès d'Antiochus, roi de Commagène.

Ventidius n'ose pousser ses avantages de peur d'irriter la jalousie d'Antoine. Plut. et Dio.

Si Ventidius eût poursuivi sa victoire, et qu'il fût entré en Mésopotamie, l'empire des Parthes était exposé à un très-grand danger; car la mort de Pacorus avait répandu parmi eux une étrange consternation. Mais le lieutenant d'Antoine craignit d'avoir trop bien servi son général, et il ne pensa pas qu'il fût prudent d'irriter par de nouveaux succès une jalousie qui était déja portée très-loin. Il se réduisit donc à faire rentrer dans le devoir les petits princes et les villes de Syrie qui conservaient encore de l'affection pour les Parthes; et, sachant que Pacorus s'était fait également aimer des Syriens par sa justice et admirer par sa bravoure, il ordonna que l'on portât sa tête par tout le pays, afin que, convaincus de sa mort par le témoignage de leurs yeux, les peuples oubliassent plus aisément un prince dont ils ne se seraient jamais détachés s'ils l'eussent cru vivant.

Siége de Sa-

Tout se soumit au vainqueur. Le seul Antiochus de

Commagène, sommé de livrer ceux des Parthes qui s'étaient réfugiés auprès de lui, refusa d'obéir. Ventidius alla donc l'assiéger dans Samosates, sa capitale; et bientôt il le força de demander à capituler, moyennant une somme de mille talents que ce prince offrait. Les ordres exprès d'Antoine empêchèrent que sa proposition ne fût acceptée. Ce général était près d'arriver; et il voulait au moins se réserver un dernier exploit, et prendre de force Samosates. Sa politique jalouse lui tourna fort mal. L'ardeur de ses soldats se refroidit lorsqu'ils virent qu'au lieu d'honorer et de récompenser Ventidius, il l'écartait de tout emploi; et au contraire le courage des assiégés s'anima par le désespoir où les jetait le refus de leurs offres. Le siége traîna donc en longueur; et Antoine se trouva enfin trop heureux d'accepter trois cents talents au lieu de mille, et d'accorder à ce prix la paix à Antiochus.

mosates, dont le succès ne fait pas d'honneur à Antoine.

Tel fut l'unique fruit de l'expédition d'Antoine. Il s'en retourna tout de suite à Athènes auprès d'Octavie, dont il était alors autant l'amant que l'époux : heureux si cette passion légitime eût effacé pour jamais de son cœur le souvenir de Cléopatre!

On lui décerna à Rome le triomphe pour les victoires de Ventidius; et en cela il n'y avait rien de contraire aux lois romaines, parce que c'était l'usage d'attribuer toujours l'honneur des succès militaires au général sous les auspices duquel ils avaient été remportés.

Triomphe de Ventidius.

Le véritable vainqueur ne fut point frustré de sa récompense. Antoine, quoiqu'il eût ouvert son cœur à la jalousie contre son lieutenant, n'était point injuste ni malfaisant par caractère, et il n'envia point à Ventidius un triomphe si bien mérité.

Le triomphe décerné à Antoine n'eut point lieu, parce que ce général fut toujours occupé d'autres soins qui lui parurent préférables. Mais Ventidius, à qui une pareille illustration était précieuse, se rendit à Rome pour triompher des Parthes. Cette cérémonie se célébra avec pompe le 28 décembre. On vit, non sans étonnement, dans Rome un triomphateur qui lui-même avait été autrefois mené en triomphe; et une seconde singularité, qui augmenta la gloire de Ventidius, c'est qu'il était le premier qui eût triomphé des Parthes, et il fut très-long-temps le seul. Son rare mérite l'avait tiré de la poussière; et il n'eut à l'amitié d'Antoine que l'obligation d'avoir trouvé les occasions d'exercer ses talents. Josèphe et Dion lui reprochent quelques traits d'avarice. C'est la seule tache dont l'histoire charge sa mémoire.

Plin. VII, 43. Plut.

Prise de Jérusalem par Sosius et par Hérode. Joseph.

Les victoires de Ventidius frayèrent le chemin à l'élévation d'Hérode en privant Antigonus de l'appui des Parthes. Ce ne fut pas néanmoins une opération exempte de difficulté que de détruire Antigonus, même réduit à ses seules forces. Ce prince, soutenu de son courage et de l'amour de la plus grande partie de la nation, résista encore au moins l'espace d'un an; et il fallut que Sosius, qui avait été établi par Antoine gouverneur de Syrie, employât tout ce qu'il avait de troupes romaines sous son commandement contre un ennemi si inégal. La ville de Jérusalem, assiégée non-seulement par Hérode, mais par Sosius à la tête d'une armée romaine de onze légions, se défendit pendant cinq mois. Elle ne fut prise que pièce à pièce, les assiégés se retranchant toujours dans l'intérieur à mesure qu'ils abandonnaient ce qui avait été forcé par les ennemis. Enfin

le temple, qui était leur dernière ressource, et sur la sainteté duquel ce peuple, toujours charnel, fondait une aveugle confiance, fut emporté d'assaut un jour de sabbat, où se célébrait le jeûne solennel du troisième mois; le même jour, par conséquent, auquel Pompée s'en était rendu maître vingt-six ans auparavant, car je place ici cet événement par anticipation sur l'année suivante.

Les vainqueurs inondèrent Jérusalem du sang de ses habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. L'indignation, causée par la résistance opiniâtre des assiégés, animait les Romains; et la haine de parti, encore plus violente, poussait les Juifs attachés à Hérode à ne faire aucun quartier à leurs malheureux compatriotes. Après la première fureur assouvie, Hérode sauva néanmoins les restes de cette ville infortunée. Il représenta à Sosius que, si on la livrait au pillage, on allait le faire roi d'un désert. Mais ces représentations auraient été peu efficaces, si elles n'eussent été appuyées de l'argent qu'il distribua abondamment à tous les Romains, depuis le général jusqu'au dernier des soldats.

Hérode eut aussi grand soin d'empêcher la profanation du temple en arrêtant la curiosité indiscrète, et avide, de cette multitude d'étrangers et de gentils. C'est une attention qui mérite des éloges, si pourtant elle était en lui l'effet du zèle, et qu'elle ne doive pas être attribuée à une politique intéressée, et au désir de se concilier l'affection des peuples sur lesquels il allait régner.

Car le trône était son unique objet, et il sacrifiait tout à l'ambition. Ainsi, comme la vie d'Antigonus

Antigonus, battu de verges, et mis à

mort comme un criminel. Hérode paisible possesseur de la couronne.

était pour lui un sujet d'inquiétudes éternelles, et lui aurait toujours rendu incertaine la possession de la couronne, il ne se piqua point de générosité à l'égard de ce malheureux prince : au contraire, il s'acharna à le poursuivre jusqu'à la mort. Antigonus, par une démarche peu digne du courage qu'il avait jusque-là fait paraître, s'était remis volontairement entre les mains de Sosius. Celui-ci l'envoya chargé de chaînes à Antioche, où Antoine était revenu : et là Hérode, par ses instances et par son argent, obtint qu'on lui fît son procès comme à un criminel. Il fut condamné, attaché à un poteau, battu de verges, et enfin il eut la tête tranchée par la main d'un licteur : traitement que jamais les Romains n'avaient fait éprouver à aucune tête couronnée. En lui finit le règne des Asmonéens, qui avaient exercé en Judée la souveraine puissance, jointe à la grande sacrificature, pendant l'espace de plus de six-vingts ans. Hérode se vit alors au comble de ses vœux, non plus simplement décoré d'un vain titre de royauté, mais jouissant réellement et paisiblement d'un royaume que quelques années auparavant il osait plutôt convoiter qu'espérer.

Plut. Dio. Jos.

Confusion et mépris de toutes les lois dans Rome. Dio.

Il nous faut maintenant revenir aux affaires de Rome et de l'Italie, qui présentent un spectacle non moins animé, quoique moins brillant.

La confusion et le mépris de toutes les lois continuaient de déshonorer la face de la ville. Pendant l'année que commencèrent les consuls Ap. Claudius et Norbanus on compta soixante-sept préteurs, les triumvirs multipliant sans mesure le nombre des magistrats par des abdications et des remplacements qu'ils déterminaient à leur gré. La questure, à laquelle régulière-

ment on ne pouvait être nommé avant l'âge de vingt-sept ans, fut donnée à un jeune homme qui n'avait pas encore quitté la robe de l'enfance, et qui prit la robe virile le lendemain de sa nomination. Un sénateur de nouvelle création voulut combattre comme gladiateur. On l'en empêcha, et l'on rendit même un décret pour défendre cet avilissement inhumain de la dignité sénatoriale. Mais la fureur et le travers eurent plus de force que cette ordonnance, qui fut souvent violée sous les empereurs suivants.

Octavien épris d'amour pour Livie.

Les affaires qui occupaient Octavien, et qui constamment étaient son grand objet, ne l'empêchèrent pas d'être sensible à l'amour. Livie sut lui inspirer une passion forte et durable, plus encore par l'adresse de son esprit que par les charmes de sa beauté. Elle était depuis peu de temps revenue à Rome avec son mari Tibérius Néron. J'ai dit que ce zélé républicain, après la guerre de Pérouse, s'était sauvé en Sicile, lui et toute sa famille. Là, sa hauteur et sa fierté ne purent s'accommoder des complaisances qu'exigeait Sex. Pompée; et il passa en Grèce auprès d'Antoine, qui le ramena avec lui en Italie.

Il répudie Scribonia le même jour qu'elle était accouchée de Julie. Suet. Aug. 61 et 69. Dio.

Livie ne fut pas long-temps à Rome sans attirer les regards d'Octavien. Il était marié : mais l'humeur acariâtre de Scribonia, sa femme, lui déplaisait; et peut-être la douceur insinuante de Livie ne contribua pas peu à lui faire trouver plus insupportables les manières dures de Scribonia. Il garda si peu de ménagement avec elle, qu'il la répudia le jour même qu'elle était accouchée d'une fille, qui fut dans la suite la trop fameuse Julie.

Il épouse Li-

Aussitôt Octavien songea à contracter mariage avec

vie, qui lui est cédée par son mari, étant grosse de six mois.

celle qu'il aimait. Un obstacle semblait devoir le retarder. Elle était grosse de six mois; et l'on ne pouvait, sans violer toutes les règles et toutes les bienséances, se dispenser d'attendre qu'elle eût fait ses couches. L'impatience d'Octavien ne put souffrir ce délai. Mais, attentif et habile à trouver des couleurs qui sauvassent au moins les dehors, il consulta le collége des pontifes sur cette singulière question, si une femme dans la situation où était Livie pouvait se marier légitimement. A cette consultation [1], qui était plutôt une dérision, comme l'appelle Tacite, les pontifes répondirent gravement que, si le père de l'enfant pouvait être incertain, il ne serait pas permis de passer outre; mais que l'état d'un enfant conçu en légitime mariage étant assuré après six mois de grossesse de sa mère, il n'y avait nulle difficulté dans le cas proposé. Telle fut la décision des pontifes, conforme peut-être, dit Dion, à ce qu'ils avaient trouvé dans leurs livres : mais quand leurs livres auraient dit le contraire, leur réponse aurait sûrement été la même.

Vell. II, 79. Suet. Tib. 4. Dio.

Il ne fut plus question alors que de la cérémonie du mariage, dans laquelle le mari de Livie fit la fonction de père à son égard, et l'autorisa à s'engager avec Octavien. Dans le repas de noces la simplicité d'un enfant qui servait de jouet et d'amusement à Livie reprocha aux nouveaux mariés l'indécence de leur conduite. Car, comme Octavien et Livie étaient sur le même lit de table, et Tibérius Néron sur un autre, le petit esclave, qui n'avait pas encore mis dans sa tête le nouvel arrangement des choses, s'approcha tout

[1] « Consulti per ludibrium pontifices, an concepto necdum edito partu ritè nuberet. » (TAC. *Annal.* I, 10.)

étonné de Livie, et lui dit : *Que faites-vous là, madame? voilà votre mari*, en lui montrant Tibérius Néron, *qui est bien loin de la place où vous êtes.*

Livie accoucha au bout de trois mois de son second fils, qui fut nommé Drusus; et Octavien ne manqua pas de l'envoyer à Tibérius Néron, comme à celui qui en était le père : mais il ne put empêcher, par cette précaution, que l'on ne crût que l'enfant était de lui, et il courut dans le public un vers grec, dont le sens est : « Les heureux ont des enfants après trois mois de « mariage [1]. » Il est pourtant difficile de se persuader qu'Octavien regardât Drusus comme son fils, si l'on fait réflexion que, lorsqu'il s'est agi de la succession à l'empire, il lui a préféré Marcellus son neveu, Agrippa son gendre, et les fils de sa fille. Naissance de Drusus.

Tibérius Néron ne survécut que cinq ans à la naissance de Drusus, et en mourant il nomma Octavien tuteur de ses deux fils. L'aîné, qui fut depuis l'empereur Tibère, n'avait encore que neuf ans. Ainsi son éducation [2], aussi-bien que celle de son frère, fut dirigée par l'autorité, dans le palais, et sous les yeux du premier homme de l'univers, qui prit d'autant plus aisément à leur égard des sentiments paternels, que son attachement pour leur mère ne se démentit jamais. Tibère et Drusus élevés dans le palais d'Octavien. Suet. Tib. 4, 5, 6.

La paix qui venait d'être conclue l'année précédente entre Sex. Pompée et les triumvirs ne fut pas de longue Causes de la rupture entre Octavien

[1] Τοῖς εὐτυχοῦσι καὶ τρίμηνα παιδία.
(Suet. *Claud.* c. 1.)

[2] Sensêre (Rhæti) quid mens ritè, quid indoles
Nutrita faustis sub penetralibus
Posset, quid Augusti paternus
In pueros animus Nerones.
(Horat. *Od.* iv, 4.)

et Sextus. Appian. Civ. l. v. Dio, l. 48.

durée. Octavien et Sextus n'y avaient consenti que malgré eux, et les occasions de rupture ne peuvent jamais manquer entre ceux qui les cherchent.

Sextus se plaignait et d'Antoine et d'Octavien : d'Antoine, comme lui détenant l'Achaïe, qui, par le traité de Misène, lui avait été cédée; d'Octavien, comme ne faisant pas jouir les citoyens rétablis par le même traité des avantages qui leur avaient été promis. En conséquence de ces infractions, il prétendit être en droit de se mettre au large sur un article qui le gênait étrangement. Ce n'était qu'avec un extrême regret et une grande crainte qu'il se voyait astreint à ne point augmenter ses forces, pendant que les triumvirs en avaient d'infiniment supérieures. Il fit construire de nouveaux vaisseaux. Il leva des rameurs, il autorisa même secrètement les corsaires, qu'il s'était engagé de réprimer, à enlever les provisions qui venaient par mer à Rome et dans les autres villes d'Italie; en sorte que la disette, ayant à peine donné le temps de respirer, recommença presque aussi dure qu'auparavant; et cette paix, reçue d'abord avec tant d'applaudissements, sembla bientôt aux Romains ne leur avoir procuré d'autre fruit que d'ajouter un quatrième tyran aux trois qui les opprimaient.

Dans le dessein où était Octavien de renouveler la guerre, rien ne convenait mieux à ses vues que cette conduite de Sextus, surtout par rapport à l'objet des vivres, si intéressant pour la multitude, et si capable de l'irriter contre l'auteur de sa misère. Aussi s'étudia-t-il à mettre en pleine évidence la collusion de Sextus avec les pirates qui infestaient les mers. Quelques-uns de ces pirates, ayant été faits prisonniers, furent

par son ordre appliqués à la question; et il fit répandre dans le public leur déposition, qui chargeait Sextus. Il confirma ce premier témoignage par celui de Ménas, qui, dans ce même temps, s'était donné à lui, trahissant indignement son patron et son bienfaiteur.

Ménas, affranchi de Sextus, passe au service d'Octavien.

Il paraît que Ménas avait du courage pour la guerre, et de l'habileté dans la marine : mais il était fier et arrogant, et joignait à ces vices toute la bassesse d'ame de sa première condition. Comme il gouvernait absolument son patron, sa domination était insupportable aux illustres Romains qui reconnaissaient encore Sextus pour leur chef. Ils tâchèrent d'en secouer par eux-mêmes le joug en ruinant son crédit. Mais voyant que Sextus n'avait les oreilles ouvertes qu'aux discours de ses affranchis, ils recoururent à cette voie, et mirent en œuvre la jalousie des confrères de Ménas. Ceux-ci, sous l'autorité de ces grands personnages, se déterminèrent aisément à faire ce que leur dictait déja la pente de leur cœur. Ils parvinrent à jeter des soupçons dans l'esprit de leur patron; et un ordre fut expédié à Ménas, qui commandait actuellement en Sardaigne, de venir rendre compte de son administration.

Ménas, esprit adroit et rusé, avait prévu l'orage; et, dès l'année précédente, il s'était fait un mérite auprès d'Octavien en lui renvoyant un de ses affranchis, nommé Hélénus, pris dans un combat en Sardaigne. Hélénus était considéré de son patron, qui conséquemment avait été touché de cette politesse de Ménas. Depuis cette première ouverture, l'affranchi de Sextus continua à ménager toutes les occasions de se rendre agréable à Octavien; et lorsqu'il vit sa disgrace résolue, il lui fit offrir de lui livrer tout ce qu'il

avait sous son commandement, c'est-à-dire les îles de Sardaigne et de Corse, trois légions, soixante galères, et un bon nombre de braves officiers. Octavien balança quelque temps s'il accepterait la proposition d'un traître à qui il sentait bien qu'il ne pouvait pas se fier. Enfin l'utilité présente l'emporta; et Ménas, ayant reçu à temps sa parole, fit arrêter et mettre à mort ceux qui lui avaient été envoyés de la part de Sextus, et passa avec sa flotte et ses troupes sous les enseignes d'Octavien. Il en fut accueilli avec une distinction qui n'était pas accordée à sa personne, mais aux avantages qu'il apportait avec lui. Le triumvir fit ordonner qu'il jouirait des mêmes droits et priviléges que ceux qui étaient nés libres; il le décora de l'anneau d'or, et l'agrégea à l'ordre des chevaliers romains. Il l'admit même à sa table, honneur qu'il n'avait jamais fait et ne fit jamais dans la suite à aucun affranchi. Enfin il lui donna le titre et le rang de lieutenant-général, afin qu'en cette qualité il commandât, sous l'amiral Calvisius Sabinus, les soixante vaisseaux qu'il lui avait amenés.

Suet. Aug. 94.

App. Dio.

Sextus fut extrêmement irrité de la trahison de Ménas; il le redemanda même comme un serf fugitif sur lequel il avait droit; et pour se venger du refus que fit Octavien de le lui remettre, il envoya Ménécrate, l'un de ses affranchis, avec une escadre pour ravager les côtes de la Campanie. Par cette hostilité Octavien prétendit que la paix était absolument rompue. Il retira des mains des vestales le traité de Misène; et il écrivit à Lépidus et à Antoine de venir se joindre avec lui contre l'ennemi commun. Lépidus, qui ne se mettait pas aisément en mouvement, resta en Afrique. Antoine était prêt à partir pour aller prendre le com-

mandement des troupes qui, sous les ordres de Ventidius, combattaient contre les Parthes, dans le temps qu'il reçut la sommation d'Octavien. Il vint à Brindes. Mais son collègue ne s'étant pas trouvé au rendez-vous, il repartit sur-le-champ. Les préparatifs formidables d'Octavien lui avaient donné de l'ombrage; et, profitant du prétexte de la guerre des Parthes, qui demandait sa présence, il écrivit au jeune triumvir qu'il lui fallait de toute nécessité aller en Syrie; qu'au reste son avis était que les traités fussent observés; et, rejetant la cause de la rupture sur Ménas, il menaça de le revendiquer en sa qualité d'adjudicataire des biens de Pompée, dont Ménas, comme esclave, avait fait partie.

Préparatifs d'Octavien pour la guerre.

Octavien, réduit à lui seul, n'en poursuivit pas moins son projet. Il avait deux flottes nombreuses, l'une composée en grande partie des vaisseaux de Ménas, et commandée en chef, comme je l'ai dit, par Calvisius Sabinus, sur la mer de Toscane; l'autre, construite et équipée à Ravenne sur la mer Adriatique, avait pour amiral L. Cornificius. Ces deux flottes dont Octavien voulut commander en personne la dernière, devaient, selon son plan, attaquer en même temps la Sicile des deux côtés opposés; et ses légions se rendirent par terre à Rhége, afin d'achever la victoire en passant en Sicile, après qu'avec ses forces navales il se serait rendu maître de la mer : mais le succès ne répondit pas à des apprêts si redoutables et si bien concertés.

Sextus avait pris ses mesures pour résister avec vigueur. Ayant aussi partagé ses forces, il avait envoyé Ménécrate à la tête d'une partie de sa flotte au-devant de Calvisius, et lui-même il restait à Messine pour y attendre Octavien.

Combat naval près de Cumes.

Ménécrate était brave, bon marin, et de plus ennemi personnel du traître Ménas. Dès qu'il eut rencontré près de Cumes la flotte où était son adversaire, il chercha à engager le combat. Il paraît que Calvisius avait ordre de l'éviter. Ce qui est certain, c'est que, au lieu d'accepter le défi, il continua à filer le long des côtes, avançant vers le détroit. Ménécrate profita de cette disposition des ennemis pour les attaquer avec avantage et pour les acculer contre la terre, pendant que lui il avait ses derrières libres et exécutait avec facilité toutes les manœuvres nécessaires. Déja il avait fracassé, coulé bas, mis hors de combat plusieurs vaisseaux, lorsqu'il aperçut celui de Ménas, et en fut réciproquement reconnu. La haine mutuelle porta ces deux rivaux à quitter tout pour s'acharner l'un sur l'autre. Le choc fut si violent, que l'éperon du vaisseau de l'un fut emporté, et l'autre y perdit tout un côté de ses rames. On en vient à l'abordage : mais le vaisseau de Ménas avait un grand avantage sur celui de Ménécrate, parce qu'il était plus haut de bord. Au plus fort de la mêlée, les deux chefs sont blessés presque en même temps, Ménas au bras, Ménécrate à la cuisse. La blessure du premier n'était pas bien considérable : mais Ménécrate, devenu inhabile au combat, et ne pouvant plus payer de sa personne, animait pourtant les siens à bien faire, jusqu'à ce que, voyant son vaisseau forcé et pris, il se jeta dans la mer pour ne pas tomber au pouvoir de son ennemi.

La mort de Ménécrate égala à peu près les choses entre les deux partis. Démocharès, son lieutenant, et affranchi, comme lui, de Sextus, quoiqu'il eût perdu beaucoup moins de monde et de vaisseaux que Calvi-

sius, se retira néanmoins dans le port de Messine, et laissa à l'amiral d'Octavien la liberté de poursuivre sa route pour venir joindre son général.

Autre combat près du roc de Scylla où la flotte d'Octavien est maltraitée.

Octavien, ayant reçu la nouvelle du combat de Cumes, sortit du port de Rhége avec sa flotte garnie de bonnes troupes, et passa le détroit, côtoyant toujours l'Italie, pour recueillir son lieutenant. Sextus observait de Messine les mouvements du triumvir. Il le suivit; et, l'ayant atteint près de cet écueil si fameux dans la fable, le roc de Scylla, il l'attaqua brusquement. La position des deux flottes était à peu près la même qu'au combat de Cumes, et le succès ne fut pas différent. Toute la bravoure des soldats légionaires d'Octavien ne put résister à la supériorité que donnaient aux gens de Sextus leur habileté dans la marine et l'avantage de leur situation. Démocharès, qui avait été substitué par Sextus à Ménécrate, secondé d'Apollophane, autre affranchi de leur commun patron, coula à fond plusieurs des vaisseaux ennemis, en brûla d'autres; et tout aurait été peut-être ou détruit ou pris, si, sur le soir, les vainqueurs n'eussent aperçu Calvisius qui approchait. Ils se retirèrent à cette vue, laissant la flotte et l'armée d'Octavien dans un désordre inexprimable.

La terreur y était si vive et si forte, que la plupart quittèrent leurs vaisseaux et se sauvèrent à terre, où bientôt la nuit les surprit, sans qu'ils trouvassent ni retraite pour se défendre des injures de l'air, ni vivres pour se soutenir. Leur unique ressource fut d'allumer des feux pour avertir le voisinage qu'ils avaient besoin de secours. Ils ne savaient pas même que Calvisius fût près d'eux, parce qu'ils n'avaient pu découvrir sa flotte, qui leur était cachée par les côtes.

Au milieu de cette multitude tremblante et désolée, Octavien conserva tout son courage. Manquant lui-même de tout, il n'était occupé que de ses soldats, et il allait des uns aux autres, les exhortant à patienter jusqu'au jour. Heureusement une légion qui n'était pas loin, ayant aperçu les signaux, accourut aux endroits où elle voyait des feux allumés, apportant les rafraîchissements les plus nécessaires et pour le général et pour les troupes. En même temps Octavien apprit que Calvisius arrivait; ce qui lui rendit sa tranquillité, et lui permit de prendre quelque repos.

Une tempête achève de ruiner les forces navales d'Octavien.

La lumière de retour lui présenta un triste spectacle : ses vaisseaux brisés ou endommagés par le feu, et leurs agrès dispersés ou flottants sur la surface des eaux. Ce n'est pas tout encore. La tempête vint achever de détruire ce qui avait échappé aux ennemis. Tout d'un coup il s'éleva un vent de sud si violent, que nul art, nulle force ne pouvait y résister. Sextus avait fait rentrer sa flotte dans le port de Messine : mais celle d'Octavien était poussée contre des côtes qui n'offraient aucun abri; et, pour comble de malheur, ses vaisseaux n'avaient pas même un nombre suffisant de matelots pour la manœuvre, la plupart s'étant sauvés à terre après le combat.

La flotte de Calvisius souffrit moins, parce que Ménas, qui était savant dans la marine, ne vit pas plus tôt la tempête commencer, qu'il s'avança vers la pleine mer, où les vagues étaient moins fortes; et là, ayant jeté l'ancre, il ordonna à toute sa chiourme de ramer avec vigueur contre la direction du vent; et il se maintint ainsi en état, regagnant par le mouvement de ses rames ce que le vent lui faisait perdre.

Au contraire, la flotte que commandait Octavien en personne, s'étant tenue près du rivage, fut prodigieusement maltraitée. La violence du vent et de la mer soulevée arrachait les ancres, rompait les cordages; et les vaisseaux se heurtant les uns les autres, ou portés contre les écueils, se brisèrent presque tous, et périrent avec la plus grande partie des hommes qui les montaient. Cette tempête furieuse dura l'espace d'un jour et d'une nuit; en sorte qu'elle eut tout le temps de rendre complet le désastre d'Octavien.

Il en fut si pénétré de douleur, que, ne pouvant soutenir la vue d'un mal auquel il n'avait aucun remède à apporter, il se retira à Vibone; et de là il distribua ses troupes de terre dans toutes les places maritimes pour se précautionner contre les entreprises que son ennemi pourrait faire sur l'Italie après un si grand avantage. Mais Sextus, plus courageux pour se défendre qu'ardent à attaquer, manqua une si belle occasion; et, par une négligence inexcusable, non-seulement il ne tenta point de s'emparer d'aucune ville en terre-ferme, mais il ne poursuivit pas même sur mer les débris de la flotte du triumvir, et il les laissa faire tranquillement leur retraite, et gagner Vibone en remorquant les bâtiments qui n'étaient pas tellement blessés, que l'on n'espérât, en les radoubant, en tirer encore quelque service.

Sextus ne sait pas profiter de l'occasion.

La perte d'Octavien avait été si grande, que, malgré l'indolence de Sextus, il eut besoin d'un intervalle de près de deux ans pour se remettre en force et faire de nouveaux préparatifs : car les mauvais succès ne le rebutèrent point; et il ne perdit jamais de vue le dessein de détruire l'ennemi de sa maison. Les murmures des

Octavien prend du temps pour faire de nouveaux préparatifs.

peuples d'Italie, qui souffraient de la disette, furent pour lui un motif, non pas d'abandonner son plan, mais de faire toute la diligence possible pour l'amener promptement à une heureuse fin.

Plut. in Anton.

On a remarqué cette ressemblance de fortune entre Octavien et Antoine, que tous deux ils réussissaient mieux par leurs lieutenants dans leurs entreprises militaires que par eux-mêmes. La guerre contre les Parthes en est une preuve par rapport à Antoine. Et pour ce qui est d'Octavien, pendant que, du côté de la Sicile, il était battu et par les ennemis et par la tempête, ses armes prospéraient dans la Gaule sous Agrippa.

Agrippa, vainqueur dans les Gaules, refuse le triomphe. Dio.

Cet homme, né de bas lieu, mais avec les plus grands talents, et élevé à un rang illustre par la faveur d'Octavien, dont il avait toujours été l'ami le plus fidèle depuis sa première jeunesse, fit rentrer dans le devoir les Gaulois rebelles, et eut la gloire d'être le second des Romains, après César, qui passât le fleuve du Rhin. Octavien, en le rappelant auprès de sa personne, le nomma consul, et lui fit décerner le triomphe. Agrippa accepta le consulat. Mais, pour ce qui regarde le triomphe, il ne crut pas que, pendant que son général était dans la disgrace et dans la douleur, il lui convînt de faire trophée de ses victoires; et, non moins courtisan que grand guerrier[1], il refusa un honneur qui aurait semblé rendre plus remarquable l'humiliation d'Octavien.

Continuation du triumvirat

Les cinq années du triumvirat expiraient avec celle dont je finis actuellement de rendre compte. Mais ceux

[1] « Parendi, sed uni, scientissimus. » (VELL. II, 79.)

qui sous ce titre avaient usurpé une domination tyrannique n'étaient nullement disposés à s'en dessaisir, ni à rendre la liberté à leurs concitoyens. Loin de cela, ils se continuèrent, sans observer aucune formalité, dans la puissance dont ils s'étaient emparés; et, sans aucune ordonnance du peuple, uniquement par leur propre fait, ils se décernèrent à eux-mêmes un second triumvirat, égal et semblable au premier pour l'étendue du pouvoir et pour la durée. Peut-être se crurent-ils suffisamment autorisés à en user ainsi par un décret du sénat, rendu deux ans auparavant, qui validait et ratifiait tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils feraient par la suite dans leur magistrature.

pour cinq ans.

Appian. Dio.

J'ai déja dit qu'Agrippa avait été désigné consul par Octavien pour l'année suivante. Canidius Gallus, du nombre des amis d'Antoine, occupa l'autre place de consul.

M. AGRIPPA.

L. CANIDIUS GALLUS.

An. R. 715.
Av. J. C. 37.

Le nom de famille d'Agrippa était *Vipsanius*. Mais ce nom était si obscur, qu'il le supprima lorsqu'il fut parvenu à une haute fortune.

Sen. controv. II, 12.

Octavien l'avait mandé pour le charger du soin de lui construire une nouvelle flotte, et de former des rameurs et des matelots. Il s'acquitta de ce double emploi avec tout le zèle et toute la capacité possibles, présidant lui-même à la construction des vaisseaux, et aux exercices par lesquels on habituait à la manœuvre vingt mille esclaves, à qui Octavien avait donné la liberté pour en faire des rameurs. Il fit plus : comme la côte

Agrippa chargé des apprêts de la guerre contre Sextus.
Vell. II, 79.
Suet. Aug. c. 6.
Appian. Dio.

d'Italie ne lui offrait aucun port bien commode, ni capable de contenir un grand nombre de vaisseaux, il conçut et exécuta le magnifique dessein de joindre ensemble et avec la mer le lac Lucrin et le lac Averne pour en faire un vaste bassin, où les plus nombreuses flottes pussent être reçues, et se trouver à l'abri des vents et des tempêtes.

Port Jule formé par la jonction des lacs Lucrin et Averne. Freinshem. Suppl. CXXVIII, 29, 30.

Le lac Lucrin, situé entre Misène et Pouzzol, était séparé de la mer par une chaussée antique de mille pas de long sur une largeur qui suffisait pour la voie d'un chariot. Agrippa répara et exhaussa cette chaussée, qui, affaiblie en plusieurs endroits par vétusté, était souvent inondée, et par conséquent impraticable. Il la perça de deux ouvertures pour donner passage aux bâtiments, et du fond du lac Lucrin il conduisit un canal dans le lac Averne. Il paraît que c'était celui-ci proprement qui formait le port et qui donnait une retraite assurée aux vaisseaux. Pour corriger la mauvaise qualité de l'air, qui passait pour infect et pestilentiel, Agrippa abattit de grandes forêts qui embrassaient tous les environs du lac Averne, et qui, le couvrant d'une ombre épaisse, empêchaient l'air d'y circuler librement. Par là, ce lieu, tout-à-fait décrié, au-dessus duquel, si nous en croyons les poètes, les oiseaux ne pouvaient voler sans ressentir l'effet des exhalaisons empestées qui s'élevaient du lac, et sans tomber morts, devint un séjour salubre et même agréable. Agrippa, toujours attentif à rapporter à son chef et à son protecteur la gloire de tout ce qu'il entreprenait, voulut que le nouveau port fût appelé *le port Jule*, du nom que portait Octavien, adopté par Jules César. Ce fut là qu'il ras-

Serv. ad Virg. AEn. III, 442.

Virg. AEn. VI, 239.

sembla tous les vaisseaux neufs qui avaient été bâtis en différents ports de l'Italie, et qu'il exerça les vingt mille rameurs ou matelots dont j'ai parlé.

Cet ouvrage royal [1], comme Horace le qualifie, a été aussi vanté par Virgile [2]. Je souhaiterais que des descriptions historiques, bien exactes et bien circonstanciées, me missent en état d'en donner une idée plus juste et plus pleine à mes lecteurs. Au reste, il ne semble pas qu'il ait été d'un long usage [3]. Strabon, qui écrivait sous Tibère, en parle assez froidement : et je ne vois pas que dans l'histoire des siècles postérieurs il en soit fait beaucoup mention. Aujourd'hui et depuis deux cents ans la face des lieux est totalement changée, en conséquence d'un tremblement de terre arrivé en 1538, qui a converti le lac Lucrin en une montagne de cendres, accompagnée, tout autour, de mares fangeuses.

Toute l'année du consulat d'Agrippa se passa à faire les préparatifs de la guerre contre Sextus, qui pendant ce temps demeura tranquille, sans donner aucun signe de vie, sans tenter aucun effort pour troubler les apprêts de sa ruine.

Prétendu présage arrivé à Livie.

Je ne crois pas qu'il me soit permis d'omettre un prétendu présage arrivé à Livie vers le temps dont il s'agit ici. Les circonstances en sont assez singulières,

[1] ....Sive receptus
Terrâ Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus.....
(HORAT. *Ars poet.* v. 63.)

[2] An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà ponto longè sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
(*Georg.* II, 161.)

[3] On ne tarda pas à lui préférer le port de Misène. — L.

outre qu'elles ont pour garants des auteurs d'un grand poids. Pline, Suétone et Dion rapportent que Livie, peu après son mariage avec Octavien, allant à une maison de campagne qu'elle avait dans le territoire de Veïes, un aigle laissa tomber sur elle une poule blanche, qui portait à son bec un rameau de laurier avec ses feuilles et ses baies. Livie, frappée de cet événement, consulta les devins, et ordonna, conformément à leur réponse, que l'on nourrît la poule, et que l'on plantât et cultivât le laurier. Ses soins prospérèrent. La poule devint si féconde, qu'elle remplit de sa race toute la basse-cour de la maison de campagne où on la gardait, et qui en prit même un nouveau nom. On l'appela *la maison aux poules*. Le laurier fructifia de façon qu'il fournit de ses branches à tous les triomphes des Césars. Suétone ajoute qu'à la mort de Néron, dernier empereur de la race d'Auguste, toutes les poules périrent, et tout le petit bois de laurier se sécha. Mais en ce dernier point il est contredit par Pline, qui parle des plants de ce laurier comme subsistants encore au temps où il écrivait, c'est-à-dire sous l'empire de Vespasien.

Plin. xv, 30. Suet. Galb. 1. Dio.

Je ne vois rien, dans tout cela, d'impossible ni de bien remarquable, si ce n'est la crédule superstition de ceux qui divinisaient tout ce qui paraissait s'écarter tant soit peu des voies ordinaires. On juge que ce présage annonçait à Livie et à la maison des Césars, où elle venait d'entrer, une prospérité éclatante. Mais il y manquait le plus grand trait de ressemblance, je veux dire la fécondité. Livie n'eut jamais de son mariage avec Auguste qu'un enfant, qui mourut presqu'au moment de sa naissance.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

Sextus Pompée vaincu et Lépidus dépouillé par Octavien. Expédition malheureuse d'Antoine contre les Parthes. Mort de Sextus. Faits détachés. Ans de Rome 716-723.

§ I. *Octavien demande l'adjonction d'Antoine et de Lépidus contre Sextus. Forces de Lépidus. Antoine vient en Italie comme ennemi d'Octavien. Leur querelle assoupie par le traité de Tarente. Octavien recommence la guerre contre Sextus. Lustration de sa flotte. Ménas le quitte, et retourne à son ancien maître. Tempête. La flotte d'Octavien est maltraitée. Lépidus entre en Sicile. Fermeté d'Octavien. Négligence de Sextus. Ménas revient encore une fois à Octavien. Avantage remporté par Agrippa sur la flotte de Sextus. Circonspection politique d'Agrippa. Octavien est battu sur mer par Sextus. Il court lui-même un très-grand péril. Les troupes qu'il avait débarquées en Sicile n'évitent leur perte qu'avec une extrême peine. Dernière bataille, où Sextus est vaincu sans ressource. Il abandonne la Sicile, et s'enfuit en Asie. Octavien débauche l'armée de Lépidus et le dépouille du triumvirat. Sédition parmi les troupes d'Octavien. il l'apaise par une conduite mêlée*

d'indulgence et de fermeté. Couronne rostrale donnée par Octavien à Agrippa. Octavien demeure maître de la Sicile et des provinces d'Afrique et de Numidie. Époque de l'établissement solide de la grandeur d'Octavien, et en même temps de son nouveau système de conduite plus douce et plus modérée.

L'année qui suivit celle du consulat d'Agrippa eut pour consuls Cocceïus Nerva, médiateur du traité de Brindes, et Gellius Poplicola, que l'on croit être ce frère de Messala, qui autrefois, étant dans le parti de Brutus et de Cassius, avait par deux fois conspiré contre ses généraux, et ne fut redevable de la vie qu'à leur clémence et aux prières de sa mère et de son frère.

An. R. 716. Av. J. C. 36.

L. GELLIUS POPLICOLA.
M. COCCEIUS NERVA.

Ce consulat est mémorable dans l'histoire par l'agrandissement d'Octavien et par la honte d'Antoine. Octavien ayant enfin vaincu Sex. Pompée, et forcé ensuite Lépidus d'abdiquer le triumvirat, devint maître de toute la partie occidentale de l'empire. Antoine, replongé dans ses folles amours pour Cléopatre, entreprit inconsidérément et conduisit avec précipitation une expédition contre les Parthes, dont le succès malheureux le couvrit d'ignominie. Je commencerai par le premier de ces deux objets, qui est lié immédiatement avec les faits que je viens de raconter.

Octavien demande l'adjonction

Octavien, ayant mal réussi dans l'attaque qu'il avait livrée à Sextus, et se préparant à revenir à la charge,

était bien aise, pour se procurer de l'appui, de faire regarder sa querelle contre ce dernier rejeton de la maison du grand Pompée comme intéressant tout le parti de César. Il dépêcha donc Mécène à Antoine pour lui demander son adjonction et son secours; et il somma pareillement Lépidus de venir avec lui achever la ruine de la faction ennemie. Celui-ci, à quelque dessein que ce puisse être, et plutôt sans doute pour profiter lui-même de la dépouille de Sextus que pour appuyer son collègue, assembla de grandes forces de terre et de mer, douze légions, cinq mille chevaux numides, mille bâtiments de charge, et soixante et dix vaisseaux de guerre. On voit par là que sa puissance était considérable. Deux grandes provinces, l'Afrique proprement dite et la Numidie, lui obéissaient; et, pour s'en rendre maître, il ne lui avait coûté que la peine de se présenter.

d'Antoine et de Lépidus contre Sextus. Appian. Civ. l. v. Dio, l. 48.

Forces de Lépidus.

Vell. II, 80.

Car, en reprenant les choses d'un peu plus haut, le lecteur se rappellera aisément que Cornificius, au temps de la bataille de Philippes, tenait l'Afrique pour le sénat et pour le parti républicain. Sextius, qui occupait la Numidie comme lieutenant d'Octavien, fit la guerre à Cornificius, et, après quelques succès assez variés, enfin il le vainquit et le tua. Voyant ainsi son autorité établie dans les deux provinces, peut-être ouvrit-il son cœur à des projets ambitieux. Quoi qu'il en soit, il trouva un nouvel adversaire en la personne de Fuficius Fango, soldat de fortune, élevé par César au grade de sénateur, et envoyé par Octavien pour prendre possession, en son nom, des gouvernements d'Afrique et de Numidie. Sextius opposa le nom d'Antoine à celui d'Octavien. La guerre se renouvela; et Fango, ayant été

vaincu, se tua de sa main, laissant Sextius encore une fois arbitre des deux provinces. En cette situation des affaires arrive Lépidus, à qui le département de l'Afrique avait été donné par ses collègues. Il convint à Sextius de céder, et le triumvir recueillit le fruit des victoires de ce brave capitaine. Il demeura comme isolé dans sa province, prenant peu de part aux mouvements qui agitaient le reste de l'empire, jusqu'à ce que, pour son malheur, il se résolut de passer en Sicile.

Antoine vient en Italie comme ennemi d'Octavien. Plut. in Ant. Appian. Dio.

Antoine était à Athènes lorsqu'il reçut le député d'Octavien, et il se préparait à retourner en Orient pour pousser la guerre contre les Parthes. Il crut néanmoins devoir auparavant faire un voyage en Italie, et il y alla à la tête d'une flotte de trois cents vaisseaux. Mais l'autorité de Plutarque et la suite des faits nous porte à croire qu'il venait plutôt en ennemi d'Octavien que pour lui donner du secours. Des soupçons, des rapports, des jalousies, avaient souvent aigri de nouveau les esprits de ces deux rivaux, qui toujours se tenaient en garde l'un contre l'autre. Antoine ayant abordé à Tarente, parce que ceux de Brindes ne voulurent point le recevoir, Octavie, qui l'accompagnait, obtint de lui la permission d'aller trouver son frère pour se rendre la médiatrice d'une réconciliation.

Leur querelle assoupie par le traité de Tarente.

Elle employa auprès d'Octavien les prières les plus touchantes; et, en présence d'Agrippa et de Mécène, qui formaient le conseil le plus intime du jeune triumvir, elle le conjura de ne point souffrir que de la plus heureuse de toutes les femmes elle devînt la plus infortunée. « Actuellement, lui disait-elle, tout le genre « humain a les yeux attachés sur moi, et me félicite de « partager la grandeur et la gloire de deux puissants

« généraux, épouse de l'un et sœur de l'autre. Mais, si « le parti le plus mauvais prévaut, s'il faut qu'il s'élève « une guerre, il est incertain lequel des deux sera vain- « queur ou vaincu; pour moi, mon sort est décidé, et « je ne puis être que malheureuse. »

Des discours si tendres étaient bien capables de faire impression sur Octavien, qui aimait sa sœur. Je crois néanmoins que le motif qui l'inclina efficacement à la paix, aussi-bien qu'Antoine, est sans doute celui qu'apporte Dion. Ils n'avaient pas encore le loisir de se faire la guerre; et leur intérêt présent demandait qu'ils se prêtassent des secours réciproques par rapport aux desseins dont ils étaient occupés. Octavien avait besoin de vaisseaux pour la guerre contre Sextus; il fallait à Antoine un renfort d'hommes et de soldats pour celle qu'il allait faire aux Parthes. De là naissaient les dispositions pacifiques des deux triumvirs; et lorsqu'ils eurent une fois pris la résolution de se réconcilier, ils l'exécutèrent de la meilleure grace qu'il fût possible.

Octavien fit proposer à Antoine une conférence entre Métaponte et Tarente. Toujours défiant, son plan était de laisser entre lui et son collègue une petite rivière, qui lui donnait moyen de prendre ses sûretés, mais qui eût embarrassé et allongé la négociation. Antoine, dont le caractère était franc et simple, ayant aperçu, en arrivant au rendez-vous, Octavien qui approchait, saute à bas de sa voiture, et se jette dans une petite barque pour passer à l'autre bord. Octavien se piqua de générosité, et en fit autant. Ils se rencontrèrent sur la rivière, et il y eut entre eux un combat de politesse à qui s'éloignerait de son bord et irait descendre à l'autre. Enfin Octavien l'emporta, par la rai-

son qu'il avait sa sœur à Tarente, à qui il souhaitait de rendre sa visite. Il logea donc sous le même toit avec Antoine, sans gardes, et se remettant entièrement en son pouvoir. Antoine le lendemain lui fit la même galanterie. C'est ainsi que ces deux hommes passaient tout d'un coup d'une extrémité à l'autre dans leur conduite réciproque, tantôt soupçonneux, et même ombrageux, par un effet de leur ambition, tantôt se témoignant mutuellement un excès de confiance, lorsque la situation de leurs affaires l'exigeait[1].

Ils convinrent aisément entre eux et contre Sextus. Ils arrêtèrent qu'il serait privé du consulat, qui lui avait été promis par le traité de Misène; et, pour lui faire la guerre, Antoine prêta à Octavien six-vingts vaisseaux, en échange desquels Octavien fournit à Antoine vingt mille soldats légionaires. Octavie, par l'entremise de qui la négociation avait été entamée, voulut après la conclusion y mettre comme le sceau par une libéralité de surcroît, qu'elle obtint de chacun des deux triumvirs en faveur de son collègue. A ce qui était convenu elle fit ajouter par son mari dix brigantins, ou bâtiments légers d'une moyenne grandeur, et par son frère mille hommes d'élite, qui devaient servir à la garde d'Antoine. Enfin on mit sur le tapis les projets de deux mariages; l'un, d'Antyllus fils aîné d'Antoine, avec Julie, fille d'Octavien, qui n'avait que trois ans; l'autre, d'Antonia fille d'Antoine et d'Octavie, qui était aussi dans les premières années de l'enfance, avec le fils de Domitius Ahénobarbus. Ce dernier mariage fut accompli, et fit entrer les Domitius dans l'alliance des

[1] Οὕτως αὐτοῖς ἦν συνεχὴς ἡ μεταβολὴ πρός τε τὰς ὑπονοίας διὰ φιλαρχίαν, καὶ ἐς τὰς πίστεις ὑπὸ χρείας. (Appian.)

Césars. Celui d'Antyllus n'eut point lieu, comme on le verra par la suite.

Ces différents articles ayant été réglés en assez peu de temps, on se sépara. Antoine repartit pour l'Orient, laissant Octavie en Italie, sous prétexte de ne la point exposer aux fatigues et aux périls de la guerre contre les Parthes, mais réellement parce qu'il commençait à être las d'une femme si vertueuse, et que son cœur le rappelait auprès de Cléopatre. Octavien, accru de nouvelles forces maritimes, se livra tout de bon à la guerre contre Sextus.

Il avait de grandes espérances. Outre que ses flottes étaient très-nombreuses, il comptait beaucoup sur les avantages de la nouvelle construction de ses vaisseaux, qui, par leur force, par leur grandeur, et par les tours dont ils étaient armés, lui semblaient de sûrs garants de la victoire. Il fit avec pompe la lustration de cette flotte, cérémonie dont Appien donne ici la description. On dressa des autels précisément sur le bord de la mer. En face étaient rangés les vaisseaux, garnis de leurs matelots et de leurs soldats, qui tous observaient un profond silence. Les prêtres, après avoir égorgé les victimes, en prirent les entrailles, et, montant des esquifs, ils firent trois fois le tour de la flotte, accompagnés des principaux commandants, qui priaient les dieux de faire tomber sur ces victimes tous les malheurs dont la flotte pouvait être menacée. Ensuite les prêtres jetèrent dans la mer une partie des entrailles, et brûlèrent l'autre sur les autels.

Octavien recommence la guerre contre Sextus. Lustration de sa flotte.

Pendant qu'Octavien faisait encore les préparatifs de son expédition, Ménas le quitta pour retourner à son ancien maître. C'était un brave et habile officier de

Ménas le quitte, et retourne à son ancien maître.

moins, mais que la légèreté et les travers de son caractère ne lui donnaient pas lieu de regretter. Un plus fâcheux inconvénient l'attendait pour déranger un plan formé d'ailleurs avec beaucoup de sagesse.

Tempête. La flotte d'Octavien est maltraitée. Lépidus entre en Sicile.

La Sicile semblait devoir être accablée par trois armées qui se préparaient à fondre sur elle de trois côtés à la fois, venant, l'une d'Afrique, l'autre de Tarente, et la troisième des côtes de la Campanie. Lépidus avait assemblé en Afrique les forces que j'ai détaillées; Statilius Taurus tenait en état dans le port de Tarente les vaisseaux prêtés à Octavien par Antoine; et Octavien lui-même était à la tête de sa flotte dans le port Jule. Au premier juillet, jour qu'il avait choisi comme heureux, à cause du nom de son père adoptif, que porte ce mois, ces trois armées partirent de concert. Mais une tempête semblable à celle qui avait fait échouer la première entreprise vint encore troubler ce nouveau projet si bien entendu, et rendit inutile, au moins pour un temps, un appareil si formidable. Lépidus seul, quoique battu de l'orage, mit néanmoins le pied en Sicile du côté de Lilybée. Taurus fut obligé de ramener sa flotte à Tarente. Celle d'Octavien, qui n'avait point de retraite commode, fut extrêmement maltraitée, non-seulement par la tempête, mais encore par le perfide Ménas, qui emmena ou brûla plusieurs vaisseaux que le vent avait écartés.

Fermeté d'Octavien. Suet. Aug. c. 16.

Après un tel désastre, plusieurs conseillaient à Octavien de remettre l'expédition à l'année prochaine. Mais son courage, irrité par les obstacles, l'emporta jusqu'à dire qu'il vaincrait, même malgré Neptune. Les murmures du peuple, qui souffrait toujours de la disette, l'aiguillonnaient. Ainsi, ayant envoyé Mécène à Rome

pour tenir la multitude en respect par sa présence et pour prévenir les émeutes, il fit travailler avec tant de diligence à radouber ses vaisseaux endommagés, et à réparer la perte qu'il avait faite, qu'au bout de trente jours il se trouva en état de reprendre la guerre.

Négligence de Sextus.

Sextus, à son ordinaire, si bien servi par les vents et par la tempête, se contenta de triompher des avantages que lui procurait sa bonne fortune, au lieu d'en profiter. Se croyant plus autorisé que jamais à se dire fils de Neptune, il voulut même en porter les couleurs, et il changea la pourpre, dont usaient les généraux romains, en vert de mer. Il offrit à ce dieu des sacrifices solennels; et, pour l'honorer, il fit jeter dans la mer des chevaux, et même, selon quelques-uns, des hommes vivants.

Ménas revient encore une fois à Octavien.

Pendant qu'il se livrait ainsi à la joie, s'imaginant être quitte de tout danger pour cette année, il fut bien étonné d'apprendre que son infatigable ennemi méditait incessamment une nouvelle invasion. Pour s'en éclaircir plus sûrement, il détacha Ménas avec ordre de reconnaître ce qui se passait sur les côtes d'Italie. Celui-ci, toujours mécontent de ceux qu'il servait, toujours persuadé qu'on ne le traitait pas selon son mérite, ajouta une troisième perfidie aux précédentes, et passa dans le parti d'Octavien. Le triumvir lui accorda la vie, mais il était trop sage pour donner de l'emploi à un homme que ses trahisons réitérées rendaient indigne de toute confiance.

Tout étant prêt pour assaillir de nouveau la Sicile, Octavien fit avancer en même temps la flotte de Taurus et la sienne, commandée par Agrippa. Je n'entrerai point dans le détail des opérations de cette guerre,

dont nous avons des descriptions assez étendues, mais peu lumineuses, dans Dion et dans Appien. Je ne prendrai que la fleur des faits, desquels il résulte que, si Octavien fit preuve d'activité et de courage, se trouvant partout et dans les occasions les plus périlleuses, ce fut pourtant à l'habileté d'Agrippa qu'il dut principalement la victoire.

Avantage remporté par Agrippa sur la flotte de Sextus.

Ce grand capitaine, qui réussit toujours également et sur terre et sur mer, commença à donner le branle aux affaires par l'avantage qu'il remporta dans un combat naval près de Myles, aujourd'hui *Milazzo*. Les gens de Sextus avaient la supériorité par l'expérience dans la manœuvre, et par l'agilité des mouvements. Mais les vaisseaux d'Agrippa, plus forts de construction, plus hauts de bords, et remplis d'excellentes troupes, triomphèrent enfin, après une assez longue résistance, de toute la science des ennemis, qui, n'ayant pu faire périr que cinq des bâtiments d'Octavien, se retirèrent avec perte de trente des leurs.

Circonspection politique d'Agrippa.

Peut-être Agrippa aurait-il rendu sa victoire décisive s'il eût poursuivi les vaincus. Mais il fut retenu, soit par la crainte des bas-fonds, très-dangereux pour ses vaisseaux, surtout aux approches de la nuit, soit par une vue de politique. Car c'était une de ses maximes, que les subalternes ont à craindre de piquer par de trop grands succès la jalousie du maître, qui ne veut pas sans doute qu'ils lui attirent des disgraces, mais qui prend ombrage du trop grand éclat de leurs prospérités : en sorte que, si d'une part ils doivent se donner de garde de mal réussir, de l'autre il leur convient de réserver pour le chef à qui ils obéissent l'honneur des grandes victoires.

Octavien est battu sur mer par Sextus.

Avant le combat de Myles, Sextus, qui le prévoyait, avait quitté Messine, sa place d'armes, avec soixante-dix vaisseaux, pour aller au secours de ses lieutenants. Par là le passage du détroit se trouvait dégarni et ouvert. Octavien saisit ce moment pour entrer en Sicile; et, partant sur-le-champ à la tête de la flotte d'Antoine, qui n'attendait que le signal, il vint débarquer avec trois légions près de Tauroménium [1]. La flotte de Sextus avait été battue, et non pas détruite, à Myles, et il s'était hâté de la ramener à Messine. Ainsi, à la première nouvelle de la descente d'Octavien, il se vit en état de marcher à lui. Il mit ses vaisseaux en mer et ses légions en campagne; et, se disposant à attaquer en même temps son ennemi par mer et par terre, il le jeta dans un très-grand embarras.

Octavien prit le parti de laisser ses troupes de terre sous le commandement de L. Cornificius, à qui il ordonna de se fortifier un camp : et pour lui, remontant sur sa flotte, il alla offrir la bataille à celle de Sextus, dont il croyait avoir bon marché, parce qu'elle venait d'être vaincue. Son plan était sans doute, après qu'il aurait dissipé la flotte ennemie, d'aller prendre à Leucopétra [2] les légions qui l'y attendaient, commandées par Messala, et de les amener en Sicile pour joindre celles de Cornificius. Mais ses espérances furent bien trompées. Sextus avait trouvé à Messine des soldats et des matelots tout prêts à remplacer ceux qu'il avait perdus. Sa flotte, ainsi recrutée, remporta une victoire complète. Les vaisseaux d'Octavien furent ou pris, ou brûlés, ou coulés à fond, excepté un très-petit nombre,

[1] Taormina.
[2] Capo dell'armi.

qui, n'étant point poursuivis des vainqueurs, s'enfuirent en Italie. Octavien lui-même courut un très-grand péril. Ce ne fut qu'avec une extrême peine qu'il se sauva dans une chaloupe, seul avec un écuyer, sans aucun de ses amis ni de ses gardes, ayant l'esprit accablé d'inquiétudes et le corps malade. Enfin néanmoins il arriva au camp de Messala, où son premier soin fut de dépêcher à Cornificius un vaisseau léger pour l'avertir que son général était en sûreté, et songeait à lui envoyer du secours. Et de fait il écrivit à Agrippa d'aider Cornificius d'un prompt et puissant renfort. Agrippa, profitant de l'éloignement des forces de Sextus, s'était emparé de la ville de Tyndarium. De là il fit partir Laronius à la tête de trois légions, avec ordre de faire toute la diligence possible pour tirer Cornificius d'un péril qui était très-pressant.

Il court lui-même un très-grand péril.

En effet, ce lieutenant d'Octavien manquait de vivres, et par conséquent toute la bravoure de ses troupes et tous les avantages d'un camp bien retranché lui devenaient absolument inutiles. Il fallut décamper en présence de l'ennemi, et se mettre en marche pour traverser un coin de la Sicile depuis Tauroménium sur la mer Ionienne jusqu'à Myles sur celle de Toscane. On conçoit aisément quelles difficultés il éprouva, toujours côtoyé et harcelé par Sextus, et ayant à garder, non-seulement ses bagages, mais quantité de soldats sans armes, restes infortunés de la dernière bataille navale, qui, nus et dépouillés de tout, avaient trouvé un asyle dans son camp.

Les troupes qu'il avait débarquées en Sicile n'évitent leur perte qu'avec une extrême peine.

Sur la route de cette armée se rencontra un obstacle singulier, et propre au pays par où elle passait. C'était un espace de terrain brûlé par les ruisseaux de feu qui

avaient découlé du mont Etna, et qui s'étendaient jusqu'à la mer. Cette terre calcinée, lorsqu'elle s'ébranlait par le mouvement de ceux qui marchaient dessus, élevait une poussière étouffante : elle leur brûlait même la plante des pieds, et allumait dans leurs veines une soif intolérable. Les soldats étaient fatigués, abattus, découragés. Leur chef les ranima par ses exhortations et par l'exemple de fermeté qu'il leur donnait : et, malgré l'excès de leur épuisement, malgré les ennemis qui bordaient le défilé auquel se terminait cette campagne brûlante, ils poussèrent en avant sans se laisser entamer. Enfin, après quatre jours d'une marche la plus laborieuse qu'il soit possible d'imaginer, ils découvrirent Laronius, dont l'arrivée mit fin à toutes leurs peines. Car Sextus, prenant le détachement qu'il voyait approcher pour toute l'armée d'Agrippa, crut devoir se retirer.

Délivrés de la crainte des ennemis, les soldats de Cornificius trouvèrent un nouveau danger dans ce qui devait être pour eux le plus grand des soulagements. Comme ils avaient beaucoup souffert de la soif, ils n'eurent pas plus tôt aperçu une fontaine, qu'ils coururent en boire avidement, sans pouvoir être retenus par les avertissements de leurs officiers, qui leur recommandaient de se ménager. Plusieurs périrent étouffés par la quantité d'eau qu'ils avalèrent avec une excessive précipitation.

Du reste, ces légions peuvent être regardées comme victorieuses, non-seulement des efforts de Sextus, mais de tout ce qui est au-dessus des forces humaines, de la faim, de la soif, de la chaleur brûlante. Octavien les combla d'éloges et de récompenses, lorsqu'il fut venu

joindre Agrippa à Tyndarium; et Cornificius, leur commandant, fut si glorieux de les avoir sauvées, qu'il en perpétua le triomphe pendant toute sa vie, se servant d'un éléphant pour retourner à sa maison toutes les fois qu'il soupait en ville.

Dernière bataille, où Sextus est vaincu sans ressource.

La prise de Tyndarium par Agrippa était une conquête importante pour Octavien, à qui elle assurait une entrée dans la Sicile. Cette porte lui étant ouverte, il fit passer dans l'île un très-grand nombre de troupes, et il augmenta l'armée de terre qu'il y avait jusqu'à la concurrence de vingt et une légions, vingt mille chevaux, et plus de cinq mille armés à la légère. Alors Lépidus, qui jusque-là s'était tenu près de Lilybée, avança dans le pays; et les deux triumvirs réunirent leurs forces devant les murs de Messine.

Mais bientôt la division se mit entre eux. Lépidus prétendait à l'égalité. Octavien, plein de mépris pour un collègue d'un mérite si mince, voulait presque le réduire à la condition de son lieutenant. L'indignation que conçut celui-ci d'un traitement qu'il regardait avec raison comme injurieux, le porta à se tourner vers Sextus, et il entra en négociation avec lui. Octavien ou s'en douta, ou en fut averti; et ce motif le détermina à finir la guerre par une action générale avant que leur traité fût conclu. Sans cette considération, son intérêt eût été de traîner les choses en longueur: car il se voyait en état de vaincre sans tirer l'épée, vu la grande supériorité de ses forces et la facilité qu'il avait, étant maître de la campagne, pour couper les vivres à son ennemi.

Sextus, de son côté, dont les affaires déclinaient, et qui craignait en conséquence la désertion de ses ca-

pitaines et de ses troupes, était empressé de décider la querelle par une bataille; mais il lui convenait bien mieux de se battre sur mer que sur terre. Dans le premier cas, il avait quelque espérance de vaincre: au lieu que ses légions ne pouvaient absolument tenir contre celles du triumvir. Il lui fit donc proposer une bataille navale. Octavien eut honte de refuser le défi. Le jour fut pris; et deux flottes de trois cents vaisseaux chacune, commandées par les lieutenants des deux généraux, Agrippa d'une part, et de l'autre Démocharès et Apollophane, affranchis de Sextus, se rangèrent en bon ordre entre Myles et Nauloque, pendant que les légions, ayant à leur tête les généraux eux-mêmes, étaient disposées aussi en présence sur la côte, simples spectatrices du combat.

L'action fut vive, et la victoire long-temps disputée. Enfin la flotte d'Octavien prit la supériorité. Le corbeau, ou main de fer, invention ancienne, dont il a été parlé à l'occasion de la première victoire navale des Romains [1], contribua beaucoup à celle-ci. Agrippa avait perfectionné cette machine par le moyen d'un gros câble, tenant d'un bout à la pièce de bois d'où pendait le corbeau, et de l'autre à un treuil ou cabestan, qui commençait à jouer dès que le vaisseau ennemi avait été accroché, et l'attirait avec une très-grande violence; en sorte que l'abordage devenait aisé; et alors la valeur des soldats décidait seule du succès. Or par cet endroit Octavien avait tout l'avantage.

Lorsqu'une fois un certain nombre de vaisseaux de Sextus eut été ainsi forcé, l'épouvante et le désordre se

[1] Voy. Hist. Romaine, tome III, p. 298.

mirent dans tout le reste de la flotte, et la livrèrent en proie à l'ennemi. Vingt-huit vaisseaux furent coulés à fond; les autres ou brûlés, ou brisés contre les côtes, ou pris par les vainqueurs. De trois cents bâtiments, il ne s'en sauva que dix-sept, qui regagnèrent le détroit de Messine. Et une si grande victoire ne coûta à Octavien que la perte de trois vaisseaux.

Il abandonne la Sicile, et s'enfuit en Asie.

Elle fut décisive; Sextus, totalement dépouillé de la partie de ses forces dans laquelle il avait toujours eu le plus de confiance, ne songea qu'à fuir; et, s'embarquant à Nauloque, il vogua vers Messine. Son armée de terre, abandonnée à un lieutenant, suivit la fortune et se soumit à Octavien. Sextus avait encore huit légions du côté de Lilybée, sous les ordres de Plennius. Il les manda, non dans le dessein de soutenir la guerre, mais pour s'en faire accompagner dans sa fuite.

Car, dès avant la bataille, son plan était tout dressé, et il avait mis en ballots tout ce qu'il possédait de plus précieux pour se retirer, en cas de disgrace, dans les provinces de l'Orient, où il espérait trouver de la protection de la part d'Antoine. Il avait autrefois donné asyle à Julie, mère de ce triumvir, et il s'en promettait un retour de reconnaissance. Réellement Antoine s'était toujours montré à son égard assez doux et assez traitable; et la jalousie même qu'il devait avoir contre l'agrandissement d'Octavien devenait un motif d'espérance pour Sextus, surtout s'il arrivait dans un état qui le mît à l'abri du mépris, et qui pût même le faire regarder comme un allié utile; mais il n'eut pas le temps d'attendre les légions de Plennius. Effrayé de la défection presque générale de ses chefs et de ses troupes par toute la Sicile, et se voyant trop vivement poursuivi

par Agrippa, qui entrait déja dans le détroit, il partit de Messine avec les dix-sept vaisseaux qui s'étaient sauvés de la déroute, emmenant sa fille, les amis qui lui restaient et ses principales richesses. Nous verrons dans la suite ce qu'il devint, et comment son ambition, inquiète et incapable de se réduire au repos, lui attira enfin la mort.

Octavien débauche l'armée de Lépidus, et le dépouille du triumvirat.

Octavien, pour avoir chassé Sextus de la Sicile, n'en était pas pleinement le maître. Délivré d'un ennemi, il en retrouva un nouveau en la personne de son collègue. Il est vrai que Lépidus avait contribué à la victoire en occupant une partie des forces de Sextus, et par conséquent il pouvait à bon titre prétendre en partager les fruits. Mais le partage n'était du goût ni de l'un ni de l'autre. Chacun voulait tout avoir; et entre de pareils associés, égaux pour l'avidité et pour l'injustice, la raison du plus fort était la seule voie de décision.

Lépidus manifesta tout d'un coup ses intentions par la conduite qu'il tint au siége de Messine, qui suivit de très-près la victoire d'Octavien. Car Plennius, arrivé trop tard pour partir avec Sextus, s'étant enfermé dans cette place, y fut incontinent assiégé par terre et par mer. Lépidus d'un côté, Agrippa de l'autre, lui ôtaient toute ressource : en sorte qu'il fut obligé de demander à capituler. Agrippa voulait qu'on attendît la venue d'Octavien, qui était demeuré à Nauloque. Lépidus, de sa seule autorité, traita avec Plennius, reçut à son service les légions que commandait ce lieutenant de Sextus; et, les ayant jointes aux siennes, il leur abandonna aux unes et aux autres le pillage de Messine.

Dès le lendemain Octavien accourut, bien résolu de

faire valoir le droit de véritable vainqueur. Lépidus, qui, par les accroissements que son armée avait pris en Sicile, voyait autour de lui vingt-deux légions, se crut en état de lui faire tête; et il se fortifia un camp sur une hauteur à peu de distance de Messine. Il y eut des explications réciproques, qui ne servirent qu'à aigrir les esprits, et à prouver l'impossibilité d'un accord. Lépidus soutenait que la Sicile devait lui appartenir, parce qu'il y était entré le premier, et que le plus grand nombre des villes avaient été réduites par ses armes. Il remarquait d'ailleurs avec vérité que la Sicile, même ajoutée à son partage, ne l'égalerait pas encore avec ses collègues. Ces raisons, comme on peut le croire, ne touchaient pas Octavien, qui ne prétendait pas avoir vaincu pour Lépidus, et qui, ne le regardant que sur le pied d'auxiliaire, refusait absolument de lui laisser aucune part dans sa conquête. La division éclata donc ouvertement : les deux chefs et les deux camps se préparèrent à agir en ennemis; et l'on s'attendait à voir renaître une guerre civile.

Mais l'inégalité était trop grande entre le mérite et les talents des deux triumvirs pour que la balance pût demeurer un moment incertaine. Lépidus était méprisé de ceux même qui marchaient sous ses drapeaux. Son incapacité et la petitesse de son génie paraissaient encore plus en évidence par la comparaison avec l'élévation des vues, la fermeté et le courage de son rival. Aussi n'y eut-il point de combat. Octavien dédaigna d'employer la force contre un tel adversaire. La ruse et l'artifice, qu'il savait si bien mettre en œuvre, lui suffirent pour abattre tout d'un coup sa puissance.

Il connaissait parfaitement la disposition où était

l'armée de Lépidus à l'égard de son général; et il savait en particulier que les légions de Sextus, qui faisaient une partie considérable de cette armée, ne laissaient pas d'avoir de l'inquiétude sur leur sort tant qu'elles n'auraient pour garant de ce qui leur avait été accordé par la capitulation de Messine que la parole du plus faible des deux triumvirs, sans être assurées du consentement de l'autre. Ayant donc fait sonder leurs officiers par ses émissaires, et les ayant trouvés dans les sentiments où il les souhaitait, il prit avec lui un gros corps de cavalerie, s'avança vers le camp de Lépidus, et, ayant laissé dehors la plus grande partie de son escorte, il entra accompagné d'un petit nombre de cavaliers, comme s'il n'avait que des intentions pacifiques, et nulle autre vue que de négocier un accord. En traversant le camp, il prenait tous ceux qu'il rencontrait à témoin de ses bonnes dispositions pour la paix, et de la nécessité où on le réduisait malgré lui de faire la guerre. Cette manœuvre lui réussit d'abord. Plusieurs le saluèrent comme leur général; et surtout les soldats qui avaient servi sous Sextus accoururent pour lui demander grace. Il leur répondit qu'ils n'avaient encore rien fait pour la mériter. Ils entendirent très-bien ce langage; et sur-le-champ ils se mirent en devoir de lui prouver efficacement qu'ils voulaient passer à son service, en lui apportant leurs drapeaux et pliant leurs tentes pour le suivre.

Lépidus, averti de ce mouvement, vint promptement y mettre ordre, et, trouvant son ennemi mal accompagné, il fit tirer sur lui. L'écuyer d'Octavien fut tué à ses côtés; et lui-même, ayant été atteint d'un trait que sa cuirasse para et empêcha de pénétrer, il

se retira plus vite que le pas vers le gros de cavalerie qu'il avait laissé à l'entrée du camp [1]. Quelques soldats de Lépidus qui occupaient un petit fort se moquèrent de sa fuite. Il en tira vengeance sur-le-champ ; et, ayant fait attaquer ce fort, il ne cessa point de le battre qu'il ne l'eût emporté. Cet exemple intimida les commandants des autres redoutes qui flanquaient le camp de Lépidus, ou leur servit de prétexte ; et tous, soit dans le moment même, soit pendant la nuit, se rendirent à Octavien, les uns sur une simple sommation, les autres après avoir souffert pour la forme quelque légère attaque.

Le lendemain, Octavien sortit de ses lignes en bataille avec toute son armée, sachant bien sans doute ce qui allait arriver; car, à son approche, la désertion devint générale parmi les troupes de Lépidus. D'abord les anciens soldats de Sextus, puis tous les autres défilèrent, et vinrent se ranger sous les enseignes du jeune triumvir. Tous avaient pris si déterminément leur parti, que, Lépidus ayant voulu saisir les drapeaux pour arrêter la défection, et déclarant qu'il ne les quitterait jamais tant qu'il vivrait, un soldat fut assez insolent pour lui répondre, *Eh bien, tu les quitteras donc en mourant;* et il allait le percer, si le malheureux général n'eût lâché prise.

La cavalerie, qui resta la dernière auprès de Lépidus, comme si elle eût voulu racheter ses délais par une plus grande perfidie, envoya demander à Octavien s'il

[1] Velleïus dit qu'Octavien enleva en ce moment l'aigle d'une légion, et se fit suivre de toute l'armée de Lépidus. Ce trait de hardiesse me paraît moins dans le caractère d'Octavien que la conduite qu'Appien lui attribue. Je m'en tiens à ce dernier auteur, dont le récit est d'ailleurs plus circonstancié.

désirait qu'on lui amenât son ennemi mort ou vivant. Lépidus n'était pas un rival assez redoutable pour qu'Octavien voulût son sang. Il ordonna qu'on l'épargnât; et bientôt Lépidus, ayant quitté tous les ornements qui ne convenaient plus à sa fortune, parut devant lui, humilié, suppliant et demandant grace. Octavien lui accorda la vie; et, l'ayant dépouillé du triumvirat, il le relégua à Circéies en Italie, où il le laissa passer le reste de ses jours dans une condition privée et obscure. Seulement il respecta la loi qui rendait le grand pontificat inamovible, et il souffrit que Lépidus jouît, tant qu'il vécut, de cette dignité sacrée.

Ce dernier état convenait mieux à Lépidus que la grandeur à laquelle l'avait porté le concours fortuit des circonstances [1], sans qu'il eût aucune des qualités nécessaires pour en soutenir le poids. Il y avait été le jouet de ses collègues; et lorsqu'il en fut privé, s'il ne perdit pas en même temps la vie, le mépris seul de sa faiblesse fit sa sûreté.

Octavien, n'ayant plus d'ennemi ni de concurrent en Sicile, régla tout à son gré. Il suivit encore ici sa maxime, d'abattre les têtes du parti vaincu, et de ne faire grace qu'à la multitude. Les sénateurs et les chevaliers romains qui avaient combattu pour Sextus furent mis à mort, à l'exception d'un petit nombre. Il prit les troupes à son service. Pour ce qui est des villes et des peuples de l'île, selon qu'ils avaient bien ou mal mérité de lui, ils reçurent des châtiments ou des récompenses. Il ne se mit point en devoir de poursuivre Sextus, de

[1] « Vir omnium vanissimus, nec ullâ virtute tam longam fortunæ indulgentiam meritus.... Ad dissimilimam vitæ suæ fortunam pervenerat Lepidus. » (Vell. II, 80.)

qui il n'avait plus rien à craindre, et qui de plus s'était mis hors de prise en se retirant sur les terres de l'obéissance d'Antoine. Peut-être même Octavien, profond politique, ne fut-il pas fâché que son collègue se trouvât dans le cas d'accorder retraite et protection à l'ancien ennemi de tout le parti de César : ce qui pourrait fournir incessamment un prétexte de rupture. Car on ne peut pas douter que, du moment qu'il se vít resté seul avec Antoine de tous les généraux qui avaient partagé les forces et les provinces de la république après la mort de César, il ne se soit préparé à détruire cet unique rival, dont la ruine le rendrait maître de tout l'empire.

Sédition parmi les troupes d'Octavien.

Mais ces vues étaient encore éloignées. Un mal présent, et qui naissait de la grandeur même de sa puissance, le mettait actuellement dans l'embarras, et attirait toute son attention. Ayant augmenté ses forces de celles de Sextus et de Lépidus, il voyait à ses ordres des armées formidables de terre et de mer, quarante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, différents corps de troupes légères, jusqu'au nombre de trente-sept mille hommes, et six cents vaisseaux armés en guerre. Cette multitude effroyable de combattants était rassemblée dans un assez petit espace, et envisageait d'un coup-d'œil toute sa force ; situation périlleuse pour un chef, dont le soldat dédaigne de recevoir la loi lorsqu'il est en état de la donner. Une armée fière de son grand nombre devient indisciplinable, et ne veut point obtenir par prières ce qu'elle peut extorquer par la terreur. C'est précisément ce qu'éprouva Octavien. Les troupes qui venaient de lui rendre de si grands services se mutinèrent, et lui demandèrent leur congé et des récom-

penses pareilles à celles qu'avaient reçues les soldats vainqueurs à Philippes. L'insolence des séditieux était d'autant plus grande que, prévoyant la guerre inévitable contre Antoine, ils sentaient le besoin qu'avait d'eux leur général.

Il l'apaise par une conduite mêlée d'indulgence et de fermeté.

Il n'était possible ni de les satisfaire, ni de les réduire par autorité. Octavien essaya de leur faire prendre le change, soit en se rejetant sur Antoine, dont le consentement, disait-il, lui était nécessaire pour une affaire de cette importance, et qui intéressait en commun les soldats des deux triumvirs; soit en excitant les séditieux à acquérir un riche butin, et une gloire pure et exempte de toute tache dans une guerre contre l'étranger, contre les Illyriens et les Dalmates, qui, à la faveur des divisions entre les Romains, faisaient des courses sur les terres de l'empire; soit enfin en leur proposant des prix d'honneur, des couronnes de différentes espèces, et pour les tribuns et les centurions le droit de porter la robe prétexte, et le rang de sénateur dans la ville où chacun d'eux était né. Tous ces beaux discours furent inutiles : les soldats ne perdirent point leur objet de vue; et un tribun nommé Ofilius eut l'audace d'élever la voix, et de dire que les couronnes et les robes prétextes étaient bonnes pour amuser les enfants, mais qu'aux gens de guerre il leur fallait de l'argent et des terres pour s'établir. Il fut applaudi; et Octavien, indigné, ne vit rien de mieux à faire que de descendre de son tribunal et de se retirer de l'assemblée. Ofilius n'en devint que plus hardi; et comme ceux qui suivaient ses impressions taxaient leurs camarades plus modérés d'indifférence pour la cause commune, il s'écria qu'il n'avait plus besoin de

secours, et que lui seul il suffisait pour obtenir l'effet de demandes aussi justes. Une telle insolence ne demeura pas impunie. Le séditieux tribun disparut, sans que l'on pût découvrir ce qu'il était devenu. Cet exemple, qui avertissait chacun de ce qu'il avait à craindre, rendit les mutins plus circonspects, mais non pas plus traitables. Il ne s'en trouva plus aucun qui se fît remarquer; mais tous ensemble, ou par gros pelotons, ils persistèrent à demander leur congé.

Octavien n'avait pas cette hauteur héroïque de sentiments par laquelle son grand-oncle s'était vu en état de faire rentrer d'un mot dans le devoir des légions mutinées. D'ailleurs il était jeune; et il ne possédait qu'en un degré médiocre le mérite de guerrier, qualité la plus imposante auprès des troupes. Il sentait néanmoins combien la fermeté était nécessaire, et que, s'il mollissait une fois, c'en était fait pour toujours de son autorité. Il prit un parti mitoyen, convenable à son caractère, plus prudent et plus fin que noble et élevé. Il accorda le congé à vingt mille des plus vieux soldats, qu'il fit sur-le-champ transporter hors de l'île, de peur qu'ils ne nourrissent l'esprit de sédition dans les autres.

Ensuite, ayant assemblé son armée, qui était encore bien nombreuse, il protesta que jamais il ne reprendrait à son service, quand même ils l'en prieraient avec les plus grandes instances, ceux qui venaient de le quitter malgré lui; et que de plus il ne leur donnerait pas à tous les récompenses dont ils se flattaient, mais seulement à ceux d'entre eux qu'il en jugerait dignes, après un sévère examen de leur conduite. De là il passa à louer la fidélité des troupes qui lui demeu-

raient soumises : il leur promit que dans peu il leur accorderait et le repos et les établissements qu'elles auraient mérités par leurs bons services; et en gage de cette promesse, dont l'effet était éloigné, il leur annonça une distribution prochaine de cinq cents deniers [1] par tête, pour laquelle il imposa à la Sicile une taxe de seize cents talents (seize cent mille écus). Par cette conduite, mêlée d'indulgence et de fermeté, Octavien apaisa une sédition qui pouvait lui rendre funestes les victoires qu'il avait remportées.

Couronne rostrale donnée par Octavien à Agrippa.

Lorsque tout fut calme, il distribua des dons militaires aux soldats et aux officiers qui s'étaient distingués par leur bravoure. Nul ne fut plus honoré ni ne méritait plus de l'être qu'Agrippa. Il reçut pour récompense et pour monument de la victoire navale à laquelle il avait eu tant de part une couronne d'or qui avait pour rayons des éperons de vaisseau [2]. Plusieurs écrivains assurent qu'il est le premier à qui ait été accordée cette glorieuse marque d'honneur. Mais nous avons rapporté, d'après le témoignage de Pline, que le docte Varron en avait été décoré dans la guerre contre les pirates. Il n'est pas fort étonnant que le nom d'Agrippa ait obscurci celui de Varron dans la gloire des armes.

Octavien demeure maître de la Sicile et des

Octavien, avant que de sortir de Sicile, établit un propréteur pour gouverner l'île en son nom. Il mit pareillement la main sur la dépouille de Lépidus; et

[1] Deux cent cinquante livres. = 409 fr. — L.

[2] Agrippa......................
........cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata coronâ.
VIRG. *Æneid.* VIII. [682.]

provinces d'Afrique et de Numidie.

Statilius Taurus alla par son ordre, avec quelques troupes, prendre possession pour lui de l'Afrique propre et de la Numidie, qui avaient appartenu à ce triumvir dépossédé. Pour ce qui est des vaisseaux d'Antoine, il les lui renvoya fidèlement, et il eut même soin de remplacer ceux qui avaient péri dans les opérations de la guerre. Après tous ces arrangements, il partit et repassa en Italie avec toutes ses forces.

Époque de l'établissement solide de la grandeur d'Octavien, et en même temps de son nouveau système de conduite plus douce et plus modérée.

C'est ici proprement l'époque où commence à s'établir d'une manière solide la grandeur d'Octavien. Car jusque-là son état avait toujours été assez chancelant; toujours il s'était vu environné et pressé d'ennemis et de rivaux. Mais alors tout l'Occident se trouva soumis à son obéissance; et en même temps l'estime et l'admiration publique se décidèrent en sa faveur. On ne pouvait refuser ces sentiments à tant de succès glorieux, comparés surtout avec sa grande jeunesse. Quatre guerres heureusement terminées, à Modène, à Philippes, à Pérouse, et en Sicile; la destruction totale du parti républicain et de celui de Pompée; la puissance de Sextus et celle de Lépidus réunies à la sienne; et tout cela exécuté à l'âge de vingt-huit ans : c'étaient là de puissants motifs de concevoir pour lui une sorte de vénération, qui, s'étant une fois emparée des esprits, s'y accrut toujours dans la suite, et qui ne fut pas un des moindres fondements de sa puissance.

On lui en donna les premiers témoignages à son retour de l'expédition de Sicile. Le sénat alla en corps au-devant de lui fort loin hors de Rome, chaque sénateur portant une couronne sur la tête en signe de joie et de félicitation. Cette compagnie lui avait dès auparavant décerné les plus grands honneurs, le lais-

sant maître ou de les accepter tous, ou de choisir ceux qui lui conviendraient davantage. Il reçut l'ovation, ou petit triomphe, l'établissement d'une fête annuelle en mémoire de sa victoire, et une statue dorée dans la place publique, où il était représenté en habit de triomphateur; le piédestal était orné d'éperons de vaisseaux, avec cette inscription : POUR AVOIR RÉTABLI LA PAIX LONG-TEMPS TROUBLÉE SUR TERRE ET SUR MER. Il entra dans Rome avec la pompe modeste de l'ovation le jour des ides de novembre. Fasti capit.

Ses exploits, considérés en eux-mêmes, méritaient bien assurément le grand triomphe. Je ne vois aucune raison qui ait pu empêcher de le lui déférer, si ce n'est la bassesse des ennemis vaincus. Car il faut observer que le nom de Sextus ne devait point ici paraître. Il eût été trop odieux et trop amer pour les Romains de voir triompher nommément du fils de Pompée. Or, ce chef étant une fois mis à l'écart, presque tous ceux qui l'avaient suivi étaient des esclaves fugitifs ou des corsaires, commandés par des affranchis. C'était donc en quelque façon une guerre servile, pour laquelle l'éclat du triomphe aurait été trop magnifique, et dont la victoire était suffisamment récompensée par l'ovation.

Octavien s'en contenta, et il ajouta plusieurs autres traits de modération et de douceur, par lesquels on voit clairement qu'il voulait racheter les injustices, les vexations tyranniques, les cruautés qui d'abord lui avaient attiré la haine et la détestation publiques. Dans les discours qu'il fit, soit au sénat, soit au peuple, après leur avoir témoigné sa reconnaissance des honneurs qui lui avaient été accordés, il annonça la paix et la tranquillité à l'Italie, comme le fruit de sa victoire, qui venait,

disait-il, de mettre fin à toutes les guerres civiles. Car il cachait soigneusement ses desseins contre Antoine, qu'il n'était pas temps de faire éclater. Il ne prononça pas ces discours, mais il les lut, pratique qu'il observait dans toutes les occasions importantes; et il en distribua ensuite des copies par toute la ville, comme pour rendre tous les citoyens témoins et dépositaires de l'engagement qu'il contractait. Il joignit les effets aux paroles. Il abolit quelques impôts; et il remit tout ce qui était dû des taxes établies par la nécessité de la guerre, et qui n'était pas encore payé.

Suet. Aug. 84.

Le peuple, qui depuis si long-temps souffrait les horreurs de la guerre civile, charmé de commencer à respirer, et voulant récompenser celui à qui il était redevable de la douceur de sa nouvelle situation, lui offrit le grand pontificat, dont Lépidus était revêtu. Octavien soutint le caractère de modération dont il s'était fait une loi; et il refusa une place très-importante et très-brillante, mais dont le titulaire ne devait point être dépouillé de son vivant. Quelques-uns allèrent jusqu'à lui proposer l'étrange expédient de faire mourir Lépidus, comme ennemi public. Ce conseil lui fit horreur, et il déclara qu'il ne s'ouvrirait point la voie à l'usurpation par le meurtre.

Il se concilia encore l'affection des citoyens par la conduite qu'il tint à l'égard de ce grand nombre d'esclaves que Sextus avait attirés en Sicile, et qu'il avait incorporés dans ses troupes en leur donnant la liberté. Quoique cette liberté leur eût été ratifiée par le traité de Misène, Octavien ne se crut pas obligé d'observer à l'égard de ces misérables, au préjudice de leurs maîtres et du bien de l'état, une parole qui lui avait été

extorquée par une sorte de violence. Il envoya aux différents quartiers où hivernaient ses légions des lettres qui furent toutes ouvertes en un même jour, et par lesquelles il était ordonné d'arrêter ces esclaves fugitifs. La chose fut exécutée sans aucun tumulte; et lorsque les prisonniers eurent été amenés dans Rome, ils furent interrogés et examinés pour être rendus à leurs anciens maîtres. Ceux dont les maîtres ne purent être découverts, Octavien les fit exécuter dans les villes d'où ils s'étaient enfuis.

Un autre objet bien digne de son attention, c'étaient les compagnies de brigands qui s'étaient formées à la faveur de la licence et du désordre des guerres. Elles faisaient presque de petites armées, qui exerçaient plutôt des hostilités que de simples vols dans Rome, dans l'Italie, dans la Sicile. Sabinus, chargé par Octavien du soin d'arrêter ces horribles brigandages, vint à bout, dans l'espace d'un an, d'exterminer cette race de scélérats. La paix et la sûreté furent rétablies sur les chemins et dans les villes; et les peuples furent si sensibles à ce bienfait, qu'ils en consacrèrent l'auteur parmi leurs dieux tutélaires.

Octavien paraissait donc tout occupé du bien public, tout rempli de vues pacifiques. Il brûla les lettres et les papiers qui pouvaient être des monuments des divisions passées, et tenir en inquiétude bien des citoyens. Il laissa les magistrats annuels exercer leurs fonctions, et régler les affaires qui étaient du ressort de leurs charges. Enfin il alla jusqu'à faire espérer qu'il abdiquerait le triumvirat de concert avec Antoine, dès que celui-ci serait revenu de la guerre qu'il faisait actuellement contre les Parthes. Cette dernière promesse n'é-

tait qu'un leurre; mais elle porta la joie au cœur de la nation, toujours attachée au gouvernement républicain. Le sénat, pour inviter Octavien à tenir sa parole et lui donner comme une compensation en échange du triumvirat, lui offrit la puissance tribunitienne pour tout le temps de sa vie. Par ce titre, sa personne devenait sacrée et inviolable; et il acquérait le droit d'empêcher qu'il ne se fît rien dans la ville contre sa volonté. Mais il n'avait garde de renoncer, en se dépouillant du triumvirat, au commandement des armées, qui faisait toute sa force. Ainsi il se tint fermé par rapport à la proposition du sénat, ne jugeant pas à propos ni d'accepter la puissance tribunitienne seule, qui l'aurait désarmé, ni de la joindre à la triumvirale, de peur de piquer la jalousie d'Antoine: il ne paraît point non plus qu'il l'ait absolument refusée: il la remettait à un temps plus convenable.

Afin que Rome se ressentît en toute manière du retour d'une meilleure fortune, ce fut aussi cette même année qu'Octavien commença à l'embellir par de nouveaux et superbes édifices. Un de ses grands objets, dans toute la suite de sa vie et de son empire, fut de décorer la capitale de l'univers d'une façon digne de la majesté de ce titre; et il poussa en ce genre la magnificence si loin [1], qu'il se vanta d'avoir reçu une Rome de brique, et de la laisser toute de marbre. Mais dans le temps dont je parle ici, le premier ouvrage par lequel il entama l'exécution de son plan, ce fut un logement pour lui. Il avait choisi l'emplacement du mont Palatin, et fait acheter par ses gens d'affaires un grand

[1] « Urbem..... excoluit adeò, ut jure sit gloriatus marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset. » (Suet. *Aug.* 29.)

nombre de maisons de particuliers, qui lui formaient un terrain spacieux. Il s'y construisit un magnifique bâtiment, qui prit le nom de la colline dont il occupait une partie considérable, et fut appelé *Palatium;* d'où est venu le mot de *palais,* en notre langue. Mais il ne voulut pas qu'on eût à lui reprocher de n'avoir travaillé que pour lui. A l'occasion d'un tonnerre qui était tombé sur une portion du terrain qu'il avait acquis, les devins, que l'on consulta, ayant répondu que cet endroit était revendiqué par un dieu, Octavien y bâtit du plus beau marbre un temple à Apollon, qu'il avait toujours honoré comme son dieu tutélaire. Il y joignit une bibliothèque, qui convenait parfaitement à côté du temple du dieu des arts, et tout autour il éleva des portiques pour l'usage et la commodité du public.

La Bibliothèque d'Apollon Palatin (c'est ainsi qu'elle fut nommée) n'était pas seulement destinée à loger une collection de livres qui fît honneur au goût du maître, et qui offrît un secours utile aux savants: Octavien en fit comme une académie, où des juges examinaient les nouveaux ouvrages de poésie; et ceux qui paraissaient vraiment dignes d'être conservés et transmis à la postérité étaient placés honorablement dans la bibliothèque, avec le portrait de l'auteur; encouragement puissant pour les arts, que la gloire surtout nourrit et porte à la perfection. Octavien les aimait, comme ont toujours fait les grands princes; il les cultivait lui-même; et sa protection fut constamment assurée à tous ceux qui s'y distinguèrent. Aussi l'on sait assez combien ils fleurirent sous son gouvernement, qui est devenu l'époque et la règle du bon goût.

Hor. Sat. 4, et 10; Ep. 1, 3, et II, 2; Ars poet. v. 38.

Il n'est pas besoin d'avertir que tous ces grands ouvrages ne furent pas achevés dans l'année dont je raconte les événements : mais ils y furent projetés et commencés ; et il était important d'en remarquer la date, parce qu'ils entraient dans le nouveau système de conduite qu'Octavien se forma dès qu'il vit sa puissance bien établie : jusque-là, injuste et cruel par la nécessité de satisfaire son ambition ; doux, modéré, bienfaisant, lorsqu'une fois il eut lieu d'être content de sa fortune.

Ce caractère de douceur parut encore dans la distribution des terres qu'il eut à faire aux soldats vétérans. On se souvient quel horrible fracas avait excité cette opération dans toute l'Italie après la bataille de Philippes. Ici elle s'exécuta paisiblement. Les fonds qui furent assignés aux soldats, ou appartenaient à la république, ou furent achetés et payés de bonne foi, soit aux particuliers, soit aux communautés des villes. Ainsi, par exemple, la colonie de Capoue, étant mal garnie d'habitants, possédait en commun une grande étendue de terres, qui n'avaient été attribuées à aucun possesseur particulier. Octavien y établit ses vétérans : mais pour dédommager la colonie, il lui donna dans l'île de Crète des fonds d'un revenu beaucoup plus ample, et qui rapportaient douze cent mille sesterces par an[1]. Et de plus, il ajouta un grand et utile ornement à la ville même de Capoue, par la construction d'un aqueduc qui y portait une eau pure et abondante.

Guerre d'Antoine contre les Parthes.

En usant si sagement de sa puissance et de sa fortune, Octavien s'appuyait de l'estime et de l'affection des Romains contre Antoine, qui faisait au contraire,

[1] Cent cinquante mille livres.

dans ce même temps, tout ce qui était nécessaire pour s'en attirer le mépris et la haine. C'est ce que l'on verra dans le compte que je vais rendre de son expédition contre les Parthes, malheureuse par sa faute; et dont le mauvais succès lui fut encore moins honteux et moins funeste que la cause qui l'avait produit. Mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

§ II. *Douleur amère d'Orode au sujet de la mort de son fils Pacorus. Il choisit pour son successeur Phraate. Phraate fait mourir son père, ses frères, son fils aîné, plusieurs grands du royaume. La passion d'Antoine pour Cléopatre se réveille. Ses libéralités injustes et immenses envers la reine d'Égypte. Arrangements d'Antoine pour la guerre. Il se rend en Arménie, dont le roi était son allié. Forces de son armée. Fautes que lui fait faire sa passion pour Cléopatre. Il vient mettre le siége devant Praaspa, capitale du roi des Mèdes. Les rois des Parthes et des Mèdes lui taillent en pièces deux légions. Le roi d'Arménie l'abandonne. Antoine engage un combat où il met en fuite les Parthes, mais leur cause très-peu de perte. Il retourne devant Praaspa, dont le siége lui réussit mal. Trompé par les Parthes, qui lui promettent paix et sûreté, il se met en devoir de faire retraite. Averti de la perfidie des Parthes, au lieu d'enfiler la plaine, il gagne les montagnes. Divers combats où les Parthes sont repoussés. La témérité d'un officier romain fait remporter aux Parthes un avantage consi-*

dérable. Conduite admirable d'Antoine à l'égard de ses soldats. Leur amour pour lui. Nouveaux combats où les Romains reprennent la supériorité. La disette se met dans leur armée. Maladie singulière et funeste causée par l'usage d'une herbe inconnue. Nouvelle perfidie des Parthes, dont Antoine ne se garantit que sur un avis qui lui vient de l'armée ennemie. Les Romains souffrent beaucoup de la soif. Fleuve dont les eaux étaient malsaines. Désordre affreux causé par la fureur du soldat romain, qui pille son propre camp. Dernier combat contre les Parthes. Joie des Romains lorsqu'ils se revirent en Arménie. Empressement fou d'Antoine pour se revoir auprès de Cléopatre. Relation fausse et fastueuse envoyée par Antoine à Rome. Honneurs qui lui sont décernés. Dernières aventures et mort funeste de Sex. Pompée. Guerres d'Octavien en Illyrie. Bravoure personnelle d'Octavien. Les Salasses soumis par Valérius. Exploits de M. Crassus contre les Mysiens et les Bastarnes. Édilité d'Agrippa. Agrippa et Mécène principaux amis, confidents et ministres d'Octavien. Statues érigées à Livie et à Octavie. Portique d'Octavie. Triomphes de Statilius Taurus et de Sosius. Nouveaux patriciens. Mort d'Atticus. Succession des consulats depuis l'an 718 jusqu'à l'an 721.

An. R. 716. Av. J. C. 36. Douleur amère d'Orode au su-

La mort de Pacorus, tué dans la dernière bataille que Ventidius avait gagnée sur les Parthes, jeta Orode, père du jeune prince, dans une douleur qui dégénéra

presque en frénésie. Pendant les six premiers jours, il ne voulut ni voir personne, ni même prendre de nourriture. Enfermé dans l'obscurité, et gardant un silence farouche, s'il prononçait quelques paroles, c'était pour répéter tristement le nom de Pacorus. Souvent il s'imaginait lui parler, l'entendre et le voir à ses côtés: mais bientôt revenu à soi, et se rappelant que Pacorus n'était plus, il le pleurait amèrement.

jet de la mort de son fils Pacorus. Justin. XLII, 4 et 5.

Cette violente douleur ne s'apaisa que pour faire place à une cruelle inquiétude qui vint le tourmenter au sujet du choix de son successeur, titre que laissait vacant la mort de Pacorus. Il avait de différentes femmes trente fils, qui tous aspiraient au trône, et, secondés de leurs mères, fatiguaient par des sollicitations importunes l'esprit du faible vieillard. Enfin, après avoir long-temps balancé, Orode, pour son malheur et pour celui de l'empire des Parthes, se détermina en faveur de Phraate, l'aîné de tous, mais le plus méchant.

Il choisit pour son successeur Phraate.

A peine Phraate se vit-il assuré de la succession au trône, qu'il s'impatienta de n'en pas jouir assez tôt; et, trouvant que son père le lui retenait trop long-temps, il le fit mourir. On juge bien qu'il n'épargna pas davantage le sang de ses frères, qui tous lui faisaient ombrage, et dont quelques-uns avaient des titres de préférence sur lui par la noblesse de leurs mères; au lieu que Phraate était né d'une femme sans nom. L'aîné même de ses fils, qui se trouvait en âge de lui donner de la jalousie, fut sacrifié à ses soupçons.

Phraate fait mourir son père, ses frères, son fils aîné, plusieurs grands du royaume.

Les grands du royaume, alarmés et irrités d'une telle barbarie, qui s'étendait aussi sur eux, et abattait toutes les premières têtes de la noblesse, entrèrent dans des dispositions de révolte, dont les Romains auraient

Plut. in Ant. et Dio.

pu aisément profiter. Mais Antoine était alors en Italie; et Sosius, qui commandait pour lui en Syrie, avait appris, par l'exemple de Ventidius, à ne pas courir après une gloire trop éclatante qui eût offusqué celle de son général. Ainsi, les seigneurs mécontents du gouvernement de Phraate, n'étant point soutenus, se virent contraints de s'exiler eux-mêmes en différents pays. Monésès, l'un des plus illustres et des plus puissants, se retira auprès d'Antoine.

La passion d'Antoine pour Cléopatre se réveille.

Le triumvir était parti d'Italie, comme nous l'avons dit, lorsque Octavien se préparait à faire un dernier effort contre Sextus et contre la Sicile. C'est alors que se réveilla dans son cœur sa funeste passion pour Cléopatre[1], qui avait paru assoupie et calmée par un retour de réflexion et de sagesse depuis son mariage avec Octavie. Elle était assoupie, et non pas étouffée ni vaincue. Après un assez court intervalle, pendant lequel la raison avait semblé prendre le dessus, enfin, pour me servir de l'expression de Platon, adoptée par Plutarque, l'indocile compagnon de l'ame, cet esclave rebelle, qui, trop souvent, au lieu de prendre la loi de sa souveraine, la gourmande et la tyrannise, secoua pleinement le joug. Antoine, en approchant de la Syrie, fit partir Fonteïus Capiton avec ordre de lui amener la reine d'Égypte.

Ses libéralités injustes et immenses

Elle vint; et, comme s'il eût voulu lui faire une sorte de réparation de ses froideurs passées, et en effacer le

[1] Εὕδουσα δ' ἡ δεινὴ συμφορὰ χρόνον πολὺν, ὁ Κλεοπάτρας ἔρως, δοκῶν κατευνᾶσθαι καὶ καταχεκηλῆσθαι τοῖς βελτίοσι λογισμοῖς, αὖθις ἀνέλαμπε καὶ ἀνεθάῤῥει, Συρίᾳ πλησιάζοντος αὐτοῦ· καὶ τέλος, ὥσπερ φησὶν ὁ Πλάτων, τὸ δυσπειθὲς καὶ ἀκόλαστον ψυχῆς ὑποζύγιον, ἀπολακτίσας τὰ καλὰ καὶ σωτήρια πάντα, Καπίτωνα Φοντήϊον ἔπεμψεν ἄξοντα Κλεοπάτραν εἰς Συρίαν. (PLUT. in *Anton.*)

souvenir par une libéralité sans bornes, il lui fit des dons immenses[1]. Il ajouta à son royaume la Phénicie, hors Tyr et Sidon, la Célésyrie, le canton de la Judée qui produit le baume, une partie du pays des Arabes Nabatéens. Toutes ces régions étaient possédées par différents petits princes sous la protection des Romains. Antoine ne se fit aucun scrupule de dépouiller ceux qui en jouissaient, pourvu qu'il satisfît l'avidité insatiable de celle qu'il aimait. Il lui céda même les droits qu'avait la république sur l'île de Chypre et sur Cyrène, anciens démembrements de la couronne d'Égypte. Les Romains furent très-choqués de ces libéralités indécentes, dont le principe était si honteux, quoique Antoine tâchât d'y prêter une couleur honnête en disant que la grandeur romaine de la nation paraissait moins dans ce qu'elle possédait que dans ce qu'elle donnait à ses alliés.

envers la reine d'Égypte. Joseph. Antiq. xv, 4; et de Bello Jud. I, 13. Plut. Dio.

Cependant il n'oubliait pas son grand projet contre les Parthes, dont il se promettait le plus glorieux succès. La terreur de son nom et de ses armes venait d'être portée jusqu'au Caucase et à la mer Caspienne par les victoires que Canidius, son lieutenant, avait gagnées sur les rois d'Ibérie et d'Albanie; et il comptait beaucoup sur Monésès, homme important par son mérite et par sa capacité autant que par son rang et par sa naissance, dont la retraite par conséquent affaiblissait les Parthes, et lui procurait les conseils et les lumières les plus sûres pour conduire son entreprise. Aussi fit-il à ce seigneur l'accueil le plus magnifique;

Arrangements d'Antoine pour la guerre.

[1] Elle exigea aussi qu'il reconnût les enfants qu'il avait eus d'elle, savoir : deux jumeaux, Alexandre et Cléopatre, et un fils plus jeune, nommé Ptolémée Philadelphe. — L.

et, comme il était fastueux et aimait la pompe et l'ostentation, il comparait Monésès à Thémistocle, se comparait lui-même au grand roi des Perses; et, pour rendre complète la ressemblance, il donna au Parthe fugitif trois villes [1] de Syrie pour sa subsistance, Larisse, Aréthuse, et Hiérapolis. Il lui promettait même le trône des Arsacides. Mais bientôt toutes ces belles idées s'évanouirent. Phraate, qui sentait combien un tel transfuge pouvait lui faire de tort, n'omit rien pour le regagner; et Monésès, sur l'assurance de l'impunité et d'un entier rétablissement dans tous ses biens et dans tous ses droits, retourna auprès de son roi, et frustra ainsi l'attente d'Antoine. Nous verrons pourtant ce seigneur parthe rendre dans la suite un bon service à l'armée romaine.

Antoine, quoique piqué de se voir abandonné par Monésès, lui laissa pleine liberté de se retirer. Cette conduite entrait dans son plan, qui était d'amuser Phraate par une négociation et par des espérances de paix, afin de le surprendre tout d'un coup par une attaque imprévue qui ne lui laissât pas le temps de se préparer. Si nous en croyons Florus, il y eut même un traité en forme fait par Antoine avec le roi des Parthes; ce qui convaincrait le général romain d'une perfidie évidemment inexcusable. Mais, à s'en tenir au simple récit de Plutarque et de Dion, on ne peut le disculper de dol et de fraude. Selon ces historiens, il envoya à Phraate une ambassade pour lui demander la restitution des drapeaux pris sur les Romains dans la défaite

Flor. IV, 10.

[1] Artaxerce avait ainsi donné trois villes à Thémistocle, l'une pour son pain, l'autre pour son vin, et la troisième pour sa viande. *Voy.* Hist. Anc. l. VII, § 2.

de Crassus, et ce qui restait encore de prisonniers en vie; et, sans attendre la réponse, ayant congédié Cléopatre, il s'avança vers l'Arménie, où était le rendez-vous général de ses troupes.

Le roi de ce pays, Artabaze, fils de Tigrane, allié des Romains, était actuellement en guerre avec un autre Artabaze, roi des Mèdes-Atropaténiens[1], allié de Phraate. Antoine venait donc comme pour secourir le roi d'Arménie: d'où l'on peut conjecturer (car les auteurs ne nous donnent pas d'éclaircissements suffisants sur ce point) qu'il évitait d'agir directement contre les Parthes, soit pour les endormir, s'il était possible, dans une fausse sécurité, jusqu'à ce qu'ayant subjugué la Médie, il fût en état d'entrer subitement dans le cœur de leur pays; soit pour ne pas paraître violer ouvertement la bonne foi en attaquant par les armes un prince avec lequel il avait ou un traité de paix, ou du moins une négociation ouverte. Ce qui est bien certain, c'est que son intention ne se bornait pas à la défense du roi d'Arménie, ni à une invasion dans le pays des Mèdes, et que c'était aux Parthes qu'il en voulait.

Il se rend en Arménie, dont le roi était son allié.

Strabo, l. XI, p. 523.

Les forces qu'il avait assemblées suffiraient pour prouver la grandeur de ses desseins. Il en fit la revue en Arménie, et il se trouva soixante mille hommes d'infanterie romaine, et dix mille chevaux, tant espagnols

Force de son armée.

[1] On distinguait alors deux Médies, la grande Médie, et la Médie Atropatène. La grande Médie, qui avait Ecbatane pour capitale, faisait partie de l'empire des Parthes. La Médie Atropatène était un canton de l'ancien royaume des Mèdes, et tirait son nom d'Atropatos, qui l'avait préservée du joug macédonien. Atropatos fut élu roi en reconnaissance de son bienfait, et sa succession se perpétua dans sa postérité, qui subsistait encore au temps de Strabon.

que gaulois; à quoi il faut ajouter trente mille hommes de troupes auxiliaires, qui lui étaient fournies ou amenées par les rois ses alliés.

Fautes que lui fait faire sa passion pour Cléopatre.

Mais cette puissante armée, qui répandit l'alarme jusque dans la Bactriane et aux Indes, et qui mit toute l'Asie dans une violente commotion, devint inutile et sans aucun effet par la folle passion d'Antoine pour Cléopatre : car, voulant passer l'hiver avec elle, il se hâta d'entamer les opérations de la guerre avant le temps, et il se conduisit en tout avec précipitation, n'étant point à lui-même, ni maître de sa raison, mais, comme s'il eût été ensorcelé par quelques prestiges, tournant sans cesse ses regards vers l'Égypte, et plus occupé des moyens de retourner promptement que de ceux de vaincre les ennemis.

Il commença donc par une faute considérable, en se mettant tout d'un coup en campagne, quoique la saison fût avancée, et que ses troupes, après une marche de plus de trois cents lieues, eussent un très-grand besoin de se reposer. On lui conseillait de leur donner le temps de se remettre, et de passer même l'hiver en Arménie, pour être en état d'attaquer la Médie dès les premiers beaux jours du printemps prochain, avant que les Parthes se fussent rassemblés en corps d'armée. Mais il ne put souffrir ce délai : il voulut partir sur-le-champ; et, entrant dans l'Atropatène, qui était le royaume d'Artabaze le Mède, il y fit le ravage et y exerça les premières hostilités.

Une seconde faute qui avait le même principe, c'est que, trouvant sa marche retardée par les machines de guerre que l'on voiturait à la suite de son armée sur trois cents chariots, il les laissa en chemin sous la

garde de deux légions commandées par Oppius Statianus; et pour lui, il avança en grande diligence et vint mettre le siége devant Praaspa, capitale de la Médie Atropatène, s'imaginant qu'il ferait aisément la conquête de cette place et de tout le pays, parce que le roi en était absent, et occupé ailleurs avec Phraate. Mais la ville était forte et bien munie; et, dès les premières opérations du siége, Antoine eut lieu de sentir combien il avait eu tort de ne pas amener avec lui ses machines de guerre, entre autres un bélier de quatre-vingts pieds de long, qui lui aurait été d'un grand usage; car toute la contrée où il était ne produisait que des bois de mauvaise qualité, qui n'avaient ni dureté ni hauteur, et qui, par conséquent, ne pouvaient point être employés à la construction de machines telles que les exigeait le besoin du service. Il fallut qu'Antoine se réduisît à dresser des terrasses pour élever les assaillants à la hauteur des murs, ouvrage long et laborieux.

Il vient mettre le siége devant Praaspa, capitale du roi des Mèdes.

Dès que le roi des Parthes et celui des Mèdes eurent avis du siége de Praaspa, ils se rapprochèrent d'Antoine. Mais, craignant peu pour une ville bien défendue et si mal attaquée, au lieu d'aller droit au général, ils se détournèrent et vinrent surprendre Statianus. Le corps que commandait cet officier fut taillé en pièces, et il resta dix mille morts sur la place. Lui-même il y fut tué, et les machines prises et brûlées. Polémon, roi de Pont, échappa seul du carnage, les Parthes l'ayant épargné dans l'espérance d'en tirer, comme ils firent, une grosse rançon. Cet échec, si considérable au commencement d'une grande et importante entreprise, chagrina beaucoup Antoine; et bientôt l'Armé-

Les rois des Parthes et des Mèdes lui taillent en pièces deux légions.

Le roi d'Arménie l'abandonne.

nien Artabaze lui donna un nouveau sujet d'inquiétude et de douleur en l'abandonnant et se retirant dans son royaume avec ses troupes, qui se montaient à seize mille chevaux et sept mille fantassins. La perfidie de ce prince lui fut d'autant plus sensible qu'elle était accompagnée d'ingratitude, puisque c'était pour le défendre et le venger que les Romains étaient venus dans ces contrées.

Antoine engage un combat où il met en fuite les Parthes, mais leur cause très-peu de perte.

Cependant les Parthes, vainqueurs, s'avançaient vers Praaspa; et, tirant de leur premier avantage un présage assuré pour la suite, déja ils menaçaient insolemment l'armée romaine, mais pourtant sans se mettre à portée de l'infanterie, qu'ils redoutaient. Antoine appréhenda que, s'il souffrait patiemment ces insultes, et s'il laissait ses troupes dans une inaction qui semblerait un aveu de faiblesse, le découragement ne s'emparât des esprits. Il résolut donc de tâcher d'engager un combat; et, dans cette vue, il sortit de ses lignes avec dix légions, trois cohortes prétoriennes et toute sa cavalerie, comme pour un fourrage général, espérant que les ennemis le suivraient et lui présenteraient une occasion de les joindre de près.

En effet, après une journée de marche, il découvrit l'armée des Parthes, qui, rangée en forme de croissant, l'attendait aux environs du chemin par où il devait passer. Alors il étala dans son camp le signal du combat, qui était, comme on l'a remarqué ailleurs, une cotte d'armes de pourpre étendue sur la tente du général. Mais, pour tromper les Parthes et leur inspirer la confiance de rester dans leur poste, il fit plier les tentes, comme s'il eût eu dessein de continuer sa marche, et non de combattre. Il partit ensuite à la

vue des ennemis, ayant donné ordre à sa cavalerie de tourner court sur eux dès qu'elle les verrait à portée d'être attaqués de près par les légions. Ce fut un spectacle digne d'admiration pour les Parthes que l'armée romaine défilant devant eux. Comme ils n'observaient ni ne connaissaient aucune discipline, ils contemplaient avec surprise toute cette multitude s'avançant dans le plus bel ordre, séparée par des intervalles égaux; et les soldats marchant sans tumulte et en silence, et branlant la demi-pique que chacun avait à la main.

Tout d'un coup le signal se donne, et la cavalerie romaine, tournant bride, vient fondre avec de grands cris sur les barbares, qui ne s'y attendaient nullement. Ils soutinrent néanmoins ce choc, quoiqu'ils n'eussent pas assez d'espace pour faire usage de leurs flèches. Mais lorsque l'infanterie approcha, accompagnant ses cris du bruit des lances frappées contre les boucliers, les chevaux des Parthes s'effarouchèrent, et les cavaliers eux-mêmes prirent la fuite avant que l'on pût en venir aux mains. Antoine les poursuivit avec ardeur, s'imaginant avoir remporté une victoire décisive. Mais, après que son infanterie les eut poussés jusqu'à deux lieues au-delà du champ de bataille, et sa cavalerie trois fois autant, en faisant la revue des ennemis tués ou pris, on trouva quatre-vingts morts et cinquante prisonniers. Alors la joie se changea en tristesse; et les Romains sentirent vivement le désavantage d'une guerre dans laquelle, lorsqu'ils étaient vainqueurs, ils causaient si peu de dommage à l'ennemi, et vaincus ils faisaient d'aussi grandes pertes que celle qu'ils avaient soufferte à la défaite de Statianus.

Le lendemain, Antoine s'étant mis en devoir de re- Il retourne

devant Praaspa dont le siége lui réussit mal.

tourner devant Praaspa, les Parthes reparurent, d'abord en petit nombre; puis leur multitude s'accrut; enfin, toute leur armée, s'étant rassemblée aussi fraîche et aussi pleine de vigueur et d'audace qu'avant le combat du jour précédent, harcela et fatigua ses vainqueurs par des attaques brusques et sans cesse réitérées; et ce ne fut qu'avec bien de la peine et des périls que les Romains regagnèrent leur camp.

Bientôt après, les assiégés firent une sortie qui leur réussit, et dans laquelle les troupes qui leur étaient opposées lâchèrent pied honteusement. Antoine, irrité de tant de mauvais succès, décima les cohortes coupables, et fit distribuer de l'orge au lieu de blé aux soldats que le sort avait exemptés du supplice.

Trompé par les Parthes, qui lui promettent paix et sûreté, il se met en devoir de faire retraite.

La situation des Romains était fâcheuse, et ils se voyaient menacés d'un avenir encore plus triste; car ils ne pouvaient plus aller au fourrage ni faire aucunes provisions sans livrer des combats dans lesquels on leur tuait ou blessait beaucoup de monde. Ainsi, à la crainte de l'ennemi se joignait celle de la disette. Phraate, de son côté, n'était pas sans inquiétude. Déja les premiers froids de l'automne commençaient à se faire sentir, et il savait que les Parthes n'avaient ni l'habitude ni la volonté de tenir la campagne pendant l'hiver; de sorte que, si les Romains s'armaient de persévérance, il appréhendait d'être abandonné de ses troupes et obligé de se retirer. Pour éviter cet inconvénient, il eut recours à la fraude, et il entreprit de tromper Antoine par de faux semblants d'amitié.

En conséquence de ce nouveau projet, et conformément à ses ordres, les principaux des Parthes, au lieu d'agir avec leur vivacité accoutumée contre les Ro-

mains dans les fourrages et dans les autres occasions où ils se rencontraient vis-à-vis d'eux, prirent des manières de douceur, s'écartant à dessein pour leur laisser emporter des vivres, ou ne s'approchant que pour louer leur valeur surprenante, et les assurer de toute l'estime et même de l'admiration de Phraate. Ils en vinrent ensuite jusqu'à lier avec eux des conversations tranquilles et familières, dans lesquelles ils blâmaient beaucoup Antoine de ce qu'il ne profitait pas de la bonne volonté du roi des Parthes, qui souhaitait la paix, et qui n'avait nullement intention de faire périr tant de braves guerriers. « Votre général, disaient-ils, s'opi« niâtre à attendre ici les deux plus redoutables enne« mis du genre humain, la faim et l'hiver, qui suffisent « pour le détruire, et auxquels il lui serait bien diffi« cile d'échapper, même avec notre secours. »

Ces discours rendus à Antoine firent impression sur lui, et l'espérance amollit la fermeté de sa résolution. Cependant il ne voulut point hasarder une démarche ni rechercher de paix avec les ennemis qu'auparavant il n'eût fait demander aux porteurs de ces belles paroles s'ils étaient autorisés par Phraate à tenir un pareil langage. Ils répondirent qu'ils n'avaient exprimé que les vrais sentiments de leur prince, et qu'Antoine pouvait s'y fier en toute sûreté.

Cette réponse détermina le général romain à négocier avec Phraate; et il lui envoya quelques-uns de ses amis. Seulement, pour sauver en quelque façon son honneur, et ne pas paraître se trouver heureux de pouvoir fuir en liberté, il les chargea de proposer encore la restitution des aigles romaines et des prisonniers qui étaient restés au pouvoir des Parthes depuis la dé-

faite de Crassus. Le roi reçut cette députation avec faste, assis sur un trône d'or, et tenant à la main un arc dont il pinçait la corde. Un appareil si superbe annonçait une réponse fière : aussi rejeta-t-il, comme déplacée, la proposition de rendre les prisonniers et les drapeaux ; il se répandit en reproches amers contre les Romains, leur promettant néanmoins paix et sûreté s'ils voulaient se retirer. Il fallut bien qu'Antoine se contentât de ce qu'accordait un ennemi en état de donner la loi, et il ordonna que l'on fît tous les préparatifs du départ.

L'usage voulait que, dans de semblables occasions, les généraux haranguassent leur armée, et Antoine en était très-capable. Il savait fort bien se démêler d'une action publique, et surtout il semblait fait exprès pour plaire à des soldats par une éloquence militaire qui convenait à leur goût, et qui leur inspirait tels sentiments qu'il souhaitait. Mais, dans cette triste rencontre, la honte et la confusion lui fermèrent la bouche, et il substitua Domitius Ahénobarbus pour parler aux troupes en sa place. Quelques-uns s'en offensèrent, se croyant méprisés. Les autres, en beaucoup plus grand nombre, reconnurent parfaitement le motif de ce silence forcé. Ils en furent attendris ; et ce fut pour eux une raison de répondre par leur sensibilité à celle de leur général, et de lui rendre une plus exacte obéissance.

Averti de la perfidie des Parthes, au lieu d'enfiler la plaine, il gagne les montagnes.

Antoine se disposait à reprendre la route par laquelle il était venu, pays de plaine et tout découvert. Heureusement pour lui et pour son armée arriva dans son camp un de ces anciens prisonniers romains [1], en

[1] Velleïus et Florus le disent expressément. Dans Plutarque, nous

qui l'amour de sa nation n'avait été qu'augmenté par un long et triste séjour au milieu des barbares. Il se fit présenter à Antoine, et lui conseilla de tourner à droite du côté des montagnes, et de ne pas exposer des légions pesamment armées, dans de vastes campagnes entièrement nues et sans aucun abri, à cinquante mille hommes de cavalerie et à des nuées de flèches innombrables. Il lui découvrit les intentions secrètes de Phraate, qui n'avait eu d'autre vue que de le faire tomber dans le piége en l'amusant par des promesses trompeuses. Enfin il s'offrit à lui servir de guide, et à le mener par un chemin plus court, et où il trouverait plus de ressource pour la subsistance des troupes. Antoine, frappé de ce discours, se faisait néanmoins un scrupule de se défier des Parthes, avec qui il venait de conclure un traité. Le double avantage d'un chemin qui abrégeait la marche, et de la commodité des vivres, le décida en faveur du parti proposé par le prisonnier, qui, ayant demandé lui-même, pour preuve de sa fidélité, à être enchaîné, fut accepté pour guide et chargé de diriger la route de l'armée.

Divers combats où les Parthes sont repoussés.

Les deux premiers jours se passèrent tranquillement; mais au troisième, lorsque Antoine ne songeait plus aux Parthes, et que, déja plein de sécurité, il

lisons que ce guide à qui Antoine dut le salut de son armée était Marde de naissance, étranger par conséquent à l'égard des Romains, et né dans la haute Asie. Quelques savants pensent qu'il y a erreur dans le texte de l'écrivain grec, et qu'au lieu de *Marde* il faut lire *Marse*. Les Marses sont un peuple d'Italie; et par là Plutarque se trouverait d'accord avec les historiens romains. Mais s'il eût cru que cet homme fût un réchappé de la défaite de Crassus, je me persuade qu'il aurait exprimé cette circonstance en termes formels. Je pense donc qu'il n'y a pas lieu à faire aucun changement dans son texte : mais j'ai préféré l'autorité des écrivains latins.

marchait avec assez peu d'ordre, le guide remarqua une grande brèche nouvellement faite à une digue qui retenait les eaux d'un fleuve, et en conséquence le chemin inondé. Il avertit que les ennemis n'étaient pas loin. Et en effet à peine Antoine eut-il le temps de ranger ses légions en bataille, que dans le moment les Parthes se montrèrent, et entreprirent d'envelopper l'armée, autour de laquelle ils s'étendaient en caracolant. Antoine avait laissé entre les rangs des intervalles pour les frondeurs et les gens de trait, qui à l'approche des ennemis partirent de la main. Le combat fut vif, et les Parthes n'incommodaient pas plus les troupes légères des Romains par leurs flèches, qu'ils n'étaient eux-mêmes incommodés des balles de plomb et des traits qu'on leur lançait. Ils se retirèrent; ils revinrent à la charge : enfin la cavalerie gauloise, s'étant mise de la partie, leur donna si bien la chasse, qu'ils se dispersèrent entièrement, et ne reparurent plus le reste du jour. Le succès de ce premier combat fit comprendre à Antoine quelle méthode il devait mettre en pratique contre les attaques des Parthes. Ayant rangé son armée en gros bataillon carré, il plaça des armés à la légère, non-seulement à la queue, mais à la tête et sur les flancs; et la cavalerie eut ordre, lorsqu'elle aurait rompu les ennemis, de s'arrêter, et de ne les pas poursuivre trop loin.

Par cette disposition, et en suivant ce plan, les Romains soutinrent sans peine les efforts redoublés des Parthes pendant quatre jours consécutifs; et le défaut de succès ralentissant l'ardeur des barbares, déja ils songeaient à s'en retourner, en prenant l'hiver pour prétexte. La témérité d'un officier romain, qui leur pro-

cura un avantage considérable, leur rendit en même temps le courage et la persévérance.

Cet officier, qui se nommait *Fabius Gallus*, avait de la bravoure; et, en se faisant fort de battre si bien les Parthes qu'ils n'oseraient plus reparaître, il demanda et obtint d'Antoine un détachement de troupes légères et de cavalerie. Avec ce corps il ne se contenta point de repousser les ennemis, mais il se porta sur eux et s'attacha à les poursuivre. C'était à la queue de l'armée romaine que se passait l'action; et dès que ceux qui commandaient en cet endroit virent Gallus s'éloigner, alarmés du péril, ils lui envoyèrent ordre de revenir sur ses pas. Il ne tint compte d'obéir. En vain le questeur Titius lui fit les plus vifs reproches, l'accusant de vouloir causer la perte de tant de braves gens, et saisissant même les drapeaux pour les faire retourner en arrière. Rien ne put vaincre l'opiniâtreté de Gallus, il poussa toujours en avant sans songer à ses derrières, jusqu'à ce que tout d'un coup il se vit enveloppé.

La témérité d'un officier romain fait remporter aux Parthes un avantage considérable.

Alors il demanda du secours. Mais Canidius, qûe regardait ce soin, et qui était le plus autorisé des lieutenants d'Antoine, fit en cette occasion une grande faute; car, au lieu d'envoyer un gros corps de troupes qui pût tout d'un coup terminer l'affaire, il détacha successivement plusieurs petits pelotons, qui furent battus les uns après les autres, et qui remplirent ainsi presque toute l'armée de trouble, de désordre et de fuite. Il fallut qu'Antoine vînt avec les légions qui composaient son avant-garde pour arrêter les vainqueurs et assurer la retraite des fuyards. Ainsi finit ce malheureux combat, dans lequel on compta du côté des Romains trois mille morts et cinq mille blessés. Parmi ces derniers se trouva

Gallus lui-même, percé de quatre flèches, et qui mourut peu après de ses blessures.

Conduite admirable d'Antoine à l'égard de ses soldats. Leur amour pour lui.

Antoine était admirable dans ces tristes rencontres. Il alla dans toutes les tentes visiter les blessés, prenant part à leurs maux, s'attendrissant sur leur sort jusqu'à verser des larmes; et réciproquement les soldats se montrèrent infiniment sensibles à l'affection de leur général. Ils le consolaient, lui prenaient les mains, lui prodiguaient tous les termes de respect et d'attachement, et le priaient de tourner ses soins vers lui-même, lui protestant que, pouvu qu'il se conservât, ils se regarderaient comme sauvés et comme vainqueurs.

Tels étaient les sentiments de toute cette armée, qui, soit que l'on considère le nombre ou le courage des soldats, ou leur patience dans les fatigues, ou enfin le choix des hommes et la vigueur des corps, est la plus belle qui ait été assemblée dans les temps dont nous parlons; et qui de plus est comparable à tout ce que les anciennes mœurs romaines offrent de plus parfait pour le respect envers le général, pour l'exactitude d'une obéissance qui partait du cœur, pour la disposition unanime où ils étaient tous, grands et petits, officiers et simples soldats, de préférer l'estime et les bonnes graces d'Antoine à leur sûreté et à leur vie.

Il méritait par bien des endroits ce vif et tendre attachement, et toutes sortes de qualités concouraient pour le faire adorer des troupes: premièrement sa noblesse, ensuite le talent de la parole, mais surtout la franchise et la candeur de ses procédés, une libéralité magnifique, des manières populaires, et une gaieté familière qui se prêtait à leurs jeux, à leurs plaisanteries, à leurs amusements. Et dans l'occasion dont il s'agit, par sa sensibilité

à leurs souffrances, par son attention à aller au-devant de leurs besoins et de leurs désirs, il rendit les blessés et les malades plus zélés encore pour son service que ceux qui jouissaient de toute leur santé et de toutes leurs forces.

Les Parthes ignoraient cette disposition des Romains; et, les regardant comme vaincus et totalement découragés, ils passèrent la nuit, contre leur coutume, à portée du camp des ennemis, comptant le trouver incessamment vide et désert, et n'avoir que la peine de le piller. Phraate, leur roi, qui se tint toujours à quelque distance du gros de l'armée, crut aussi la victoire certaine et complète, et il envoya sa garde pour prendre part au butin.

Nouveaux combats où les Romains reprennent la supériorité.

Antoine se préparait à bien recevoir leur attaque, et il crut que dans la circonstance présente il convenait de haranguer son armée. Il eut la pensée, pour exciter davantage la commisération, de prendre un habit de deuil. Mais ses amis lui ayant représenté que le soldat, superstitieux, pourrait en tirer un mauvais augure, il se revêtit, selon la coutume, de sa casaque de pourpre, et dans le discours qu'il fit il mêla les louanges et les reproches, blâmant ceux qui avaient fui, louant ceux qui avaient bien fait leur devoir et rétabli le combat. Tous lui répondirent de leur bonne volonté et de leur zèle. Les coupables s'offrirent même à sa vengeance, pour être ou décimés, s'il le voulait, ou punis de quelque autre façon que ce pût être; seulement ils le conjuraient de cesser d'être irrité contre eux et de s'attrister. Alors Antoine, levant les yeux au ciel, demanda aux dieux que, si ses prospérités passées devaient être expiées par quelque disgrace, le courroux céleste tombât sur lui seul; mais que la générosité de son armée fût récompensée par le salut et par la victoire.

Les Romains s'étant ensuite remis en marche, bien en garde, bien remparés de toutes parts, eurent d'autant moins de peine à repousser les Parthes, que ceux-ci venaient dans la pensée qu'il s'agissait moins de combattre que d'envahir une proie assurée et sans défense. Ainsi, se voyant, contre leur attente, accueillis d'une grêle de traits, et rencontrant une vigoureuse résistance de la part d'ennemis qu'ils croyaient abattus et consternés, la surprise autant que la crainte les fit reculer précipitamment, mais sans renoncer pourtant au dessein et à l'espérance de fatiguer l'armée romaine, et, s'ils pouvaient, de la faire périr.

Ils s'imaginèrent bientôt en avoir l'occasion à la descente d'une montagne, où les Romains, embarrassés par la difficulté d'une pente assez glissante et assez roide, et harcelés par une nombreuse cavalerie, avaient peine à avancer, et prirent enfin le parti de former avec leurs boucliers ce qu'ils appelaient une tortue militaire. On entend ce que signifie ce terme. On sait que, lorsqu'ils se voyaient exposés à une multitude de traits, après avoir placé au centre toute leur cavalerie et toutes leurs troupes légères, et s'être rangés en bataillon carré, ils bordaient de leurs boucliers la tête et les flancs du bataillon; et tous ceux qui se trouvaient au milieu élevaient leurs boucliers sur leurs têtes, les disposant comme en tuiles. Par là, défendus de toutes parts, ils ne donnaient prise par aucun endroit: les traits et les flèches glissaient sur les boucliers sans parvenir jusqu'aux soldats. Ceux qui étaient à la première ligne, pour être entièrement couverts, mettaient un genou en terre: et c'est ce qui trompa les Parthes. Ils crurent que c'était de lassitude et de découragement que les

Romains s'abattaient; et, laissant leurs arcs, ils prirent en main de longues hallebardes pour enfoncer cette tortue. A leur approche les Romains jettent un cri menaçant, se lèvent en pied, et, les frappant de leurs javelines, qu'ils tenaient au poing, ils tuèrent les premiers, et mirent en fuite tous les autres. Les mêmes événements se répétèrent les jours suivants; et les Romains faisaient très-peu de chemin.

La disette se met dans leur armée.

La disette se mit aussi dans leur armée, parce qu'ils n'avaient de blé que ce qu'ils pouvaient en ramasser à la pointe de l'épée, et que d'ailleurs ils manquaient des instruments nécessaires pour le moudre. Leurs bêtes de charge qui les voituraient avaient péri par les fatigues, ou étaient employées à porter les blessés et les malades. En conséquence la misère devint extrême, jusque-là qu'une mesure de froment, qui ne passe pas de beaucoup la dixième partie de notre boisseau, se vendait cinquante dragmes (vingt-cinq francs), et le pain d'orge s'échangeait avec l'argent poids pour poids. Il fallut donc que les soldats recourussent aux racines et aux légumes, encore n'en avaient-ils pas en abondance; et la faim les contraignit d'essayer d'une herbe inconnue, dont l'usage leur devint funeste, et, commençant par leur troubler la raison, les conduisait à la mort.

Maladie singulière et funeste causée par l'usage d'une herbe inconnue.

L'effet est des plus surprenants. Ceux qui avaient mangé de cette herbe perdaient le sens et la mémoire: et l'unique idée qui les occupait, c'était de remuer et de retourner toutes les pierres qu'ils rencontraient. Ils se livraient à cet exercice comme à un ouvrage très-sérieux; en sorte que la plaine était toute remplie de gens courbés vers la terre, et la creusant pour en tirer

des pierres et les transporter d'une place à une autre. Le vin était le seul remède contre ce mal; et ils n'en avaient point. Ainsi cette étrange manie finissait par la mort, qui était précédée d'un vomissement de bile toute pure.

Antoine, les voyant périr sous ses yeux en grand nombre, et toujours poursuivi par les Parthes, s'écria plusieurs fois, *O retraite des dix mille!* Il admirait, avec un retour de douleur sur lui-même, le sort des troupes grecques, ramenées par Xénophon, qui, ayant un bien plus vaste espace de pays à traverser, et de beaucoup plus nombreuses armées à combattre, étaient revenues heureuses et triomphantes.

Nouvelle perfidie des Parthes, dont Antoine ne se garantit que sur un avis qui lui vient de l'armée ennemie.

Cependant les Parthes, ne pouvant entamer l'armée romaine, ni en rompre les rangs, toujours repoussés, toujours battus et obligés de fuir, tentèrent de nouveau la perfidie, à laquelle le caractère de la nation les portait, et qui avait été une première fois sur le point de leur réussir. Ils cherchèrent donc les occasions de s'approcher des Romains, lorsque ceux-ci allaient aux fourrages ou ramassaient des vivres dans les campagnes; et, montrant leurs arcs débandés, ils entraient en conversation avec eux, et leur disaient qu'ils se croyaient suffisamment vengés, et qu'ils se disposaient à regagner leur pays; que seulement quelques troupes de Mèdes suivraient encore les Romains à vue pendant deux ou trois jours, non pour les molester, mais pour défendre les villages qui se trouvaient sur la route. Ils accompagnaient ces discours de toutes sortes de caresses et de témoignages d'amitié; en sorte que les Romains y ajoutèrent foi et conçurent de meilleures espérances. Antoine lui-même fut ébranlé; et de deux

chemins qu'il pouvait prendre, l'un par les montagnes, que l'on disait manquer d'eau, l'autre par la plaine, il était prêt à se déterminer pour ce dernier. Il y a lieu de s'étonner qu'il fût si peu en garde contre la perfidie des Parthes. Un avis salutaire, qui lui vint encore de l'armée ennemie, corrigea son erreur.

Un parent de Manésès, cet illustre fugitif à qui Antoine avait fait don de trois villes, vint au camp des Romains, et demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sût la langue des Parthes ou celle des Syriens. Alexandre d'Antioche, en qui Antoine avait beaucoup de confiance, s'étant présenté, Mithridate, c'était le nom du parent de Monésès, dit que ce seigneur l'avait envoyé, souhaitant de témoigner par un service effectif sa reconnaissance au général romain. Il lui montra ensuite du doigt une chaîne de montagnes en lui disant: « Derrière ces montagnes toute l'armée des « Parthes est postée en embuscade. Ils espèrent que, « trompés par les discours qu'ils vous ont tenus, vous « enfilerez la plaine dominée par les hauteurs qui les « cachent. Donnez-vous-en bien de garde. Par le che- « min de la montagne, si vous le continuez, vous n'avez « à craindre que les maux auxquels vous êtes accou- « tumés dès long-temps, la fatigue et la soif. Mais si « Antoine se hasarde dans la plaine, qu'il s'attende à « renouveler la catastrophe de Crassus ».

Antoine, qui se croyait quitte de tout péril, fut troublé de se voir de nouveau rejeté dans l'embarras et dans la crainte. Il assembla son conseil, et y appela le guide, à qui la plaine donnait déja de l'inquiétude par elle-même, parce que c'était un vaste désert qui n'avait point de route frayée, et où l'on pouvait aisément s'é-

garer; au lieu que par les montagnes il n'y avait d'autre inconvénient que de ne point trouver d'eau sur le chemin pendant un jour. On se détermina donc pour ce dernier parti, et les soldats eurent ordre de faire provision d'eau. Comme ils n'avaient point de vases, les uns se servirent de leurs casques pour porter de l'eau avec eux, les autres en remplirent des outres : et l'on se mit en marche au commencement de la nuit.

Les Romains souffrent beaucoup de la soif. Fleuve dont les eaux étaient malsaines.

Les Parthes furent promptement avertis du départ de l'armée romaine : et dès la nuit même, contre leur coutume, ils s'empressèrent de les poursuivre. Au point du jour ils les atteignirent, et, tombant sur les derniers, ils jetèrent d'abord quelque trouble parmi des troupes harassées, et qui avaient fait une marche forcée de dix lieues, toujours souffrant de la soif. Mais bientôt les Romains rappelèrent leur courage; et, quoique surpris de se voir brusquement attaqués par des ennemis qu'ils croyaient avoir laissés bien loin derrière eux, ils firent ferme, et combattirent avec vigueur, avançant toujours chemin.

Pendant qu'on se battait à la queue de l'armée romaine, la tête arriva près d'un fleuve, qui parut aux soldats altérés un bienfait du ciel. Ils y coururent avidement, malgré les représentations de leur guide, qui les avertissait que la qualité des eaux était mauvaise et malsaine. Ils ne voulurent point l'en croire jusqu'à ce que leur propre expérience les eut convaincus que l'avis était trop véritable. C'étaient des eaux salées et chargées d'acides, qui causèrent à ceux qui en burent des coliques violentes, et qui, au lieu d'apaiser leur soif, l'allumèrent en eux plus ardente qu'auparavant. L'exemple de ce qu'ils souffraient donna du poids aux exhor-

tations d'Antoine, qui, parcourant les rangs, encourageait les soldats à prendre encore patience pendant un peu de temps, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un autre fleuve, qui n'était pas loin, et dont ils pourraient boire les eaux sans crainte et sans danger : et il ajoutait qu'au-delà de ce fleuve le pays était impraticable pour la cavalerie, en sorte qu'ils seraient délivrés de la poursuite des ennemis. En même temps il rappela ceux qui combattaient, et fit sonner la retraite, voulant camper en ce même lieu, afin qu'au moins les troupes pussent se rafraîchir à l'abri de leurs tentes.

Les Parthes, qui n'attaquaient jamais les Romains que pendant la marche, s'étant retirés, ce même Mithridate, porteur d'un premier avis si salutaire, vint de nouveaua u camp d'Antoine, demanda à parler encore une fois à Alexandre d'Antioche, et lui dit qu'il fallait que les Romains, après avoir pris un peu de repos, se hâtassent de lever leur camp et de gagner le fleuve, parce que les Parthes étaient résolus de les poursuivre jusqu'à ce terme, mais de ne le point passer. Antoine récompensa le service que lui rendait Mithridate par une grande quantité de vases d'or, dont celui-ci cacha tout ce qu'il put sous ses habits, et s'en alla.

Désordre affreux causé par la fureur du soldat romain, qui pille son propre camp.

Les Romains profitèrent de l'avertissement que le Parthe leur avait donné, et, après un court intervalle, ils se remirent en marche lorsqu'il faisait encore jour. Ils ne furent point poursuivis, et n'éprouvèrent de la part des ennemis aucune alarme; mais, par leur propre fait, la nuit suivante devint pour eux la plus cruelle de toutes les nuits. Une fureur de piller s'empara subi-

tement des esprits, sans que l'on puisse en assigner d'autre cause que l'avidité naturelle du soldat, fortifiée par la licence des ténèbres. Ils se jetèrent donc sur ceux qui avaient de l'or et de l'argent, et ils les tuaient pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ils n'épargnèrent pas même les bagages de leur général, et ils mettaient en pièces sa magnifique vaisselle pour la partager entre eux. Le désordre fut affreux; on ne se connaissait plus; et, comme on ignorait la cause du tumulte, on l'attribuait à une invasion des ennemis. Antoine, au désespoir, ne voyait pour lui de ressource que dans une mort prompte : et ayant appelé un de ses gardes, qui avait été gladiateur, nommé Rhamnus, il lui fit promettre avec serment de lui passer son épée au travers du corps lorsqu'il l'exigerait, et de lui couper ensuite la tête, afin qu'il ne fût ni pris vivant par les Parthes, ni reconnu après sa mort.

Ses amis ne purent retenir leurs larmes : mais le guide le consolait en lui disant que l'on approchait du fleuve, et qu'il sentait dans l'air une fraîcheur et une moiteur qui annonçaient le voisinage de l'eau, et qui rendaient la respiration plus douce et plus aisée : que de plus le calcul du temps depuis lequel il était en marche se rapportait à ces signes; car la nuit allait finir. En même temps des officiers qui avaient pris soin d'éclaircir l'origine du tumulte lui apprirent que les ennemis n'y avaient aucune part, et que c'était uniquement l'effet de la cupidité forcenée de ses propres troupes. Ainsi, pour rétablir l'ordre et le calme parmi la multitude, il commanda que l'on fît halte, et que chacun se rangeât sous son drapeau.

Dernier combat contre les Parthes.

Déja le jour commençait à paraître, et avec le jour se montrèrent les Parthes. Mais l'armée romaine s'était remise de son trouble, et les troupes légères s'avancèrent en bon ordre pour répondre par leurs traits aux flèches des ennemis. En même temps, les soldats légionaires formèrent leur tortue, telle que je l'ai décrite : et, en sûreté sous cet abri, ils marchaient toujours, quoique lentement, vers leur but, sans être fatigués par les Parthes, qui n'osaient approcher.

Enfin on découvrit ce fleuve tant désiré; et Antoine ayant placé sa cavalerie sur le bord, en face de l'ennemi, fit premièrement passer les malades. Bientôt toute l'armée se vit en pleine tranquillité, et libre de se désaltérer dans l'eau courante. Car dès que les Parthes aperçurent le fleuve, ils cessèrent de tirer et détendirent leurs arcs : et l'un d'eux, élevant sa voix, cria : « Allez [1], Romains, retirez-vous sans crainte, c'est avec « raison que la renommée publie votre gloire, et que « les nations vous reconnaissent pour leurs vainqueurs, « puisque vous avez échappé aux flèches des Parthes. »

Lorsque les Romains furent à l'autre bord, leur premier soin fut de se délasser un peu de tant de fatigues. Ensuite ils reprirent leur route, et, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent à l'Araxe, qui faisait la séparation de la Médie Atropatène et de l'Arménie. Cette marche se passa sans aucun péril, mais non pas sans inquiétude. Ils se défiaient toujours des Parthes, et, aux approches de l'Araxe, le bruit se répandit qu'on allait les voir reparaître. C'était une fausse alarme, et les Romains n'eurent d'autre difficulté à

[1] « Ite et bene valete, Romani. Meritò vos victores gentium fama loquitur, qui Parthorum tela fugistis. » (FLOR. IV, 10.)

vaincre que celle du fleuve même, qui était grand et rapide

Joie des Romains lorsqu'ils se revirent en Arménie.

On ne peut exprimer avec quelle satisfaction ils revirent l'Arménie. Ils étaient dans les mêmes transports que ceux qui se voient arrivés à terre après une longue et périlleuse navigation. Ils baisaient cette terre amie, ils s'embrassaient les uns les autres en versant des larmes de joie. L'abondance de toutes choses qui succédait à la disette et à la famine devint nuisible à plusieurs. Ne se ménageant point sur le boire et sur le manger, ils tombèrent en hydropisie, ou dans d'autres maladies fâcheuses.

Antoine fit la revue de ses troupes en Arménie, et il trouva qu'il avait perdu vingt mille fantassins et quatre mille hommes de cavalerie, dont plus de la moitié avaient péri par les maladies, et non par le fer de l'ennemi. Il faut ajouter à cette perte si considérable celle de presque tous les bagages de l'armée. Sa marche depuis Praaspa jusqu'au fleuve près duquel il combattit pour la dernière fois contre les Parthes fut de vingt et un jours, pendant lesquels il traversa cent lieues de pays, et soutint dix-huit combats, toujours vainqueur; mais ses victoires n'avaient point eu un effet solide ni décisif, parce qu'il n'avait pu poursuivre les vaincus bien loin, ni les empêcher de se rejoindre à quelque distance. Et c'est ce qui fait voir quel tort infini lui causa la perfidie du roi d'Arménie, qui l'avait abandonné dès les commencements du siége de Praaspa. Car ce prince, ayant une florissante cavalerie, qui se montait à seize mille hommes armés à peu près comme les Parthes, et accoutumés à combattre de la même façon, un tel secours eût assuré aux Romains une vic-

toire complète : les légions mettant en fuite les Parthes, et la cavalerie arménienne les poursuivant et leur tuant beaucoup de monde, ils n'auraient pas pu se rallier sans cesse, ni revenir tant de fois à la charge.

Toute l'armée romaine, officiers et soldats, ne respiraient que vengeance contre Artabaze, et ils voulaient se faire justice sur-le-champ. Antoine, non moins irrité, mais plus maître de son ressentiment, ne crut pas devoir, avec des troupes épuisées de misère et de fatigues, attaquer un roi sur son trône et dans son propre pays. Il usa donc de dissimulation ; et, loin de faire aucune plainte au roi d'Arménie, il continua de lui témoigner beaucoup de confiance, et il reçut même de lui de l'argent et des vivres, remettant sa vengeance à un autre temps.

Empressement fou d'Antoine pour se revoir auprès de Cléopatre.

Pour l'assurer, rien ne convenait mieux à Antoine que de prendre ses quartiers-d'hiver en Arménie : ce qui d'ailleurs l'aurait mis à portée de renouveler la guerre contre les Parthes à l'ouverture de la campagne prochaine, et de tirer raison, comme il l'avait extrêmement à cœur, de l'affront qu'il venait de recevoir de leur part. Mais l'ensorcellement pour Cléopatre l'emporta sur toutes ces considérations. Il n'était occupé que de la pensée de se revoir auprès d'elle : et, malgré la rigueur de la saison, il voulut retourner avec son armée en Syrie, et il la conduisit à travers les neiges et les glaces, qui lui firent périr encore huit mille hommes. La lenteur d'une marche pénible irritait son impatience : et, dès qu'il lui fut possible, il prit les devants, et, accompagné de très-peu de troupes, il vint à la mer, en un lieu nommé *la Bourgade blanche*, entre Béryte et Sidon.

Là, en attendant la reine d'Égypte, il se livra, pour charmer son ennui, aux excès de la bonne chère et du vin, tenant table nuit et jour avec ses amis. Et cette indécente diversion n'était pas même assez puissante pour le distraire de sa folle passion. Souvent, au milieu d'un repas, pendant que l'on s'invitait mutuellement à boire, il sortait brusquement de table, et courait au rivage pour voir s'il ne découvrirait point les vaisseaux qui devaient lui amener Cléopatre.

Elle arriva enfin, et apporta des habits et de l'argent, qu'Antoine distribua à ses troupes. Quelques-uns crurent que l'argent venait de lui, mais qu'il voulait en faire honneur à la reine.

Relation fausse et fastueuse envoyée par Antoine à Rome. Honneurs qui lui sont décernés. Dio.

Antoine n'avait pas lieu assurément de tirer vanité de cette expédition. Cependant il en écrivit à Rome d'un ton de vainqueur, déguisant les pertes, enflant les petits avantages : et par là il a bien mérité que les écrivains, flatteurs des Césars, lui aient reproché, comme ils ont fait, d'avoir appelé sa fuite une victoire [1], et de s'être donné pour victorieux parce qu'il avait échappé des mains des ennemis. Octavien connaissait parfaitement la vérité des faits, et il avait pris soin de s'en instruire. Mais, obligé de se ménager avec Antoine, d'autant plus que Sex. Pompée vivait encore, il se donna bien de garde de démentir publiquement les relations fanfaronnes de son collègue. Au contraire, il fit décerner par le sénat des actions de graces aux dieux et des sacrifices, comme pour d'heureux et glorieux succès.

[1] « Hanc Antonius fugam suam, quia vivus exierat, victoriam vocabat. » (Vell. II, 82.) « Incredibili mentis vecordiâ, ferocior aliquantò factus est, quasi vicisset qui evaserat. » (Flor. IV, 10.)

Les inquiétudes que pouvait causer à Octavien la vie de Sex. Pompée ne durèrent pas long-temps; car il périt l'année suivante, qui eut pour consuls un homme de sa famille et de son nom, mais d'une branche différente, et L. Cornificius.

L. CORNIFICIUS.
SEX. POMPEIUS.

An. R. 717.
Av. J.C. 35.

Dernières aventures et mort funeste de Sex. Pompée.
Appian. Civ. l. 5.
Dio, l. 49.

J'ai raconté de quelle manière Sextus Pompée, forcé par Octavien d'abandonner la Sicile, après une possession de plusieurs années, s'était enfui du port de Messine avec dix-sept vaisseaux. Son objet était de gagner l'Asie; mais, comme personne ne le poursuivait, il ne se hâta point tellement qu'il oubliât sa profession de corsaire, et il alla piller le riche temple de Junon Lacinie, situé sur la côte orientale du Brutium, près de Crotone. De là il passa à Corcyre, ensuite dans l'île de Céphallénie, et enfin il vint à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, dont les habitants étaient affectionnés à la mémoire de son père et à sa famille.

Il se proposait d'abord de passer tranquillement l'hiver en ce lieu, en attendant qu'Antoine fût revenu de son expédition contre les Parthes, et d'aller alors se présenter à lui comme un ami malheureux qui implorait sa protection. Mais bientôt son ambition inquiète lui suggéra d'autres pensées. Mécontent des procédés que tint à son égard Furnius, qui commandait pour le triumvir en Asie; animé par l'espérance que firent renaître au fond de son cœur les disgraces d'Antoine dans la guerre des Parthes, il ne projeta rien moins que de se substituer en sa place, ou du moins de partager avec lui les provinces de l'Orient. Il voyait sa

troupe se grossir journellement par un grand nombre de ses anciens soldats et amis, qui, manquant de toute ressource, se rassemblaient autour de lui. Il reprit donc les marques du commandement et la cotte d'armes de général, il radouba ses vaisseaux, il exerça ses rameurs, alléguant pour prétexte, tantôt la nécessité de se précautionner contre Octavien, tantôt le service d'Antoine, à qui il était bien aise de se rendre utile. En même temps il envoyait des députés aux rois et petits princes de Thrace et à ceux de Pont pour négocier sourdement avec eux. Il en envoya jusque chez les Parthes, auprès desquels il espérait que son nom lui serait une recommandation très-favorable; et, se rappelant l'exemple de Labiénus qui avait été si bien reçu d'eux, et mis à la tête de leurs armées, il ne doutait pas que l'amitié du fils de Pompée ne leur fût tout autrement précieuse. On conçoit bien qu'il cachait soigneusement ces pratiques. Pendant qu'il agissait si vivement contre Antoine, il lui promettait une amitié fidèle; et pour le mieux tromper, il lui députa quelques-uns de ses amis chargés de lui offrir ses services et de lui représenter leurs communs intérêts.

Antoine était alors revenu à Alexandrie; et sur les premières nouvelles des mouvements de Sextus, il avait fait partir Titius avec ordre de prendre en Syrie des troupes de terre et de mer, et d'aller faire la guerre à ce général fugitif, s'il demeurait en armes, ou, s'il consentait à les mettre bas, le recevoir à composition, et l'amener honorablement en Égypte. Le triumvir ne laissa pas d'écouter les députés de Sextus, dont le discours fut très-adroit et très-propre aux circonstances.

Ils y rappelèrent à Antoine les avances que leur chef,

dans sa meilleure fortune, avait faites vers lui pour obtenir son amitié, et la confiance qu'il avait toujours eue dans la franchise, la candeur et l'élévation de son courage, à quoi ils opposèrent le caractère dissimulé, fourbe et artificieux d'Octavien. Ils réveillèrent sa jalousie contre ce jeune collègue, qui venait de s'emparer des dépouilles de Sextus et de Lépidus sans lui en faire aucune part. Ils le lui firent envisager comme un rival avec lequel la guerre devenait inévitable, et même prochaine, puisque Antoine était actuellement le seul obstacle qui retardât son ambition effrénée, et qui l'empêchât de se voir le maître de l'univers. Ils terminèrent leur discours en lui protestant que Sextus ne désirait que de le servir de sa personne et de ses troupes, dont la fidélité n'avait pu être ébranlée par ses malheurs. « Ainsi, disaient-ils, si vous avez la paix, ce sera pour « vous une gloire d'avoir sauvé le fils du grand Pom« pée : s'il vous faut soutenir la guerre, comme vous « devez vous y attendre incessamment, il ne sera pas « pour vous un inutile ami. »

Antoine leur répondit en leur déclarant les ordres qu'il avait donnés à Titius, et il ajouta que la conduite de Sextus ferait voir s'il était véritablement dans les sentiments qu'exposaient ses députés.

On voit qu'Antoine ne se fiait pas beaucoup aux promesses de ce général dépouillé, mais toujours ambitieux; et dans le moment il survint un incident qui devait les lui rendre plus que suspectes. Ses officiers lui amenèrent ceux que Sextus avait dépêchés vers les Parthes, et qui, dans le cours de leur voyage, avaient été reconnus et arrêtés. Antoine était si simple et si uni, si éloigné de prendre aisément ombrage, qu'il reçut

encore les excuses des agents de Sextus, qui lui représentèrent que, dans la triste situation où se trouvait leur chef, incertain comme il était des dispositions d'Antoine lui-même, il n'y avait pas lieu de s'étonner qu'il eût tenté des ressources en quelque façon désespérées; mais que dès qu'il connaîtrait ses bonnes intentions il ne manquerait pas de s'y conformer. Le triumvir voulut bien se contenter de ces allégations, et il attendit les effets.

Ils furent totalement contraires à de si belles paroles. Quand on a une fois goûté du commandement absolu, il est bien difficile de se réduire à l'obéissance; et le second rang est trop dur à qui est accoutumé au premier. Sextus poussa jusqu'au bout le projet de se maintenir chef de parti, et de se faire au préjudice d'Antoine un établissement indépendant. Il eut même, avant l'arrivée de Titius, quelques légers succès. Furnius, qui commandait en Asie, avait peu de forces sur pied; et quoiqu'il eût appelé à son secours Domitius Ahénobarbus, et Amyntas qu'Antoine venait de faire roi des Galates, Sextus se soutint avec avantage contre ces trois chefs : il surprit leur camp; il se rendit maître de plusieurs villes considérables, de Lampsaque, de Nicée, de Nicomédie. Cette lueur de bonne fortune lui enfla d'autant plus le courage, qu'elle augmenta beaucoup le nombre de ses partisans. Les peuples, vexés par des exactions très-onéreuses, le regardaient presque comme un libérateur : on s'enrôlait à l'envi sous ses étendards, et bientôt il se vit trois légions et deux cents chevaux. Mais Titius étant survenu avec une flotte de six-vingts voiles, qui portait de nombreuses troupes de terre, et en même temps Furnius ayant reçu soixante et dix vaisseaux qu'Octavien, vainqueur en Sicile, renvoyait

à Antoine, le sort changea tout d'un coup; et Sextus, ne voyant plus de ressource pour lui que de pénétrer, s'il pouvait, dans la haute Asie, brûla sa petite escadre, qui lui devenait inutile contre des forces si étrangement supérieures, et il convertit en soldats ce qu'il avait de rameurs et de matelots.

C'était là un parti extrême. Aussi ce malheureux chef se vit-il abandonné de ce qui lui restait d'illustres amis, dont le plus connu dans l'histoire est Cassius de Parme; et son beau-père même, Scribonius Libo, alla chercher sa sûreté dans le camp des lieutenants d'Antoine. Mais, pour lui, il persista dans la résolution de tout tenter plutôt que de se soumettre; et il se mit en devoir de traverser la Bithynie, dans le dessein, à ce que l'on crut, de gagner l'Arménie, dont le roi, comme nous l'avons vu, avait de grandes raisons de se défier d'Antoine. Titius et Furnius, réunis avec Amyntas, lui coupèrent le chemin; et en le fatiguant, en tombant sur son arrière-garde, enlevant ses fourrageurs, le réduisant à manquer d'eau et de vivres, enfin ils l'amenèrent au point de demander une entrevue pour traiter d'accommodement.

Titius lui était suspect et désagréable, parce qu'ayant autrefois trouvé un asyle auprès de lui en Sicile, et n'étant retourné à Rome que par son bienfait et en vertu du traité de Misène, il avait pris la commission de lui faire la guerre. Sextus le regardait donc comme un homme ingrat et sans foi, et par cette raison il ne voulut pas conférer avec lui, mais avec Furnius.

Celui-ci s'étant présenté, Sextus demanda pour toute condition de pouvoir se rendre à lui, sous promesse d'être conduit à Antoine sans qu'il lui fût fait aucun

mal. Furnius le refusa, alléguant que Titius était chargé des ordres d'Antoine, et que par conséquent c'était à lui qu'il fallait que se remît Sextus. Il avait pour la personne de Titius une répugnance invincible, et il offrit de se rendre à Amyntas. Cette nouvelle proposition ayant été rebutée, il rompit la conférence. La nuit suivante, il se déroba aux ennemis, laissant des feux allumés dans son camp pour cacher sa fuite. Il tournait vers la mer, et avait formé la résolution désespérée d'aller brûler la flotte de Titius. Un transfuge, qui portait un nom illustre, Scaurus, vint avertir les lieutenants d'Antoine de la route que Sextus avait enfilée; et Amyntas, détaché avec quinze cents chevaux, eut bientôt atteint le fugitif, qui n'avait point de cavalerie. Aux approches d'Amyntas, presque tous ceux qui accompagnaient Sextus le quittèrent; et cet infortuné général, sans aucune espérance, sans ressource, près de se voir absolument seul, se rendit sans condition au prince galate, qui le remit au pouvoir de Titius. Ceci arriva près de la ville de Midéum en Phrygie. Titius fit conduire le prisonnier à Milet, attendant les ordres d'Antoine.

Il est constant que Sextus y fut tué peu de temps après. Mais il reste un nuage sur la part qu'eut Antoine à ce meurtre. Selon quelques-uns, le triumvir, dans un premier mouvement, ordonna la mort de Sextus : ensuite, touché de repentir, il envoya un contre-ordre. Ce second courrier fit tant de diligence, qu'il prévint le premier : en sorte que, l'ordre qui condamnait Sextus à mourir étant venu le dernier, Titius le prit ou le voulut prendre pour la dernière volonté d'Antoine, et l'exécuta. D'autres rejettent la chose sur Plancus,

qui avait le pouvoir d'expédier des ordres au nom d'Antoine, de les signer pour lui, et de les sceller du sceau de ce triumvir. La vérité perce à travers tous ces voiles. On ne peut guère douter qu'Antoine n'ait été bien aise d'être défait de Sextus. Mais, comme rien n'était plus odieux que de tuer de sang-froid le dernier fils de Pompée, il fut charmé d'en laisser tomber le blâme sur ses lieutenants. Il n'avait garde de l'épargner, s'il est vrai, comme quelques-uns le disent, qu'on lui eût fait appréhender de trouver un rival dans son prisonnier, qui portait un nom autrefois cher à Cléopatre. J'ai pourtant peine à croire qu'Antoine se fût déterminé à faire mourir Sextus, si celui-ci eût su prendre un parti convenable à la situation de ses affaires. Mais fugitif et ruiné, il tint une conduite flottante entre le personnage de général et celui de suppliant [1]; et tantôt s'opiniâtrant à soutenir son rang, tantôt réduit à demander humblement la vie, il parut un homme dangereux, à qui l'on ne pouvait pas se fier.

Sextus Pompée périt dans la quarantième année de son âge, après une vie toujours agitée, toujours tumultueuse, et exposée à mille dangers. Il dut à la gloire de son père et tout son éclat et toutes ses infortunes. Il eut plus de courage que de prudence, plus d'ambition que d'art et d'habileté pour la conduite. Chef de bandits et ensuite de corsaires, rustre et grossier dans ses mœurs et dans son langage, gouverné par les derniers des hommes, il a fourni une ample matière aux reproches des écrivains qui ont voulu faire leur cour

[1] « Dum inter ducem et supplicem tumultuatur, et nunc dignitatem retinet, nunc vitam precatur, a M. Titio, jussu M. Antonii, jugulatus est. » (VELL. II, 79.)

à ses vainqueurs. Deux traits néanmoins le rendront à jamais recommandable, sa bonne foi dans le traité de Misène, et la générosité qui le rendit la ressource et l'asyle des proscrits.

A l'occasion de la mort de Sextus, Octavien fit décerner de grands honneurs à Antoine, et célébra des jeux dans le Cirque en signe de réjouissance publique. Il avait réellement bien lieu de se réjouir en voyant exterminée une maison ennemie de la sienne. Je ne sais si le peuple prit une sincère part à sa joie: car le nom de Pompée était encore respecté et aimé des Romains; et Titius, le meurtrier de Sextus, lorsqu'il fut de retour à Rome, ayant donné des jeux dans le théâtre de Pompée, fut chargé d'imprécations par le peuple, et obligé de sortir ignominieusement d'un spectacle dont il faisait lui-même les frais.

Par la mort de Sex. Pompée, le parti de César, depuis long-temps triomphant, se trouvait subsister seul; et il ne restait plus à Octavien et à Antoine, vainqueurs de tous leurs ennemis, que de tourner leurs armes l'un contre l'autre, pour décider qui des deux demeurerait le maître de l'empire. C'était le point de vue qu'ils avaient toujours envisagé, surtout Octavien, dont l'ambition n'était distraite par aucune autre passion. Il s'écoula pourtant quelques années avant que la querelle éclatât : et je vais placer ici tous les faits étrangers à ce grand événement qui termina les guerres civiles, afin de pouvoir m'y attacher ensuite uniquement, sans y insérer rien qui détourne l'attention du lecteur.

FAITS DÉTACHÉS.

Guerres

Pendant qu'Antoine était partagé entre son fol amour

pour Cléopatre et ses projets chimériques contre les Parthes, Octavien tenait ses troupes en haleine par des guerres moins brillantes que capables de donner de l'exercice à la valeur du soldat. Il se faisait même une gloire, après avoir toujours jusque-là employé ses armes contre ses concitoyens, d'en faire un usage plus innocent contre l'étranger. Les nations illyriennes lui en présentaient l'occasion. Depuis la guerre entre César et Pompée, elles n'avaient point cessé d'être en mouvement; et les Japodes venaient de faire récemment des courses jusqu'à Aquilée, et de piller Trieste, colonie romaine. Il résolut donc de châtier ces peuples inquiets et de les réduire au devoir. Mais, lorsqu'il se préparait à marcher contre eux, une sédition l'arrêta pour quelque temps.

d'Octavien en Illyrie.

Appian. Illyr. Dio.

Les vieux soldats qu'il avait licenciés en Sicile, comme je l'ai raconté, se plaignaient de n'avoir encore reçu aucune récompense de leurs services, et ils demandaient au moins à les mériter par de nouveaux travaux, en reprenant la profession militaire sous ses enseignes. Comme leurs plaintes n'étaient pas destituées de fondement, il donna satisfaction à un nombre d'entre eux en leur assignant des établissements dans la Gaule cisalpine. Mais cette distinction n'ayant fait qu'irriter la jalousie des autres, il usa de sévérité. Il en envoya quelques-uns au supplice; il les désarma tous : et ce ne fut qu'après les avoir réduits ainsi à recourir aux plus humbles prières qu'il voulut bien se laisser fléchir. Alors, ayant sauvé l'honneur du commandement suprême, et craignant que, s'il s'opiniâtrait à les rebuter, ils ne se donnassent à Antoine, il les admit dans ses troupes et accepta leurs services.

Il partit ensuite pour la guerre d'Illyrie, et il porta successivement ses armes victorieuses chez les Japodes, les Pannoniens et les Dalmates. Les détails de cette expédition ne sont pas assez intéressants pour que je me croie obligé de les traiter avec étendue. Je remarquerai seulement qu'Octavien y paya de sa personne en plus d'une occasion, et réfuta par une bravoure au-dessus de toute critique les reproches injustes de lâcheté qui lui ont été faits par Antoine, et dont l'impression n'est pas encore bien effacée aujourd'hui.

Bravoure personnelle d'Octavien.

Flor. IV, 12. Suet. Aug. c. 20. Appian. Dio.

Ainsi, dans un moment de surprise, où, attaqué tout d'un coup par l'ennemi, il avait encore à vaincre la difficulté des lieux et à monter par un chemin rude, escarpé, et rempli d'arbres et de broussailles, voyant que ses troupes ne se portaient pas gaîment à avancer, il prit un bouclier de fantassin, et, courant aux premiers rangs, il anima les siens par son exemple, et repoussa les barbares.

Dans un autre combat, il reçut au genou droit un coup de pierre, dont il fut blessé considérablement, et mis hors d'état d'agir pendant plusieurs jours.

Mais nulle part il ne signala sa valeur d'une manière plus éclatante qu'au siége de Métulum, ville capitale des Japodes. La place était forte de sa nature, et défendue si opiniâtrément par les barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconstruisirent un nouveau, et formèrent une seconde enceinte, qui contraignit Octavien de recommencer ses travaux. Il éleva des terrasses, il dressa des tours, desquelles on devait jeter sur le mur des ennemis quatre ponts volants à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation, et trois des ponts se rompirent : de sorte que personne

n'osait plus se hasarder sur le quatrième. Alors Octavien, qui de dessus une haute tour examinait tout ce qui se passait, descend en hâte, emploie les exhortations les plus vives auprès de ses soldats rebutés, et, ne pouvant par ses discours réveiller leur courage, lui-même il monte sur le pont, et s'avance vers la muraille, tenant son bouclier devant lui. Agrippa, deux autres officiers-généraux et un écuyer l'accompagnent, et ils sont bientôt suivis d'une si grande multitude de soldats, que le pont succomba sous le poids, et se rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étaient dessus firent une chute violente; quelques-uns furent tués, plusieurs fort maltraités, et entre autres Octavien, qui fut blessé à la jambe droite et aux deux bras. Néanmoins, se soutenant contre un accident si fâcheux par sa fermeté d'ame, sur-le-champ il remonta au haut de la tour, et se présenta à la vue des siens et des ennemis pour prévenir le découragement des uns, et réprimer la présomption des autres.

Après de telles preuves de vaillance, il était bien en droit de l'exiger des troupes et de punir sévèrement la lâcheté. Aussi, une colonne ayant mal fait son devoir et reculé devant l'ennemi, il la décima, et fit distribuer aux soldats que le sort avait épargnés de l'orge au lieu de blé pour nourriture pendant toute la campagne.

Cette guerre, dans laquelle je ne trouve aucun homme de marque qui ait péri, si ce n'est Ménas, ce perfide affranchi de Sextus, occupa Octavien pendant trois ans, et ne fut terminée que l'an de Rome 719, par la soumission des barbares, qui donnèrent des ôtages, rendirent les drapeaux qu'ils avaient autrefois conquis sur

Gabinius et sur Vatinius, et s'engagèrent à payer le tribut imposé par le vainqueur.

Octavien dompta encore par ses lieutenants d'autres peuples ou mal soumis, ou qui n'avaient jamais connu la domination romaine.

Les Salasses soumis par Valérius. Freinshem. CXXXI, 37, 38.

En même temps qu'il faisait la guerre en Illyrie, Messala [1], chargé par lui de réprimer les Salasses, subjugua cette nation, qui occupait le pays que nous nommons aujourd'hui le *Val d'Aoste*. Ils incommodaient depuis long-temps les généraux romains, à qui leurs divisions intestines donnaient des soins plus importants que celui de réduire des barbares cantonnés dans leurs montagnes. Lorsque l'on eut le loisir de penser à eux, ils furent bientôt contraints de subir le joug et d'accepter les lois qu'on voulut leur imposer.

Exploits de M. Crassus contre les Mysiens et les Bastarnes. Dio, l. 51. Flor. IV, 12.

Les exploits de M. Crassus contre les Mysiens, les Bastarnes et autres peuples voisins du Danube vers la Thrace, sont postérieurs de quelques années [2], et je suis, en les plaçant ici, l'ordre que m'indique la nature des faits, et non l'ordre des temps. On sait combien ont toujours été fières et belliqueuses les nations qui habitent ces contrées. Crassus opposa à leur au-

[1] C'est d'après Appien et Dion que j'attribue à Messala la victoire sur les Salasses. Il me reste pourtant quelque doute, fondé sur le silence de Tibulle, qui, dans son panégyrique de Messala, en faisant le dénombrement des exploits guerriers de son héros, ne nomme point les Salasses entre les peuples subjugués par lui. Strabon, liv. IV, dit que Messala passa un quartier d'hiver dans leur voisinage; mais, loin de lui faire honneur d'aucun avantage remporté sur eux, il assure qu'il fut obligé d'acheter d'eux les bois nécessaires pour le chauffage et pour les exercices militaires. Je trouve, sous l'an 729, un Valérius consul substitué, à qui Pighius et Sigonius donnent le surnom de Messala, je ne sais pas sur quelle autorité, mais j'inclinerais à attribuer à ce Valérius la guerre contre les Salasses.

[2] Dion en fait mention sous l'an de Rome 723.

dace une bravoure non commune, dont il fit preuve en tuant de sa main dans un combat Deldon, roi des Bastarnes.

Il méritait par cette action l'honneur des dépouilles *opimes*. Mais, soit que sa qualité de simple lieutenant d'Octavien fût un titre d'exclusion, parce que l'on pensait que les dépouilles *opimes* ne pouvaient être acquises que par celui qui jouissait du commandement en chef; soit que le général ne vît pas volontiers son subalterne élevé en quelque façon au-dessus de lui par un honneur aussi singulier, et dont toute l'histoire romaine ne fournissait que trois exemples, il est constant que Crassus n'obtint d'autres récompenses que celles que l'on accordait alors aux particuliers, le nom d'*imperator*[1], les *supplications*[2], et le triomphe. Il était fils du célèbre Crassus; et nous avons eu déja occasion de parler de lui plus d'une fois.

Je coule légèrement sur ces faits, qui sont ici étouffés par une foule d'autres plus mémorables. Je rapporterai seulement encore deux traits que nous fait connaître Florus.

Pendant que l'armée romaine se rangeait en bataille vis-à-vis de celle des Mysiens, un des principaux commandants des barbares s'avança, et cria à haute voix : *Qui êtes-vous?* Il lui fut répondu : *Nous sommes les Romains, maîtres de toutes les nations. Avant que vous puissiez prendre cette qualité*, répliqua l'audacieux Mysien, *il faut que vous nous ayez vaincus.*

[1] Dion révoque en doute le titre d'*imperator* accordé à Crassus. Mais cet honneur a été déféré à des particuliers jusque sous Tibère.

[2] Quand un général avait remporté une victoire signalée, le sénat ordonnait de rendre des actions de grace dans tous les temples, ce qu'on appelait *supplicatio* ou *supplicium*, — L.

Cette fierté semblait annoncer une vigoureuse résistance. Cependant un frivole épouvantail (et c'est le second trait que j'ai promis) déconcerta les Mysiens, et leur fit tout d'un coup prendre la fuite. Un centurion romain s'avisa de mettre sur son casque un brasier allumé et qui jetait de la flamme. Il s'avança ainsi vers les ennemis, et, le mouvement de son corps excitant la flamme comme par secousses, les crédules barbares s'imaginèrent avoir affaire à un monstre qui vomissait le feu. Tout leur courage ne put tenir contre cet objet, capable à peine d'effrayer un enfant.

Tels sont les exploits militaires d'Octavien et de ses lieutenants contre l'étranger pendant l'espace qui s'écoula depuis la défaite de Sextus Pompée jusqu'à la mort d'Antoine. Les affaires de la ville fournissent aussi entre ces deux époques quelques événements remarquables, dont le plus important est l'édilité d'Agrippa.

Édilité d'Agrippa.

Toutes les charges avaient perdu leur lustre et leur éclat sous le gouvernement triumviral, qui absorbait toute la puissance publique; et en particulier l'édilité, chargée de dépenses prodigieuses à cause des jeux qu'il fallait donner au peuple, tomba dans un tel discrédit, qu'il y eut une année qui se passa sans édiles, parce que personne ne voulut d'un titre sans pouvoir et onéreux. Agrippa entreprit de relever cette magistrature de son avilissement en la prenant lui-même; et quoiqu'il eût été consul, il ne dédaigna point une place beaucoup inférieure, persuadé qu'il n'y perdrait rien, et que la charge y gagnerait. D'ailleurs les fonctions de l'édilité, qui se rapportaient principalement, soit aux embellissements et aux commodités de la ville, soit aux plaisirs de la multitude, convenaient parfaitement au

L'an de Rome 716.

An de Rome 719.

zèle qu'avait Agrippa pour concilier de plus en plus les cœurs des citoyens au jeune triumvir, son général et son protecteur.

Il remplit magnifiquement cette vue, premièrement par des édifices publics qu'il répara ou construisit à neuf. Il rétablit les anciens aqueducs, qui tombaient presque en ruine, et il en conduisit un nouveau, à qui il donna le nom de *Jule*, dans un espace de quinze mille pas, ou de cinq lieues. Pour rendre commode et accessible l'usage des eaux qu'il amenait ou rendait à la ville, il fit sept cents abreuvoirs, cent cinq fontaines, cent trente regards; de façon qu'il n'y eut presque aucune maison de Rome qui n'eût de l'eau en abondance. Et tous ces ouvrages étaient ornés et décorés richement et avec goût. On y comptait trois cents statues de marbre ou d'airain, et quatre cents colonnes de marbre. Agrippa était si passionné pour l'embellissement de la ville et de tous les lieux destinés aux usages publics, qu'il eût voulu que l'on y eût consacré tout ce qu'il y avait de statues et de tableaux dans Rome. Il prononça sur ce sujet un discours[1], qui se conservait encore du temps de Pline l'ancien, et que cet écrivain, charmé d'un si noble projet, qualifie de magnifique et de vraiment digne du plus grand des citoyens. En effet, n'est-ce pas là une destination plus convenable à ces chefs-d'œuvre de l'art que d'être relégués dans les jardins et dans les maisons de campagne des particuliers?

Freinshem. CXXXI, 51, 52.

Personne n'ignore la magnificence des égouts de

[1] «Exstat ejus (Agrippæ) oratio magnifica et maximo civium digna, de tabulis omnibus signisque publicandis: quod fieri satius fuisset, quàm in villarum exsilia pelli.» (PLIN. XXXV, 4.)

Rome bâtis par les deux Tarquins. Faute de soin et d'entretien ils étaient remplis d'immondices, et engorgés en plusieurs endroits. Agrippa ramassa des eaux en si grande quantité, qu'il en forma comme sept torrents, qui, introduits par les ouvertures des égouts, et y coulant rapidement, entraînèrent toutes les saletés qui s'y étaient amoncelées : et, après cette opération, il s'embarqua lui-même sur les égouts ainsi nettoyés ; et par une navigation souterraine il les parcourut d'un bout à l'autre jusqu'à leur embouchure dans le Tibre.

Le second objet d'Agrippa dans son édilité regardait les jeux et les largesses au peuple. Il est étonnant avec quelle somptuosité il s'acquitta de cette partie de ses fonctions. Spectacles de toute espèce, comédies, combats de gladiateurs, courses dans le Cirque, pendant cinquante-neuf jours ; et, durant tout ce temps, barbiers et baigneurs payés de ses deniers pour le service des citoyens ; cent soixante et dix bains ouverts et entretenus à ses frais pendant toute l'année ; provisions de toutes sortes achetées des marchands pour être livrées au pillage de la multitude. Enfin dans le théâtre il jeta d'en haut comme des billets de loterie ; et ceux qui rapportaient ces billets en recevaient le contenu, c'est-à-dire argent, étoffes, meubles, et autres choses semblables. Il orna aussi le Cirque de statues de dauphins, et de ce qu'ils appelaient des œufs, c'est-à-dire de grosses masses figurées en œuf et placées sur des colonnes, qui, posées à l'extrémité de la carrière, et se faisant apercevoir de loin, dirigeaient les conducteurs des chariots dans leur course, et leur marquaient l'endroit où il fallait tourner pour revenir au point d'où ils étaient partis.

Parmi les spectacles donnés par Agrippa, celui de la course que les Romains appelaient *troyenne* mérite d'être remarqué. Ce jeu leur venait de Troie, à ce qu'ils prétendaient; et par là il intéressait spécialement Octavien, qui se vantait de tirer son origine de cette ville fameuse. C'est pour cela que Virgile a inséré dans son cinquième livre une charmante description de cet exercice. Il s'exécutait par des jeunes gens de qualité; et Agrippa engagea les sénateurs à consentir que leurs enfants commençassent à s'y faire connaître et à attirer sur eux les regards des citoyens.

Ces soins, qui semblent frivoles et uniquement de plaisir, avaient pourtant une fin sérieuse, qui était de faire aimer le gouvernement d'Octavien; et, par ces amusements, Agrippa ne servait pas moins bien son patron que par la police exacte qu'il faisait observer dans la ville. Il en chassa les astrologues et les magiciens, pestes publiques qui ensorcèlent aisément la multitude ignorante, et qui portent le trouble aussi-bien dans l'état que dans les familles. C'est ainsi qu'Agrippa, grand homme de guerre, se montrait pareillement grand magistrat; supérieur, par cette universalité de talents, à Mécène, qui, sans être incapable des fonctions militaires, ne brillait pourtant que dans ce qui regarde l'administration des affaires civiles.

Agrippa et Mécène principaux amis, confidents et ministres d'Octavien. Dio, l. 51.

Ces deux hommes furent les principaux instruments de la grandeur et de l'élévation d'Octavien. Il avait en eux une confiance parfaite; et, comme il employait pour cachet deux pierres gravées représentant un sphinx, et entièrement semblables, il en gardait une, et laissait l'autre à leur disposition, afin qu'ils pussent écrire et ordonner en son nom tout ce qu'ils jugeraient conve-

nable. Lorsqu'il écrivait lui-même au sénat, ses dépêches leur étaient d'abord apportées. Ils les ouvraient, en prenaient lecture, y faisaient les changements qu'ils voulaient; et ensuite, les ayant recachetées, ils les remettaient à leur destination.

C'était sur Mécène en particulier que roulaient principalement les affaires de la ville et de l'Italie. Quoique, par une modestie ou apparente ou véritable, il n'ait jamais voulu s'élever au-dessus du rang de simple chevalier, pendant qu'il lui était aisé de parvenir aux plus hautes dignités de la république, il avait pourtant plus de réalité de puissance que les premières têtes du sénat et les personnages consulaires. Il fut durant plusieurs années préfet de Rome; et par l'autorité de cette charge, créée exprès pour lui, il maintint le calme et la paix dans la capitale et dans l'Italie en des temps très-orageux, et malgré le mécontentement des peuples, souvent chargés par ses ordres d'impositions très-onéreuses, mais nécessaires pour soutenir les frais immenses de la guerre.

Statues érigées à Livie et Octavie. Portique d'Octavie. Dio, l. 49.

Tout ce qui appartenait à Octavien se ressentait de la splendeur de sa fortune. Ainsi sa sœur et sa femme furent honorées de statues par décret du sénat; et des dépouilles acquises dans la guerre contre les Dalmates il fit bâtir un portique, auquel il donna le nom de sa sœur Octavie, et où il plaça dans la suite une riche bibliothèque. Quelques-uns pourtant font honneur de la bibliothèque à Octavie elle-même, qui voulut consacrer par ce monument la mémoire de son fils Marcellus.

Plut. in Marcello.

Triomphes de Statilius

Pendant les années que je parcours ici il y eut plusieurs triomphes célébrés par des particuliers. Les plus

mémorables et les plus justement mérités sont ceux de Statilius Taurus et de Sosius ; l'un avait pacifié l'Afrique après la destitution de Lépidus, et l'autre avait vaincu les Juifs et pris Jérusalem. Taurus, et de Sosius.

Octavien, à l'exemple de César, fit aussi dans ces mêmes temps de nouveaux patriciens, pour remplacer les anciennes familles patriciennes, qui périssaient dans tant de guerres civiles et diminuaient de jour en jour. Nouveaux patriciens.

Quoique Atticus ait toujours vécu simple particulier, sans avoir jamais possédé aucune charge, le rang que lui acquirent dans l'estime du public et des premiers hommes de l'empire romain son esprit, sa vertu, et la sagesse de sa conduite, en fait un personnage tout-à-fait recommandable, dont la mort doit trouver place dans cette histoire. Mort d'Atticus. Corn. Nep. in Vita Att.

Il était, comme nous l'avont dit, ami d'Antoine; il en avait fait acte dans des circonstances critiques; et en conséquence il fut effacé par ce triumvir de la liste des proscrits. Antoine fit plus; il lui procura une alliance illustre, et travailla efficacement à lui donner pour gendre Agrippa. Du mariage d'Agrippa avec la fille d'Atticus naquit Vipsania Agrippina, qui, ayant à peine un an, fut promise à Tibère, beau-fils d'Octavien. Ainsi Atticus vit sa famille liée de près avec la maison des Césars.

Toujours fidèle à sa maxime de ne point entrer dans les brouilleries des grands, et de cultiver avec eux, malgré leurs divisions, ses liaisons particulières, il se conserva l'amitié d'Octavien et d'Antoine, qui lui donnèrent également les témoignages les plus marqués et les plus constants d'une estime et d'une considération infinies.

L'année qui précéda leur rupture, il fut attaqué de la fistule. Il essaya les remèdes connus alors, qui ne firent qu'aigrir le mal. Las de souffrir, il prit le parti de se laisser mourir de faim; et il déclara sa résolution à son gendre, sans se laisser attendrir par ses prières et par ses larmes. Après qu'il se fut abstenu de manger pendant deux jours, la fièvre le quitta, et il se trouva mieux. Mais les frais en étaient faits, et il s'obstina à mourir. En bon épicurien, il regardait la douleur comme le souverain mal, et il ne comptait pas en trop acheter la délivrance en sacrifiant les restes d'une vie languissante.

Il mourut âgé de soixante et dix-sept ans, sous le consulat de Domitius et de Sosius: personnage singulier pour avoir brillé sans dignités et sans talents supérieurs; ami de tous les grands, en se tenant dans un état médiocre; tellement égal entre tous les partis, qu'il mérita l'amitié de ceux même qui se faisaient les uns aux autres la plus cruelle guerre.

Succession des consulats depuis l'an 718 jusqu'à l'an 721. Appian. Civ. l. 5.

Il ne me reste plus qu'à donner sur la succession des consuls pour les années dont je parle quelques remarques particulières qui, placées ailleurs, pourraient interrompre le fil de la narration.

Au temps du traité de Misène entre les triumvirs et Sex. Pompée, tous les consulats de ces années avaient été arrangés d'avance. Il avait été dit que l'an de Rome 718 Antoine prendrait un second consulat avec Libon, beau-père de Sextus; qu'en 719 Octavien serait consul pour la seconde fois avec Sextus lui-même; en 720 Domitius Ahénobarbus et Sosius; et enfin en 721 Antoine et Octavien, qui, alors consuls pour la troisième fois, rétabliraient l'ancien gouvernement. Ce plan de

consulats fut suivi ; si ce n'est que, Sextus Pompée ayant péri avant que l'année de son consulat fût arrivée, on lui substitua L. Volcatius Tullus; et pareillement Antoine fut privé de son troisième consulat à l'occasion de la guerre qui s'éleva entre lui et Octavien. Messala le remplaça, et fut collègue d'Octavien, consul pour la troisième fois. Pour ce qui est du second consulat destiné à chacun des triumvirs, ils n'en voulurent avoir l'un et l'autre que le titre, et ils l'abdiquèrent le jour même qu'ils en avaient pris possession. La puissance triumvirale leur suffisait abondamment; et le consulat, réduit par eux à un vain nom, leur était alors inutile.

Je ne parle point des consuls substitués dans chaque année à ceux qui l'avaient commencée. On n'en a pas des listes exactes; et peu importe pour les grands événements de l'histoire, auxquels ils n'avaient presque aucune part.

Mais je ne dois pas omettre d'observer ici que les cinq ans du second triumvirat d'Antoine et d'Octavien expiraient le dernier décembre de l'année 719, et que néanmoins, dès le temps du traité de Misène, ils avaient arrangé les consulats pour deux ans au-delà de ce terme; ce qui est une preuve de fait que leur plan était de se perpétuer dans cette puissance tyrannique en se la faisant proroger autant de fois qu'il en serait besoin. Et ils étaient bien sûrs des suffrages du peuple, qu'ils tenaient en servitude par la force des armes.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

GUERRE entre Octavien et Antoine. Bataille d'Actium. Conquête de l'Égypte. Mort d'Antoine et de Cléopatre. Triomphes d'Octavien. Ans de Rome 717-723.

§ I. *Ligue entre Antoine et le roi des Mèdes, qui s'était brouillé avec le roi des Parthes. Antoine se rend maître, par une perfidie, de la personne du roi d'Arménie. Il fait la conquête de l'Arménie. Il retourne à Alexandrie, et y triomphe. Octavie part de Rome pour se rendre auprès de son mari. Cléopatre en est alarmée. Ses artifices pour retenir le cœur d'Antoine. Octavie ne peut obtenir d'Antoine la permission de le venir trouver. Elle s'en retourne. Noblesse de ses procédés. Antoine, dans une pompeuse cérémonie, reconnaît Cléopatre pour son épouse légitime, et déclare rois des rois les enfants qu'il avait eus d'elle. Octavien profite de cet éclat pour rendre Antoine odieux aux Romains. Les choses s'aigrissent entre Antoine et Octavien. Les consuls, tous deux amis d'Antoine, quittent Rome pour aller le joindre. Octavien donne une permission générale d'en faire autant, à tous ceux qui le voudront. Pollion demeure neutre. Dernier voyage d'Antoine en Ar-*

ménie. Il se prépare à faire la guerre contre Octavien. Son alliance funeste au roi des Mèdes. Les amis d'Antoine veulent lui persuader de renvoyer Cléopatre pendant la guerre, et ne peuvent y réussir. Fêtes superbes et galantes pendant les préparatifs de la guerre. Perle dissoute dans du vinaigre, et avalée par Cléopatre. Honneurs décernés à Cléopatre par les Athéniens. Antoine envoie ordre à Octavie de vider sa maison de Rome. Elle obéit en pleurant. Il laisse passer le temps où il aurait pu attaquer Octavien avec avantage. Plancus quitte Antoine pour se donner à Octavien. Reproches faits à Antoine dans le sénat. Testament d'Antoine lu au sénat et devant le peuple par Octavien. Géminius, envoyé à Antoine par ses amis de Rome, est maltraité par Cléopatre, et s'enfuit. Silanus et Dellius quittent Antoine. Manie de Cléopatre. Excessif aveuglement d'Antoine. Décret qui prive Antoine du consulat et de la puissance triumvirale. La guerre est déclarée à Cléopatre. Antoine jure une guerre irréconciliable à Octavien. Toute l'Italie s'engage par serment à servir Octavien contre Antoine. Toute l'année se passe dans les préparatifs de la guerre. Forces de terre et de mer des deux partis. Défi porté à Antoine par Octavien. Antoine répond par un autre défi. Octavien rassemble toutes ses forces à Brindes. Il détache Agrippa avec une escadre pour aller inquiéter l'ennemi. Il part avec toutes ses forces. Peu s'en faut qu'il ne

surprenne son ennemi. Position des deux armées. Petits combats. Expédition heureuse d'Agrippa. Les désertions deviennent fréquentes dans le camp d'Antoine. Ahénobarbus passe du côté d'Octavien. L'esprit d'Antoine s'aigrit. Cléopatre se rit d'Antoine qui la soupçonnait de le vouloir empoisonner. Nouvelles pertes d'Antoine. Il court risque d'être enlevé. Il se résout à tenter le sort d'une bataille navale. Bataille d'Actium. Fuite de Cléopatre. Antoine la suit. Victoire d'Octavien. L'armée de terre d'Antoine, après sept jours de délai, se soumet au vainqueur. Mécène, dépêché à la poursuite d'Antoine, revient et part pour Rome. Octavien ne se hâte pas de poursuivre Antoine. Il rend des actions de graces à Apollon. Précautions qu'il prend par rapport aux troupes. Sa clémence à l'égard des vaincus. Métellus sauvé par les prières de son fils. Aventure singulière de Marcus et de Barbula. Motifs de la clémence d'Octavien. Il vient à Athènes, et soulage la Grèce. Mutinerie de ses vieux soldats en Italie. Il y accourt, et apaise les mécontents. Il retourne en Asie et s'avance vers l'Égypte.

La guerre entre Antoine et Octavien, qui sera l'objet de ce dernier livre, se trouve liée par plusieurs endroits avec les divers mouvements que fit Antoine pour se venger de l'affront qu'il avait reçu dans son expédition contre les Parthes. Ainsi c'est par là que je reprendrai le fil de ma narration.

L. CORNIFICIUS. AN. R. 717.
SEX. POMPEIUS. AV. J. C. 35.

La prospérité avait bientôt fait naître la division entre le roi des Parthes et celui des Mèdes. Le partage des dépouilles des Romains en fut l'occasion, et le Mède appréhenda que Phraate ne lui cherchât un sujet de querelle pour avoir un prétexte d'envahir son royaume. Frappé de cette crainte, il recourut à Antoine; et Polémon, roi de la Cilicie et d'une partie du Pont, fut l'entremetteur de cette négociation avec le général romain. Polémon, fils d'un orateur de Laodicée, nommé Zénon, était créature d'Antoine, et lui devait toute sa fortune. Il vint à Alexandrie, et il n'eut pas de peine à lui persuader qu'avec le secours de la cavalerie médoise la victoire sur les Parthes lui était assurée. Il piqua aussi son ressentiment contre le roi d'Arménie, dont la perfidie avait laissé dans son cœur un vif désir de vengeance. Le roi des Mèdes ne respirait pareillement que la ruine de l'Arménien, qu'il regardait comme l'auteur de la guerre qui lui avait été faite par Antoine. Ainsi tout se préparait pour une nouvelle expédition dans la haute Asie; mais il n'était pas aisé de tirer Antoine de la douce ivresse où le retenaient les charmes de Cléopatre. L'affaire traîna jusqu'à l'année suivante, où il fut consul pour la seconde fois avec Libon.

Ligue entre Antoine et le roi des Mèdes, qui s'était brouillé avec le roi des Parthes. Plut. in Anton. Dio, l. 49. Strab. l. 12.

M. ANTONIUS. II. AN. R. 718.
L. SCRIBONIUS LIBO. AV. J. C. 34.

Ce fut au roi d'Arménie qu'il s'attaqua, joignant la ruse à la force, et ne se faisant point scrupule d'user

Antoine se rend maître, par une per-

fidie, de la personne du roi d'Arménie.

de perfidie contre un perfide. Lorsque la belle saison fut venue, il partit d'Égypte, et, s'étant mis à la tête de ses troupes, il marcha vers l'Arménie, mais en se faisant précéder de lettres et de députations à Artabaze, pour l'engager à venir le joindre, et cherchant à le tromper par de belles promesses et par de fausses démonstrations d'amitié, jusqu'à lui demander sa fille en mariage pour un des fils qu'il avait eus de Cléopatre.

L'Arménien, qui sentait ce qu'il avait mérité, et qui entretenait actuellement une négociation secrète avec Octavien, ne se fiait pas aux caresses d'Antoine. Il imaginait des subterfuges pour éluder ses invitations pressantes, et pour éviter de se remettre au pouvoir de celui qu'il avait offensé. Mais le général romain appuya ses sollicitations de la terreur de ses armes, et s'avança avec ses troupes vers Artaxata, capitale de l'Arménie. Cette crainte détermina enfin Artabaze à venir dans le camp romain, et à essayer si des dehors de confiance piqueraient Antoine de générosité.

Il ne fut pas long-temps à se repentir de la démarche qu'il avait faite. Il se vit tout d'un coup arrêté, Antoine ayant pris pour prétexte qu'il avait besoin d'argent; qu'en conséquence il voulait que les trésors du roi d'Arménie, gardés en divers châteaux, lui fussent livrés, et qu'il ne pouvait espérer d'y contraindre ceux qui en avaient la garde qu'en retenant leur roi prisonnier, et les forçant de racheter sa liberté au prix de ses trésors. Artabaze se prêta aux volontés d'Antoine, et, mené successivement devant ses divers châteaux, il ordonna qu'on en ouvrît les portes. Mais les seigneurs arméniens refusèrent d'obéir à des ordres extorqués par une manifeste violence; et, voyant leur souverain cap-

tif, ils reconnurent pour roi en sa place Artaxias, son fils aîné. Alors Antoine renonça à la feinte dont il s'était masqué jusqu'alors, et il fit charger de chaînes Artabaze, mais de chaînes d'argent, affectant de conserver une vaine image de considération pour la dignité royale, pendant qu'il maltraitait si violemment la personne.

Il fait la conquête de l'Arménie.

C'est ainsi que les choses en vinrent à une guerre ouverte. Elle ne fut ni de longue durée ni difficile pour Antoine. Artaxias, nouvellement monté sur le trône, ne put résister à un ennemi trop supérieur en forces, et que l'on avait eu l'imprudence de recevoir dans le cœur du royaume. Il fut vaincu dans une bataille, et obligé de se retirer chez les Parthes. L'Arménie subit le joug des Romains; et toute la maison d'Artabaze, sa femme et ses enfants, hors Artaxias, devinrent prisonniers d'Antoine.

Telle est l'origine des troubles qui agitèrent pendant long-temps l'Arménie, toujours flottante entre deux puissants empires, au milieu desquels elle se trouvait placée; successivement envahie par les Romains et par les Parthes, sans demeurer d'une façon durable sous la domination ni des uns ni des autres, jouissant par intervalles d'une liberté précaire, et jamais du repos.

Il retourne à Alexandrie, et y triomphe.

Antoine borna ses exploits pour cette campagne à la conquête de l'Arménie; et, se contentant de serrer les nœuds de son alliance avec le roi des Mèdes par un projet de mariage entre l'un de ses fils et la fille de ce prince, il laissa en Arménie autant de troupes qu'il en fallait pour s'assurer la possession du pays, et avec le reste il revint en Égypte.

Là il fit trophée d'une victoire dont auraient rougi les anciens généraux romains; et il ne craignit pas même de transporter à Alexandrie une gloire jusque-là réservée à la seule ville de Rome. Romain, il triompha dans la capitale de l'Égypte, afin que Cléopatre jouît de la pompe de ce triomphe, et en reçût tous les honneurs. On y porta les dépouilles de l'Arménie. Artabaze y parut captif et chargé de chaînes d'or, avec toute sa famille et plusieurs des grands de son royaume; et tous ils furent amenés aux pieds de Cléopatre, qui, environnée d'une cour brillante et d'une foule infinie de peuple, était assise sur un trône d'or que soutenait et élevait une estrade d'argent. L'intention d'Antoine était que ses prisonniers rendissent d'humbles hommages à la reine d'Égypte, et se prosternassent devant elle. C'est ce qu'il ne fut pas possible d'obtenir de leur fierté. Artabaze, dans un si extrême abaissement, se souvenait néanmoins qu'il était fils du grand roi Tigrane; et il ne voulut ni fléchir le genou devant Cléopatre, ni, en lui parlant, l'apostropher autrement que par son nom. Cette hauteur mortifia Antoine, et devint funeste au roi captif, qui fut ramené en prison, et mis à mort peu de temps après la bataille d'Actium.

La conquête de l'Arménie n'était que le commencement des projets d'Antoine. Il en voulait aux Parthes; et, animé par son propre ressentiment, aiguillonné par les sollicitations du roi des Mèdes, soutenu par l'espérance du succès, que la jonction de la cavalerie médoise à ses légions rendait, selon lui, indubitable, il se mit en marche, et vint en Syrie, sous le second consulat d'Octavien.

C. JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS. II. — An. R. 719. Av. J. C. 33.
L. VOLCATIUS TULLUS.

Octavie part de Rome pour se rendre auprès de son mari.

Au commencement de cette année Octavie avait obtenu de son frère la permission d'aller trouver son mari. Il lui avait accordé cette permission, moins pour lui faire plaisir, au sentiment de plusieurs, que dans la pensée qu'elle ne manquerait pas d'être rebutée par Antoine, et qu'ainsi elle donnerait lieu, quoique malgré elle, à exciter contre son infidèle et ingrat époux un mécontentement universel dans les esprits de la multitude, de qui elle était à juste titre singulièrement honorée. Cet artifice est assez dans le génie d'Octavien ; et il pouvait croire qu'il en avait besoin, parce qu'Antoine, malgré tous ses vices, avait beaucoup d'amis dans Rome, et que sa réputation y était très-grande. Aussi le jeune et adroit triumvir ne semble-t-il, dans les années qui précédèrent immédiatement la rupture, avoir été occupé d'aucun autre soin que d'effacer ces impressions trop avantageuses pour son rival, soit en profitant de toutes les occasions de le rendre odieux, soit en se rendant lui-même le plus aimable qu'il fût possible.

Ce qu'il avait prévu au sujet du voyage d'Octavie arriva. Lorsqu'elle fut à Athènes, elle reçut des lettres d'Antoine qui lui ordonnait de ne point passer outre, se servant du prétexte de la guerre qu'il se préparait à aller porter dans l'empire des Parthes. Octavie n'y fut point trompée, et elle pénétra aisément la vraie raison d'un ordre si mortifiant. Cependant, toujours soumise, toujours remplie de douceur, elle écrivit simplement à son mari pour lui demander où il voulait qu'elle lui

envoyât ce qu'elle lui amenait de Rome. C'étaient des habits pour les troupes, des chevaux et des mulets pour les bagages, de l'argent, des présents pour les principaux commandants et amis d'Antoine, et par-dessus tout cela deux mille hommes d'élite bien armés, richement équipés, et distribués en cohortes prétoriennes pour sa garde. Niger, qui était estimé et considéré d'Antoine, fut le porteur de la lettre d'Octavie; et au détail de toutes les choses que je viens d'exposer il joignait les éloges si justement dus à celle qui l'envoyait.

Cléopatre en est alarmée. Ses artifices pour retenir le cœur d'Antoine.

Cléopatre fut alarmée. Elle sentit qu'Octavie lui livrait un rude assaut, et qu'elle prétendait reconquérir le cœur d'Antoine. Cette reine était trop intelligente et trop habile pour ne pas voir quels avantages avait sur elle une épouse légitime, pour qui parlait la gravité de ses mœurs et la puissance de son frère. Elle craignit qu'à de si fortes armes Octavie ajoutant encore celles d'une douceur modeste, de l'attention à plaire à son mari, de la franchise et de la noblesse des procédés, ne devînt infailliblement victorieuse.

L'artificieuse Cléopatre s'avisa d'un stratagème. Elle feignit d'être passionnément amoureuse d'Antoine, jusqu'à courir risque de mourir par l'appréhension où elle était de le perdre. Elle joua cette comédie avec une adresse merveilleuse. Elle mangeait peu afin de maigrir; elle affectait, lorsqu'elle voyait approcher Antoine, un regard étonné, et languissant lorsqu'il se retirait. Elle faisait souvent en sorte qu'il vît couler des larmes de ses yeux; et elle les supprimait promptement, comme si elle eût eu peur d'être aperçue.

A l'appui de ce jeu venaient les discours des flatteurs, qui reprochaient à Antoine d'être bien dur et bien im-

pitoyable, puisqu'il faisait ainsi périr une femme dont le cœur et le sort étaient attachés à lui seul. « Car votre « mariage avec Octavie, lui disaient-ils, a été un ma« riage de politique, à cause de son frère, et elle jouit « du nom et des honneurs d'épouse; au lieu que Cléo« patre, reine de tant de peuples, est appelée la maî« tresse d'Antoine. Et elle ne refuse ni ne dédaigne ce « nom, tant qu'il lui sera permis de vous voir, et de « passer sa vie avec vous; mais, s'il faut qu'elle soit pri« vée de ce bien, l'unique objet de ses vœux, c'en est « fait : elle ne survivra point à un si grand malheur. »

Octavie ne peut obtenir d'Antoine la permission de le venir trouver.

Tout ce manége était trop adroit et trop bien concerté pour qu'il fût possible à Antoine de s'en défendre. Il était en Syrie, et non-seulement il ne permit point à Octavie de l'y venir trouver, mais il abandonna son expédition contre les Parthes; et malgré l'occasion favorable que lui présentaient les troubles dont cet empire était actuellement agité [1], malgré les engagements pris avec le roi des Mèdes, il écrivit à ce prince qu'il fallait remettre l'exécution de leurs desseins à une autre saison; et il s'en retourna à Alexandrie, de peur de causer la mort à Cléopatre, dont il était la dupe et le jouet.

Elle s'en retourne. Noblesse de ses procédés.

Octavie, rebutée par son mari, revint à Rome; et son frère, qui ne cherchait qu'à aigrir la dissension, voulut l'obliger à sortir de la maison d'Antoine, et à prendre un logement où elle vécût seule et comme n'ayant plus d'époux. Mais cette vertueuse dame lui déclara avec fermeté qu'elle ne quitterait point la maison de son mari. Elle le pria même, s'il n'avait pas d'autres raisons

[1] On trouvera quelque détail sur ces faits vers la fin de ce livre.

qui le portassent à faire la guerre à Antoine, d'oublier ce qui la regardait personnellement. « Car il serait hon« teux, lui disait-elle, que deux si grands et si puis« sants généraux, l'un par le motif de l'amour pour une « femme, l'autre par celui d'une jalousie, jetassent le « peuple romain dans une nouvelle guerre civile. »

La conduite d'Octavie répondait à des discours si généreux. Elle demeura dans la maison d'Antoine, prenant soin non-seulement des enfants qu'elle avait eus de lui, mais de ceux qui étaient nés de Fulvie; et les amis d'Antoine qui venaient à Rome, pour quelque affaire que ce pût être, la trouvaient toujours disposée à les appuyer et à les protéger auprès de son frère. Mais, par des procédés si nobles, elle nuisait, contre son intention, à Antoine. Plus elle montrait de mérite, et plus on était indigné des mépris et des injures qu'elle souffrait de sa part.

Antoine, dans une pompeuse cérémonie, reconnaît Cléopatre pour son épouse légitime, et déclare rois des rois les enfants qu'il avait eus d'elle.

Antoine ne se mettait nullement en peine d'apaiser ces plaintes: au contraire, il sembla prendre à tâche d'aigrir encore les esprits contre lui par une cérémonie d'éclat dont l'appareil fastueux, théâtral, et opposé aux mœurs et aux maximes des Romains, faisait connaître qu'il n'était plus à lui, mais qu'il avait tout oublié pour Cléopatre.

Il assembla le peuple d'Alexandrie dans le Gymnase [1], où était dressée une estrade d'argent, et sur l'estrade deux trônes d'or, l'un pour lui, l'autre pour Cléopatre, qui vint s'y placer parée, selon sa coutume, de tous les ornements et de tous les attributs d'Isis, principale

[1] Vaste édifice, destiné dans les villes grecques aux exercices du corps. C'était dans les gymnases ou dans les théâtres que les Grecs tenaient leurs assemblées.

divinité des Égyptiens. Aux côtés étaient des siéges plus bas pour les enfants de la reine. Là Antoine distribua les couronnes. Et d'abord, après avoir protesté qu'il tenait Cléopatre pour son épouse légitime, il la reconnut et la déclara reine de l'Égypte, de la Libye, de l'île de Chypre, et de la Célésyrie, conjointement avec Césarion, qu'il assura pareillement devoir être regardé comme vrai et légitime fils du dictateur César. Ensuite il donna aux deux fils jumeaux qu'il avait eus de Cléopatre, et qui portaient des noms grecs, Alexandre et Ptolémée, le titre de rois des rois. Il assigna pour partage à Alexandre, qui devait épouser la fille du roi des Mèdes, l'Arménie conquise sur Artabaze, et, par une chimère dont le ridicule saute aux yeux, les pays de la domination des Parthes lorsqu'il en aurait fait la conquête. Il destina à Ptolémée un établissement plus réel, la Syrie, la Phénicie, et la Cilicie. Après cette proclamation, on vit s'approcher des trônes d'Antoine et de Cléopatre les nouveaux rois, revêtus des ornements royaux convenables au partage assigné à chacun; Alexandre, avec l'habillement médois et la tiare surmontée d'une pointe droite qui s'élevait au-dessus de la tête; Ptolémée, avec l'habit de cérémonie que portaient les rois successeurs d'Alexandre, les mules, la casaque militaire, et la toque ceinte du diadème. Ils rendirent en cet équipage pompeux leurs respects à Antoine et à Cléopatre; ensuite de quoi ils prirent leurs places, étant environnés d'une garde, l'un d'Arméniens, l'autre de Macédoniens.

Tout sentiment des bienséances était tellement éteint chez Antoine, qu'après avoir joué dans Alexandrie cette scène pleine d'extravagance et d'indécence, il ne rougit pas d'en écrire à Rome, et d'en envoyer le détail aux

consuls, qui étaient pour lors Domitius Ahénobarbus et Sosius, l'un et l'autre ses amis.

An. R. 720.
Av. J. C. 32.

CN. DOMITIUS AHENOBARBUS.
C. SOSIUS.

Octavien profite de cet éclat pour rendre Antoine odieux aux Romains.

Ces consuls eurent plus de sens et de raison qu'Antoine, et ils supprimèrent ses lettres. Mais Octavien, informé d'ailleurs de tout ce qui s'était passé, eut grand soin d'en instruire le sénat et le peuple. Il était piqué personnellement des honneurs rendus à Césarion, qu'il voyait bien que l'on affectait de lui opposer comme un rival par rapport à la qualité de fils et héritier de César. Et à l'égard des objets qui intéressaient le public, une reine reconnue pour épouse par un général romain et le titre de roi attribué à leurs enfants, de grandes provinces démembrées de l'empire pour augmenter les états de Cléopatre ou pour en donner aux nouveaux rois, la célébrité du triomphe transportée de Rome à Alexandrie, tout cela offrait un beau champ à Octavien pour inspirer la haine et le mépris contre Antoine.

Les choses s'aigrissent entre Antoine et Octavien.

Le jeune et habile triumvir profita de tous ses avantages sans ménager en aucune façon son adversaire; et de là naquirent entre eux des querelles, qui préludèrent à la guerre qu'ils allaient se faire par les armes. Il n'est point de reproche outrageant qu'Antoine épargnât à Octavien, l'attaquant sur sa naissance, sur son honneur, sur sa conduite personnelle, comme on peut le voir en divers endroits de Suétone. Il porta de plus au sénat des plaintes en forme contre lui, et il se prétendit lésé en plusieurs chefs. Le premier article roulait sur l'invasion de la Sicile, qu'Octavien avait enlevée à Sextus Pompée, et ensuite retenue pour lui seul, sans

Suet. Aug. 4-7-16-68, 69, etc.

admettre personne à partager avec lui ; le second, sur les vaisseaux qu'Antoine avait prêtés pour cette guerre, et dont il avançait que la restitution n'avait pas été exacte ni complète. Il alléguait en troisième lieu la déposition de Lépidus, leur commun collègue, dont Octavien s'était seul approprié la dépouille; enfin les terres d'Italie distribuées par le même Octavien uniquement à ses soldats, sans que ceux d'Antoine y eussent eu la moindre part.

Ces plaintes avaient au moins une couleur spécieuse, et Octavien se justifiait avec soin sur tous les articles. Il disait que Lépidus avait mérité d'être déposé pour son ambition injuste et contraire à toutes leurs conventions : que, pour ce qui regarde les pays dont il avait augmenté son département, il les partagerait avec Antoine lorsque celui-ci lui ferait part réciproquement de ses conquêtes. Par rapport à la distribution des terres et des colonies, il répondait avec une ironie insultante que les soldats d'Antoine n'avaient nul besoin d'établissements en Italie, puisque, par leurs grands et glorieux exploits, ils avaient conquis la Médie et l'Arménie, qui leur fournissaient une abondante compensation.

L'aigreur entre les deux triumvirs était, comme on le voit, poussée à l'extrême. Ils ne cherchaient qu'à se décrier mutuellement, et à trouver des prétextes ou des raisons pour en venir à la guerre l'un contre l'autre. Antoine, qui sentait apparemment que les excès auxquels l'emportait sa passion pour Cléopatre donnaient étrangement prise sur lui et une grande supériorité à son rival, imagina un expédient pour regagner les esprits. Il écrivit au sénat qu'il était résolu d'abdiquer le trium-

virat[1], comme une magistrature trop puissante et trop absolue dans un état républicain. En cela il parlait au plus loin de sa pensée. Son intention était de se concilier la bienveillance de la nation, et en même temps de tendre un piége à Octavien, qui, résidant sur les lieux, devrait naturellement être le premier interpellé de se démettre du triumvirat, et qui ne pouvait ni consentir ni refuser sans se jeter dans un très-grand embarras.

Liv. Epit. CXXXI. Celui-ci prit un parti très-adroit. Il trouva un milieu entre deux extrémités également périlleuses : ce fut de demander qu'Antoine vînt à Rome abdiquer en personne le triumvirat, selon sa promesse. Cette demande était spécieuse; car, dans la position où ils étaient l'un à l'égard de l'autre, il n'y avait point de sûreté pour aucun des deux à faire cette importante démarche, à moins qu'ils ne la fissent de concert, ensemble et dans le même moment. D'ailleurs nul lieu n'y paraissait plus propre que Rome, le centre de l'empire et de toute la

[1] Puisque Antoine offre d'abdiquer le triumvirat, il se suppose donc encore triumvir. Cependant le triumvirat, établi d'abord pour cinq ans, puis prorogé pour cinq autres années, devait expirer, comme je l'ai remarqué à la fin du livre précédent, le dernier décembre de l'année 719. Il est donc nécessaire de penser qu'avant ce terme il y avait eu une nouvelle prorogation. En effet, j'ai observé au même lieu que, dès le temps du traité de Misène, Antoine et Octavien avaient agi comme devant garder le triumvirat au moins jusqu'à la douzième année. Un mot d'Appien, à la fin du livre des guerres d'Illyrie, autorise aussi l'idée d'une prorogation au-delà des dix ans. D'un autre côté, l'épitome du CXXXI[e] livre de Tite-Live atteste que l'on fit un crime à Antoine de ce qu'il ne voulait point se démettre du triumvirat, quoique le temps en fût fini : ce qui ne peut s'entendre qu'en supposant qu'après les dix ans révolus il n'était plus permis à Antoine de se porter pour triumvir. Il y a dans tout cela une obscurité et un embarras que je ne puis lever, et qui ne s'y trouveraient pas si nous avions des monuments historiques plus exacts, et composés par des écrivains plus attentifs.

puissance publique. Octavien semblait donc se mettre à la raison, et en même temps il ne risquait pas d'être pris au mot. Car, quand même Antoine n'aurait pas été esclave des charmes de Cléopatre, et retenu par l'ascendant qu'elle avait pris sur lui, il ne pouvait, à moins que d'être ennemi de lui-même, venir à Rome, où son rival était le maître et l'aurait trop facilement écrasé.

Ces discussions entre les deux triumvirs donnèrent lieu à de longues et violentes altercations dans le sénat: Dio, l. 1.
car Antoine y avait un puissant parti, et les deux consuls actuellement en charge lui étaient, comme je l'ai dit, absolument dévoués, avec cette différence néanmoins que Domitius, qui avait éprouvé bien des revers et des disgraces, et qui, agité depuis long-temps par les flots des dissensions civiles, en connaissait tout le danger, se tenait plus modéré et plus couvert. Sosius, au contraire, toujours attaché à Antoine, et jusque-là toujours heureux, montrait toute la hauteur qu'inspire la continuité de la bonne fortune. Il agissait ouvertement contre Octavien; et comme ce triumvir s'était absenté pour éviter de se commettre, le consul fut près de profiter de son absence pour faire passer un décret contraire à ses intérêts, si un tribun, nommé *Nonius Balbus*, ne s'y fût opposé.

Octavien crut que sa patience serait prise pour faiblesse; et, d'un autre côté, il ne voulait pas employer la force, ni paraître violenter le sénat. Il vint y prendre sa place entre les deux consuls, avec la précaution de se faire accompagner d'un nombre de ses amis armés de poignards sous leurs robes. Là il fit d'abord un exposé modeste et une adroite apologie de sa conduite. Il invectiva ensuite contre Antoine et contre So-

sius, qui était présent, et il prétendit les convaincre de plusieurs attentats contre lui et contre la république. Il fut écouté en silence, mais sans obtenir aucun signe d'approbation. Voyant que son discours ne faisait pas l'effet qu'il souhaitait, il marqua un jour auquel il produirait et lirait des pièces qui mettraient les torts d'Antoine dans une entière et parfaite évidence.

Les consuls, tous deux amis d'Antoine, quittent Rome pour aller le joindre.

Les consuls ne jugèrent pas à propos d'attendre ce jour. Ils pensaient qu'il était indécent pour eux d'écouter tranquillement une pareille lecture, et peu sûr d'en témoigner du ressentiment. Ils sortirent donc secrètement de Rome pour aller se rendre auprès d'Antoine; et ils furent suivis de plusieurs sénateurs.

Octavien donne une permission générale d'en faire autant, à tous ceux qui le voudront.

Octavien n'en fut point fâché. Il était à souhaiter pour lui que ceux qui favorisaient son ennemi quittassent Rome et l'Italie, plutôt que d'y demeurer pour y exciter peut-être du trouble pendant qu'il serait éloigné et occupé des opérations de la guerre. Ainsi, se parant d'une modération qui ne lui coûtait pas beaucoup, il déclara que son intention n'était point de retenir aucun de ceux qui voudraient aller joindre Antoine. Les amis et les parents de ce triumvir profitèrent presque tous de la permission qui leur était accordée.

Pollion demeure neutre.

Pollion, qui depuis le traité de Brindes, où il avait agi comme plénipotentiaire d'Antoine, ne s'était plus intéressé en aucune façon à ses affaires, et qui, trop fier pour faire sa cour à Cléopatre, trop grave pour se prêter à ses folâtres amusements, était toujours demeuré en Italie, ne crut pas être obligé de prendre parti pour Antoine dans la querelle qui éclatait; mais il jugea aussi qu'il lui serait indécent de porter les armes contre un ancien ami et bienfaiteur.

Il demeura neutre; et lorsque Octavien lui proposa de l'accompagner à la guerre, il le refusa : « J'ai plus fait « pour Antoine [1], dit-il, que je n'ai reçu de lui; mais « ses bienfaits à mon égard sont plus connus. J'atten- « drai l'événement, et je serai la proie du vainqueur. »

Domitius trouva Antoine à Éphèse faisant tous les préparatifs de la guerre, et y assemblant ses forces navales. Le triumvir y était venu de l'Arménie, où l'avait conduit le désir de mettre la dernière main à son alliance avec le roi des Mèdes pour attaquer de concert l'empire des Parthes. Mais, ayant reçu des nouvelles de Rome qui lui annonçaient une rupture inévitable avec Octavien, il se livra désormais à ce seul objet, et renonça à faire en personne la guerre aux Parthes. Il donna seulement du secours au roi des Mèdes pour la pousser, et en reçut de lui réciproquement pour la guerre qu'il allait faire à son collègue. En même temps il ordonna à Canidius de s'avancer vers la mer avec seize légions; et pour lui, emmenant Jotapé, fille du roi des Mèdes, et destinée pour épouse à son fils Alexandre, il se rendit à Éphèse, où Cléopatre le vint trouver.

Dernier voyage d'Antoine en Arménie. Il se prépare à la guerre contre Octavien.

J'observerai en passant, afin de n'être plus obligé d'y revenir, que l'alliance d'Antoine devint funeste au roi des Mèdes. Ce prince, soutenu des troupes romaines qui lui avaient été laissées, remporta d'abord une victoire sur les Parthes et sur Artaxias, qu'ils protégeaient. Mais ensuite Antoine ayant redemandé ses troupes, et n'ayant point renvoyé celles que le roi des

Son alliance funeste au roi des Mèdes. Dio, l. 49.

[1] « Mea in Antonium majora merita sunt, illius in me beneficia notiora. Itaque discrimini vestro me subtraham, et ero præda victoris. » (Vell. II, 86.)

Mèdes lui avait prêtées, celui-ci, trop affaibli, ne put point se soutenir. Il fut vaincu et fait prisonnier; et par là Artaxias rentra en possession de l'Arménie, et la Médie tomba au pouvoir des Parthes. Voilà à quoi aboutirent les grands projets et les grands efforts qu'avait faits Antoine par rapport à l'Orient et à la haute Asie.

Les amis d'Antoine veulent lui persuader de renvoyer Cléopatre, pendant la guerre, et ne peuvent y réussir. Plut. in Ant.

Domitius, en arrivant à Éphèse, voulut persuader à Antoine de renvoyer Cléopatre en Égypte. Il était homme d'un très-grand poids par lui-même, et de plus il ne faisait ici que porter à Antoine le vœu de tous ceux qui l'aimaient véritablement. Cléopatre craignit donc qu'il ne fût écouté, et qu'ensuite, lorsqu'elle serait une fois écartée, il ne se renouât, par l'entremise d'Octavie, quelque négociation d'accommodement et de paix. Pour parer à ce danger, elle mit dans son parti Canidius, et à force d'argent elle l'engagea à parler en sa faveur. Canidius, dont Antoine faisait beaucoup de cas et à qui il donnait le commandement de toutes ses troupes de terre, eut assez de bassesse pour tromper indignement un chef qui lui témoignait tant de confiance. Il lui représenta les secours importants que lui fournissait cette reine, deux cents vaisseaux, y compris les bâtiments de charge, vingt mille talents, des vivres pour toute son armée tant que durerait la guerre. « Il ne serait, ajouta-t-il, ni juste d'éloigner « une princesse qui vous procure de si grands avan-« tages, ni utile d'indisposer contre vous les Égyp-« tiens, qui font une si grande partie de vos forces « navales. Et d'ailleurs en quoi la reine est-elle infé-« rieure, pour les talents de l'esprit et pour la pru-« dence, à aucun des rois qui vous accompagnent dans

« cette guerre? Depuis tant d'années qu'elle gouverne « un puissant royaume, instruite de plus par vos le« çons et par vos exemples, elle n'a pas moins d'habi« leté pour la conduite des grandes affaires que de « charmes dans sa personne. » Cet avis l'emporta. Car il fallait, dit Plutarque, qu'Octavien restât vainqueur : ainsi l'avaient réglé les décrets de la Providence.

Éphèse était le rendez-vous général des troupes d'Antoine; et pendant qu'elles s'y rassemblaient, il passa avec Cléopatre dans l'île de Samos, pour s'y livrer à des réjouissances folles et déplacées. Car de même que les rois, les princes, les peuples et les villes, depuis la Syrie et l'Arménie jusqu'à la mer Égée, avaient ordre d'envoyer et de faire conduire à Éphèse toutes les provisions nécessaires pour la guerre, pareillement tous les gens de théâtre et de musique étaient obligés de se rendre à Samos; et pendant que presque tout l'univers souffrait une commotion violente et retentissait de cris et de pleurs, une seule ville, au milieu de cette vexation universelle, ne connaissait que festins, bals, comédies, et spectacles de toute espèce, et elle retentissait du son des voix et des instruments qui concertaient ensemble; en sorte que l'on se demandait avec étonnement comment donc et par quelles réjouissances ils célébreraient la victoire, puisque pour les préparatifs de guerre ils donnaient des fêtes si pompeuses et si galantes.

Fêtes superbes et galantes pendant les préparatifs de la guerre.

On conçoit bien que la bonne chère et les excès de la table accompagnaient ces divertissements; et je ne sais si l'on ne peut pas rapporter au temps dont je parle ici un trait monstrueux du luxe et de la prodigalité de Cléopatre, qui nous a été conservé par Pline l'ancien.

Perle dissoute dans du vinaigre et avalée par Cléopatre. Plin. IX, 35.

La table d'Antoine était infiniment somptueuse [1]. Cependant Cléopatre, faisant, dit l'auteur que je cite, son métier de reine courtisane, affectait des airs de dédain, et taxait de mesquinerie le superbe appareil des repas qu'Antoine lui donnait. Las de ces discours, il lui demanda un jour ce qu'il était donc possible d'ajouter à la magnificence de sa table. Elle lui répondit qu'en un seul souper elle dépenserait dix millions de sesterces (douze cent cinquante mille livres). Antoine se récria que la chose était impossible. Elle insista : on fit une gageure. Le lendemain, jour pris pour la solution de cet important problème, Cléopatre donna un souper, magnifique sans doute, mais qui n'était que l'ordinaire d'Antoine; en sorte qu'il triomphait déjà, et demandait avec dérision qu'on lui montrât le compte. La reine lui répondit que ce qui avait paru jusque-là n'était que l'accessoire, et qu'elle prétendait consommer seule les dix millions de sesterces. En même temps elle fit apporter le dessert; et un officier, selon l'ordre qu'il en avait reçu, mit devant elle un vase rempli d'un vinaigre si violent, qu'il pouvait dissoudre les perles. Cléopatre avait les deux plus belles perles qui fussent au monde, et les portait habituellement à ses oreilles. Elle prend l'un de ces pendants [2], et le jette dans le vinaigre. Il s'y dissout: elle l'avale. Déja elle portait la main à l'autre perle pour en faire autant; mais Plancus, digne juge d'une

[1] « Hæc, quum exquisitis quotidie Antonius saginaretur epulis, superbo simul ac procaci fastu, ut regina meretrix, lautitiam ejus omnem apparatumque obtrectans, quærente eo quid adstrui magnificentiæ posset, respondit unâ se cœnâ centies sestertiûm absumpturam. »

[2] On se rappelle un exemple tout pareil raconté par Horace. Un petit

telle gageure, lui saisit le bras, et sauva cette merveille de la nature en prononçant qu'Antoine était vaincu: mot qui, après l'événement, fut interprété comme un présage de la défaite d'Antoine à Actium. On ajoute que, lorsque Cléopatre fut tombée au pouvoir d'Octavien, cette perle sauvée par Plancus fut, par ordre du vainqueur, sciée en deux pour faire les pendants d'oreilles d'une Vénus dans le Panthéon; et cette déesse fut magnifiquement parée d'un bijou qui ne faisait que la moitié de la valeur d'un souper d'Antoine et de Cléopatre [1].

De Samos Antoine, ayant envoyé les comédiens et les musiciens à Priène, pour y demeurer et l'y attendre, vint à Athènes, où les spectacles et les amusements recommencèrent. Cléopatre y fut encore occupée d'un autre objet. Elle était jalouse des honneurs qu'y avait reçus Octavie; car la vertu de cette dame avait excité l'admiration de toute la Grèce, et lui avait attiré tous les témoignages possibles de respect. La reine d'Égypte, qui ne pouvait pas les mériter par la même voie, y substitua les caresses et les marques extérieures de bienveillance pour le peuple d'Athènes. Jamais ce peuple ne fut avare d'adulations envers les puissants. Les Athéniens firent un décret qui comprenait toutes sortes

Honneurs décernés à Cléopatre par les Athéniens.

particulier, le fils du comédien Ésopus, fit dissoudre dans du vinaigre et avala une perle estimée un million de sesterces.

Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
Scilicet ut decies solidum exsorberet, aceto
Diluit insignem baccam. Qui sanior, ac si
Illud idem in rapidum flumen jaceretve cloacam?
(HORAT. Sat. II, 3. [240].

[1] «Ut esset in utrisque Veneris auribus Romæ in Pantheo dimidia eorum cœna.»

d'honneurs dont ils comblaient Cléopatre; et Antoine eut la faiblesse de se rendre le porteur de ce décret, et de venir, comme bourgeois d'Athènes, haranguer la reine dans les termes les plus flatteurs. Il avait déja fait pareille chose à Alexandrie.

Antoine envoie ordre à Octavie de vider sa maison de Rome. Elle obéit en pleurant.

Ce fut alors qu'il consomma son divorce avec Octavie en lui envoyant ordre de vider sa maison. Elle sortit, emmenant avec elle tous les enfants de son mari, excepté l'aîné, qui était auprès de lui; et, en sortant, elle pleurait et plaignait son sort, vraiment affligée de se voir l'une des causes de la guerre civile. Les Romains, spectateurs de cette scène si triste, en même temps qu'ils partageaient sa douleur, déploraient encore davantage l'aveuglement d'Antoine; surtout ceux qui avaient vu Cléopatre, et qui, sachant par leurs yeux qu'elle ne l'emportait nullement sur Octavie pour la jeunesse et pour la beauté, ne pouvaient concevoir un si fatal ensorcellement.

Il laisse passer le temps où il aurait pu attaquer Octavien avec avantage.

Antoine était fasciné en toutes façons; car il perdait en divertissements et en débauches un temps bien précieux. Son adversaire n'était point suffisamment préparé, et il craignait beaucoup d'être attaqué pendant cette campagne. En effet, outre qu'il lui manquait bien des choses, les impositions qu'il levait sur les peuples d'Italie aigrissaient contre lui les esprits. Il exigeait des citoyens le quart de leur revenu, et les affranchis étaient même obligés de payer le huitième de leurs biens-fonds. De si violentes exactions excitèrent des plaintes universelles : tout était en trouble dans l'Italie; et il fallut employer les gens de guerre pour faire les levées des deniers et pour apaiser les émeutes. Dans une telle conjoncture, si Antoine eût

fait diligence et se fût montré de près avec les forces qu'il avait amassées, il aurait pu mettre Octavien en grand péril. Mais la négligence pour les affaires, suite inévitable des folles passions et de l'amour du plaisir, lui fit manquer une occasion si favorable. Octavien eut le temps de rétablir le calme dans l'Italie et de se reconcilier les esprits.

Il fit donc à loisir ses préparatifs de guerre pendant toute cette année, travaillant en même temps à décrier de plus en plus son rival, et à mettre les apparences de son côté. Plein de cette pensée, il reçut avec une extrême joie un transfuge d'importance, Plancus, qui vint alors se jeter entre ses bras, après avoir été longtemps l'intime confident d'Antoine. Plancus quitte Antoine pour se donner à Octavien.

Plutarque assigne à cette démarche de Plancus un motif qui n'a rien de bas ni de condamnable; c'est la crainte du ressentiment de Cléopatre, pour l'éloignement de laquelle il avait souvent et fortement insisté.

Velleïus tient un tout autre langage. Il traite Plancus de traître, qui changeait de parti par légèreté, par inconstance, par goût pour la perfidie. Plancus avait été, selon cet historien, le plus vil flatteur de Cléopatre, plus bas et plus rampant devant elle que le dernier des esclaves. Auprès d'Antoine les ministères les plus honteux ne l'avaient point rebuté. Il avait oublié la décence de son rang jusqu'à se travestir dans une fête en dieu marin peint en vert de mer et nu, ayant la tête ceinte d'un roseau, traînant une queue derrière lui et dansant sur les genoux. Ame vénale, il se donnait en toute occasion et pour toute sorte d'affaires au plus offrant. Ce ne fut point l'amour du bien public, ni l'estime pour le meilleur parti, qui détermina un Vell. II, 83.

homme de ce caractère à quitter Antoine pour Octavien. Mais, dans un repas, Antoine lui ayant reproché des rapines et des concussions manifestes, il craignit, et évita par la fuite, la peine que méritaient ses malversations.

Ainsi parle Velleïus, qui était à portée de bien connaître Plancus, et qui le peint au naturel. Du reste, son témoignage peut aisément se concilier avec celui de Plutarque. Rien n'empêche de penser que Plancus ait conseillé d'éloigner Cléopatre de la guerre, et que la colère qu'en eut Antoine se soit exhalée en reproches d'ailleurs trop bien fondés.

Peu importait à Octavien quel motif avait détaché Plancus de l'amitié d'Antoine. Mais il fut charmé d'avoir en lui et en Titius, son neveu, meurtrier de Sex. Pompée, des témoins et des accusateurs contre celui qu'il avait intérêt de rendre odieux. Car ces deux transfuges, selon la pratique de ceux de leur espèce, qui, pour autoriser leur désertion, ne manquent jamais de charger d'injures le parti qu'ils ont quitté, invectivèrent dans le sénat contre Antoine, et lui imputèrent mille choses atroces; ce qui attira à Plancus de la part d'un ancien préteur, nommé Coponius, une grave réprimande, en un mot plein de sens. « Certes [1], lui « dit-il, Antoine est devenu bien coupable la veille du « jour que vous l'avez abandonné. »

Reproches faits à Antoine dans le sénat. Plut. in Ant. Dio, l. 50.

Mais Octavien écoutait ces discours avec une satisfaction infinie : et Cluvius, l'un de ses partisans, vint encore à la charge, articulant plusieurs chefs d'accusation, qui tous naissaient de la folle passion d'Antoine

[1] « Multa mehercule fecit Antonius pridiè quàm tu illum relinqueres. » (Vell. II, 83.)

pour Cléopatre. Il disait qu'Antoine avait donné à cette princesse la bibliothèque de Pergame, qui consistait en deux cent mille volumes : qu'il avait souffert que les Éphésiens la saluassent en sa présence des noms de reine et de maîtresse ; que souvent, lorsqu'il donnait audience à des princes et à des rois, il avait reçu d'elle des billets galants, et les avait lus sur-le-champ : que dans une occasion où Furnius, homme très-distingué et le plus éloquent des Romains, plaidait devant lui, Cléopatre ayant paru, et traversant la place en litière, Antoine avait quitté l'audience pour courir à elle, et, mettant la main sur la portière, l'avait accompagnée dans sa marche. Ces reproches, qui, dans nos mœurs et selon notre façon de penser, pourraient sembler assez légers, étaient jugés très-graves par les Romains ; et ce n'était pas en les exténuant, mais en les niant, que les amis qui restaient encore à Antoine dans Rome entreprenaient de le disculper.

Au reste, rien ne donna plus beau champ à Octavien ni plus d'occasion de triompher que le testament d'Antoine, des dispositions duquel il fut instruit par Titius et par Plancus, qui l'avaient signé comme témoins. Ce testament était déposé chez les vestales ; et Octavien le leur demanda. Elles refusèrent de le lui livrer ; mais elles ajoutèrent que, s'il venait lui-même le prendre, elles ne pouvaient ni ne prétendaient l'en empêcher. Il le fit, le lut d'abord en son particulier ; et, ayant soigneusement observé les articles les plus susceptibles de critique, il en fit lecture en plein sénat et devant le peuple ; non sans être improuvé de plusieurs, qui trouvaient étrange qu'un homme vivant fût soumis à rendre compte de ce qu'il avait ordonné pour

Testament d'Antoine lu au sénat et devant le peuple par Octavien.

être exécuté après sa mort. Mais plusieurs de ces dispositions étaient si folles, qu'on fut plus frappé de ce qu'elles avaient d'indécent que de l'irrégularité du procédé d'Octavien.

Antoine y assurait que Césarion était fils légitime de César et de Cléopatre. Il faisait aux enfants que lui-même il avait eus d'elle des dons immenses; et, ce qui choquait le plus les Romains, il ordonnait que, dans le cas même qu'il mourût à Rome, son corps, après avoir reçu dans la place les honneurs accoutumés, fût transporté à Alexandrie, et remis à Cléopatre, par les mains de laquelle il voulait être enseveli.

Géminius, envoyé à Antoine par ses amis de Rome, est maltraité par Cléopatre, et s'enfuit.

Les amis d'Antoine, voyant que la disposition des esprits lui devenait très-défavorable, recoururent aux prières et aux supplications auprès du peuple, et en même temps ils firent partir Géminius, l'un d'entre eux, pour faire un dernier effort sur leur chef, et pour l'engager à ne pas se mettre dans le cas d'être destitué ignominieusement de sa charge et déclaré ennemi public. Cléopatre, voyant arriver Géminius, devina le sujet de son voyage; et, le regardant comme l'agent d'Octavie, il n'est point de désagréments qu'elle ne lui fît essuyer, l'attaquant sans cesse par des railleries insultantes, et lui assignant toujours les dernières places dans les festins. Géminius patientait, attendant le moment d'avoir audience. Mais enfin, ayant été sommé en plein repas de s'expliquer, « Les affaires « que je viens négocier, dit-il, ne sont pas faites pour « être traitées à table. Il est pourtant un point que je « vois très-clairement, soit à jeun, soit le verre en « main : c'est que toutes choses iront bien si l'on ren- « voie Cléopatre en Égypte. » Antoine se fâcha; et

Cléopatre, ne se possédant point, dit à Géminius : « Tu as bien fait d'avouer la vérité sans t'y faire con« traindre par les tortures. » Géminius, effrayé, s'enfuit peu de jours après, et retourna à Rome. Plusieurs autres prirent le même parti, ne pouvant souffrir l'insolence des flatteurs de Cléopatre, qui les piquaient et les outrageaient en toute occasion.

Plutarque nomme en particulier M. Silanus, qui fut dans la suite collègue d'Octavien dans le consulat; et Q. Dellius, qu'il qualifie historien, mais qui est plus connu par le titre que lui donnait Messala, de voltigeur des guerres civiles [1], parce qu'il avait quitté Dolabella pour Cassius, Cassius pour Antoine, et enfin, dans le temps dont je parle, Antoine pour Octavien. Dellius avait été le premier dépêché par Antoine vers Cléopatre pour lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite. J'ai marqué comment il s'acquitta de sa commission. Non-seulement il reconnut que les charmes de cette princesse la rendraient maîtresse du cœur d'Antoine, mais il y fut lui-même sensible. Sénèque le père cite des lettres galantes de Dellius à Cléopatre. Dans les derniers temps il offensa cette princesse par un mot qui lui échappa dans un repas. Il dit qu'on leur faisait boire de la piquette, pendant que Sarmentus (c'était le nom d'un bouffon qui divertissait Octavien, et qu'Horace a rendu célèbre) buvait à Rome le meilleur vin de Falerne. Ce reproche blessa vivement Cléopatre, et Dellius prétendait avoir été averti par un médecin nommé Glaucus que sa vie n'était pas en sûreté. Peut-être disait-il vrai; peut-être aussi ne cherchait-il qu'à

Silanus et Dellius quittent Antoine.

Hor. Sat. I, 6.

[1] « Dellium Messala Corvinus desultorem bellorum civilium vocat. » (Sen. *Suasor.* I.)

couvrir la honte de sa perfidie. Cléopatre était assez méchante pour vouloir le faire périr. Mais Dellius ne semble guère digne d'être cru sur sa parole.

Manie de Cléopatre. Excessif aveuglement d'Antoine.

Rome retentissait de plaintes et de reproches contre Antoine. Ses anciens adversaires, les nouveaux déserteurs de son parti, tous concouraient à le décrier; et sa conduite lui faisait encore plus de tort que tous les discours qui se tenaient à son désavantage. Esclave de Cléopatre, il paraissait manifestement n'avoir point d'autres volontés que celles de cette reine, qui osait se promettre l'empire de Rome, et qui, lorsqu'elle voulait faire un serment bien authentique, jurait par les lois qu'elle dicterait dans le Capitole à tout l'univers. Elle avait déja une garde romaine, dont les soldats portaient son nom écrit sur leurs boucliers. Octavien était donc bien fondé à faire craindre aux Romains qu'Antoine, s'il devenait vainqueur, ne les assujettît à Cléopatre, et qu'il ne transférât le siége de l'empire à Alexandrie. Antoine paraissait ne se souvenir en aucune façon qu'il fût Romain. Il avait dépouillé non-seulement les mœurs et les maximes, mais jusqu'à l'habillement de sa nation. Il se montrait souvent sur un trône d'or, vêtu à la façon des princes d'Orient, tout brillant de pourpre et de pierreries, un sabre médois à son côté, un sceptre d'or à la main, et même, s'il en faut croire Florus, le front ceint d'un diadème. Il avait aboli l'usage du nom de *prétoire*, qui signifiait chez les Romains *la tente et le quartier du général dans un camp*, ou la demeure du souverain magistrat dans les provinces. A ce terme il avait substitué celui qui désigne *une habitation* ou *une tente royale*[1],

[1] Βασίλειον.

comme s'il eût cédé la prééminence et le droit du commandement à Cléopatre. Enfin, de même que Cléopatre se donnait pour la nouvelle Isis, et en prenait les attributs sur sa personne, dans ses tableaux et dans ses statues, Antoine se faisait peindre à côté d'elle, ou représenter soit en marbre, soit en bronze, avec les symboles qui caractérisaient Osiris.

Décret qui prive Antoine du consulat et de la puissance triumvirale.

Antoine, prenant à tâche de se rendre odieux aux Romains par tant d'endroits, réussit enfin à se perdre. Octavien obtint un décret pour le priver du consulat, qu'il devait gérer l'année suivante, et de la puissance triumvirale. Il ne le fit point déclarer ennemi public, soit qu'il n'osât pas pousser les choses jusqu'à cette extrémité, craignant les partisans qu'Antoine avait encore dans Rome; soit, ce qui me paraît plus vraisemblable, par une suite du système de modération qu'il s'était prescrit depuis sa victoire sur Sextus Pompée. Si Antoine eût été déclaré ennemi, tous ceux qui lui étaient attachés, et parmi lesquels on comptait beaucoup d'illustres personnages, auraient été enveloppés dans la même condamnation. Or, Octavien n'avait point dessein de les perdre, et il était bien aise au contraire de leur laisser une porte toujours ouverte pour revenir à lui. Il voulut même que le décret rendu contre Antoine promît l'impunité, et annonçât des éloges à ceux qui le quitteraient.

La guerre est déclarée à Cléopatre.

Ce fut donc à Cléopatre seule que la guerre fut déclarée [1]. On prit dans la ville l'habit militaire, comme

[1] Il me paraît remarquable qu'Horace, dans un assez grand nombre de pièces qu'il a faites sur la guerre dont il est ici question, n'ait jamais nommé Antoine. Il imitait la réserve du maître. Virgile n'a pas été si circonspect.

pour un péril imminent, et qui intéressait le salut de la république; et toutes les cérémonies d'une déclaration de guerre en forme furent pratiquées solennellement.

Octavien, dans le discours qu'il fit au peuple à ce sujet, affecta de dire qu'Antoine, ensorcelé et fasciné par une enchanteresse, n'était plus à lui, et que les chefs de la guerre contre les Romains seraient l'eunuque Mardion, la coiffeuse de Cléopatre, et sa dame d'atours, qui régissaient les plus grandes affaires de l'empire. Ainsi, tout ce ménagement pour Antoine, que l'on ne nommait pas dans la déclaration de guerre, ne tendait qu'à le rendre méprisable, et en même temps plus répréhensible et plus odieux, puisque, sans être attaqué personnellement, il prenait parti contre sa patrie et contre ses concitoyens pour une femme étrangère.

Antoine jure une guerre irréconciliable à Octavien.

Antoine comprit parfaitement toute la malignité des dehors de modération que gardait avec lui son adversaire. Irrité à l'excès, il exigea un nouveau serment de ses troupes, et il jura lui-même solennellement, à la tête de son armée, qu'il ne ferait ni paix ni trève avec Octavien. Il ajouta qu'il abdiquerait le triumvirat deux mois après la victoire; et, quoiqu'il fût bien éloigné d'avoir une intention sincère d'acquitter cette promesse, il résista long-temps au vœu de ses soldats qui voulaient qu'il prît le terme de six mois; et ce ne fut qu'avec toutes les marques extérieures de répugnance qu'enfin il se rendit. L'animosité n'était pas moindre dans l'autre parti. Toute l'Italie s'engagea par serment à servir Octavien dans la guerre contre Antoine. La seule ville de Bologne, qui de tout temps était sous la

Toute l'Italie s'engage par serment à servir Octavien contre Antoine.

protection de la famille Antonia, demanda et obtint la permission de ne point entrer dans cette ligue contre son patron. Suet. Aug. 70.

Toute l'année se passe dans les préparatifs de la guerre.

Toute l'année se passa dans ces préparatifs de guerre, sans aucune hostilité actuelle de part ni d'autre. Octavien voulut se donner le temps de se bien assurer de l'Italie, et prendre toutes les précautions nécessaires pour prévenir les mouvements auxquels son absence pourrait donner lieu. Il avait d'autant plus de sujet de craindre ces mouvements, qu'il savait qu'Antoine, à qui les opulentes contrées de l'Asie et de l'Orient fournissaient des richesses immenses, avait envoyé des sommes considérables en Italie et dans Rome même, pour réchauffer le zèle de ses anciens amis, et se gagner, s'il était possible, de nouveaux partisans. C'est ce qui détermina Octavien à distribuer une gratification à ses soldats, afin d'affermir leur fidélité contre les tentatives que l'on pourrait faire pour les corrompre. Il plaça aussi des troupes dans les endroits suspects, ou exposés à être insultés. Tout cela demandait des soins et du temps.

Antoine, par mollesse et par nonchalance, ne se hâta pas d'entrer en action. Il arriva à l'île de Corcyre vers la saison de l'automne ; et, ayant appris que des vaisseaux ennemis paraissaient dans les plages voisines, quoique ce fussent seulement quelques bâtiments envoyés à la découverte, il supposa que toute la flotte d'Octavien était en mer, et il se retira vers le Péloponnèse. Il y distribua ses troupes en quartiers ; et pour lui, il passa l'hiver à Patras.

Les choses étaient en cette situation lorsque Octavien

prit possession de son troisième consulat, où il eut pour collègue Messala, substitué en la place d'Antoine.

An. R. 721.
Av. J.C. 31.

C. JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS. III.
M. VALERIUS MESSALA CORVINUS.

Forces de terre et de mer des deux partis.

Jamais on n'avait vu rassemblées pour aucune guerre, soit étrangère, soit civile, des forces de terre et de mer aussi puissantes et aussi nombreuses que celles avec lesquelles Antoine et Octavien se préparaient à en venir aux mains.

Le premier avait cent mille hommes de pied, et douze mille chevaux. Dans ce nombre n'étaient pas comprises les troupes auxiliaires que les rois ses alliés lui avaient envoyées ou amenées. Bogud, roi d'une partie de la Libye; Tarcondimotus, roi de la haute Cilicie; Archélaüs, de Cappadoce; Philadelphe, de Paphlagonie; Mithridate, de Commagène; et Amyntas, de Galatie, servaient en personne dans son armée. Le roi des Mèdes, Hérode, l'Arabe Malchus et Polémon, qu'Antoine avait fait roi d'une partie du Pont et de la Cilicie, lui avaient envoyé des secours. Sa flotte se montait à cinq cents vaisseaux de guerre, dont plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, superbement ornés, suivant le goût de magnificence, et même de luxe, qu'il portait partout.

Octavien était moins fort. Quatre-vingt mille soldats légionaires, et un nombre de cavalerie égal à celui de son ennemi, formaient son armée de terre. Sa flotte ne passait pas deux cent cinquante bâtiments, qui même étaient beaucoup plus petits que ceux d'Antoine, mais d'une meilleure construction, plus agiles, et surtout

mieux garnis de matelots et de rameurs, qui entendaient parfaitement la manœuvre; au lieu que les grosses masses de la flotte ennemie étaient à demi vides, et n'avaient pour les servir que des gens ramassés, et la plupart enlevés de force, qui jamais n'avaient vu la mer, des moissonneurs, des muletiers, des jeunes gens presque encore dans l'enfance que l'on prenait sur les chemins, et dont on dépeuplait la Grèce, sans pouvoir néanmoins parvenir à remplir les vaisseaux.

Tout l'empire romain s'ébranla pour cette guerre. C'était l'Orient qui se heurtait contre l'Occident. La domination d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne; et il faut joindre encore à ces vastes régions l'Égypte et la Cyrénaïque. Octavien avait pour lui l'Afrique, depuis le canton de Cyrène jusqu'à la grande mer, l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie, l'Italie, les îles de Sicile et de Sardaigne. Mais l'Italie ne lui fournissait pas seulement des forces, elle donnait un grand relief et une décoration bien avantageuse à son parti, comme Virgile le fait sentir, lorsque, décrivant la bataille d'Actium, il représente d'un côté Auguste[1] menant l'Italie au combat[2], et accompagné du sénat et du peuple, des dieux pénates de Rome, et des grands dieux tutélaires de l'empire; et de l'autre part Antoine traînant à sa suite des nations barbares, mille sortes d'armures différentes, l'Égypte, l'Orient,

[1] Octavien portait le nom d'Auguste lorsque Virgile composait ces vers.

[2] Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
Cum patribus populoque, penatibus et magnis dis....
Hinc ope barbaricâ variisque Antonius armis
Victor ab Auroræ populis et littore Rubro
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit : sequiturque, nefas! Ægyptia conjux.
(VIRG. Æneid. l. VIII, v. 678 seqq.)

la Bactriane, et, pour comble d'ignominie, une épouse égyptienne qui le suit, ou plutôt qui le domine.

Par l'exposé que je viens de faire des forces des deux partis, il paraît que les deux généraux avaient l'un et l'autre des motifs d'espérer la victoire. Aussi témoignaient-ils une grande confiance, dans laquelle pourtant il entrait autant de politique que de persuasion. Octavien, qui n'était point fastueux ni fanfaron par caractère, fit néanmoins porter un défi à Antoine; et, pendant que ses vaisseaux étaient encore dans les ports de Tarente et de Brindes, il lui proposa de venir en Italie, offrant de lui laisser libres les ports et les rades dont il aurait besoin pour sa flotte, et de s'éloigner de la mer jusqu'à la distance d'une journée de cheval; le tout, sous promesse de livrer bataille cinq jours après le débarquement. Si ce parti ne convenait pas à Antoine, il lui demandait à être reçu en Épire aux mêmes conditions. Antoine n'accepta aucune des deux propositions, et même il s'en moqua. « Qui sera notre juge, « dit-il, si l'un de nous manque à quelqu'un des ar- « ticles de la convention ? » Mais, pour ne pas céder en rodomontade à un ennemi à qui il n'avait jamais accordé la gloire de la bravoure, il le défia à un combat singulier: ou, supposé qu'une bataille générale lui plût davantage, il lui proposait de convenir qu'ils se transporteraient l'un et l'autre avec leurs armées sur les plaines de Pharsale, afin de décider leur querelle au même lieu qui avait vu terminer celle de César et de Pompée.

Défi porté à Antoine par Octavien. Antoine répond par un autre défi.

C'étaient là des propos frivoles, et qui ne pouvaient jamais passer en réalité, quoiqu'ils ne fussent peut-être pas inutiles pour encourager de part et d'autre le soldat.

Cependant la belle saison commençait à s'ouvrir, et il était temps d'entrer en action. Octavien rassembla à Brindes et dans le voisinage non-seulement toutes ses troupes, mais tous ceux qui marquaient le plus, et qui avaient quelque crédit dans l'ordre des sénateurs et dans celui des chevaliers. Il prétendait employer les uns et en tirer du service, s'assurer de la fidélité des autres en les tenant auprès de sa personne; et en même temps il était charmé de mettre en évidence et de donner en spectacle à l'univers les chefs et le corps de la nation romaine s'intéressant unanimement pour la défense de sa cause.

Octavien rassemble toutes ses forces à Brindes.

Parmi les soins de l'embarquement, une de ses attentions fut d'empêcher, à l'exemple de son grand-oncle, que ses vaisseaux ne fussent chargés d'une foule de gens inutiles et de provisions superflues. Il régla donc le nombre d'esclaves que chaque officier ou sénateur pourrait mener avec soi, et la quantité de vivres dont il leur serait permis de se fournir.

En attendant que tout fût prêt pour le départ général, il détacha Agrippa, à la tête d'une nombreuse escadre, pour aller inquiéter l'ennemi. Ce brave commandant s'acquitta heureusement et habilement de sa commission. Il fit des descentes en plusieurs endroits de la Grèce: il emporta de vive force Méthone [1], ville considérable du Péloponèse, et défendue par une bonne garnison. Bogud, roi de Mauritanie, fut tué dans cette occasion. Mais le plus important exploit d'Agrippa dans cette course, fut la prise d'un grand convoi de toutes sortes de provisions de guerre et de bouche, qui venait

Il détache Agrippa avec une escadre pour aller inquiéter l'ennemi.

[1] Aujourd'hui *Modon*.

à Antoine de la Syrie et de l'Égypte. Après un si heureux commencement de campagne, Agrippa vint retrouver Octavien, qui, encouragé par ses premiers succès, se hâta d'aller chercher l'ennemi avec toutes ses forces de terre et de mer.

Il part avec toutes ses forces.

Elles partirent toutes ensemble, et couvrirent la mer Ionienne d'une multitude prodigieuse de bâtiments, soit barques de transport pour faire passer en Grèce quatre-vingt mille hommes de pied et douze mille chevaux, soit vaisseaux de guerre, au nombre de deux cent cinquante. L'armée de terre débarqua au pied des monts Cérauniens [1], et elle avait ordre de défiler le long de la côte jusqu'au golfe d'Ambracie [2]. Octavien lui-même, à la tête de son armée navale, ayant pris en passant Corcyre abandonnée par les ennemis, vint se rafraîchir dans un port formé par la rivière d'Achéron [3] à son embouchure. Il y établit le rendez-vous général de sa flotte, et tout de suite il vogua vers le promontoire d'Actium.

Peu s'en faut qu'il ne surprenne son ennemi.

Il devait être bien attendu; et néanmoins peu s'en fallut qu'il ne surprît Antoine, dont la flotte mouillait à la rade de ce cap. Antoine n'avait rien de prêt. Ses légions n'étaient point arrivées; ses vaisseaux voguaient à peine, n'ayant pas leur nombre complet de matelots et de rameurs, qui même périssaient journellement de maladie et de misère, surtout ceux que l'on prenait de force, et que l'on appliquait à un métier pénible et tout nouveau pour eux. On rapporte à ce sujet un mot

[1] Monts de la Chimère.

[2] Golfe de l'Arta.

[3] Ce port était appelé le port *Doux*, parce que l'eau y est douce, soit à cause des rivières qui s'y déchargent, ou des sources qui sortent du fond. Il est marqué dans les cartes de Grèce de M. d'Anville par le nom de *Glycys limen*, qui est le nom grec écrit en lettres latines.

d'Antoine bien cruel et bien inhumain. Comme on lui disait qu'il était mort plus du tiers de l'équipage de sa flotte: « Pourvu [1], répondit-il, que l'on conserve les « rames, nous ne manquerons point de rameurs tant « que la Grèce aura des hommes. » S'il est vrai qu'il soit sorti de la bouche d'Antoine une parole si brutale et si féroce, il est bien digne des malheurs qu'il a éprouvés.

Dans le trouble universel que causait l'arrivée soudaine d'Octavien, Cléopatre s'égaya par une fade plaisanterie, qui ne mériterait guère d'être rapportée ici, si ce n'est qu'elle peut passer pour un trait du caractère de cette princesse également folâtre et méprisant. Comme on vint lui annoncer avec effroi que l'ennemi s'était emparé de Toryne, petite ville dont le nom en grec signifie *cuiller à pot*, elle joua sur cette équivoque. « Beau sujet de s'effrayer, dit-elle, parce que Cé« sar garde la cuiller à pot! » Cette froide allusion n'aurait pas sauvé la flotte; mais Antoine paya de tête et de présence d'esprit. Il n'avait que très-peu de troupes sur ses vaisseaux, et, s'il eût été attaqué, sa perte était certaine. Pour tromper un ennemi auquel il lui aurait été impossible de résister, il arma les rameurs, et les fit monter sur les ponts, où il les rangea en bon ordre. En même temps il fit suspendre et soutenir les rames, de manière que le plat de la rame paraissait en l'air aux deux flancs de chaque vaisseau. Cette vaine apparence en imposa à Octavien, et l'obligea de se retirer, parce qu'il se persuada qu'Antoine était en état de le bien recevoir.

[1] « Remi modò salvi sint; nam remiges non deerunt, quoad Græcia homines habuerit. » (*Oros.* VI, 19.)

Position des deux armées.

Octavien avait eu dans ce mouvement brusque et imprévu une double intention : il espérait ou emporter quelque avantage par la force, ou débaucher et attirer à lui une partie des soldats d'Antoine. N'ayant réussi ni dans l'une ni dans l'autre de ses vues, il songea à s'établir et à se fortifier un camp sur la côte septentrionale du golfe d'Ambracie, à l'endroit où il bâtit depuis la ville de Nicopolis [1]; et, de son camp, il tira des lignes de communication avec le port Comarus, qui est sur la mer Ionienne, à peu de distance du port que forme l'Achéron. Antoine occupait les deux pointes qui dominent l'entrée du golfe. Il y avait élevé des tours, et il faisait garder exactement l'embouchure par ses vaisseaux; en sorte qu'il était maître d'entrer dans le golfe et d'en sortir à sa volonté. Son camp s'étendait dans la plaine, au-dessous d'Actium, séparé de celui de son ennemi par la largeur du même golfe.

Petits combats.

Les deux armées restèrent assez long-temps dans cette position, sans qu'Octavien pût parvenir à engager une bataille, quoiqu'il ne cessât de l'offrir à Antoine. Une même raison les déterminait, l'un à vouloir combattre, l'autre à le refuser. Les troupes d'Antoine n'étaient pas encore toutes rassemblées; et il avait le même intérêt à attendre celles qui lui manquaient que son adversaire à les prévenir. Tout se réduisit donc pendant un temps à des escarmouches, à de petits combats de cavalerie, à des prises de vaisseaux de charge, sans aucune action qui puisse passer pour importante.

Expédition heureuse d'Agrippa.

Lorsque Antoine eut toutes ses troupes réunies, il montra plus de confiance. Il passa avec une partie de

[1] Aujourd'hui *Prévéza*.

son armée sur la côte où était l'ennemi, et il y dressa un camp, laissant néanmoins ses principales forces dans son ancien camp auprès d'Actium. Alors Octavien ralentit cette grande ardeur à presser le combat : mais pendant qu'il se tenait lui-même tranquille, il fit agir des détachements et par terre, et par mer. Pour mettre Antoine en inquiétude, et l'obliger, s'il était possible, d'abandonner les postes qu'il occupait, Octavien envoya différents corps de troupes en Grèce et en Macédoine; et Agrippa, par son ordre, s'étant mis à la tête d'une puissante escadre, s'empara de Leucade[1] et des vaisseaux qu'il y trouva, soumit Patras et même Corinthe.

Les désertions deviennent fréquentes dans le camp d'Antoine. Ahénobarbus passe du côté d'Octavien.

Ces succès d'Agrippa commencèrent à faire pencher la balance, et ébranlèrent la fidélité de plusieurs des partisans d'Antoine. Les désertions devinrent fréquentes dans son armée, et d'illustres personnages, tels que Philadelphe, roi de Paphlagonie, Amyntas, roi des Galates, le quittèrent pour passer dans le camp ennemi. Mais il n'y eut personne dont le changement de parti lui fût plus sensible que celui de Domitius Ahénobarbus. C'était de tous les amis d'Antoine le plus distingué par sa naissance, par son rang, par l'élévation de son courage. Il n'avait point voulu se rabaisser à faire sa cour à Cléopatre, et il était le seul qui, en lui parlant, ne l'eût jamais appelée que par son nom. En conséquence, il eut à essuyer tous les jours mille désagréments de la part de cette orgueilleuse princesse. Le dépit qu'il en conçut, et peut-être la crainte d'un événement fâcheux, auquel il voyait que les choses se préparaient, l'engagèrent à

[1] L'île de Sainte-Maure.

aller chercher plus de considération et une meilleure fortune auprès d'Octavien. Quoique malade, et ayant actuellement la fièvre, il se jeta dans un esquif, et fit heureusement le trajet. Antoine fut piqué, et il se vengea en plaisantant sur Domitius, et en attribuant sa fuite à l'impatience de revoir une affranchie qu'il aimait, et sans laquelle il ne pouvait vivre. Du reste, il en usa généreusement à son égard, et, contre l'avis de Cléopatre, il lui renvoya ses équipages et tout ce qui lui avait appartenu. Domitius mourut peu après, sans avoir eu le temps de rendre aucun service à Octavien, si ce n'est que son exemple décréditait le parti qu'il avait abandonné, et fut pour plusieurs un motif d'en faire autant.

L'esprit d'Antoine s'aigrit.

La multitude des désertions aigrit l'esprit d'Antoine, et le porta à la cruauté. Sur des soupçons bien ou mal fondés, il fit périr dans les tourments Jamblichus, roi ou prince d'une contrée de l'Arabie; et il livra un sénateur, nommé Q. Postumius, à la fureur d'un nombre de forcenés qui, comme des bêtes féroces, le déchirèrent et le mirent en pièces.

Cléopatre se rit d'Antoine, qui la soupçonnait de le vouloir empoisonner. Plin. xxi, 3.

Les chagrins d'Antoine s'étendirent jusque sur Cléopatre, et il entra en défiance contre elle [1]. Par une de ces vicissitudes que produisent d'ordinaire les passions violentes, il alla d'un excès à l'autre; et celle à laquelle il avait soumis toutes ses volontés lui devint suspecte du noir dessein de le faire périr par le poison. En conséquence, lorsqu'il mangeait avec elle, il voulut que l'on fît l'essai de tout ce qu'on servait devant lui. Cléo-

[1] Pline date ce fait en général du temps des préparatifs de la guerre d'Actium, *in apparatu Actiaci belli.* Je ne lui trouve pas de place plus convenable que celle que je lui donne ici.

patre se joua de ses frayeurs et de ses précautions, et elle se fit un plaisir de lui en prouver l'inutilité. Dans un repas, elle mit sur sa tête une couronne dont les fleurs étaient empoisonnées par les extrémités. Ensuite, lorsque l'on fut en gaîté, elle invita Antoine, selon une pratique usitée parmi les gens de plaisir, à boire les couronnes, c'est-à-dire à boire du vin dans lequel les couronnes auraient été trempées. Antoine y consent : il prend la couronne de Cléopatre, en met les fleurs en pièces, les jette dans sa coupe; et déja il la portait à sa bouche, lorsque la reine, lui saisissant le bras, lui dit : « Connaissez celle contre laquelle vous vous « précautionnez par cette nouvelle méthode d'ordonner « l'essai de ce que vous devez manger et boire[1]. Si je « pouvais vivre sans vous, manquerais-je d'occasions « ou de moyens? » En même temps elle fit amener un criminel, qui, par son ordre, but le vin de la coupe d'Antoine, et expira sur-le-champ. Un tel jeu aurait eu de quoi déplaire à un homme soupçonneux. Mais Antoine n'en tira aucune induction fâcheuse, et reprit ses sentiments accoutumés de confiance aveugle pour Cléopatre.

Nouvelles pertes d'Antoine. Il court risque d'être enlevé.

Dans ce même temps, il lui survint quelques nouvelles pertes, qui augmentèrent ses inquiétudes sur le succès de la guerre. Sosius, ayant engagé un combat naval, fut battu, et le roi Tarcondimotus y perdit la vie. Antoine lui-même ne réussit pas mieux dans une petite action de cavalerie où il se trouva en personne. Enfin il courut risque d'être enlevé, et de tomber au

[1] « En ego sum, inquit, illa, Marce Antoni, quam tu novâ prægustantium diligentiâ caves : adeò mihi, si possim sine te vivere, occasio aut ratio deest. »

pouvoir d'Octavien. Voici comment la chose arriva.

Il se tenait près de l'ennemi dans le camp qu'il avait établi sur la côte septentrionale du golfe, et il passait souvent sans beaucoup de précaution de ce camp à sa flotte, se fiant sur des lignes palissadées, qui assuraient la communication de l'un avec l'autre. Octavien en fut averti, et il plaça une embuscade, qui ne manqua Antoine que d'un instant : car celui qui le précédait immédiatement fut pris, et lui-même il ne se sauva qu'avec peine en courant de toutes ses forces. Cette aventure le détermina à retourner dans son ancien camp, au pied du promontoire d'Actium.

Il se résout à tenter le sort d'une bataille navale.

Là, voyant que ses affaires dépérissaient de jour en jour, et que d'ailleurs la disette commençait à se mettre dans son armée, il en conclut qu'il devait changer entièrement son plan de guerre, et il tint un grand conseil pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire en pareille conjoncture. Dion assure que Cléopatre fut d'avis de remener toutes les troupes en Égypte, laissant seulement des garnisons dans les postes et dans les villes les plus considérables des pays qu'ils abandonneraient : conseil lâche et insensé, que je ne puis croire que Cléopatre même ait osé proposer à Antoine. Cependant cet historien ajoute que le général romain y déféra, et que la bataille d'Actium, qui suivit de près, s'engagea malgré lui, lorsqu'il avait dessein de se retirer, et non de se battre. Ce récit, dont je ne trouve de vestige dans aucun autre auteur, me paraît très-peu probable, et j'aime mieux m'en tenir à Plutarque, selon lequel, le parti de livrer bataille étant pris et arrêté, la délibération avait uniquement pour objet de résoudre si ce serait sur terre ou sur mer.

Antoine avait bien plus de raisons de mettre sa confiance en ses légions exercées par tant de combats que dans une flotte mal équipée, mal servie, et qui jusque-là n'avait réussi en rien. C'était aussi le sentiment de Canidius, qui, à l'approche du danger, oubliant ses complaisances pour Cléopatre, conseillait à son général de renvoyer cette princesse, et de se retirer en Thrace ou en Macédoine pour y vider la querelle par une bataille en pleine campagne. Il représentait qu'en ce cas Dicomès, roi des Gètes, promettait de puissants secours, et qu'après tout il n'était point honteux d'abandonner la mer à Octavien, à qui les guerres contre Sextus Pompée avaient donné moyen d'acquérir de l'habileté dans la marine : mais qu'il serait bien étrange qu'Antoine, qui avait une si grande expérience dans les combats sur terre, ne profitât point de la force, du nombre et du courage de ses légions, et fît consister toute sa ressource dans des vaisseaux.

Des raisons si solides auraient assurément fait impression sur Antoine, s'il eût été encore capable de se décider par lui-même. Mais il ne voyait que par les yeux de Cléopatre, et il ne se déterminait que par ses ordres. Cette artificieuse princesse, qui ne songeait qu'à ses intérêts propres, voulait absolument une bataille navale, envisageant non pas ce qui pourrait être plus utile pour vaincre, mais ce qui lui procurerait une fuite plus prompte et plus aisée en cas de disgrace.

Il fut donc résolu que l'on s'en tiendrait à combattre sur mer ; et, comme le nombre des matelots et des rameurs d'Antoine ne suffisait pas à beaucoup près pour celui de ses vaisseaux, il fit un choix de ses meilleurs bâtiments jusqu'à la concurrence de ce qu'il avait d'hom-

mes pour les servir et pour faire la manœuvre, et il brûla tout le reste. Sa flotte se trouva ainsi réduite à cent soixante-dix vaisseaux, qui n'avaient pas même
Oros. VI, 10. leur équipage complet. En y ajoutant les soixante galères de Cléopatre, il était encore inférieur à son ennemi, qui avait deux cent soixante vaisseaux. Mais, comme les siens étaient plus grands et plus hauts de bord, il comptait que cet avantage suppléerait à ce qui lui manquait du côté du nombre. Il embarqua sur cette flotte vingt mille soldats légionaires et deux mille tireurs d'arcs, sans oublier d'y faire monter les premiers et les plus illustres de ceux qu'il avait avec lui, afin qu'il leur fût plus difficile de passer du côté de l'ennemi, s'ils étaient tentés d'imiter l'exemple que plusieurs autres leur avaient donné.

On rapporte que pendant l'embarquement un vieux centurion, de tout temps attaché à Antoine, et qui, ayant combattu pour lui et sous ses yeux en mille occasions, était moulu de coups, lorsqu'il le vit approcher, versa des larmes, et lui dit : « Mon général, pourquoi, « méprisant ces blessures que j'ai reçues en combattant « sous vos ordres, et cette épée qui vous a si bien ser« vi, mettez-vous vos espérances dans un fragile bois? « Laissez les Égyptiens et les Phéniciens combattre sur « mer; mais, pour nous, la terre est notre élément. « Donnez-nous la terre, sur laquelle nous sommes ac« coutumés à combattre de pied ferme, prêts à vaincre « ou à mourir. » A ce discours Antoine ne répondit rien; mais, prenant un air de sérénité, et faisant signe de la main au centurion d'avoir bon courage, il passa outre, et continua son opération.

Il recommandait à cet officier une confiance qu'il

n'avait pas lui-même; et l'on remarqua que les pilotes, voulant laisser les voiles à terre, parce que les rames suffisaient pour le combat, il ordonna qu'on les portât dans les vaisseaux, sous le prétexte qu'il ne fallait pas qu'aucun des ennemis pût leur échapper par la fuite.

Octavien fit de son côté les apprêts du combat, sentant parfaitement tout l'avantage que lui donnait son ennemi en lui présentant la bataille sur mer. Mais, malgré la disposition où étaient les deux généraux d'en venir aux mains, pendant quatre jours le gros temps les en empêcha. Enfin, le cinquième jour, qui était le 2 septembre, s'étant trouvé clair, serein, tranquille, les mit à portée de décider qui des deux resterait le maître de l'univers. Bataille d'Actium.

Antoine rangea sa flotte devant l'embouchure du golfe d'Ambracie, donnant le commandement de l'aile droite à Gellius Publicola, celui de la gauche à Sosius, et confiant le centre à M. Octavius et à M. Insteïus. Pour lui, il se réserva le soin d'aller partout où sa présence serait nécessaire. Pline rapporte que, pendant qu'il distribuait ses ordres, le petit poisson nommé *rémore* arrêta son vaisseau, et le força de passer dans un autre. Mais cette vertu magique d'un petit animal qui rend immobile un vaisseau poussé par les vents, par les flots et par les rames, est depuis long-temps reconnue pour fabuleuse. Plin. XXXII, 1.

Octavien, prenant le large, s'étendit en face de la flotte d'Antoine. Ses lieutenants-généraux étaient M. Lurius à la droite, L. Arruntius à la gauche, subordonnés tous deux à Agrippa, qui commandait en chef, et sur qui devait rouler toute l'action. Le consul Messala avait aussi dans cette flotte un commandement, mais qui

n'est pas bien nettement expliqué. Pour ce qui est d'Octavien lui-même, entouré d'un nombre de barques que montaient des officiers destinés à porter ses ordres, comme ses aides-de-camp, il avait pris, aussi-bien qu'Antoine, pour son département, d'être partout.

Les deux armées de terre, simples spectatrices du combat, étaient rangées sur les rivages, celle d'Antoine commandée par Canidius, celle d'Octavien par Statilius Taurus : puissant encouragement pour les deux flottes qui allaient se battre.

Quoique Antoine offrît la bataille, il n'avait pas dessein d'attaquer. Il avait recommandé à ceux qui présidaient à la manœuvre d'attendre l'ennemi sans faire aucun mouvement, se précautionnant contre les écueils et les bas-fonds dans une mer étroite et toute voisine des terres : et ses soldats avaient ordre de se battre de la même façon que s'ils eussent été en terre ferme, et de regarder leurs vaisseaux comme des citadelles qu'ils auraient à défendre contre une troupe d'assaillants.

Octavien, en parcourant toutes les divisions de son armée, lorsqu'il fut arrivé à son aile droite, remarqua avec étonnement la tranquillité de la flotte d'Antoine. Car de loin on eût cru qu'elle était à l'ancre. Il ne jugea pas à propos d'aller à l'ennemi si près des terres, où l'agilité de ses vaisseaux et l'habileté de ses matelots et rameurs auraient été de peu d'usage; et il se contenta de demeurer en présence, à la distance d'un mille.

Cette inaction dura jusqu'à midi. Alors, un vent de mer s'étant élevé, les officiers et les soldats d'Antoine, impatients d'un délai qui irritait leurs courages, et se

confiant en la grandeur et en la force de leurs bâtiments, ébranlèrent leur gauche, et firent un mouvement vers l'ennemi. Octavien en fut charmé; et, pour leur donner lieu de s'éloigner davantage du détroit et des terres, il ordonna à sa droite de reculer vers la pleine mer, afin que ses vaisseaux, qui manœuvraient excellemment, eussent tout l'espace nécessaire pour assaillir à leur avantage les lourdes masses d'Antoine, qui, par leur pesanteur et le défaut d'équipage, ne se maniaient que difficilement et lentement.

Bientôt on s'approche, on se mêle. Mais la façon de se battre ne ressemblait aucunement à un combat naval, tel que le connaissaient et le pratiquaient les anciens. Car les proues de leurs vaisseaux étaient des espèces d'armes offensives. Garnies de forts éperons d'airain, elles se heurtaient par la pointe avec violence; ou, ce qui était bien plus avantageux, on les dirigeait contre le flanc du vaisseau ennemi, pour le blesser, le percer, et le mettre dans le cas de donner entrée à l'eau et de couler à fond. Ici il ne fut point question de ce choc de vaisseau contre vaisseau. Ceux d'Antoine étaient trop lourds pour pouvoir être poussés avec impétuosité, de quoi dépendait néanmoins la force du coup: et ceux d'Octavien, petits et légers, non-seulement évitaient de rencontrer les éperons des ennemis, mais, s'ils tentaient de heurter les flancs de ces énormes bâtiments, comme les bois en étaient durs, épais et liés avec des crampons de fer, souvent la pointe de l'éperon qui avait porté le coup se trouvait rebouchée et écrasée.

On se battait donc ainsi que dans une action sur terre; ou, pour parler plus juste, c'étaient comme des assauts livrés à des forteresses. Car trois et quatre vais-

seaux d'Octavien entouraient un de ceux d'Antoine, et les combattants se servaient de piques, de boucliers, de longues perches armées de fer par le bout, de pots à feux; et même, du côté d'Antoine, comme les poupes de ses vaisseaux portaient des tours de bois, on employait les catapultes, ou machines à lancer les traits.

Pendant que l'on combattait ainsi à la droite, Agrippa étendit sa gauche pour envelopper les ennemis. Publicola, qui lui était opposé, fut obligé d'en faire autant, et, en s'étendant, il se sépara peu à peu du centre, où le trouble commença à se mettre. Cependant il n'y avait rien encore de décidé, lorsque tout d'un coup on vit les soixante vaisseaux de Cléopatre prendre la fuite, et traverser les combattants, ayant les voiles hautes et cinglant vers le Péloponnèse. La peur sans doute emporta cette princesse, qui avait tout préparé d'avance, et qui, comme si elle ne fût venue au combat que pour fuir, s'était donné le soin de faire charger sur ses vaisseaux tout ce qu'elle avait de plus précieux.

Fuite de Cléopatre.

Il n'y a rien en cela de fort étonnant. Mais ce qui est inconcevable, c'est la conduite d'Antoine en cette occasion. Il n'est pas possible d'y reconnaître[1], dit Plutarque, ni le général d'armée, ni l'homme de cœur et de tête. Il sembla même avoir perdu le droit de se gouverner par sa volonté propre, et il vérifia ce que l'on dit des amants, dont on assure que l'ame habite dans la personne qu'ils aiment. Comme s'il eût été l'om-

Antoine la suit.

[1] Ἔνθα δὲ φανερὸν αὑτὸν Ἀντώνιος ἐποίησε, οὔτε ἄρχοντος, οὔτε ἀνδρὸς, οὔτε ὅλως ἰδίοις λογισμοῖς διοικούμενον· ἀλλ' ὅπερ τις παίζων εἶπε τὴν ψυχὴν τοῦ ἐρῶντος ἐν ἀλλοτρίῳ σώματι ζῆν, ἑλκόμενος ὑπὸ τῆς γυναικὸς, ὥσπερ συμπεφυκὼς καὶ συμμεταφερόμενος. Οὐ γὰρ ἔφθη τὴν ἐκείνης ἰδὼν ναῦν ἀποπλέουσαν, καὶ πάντων ἐκλαθόμενος, καὶ προδοὺς καὶ ἀποδρὰς τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ μαχομένους καὶ θνησκόντας, εἰς

bre de Cléopatre, et obligé d'obéir à tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de cette princesse partir et s'éloigner, qu'oubliant tout, abandonnant et trahissant ceux qui combattaient et qui mouraient actuellement pour lui, il passa dans une galère à cinq rangs de rames, accompagné seulement de deux amis, Alexandre, Syrien, et un Romain nommé Scellius [1], et il courut après celle qui se perdait, et qui le perdait lui-même. Cléopatre, l'ayant reconnu, fit lever en l'air le pavillon de son vaisseau. Il y aborda, et y entra sans la voir ni en être vu. Elle était à la poupe : il passa à la proue, et là il demeura assis seul, tenant sa tête avec ses deux mains.

Cependant ses soldats combattaient avec un courage digne d'admiration. Il est vrai que d'abord il n'y en eut que peu qui s'aperçurent de sa fuite. Mais Octavien ne la leur laissa pas long-temps ignorer ; et il allait de vaisseau en vaisseau, leur demandant pour qui donc ils s'opiniâtraient à combattre. L'attachement pour leur général et l'amour de la gloire étaient si vifs dans le cœur de ces braves gens, qu'ils ne voulurent point recevoir le quartier qu'on leur offrait, jusqu'à ce qu'enfin, la mer commençant à élever de grosses vagues et à fatiguer leurs bâtiments, las de résister à la fois et aux

Victoire d'Octavien.

πεντήρη μετεμβὰς...... ἐδίωκε τὴν ἀπολωλυῖαν * ἤδη καὶ προσαπολοῦσαν αὐτόν.

[1] Ce nom est inconnu. L'éditeur anglais de Plutarque, par une conjecture assez probable, y substitue *Lucilius*, dont il a été parlé ci-devant et qui sera encore nommé plus bas.

* Le texte porte ἀπολωλεκυῖαν à l'actif : mais le sens demande visiblement le parfait moyen. = La correction n'est peut-être pas nécessaire : il n'y a rien de si commun en grec que l'emploi de l'actif dans le sens du moyen, par l'ellipse du pronom : ἀπολωλεκυῖαν, sous-entendu ἑαυτήν. — L.

ennemis, et aux vents, et aux flots, ils se soumirent au vainqueur vers la dixième heure du jour. Le nombre des morts ne passa pas cinq mille. Les vaisseaux pris, de toute grandeur et de toute forme, se montèrent à trois cents.

L'armée de terre d'Antoine, après sept jours de délai, se soumet au vainqueur.

Restait l'armée de terre, qui, par le nombre et la valeur des troupes dont elle était composée, pouvait encore donner bien des affaires à Octavien. Les officiers et les soldats de cette armée ne voulurent point, pendant un temps, ajouter foi à ce qu'on leur disait touchant la fuite d'Antoine. Ils ne pouvaient concevoir que leur général eût abandonné dix-neuf légions d'une infanterie invincible, et douze mille chevaux; comme s'il n'eût pas mille fois éprouvé les vicissitudes de la fortune, et qu'une variété infinie de bons et de mauvais succès n'eût pas dû exercer et fortifier sa vertu. Ils s'imaginaient donc qu'Antoine reparaîtrait tout d'un coup au moment où on l'attendrait le moins. Il fallut, au bout de quelques jours, qu'ils se persuadassent de la vérité d'un fait aussi incroyable, lorsque Antoine eut envoyé du Ténare, où il avait relâché, un ordre à Canidius d'emmener ses légions par la Macédoine en Asie. Ils tinrent bon néanmoins; et, rejetant les sollicitations d'Octavien, qui les pressait de se rendre, ils se mirent en marche. Enfin, Canidius lui-même s'étant enfui pendant la nuit, cette malheureuse armée, manquant de tout, et livrée par ses chefs, céda à la nécessité, et prêta serment à Octavien, le septième jour après la bataille.

Mécène, dépêché à la poursuite d'Antoine.

Octavien, vainqueur à Actium, passa la nuit sur son bord, parce qu'après le combat fini, il n'eut pas assez de jour pour regagner commodément la terre. Son

premier soin fut d'envoyer Mécène avec une escadre à la poursuite d'Antoine et de Cléopatre; mais ils avaient bien pris de l'avance, et il ne fut pas possible de les atteindre. Mécène, étant donc promptement revenu, partit sur-le-champ pour se rendre à Rome, et y faire sa charge de préfet de la ville et de l'Italie.

revient, et part pour Rome. Suet. Aug. c. 17. Pedo Albinov. in Mec. obitum.

Lorsque les légions d'Antoine eurent subi le joug, rien, ce me semble, n'empêchait Octavien de poursuivre en toute diligence son ennemi vaincu. Il aurait imité en cela l'exemple de son grand-oncle, qui, après la victoire de Pharsale, se fit un point capital de presser vivement Pompée, et de ne lui pas laisser le temps de se reconnaître : mais il s'en fallait beaucoup qu'Octavien eût dans la guerre une activité pareille à celle du dictateur César. Au contraire, il n'estimait rien tant que la circonspection [1]. Il avait toujours à la bouche le proverbe grec, *Hâtez-vous lentement :* et il citait volontiers un vers dont le sens est, « qu'un général pré« cautionné est préférable à celui en qui domine la har« diesse ». Il se persuada sans doute, dans l'occasion dont je parle, qu'Antoine était tombé si bas, que le délai de quelques mois ne pourrait pas lui donner moyen de se relever, et il commença par porter ses soins sur les objets les plus proches, qui par eux-mêmes étaient aussi très-importants.

Octavien ne se hâte point de poursuivre Antoine.

Il rendit d'abord de solennelles actions de graces à Apollon, son dieu tutélaire, et de tout temps honoré sur le promontoire d'Actium; et il lui consacra les pré-

Il rend des actions de graces à Apollon. Dio, l. 51.

[1] « Nihil minùs in perfecto duce, quàm festinationem temeritatemque, convenire arbitrabatur. Crebrò itaque illa jactabat : Σπεῦδε βραδέως, etc., ἀσφαλὴς γὰρ ἐς' ἀμείνων, ἢ θρασὺς σρατηλάτης. » (Suet. *Aug.* 23.)

mices de sa victoire, c'est-à-dire un vaisseau de chaque espèce choisi entre ceux qui avaient été pris sur Antoine, depuis trois rangs de rames jusqu'à dix.

Précautions qu'il prend par rapport aux troupes.

Ensuite il tourna son attention vers cette immense multitude de troupes dont il se voyait environné. Il se souvenait dans quel danger l'avaient mis les quarante-cinq légions qui s'étaient trouvées réunies en Sicile après la défaite de Sextus Pompée et l'abdication forcée de Lépidus. Dans un cas tout pareil il appréhenda un semblable effet de l'audace qu'inspire naturellement à des soldats la vue de leur grand nombre et de leurs forces. Ainsi il jugea nécessaire de séparer premièrement l'armée d'Antoine. Il licencia les plus vieux soldats, et il incorpora les autres dans ses légions. Il ne voulut pas même tenir toutes ensemble ses propres troupes. Il se hâta de renvoyer ses vétérans en Italie pour y attendre les récompenses qui leur étaient promises, et il ne garda auprès de lui que ceux qui n'avaient pas encore fini leur temps de service.

Il comptait avec raison sur la soumission de ces derniers. L'espérance du riche butin qu'ils se promettaient de faire en Égypte était un puissant soutien pour étayer leur fidélité. Mais il avait de l'inquiétude au sujet de ceux qu'il faisait passer en Italie, et qui, avides des récompenses qu'ils croyaient avoir bien méritées par leurs longs services, et qu'il n'était pas en état de leur payer actuellement, pouvaient s'impatienter du délai et exciter quelque trouble. Dans cette circonstance, il crut devoir donner satisfaction aux peuples d'Italie, fatigués des impôts que la nécessité de la guerre avait fait établir; de peur que, s'il restait parmi eux quelque levain de mécontentement, ce ne fût une occasion et un

appui pour la mutinerie des troupes. Il fit donc cesser toutes les nouvelles impositions; et les affranchis en particulier, à qui il restait un quatrième paiement à fournir, en furent dispensés. Cette remise fut reçue très-agréablement, et lui gagna tous les cœurs.

Une autre précaution qu'il prit, ce fut d'envoyer Agrippa en Italie. Mécène y était déja, et Octavien avait une pleine confiance en sa capacité : mais, comme ce ministre avait voulu rester dans l'ordre des chevaliers, il n'avait pas cet éclat des dignités qui impose à la multitude. Agrippa, décoré des plus grands honneurs, était plus à portée de se faire respecter.

Sa clémence à l'égard des vaincus.

Parmi les soins qui occupèrent Octavien après sa victoire, un des principaux eut pour objet les prières des vaincus, qui recouraient en foule à sa miséricorde, et la décision de leur sort. On peut dire en général qu'il fit honneur à sa bonne fortune, par la clémence avec laquelle il en usa. Les rois et les peuples qui avaient servi la cause d'Antoine n'éprouvèrent aucune cruauté de la part du vainqueur. Il se contenta d'imposer des amendes et des taxes sur les peuples, et de priver de leurs états les princes qui avaient porté les armes contre lui; mais il n'y eut point de sang répandu. Le seul Alexandre, accusateur de son frère Jamblichus, et enrichi par Antoine des dépouilles du malheureux, parut indigne de pardon. Octavien le tint prisonnier jusqu'à son triomphe où il le mena chargé de chaînes, et ensuite lui fit couper la tête.

Pour ce qui est des illustres Romains partisans d'Antoine, quelques-uns furent punis de mort, entre autres Curion, fils de ce célèbre Curion qui avait péri en combattant pour César en Afrique; mais Octavien par- Vell. II, 86.

donna au plus grand nombre. Sosius, caché long-temps par Arruntius, ami fidèle, obtint enfin grace par son entremise. M. Scaurus, frère utérin de Sex. Pompée, fut sauvé par les prières de sa mère Mucia. Le pardon de Furnius fut accordé aux sollicitations de son fils, dont on rapporte à ce sujet une parole mémorable. « César, dit-il, voici le seul sujet de plainte que vous « m'ayez jamais donné [1]. Vous me réduisez à vivre et à « mourir ingrat. » Beau trait de piété filiale, et en même temps compliment flatteur pour Octavien. Ce jeune et clément vainqueur fut charmé de voir estimée au-dessus des forces humaines la reconnaissance qui lui était due.

Métellus sauvé par les prières de son fils. Appian. Civ. l. IV.

Il fit voir, encore dans une autre occasion, qu'il sentait tout le prix et tout le mérite des prières d'un fils intercédant pour son père. Pendant qu'il était à Samos, s'avançant vers la Syrie et l'Égypte, il tint une séance pour examiner avec un conseil les causes des prisonniers du parti d'Antoine. Un Métellus lui fut amené, vieillard accablé d'années et de misères, et défiguré par une longue barbe, par une chevelure négligée, et par tout le triste appareil de son infortune. Le fils de ce Métellus était l'un des juges, et il eut bien de la peine à reconnaître son père dans l'état déplorable où il le voyait. Ayant enfin démêlé ses traits, il courut l'embrasser en pleurant et jetant de grands cris. Puis, se retournant vers le tribunal : « César, dit-il, mon père a été votre « ennemi, et moi votre officier. Il mérite d'être puni, « et moi d'être récompensé par vous. La grace que je « vous demande, c'est de le sauver à cause de moi, ou « de me faire mourir avec lui. » Tous les assistants

[1] « Hanc unam, Cæsar, habeo, injuriam tuam. Effecisti ut viverem et morerer ingratus. » (SEN. *de Benef.* cap. 25.)

furent touchés de compassion. Octavien lui-même, attendri, accorda la vie et la liberté à Métellus le père, quoiqu'il eût lieu de le regarder comme un ennemi implacable et rempli d'animosité.

Aventure singulière de Marcus et de Barbula.

L'aventure de Barbula, qui nous a été conservée par Appien, aussi-bien que le fait précédent, a quelque chose de tout-à-fait singulier. Barbula, ancien ami d'Antoine, et qui l'avait servi à la bataille de Philippes, acheta après cette bataille un proscrit qui s'était déguisé en esclave pour sauver sa vie. Ce prétendu esclave, que l'auteur grec ne nous fait connaître que par son prénom *Marcus*, appliqué à différents ministères, s'en acquitta avec une intelligence et une probité qui décelèrent sa condition. Barbula voulut lui arracher son secret, en lui promettant, s'il était du nombre des proscrits, de faire effacer son nom de dessus la liste fatale. Marcus demeura ferme, et suivit son maître à Rome. Là, il fut reconnu par un des amis de Barbula; et celui-ci, fidèle à sa promesse, obtint par le crédit d'Agrippa la grace de Marcus, qui, en conséquence, s'attacha à Octavien. Plusieurs années après survint la guerre d'Actium, dans laquelle Marcus et Barbula se trouvèrent encore divisés, le premier combattant pour Octavien, et le second pour Antoine. Après la bataille, la scène entre eux se renouvela, mais en sens contraire. Barbula n'imagina point de meilleur moyen pour éviter la mort que de se travestir en esclave. Marcus l'acheta, feignant de ne le pas connaître, et il se servit de la faveur où il était auprès d'Octavien pour sauver à son tour celui qui avait été son libérateur. Appien ajoute pour dernier trait de ressemblance dans la fortune de ces deux amis, qu'ils furent quelque temps après con-

suls ensemble : c'est-à-dire consuls substitués et en second; car leurs noms ne se trouvent pas parmi les consuls ordinaires.

Motifs de la clémence d'Octavien. Vell. II, 66.

Tous ces traits de bonté et de douceur sont assurément très-glorieux pour Octavien : mais nous n'en conclurons pas avec Velleïus que les cruautés qu'il exerça au commencement de son triumvirat et après la bataille de Philippes aient été forcées, et que la haine en doive tomber, non sur lui, mais sur ses collègues. Tous les monuments historiques font foi qu'il s'y porta avec plus de violence et d'acharnement qu'aucun des deux autres triumvirs. La différence de sa conduite après la bataille d'Actium vient de la différence des conjonctures. Au temps de cette dernière bataille, toutes les têtes du parti républicain étaient abattues; et il pouvait espérer que les partisans d'Antoine, accoutumés à servir un maître, passeraient aisément sous les lois d'un autre qui mériterait mieux leur affection : c'est à quoi il s'étudia.

Il vient à Athènes, et soulage la Grèce. Dio. et Plut. Anton.

Lorsque Octavien eut réglé à Actium les affaires qui demandaient célérité, il vint par mer à Athènes; et bien loin de maltraiter la Grèce, comme ayant secouru son ennemi, il soulagea la misère des peuples en leur faisant distribuer ce qui lui restait de provisions que la guerre n'avait pas consommées. Ils en avaient un extrême besoin; car le pays avait été horriblement foulé : on en avait enlevé les vivres, les hommes, les bestiaux.

Nous pouvons juger de la manière dont la Grèce en général avait été vexée, par le récit que nous fait Plutarque, d'après son bisaïeul, de ce qui regarde la ville de Chéronée. Il dit que tous les habitants avaient été

obligés de porter sur leurs épaules une certaine mesure de blé jusqu'à Anticyre sur le golfe de Corinthe, et on les faisait marcher à coups de fouet. Ils firent ainsi un premier voyage. Déja la seconde charge était prête, et ils allaient la prendre sur leurs épaules, lorsque la nouvelle de la défaite d'Antoine arriva. Ce fut le salut de cette ville infortunée. Les intendants et les soldats d'Antoine s'enfuirent, et les habitants partagèrent les blés entre eux.

D'Athènes Octavien passa en Asie; et il se préparait à aller en avant, lorsqu'il reçut avis que ses vétérans en Italie ne se contenaient point dans le devoir, et qu'il y avait parmi eux des mouvements qui menaçaient de sédition. Agrippa lui envoya à ce sujet courriers sur courriers, le pressant de revenir, parce que sa présence était nécessaire. On était alors en hiver, et Octavien venait de prendre possession de son quatrième consulat, dans lequel il se choisit pour collègue M. Crassus, fils du célèbre Crassus, et, si nous en croyons Dion, autrefois attaché au parti de Sex. Pompée, et ensuite à celui d'Antoine.

Mutinerie de ses vieux soldats en Italie. Dio.

C. JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS. IV.
M. LICINIUS CRASSUS.

An. R. 722. Av. J. C. 30.

Malgré les périls de la navigation pendant une saison rigoureuse, Octavien mit à la voile. Dans sa route il fut battu deux fois de la tempête; il perdit plusieurs vaisseaux; celui même qu'il montait fut maltraité, et le gouvernail en fut brisé par l'orage : mais enfin il arriva heureusement à Brindes. Là s'étaient rendus tous les sénateurs, tous les chevaliers, tous les magistrats, à l'exception de deux préteurs et de deux tribuns du

Il y accourt, et apaise les mécontents. Suet. Aug. c. 17.

Dio.

peuple, à qui il avait été ordonné par un décret de demeurer pour maintenir le bon ordre dans la ville. Rome s'était transportée à Brindes, pour y reconnaître son maître, vainqueur de tant d'ennemis, resté seul de tant de concurrents.

Les mutins furent déconcertés par sa venue; et un mot de Tacite nous apprend que d'un simple regard Octavien porta la terreur parmi ces légions[1], à qui il devait la victoire d'Actium. Comme néanmoins leurs demandes avaient quelque chose de raisonnable en soi, il y satisfit en partie, leur distribuant de l'argent, et assignant des terres aux plus vieux soldats; mais ni le temps, ni l'état de ses finances, ne lui permettaient d'acquitter tout ce qui leur était dû. Pour leur faire connaître au moins sa bonne volonté, il mit en vente ses biens, et les biens de ses principaux amis. On conçoit aisément que personne ne fut assez hardi pour en rien acheter : et c'est sur quoi Octavien avait compté. Mais, par cette démarche d'éclat, il fermait la bouche aux murmurateurs, et les réduisait à attendre en patience qu'il eût de quoi leur payer tout ce qu'il leur avait promis, comme il fit dans la suite au moyen de la conquête de l'Égypte et des richesses qu'il en remporta.

Il retourne en Asie, et s'avance vers l'Égypte.

Ces soins ne l'occupèrent que pendant trente jours, au bout desquels il se hâta de repartir pour aller chercher son ennemi, et mettre la dernière main à sa victoire en achevant de détruire Antoine. Dion rapporte qu'il voulut au retour éviter les promontoires du Péloponnèse, près desquels il avait été, en venant, battu

[1] «Divus Augustus vultu et aspectu actiacas legiones exterruit.» (TAC. *Annal.* I, 42.)

de la tempête; et que, pour cela, il fit passer ses vaisseaux par-dessus l'isthme de Corinthe. Il fallait que ces bâtiments fussent bien légers, si une telle opération pouvait s'exécuter aisément. Quoi qu'il en soit de cette circonstance particulière, Octavien eut bientôt regagné l'Asie, d'où il s'avança vers l'Égypte avec ses troupes victorieuses.

Antoine était alors à Alexandrie : mais il n'y avait pas dirigé sa fuite en droiture; et il est besoin de nous arrêter ici pour rendre compte de ses divers mouvements.

§ II. *Suite des aventures d'Antoine dans sa fuite. Il s'arrête à Parétonium. Sa noire mélancolie. Arrivée de Cléopatre à Alexandrie. Elle entreprend de faire passer sa flotte par-dessus l'isthme de Suez, dans la mer Rouge. Antoine survient. Préparatifs de Cléopatre pour se défendre contre le vainqueur. Antoine prend pour modèle Timon* le misanthrope. *Il se rejette dans les plaisirs. Essais que fait Cléopatre des poisons et des serpents. Elle tâche de se faire aimer d'Octavien, qui, de son côté, cherche à la tromper. Négociations. Soupçons d'Antoine contre Cléopatre. Elle s'efforce de les dissiper. Expédition malheureuse d'Antoine du côté de Parétonium. Zèle incroyable d'une troupe de gladiateurs pour voler à sa défense. Hérode se présente devant Octavien à Rhodes. Noblesse de ses sentiments. Il obtient son pardon. Alexas, traître à Antoine, est mis à mort par Octavien. Octavien, passant par la Judée, est magnifiquement reçu et aidé par Hé-*

rode. Péluse est livrée à Octavien par la trahison de Cléopatre. Elle fait porter dans son monument tout ce que son palais renfermait de plus précieux. Octavien s'approche d'Alexandrie. Derniers efforts d'Antoine. Trahi et vaincu, il rentre dans Alexandrie. Cléopatre s'enferme dans son tombeau, et lui envoie dire qu'elle est morte. Il se perce de son épée. Ayant appris qu'elle vivait, il se fait porter auprès d'elle. Il meurt entre ses bras. Larmes versées par Octavien sur cette mort. Cléopatre est prise vivante. Octavien entre dans Alexandrie, tenant par la main le philosophe Aréus. Antyllus et Césarion mis à mort. Funérailles d'Antoine. Cléopatre veut se faire mourir, et en est empêchée par la crainte de causer la mort à ses enfants. Octavien la vient visiter. Elle est avertie qu'on doit la faire partir dans trois jours. Elle va offrir des libations sur le tombeau d'Antoine. Sa mort. Idée de sa vie et de son caractère. Portrait d'Antoine. Le fils de Cicéron, consul, flétrit par un décret du sénat la mémoire d'Antoine. Postérité d'Antoine. Cassius de Parme, Canidius, et le sénateur Ovinius, mis à mort par Octavien. Octavien déclare qu'il a brûlé les papiers d'Antoine, et il en garde une partie. Sa conduite à l'égard des enfants des rois et princes de l'Orient trouvés à Alexandrie. Richesses immenses enlevées par Octavien de l'Égypte. Précautions singulières qu'il prend par rapport au gouvernement de cette province. Bonheur de l'Égypte sous l'empire romain. Octavien visite le tombeau d'Alexandre. Il sort de l'É-

gypte, et vient passer l'hiver en Asie. Troubles domestiques chez les Parthes. Conspiration du jeune Lépidus étouffée par Mécène. Servilie suit le jeune Lépidus, son époux, au tombeau. Le vieux Lépidus suppliant devant un consul qui avait été autrefois proscrit. Honneurs déférés à Octavien par le sénat. Droits nouveaux qui lui sont attribués. On l'associe aux dieux. Motifs de sa facilité à recevoir tous ces honneurs, et surtout les divins. Il souffre que dans les provinces on érige des temples à son père et à lui-même. Temple de Janus fermé. Triomphes d'Octavien. Générosité admirable des fils d'Adiatorix. Les triomphes d'Octavien sont vus avec une joie sincère. Ses largesses. Triomphes de Carrinas et d'Autronius Pætus. Dédicaces de temples et autres édifices publics. Fêtes et réjouissances. Jeu de Troie. Indisposition d'Octavien. Il érige à Actium et en Égypte des monuments de sa victoire. Double point de vue pour envisager les voies par lesquelles Octavien s'est élevé à la souveraine puissance. Jésus-Christ et son église fin de tous les événements.

Peu de temps après qu'Antoine eut été reçu dans la galère de Cléopatre, il s'aperçut qu'il était poursuivi par quelques vaisseaux, qui s'étaient détachés de la flotte d'Octavien. Il revira de bord, et présenta la proue aux ennemis, qui, pour la plupart, s'écartèrent. Un seul s'acharnait sur lui, branlant une pique qu'il avait en main, et prêt à la lancer. « Qui es-tu ? cria le général

An. R. 722.
Av. J. C. 32.
Suite des aventures d'Antoine dans sa fuite.
Plut. in Ant.

« fugitif au capitaine de ce vaisseau, et pourquoi t'ob-« stines-tu à poursuivre Antoine? » Le capitaine répondit : « Je suis Euryclès, Lacédémonien, qui, à l'aide « de la bonne fortune de César, cherche à venger sur « toi la mort de mon père. » En effet, Antoine avait condamné à mort le père d'Euryclès pour cause de vols et de brigandages. Néanmoins le Lacédémonien se détourna, et, au lieu d'attaquer la galère que montait Antoine, il se jeta sur l'autre galère amirale; car Antoine en avait deux. Il lui porta dans le flanc un coup violent de son éperon, il la fit tourner sur elle-même, et s'en empara, aussi-bien que d'un autre bâtiment qui portait des meubles précieux. Il se retira ensuite. Antoine rentra dans la chambre de la proue, et, reprenant la même attitude d'où l'attaque d'Euryclès l'avait tiré, il se replongea dans ses tristes réflexions.

Trois jours se passèrent ainsi, pendant lesquels, soit indignation, soit honte, il ne vit point Cléopatre, ni ne lui parla. Enfin, lorsqu'ils furent arrivés au promontoire de Ténare, les femmes de la reine, façonnées à ce manége, les réconcilièrent, et toutes choses reprirent leur train accoutumé.

Là ils furent joints par un assez bon nombre de vaisseaux de charge, et par quelques-uns de leurs amis qui s'étaient sauvés de la bataille, et qui leur annoncèrent que la flotte était perdue, mais qu'ils croyaient que l'armée de terre se maintenait encore en bon état. Antoine envoya donc ordre à Canidius, comme je l'ai dit plus haut, de conduire ses légions en Asie par la Macédoine. Mais un tel ordre ne pouvait pas suppléer à sa présence, et l'on a vu qu'il ne fut pas exécuté.

Pour lui, il se préparait à passer en Libye; et, conservant dans son infortune toute sa magnificence et toute sa générosité, il choisit un bâtiment chargé de beaucoup de choses précieuses, d'argenterie, de vaisselle d'or, d'argent monnayé, et il le donna à ses amis, en les exhortant à partager entre eux ces richesses, et à songer à leur sûreté. Ils résistèrent, les larmes aux yeux, et voulaient le suivre; mais il les consola avec une bonté et une douceur admirables, et, joignant les prières aux exhortations, il les renvoya et les recommanda à Théophile, son intendant, qui était à Corinthe, et à qui il écrivit de prendre soin d'eux, et de les cacher jusqu'à ce qu'ils eussent pu fléchir la colère de César.

Il partit ensuite avec Cléopatre; et, lorsqu'ils furent arrivés à Parétonium, ville d'Égypte, frontière de la Cyrénaïque, ils se séparèrent. La reine alla à Alexandrie, laissant Antoine à la solitude que la tristesse amère où il était lui faisait chercher. Il la goûta pleine et entière, ne voyant personne, et promenant de côté et d'autre ses inquiétudes, sans avoir d'autre compagnie qu'Aristocrate, rhéteur grec, et l'incomparable ami Lucilius, qui lui fut aussi fidèle dans son désastre qu'il l'avait été autrefois à Brutus en pareille circonstance.

Il s'arrête à Parétonium. Sa noire mélancolie. Dio et Plut.

L'objet d'Antoine, en séjournant dans le voisinage de la Cyrénaïque, n'avait pourtant pas été uniquement de se livrer à la sombre mélancolie qui le dominait. Il avait dans ce pays des troupes commandées par Pinarius Scarpus, et il prétendait les rassembler autour de sa personne. Mais ce lieutenant changea de parti avec la fortune. Il se déclara pour le vainqueur; et, ayant

tué les courriers que lui envoyait Antoine, et même quelques soldats qui réclamaient en faveur de leur général, il livra Cyrène et les quatre légions qu'il avait sous son obéissance à Gallus, ami et lieutenant d'Octavien. Antoine fut si outré de cette infidélité, qu'il voulait se donner la mort. Ses amis l'en empêchèrent, et le conduisirent à Alexandrie.

Arrivée de Cléopatre à Alexandrie.

Il y trouva Cléopatre occupée à tenter les dernières ressources pour vaincre ou pour fuir son malheur. Elle avait cru être obligée d'user de ruse pour se faire recevoir dans sa capitale. Connaissant la légèreté des Alexandrins, et sachant d'ailleurs combien elle méritait peu leur estime et leur affection, elle avait appréhendé que, s'ils étaient instruits de son infortune, ils ne lui fermassent l'entrée de leur port; et, par cette raison, elle voulut leur persuader qu'elle revenait victorieuse. Elle fit donc couronner ses vaisseaux de guirlandes; les flûtes et les fifres jouaient des airs de triomphe. A la tête de la flotte voguait sa galère amirale, ornée de dorures, avec des voiles de pourpre. Elle entra ainsi sans difficulté, et aussitôt elle fit repentir les Alexandrins de l'avoir reçue; car elle mit à mort plusieurs des principaux seigneurs de sa cour, qui dès long-temps la haïssaient, et qui, depuis les nouvelles de la bataille d'Actium, témoignaient tout haut leurs mécontentements. Elle confisqua les biens de ceux qu'elle avait fait mourir, dépouilla ceux à qui elle laissait la vie, et même pilla les temples, et en enleva toutes les richesses.

Elle entreprend de faire passer sa flotte pardessus l'isthme de

Son but dans ses rapines était d'amasser de quoi lever et entretenir des troupes pour sa défense. Mais elle voyait que les forces de l'Égypte étaient incapables de résister à toutes celles de l'empire romain réunies contre

elle. La fuite lui parut plus sûre, et elle forma le projet singulier et inouï de faire passer toute sa flotte, par-dessus l'isthme de Suez, dans la mer Rouge, et de se sauver par là dans un autre monde avec tous ses trésors. Quelques-uns de ses vaisseaux y furent réellement transportés; mais les Arabes les ayant brûlés, Antoine, qui survint dans ce même temps, et qui croyait que son armée de terre tenait encore pour lui, persuada à Cléopatre d'abandonner un dessein si rempli de difficultés, et de songer à défendre les avenues de l'Égypte par terre et par mer.

Suez dans la mer Rouge.

Cléopatre n'omit rien de ce qui pouvait dépendre d'elle pour mettre en pratique ce conseil. Elle désirait fortement de se tirer de péril, et elle n'en désespérait pas. Elle fit donc toutes sortes de préparatifs de guerre, comptant qu'au moins ils lui serviraient à obtenir un meilleur parti du vainqueur. Elle sollicita aussi des secours étrangers, s'adressant à tous les princes de qui elle pouvait s'en promettre; et ce fut alors que, pour se concilier le roi des Mèdes en particulier, elle fit mourir Artabaze, roi d'Arménie, son ennemi, et même lui en envoya la tête.

Antoine survient. Préparatifs de Cléopatre pour se défendre contre le vainqueur.

Pendant ce temps, Antoine, toujours en proie à la mélancolie, ne voyant rien qui ne le chagrinât, et envisageant un avenir encore plus triste, n'éprouvant qu'infidélités et désertions accumulées les unes sur les autres de la part de ceux qui lui avaient témoigné le plus d'attachement, quitta la ville et la société de ses amis, et se renferma dans une maison petite et écartée, qu'il se fit construire à la hâte sur une jetée avancée dans la mer près de l'île du Phare. Là il passa quelque temps, fuyant le commerce des hommes, et disant qu'il

Antoine prend pour modèle Timon le misanthrope.

prenait pour modèle Timon *le misanthrope*, et que, maltraité comme cet Athénien par l'ingratitude et par la perfidie de ses amis, il prétendait comme lui rompre avec le genre humain.

Il s'ennuya bientôt d'une façon de vivre si peu conforme à son caractère; et les mêmes chagrins qui l'y avaient conduit l'en firent sortir. Canidius arriva à Alexandrie, et vint annoncer en personne la défection de l'armée qu'il avait eue sous son commandement. On reçut avis que Didius, établi gouverneur de Syrie par Antoine, se déclarait contre lui; qu'Hérode, comme nous le dirons bientôt plus en détail, avait fait ses soumissions à Octavien; et que tous les autres rois et princes voisins, à qui Cléopatre avait envoyé demander du secours, refusaient de s'associer à un parti malheureux. Ces fâcheuses nouvelles, qui devaient, ce semble, achever d'abattre Antoine, le mirent à l'aise. Il perdit l'inquiétude en perdant l'espérance, et il sut gré en quelque façon à son malheur d'être tellement sans ressources, qu'il fût dispensé du soin d'y chercher des remèdes. Il renonça donc à sa retraite chagrine: il revint à la ville, et se jeta tout de nouveau dans les plaisirs, les jeux et les divertissements.

Il se rejette dans les plaisirs.

Il prit occasion de l'entrée de Césarion et d'Antyllus, son fils aîné, dans l'âge de l'adolescence. C'était un usage chez les anciens, soit Grecs, soit Romains, de célébrer par des réjouissances ce passage de l'enfance à un âge où l'on commençait à être compté pour une portion de la république. Antoine donna donc, au nom de Césarion et d'Antyllus, alors âgés de seize à dix-sept ans, des fêtes aux Alexandrins; et ce ne fut pendant plusieurs jours que festins, bals, et concerts

dans toute la ville. Il croyait se fortifier en montrant deux successeurs déja en état de le remplacer et de le venger. Mais cette précaution fut inutile pour lui et funeste pour les deux jeunes gens, qui auraient trouvé plus de sûreté sous la robe de l'enfance.

J'ai parlé ailleurs d'une société de plaisir établie par Antoine et par Cléopatre, au commencement de leur liaison, sous le titre de *Vie inimitable*. Ils abolirent dans le temps dont il est question maintenant ce premier institut, et ils en formèrent un nouveau dont l'annonce était un *engagement à mourir ensemble*. Leurs amis s'inscrivaient sur un rôle, comme résolus à mourir avec eux; et on se préparait à la mort par tous les amusements capables d'en éloigner la pensée, par les délices, la dépense outrée, et les excès d'intempérance.

Essais que fait Cléopatre des poisons et des serpents.

Au milieu de tous ces divertissements, Cléopatre s'occupait sérieusement du soin de se procurer une mort également douce et prompte, si elle se voyait réduite à cette extrémité. Elle faisait des essais de poisons de toute espèce sur des criminels; mais elle remarqua que ceux qui faisaient mourir promptement causaient des douleurs violentes, et que ceux dont les effets étaient plus doux n'opéraient qu'avec lenteur. Elle essaya ensuite des serpents, présidant toujours elle-même à toutes ces expériences, et en observant curieusement les procédés et les effets. Plutarque assure qu'elle ne trouva que l'aspic dont la piqûre causât une mort telle qu'elle la souhaitait, sans convulsions, sans soupirs plaintifs. Une simple moiteur se répandait sur le visage, les sens s'éteignaient, et un accablement extrême s'emparait de toute la personne, qui souffrait avec peine d'être tiraillée et secouée, comme ceux qui dorment d'un pro-

fond sommeil. Elle s'en tint là, mais comme à une dernière ressource, à laquelle elle ne prétendait recourir qu'après avoir épuisé toutes les autres.

Elle tâche de se faire aimer d'Octavien, qui de son côté cherche à la tromper.

Elle n'avait jamais eu pour Antoine un amour véritable et sincère; et l'on juge bien qu'elle ne s'était pas avisée de commencer à l'aimer depuis qu'il était devenu malheureux. Si elle eût pu trouver quelque voie pour se sauver sans lui, et même à ses dépens, il n'est pas douteux qu'elle n'en eût profité avec joie. Son plan fut de tâcher d'inspirer de l'amour à Octavien. Quoique plus âgée que lui, ses charmes n'étaient point flétris. Elle n'avait pas quarante ans, et, avec l'habileté qu'elle s'était acquise dans l'art de plaire, après avoir captivé le fils de Pompée, le grand César et Antoine, elle se flattait d'ajouter à tant de conquêtes celle de son jeune vainqueur.

Mais elle attaquait un homme bien précautionné, bien fin, et à qui la passion ne fit jamais faire une faute contre ses intérêts. Il se joua des ruses de Cléopatre, et il rusa de son côté, ayant dessein de se servir d'elle pour être défait d'Antoine, s'il se pouvait, par son moyen, et ensuite de se rendre maître de son royaume, de ses trésors et de sa personne. On ne doit point perdre de vue ce double système d'Octavien et de Cléopatre dans toutes les démarches qu'on leur verra faire l'un à l'égard de l'autre.

Négociations.

Ainsi, dans trois ambassades qui furent envoyées coup sur coup à Octavien en Asie par Antoine et par Cléopatre de concert, la reine eut toujours ses agents secrets, chargés de propositions particulières en son nom. Antoine ne tendait qu'à obtenir la vie sauve, et la liberté de passer le reste de ses jours dans l'obscu-

rité d'une condition privée à Athènes, si le vainqueur ne voulait pas lui accorder la permission de demeurer en Égypte. Cléopatre demandait en public pour ses enfants l'assurance du royaume de leurs pères; mais dans le particulier elle fit remettre à Octavien son sceptre, sa couronne et son trône royal, comme si elle se dépossédait de la royauté entre ses mains. Octavien ne rendit aucune réponse à Antoine. Pour ce qui regarde Cléopatre, dans l'audience publique il la menaça de ne lui faire aucun quartier, si elle ne mettait les armes bas, et ne renonçait au trône. En secret, il lui laissa espérer toutes sortes de bons traitements, si elle chassait Antoine ou le mettait à mort.

Telle fut la conduite constante d'Octavien. Toujours inexorable envers Antoine, il tâchait de leurrer Cléopatre par de bonnes espérances. Toujours il reçut ce que ses ennemis lui donnaient. Antoine, pour le fléchir, lui envoya de l'or, il lui envoya sous bonne garde le sénateur Turulius, l'un de ceux qui avaient conspiré contre César. Octavien accepta l'or; il fit mourir Turulius. Mais il ne relâcha rien de sa rigueur envers Antoine, et ne donna jamais à Cléopatre que des paroles vagues et qui ne l'engageaient point. Cléopatre de son côté trompait Antoine, et s'efforçait de tromper Octavien. Antoine seul y allait de bonne foi, jusqu'à offrir de se donner la mort, pourvu que la reine fût épargnée, pendant que cette princesse écoutait la proposition de le trahir, ou même de lui ôter la vie.

Quand je dis qu'Antoine agissait de bonne foi, j'entends par rapport à Cléopatre; vis-à-vis d'Octavien sa conduite était pleine de perfidie, s'il est vrai, comme le rapporte Dion, que les ambassadeurs par lesquels il

négociait avec lui étaient porteurs de grosses sommes destinées à lui débaucher ses troupes, ou même à gagner des scélérats pour l'assassiner.

Les intelligences de Cléopatre avec Octavien éclatèrent par le bon accueil qu'elle fit à Thyrsus, affranchi de ce général, et envoyé par lui à la reine pour lui persuader qu'elle était aimée de son vainqueur. Cléopatre, qui ne souhaitait rien tant, écouta avec avidité ce langage, et elle eut avec Thyrsus des entretiens longs et familiers : en sorte qu'Antoine, quoique peu soupçonneux de son naturel, en conçut de l'ombrage. Il se saisit de Thyrsus ; et l'ayant fait battre de verges, il le renvoya à son patron. Il fit pourtant des excuses à Octavien de son emportement, et lui écrivit que, disposé par ses malheurs à s'aigrir aisément, il n'avait pu supporter l'insolence d'un affranchi qui affectait de le braver. « Que « si, ajoutait-il, vous vous tenez offensé, vous avez entre « vos mains de quoi vous venger. Je vous livre Hippar- « que, mon affranchi, pour être traité par vous comme « j'ai traité Thyrsus. » La vengeance eût été singulière, et toute au profit d'Antoine : car Hipparque avait déserté son parti, et s'était tourné du côté de la fortune.

Soupçons d'Antoine contre Cléopatre.

Elle s'efforce de les dissiper

Cléopatre fut alarmée des défiances d'Antoine ; et d'autant plus souple à prendre toutes sortes de formes au-dehors, qu'elle ne sentait rien au-dedans, elle n'épargna ni caresses, ni témoignages de déférence et de soumission pour le regagner. Les jours anniversaires de sa naissance et de celle d'Antoine n'étaient pas éloignés l'un de l'autre, et ils tombaient précisément au temps dont je parle. Elle laissa passer le sien comme un jour ordinaire dans une tristesse convenable à sa malheureuse situation. Au contraire, elle célébra celui

d'Antoine avec une telle magnificence et de si énormes profusions, que plusieurs étant venus pauvres à cette fête, s'en retournèrent riches à jamais

Cependant les opérations de la guerre se continuaient, quoique un peu lentement. Gallus, avec les légions que Pinarius Scarpus lui avait livrées, s'empara de Parétonium, qui était la clef de l'Égypte du côté de l'occident, comme Péluse du côté de l'orient. Antoine, qui avait encore des forces considérables de terre et de mer, voulut tirer des mains des ennemis une place si importante. Il marcha de ce côté, et se flattant que, dès qu'il se montrerait aux légions de Gallus qui avaient autrefois servi sous lui, l'affection pour leur ancien général se réveillerait dans leur cœur. Il s'approcha donc, et les exhorta à revenir à leur premier serment. Mais Gallus ordonna à toutes les trompettes de sonner ensemble pour empêcher qu'Antoine ne pût être entendu. Il fit même une sortie sur lui, et remporta quelque avantage. Expédition malheureuse d'Antoine du côté de Parétonium.

La flotte amenée par Antoine souffrit aussi un échec. Elle était entrée dans le port de Parétonium, que Gallus avait laissé exprès tout ouvert. Mais par-dessous les eaux étaient tendues des chaînes qui, à l'aide de certaines machines, furent élevées aussitôt après le passage des vaisseaux, et fermèrent l'embouchure du port. La flotte ainsi témérairement engagée se vit attaquée en même temps de tous côtés, par mer, de dessus le rivage, de la ville même. Antoine perdit dans un combat si inégal plusieurs bâtiments, les uns coulés à fond, les autres brûlés. Il ne s'en sauva que très-peu.

Cette malheureuse expédition empêcha Antoine de profiter d'un secours que lui offraient des hommes d'une Zèle incroyable d'une troupe

de gladiateurs pour voler à sa défense.

condition méprisable, mais dont le zèle et la fidélité n'en méritaient que plus de louanges. Pendant qu'il était abandonné de tout ce qu'il avait eu de grands seigneurs autour de lui, en sorte que, pour les ambassades à Octavien dont j'ai parlé, faute d'un homme de marque en qui il pût prendre confiance, il avait été forcé de choisir Euphronius, gouverneur de ses enfants, une troupe de gladiateurs qu'il faisait instruire et dresser à Cyzique en vue des jeux par lesquels il s'était promis de célébrer la victoire, montra un courage incroyable pour voler à sa défense. Ces gladiateurs traversèrent toute l'Asie, malgré les obstacles que leur opposèrent les princes et rois déserteurs du parti d'Antoine. Lorsqu'ils furent arrivés en Syrie, Didius, autre déserteur de la même cause, les arrêta au passage, mais sans pouvoir les vaincre. Ils firent avertir Antoine de leur situation et de leur bonne volonté, et ils le prièrent de venir se mettre à leur tête. Antoine préféra de marcher du côté de Parétonium, où il réussit comme nous l'avons vu. Pendant ce temps, les gladiateurs, n'ayant reçu aucune nouvelle de sa part, s'accommodèrent enfin avec Didius, aux conditions de ne plus être contraints à combattre sur l'arène, et de rester dans le faubourg d'Antioche appelé *Daphné*, jusqu'à ce qu'Octavien fût informé de toutes choses, et qu'il eût donné ses ordres sur tout ce qui les regardait. On les sépara, en leur faisant entendre qu'on voulait les incorporer en différentes légions; mais on ne cherchait qu'à les disperser et à les faire périr. La noblesse de leurs sentiments, bien au-dessus de leur état, méritait un meilleur sort.

Il me semble qu'Octavien, par quelque raison que ce puisse être, ne se hâtait pas beaucoup de venir por-

ter le dernier coup à Antoine. Ce que nous avons de monuments historiques ne nous apprend point les motifs de ces délais. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il était encore à Rhodes, il reçut un illustre transfuge, qui, par la franchise et la hauteur de son procédé, paraît digne de n'être pas confondu avec les autres.

Hérode se présente devant Octavien à Rhodes. Jos. Antiq. xv, 10, et Bell. Jud. 1, 15. Noblesse de ses sentiments.

Hérode, comblé des bienfaits d'Antoine, s'était attaché à lui par reconnaissance. Néanmoins, lorsqu'il le vit opiniâtré à se perdre, il ne crut pas être obligé de se perdre avec lui. Il se rendit auprès du vainqueur en état de suppliant et sans diadème, mais soutenant bien sa dignité par l'élévation de son courage. Voici le discours que Josèphe lui met à la bouche. « César, « dit-il, c'est par Antoine que j'ai été fait roi des Juifs, « et j'avoue que j'ai employé à son service la fortune « dont je lui étais redevable. Je ne craindrai pas même « de vous déclarer que, si la guerre contre les Arabes « ne m'eût retenu, vous m'auriez vu, les armes à la « main, combattre contre vous. Au moins je lui ai envoyé « et des troupes, et des vivres, selon toute l'étendue de « mes forces. Depuis même le malheur qui lui est ar- « rivé à Actium, je n'ai pas abandonné mon bienfaiteur ; « et ne pouvant plus lui être un allié utile, j'ai rem- « pli le ministère d'un fidèle conseiller. Je lui ai repré- « senté que l'unique moyen qui lui restât pour se re- « lever de sa chute, c'était de faire mourir Cléopatre ; « et en ce cas je lui ai offert mes richesses, mes places « fortes, mes troupes, ma personne pour l'aider à sou- « tenir la guerre contre vous : mais les charmes de Cléo- « patre ont fermé les oreilles d'Antoine à tous mes « discours ; et Dieu, qui voulait vous donner la victoire, « l'a empêché d'écouter un si salutaire avis. Je suis

« donc vaincu avec Antoine, et mon trône est renversé « avec sa fortune. Je me présente devant vous, sans « avoir d'autre espérance de salut que dans ma vertu. « J'espère que vous considérerez quel ami je suis, et « non pas qui j'ai servi. »

Il obtient son pardon.

Ce langage si fier et si noble charma Octavien. Il fit reprendre à Hérode son diadème, le confirma dans la possession de son royaume, et lui promit son amitié.

Alexas, traître à Antoine, est mis à mort par Octavien. Plutarch.

Hérode, ayant obtenu grace pour lui, crut encore pouvoir la demander pour un autre. Alexas, ou Alexandre de Laodicée en Syrie, avait tenu un rang très-distingué à la cour d'Antoine et de Cléopatre, et aucun des Grecs ne fut de son temps plus puissant que lui. Ce n'était pas par des voies bien honnêtes qu'il était parvenu à cette puissance. Il s'était rendu le ministre et l'instrument de Cléopatre pour captiver et subjuguer Antoine, et pour renverser tout ce que la raison lui inspirait quelquefois de bons sentiments par rapport à Octavie. Antoine, qui avait beaucoup de confiance en ses talents et en son zèle, l'envoya d'Alexandrie vers Hérode pour tâcher de retenir ce prince dans son parti. Mais c'est en vain que les grands se promettent la fidélité de la part des ministres de leurs plaisirs. Alexas trahit Antoine, et demeura auprès d'Hérode. Il osa même, sous la protection du roi des Juifs, se présenter devant Octavien. Il s'était trompé dans son espérance : ses offenses étaient de nature à ne pouvoir être pardonnées. Octavien le fit charger de chaînes, et il voulut qu'il fût transporté dans la ville de Laodicée sa patrie, afin qu'il y subît le supplice à la vue de tous ses concitoyens. C'est ainsi qu'Antoine, encore vivant, fut vengé de ce traître.

Hérode s'en retourna dans son royaume en diligence, pour se mettre en état d'y bien recevoir Octavien, qui devait passer sur ses terres en marchant contre l'Égypte. Il lui fit réellement une magnifique réception à Ptolémaïde, lui donna un repas superbe, à lui et à tous ses amis, au nombre de cent cinquante, et distribua du vin et des viandes à tous les soldats. Il ajouta un présent à Octavien de huit cents talents; et comme aux approches de l'Égypte se trouvait un désert aride, il y fit voiturer de l'eau en abondance pour les besoins de l'armée. Par toute cette conduite, Hérode donna de lui aux Romains une idée très-avantageuse, et il parut avoir l'âme plus grande que son royaume.

Octavien, passant par la Judée, est magnifiquement reçu et aidé par Hérode. Joseph.

Octavien, continuant sa marche, arriva devant Péluse. Cette place, très-forte par son assiette, et munie d'une bonne garnison, pouvait l'arrêter plus long-temps. Mais Séleucus, qui en était gouverneur, n'eut pas le courage de la défendre; ou plutôt, il avait des ordres secrets de Cléopatre de la livrer. Car cette princesse n'espérant plus se sauver par Antoine, et se flattant d'être aimée d'Octavien, voulait se faire un mérite auprès du vainqueur de ses trahisons envers celui dont elle avait causé toute l'infortune. Quelque aveuglé que fût Antoine, cet événement lui fit concevoir des soupçons. Mais Cléopatre les dissipa bientôt en livrant à sa vengeance la femme et les enfants de Séleucus.

Péluse est livrée à Octavien par la trahison de Cléopatre.

Dans le même temps elle fit porter dans un magnifique monument qu'elle s'était fait construire, et où elle avait pratiqué plusieurs niches et caveaux, tout ce que son palais renfermait de plus précieux, or, argent, pierreries, ébène, ivoire, cinnamome ou cannelle, et par-dessus le tout une grande quantité de bois

Elle fait porter dans son monument tout ce que son palais renfermait de plus précieux.

sec, de torches et d'étoupes; et elle déclarait tout haut que, si on la poussait à bout, elle consumerait par le feu toutes ces richesses. Elle savait qu'Octavien désirait extrêmement de s'en emparer; et elle était bien aise d'avoir deux ressources avec lui, afin que, si l'amour ne l'engageait pas à la bien traiter, au moins il y fût contraint par la crainte de perdre une si belle et si riche proie. Octavien en effet ne fut pas insensible à cette menace; et, de peur que le désespoir ne portât la reine à l'effectuer, il eut toujours soin de l'entretenir de bonnes espérances par les émissaires secrets qu'il tenait auprès d'elle.

Octavien s'approche d'Alexandrie. Derniers efforts d'Antoine.

Cependant il s'avançait vers la ville d'Alexandrie, et il vint camper près de l'Hippodrome, ou cirque destiné à la course des chevaux. Lorsqu'il arrivait, Antoine fit une sortie sur lui, dans laquelle il combattit très-vaillamment; et ayant mis en fuite la cavalerie ennemie, il la poursuivit jusqu'au camp d'Octavien. Comme il était naturellement avantageux, il fit trophée de cette victoire, et en rentrant dans la ville il alla droit au palais, embrassa Cléopatre tout armé, et lui présenta un cavalier qui s'était distingué dans le combat par sa bravoure au-dessus de tous les autres. Cléopatre récompensa magnifiquement ce cavalier, et lui donna un casque et une cuirasse d'or. Mais le rusé soldat, au lieu de se piquer de reconnaissance, voulut mettre en sûreté le riche don qu'il venait de recevoir. Dès la nuit suivante, il déserta, et passa dans le camp ennemi.

Antoine fut mortifié; et, comme pour se venger, il invita lui-même à la désertion les soldats de son adversaire, et il fit répandre parmi eux des billets qui promettaient quinze cents dragmes à quiconque viendrait

prendre parti dans ses troupes. Octavien appréhenda si peu l'effet de ces sollicitations, qu'il assembla son armée pour faire publiquement lecture de l'un de ces billets; et ces soldats n'en conçurent qu'un nouveau surcroît d'indignation contre Antoine, et d'attachement à leur général.

Antoine renouvela encore en cette dernière extrémité le même défi qu'il avait autrefois porté à Octavien, et il le provoqua à un combat singulier. Le risque eût été trop inégal entre les deux combattants; et quand même le caractère d'Octavien ne l'eût pas éloigné de ces fanfaronnades soldatesques, il n'avait garde de hasarder sa fortune florissante contre le délabrement des affaires de son rival. Il répondit froidement que, si Antoine cherchait la mort, il avait assez d'autres voies pour la trouver.

Il la cherchait effectivement; et, croyant ne pouvoir se la procurer plus glorieuse que dans une bataille, il résolut de combattre par terre et par mer en même temps. La veille du jour destiné à ce dernier coup de désespoir, il ordonna aux officiers de sa bouche de lui préparer un grand repas. « Bon vin, bonne chère, leur « dit-il, et en abondance. Je ne sais si ce n'est pas au-« jourd'hui la dernière fois que vous me servirez. Peut-« être demain passerez-vous à un autre maître, et moi « ne serai-je plus qu'un cadavre et un vain fantôme. » Sentiments bien dignes de la vie qu'il avait menée! Mais on doit louer son attention pleine d'humanité pour les amis qui lui restaient encore. Il déclara qu'il ne voulait point les mener à un combat où il se proposait pour fin la mort bien plus que la victoire.

Plutarque rapporte que la nuit suivante, pendant

que toute la ville était dans une extrême consternation, et dans un morne silence, qui en est la suite, on entendit dans les rues et dans les places un bruit de voix et d'instruments, des chants, des danses, des mouvements tumultueux, comme d'un chœur de bacchantes; et que ce bruit, ayant traversé toute la ville, parut sortir par la porte qui regardait les ennemis. Le même auteur qui raconte ce prodige, vrai ou faux, en donne aussi l'interprétation. Antoine avait toujours pris Bacchus pour son modèle et son original : il s'était donné pour le nouveau Bacchus. On jugea donc, dit Plutarque, que ce dieu lui annonçait en le quittant son dernier désastre, et l'abandonnait à son mauvais sort.

Trahi et vaincu, il rentre dans Alexandrie.

Au point du jour, c'était le 1er août, Antoine rangea ses troupes de terre sur les collines qui s'élevaient à l'entrée de la ville, et de là il considérait sa flotte qui s'avançait en bon ordre vers la flotte ennemie. Il s'attendait à être le spectateur d'un combat; mais il fut bien surpris et bien outré de voir ses vaisseaux saluer ceux d'Octavien, en recevoir le salut, et ensuite les deux flottes réunies prendre de concert la route du port. Dans le même moment sa cavalerie déserta. Il tenta un combat d'infanterie; et, ayant été vaincu, il rentra dans la ville en criant à haute voix qu'il était trahi par Cléopatre, et livré par cette ingrate princesse à ceux dont il ne s'était fait l'ennemi qu'à cause d'elle.

Cléopatre s'enferme dans son tombeau, et lui envoie dire qu'elle est morte.

Il disait vrai ; et c'était par les ordres secrets de Cléopatre que la flotte avait passé du côté de l'ennemi. Elle craignit donc le juste ressentiment d'Antoine, surtout dans un moment de désespoir et de fureur : elle alla se cacher dans son tombeau, dont elle ferma les portes, qui étaient garnies de herses, de verrous et de barres

de fer, et de là elle envoya lui annoncer qu'elle était morte. Suivant Dion, ce dernier message était encore une perfidie plus noire que toutes les précédentes. Pour délivrer Octavien de son rival, elle mettait Antoine dans le cas de se tuer lui-même. Sachant jusqu'à quel excès elle en était aimée, elle comptait que, dès qu'il la croirait morte, il ne voudrait pas lui survivre.

Soit que ce récit doive passer pour véritable, ou que ce soit une conjecture formée d'après l'événement, ce qui est certain, c'est qu'Antoine ajouta foi à la nouvelle de la mort de Cléopatre, et sur-le-champ prit la résolution de mourir. « Que tardes-tu, Antoine? se dit-« il à lui-même. Voici que la fortune t'a ôté le seul pré-« texte qui te restait d'aimer la vie. » En même temps il entra dans sa chambre; et en déliant sa cuirasse, toujours plein de sa passion, il disait : « O Cléopatre, « ce qui m'afflige, ce n'est pas d'être privé de vous, « car je vais vous rejoindre. Mais il est honteux pour « un général si grand et si puissant de se voir convaincu « d'avoir moins de courage qu'une femme. » Dès longtemps il avait obligé un de ses plus fidèles esclaves nommé Éros de lui promettre de le tuer, si la fortune le forçait de recourir à cette dernière ressource. Alors donc il le somma d'exécuter sa promesse. L'esclave leva l'épée comme pour frapper son maître; mais, détournant la tête, il se l'enfonça à lui-même dans le sein. « Je « te loue, Éros, s'écria Antoine en le voyant tomber à « ses pieds : au défaut du service auquel se refuse ta « tendresse pour moi, tu me montres l'exemple. » Il tira donc son épée, et, se l'étant plongée dans le ventre, il se jeta ensuite sur un petit lit de repos. La bles-

Il se perce de son épée.

sure n'était pas de nature à le faire mourir dans le moment; et le sang s'étant arrêté après qu'il eut été quelque temps couché sur le dos, il reprit ses esprits, et il conjurait avec instance ceux qui étaient entrés dans sa chambre de l'achever. Mais tous s'enfuirent, saisis d'effroi et d'horreur.

Ayant appris qu'elle vivait, il se fait porter auprès d'elle.

Pendant qu'il criait et s'agitait avec violence, un greffier ou secrétaire de la reine, nommé Diomède, vint lui proposer de la part de cette princesse de se faire transporter auprès d'elle dans son tombeau. Il apprit ainsi qu'elle vivait; et bien loin d'avoir contre elle aucun ressentiment, il demanda avec instance qu'on le prît entre les bras, et qu'on le portât au lieu où était la reine.

La difficulté fut de l'y introduire : car Cléopatre ne voulut point que l'on ouvrît les portes. Elle parut à une fenêtre, et jeta des cordes avec lesquelles on lia Antoine; et ensuite elle le tira en haut, aidée de deux de ses femmes qu'elle avait seules amenées pour la servir. Jamais spectacle ne fut plus touchant ni plus capable d'attendrir. Antoine[1], tout couvert de sang, et dans les convulsions d'une mort prochaine, était en l'air, tendant les bras vers Cléopatre, souvent vacillant et paraissant en danger de retomber. Une foule de spectateurs inquiets, tremblants, encourageait Cléopatre, qui, roidissant ses bras, et faisant des efforts qui lui bandaient toutes les fibres du visage, vint à bout enfin, avec le secours de ses deux femmes, de l'élever jusqu'à

[1] Je ne sais si ce tableau, tracé par Plutarque, a été exécuté par quelque grand peintre. Mais je ne conçois pas un plus beau sujet pour la peinture.

la hauteur de la fenêtre, et, le prenant à brasse-corps, elle le fit entrer ainsi dans sa chambre, où elle le coucha sur un lit.

Alors elle se livra à la plus violente douleur. Elle déchira ses vêtements, elle se frappait et se meurtrissait le sein, elle baisait la plaie qu'il s'était faite, et essuyait avec son visage le sang dont il était baigné, l'appelant en même temps son maître, son époux, son empereur, et paraissant avoir oublié ses propres maux par la sensibilité dont elle était pénétrée pour ceux d'Antoine. Il la consola; et, la priant de mettre fin à ses pleurs et à ses transports, il demanda du vin, soit qu'il eût soif, soit qu'il espérât hâter par là sa mort, qu'il regardait comme le moment de sa délivrance. Après qu'il eut bu, il exhorta Cléopatre à tâcher de conserver sa vie, si elle le pouvait sans honte, et il lui indiqua Proculeïus comme celui de tous les amis de César en qui elle pouvait prendre le plus de confiance. « Pour ce « qui me touche, ajouta-t-il, ne pleurez point mes dis- « grâces présentes; mais félicitez-moi de tous les biens « dont j'ai joui. J'ai vécu le plus grand et le plus puis- « sant des hommes; et si je succombe aujourd'hui, ma « défaite n'a rien d'ignominieux. Romain, je suis vaincu « par un Romain. » Il meurt entre ses bras.

A peine venait-il d'expirer, que Proculeïus arriva, envoyé par Octavien. Car, pendant que l'on transportait Antoine, de la chambre où il s'était blessé, au tombeau de Cléopatre, un de ses gardes, nommé Dercétéus, se saisit furtivement de son épée; et, s'étant dérobé, il courut annoncer le premier à Octavien la nouvelle de la mort d'Antoine, lui en montrant pour gage l'épée toute teinte de son sang. Octavien versa sur cette Larmes ver-

sées par Octavien sur cette mort.

mort des larmes, auxquelles je crois que l'on doit encore moins se fier qu'à celles de César sur Pompée. Il affecta de plaindre le triste sort d'un beau-frère, d'un collègue, avec qui il avait été lié dans la conduite de tant de grandes et importantes affaires. Pour se justifier lui-même et se laver de tout reproche, il manda ses amis, et leur lut les lettres qu'il avait écrites à Antoine, et celles qu'il en avait reçues, les invitant à observer comment il s'était toujours mis à la raison, et avait fait les propositions les plus équitables, auxquelles Antoine ne donnait que des réponses fières, dures et hautaines. Après cette comédie finie, et ces premiers dehors accordés au soin de sa réputation, il dépêcha Proculeïus vers Cléopatre, avec ordre de tâcher de se rendre maître adroitement de sa personne. Car il craignait la dissipation et la perte des trésors qu'elle avait enfermés dans son tombeau, et il comptait pour beaucoup la gloire de la mener elle-même en triomphe.

Cléopatre est prise vivante.

Cléopatre était sur ses gardes, et elle ne voulut conférer avec Proculeïus qu'à travers la porte bien fermée, mais qui permettait à la voix de passer et de se communiquer des deux parts. Il ne fut pas possible de convenir des conditions d'un accord. Cléopatre demandait la couronne d'Égypte pour ses enfants, et Proculeïus voulait qu'elle eût assez de confiance en Octavien pour se remettre à sa discrétion. Mais il observa et étudia la disposition des lieux; et Gallus étant revenu de la part d'Octavien pour demander un second entretien à Cléopatre, pendant qu'ils étaient ensemble à la porte, l'un en dehors, l'autre en dedans, et que Gallus traînait la conversation en longueur, Proculeïus appliqua une échelle au mur, et, suivi de deux soldats, il entra

par la fenêtre par laquelle Antoine avait été introduit. Aussitôt il courut à la porte, et une des femmes de Cléopatre s'écria : « O malheureuse princesse, vous êtes « prise vivante ! » Cléopatre se retourne ; et, ayant aperçu Proculeïus, elle voulut se percer d'un poignard qu'elle portait pendu à sa ceinture ; mais Proculeïus se jeta promptement sur elle, et lui saisissant les deux bras : « Vous êtes injuste, Cléopatre, lui dit-il, et contre vous-« même et contre Octavien. Vous lui ôtez la plus belle « occasion qu'il puisse avoir de montrer sa clémence, « et vous voulez faire passer le plus doux des vainqueurs « pour un ennemi implacable et indigne que l'on se fie « à lui ». En disant ces mots, il lui ôta le poignard, et visita ses habits pour voir si elle n'y cachait point quelque poison. Octavien, averti de la prise de Cléopatre, envoya Épaphrodite, l'un de ses affranchis, qu'il chargea de la remener dans son palais, et de l'y garder soigneusement, sans la perdre un moment de vue, de peur qu'elle ne s'ôtât la vie. Du reste, cet affranchi avait ordre de la bien traiter, et d'avoir pour elle tous les égards, de lui rendre tous les respects capables d'adoucir sa captivité.

Octavien entre dans Alexandrie tenant par la main le philosophe Aréus.

Antoine étant mort, et Cléopatre prisonnière, Octavien fit son entrée dans Alexandrie. Il prit soin de diminuer la terreur dont étaient remplis les habitants de cette grande ville, par les caresses et les marques singulières d'affection dont il honora un de leurs concitoyens ; car il entra tenant par la main le philosophe Aréus, qui était d'Alexandrie, et conversant familièrement avec lui. C'est une chose très-digne d'observation, et qui fait honneur aux lettres, que la considération infinie que témoigna Octavien à ce philosophe. Tous

les Alexandrins tremblaient; et lorsque le vainqueur fut venu dans le Gymnase, et qu'il eut pris place sur le tribunal qui y avait été dressé, ils se prosternèrent le visage en terre comme des criminels qui attendaient leur jugement. Octavien leur ordonna de se relever, et dit que trois motifs le déterminaient à leur pardonner, le respect pour la mémoire d'Alexandre leur fondateur, l'admiration que lui causait la beauté de leur ville, et l'amitié qu'il avait pour Aréus, leur compatriote.

Antyllus et Césarion mis à mort.

Quoique Octavien, n'ayant plus de rival, et devenu incontestablement maître de l'empire romain, montrât dans la plupart des occasions une clémence convenable à sa haute fortune, il ne laissa pas d'exercer les rigueurs qu'il jugea nécessaires à sa sûreté. Ainsi Antyllus, l'aîné des fils d'Antoine, lui ayant été livré par Théodore son précepteur, fut condamné à mourir. La statue même de Jules César, qu'il tenait embrassée, ne put lui servir de sauve-garde; on l'en arracha pour lui faire subir sa sentence. Le misérable maître qui avait trahi celui dont il aurait dû conserver la vie aux dépens de la sienne propre, s'attira bientôt par un nouveau crime la peine de sa perfidie. Pendant que les soldats coupaient la tête à Antyllus, Théodore lui déroba une pierre de grand prix qu'il portait à son cou. On fit des recherches à ce sujet; le voleur nia le fait: il fut convaincu, et mis en croix.

Césarion se sauvait. Sa mère, lui ayant donné de grandes richesses, l'envoyait dans les Indes par l'Éthiopie. Son précepteur, nommé Rhodon, aussi perfide que Théodore, lui persuada de revenir, en lui faisant entendre qu'Octavien le voulait faire roi d'Égypte. Le trop crédule disciple suivit le conseil de son maître, et

en arrivant à Alexandrie il fut arrêté. Octavien lui laissa la vie tant que Cléopatre vécut elle-même. Lorsqu'elle fut morte, comme il délibérait sur ce qu'il devait faire de Césarion, Aréus le détermina au parti de la rigueur. Faisant allusion à un demi-vers d'Homère[1] dont le sens est «La multitude des souverains n'est pas avantageuse», il lui dit avec un léger changement, « La multitude des « Césars n'est pas un bien pour vous ». Octavien n'avait pas besoin d'être fortement exhorté à se défaire de celui dont on s'était servi pour lui disputer la qualité de fils de César : il le fit mourir.

Pour ce qui est des autres enfants de Cléopatre, ils furent traités avec beaucoup de douceur. On les laissa avec ceux qui avaient soin de leur éducation, et l'on eut attention à ce qu'il ne leur manquât rien de ce qu'exigeait leur naissance.

Octavien ménageait extrêmement Cléopatre, qu'il craignait de porter au désespoir, parce qu'il voulait, comme je l'ai dit, en faire le principal ornement de son triomphe. Plusieurs rois et généraux demandaient le corps d'Antoine pour lui rendre les derniers honneurs; il réserva cette consolation à Cléopatre. Elle l'ensevelit de ses propres mains, et on lui fournit tout ce qu'elle désira pour faire à un homme si illustre, et dont elle avait été si tendrement aimée, de magnifiques funérailles.

Funérailles d'Antoine.

Il n'était pas possible que d'aussi cruels chagrins n'altérassent la santé de Cléopatre; et pour surcroît de mal, les meurtrissures qu'elle s'était faites au sein y ayant causé une inflammation, la fièvre la prit. Elle

Cléopatre veut se faire mourir, et en est empêchée par la crainte de

[1] Homère a dit (*Iliad.* II, 204), Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη. Aréus dit à Octavien : Οὐκ ἀγαθὸν πολυκαισαρίη.

causer la mort de ses enfants.

en fut charmée, et elle saisit cette occasion de se faire mourir de faim, sous prétexte d'un régime nécessaire à sa maladie. Elle avait dans sa confidence son médecin ordinaire nommé Olympe, de qui Plutarque cite une histoire de ces événements dans lesquels il avait été lui-même acteur. Octavien découvrit la ruse de Cléopatre, et il lui fit faire des menaces par rapport à ses enfants. C'était une batterie contre laquelle ne put tenir la tendresse maternelle; et Cléopatre, de peur d'être cause de leur mort, se laissa traiter comme on voulut et ramener à la vie.

Octavien la vient visiter.

Lorsqu'elle se porta mieux, Octavien lui rendit visite. Elle était couchée sur un petit lit dans un état fort négligé. Lorsqu'il entra, elle se leva promptement, n'ayant que sa tunique sur elle; et elle se prosterna devant lui. Ses malheurs avaient aigri l'air de son visage, et y répandaient je ne sais quoi de hagard. Elle était échevelée; elle avait la voix tremblante, le teint plombé, les yeux battus; sur son sein paraissaient les marques des coups qu'elle s'était donnés; en un mot, tout son corps se ressentait étrangement de la déplorable situation de son esprit. Cependant sa beauté naturelle et la noble fierté de ses regards n'étaient pas entièrement éteintes. A travers des dehors si affreux perçaient les graces touchantes qui brillaient dans tous ses mouvements. Octavien lui ordonna de se remettre sur son lit, et il s'assit auprès d'elle.

Cléopatre s'était préparée à cet entretien, et elle y joua toutes sortes de personnages. Elle mêla les apologies, les prières, les tentatives pour lui toucher le cœur. Elle commença par entreprendre de se justifier et de rejeter la cause de la guerre sur Antoine seul, à qui

elle disait avoir été forcée d'obéir. Mais Octavien lui réfutant toutes ses excuses, et la convainquant de ses torts sur chaque article, elle sentit que ce poste n'était pas tenable, et elle se réduisit à implorer sa clémence. Ensuite, changeant de ton et de matière, elle jeta la conversation sur le dictateur César. Elle montrait à Octavien différents portraits de son grand-oncle, qu'elle avait étalés dans sa chambre; elle lui lisait les lettres pleines de tendresse qu'elle en avait reçues, et dont elle s'était munie pour ce moment: souvent elle s'interrompait par des regrets, par des retours sur elle-même. « De quoi m'ont servi, s'écriait-elle, les lettres « dont m'a honorée ce grand homme? Que n'ai-je pu « mourir avec lui! » Puis elle se reprenait, et, adressant la parole à Octavien, « Ah! disait-elle, je vous « retrouve en lui. Il revit pour moi en votre personne ». Octavien comprit parfaitement ce langage; mais il demeura ferme à toutes ces attaques, et il répondit toujours avec une politesse froide et glacée; en sorte que Cléopatre fut obligée de revenir à parler d'affaires.

Elle lui présenta un inventaire de ses trésors et de ses bijoux, qui donna lieu à une scène singulière. Car Séleucus, l'un de ses intendants, ayant prétendu que l'inventaire n'était pas fidèle, et qu'elle retenait certains bijoux qu'il articula, elle entra dans une colère furieuse; elle sauta à bas de son lit, courut à Séleucus, et, le prenant par les cheveux, lui donna plusieurs coups de poing sur le visage. Octavien se mit à rire de cette saillie, et il la pria de cesser. « Eh quoi! seigneur, « dit-elle, pendant que vous m'honorez de votre visite « dans la triste situation où je suis, n'est-ce pas une « chose indigne qu'un de mes esclaves ose m'outrager

« en votre présence? Quand bien même il dirait vrai, « ce ne serait pas pour moi que je garderais des ornements qui ne conviennent plus à ma fortune; et serais-je coupable de réserver quelques présents que je « pusse offrir à Livie et à Octavie, afin d'obtenir par « elles que vous daigniez vous adoucir à mon égard? » Octavien écouta avec plaisir ce discours, qu'il regarda comme une preuve que Cléopatre était résolue de se laisser vivre; et il lui répondit qu'elle était assurément la maîtresse de garder ce qu'elle avait mis en réserve, et qu'en toute autre chose elle éprouverait de sa part une douceur au-delà de ce qu'elle pouvait espérer. Il prit ensuite congé d'elle, et se retira bien satisfait, comptant l'avoir trompée. Mais c'était lui-même qui était trompé; car Cléopatre faisait actuellement tous les apprêts de sa mort.

Elle est avertie qu'on doit la faire partir dans trois jours.

Elle entretenait correspondance avec Dolabella, jeune Romain d'une haute naissance, et attaché à Octavien, mais que la compassion, et peut-être un sentiment plus fort, intéressaient au malheur de cette princesse. Il lui fit savoir par une voie secrète, suivant leur convention, qu'Octavien se préparait à s'en retourner par terre, en prenant sa route par la Syrie; mais que, pour elle, on avait résolu de la faire partir dans trois jours par mer avec ses enfants.

Elle va offrir des libations sur le tombeau d'Antoine.

Sur cet avis, elle fit demander à Octavien la permission d'offrir des libations sur le tombeau d'Antoine: ce qui lui ayant été accordé, elle y vint avec les femmes accoutumées à la servir; et s'étant jetée sur le cercueil, « O mon cher Antoine! dit-elle [1], il n'y a que peu de

[1] Ὦ φίλε Ἀντώνιε, ἔθαπτον μεν σε πρώην ἔτι χερσὶν ἐλευθέροις, σπένδω δὲ νῦν αἰχμάλωτος οὖσα, καὶ φρουρουμένη μήτε κοπετοῖς μήτε

« jours que je t'ensevelissais avec des mains encore « libres. Mais maintenant je t'offre des libations, captive et prisonnière, et veillée soigneusement, de peur « que par les sanglots et par les meurtrissures des coups « que m'arracherait ma vive douleur, je ne défigure ce « triste corps, ce corps esclave, que l'on garde pour la « pompe fatale où l'on doit triompher de toi. N'attends « plus ni libations ni offrandes; voici les dernières que « tu reçois; on emmène ta Cléopatre. Car, tant que nous « avons vécu, rien n'a pu nous séparer. Mais nous cou« rons risque d'être étrangement divisés par la mort, « et d'échanger l'un contre l'autre les lieux naturels de « nos tombeaux, puisque toi, Romain, tu as trouvé « ici ta sépulture, et que moi, infortunée, je dois aller « chercher la mienne en Italie, seul bien que ta patrie « m'aura jamais procuré. Mais si les dieux, du séjour « que tu habites, ont quelque force et quelque puis« sance, car ceux d'ici nous ont trahis, n'abandonne « point ton épouse encore vivante, et ne souffre point « qu'on triomphe de toi en ma personne. Cache-moi ici « avec toi, enferme-moi dans ton sépulcre : car, parmi « les maux infinis que j'endure, aucun ne m'a été plus « douloureux ni plus cruel que ce court espace de temps « que j'ai vécu sans toi. »

θρήνοις αἰκίσασθαι τὸ δοῦλον τοῦτο σῶμα, καὶ τηρούμενον ἐπὶ τοὺς κατὰ σοῦ θριάμβους· ἄλλας δὲ μὴ προσδέχου τιμὰς ἢ χοάς, ἀλλ' αὗταί σοι τελευταῖαι; Κλεοπάτρας ἀγομένης· ζῶντας μὲν γὰρ ἡμᾶς οὐθὲν ἀλλήλων διέστησεν· κινδυνεύομεν δὲ τῷ θανάτῳ διαμείψασθαι τοὺς τόπους· σὺ μὲν ὁ Ῥωμαῖος ἐνταῦθα κείμενος, ἐγὼ δ' ἡ δύστηνος ἐν Ἰταλίᾳ, τοσοῦτο τῆς σῆς μεταλαβοῦσα χώρας μόνον· ἀλλ' εἰ δή τις τῶν ἐκεῖ θεῶν ἀλκὴ καὶ δύναμις (οἱ γὰρ ἐνταῦθα προύδωκαν ἡμᾶς), μὴ πρόῃ ζῶσαν τὴν σεαυτοῦ γυναῖκα, μηδ' ἐν ἐμοὶ περιίδῃς θριαμβευόμενον σεαυτόν, ἀλλ' ἐνταῦθά με κρύψον μετὰ σεαυτοῦ, καὶ σύνθαψον· ὡς ἐμοὶ μυρίων κακῶν ὄντων οὐδὲν οὕτω μέγα καὶ δεινόν ἐστιν, ὡς ὁ βραχὺς οὗτος χρόνος ὃν σοῦ χωρὶς ἔζηκα.

Sa mort.

Après des plaintes si touchantes, Cléopatre couronna de fleurs le cercueil, et le baisa mille fois : ensuite elle retourna chez elle, et prit le bain. Après le bain, elle fit un grand dîner, pendant lequel un homme de la campagne vint apporter une corbeille couverte. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, il ouvrit la corbeille, et ôtant les feuilles qui étaient à l'entrée, il leur montra des figues. Ils en admirèrent la beauté et la grosseur ; et le paysan, d'un air très-naturel, les invita à en prendre. Ils ne se défièrent de rien, et le laissèrent passer.

Lorsque Cléopatre eut fini de dîner, elle donna à Épaphrodite une lettre cachetée pour la porter à César ; et, ayant fait sortir tout le monde, excepté les deux femmes, ses fidèles compagnes, elle ordonna qu'on fermât les portes. Octavien, en ouvrant la lettre, y trouva des prières lamentables par lesquelles Cléopatre demandait en grace d'être ensevelie auprès d'Antoine. Il comprit ce que cela signifiait, et voulut d'abord aller lui-même la secourir : mais il jugea plus à propos d'y envoyer quelques-uns de ceux qu'il avait auprès de lui pour examiner ce qui s'était passé. Tout était fait. Ils vinrent en courant : ils trouvèrent les gardes tranquilles à leurs postes, et ne se doutant de rien au monde. Mais lorsqu'ils furent entrés dans la chambre, ils virent Cléopatre étendue morte sur un lit tout doré, et revêtue de ses ornements royaux. Des deux femmes qui la servaient, l'une, nommée Iras, se mourait aux pieds de sa maîtresse ; et l'autre, qui s'appelait Charmion, déja chancelante et se soutenant à peine, accommodait le diadème autour de la tête de Cléopatre. Quelqu'un de ceux qui venaient d'entrer lui ayant dit avec colère,

« Voilà qui est beau, Charmion! Oui, répondit-elle, « très-beau, et bien digne d'une princesse issue de tant « de rois ». En prononçant ce peu de mots, elle tomba expirante.

Comme la mort de Cléopatre avait été si prompte, Octavien douta d'abord s'il ne lui restait pas quelque principe de vie qu'il fût possible de ranimer. Il essaya des contre-poisons, il la fit sucer par des psylles. Mais tous ses efforts furent vains; elle était morte : et il fallut qu'Octavien se résolût à voir son triomphe privé d'un si grand ornement.

Il est clair par tout ce récit que personne ne peut savoir avec certitude de quel moyen Cléopatre se servit pour se donner la mort. On soupçonna que sous les figues apportées par le paysan était caché un aspic par lequel elle se fit piquer au bras. On crut en effet remarquer sur son bras, après sa mort, deux piqûres très-légères et presque imperceptibles. Pour ce qui est de l'animal lui-même, il ne parut point. Seulement on s'imagina observer les traces de sa fuite sur le sable du rivage vis-à-vis des fenêtres de l'appartement où mourut Cléopatre. Tout cela est bien incertain. C'est néanmoins à cette opinion que s'en est tenu Octavien, puisque dans son triomphe il fit porter un tableau où Cléopatre était représentée ayant un aspic attaché à son bras. Horace assure le fait positivement [1]. Virgile y fait une [2] allusion

[1] Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum.
(HORAT. Od. I, 37.)

[2] Regina in mediis patrio vocat agmina sistro,
Necdùm etiam geminos a tergo respicit angues.
(VIRG. AEn. VIII, 696, 697.)

manifeste. La plupart des autres écrivains sont conformes. Dion parle d'une aiguille de tête dont Cléopatre, dit-on, se piqua, et qui fit glisser dans son sang le poison subtil dans lequel on l'avait trempée. Mais cette dernière façon de raconter la chose a pris bien moins de crédit. Après tout, n'y ayant eu aucun témoin qui ait survécu, on a été réduit, dans le temps même, à de simples conjectures.

Idée de sa vie et de son caractère.

Cléopatre périt à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, sur lesquels il s'en trouve quatorze où, partageant la fortune d'Antoine, elle vit tous les princes et les rois de l'Orient soumis à sa puissance, trop heureux de lui faire servilement la cour. Sa folle ambition la porta à ne point se contenter de tant de grandeur, et à vouloir dominer sur tout l'empire romain, et régner dans le Capitole[1]. Le fruit de cet audacieux projet, si mal soutenu de sa part, fut la ruine d'Antoine et la sienne propre. La fierté l'accompagna jusque dans ses derniers moments. Femme la plus hautaine qui fut jamais[2], elle ne put se résoudre à relever par ses chaînes le triomphe de son vainqueur, et elle préféra la mort à cette ignominie. Suivant les maximes des païens, une telle façon de penser était générosité; et elle fut admirée dans Cléopatre par ses ennemis, et par Octavien lui-même.

[1] ....Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus et imperio parabat.
(HORAT. Od. I, 37.)

[2] Sævis liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
(Id. ibid.)

Pour nous, si nous voulons juger sainement de cette princesse, nous ne la trouverons grande que par ses vices. Il est inutile de parler du débordement de ses mœurs, qui a éclaté à la face de l'univers. L'ambition en fut le principe ; et nul crime ne lui coûta pour satisfaire cette passion chérie. Elle fit la guerre à son frère aîné, elle empoisonna le second, et Arsinoé sa sœur fut tuée par ses ordres. L'abus qu'elle fit pendant tant d'années de la confiance d'Antoine et du faible prodigieux qu'il eut pour elle, est une infidélité atroce, qu'elle couronna dignement par les plus noires perfidies, trahissant en faveur d'un ennemi celui qu'elle feignait d'aimer plus que sa vie. Et afin qu'il ne lui manquât aucune espèce de honte, elle ne périt qu'après avoir vu rebutées les avances qu'elle faisait vers son vainqueur, et rejetés avec mépris les efforts qu'elle tenta pour allumer en lui une passion par laquelle jusque-là elle avait toujours triomphé.

Elle fut inhumée auprès d'Antoine, comme elle l'avait souhaité : et même Octavien fit achever le tombeau qu'ils avaient commencé eux-mêmes à se construire. Il voulut aussi que les femmes qui avaient accompagné Cléopatre jusqu'à la mort reçussent une sépulture honorable.

En cette princesse finit le royaume des Lagides, qui, à compter depuis la mort d'Alexandre, avait duré deux cent quatre-vingt-quatorze ans.

Antoine, lorsqu'il mourut, avait, selon quelques-uns, cinquante-trois, selon d'autres cinquante-six ans. Il fournit une carrière plus brillante que ne comportait le mérite d'un homme en qui les vices surpassèrent beaucoup les talents. Capable d'acquérir de la puis- Portrait d'Antoine.

sance, incapable de la conserver, jamais personne n'eut plus besoin de l'adversité pour paraître estimable. Tous les vices qui naissent de la bonne fortune le dominèrent à la fois, et lui rendirent inutiles la bravoure et la science de la guerre, dans lesquelles il excella entre tous les généraux de son temps. Il fut bon, humain, libéral par le fonds de son caractère. Mais ces principes de vertu n'étant point soutenus par une raison droite, ferme et éclairée, tantôt s'éclipsèrent au point de faire place à la cruauté la plus odieuse, tantôt dégénérèrent en imbécillité. Né pour être gouverné par les femmes, il est l'exemple le plus mémorable de l'aveuglement, de la servitude et des désastres qu'entraînent après soi les folles passions. En un mot, il a mérité que le genre humain applaudît à sa défaite; et l'on a eu raison de dire qu'il était de l'intérêt de l'univers qu'Antoine fût vaincu par Octavien.

Le fils de Cicéron, consul, flétrit par un décret du sénat la mémoire d'Antoine. Vell. II, 86. Plut. Cic. fin. Appian. Civil. l. IV, et Dio.

Ses statues furent renversées après sa mort, en vertu d'un arrêt du sénat rendu sous la présidence du fils de Cicéron, alors consul : circonstance singulière, et qui fut remarquée de tout le monde, comme une espèce de consolation accordée aux mânes de Cicéron, dont le fils portait à son ennemi et à son bourreau le dernier coup de flétrissure et de vengeance. Car ce même sénatus-consulte ordonnait que tout ce qui avait été décerné en l'honneur d'Antoine fût aboli, que le jour de sa naissance fût mis au rang des jours malheureux, et qu'aucun de la famille Antonia ne portât jamais le prénom de *Marcus*. Qu'il me soit permis d'observer en passant qu'Octavien semble avoir aussi voulu se laver du reproche d'ingratitude envers Cicéron par les égards qu'il eut pour son fils. Le jeune Cicéron, après la ba-

taille de Philippes, s'était retiré d'abord en Sicile auprès de Sextus Pompée. Il revint apparemment à Rome par le traité de Misène; et, se trouvant ainsi à portée de recevoir les bienfaits d'Octavien, il fut fait augure, et ensuite élevé au consulat, qu'il géra depuis le treize septembre de l'année dont je raconte les événements jusqu'au premier novembre.

Les statues de Cléopatre n'auraient pas été plus épargnées que celles d'Antoine, si Archibius, ami généreux, ne les eût préservées de cet outrage en donnant mille talents (un million d'écus) à Octavien. Plut. in Ant.

Portrait d'Antoine.

Antoine laissa sept enfants de trois femmes. Il avait eu de Fulvie Antyllus et Jule Antoine; d'Octavie, deux filles, toutes deux nommées Antonia; de Cléopatre, deux fils, Ptolémée et Alexandre, et une fille nommée Cléopatre comme sa mère. Nous avons vu le triste sort d'Antyllus. Pour ce qui est des autres, Octavie, toujours fidèle à la mémoire même d'un ingrat époux, les prit chez elle, et les fit élever avec ses enfants. Elle leur tint en tout lieu de mère. Elle fit Jule Antoine son gendre, en lui donnant en mariage Marcella, qu'elle avait eue de son premier mari Marcellus. Elle maria Cléopatre à Juba, le plus aimable et le plus lettré des rois, qui, ayant été élevé à Rome, comme je l'ai dit ailleurs, et s'étant attaché à Octavien, fut rétabli par lui sur le trône de ses pères, et continua la postérité de Massinissa. L'histoire ne nous apprend point ce que devinrent Ptolémée et Alexandre. Nous savons seulement que le vainqueur leur conserva la vie. Quant aux deux filles qu'Octavie avait eues d'Antoine, l'aînée épousa Domitius Ahénobarbus; et la jeune Antonia, si renommée par sa vertu et par sa beauté, fut femme de Dru-

sus et mère de Germanicus. Au moyen de ces alliances, la postérité d'Antoine parvint à la souveraine puissance dans Rome. Trois de ses descendants furent empereurs : Caligula son arrière-petit-fils, Claude son petit-fils, et Néron, qui tirait de lui son origine paternelle et maternelle ; car Domitius son père était petit-fils d'Antoine, et Agrippine sa mère en était arrière-petite-fille.

On voit qu'Octavien soutint la gloire de la clémence dont il avait pris soin depuis un temps de décorer ses victoires et sa brillante fortune. Ce ne fut pas la seule famille d'Antoine qui éprouva sa bonté. Il fit grace au très-grand nombre des Romains qui avaient suivi ce malheureux chef ; et l'histoire n'en cite que trois qui aient été punis de mort.

Cassius de Parme, Canidius, et le sénateur Ovinius, mis à mort par Octavien. Vell. II, 87, et Oros. VI, 19.

Le premier est Cassius de Parme, l'un des meurtriers de César, et qui à ce titre ne pouvait être épargné par le fils et le vengeur de ce grand homme. Il se piquait d'esprit, et faisait le métier de poète. Mais Horace nous donne une idée peu avantageuse de son talent en le représentant comme un de ces écrivains féconds qui enfantent sans peine des volumes [1] ; en sorte que l'on disait de lui que ses portefeuilles et ses ouvrages avaient suffi pour former un bûcher capable de consumer son corps après sa mort. Il périt le dernier des conspirateurs, comme Trébonius avait péri le premier.

Octavien fit encore mourir Canidius, commandant de l'armée de terre d'Antoine à Actium, ennemi ardent

[1] ....Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis.
(HORAT. Sat. I, 10.)

de celui contre lequel il faisait la guerre, et d'un autre côté peu fidèle à son général. Nous l'avons vu entrer dans les complots de Cléopatre pour tromper Antoine. Un tel homme mérite peu d'être plaint. Il montra même de la lâcheté dans ses derniers moments, et il souffrit la mort avec moins de courage qu'il ne convenait à un vieux guerrier, nourri dès ses premières années dans les armes.

Le troisième Romain qui fut envoyé au supplice est un certain Q. Ovinius, lâche courtisan de Cléopatre; qui avilit la dignité de sénateur dont il était revêtu en se chargeant de l'intendance du linge, des meubles et des étoffes qui se fabriquaient pour la reine d'Égypte, emploi qui passait pour servile chez les Romains.

On est en droit de supposer qu'à l'exception des trois dont je viens de rapporter la mort, et qui seuls sont mentionnés dans les monuments qui nous restent, il pardonna à tous les autres. Il faut pourtant convenir que sa clémence n'avait point cette générosité magnanime qui éclate dans celle de son grand-oncle. Son caractère fin et rusé se décèle dans un trait que Dion nous a conservé.

Octavien déclare qu'il a brûlé les papiers d'Antoine, et il en garde une grande partie. Dio, l. 41.

Octavien déclara qu'il avait brûlé tous les papiers trouvés chez Antoine. C'était de quoi rassurer ceux qui avaient eu des liaisons avec le parti malheureux, et qui pouvaient craindre d'être recherchés pour le passé. Pompée en avait usé de cette façon à l'égard des papiers de Sertorius, et César l'avait imité après la victoire remportée sur Métellus Scipion. Octavien voulut avoir l'honneur d'un procédé si généreux, et néanmoins ne pas se priver de l'avantage que lui donneraient les papiers d'Antoine contre ceux qui s'opiniâtreraient

à demeurer ses ennemis. Ainsi, en même temps qu'il assurait avoir tout brûlé, il en conservait soigneusement la plus grande partie, et il ne fit nulle difficulté de s'en servir dans la suite lorsque l'occasion s'en présenta.

Sa conduite à l'égard des enfants des rois et princes de l'Orient trouvés à Alexandrie. Dio, l. 51.

Sa conduite fut plus nette par rapport aux étrangers. Il trouva rassemblés à Alexandrie les enfants de la plupart des rois et des princes alliés ou dépendants d'Antoine. Il y en avait de l'un et de l'autre sexe, les uns retenus comme ôtages, les autres destinés aux plaisirs d'Antoine, qui ne se faisait point un scrupule, pour assouvir ses passions brutales, de déshonorer cette fleur de la noblesse de l'Orient. Le vainqueur les traita tous avec douceur. Il renvoya les uns, il en maria d'autres ensemble; il en retint plusieurs, mais sans user à leur égard d'aucune dureté. Dion nomme en particulier Jopaté, qui devait épouser l'un des fils d'Antoine; et les frères d'Artaxias, roi d'Arménie. Jotapé fut renvoyée au roi des Mèdes son père, qui dans les derniers temps avait recherché l'amitié d'Octavien. Au contraire, Artaxias ne put obtenir qu'on lui rendît ses frères, parce qu'il avait massacré les Romains restés dans son pays.

Richesses immenses enlevées par Octavien de l'Égypte.

L'Égypte devenait, par la victoire remportée sur Cléopatre, pays de conquête et province romaine. Octavien, usant du droit de vainqueur, en enleva des sommes immenses. Le palais des rois était rempli d'un amas prodigieux de richesses, que Cléopatre avait encore augmenté par ses rapines, et surtout en dépouillant les temples de tout ce qu'ils renfermaient de précieux. L'horreur de ces sacriléges resta à Cléopatre, et le profit en fut pour Octavien. Il fit aussi acheter aux

Alexandrins et à tous les Égyptiens le pardon qu'il leur accordait par de très-fortes taxes qu'il exigea. L'argent qu'il retira ainsi de l'Égypte se monta si haut, qu'il en acquitta ce qu'il devait à tous ses soldats, et fit encore à ceux qui l'avaient suivi dans cette dernière expédition une gratification de deux cent cinquante deniers par tête[1], pour leur tenir lieu du pillage d'Alexandrie, qu'il leur interdisait. Il remboursa tout ce qu'il avait emprunté pour soutenir la guerre. Il récompensa magnifiquement les sénateurs et les chevaliers romains qui l'avaient servi. Enfin, Rome fut enrichie et ses temples décorés des dépouilles de l'Égypte.

Rien ne peut faire mieux sentir quelle immense quantité d'argent l'Égypte vaincue répandit dans Rome que le changement qui en résulta dans le commerce. Les biens-fonds doublèrent de prix, et l'intérêt de l'argent sur la place fut réduit au tiers; il tomba de douze à quatre pour cent. Il est vrai que l'on doit attribuer une partie de cet effet à la paix et à la tranquillité qu'on voyait se rétablir, et dont on goûtait déja les prémices.

Précautions singulières qu'il prend par rapport au gouvernement de cette province. Joseph. de Bello Jud. II, 16.

Une province si riche, et extrêmement fertile en blé, était une acquisition bien considérable pour l'empire romain. Alexandrie devint dans la suite la mère nourrice de Rome, et elle fournissait des vivres à cette capitale de l'univers pour quatre mois de l'année. Mais, à considérer les choses par une autre face, cette richesse même et cette fertilité pouvaient, dans un si grand éloignement du centre, inspirer de hautes pensées à un gouverneur accrédité, qui se flatterait d'autant plus aisément de réussir à s'y cantonner et à s'y

[1] Cent vingt-cinq livres.

Tac. Hist. I, II. faire un établissement indépendant, que le pays est d'un accès difficile et par terre et par mer, et que la nation, de tout temps volage, superstitieuse à l'excès, et disposée à la sédition et aux révoltes, couvait un feu toujours prêt à s'embraser à la première étincelle.

Alexandre avait autrefois été frappé de la même appréhension ; et il s'était précautionné contre ce danger en partageant entre plusieurs l'autorité du gouvernement dans l'Égypte. Arrian. l. 3. Octavien prit une autre voie, qui allait au même but. Il mit à la tête de cette province, non un magistrat titré, mais un simple chevalier romain, sous le nom de préfet, qui avait sous ses ordres Dio. Strabo, l. 17. Suet. Aug. c. 66. trois légions et quelques autres corps de troupes moins considérables, distribués en différents endroits de la contrée. Le premier qu'il chargea de cet emploi fut Gallus, homme de bas lieu, et qui lui devait toute sa fortune. Octavien porta même l'attention jusqu'à défendre à tout sénateur de mettre le pied dans l'Égypte sans sa permission expresse.

Pour prévenir l'effet de l'esprit inquiet et mutin des Dio. peuples, il ne voulut point qu'il y eût de sénat ou conseil public dans Alexandrie, quoique presque toutes les villes de l'empire jouissent de cette prérogative ; et en général il n'établit point dans l'Égypte la forme de gouvernement que les Romains introduisaient dans leurs nouvelles conquêtes, et qui avait toujours quelque chose de républicain. Strabo. Tac. Ann. II, 59. L'Égypte fut gouvernée suivant un plan purement monarchique, et le préfet lui représentait ses anciens rois. Tous ces arrangements subsistèrent, et passèrent en loi et en maxime d'état.

Bonheur de l'Égypte. Du reste Octavien, en prenant des mesures sévères en apparence pour s'assurer la possession de sa con-

quête, ne fut pas moins attentif à en rendre les habitants heureux ; et il voulut que l'Égypte, en reconnaissance des biens qu'elle procurait à l'empire romain, reçût de ses nouveaux maîtres ce qui manquait à son bonheur. Ses derniers rois avaient été des monstres. On n'avait vu en eux que cruauté, esprit tyrannique, mépris des lois et des mœurs ; leur moindre vice avait été la négligence. Sous un tel gouvernement, l'Égypte, malgré sa fertilité et tous ses autres avantages naturels, avait été malheureuse. Octavien remédia à ses maux par une sage police et par de grandes attentions au bien public de la contrée. Les canaux tirés du Nil, si nécessaires pour fertiliser les terres, et si commodes pour le commerce intérieur du pays, étaient gâtés et bouchés par des amas de limon. Il les fit nettoyer par ses troupes, et en creusa de nouveaux. Il favorisa surtout le commerce maritime, pour lequel Alexandrie avait été bâtie, et dont par sa situation elle devait être le centre, si la nonchalance et la mauvaise conduite de ses rois n'y eussent mis obstacle. Aussi cette grande ville ne fut-elle jamais si florissante que sous l'empire romain. C'est alors qu'elle devint véritablement l'entrepôt général des nations et le lien de l'Orient et de l'Occident. Elle s'éleva ainsi au rang de la seconde ville de l'univers, et elle en jouit jusqu'à la fondation de Constantinople.

sous l'empire romain.

Strabo.

Pendant le séjour qu'Octavien fit à Alexandrie, il visita le tombeau d'Alexandre. Il toucha même le corps ; et Dion a jugé à propos de remarquer que le bout du nez, sur lequel il porta la main, se réduisit sous ses doigts en poussière. Les témoignages de vénération qu'il donna aux cendres de ce conquérant, les fleurs

Octavien visite le tombeau d'Alexandre.
Dio.
Suet. Aug. c. 18.

qu'il jeta sur le monument, la couronne dont il le décora, sont des objets plus dignes de mémoire. On voulait lui montrer aussi les tombeaux des Ptolémées : mais il refusa cette offre, en disant qu'il avait été curieux de voir un roi, et non des morts. Il se dispensa, par un mot dont le sens est plus solide et plus judicieux, de voir Apis, qu'on l'invitait pareillement à visiter. « J'ai coutume, dit-il, d'honorer les dieux, et non pas « un bœuf. »

Dio.

Il sort de l'Égypte, et vient passer l'hiver en Asie.

Sur la fin de la belle saison, il sortit de l'Égypte, traversa la Syrie, et vint en Asie pour y passer l'hiver. Il s'appliqua à en assurer la tranquillité, et à établir son autorité dans ces vastes contrées, qui jusque-là n'avaient jamais reconnu ses lois. Et pour faire sentir tout d'un coup la différence de son gouvernement à celui d'Antoine, il fit remettre dans les temples les statues que son rival, pour satisfaire l'avidité de Cléopatre, en avait enlevées; restitution que la religion et le goût des Grecs pour les arts rendaient infiniment agréable à ces peuples.

Strabo, l. 13.

Troubles domestiques chez les Parthes. Justin. l. 42, et Dio.

Il eut alors occasion de prendre quelque part aux affaires des Parthes, parmi lesquels il s'était excité des troubles et des divisions. L'orgueil et la cruauté de Phraate y donnèrent naissance. Les succès qu'il avait eus contre Antoine lui ayant enflé le courage, il se livra avec plus d'audace et moins de retenue que jamais à sa férocité naturelle, et il versa des flots de sang. Ses sujets, poussés à bout, perdirent enfin patience. Ils secouèrent le joug, chassèrent Phraate, et mirent Tiridate en sa place. Le roi détrôné recourut aux Scythes, et avec les troupes qu'ils lui fournirent il rentra dans son royaume. Tiridate s'efforça de se maintenir sur le

trône. Ainsi les Parthes se trouvèrent en guerre civile en même temps que les Romains.

Tiridate et Phraate recherchèrent l'un et l'autre l'amitié d'Octavien, et lui demandèrent du secours. Mais il entendait trop bien ses intérêts pour n'être pas charmé que les forces d'un empire puissant, et seul rival de celui de Rome, se détruisissent par elles-mêmes; et il répondit que ses propres affaires l'occupaient tout entier. Pendant qu'il était en Égypte, la guerre entre les Parthes fut terminée par la victoire de Phraate, et l'expulsion de Tiridate, qui se retira en Syrie avec l'un des fils de son ennemi, qu'il avait trouvé moyen d'enlever. Octavien se vit encore sollicité par les deux princes. Tiridate le pressait de le rétablir, en promettant de se rendre son vassal. Phraate, au contraire, lui envoya des ambassadeurs pour demander qu'on lui livrât Tiridate, esclave rebelle, et qu'on lui remît son fils. Octavien n'écouta les propositions d'aucun des deux: il se contenta d'assurer un asyle à Tiridate dans la Syrie, et il résolut d'emmener le fils de Phraate, comme ôtage, à Rome, où il se disposait à retourner.

Conspiration du jeune Lépidus étouffée par Mécène. Vell. II, 88.

Un grand péril l'y attendait, si la vigilance de Mécène ne l'eût prévenu et dissipé. Le fils de Lépidus, jeune homme ardent et impétueux, avait formé une conspiration pour l'assassiner à son arrivée. Il voyait en lui l'ennemi et le destructeur de tous ses proches et de tous ses appuis. Il se proposait de venger, en le faisant périr, son père dépouillé, son oncle Brutus réduit à se tuer, et enfin Antoine, qui avait été son beau-père [1],

[1] Peu de temps après la mort de César, Antoine, au rapport de Dion (liv. 44, sur la fin), avait donné en mariage au fils de Lépidus une fille qu'il avait, et qui n'est point d'ailleurs connue dans l'histoire. Il fal-

dernière et récente victime de l'ambition d'Octavien. Le détail de cette conspiration ne nous est point connu, et nous ne pouvons point dire qui furent ceux que le jeune Lépidus fit entrer dans son complot. Ce que nous savons, c'est que ses desseins furent bientôt pénétrés par Mécène. Au premier soupçon, ce ministre éclaira toutes ses démarches, le laissant agir jusqu'à ce qu'il eût acquis des preuves suffisantes contre lui. La témérité du jeune conspirateur ne tarda pas à les lui fournir. Le coupable fut arrêté, convaincu, et mis à mort.

Servilie suit le jeune Lépidus, son époux, au tombeau.

Servilie, sa femme, voulut suivre au tombeau un époux tendrement aimé; et, gardée à vue par sa famille, n'ayant point de fer sous sa main, elle s'étouffa, dit Velleïus, en avalant des charbons ardents. On a attribué un semblable genre de mort à la célèbre Porcia, femme de Brutus; et j'ai prouvé que vraisemblablement c'est une fable. Je n'ai point de quoi infirmer, sur ce qui regarde Servilie, le témoignage de Velleïus.

Le vieux Lépidus suppliant devant un consul qui avait été autrefois proscrit. Appian. Civ. l. 4.

La mère du conspirateur, Junie, sœur de Brutus, fut impliquée dans le procès criminel fait à son fils, et Mécène voulait l'envoyer à Octavien, pour être jugée par lui, ou du moins il exigeait qu'elle donnât caution comme elle se représenterait toutes les fois qu'elle en serait requise. C'est ici un des grands exemples de la variation et de l'instabilité des choses humaines. Le consul devant qui cet incident fut porté, et qui devait en ordonner souverainement, était un proscrit, qu'Appien nomme Balbinus. Le vieux Lépidus, autrefois l'un des

lait qu'elle fût morte dans le temps dont nous parlons actuellement, car il n'est point fait mention d'elle parmi les enfants que laissa Antoine en mourant; et d'ailleurs la femme du jeune Lépidus, au temps de la conspiration, est nommée Servilie par Velleïus.

trois auteurs de la proscription, se vit forcé d'implorer la protection de ce consul, étant tombé dans un tel décri, dans un tel oubli, qu'il ne trouvait personne qui voulût se rendre caution pour sa femme. Il se présenta souvent à la porte de Balbinus sans pouvoir entrer. Lorsqu'il voulait approcher de son tribunal, les licteurs le repoussaient. Enfin il perça, et tint ce petit discours à Balbinus : « Les accusateurs eux-mêmes reconnaissent mon innocence, et ne me reprochent point « d'être complice de ma femme ni de mon fils. Pour « vous, ce n'est point moi qui vous ai proscrit, et je me « vois actuellement au-dessous de plusieurs que j'ai pro- « scrits autrefois. Considérez donc les revers de fortune « auxquels les hommes sont sujets : voyez Lépidus qui « se présente comme suppliant devant vous ; et touché « d'un tel spectacle, ou acceptez-moi pour caution de « ma femme, ou envoyez-moi avec elle pieds et poings « liés à César. » Le consul fut attendri, et il exempta Junie de la nécessité de donner caution.

Octavien passa en Asie la fin de l'année de son quatrième consulat et l'hiver de l'année suivante, où il fut consul pour la cinquième fois avec Sex. Apuleïus.

C. JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS. V. — An. R. 723. Av. J.C. 29.
SEX. APULEIUS.

Le sénat n'avait pas attendu la défaite entière et la mort d'Antoine pour décerner des honneurs à son vainqueur. Aussitôt après la bataille d'Actium, on se hâta d'ordonner qu'il triompherait de Cléopatre ; et à cet honneur, qui peut passer pour prématuré, puisque la guerre n'était pas encore finie, on en ajouta plusieurs autres. Il fut dit qu'on lui dresserait deux arcs de triom-

Honneurs déférés à Octavien par le sénat. Dio.

phe, l'un à Brindes, l'autre dans la place publique de Rome; que l'on consacrerait dans le temple érigé en l'honneur de Jules César les éperons des vaisseaux pris à Actium; que l'on célébrerait des jeux de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Octavien; que le jour de sa naissance et celui où la nouvelle était arrivée à Rome seraient des jours de fête; que, lorsqu'il reviendrait à la ville, les vestales, le sénat et toute la multitude des citoyens avec leurs femmes et leurs enfants, sortiraient au-devant de lui pour le recevoir. Quant à ce qui regarde les couronnes et les statues qui lui furent décernées, Dion jugeait superflu d'en faire le dénombrement; et ce serait chose encore bien plus fastidieuse pour nous, quand même nous aurions sur ce point des mémoires bien circonstanciés.

La mort d'Antoine, qui mit le comble aux prospérités d'Octavien et en assura la stabilité, devint une occasion et un motif de nouveaux hommages rendus à la fortune. On déféra à Octavien un second triomphe pour raison de la conquête de l'Égypte : car on avait assez d'attention aux bienséances pour ne faire dans l'intitulé des triomphes aucune mention ni d'Antoine, ni des Romains qui l'avaient suivi. On ordonna de plus que le jour où Alexandrie avait été prise fût célébré comme un jour de fête, et servît d'époque aux Égyptiens pour dater leurs années [1].

Droits nou- Tout cela n'était qu'honorifique. On y joignit le so-

[1] Dans le fait, le commencement des années d'Auguste a daté, non pas du premier août, jour de la prise d'Alexandrie, mais du 29 août qui, dans la cinquième année d'Auguste, a correspondu avec le premier thot vague de l'année égyptienne. C'est à partir de cette époque que commence l'usage de l'année fixe en Égypte. — L.

lide, en décernant à Octavien, pour toute sa vie, la puissance tribunitienne, avec un droit même plus étendu que n'avaient les tribuns, dont le pouvoir était renfermé dans les murs de la ville, au lieu qu'on lui permettait d'exercer le sien jusqu'à la distance d'un mille de Rome. Cette puissance lui avait déja été offerte quelques années auparavant, comme nous avons eu soin de le rapporter, et il ne l'avait point acceptée. Il persista encore cette fois dans son refus; et ce ne fut qu'après qu'il eut abdiqué son onzième consulat, que, le sénat la lui ayant de nouveau déférée, il consentit enfin à la recevoir, afin d'avoir un titre permanent d'autorité et de prééminence dans la ville sur tous les magistrats. On le reconnut en quelque façon chef de la république en ordonnant que son nom fût ajouté à ceux du sénat et du peuple dans les prières et les vœux que les prêtres feraient pour le salut de l'empire. Enfin, au premier janvier, le consul son collègue, et tout le sénat, jurèrent l'observation de ses décrets et de ses ordonnances, devoir de sujets envers leur souverain. On lui accorda encore quelques droits particuliers, comme celui d'augmenter à son gré le nombre des prêtres; droit dont il se prévalut si bien, lui et ses successeurs, que la multitude de ceux qui se trouvaient dans Rome revêtus de différents sacerdoces devint excessive, et que, du temps de Dion, c'eût été une opération difficile que d'en tenir un registre exact.

veaux qui lui sont attribués.

On ne s'en tint pas à accumuler sur sa tête tout ce que la condition mortelle peut recevoir de grandeur. On l'associa aux dieux, parmi les noms desquels on ordonna que le sien fût inséré dans les hymnes que l'on chantait aux fêtes les plus solennelles. Il fut enjoint pa-

On l'associe aux dieux.

reillement de lui offrir des libations dans tous les repas publics et particuliers; et Horace nous est témoin que cette coutume s'établit et se perpétua. « Chaque citoyen, « dit-il à Auguste dans une ode bien postérieure au « temps dont nous parlons, vous invite comme un dieu « tutélaire au second service de ses repas. Il vous adresse « d'humbles prières; il verse en votre honneur le vin de « la coupe sur la table, et il vous rend le même culte « qu'à ses dieux lares, comme la Grèce reconnaissante « a divinisé Castor et le grand Hercule [1]. »

Motifs de sa facilité à recevoir tous ces honneurs, et surtout les divins.

Octavien reçut tous ces honneurs divins et humains, et quelques autres que je supprime, de peur d'ennuyer, ou du moins il n'en refusa que très-peu : par exemple, il déclara nettement ne point souhaiter que toute la multitude des citoyens sortît au-devant de lui lorsqu'il ferait son entrée dans Rome. Du reste, non-seulement les titres auxquels la puissance était attachée, mais même ce qu'il ne pouvait regarder que comme une simple décoration extérieure lui plaisait par plus d'un endroit. Son amour-propre sans doute était flatté de tant de témoignages de vénération; et de plus il savait que tout ce qui relève aux yeux des peuples la majesté de celui qui donne la loi les dispose à lui mieux obéir.

Il souffre que dans les provinces on érige des temples à son père, et à lui-même.

On doit attribuer à ce principe sa facilité surtout à recevoir les honneurs divins, et son zèle pour les faire rendre à son père adoptif. Il lui avait construit un temple dans Rome, et il consentit, dans le temps dont je

[1] Quippe.........alteris
Te mensis adhibet deum.
Te multâ prece, te prosequitur mero
Defuso pateris, et Laribus tuum
Miscet numen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis.
(HORAT. *Od.* IV, 5.)

parle, que les peuples de l'Asie lui en élevassent un à Éphèse, et les Bithyniens à Nicée, pour l'y honorer conjointement avec la ville de Rome; et il voulut que les Romains établis dans cette province portassent à ces temples leurs adorations avec les naturels du pays. Le mort ne recueillait assurément aucun fruit de ces hommages : mais il en rejaillissait une partie sur son fils, qui le représentait.

Ce n'était pas assez pour Octavien d'être fils d'un dieu, s'il ne devenait dieu lui-même. Il fut pourtant plus réservé par rapport à Rome, où il ne souffrit jamais que l'on consacrât aucun édifice à son culte; mais il le permit dans les provinces. L'Asie et la Bithynie en donnèrent l'exemple; et en même temps qu'elles bâtissaient en l'honneur de Jules César les temples dont je viens de faire mention, elles en élevèrent pareillement à Octavien dans les villes de Pergame et de Nicomédie. Elles lui associèrent aussi, par son ordre, la ville de Rome; ce qui semblait adoucir l'odieux de ces honneurs excessifs et sacriléges. Suet. Aug. c. 52.

Comme nulle contagion n'est si prompte que celle de la flatterie, bientôt toutes les provinces suivirent l'exemple que leur avaient montré les Asiatiques et les Bithyniens. Par tout l'empire ce ne furent que temples, jeux solennels, colléges de prêtres érigés en l'honneur du maître de l'univers; et ces temples étaient communément plus beaux et plus ornés que ceux des anciennes divinités, qu'un dieu présent et visible obscurcissait. Les Alexandrins, en particulier, lui construisirent un temple magnifique, accompagné de portiques, de bibliothèques, de cours, de bois sacrés, de vestibules, de promenades; et ils l'y honorèrent sous le nom de *César* Philo ad Caium.

protecteur et patron des navigateurs[1]. L'adulation fut portée encore à de plus grands excès à l'égard de ses successeurs, qui, pour la plupart, méritaient plutôt des supplices que des autels. Cependant Rome et l'Italie furent respectées; et Dion assure que jusqu'à son temps on n'y voyait aucun temple érigé à des empereurs encore vivants, au moins par des personnes qui soient dignes de quelque considération. Après leur mort, tout le monde connaît la cérémonie de l'apothéose, dont tous les honneurs divins étaient la suite.

Au reste, il est bon d'observer que cet usage impie de déférer et de recevoir un culte réservé à Dieu seul était ancien chez les Romains. Il y avait déja long-temps que les provinces de l'empire élevaient des temples à la ville de Rome, comme à une déesse; et souvent les mêmes honneurs avaient été rendus à de simples proconsuls. Octavien n'était donc pas plus coupable que ceux qui l'avaient précédé. Mais en lui donnant des complices, je ne prétends pas diminuer son crime. Je veux plutôt faire remarquer comment le genre humain, dans sa portion même la plus éclairée, s'était laissé corrompre par la voix du tentateur, qui dit à notre premier père : *Vous serez comme des dieux.*

T.Liv. XLIII, c. 6.
Suet. Aug. c. 52.

J'ai réservé jusqu'ici les deux décrets du sénat dont Octavien fut le plus flatté, parce qu'ils sont d'un ordre singulier, et que la satisfaction même qu'il en eut lui fait honneur.

[1] Les Égyptiens lui donnèrent même le titre de *Jupiter-Libérateur*, Ζεὺς Ἐλευθέριος, qu'on trouve sur plusieurs monuments, et principalement dans l'inscription du propylon de Dendéra (Voy. mes *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, pendant la domination des Grecs et des Romains*). — L.

Le premier ordonnait la clôture du temple de Janus, symbole et gage d'une paix universelle. Le peuple romain en jouissait alors; car les mouvements de ceux de Trèves en Gaule, et des Cantabres en Espagne, ne méritent pas le nom de guerre. Il n'y a personne qui ne sache que depuis la fondation de Rome le temple de Janus n'avait été fermé que deux fois : sous le règne de Numa, et après la première guerre punique. C'est précisément ce qui rendit plus précieux aux yeux d'Octavien l'honneur si rare d'avoir fermé *les portes de la guerre*[1], comme les appelle Virgile. Il sentait que la gloire d'être le pacificateur de l'univers l'emporte sur tout l'éclat des plus brillantes conquêtes; et on doit lui savoir gré de ce sentiment.

Temple de Janus fermé.

Le second décret avait un objet à peu près semblable. Il renouvelait aussi, après un long intervalle, une cérémonie pacifique, qu'ils appelaient *l'augure de salut*, et qui nous est expliquée par Dion, à peu près en ces termes. C'est, dit cet historien, un genre de divination par lequel les Romains prétendent s'assurer si la Divinité trouve bon qu'ils lui demandent le salut et le bonheur de la nation, ne se croyant pas permis même de le demander, si le ciel ne les y autorise. Le premier magistrat de Rome consulte les auspices à cette intention; et il faut que le jour où il s'occupe de ce soin religieux soit un jour de pleine paix, et où il n'y ait ni corps de troupes qui parte pour aller à la guerre, ni armée ennemie qui tienne la campagne, ni préparatifs ou attente de combat. Cette cérémonie, qui de-

***L'augure de salut* renouvelé.**

***Festus*, in *voce* maximum prætorem.**

[1] ....Diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ.
(Virg. Æn. I, 297; vid. et VII, 607.)

vait se répéter tous les ans, avait été pratiquée pour la dernière fois trente-quatre ans auparavant, sous le consulat de Cicéron, après la guerre de Mithridate, heureusement finie par Pompée. Depuis ce temps, les guerres étrangères et civiles n'avaient point permis de trouver un jour où il fût possible de prendre *l'augure de salut*. On voit maintenant pourquoi Octavien fut charmé d'avoir donné lieu à le renouveler. Ce rétablissement le déclarait sauveur de la république; et c'est aussi l'éloge qui lui est donné dans une inscription datée de son cinquième consulat[1].

Triomphes d'Octavien.

Octavien, après un séjour de plusieurs mois en Asie, passa en Grèce, et de là en Italie, et rentra triomphant dans Rome. Il avait trois triomphes à célébrer. Le premier sur les Dalmates, les Pannoniens, les Japydes et autres nations voisines auxquelles on joignit dans l'intitulé du triomphe les Moriniens, peuple gaulois, et les Suèves, peuple germain, que Carrinas, son lieutenant, avait repoussés ou rangés à l'obéissance. Le second triomphe était pour la victoire d'Actium, et le troisième pour la conquête de l'Égypte.

Nous n'avons point de description bien circonstanciée de ces triomphes : mais on ne peut douter que la pompe n'en fût magnifique, puisque tout le monde connu contribua à l'embellir. Avec les dépouilles des vaincus on portait les couronnes et autres dons que les peuples alliés avaient coutume d'offrir en pareil cas, comme un tribut de reconnaissance et de félicitation. Suivait le char du triomphateur, en qui la jeunesse re-

[1] SENATUS. POPULUSQUE. ROMANUS. IMP. CÆSARI. DIVI. JULI. F. COS. QUINCT. COS. DESIG. SEXT. IMP. SEPT. REPUBLICA. CONSERVATA. (SIGON. *Comm. in fastos.*)

levait l'éclat de la victoire; car il entrait alors dans sa trente-cinquième année. Les chevaux de volée étaient montés, celui de la droite par Marcellus, neveu d'Octavien, et destiné par lui à être son successeur, s'il ne lui naissait point d'enfants mâles; et celui de la gauche par Tibère, fils de Livie, âgé pour lors de quatorze ans. Après le char marchaient à la suite du consul Potitus, qui avait remplacé Apuleïus, tous les magistrats, avec les ornements de leur dignité, et les sénateurs qui avaient accompagné Octavien dans ses guerres et contribué à ses victoires, tous revêtus de robes bordées de pourpre. L'armée fermait cette marche, distribuée en légions et en cohortes. Les officiers et les soldats qui avaient reçu des récompenses militaires (et le nombre en était grand), portaient ces témoignages de leur bravoure, dont la gloire retournait à leur général. Agrippa, soit qu'il eût pris rang parmi les sénateurs ou à la tête de l'armée, brillait entre tous les autres par l'étendard couleur de vert de mer qu'Octavien lui avait donné comme une preuve et un monument de la part qu'il avait eue à la victoire d'Actium. Je ne parle point de la foule infinie de peuple qui était accourue à un tel spectacle. Suet. Tib. cap. 6.

Des trois triomphes le plus riche fut le dernier, où parurent les dépouilles de l'Égypte. Cléopatre en devait faire le principal ornement. Au défaut de sa personne, Octavien fit porter un tableau qui la représentait couchée sur un lit, et ayant un aspic, ou même deux, attachés à son bras. Les enfants de cette reine, Alexandre et Cléopatre, y furent menés captifs. Leur frère Ptolémée était mort apparemment depuis la prise d'Alexandrie. Le char fut précédé sans doute de plusieurs

autres prisonniers, ou ôtages de différentes cours de l'Orient. Mais c'est sur quoi nous n'avons aucun détail; et de ce nombre nous ne connaissons qu'Alexandre, frère de Jamblichus, dont j'ai parlé ailleurs; et Adiatorix, avec ses enfants, dont le sort a quelque chose de touchant et de très-capable d'intéresser.

Générosité admirable des fils d'Adiatorix. Strab. l. 12.

Adiatorix était de la race des tétrarques de Gallo-Grèce, et Antoine l'avait fait seigneur ou prince de la ville d'Héraclée dans le Pont. Une partie de cette ville était occupée par une colonie romaine; et Adiatorix, profitant des troubles, attaqua pendant la nuit ceux qui composaient cette colonie, sous un prétendu ordre d'Antoine, et les égorgea. Octavien ne crut pas devoir laisser ce crime impuni; et, après avoir mené Adiatorix, sa femme et ses enfants en triomphe, il le condamna à mourir avec l'aîné de ses fils. Le prince galate en avait trois; et lorsqu'on les conduisait au supplice, le second, par une générosité admirable, soutint qu'il était l'aîné, et que l'arrêt de mort le regardait. Celui qui était véritablement l'aîné, et qui se nommait Dyteutus, ne céda point en générosité à son frère, et revendiqua son droit d'aînesse, dont le privilége était une mort sanglante. La contestation fut assez longue, et les deux frères renouvelèrent la dispute tant vantée dans la fable entre Pylade et Oreste. Enfin néanmoins leurs parents communs ayant représenté à Dyteutus que, comme il avait plus d'âge, il pouvait plus aisément servir de support et d'appui à sa mère, et au plus jeune de ses frères, il céda, et le second eut la tête tranchée en sa place. Cette étonnante aventure fit du bruit; et Octavien en ayant été informé, se repentit de la rigueur qu'il avait exercée sur cette famille. Il voulut même la réparer

autant qu'il était possible, et il donna à Dyteutus le sacerdoce de Bellone à Comanes dans le Pont, établissement considérable dont j'ai eu déja lieu de parler plus d'une fois.

Les triomphes d'Octavien furent vus très-agréablement par les Romains, et la nation y prit part avec une joie sincère. Les hommes capables de penser sentaient toute la différence d'Octavien à Antoine; et puisqu'il fallait avoir un maître, ils jugeaient que la fortune les avait bien servis en leur donnant le plus habile et le plus sage. La multitude était gagnée par son attention à la soulager, et par l'abondance de ses largesses. Les triomphes d'Octavien sont vus avec une joie sincère.

J'ai déja dit qu'il remboursa toutes les avances qui lui avaient été faites, et remit tout ce qui était dû des dernières impositions. Il dispensa encore les villes de l'Italie de lui fournir les couronnes que l'on était dans l'usage de donner aux triomphateurs, ni rien qui en tînt lieu. Non content de ces preuves de justice et de modération, il y ajouta des distributions immenses d'argent. Il donna quatre cents sesterces[1] par tête à tous les citoyens du peuple; et, après avoir fait cette libéralité en son nom à ceux qui étaient au-dessus de l'âge de dix-sept à dix-huit ans, il l'étendit aux enfants, sous le nom de *Marcellus*. Les soldats, au nombre de six-vingt mille, reçurent de lui chacun mille sesterces[2]. Enfin, en les envoyant en colonies, il employa de grandes sommes à dédommager ceux dans les villes et sur les terres desquels il les établissait, accordant ce sou- Ses largesses. Lapis. Ancyr.

[1] Cinquante francs.

[2] Cent vingt-cinq livres. = 204 fr. — L.

lagement, non-seulement à l'Italie, mais aux provinces; ce qui était sans exemple jusqu'à lui.

De telles libéralités étaient une amorce puissante; et l'heureuse tranquillité que l'on voyait renaître après tant de troubles et de malheurs disposait à aimer l'auteur de la félicité publique, et à préférer son joug à une liberté tumultueuse, source d'ambitieux projets pour les grands, et de calamités pour les peuples.

Macrob. Sat. l. 1, c. 12. Triomphes de Carrinas, et d'Autronius Pætus. Dio.

Octavien célébra ses trois triomphes au mois d'août pendant trois jours consécutifs. Après lui Carrinas et Autronius Pætus triomphèrent dans le même mois, l'un des Morins et des Suèves, l'autre de l'Afrique. Il faut que les exploits d'Autronius n'aient pas été fort considérables, puisque Octavien, dont il était le lieutenant, ne les comprit point dans son triomphe. Quant à ceux de Carrinas, ils avaient décoré le triomphe de son général, avant que de lui procurer à lui-même cet honneur. Dion observe que son père avait été proscrit par Sylla, et que, par conséquent, le fils était exclu des charges et des dignités par les lois de ce même dictateur. Il obtint néanmoins tout ce que l'ambition d'un Romain pouvait se proposer de plus grand, le consulat et le triomphe; nouvel exemple à ajouter à tant d'autres traits de l'inconstance de la fortune, et de ses changements en bien comme en mal.

Dédicaces de temples et autres édifices publics. Fêtes et réjouissances.

Tout le mois d'août se passa en fêtes et en réjouissances. Octavien, après ses triomphes, fit la dédicace d'un temple de Minerve, d'un autre temple en l'honneur de Jule César, et d'un grand édifice destiné aux assemblées du sénat, qu'il nomma *le Palais Jule*. Il consacra dans ce palais une statue de la Victoire, que l'on y voyait encore du temps de Dion; et son inten-

tion, selon cet historien, était d'attester par ce monument qu'il tirait de la victoire et des armes son droit de commandement suprême. Il décora les deux temples dont je viens de parler, et plusieurs autres, d'ornements précieux enlevés d'Égypte. Ainsi il plaça dans le temple de Vénus une statue d'or de Cléopatre, et il enrichit aussi cette déesse des magnifiques pendants d'oreilles dont j'ai fait mention ailleurs. Mais ce fut au Capitole qu'il porta la plus grande partie des richesses qui étaient le fruit de sa victoire. Il fit même rendre, si nous en croyons Dion, un décret du sénat pour en ôter comme profanes et souillés (je ne puis deviner par quel endroit), tous les trésors qui y étaient anciennement amassés, afin que la place fût libre pour les nouvelles offrandes qu'il y consacrait. Il ne semble pas que l'on puisse rapporter à aucune occasion plus convenable que celle-ci le don prodigieux mentionné par Suétone de seize mille livres pesant d'or[1], et de la valeur de cent cinquante millions de sesterces[2] en pierreries, offerts par Octavien en une seule fois à Jupiter Capitolin. Suet. Aug. 30.

Pour solenniser la dédicace du temple de Jule César, il donna des jeux et des spectacles de toute espèce : courses de chevaux et de chariots dans le Cirque, combats de gladiateurs, dans lesquels un sénateur, nommé par Dion *Q. Vintélius*, ne craignit point de perdre son honneur et de hasarder sa vie; chasses d'animaux féroces amenés des pays éloignés, parmi lesquels on remarque un rhinocéros et un hippopotame; enfin combats entre des troupes de Suèves et de Daces, les pre-

[1] Vingt-cinq mille de nos marcs. = 21390 marcs. — L.

[2] Dix-huit millions sept cent cinquante mille livres. = Environ 30 millions. — L.

miers faits prisonniers par Carrinas, et les autres pris à Actium parmi les auxiliaires d'Antoine

Jeu de Troie. A tous ces différents genres de spectacles Octavien en joignit un qu'il affectionnait singulièrement. C'est ce qu'ils appelaient *le jeu de Troie*, si bien décrit par Virgile au cinquième livre de son Énéide, et qui consistait en courses de chevaux, exécutées par les enfants de la première noblesse. Ils se partageaient en divers escadrons, suivant l'âge; et, dans les jeux dont je parle actuellement, Tibère commandait l'escadron des grands. (Suet. Tib. 6.) Ce genre d'exercice plaisait à Octavien, et avait plu à César, parce qu'il flattait l'opinion de l'ancienne noblesse des Jules, remontant jusqu'à Énée. De plus ils jugeaient tout-à-fait séant pour la jeune noblesse qu'elle commençât ainsi à se faire connaître et à attirer les regards des citoyens.

Indispositions d'Octavien. La joie de ces fêtes, qui durèrent plusieurs jours, fut un peu troublée, mais non interrompue, par une indisposition d'Octavien, dont la santé était très-délicate. Il voulut que les spectacles se continuassent quoiqu'il ne pût pas s'y trouver, et il donna commission à d'autres d'y présider en sa place.

Pendant tout le temps des jeux, les sénateurs, s'étant distribués selon un certain ordre, dressèrent et couvrirent des tables chacun à leur tour dans les vestibules de leurs maisons, et ils invitaient les passants à y venir manger avec eux, suivant ce qui s'était pratiqué dans d'autres occasions de réjouissances publiques. (T. Liv. III, 29, et XXV, 12.)

Il érige à Actium et en Égypte des monuments de sa victoire. Octavien ne se contenta pas de ces fêtes passagères; il voulut transmettre à la postérité des monuments subsistants d'une victoire qui le rendait maître du monde. Il en établit à Actium et en Égypte.

Sur le promontoire d'Actium était un temple d'Apollon, qu'il agrandit et embellit. De toute antiquité on y célébrait des jeux, tous les trois ans, en l'honneur de ce dieu. Il en augmenta l'éclat et la pompe; mais il en prolongea le terme, et ordonna, peut-être pour éviter l'avilissement, suite ordinaire d'une répétition trop fréquente, qu'ils s'exécuteraient seulement de cinq en cinq ans. Ces jeux sont connus dans l'histoire sous le nom de *jeux Actiaques*. Octavien fit plus encore : il enferma de murailles le camp qu'il avait occupé en ces lieux, et en forma une ville, qu'il nomma *Nicopolis*, ville de la victoire. Pour la peupler, il y transporta les habitants d'Ambracie et de quelques autres villes voisines, qui, ayant beaucoup souffert des guerres que les Macédoniens et les Romains avaient faites dans ce pays, étaient devenues presque désertes. Il attribua aux Nicopolitains de très-beaux priviléges, entre autres celui d'entrer dans le conseil des Amphictyons, ancien et respectable tribunal, où la Grèce entière était représentée par les députés de douze de ses principaux peuples. Cette ville devint florissante; et du temps que Strabon écrivait, elle prenait de nouveaux accroissements de jour en jour. L'espace où avait été dressée la tente d'Octavien fut distingué du reste de la ville, environné de murs de pierre de taille, orné d'éperons de vaisseaux pris dans le combat, et consacré par une statue d'Apollon, que l'on y plaça en plein air, sans aucun toit au-dessus. Il n'y eut pas jusqu'à un âne et son conducteur qu'Octavien n'immortalisât, parce qu'ils lui avaient été d'un heureux présage. Le matin du jour qu'il sortait de son camp pour aller combattre Antoine, ayant rencontré un homme qui menait un

Freinshem. CXXXIII, 9 et 10.

âne, il lui demanda son nom et le nom de sa bête. *Je m'appelle*, dit l'ânier, *Eutychus*, qui veut dire *heureux; et mon âne, Nicon*, qui signifie *vainqueur*. Soit que cette aventure fût purement fortuite, ou ménagée par la politique d'Octavien pour encourager ses soldats, il crut devoir en conserver la mémoire, et il érigea dans Nicopolis deux statues qui représentaient l'âne et l'ânier.

Tels furent les monuments et comme les trophées par lesquels Octavien prit plaisir à décorer le lieu qui avait été témoin de l'action décisive de sa fortune. En Égypte, où il avait achevé de vaincre, mais sans aucun danger, il ne laissa pas de bâtir une seconde Nicopolis sur le terrain où il avait combattu contre Antoine devant Alexandrie, et il y institua des jeux semblables à ceux d'Actium.

Double point de vue pour envisager les voies par lesquelles Octavien s'est élevé à la souveraine puissance.

C'est ainsi qu'Octavien se félicita lui-même, à la vue de toute la terre, d'être parvenu au comble de ses vœux. Les voies par lesquelles il s'y éleva ont été considérées par ses contemporains sous des points de vue très-différents; et Tacite nous en fournit un double portrait en raccourci, qui me paraît tout-à-fait convenable pour terminer l'exposé que j'ai tâché d'en faire avec étendue.

Il rapporte les discours que l'on tenait au sujet d'Auguste le jour de ses funérailles. Les uns [1], qui favorisaient sa mémoire, disaient qu'un juste sentiment de

[1] « Hi pietate erga parentem, et necessitudine reipublicæ, in qua nullus tunc legibus locus, ad arma civilia actum, quæ neque parari neque haberi possent per bonas artes. Multa Antonio, dum interfectores patris ulcisceretur, multa Lepido concessisse. Postquam hic socordiâ senuerit, ille per libidines pessumdatus sit, non aliud discordantis patriæ remedium inventum, quàm ut ab uno regeretur. »

reconnaissance et de tendresse pour son père adoptif, et les besoins de la république, où les lois alors n'avaient plus aucun pouvoir, l'avaient forcé d'entreprendre des guerres civiles; et que, si sa conduite n'y avait pas toujours été bien nette et exempte de taches, c'est qu'il n'était pas possible ni d'acquérir des forces pour une telle entreprise ni de les gouverner par les règles d'une exacte vertu : qu'il s'était trouvé dans la nécessité d'accorder bien des choses à Antoine et à Lépidus pour parvenir à tirer vengeance des meurtriers de son père : qu'ensuite, l'un de ses deux collègues s'étant dégradé lui-même par sa mollesse et son incapacité, et l'autre s'étant perdu par ses débauches, il avait senti que le gouvernement d'un seul était l'unique remède aux maux de la patrie, fatiguée par des discordes interminables.

D'autres [1], moins disposés à bien juger d'Octavien, prétendaient, au contraire, que le désir de venger son père, et les désordres de l'état, n'avaient été chez lui qu'un prétexte; qu'au fond c'était l'ambition de dominer qui l'avait engagé à soulever les vieux soldats par

[1] « Dicebatur contrà pietatem erga parentem, et tempora reipublicæ obtentui sumpta : cæterùm cupiditate dominandi concitos per largitiones veteranos, paratum ab adolescente privato exercitum, corruptas consulis legiones, simulatam pompeianarum gratiam partium. Mox ubi decreto Patrum fasces et jus prætoris invaserit, cæsis Hirtio et Pansâ.... utriusque copias occupavisse. Extortum invito senatu consulatum; armaque quæ in Antonium acceperit, contra rempublicam versa. Proscriptionem civium, divisiones agrorum, ne ipsis quidem qui fecère laudatas. Sanè Cassii et Brutorum exitus paternis inimicitiis datos (quanquam fas sit privata odia publicis utilitatibus remittere); sed Pompeium imagine pacis, sed Lepidum specie amicitiæ deceptos. Post Antonium Tarentino Brundisinoque fœdere et nuptiis sororis inlectum, subdolæ affinitatis pœnas morte exsolvisse. » (TAC. *Annal.* 1, 9 et 10.)

ses largesses, à assembler une armée sans aucun caractère d'autorité publique, à corrompre les légions d'Antoine, alors consul, à feindre de la considération et des égards pour le parti de Pompée, afin de profiter de la bienveillance que l'on portait à cette cause : qu'ayant envahi les faisceaux et la puissance de préteur par un décret dont le sénat n'avait pas prévu les conséquences, après la mort funeste d'Hirtius et de Pansa, qui avait jeté sur lui bien des soupçons, il s'était emparé des troupes de l'un et de l'autre : qu'il avait envahi le consulat contre le gré des sénateurs, et tout de suite tourné contre la république les armes qui lui avaient été mises en main pour faire la guerre à Antoine : qu'il n'était pas nécessaire de s'étendre à blâmer les proscriptions et les distributions de terres faites aux soldats, puisque ceux même qui en étaient les auteurs n'avaient jamais osé les louer : qu'on pouvait absolument lui passer la mort de Cassius et des deux Brutus, comme due à la vengeance de son père (quoique après tout il aurait été plus généreux de sacrifier ses inimitiés particulières à l'utilité publique); mais qu'il avait trompé Sex. Pompée par une fausse image de paix, et Lépidus par des dehors d'amitié : que sa conduite avait été la même à l'égard d'Antoine, qu'il avait amorcé par les traités de Tarente et de Brindes, et par le mariage de sa sœur, et qui ensuite avait payé par sa mort la peine d'une alliance frauduleuse.

Ces deux jugements, si opposés, contiennent cependant l'un et l'autre quelque chose de vrai. Le dernier exprime au naturel les intentions d'Octavien; l'autre fait sentir le bien et l'avantage qu'il procura à l'em-

pire. Il est certain par les faits que le gouvernement monarchique était la seule ressource de la république romaine.

Jésus-Christ et son Église fin de tous les événements.

J'ai représenté le plus fidèlement qu'il m'a été possible les circonstances et les causes de cette grande révolution. Mais il convient à des chrétiens de s'élever plus haut, et d'envisager dans le mouvement des choses humaines, et dans le jeu des passions, la providence divine qui les gouverne et qui les dirige à l'exécution de ses desseins de miséricorde sur le genre humain. Le Christ, attendu depuis quatre mille ans, allait bientôt naître; et tout s'arrange pour faciliter la propagation de la doctrine céleste qu'il venait apporter en terre.

La vaste étendue de l'empire romain, en liant ensemble par un commerce aisé et perpétuel toutes les parties du monde connu, ouvrait tous les chemins aux prédicateurs de l'Évangile. Mais les troubles affreux des guerres civiles y auraient mis un obstacle. Il fallait que le *prince de la paix* naquît au sein de la paix. Dieu suscite Octavien pour faire cesser toutes les dissensions et établir une tranquillité durable dans l'empire. L'établissement même de la monarchie entrait dans les desseins de Dieu sur son Église. Les compagnies sont attachées à leurs vieilles maximes; et l'on voit que le sénat de Rome était encore tout païen longtemps après que le christianisme était monté sur le trône. La religion de Jésus-Christ aurait souffert une guerre implacable et éternelle de la part du sénat, si la puissance fût restée entre ses mains. La conversion du seul Constantin rendit pour toujours la paix à l'Église, agitée et persécutée pendant trois siècles.

C'est avec cette réflexion que je laisse mes lecteurs en finissant cet ouvrage, auquel j'ai mis la dernière main pour obéir aux ordres d'un maître que je respecterai infiniment toute ma vie, parce qu'en lui la piété égalait les talents. Heureux si, marchant sur ses traces, je regarde tout ce que je puis recueillir de doctrine de l'antiquité païenne comme les richesses de l'Égypte, qui doivent être consacrées à Dieu et à Jésus-Christ! Heureux encore si cet esprit, dirigeant ma plume, a pu inspirer de pareils sentiments à ceux qui me font l'honneur de me lire.

FIN DE L'HISTOIRE ROMAINE,

ET DU TOME VINGT-QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-QUATRIÈME.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

LIVRE CINQUANTIÈME.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-QUATRIÈME.



